PUBLICATIONS
DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

VOLUME CLII

LE ROMAN CLASSIQUE LAO

PAR

Anatole-Roger PELTIER

ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT
PARIS
1988

Dépositaire : Adrien-Maisonneuve, 11, rue Saint-Sulpice, Paris (6e)

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

Dépositaire : Adrien-Maisonneuve, 11, rue Saint-Sulpice, Paris (6e)

BULLETIN DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

Toutes les communications concernant la rédaction du bulletin doivent être adressées à M. le Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, 22, avenue du Président-Wilson, Paris (16e).

ARTS ASIATIQUES

CAHIERS PUBLIES PAR L'ECOLE FRANÇAISE D'EXTREME-ORIENT
AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

I. **Eléments de sanscrit classique,** par Victor HENRY. Paris, Leroux, 1902, in-8o.
II. **Précis de grammaire pâlie,** accompagné d'un « Choix de textes gradués », par Victor HENRY. Paris, Leroux, 1904, in-8o.
III. **L'Inde classique.** Manuel des études indiennes par L. RENOU et J. FILLIOZAT, tome II avec le concours de P. DEMIÉVILLE, O. LACOMBE, P. MEILE. Paris, Imprimerie Nationale, 1953, in-8o.
IV. **La grammaire de Panini,** par L. RENOU. 2 vol. 1966.

MÉMOIRES ARCHÉOLOGIQUES PUBLIÉS PAR L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

I. **Le temple d'Içvarapura (Bantay Srei, Cambodge),** par L. FINOT, H. PARMENTIER et V. GOLOUBEW. Paris, G. Van Oest, 1926, in-4o.
II. **Le temple d'Angkor Vat.** 1re partie : « L'architecture du monument ». Paris, G. Van Oest, 1929, 2 vol. in-4o.
2e partie : « La sculpture ornementale du temple ». Paris, G. Van Oest, 1929, 2 vol. in-4o.
3e partie : « La galerie des bas-reliefs ». Paris, G. Van Oest, 1932, 3 vol. in-4o.
III. **1. Le Bayon.** Histoire architecturale du temple, Atlas et Notices des planches par Jacques DUMARÇAY. Paris, 1967. 2. Textes et planches par Jacques DUMARÇAY. Inscriptions du Bayon par B. Ph. GROSLIER. Paris, 1973
IV. **Angkor Vat.** Description graphique du temple, par Guy NAFILYAN. Paris, 1969.
V. **Rapports entre le premier art khmer et l'art indien,** par Mireille BENISTI. Paris, 1970.
VI. **Tâ Kèv.** Etude architecturale du temple par Jacques DUMARÇAY. Paris, 1971.
VII. **Phnom Bakheng.** Etude architecturale du temple par Jacques DUMARÇAY. Paris, 1972.
VIII. **Charpentes et tuiles khmères,** par Jacques DUMARÇAY. Paris, 1973.
IX. **Temples Pallava construits,** par J. DUMARÇAY et F. L'HERNAULT. Paris, 1975.
X. **PIMAY.** Étude architecturale du temple par Pierre PICHARD. Paris, 1976.
XI. **Temples de l'Inde Centrale et Occidentale.** Etude stylistique et essai de chronologie relative du VIe au milieu du Xe siècle, par O. VIENNOT. Paris, 1976.
XII. **Histoire architecturale du Borobudur,** par Jacques DUMARÇAY. Paris, 1977.
XIII. **Peintures monochromes de Dunhuang,** par Jao TSONG YI, Pierre RYCKMANS et Paul DEMIEVILLE. Paris, 1977.
XIV. **CANDI SEWU et l'architecture bouddhique du centre de Java,** par J. DUMARÇAY. Paris, 1981.
XV. **Les effets perspectifs de l'architecture de l'Asie méridionale,** par Jacques DUMARÇAY. Paris, 1983.
XVI. **DARASURAM,** par F. L'HERNAULT et alii, Paris 1987. Vol. I. Texte, Vol. II. Planches.

COLLECTION DE TEXTES ET DOCUMENTS SUR L'INDOCHINE

I. **Ngan-nam tche yuan.** Texte chinois édité et publié sous la direction de Léonard AUROUSSEAU. Avec une étude sur le Ngan-nan tche yuan et son auteur, par E. GASPARDONE. Hanoï, 1932, in-8o.
II. **Les stèles royales de Lam-so'n,** par E. GASPARDONE. Planches. Hanoï, 1935, in-pl.
III. **Inscriptions du Cambodge,** éditées et traduites par G. CŒDÈS. Vol. I. Hanoï, 1937.
Id. Vol. II, 1942 ; vol. III, Paris, 1951 ; vol. IV, Paris, 1952 ; vol. V, Paris, 1953 ; vol. VI, Paris, 1954 ; vol. VII, Paris, 1964 ; vol. VIII, Paris, 1966.
IV. **Recueil des coutumes rhadées du Darlac.** Recueillies par SABATIER. Traduites et annotées par D. ANTOMARCHI. Hanoï, 1940, in-8o.
V. **Recueil des chants de mariage thô de Lang-so'n et Gao-bang,** par NGUYÊN-VAN-HUYÊN. Hanoï, 1941, in-8o.
VI. **Relevé des Monuments Anciens du Nord Viêt-Nam,** par L. BEZACIER. Paris, 1959.
VII. **Texte Nôm no 1. Phan tran,** par Maurice DURAND : I. Texte et traduction. II. Notes. Paris, 1962.
VIII. **Prières Jarai,** par B. LAFONT. Paris, 1963.
IX. **Texte Nôm no 2. L'œuvre de la poétesse vietnamienne HỒ XUÂN HƯƠNG.** Texte, traduction et notes par Maurice DURAND. Paris, 1968.
X. **Un texte classique lao : Le Syvsvat.** Traductions et notes par Anatole-Roger PELTIER. Paris, 1971.
XI. **Phan Kê Binh. Viêtnam Phong-Tuc (Mœurs et coutumes du Vietnam).** Présentation et traduction annotée par N. LOUIS-HENARD. Tome I. Paris, 1975. Tome II. Paris, 1980.
XII. **Le Phnom Kulen et sa région.** Carte et Commentaire par Jean BOULBET. Paris, 1979.
XIII. **Chroniques Royales du Cambodge.** Traduction française avec comparaison des différentes versions, par Mak PHOEUM. Vol. I, Paris 1984. Vol. III, Paris, 1981.
XIV. **L'ancienne historiographie d'état au Vietnam.** Traduction et notes explicatives, par Philippe LANGLET. Tome II, Paris 1985.
XV. **Hoàng Lê Nhất Thống Chí.** Traduction et notes, par PHAN THANH-THỦY. Tome I, Paris 1985.

COLLECTION DE TEXTES ET DOCUMENTS NOUSANTARIENS

I **BABAD WILIS,** édition critique et présentation par WINARSIH ARIFIN. Jakarta Bandung, 1980.
II **WAWACAN SAJARAH GALUH,** édition critique et présentation par Edi S. EKADJATI. Jakarta Bandung, 1981.
III **SYAIR KERAJAAN BIMA,** édition critique et présentation par Henri CHAMBERT-LOIR. Jakarta Bandung, 1982.
IV **CARIOSAN PRABU SILIHWANGI,** édition critique et présentation par SUNARTO H. et Viviane SUKANDA-TESSIER. Jakarta Bandung, 1983.
V **CERITERA ASAL BANSA JIN SEGALA DEWA-DEWA,** Édition critique et présentation par Henri CHAMBER-LOIR. Bandung, 1985.

ผู้ส่งจาก Christophe Jacquemin
ปีเดือน 4/11/91

220

LE ROMAN CLASSIQUE LAO

PUBLICATIONS
DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

VOLUME CLII

LE ROMAN CLASSIQUE LAO

PAR

Anatole-Roger PELTIER

ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT
PARIS
1988

Dépositaire : Adrien-Maisonneuve, 11, rue Saint-Sulpice, Paris (6e)

© *École française d'Extrême-Orient, Paris,* 1988
ISBN 2-85539-752-9

TABLE DES MATIERES

Avant-Propos , ... XI

Carte du Laos et des pays environnants XIII

Les ethnies tai de la Péninsule Indochinoise (carte) XV

Abréviations XVII

PREMIERE PARTIE

Introduction 1-6

Chapitre I - Présentation générale 7-20

Chapitre II - Les origines 21-38

A. Les données historiques 21

B. Les sources et les thèmes 24

Chapitre III - La versification et la langue des textes lao 39-88

A. Aspects généraux de la versification lao 39

B. Styles de versification dans la littérature lao 57

C. Irrégularités de style dans les romans lao 75

D. La langue des textes 81

Chapitre IV - Les personnages 89-147

Le héros 90

L'héroïne 107

L'ermite 113

Le devin 115

Le roi 117

Le beau-père 118

Le monde du palais 120

Les gens du peuple 122

La gardienne du parc 123

Indra 125

Dieux et divinités 127

Kinnara et kinnarī 129

Nāga et *ṅōeeak* 131

yakkha et yakkhinī 132
phī ou génies 135
Les animaux 138
Le novice 141
Le personnage rusé *(jyṅ hmyṅ2)* 143
Chapitre V - Cadre et vie quotidienne 149-210
A. Le cadre 149
B. La vie quotidienne 162
Chapitre VI - Le merveilleux 211-229
A. Les descriptions 214
B. Les objets magiques 216
C. Les héros 222
D. Les êtres fabuleux 225
E. Le pourquoi 227
Chapitre VII - Bouddhisme et croyances animistes 231-244
A. Le roman présenté comme texte bouddhique 233
B. Les personnages et la religion 234
C. Grands thèmes bouddhiques développés 238
D. Les cultes pré-bouddhiques 242
Conclusion 245-248

DEUXIEME PARTIE

Résumés de textes représentatifs

Présentation 245-248
1. *săṅkh silP jăy* 261
2. *dāv2 kālaḥket* 265
3. *dāv2 sovăt* 279
4. *nāṅ Tēṅ an1* 288
5. *nāṅ åraḥbim* 293
6. *dāv2 surivŏṅ* 295
7. *dāv2 lin daṅ* 303
8. *dāv2 pē* 309
9. *vănnaḥbām* 313
10. *kāṃ1bā2 Tĕn tan1* 319
11. *khun lū - nāṅ wa2* 325
12. *Pā pū1 daṅ* 331

13. *dāv2 cintā - cāṃPā daṅ* 337
14. *pwa Raṅ - pwa Ryv* 344
15. *dāv2 kāṃ1 kā tāṃ* 350
16. *byā kosŏn maḥhārāt* 353
17. *dāv2 gāṃ san* 357
18. *dāv2 tāv rōeeaṅ* 361
19. *dāv2 nŏk kaḥpā phōeeak* 366
20. *byā găngāk* 370
21. *dāv2 Tau1 gāṃ* 373
22. *dāv2 gătdaḥnām* 375
23. *dāv2 căndaḥgāt* 382
24. *nidān nŏk cak* 384
25. *jyṅ nay2 coraḥTo* 387
26. *dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå* 391
27. *dāv2 kāṃ1bā2 phī nay2* 400
28. *kāṃ1bā2 nā jēṅ* 405
29. *kāṃ1bā2 kāp lāṅ* 410
30. *dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2* 415
31. *căn smut* 423
32. *dāv2 kālaḥthā* 427
33. *kiṅ1 cōeeaṅ hān* 435
34. *dāv2 hlau gāṃ* 442
35. *braḥ lăk - braḥ lām* 447
36. *dāv2 kai daṅ* 454
37. *kēv2 hnā2 mā2* 459

TROISIEME PARTIE

Traduction intégrale d'un texte lao

thá:w nók kàʔba: phùak (L'engoulevent blanc)

Présentation 467
ท้าวนกกะบาดผือก - thá:w nók kàʔba: phùak
Traduction 473

Glossaire de termes relevés dans les résumés 603-610

A N N E X E S

Alphabet lao 613
Alphabet siamois 614
Alphabet dham 615
Alphabet yuan 616
Alphabet khoeun 617
Alphabet lü 618
Alphabet khmer 619

BIBLIOGRAPHIE 621

I. Ouvrages en langues occidentales 621
II. Publications en lao (publications et manuscrits) 626
III. Ouvrages en siamois (thai) 630
IV. Publications en yuan, en khoeun et en lü 635
V. Manuscrits yuan 635
VI. Manuscrits khoeun 635

INDEX GENERAL 637

Index des textes littéraires 647
Index des noms de lieux 653
Index des noms des personnages 659
Index des auteurs 675

AVANT-PROPOS

Cet ouvrage reprend, avec de légères modifications, le texte d'une thèse de doctorat d'Etat soutenue le 22 mai 1986 à la Sorbonne.

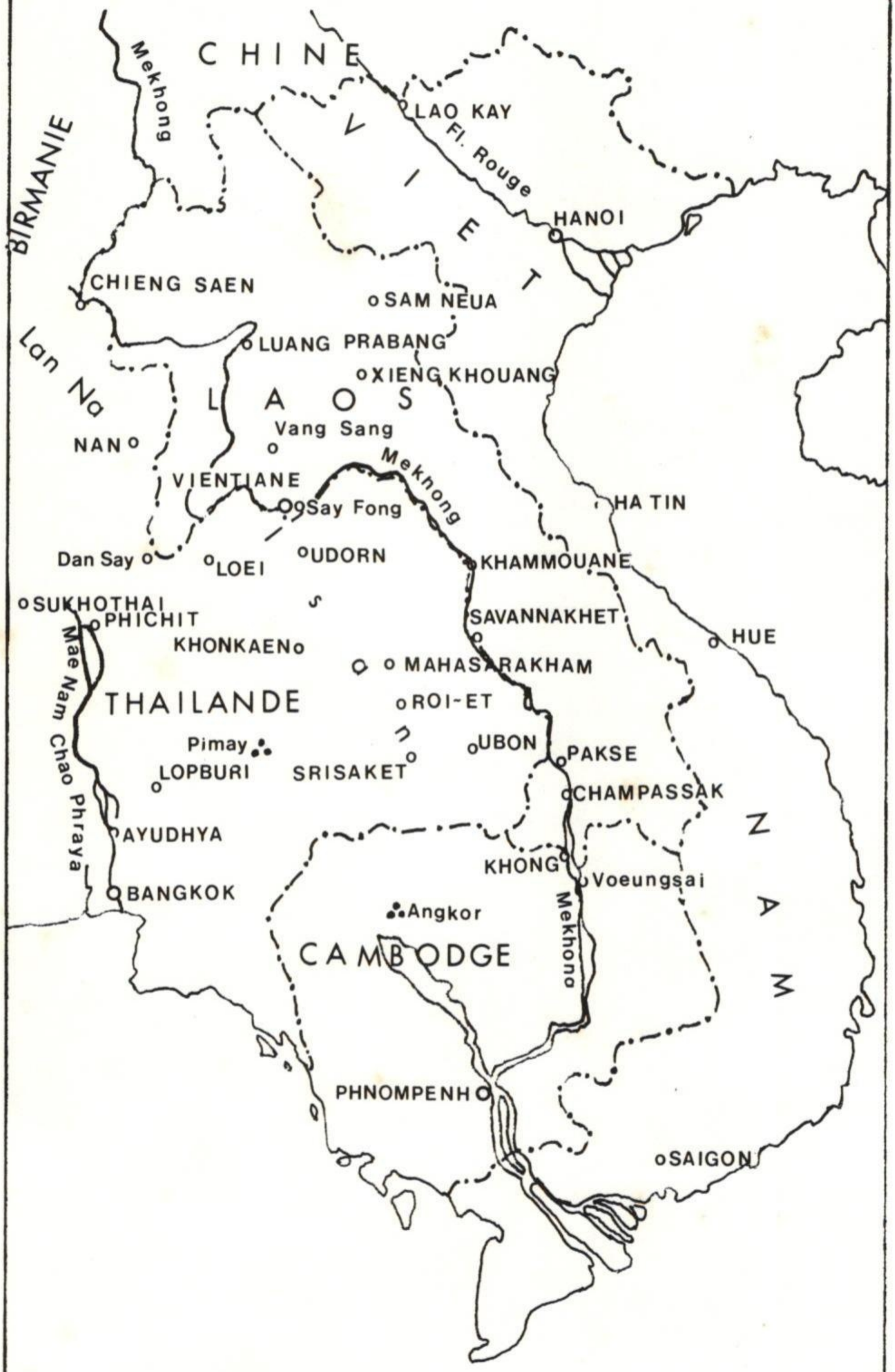
Nous tenons à exprimer notre reconnaissance envers M. Maurice Coyaud qui a assuré la direction de la thèse et envers Mme C. Caillat qui en a présidé la soutenance.

Notre gratitude va également à M. René Gsell, à Mme Denise Bernot, à M. Georges Condominas et à M. Jacques Dournes qui ont accepté de participer au jury.

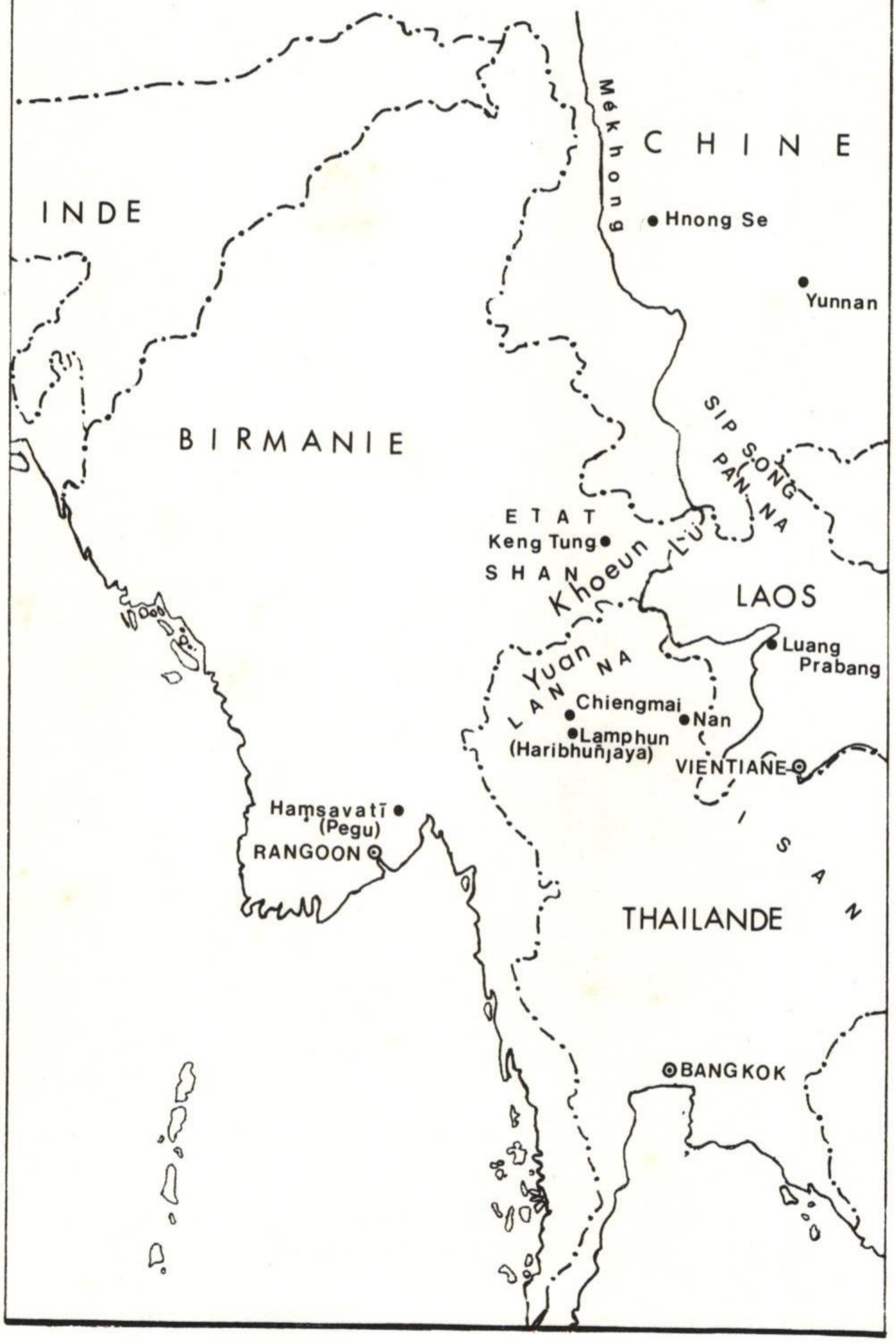
Que soient aussi remerciés tous les amis qui nous ont aidé dans notre travail, en particulier Jean Lichtenstein, Louis Gabaude, Gérard Fouquet et Phaitun Phromwichit.

Chiengmai, décembre 1987.

CARTE DU LAOS
ET DES PAYS ENVIRONNANTS



LES ETHNIES TAI
DE LA PENINSULE INDOCHINOISE



A B R E V I A T I O N S

A.D.	Ere Chrétienne
A.P. (Fonds)	Fonds Anatole Peltier
A.S.E.M.I.	Asie du Sud-Est et Monde Insulindien (bulletin du CeDRASEMI) (Paris)
B.A.R.L.	Bulletin des Amis du Royaume Lao (Vientiane)
B.E.F.E.O.	Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient (Paris)
B.I.I.E.H.	Bulletin de l'Institut Indochinois pour l'Etude de l'Homme (Hanoï)
B.N.L.	Bibliothèque Nationale Lao
B.S.E.I.	Bulletin de la Société des Etudes Indochinoises (Saïgon)
C.S.	(Culla Sakaraj) Ere Culla
E.B.	Ere Bouddhique
E.F.E.O.	Ecole Française d'Extrême-Orient
E.P.H.E.	Ecole Pratique des Hautes Etudes
F.A.	France-Asie (Saïgon)
J.A.	Journal Asiatique (Paris)
PJC	Paññāsajātaka cambodgien
PJL	Paññāsajātaka lao
PJS	Paññāsajātaka siamois
S.R.I.	Social Research Institute (Université de Chiengmai)
VPK	Manuscrit du Vat Phra Keo (Vientiane)

première partie

INTRODUCTION

On ne connaît la littérature classique lao qu'à travers le fascicule XVII-5 du *B.E.F.E.O.*, paru en 1917 et intitulé *"Recherches sur la Littérature laotienne"*, dans lequel L. Finot donne un aperçu très succinct des différentes sortes de textes que l'on trouvait à l'époque dans les bibliothèques des pagodes de la ville de Luang Prabang. Or, depuis, personne ne s'est penché sur les littératures du Centre et du Sud Laos, et hormis quelques articles reprenant les grandes lignes des travaux effectués par L. Finot sur la littérature du Nord (1), aucun travail de synthèse n'a été publié sur la littérature lao dans sa globalité, ni même sur aucun de ses aspects particuliers. Cela est dû au fait que jusqu'aux années 50 les chercheurs étrangers ne se sont que très peu intéressés à ce pays et que les chercheurs lao faisaient défaut. Depuis cette époque, les études lao ont connu un certain développement (2), mais les recherches sur la littérature lao n'ont pas bénéficié de ce regain d'inté-

(1) Voir entre autres G. Coedès, "La Littérature laotienne en Indochine" in *L'Indochine* (1931), Tome I; P. Phimmasone,"Cours de littérature lao" in *B.A.R.L.*, 4-5, 1971, p. 5-70; S. Thierry, "La littérature laotienne" in *Histoire des Littératures* (Paris : N.R.F. Encyclopédie de la Pléiade, 1967, T. I, p. 1343-1352).

(2) Ce sont surtout les études ethnologiques, sociologiques, de politologie, et pour une moindre part économiques et historiques, qui ont attiré les chercheurs. On pourra le constater en compulsant les deux tomes de la *Bibliographie du Laos* de P.-B. Lafont (Public. de l'E.F.E.O., T. I., 1964, 269 p.; T.II, 1978, 413 p.).

rêt (1). Sans doute est-ce parce que l'étude des textes nécessite une connaissance de la langue que très peu d'étrangers — et, il faut le dire, qu'assez peu de Lao — possédaient, parce que ceux qui avaient cette connaissance étaient plus attirés par l'histoire du pays, qui est entièrement à écrire (2), que par la production littéraire, et peut-être, semble-t-il, parce qu'on pensait que L. Finot avait dit l'essentiel sur ce sujet.

Les études entreprises depuis quelques années sur la littérature lao et sur les littératures tai minoritaires du Haut Mékhong ont remis en question cette dernière appréciation, car elles ont mis en lumière bien des lacunes et des erreurs dans le travail de L. Finot. Ceci est normal puisque, d'une part, il fut le premier à déchiffrer ce domaine, d'autre part, il ne connaissait pas la langue lao, et surtout parce que son travail n'a pas été rédigé à partir d'une étude systématique des manuscrits, mais à la suite d'une enquête auprès des lettrés et des moines qui pouvaient résumer et commenter les textes littéraires de leur cité, et à travers un interprète (3). Il est donc apparu que l'étude de la littérature lao était entièrement à reprendre.

Deux solutions s'offraient : soit présenter un travail de synthèse sur cette littérature, soit présenter une série d'études

(1) Hormis la publication de quelques très rares manuels scolaires sans intérêt ni valeur, de préfaces insipides à des éditions de textes classiques, de quelques très courts articles d'une rare pauvreté, on ne trouve pratiquement rien sur la littérature classique. Quant à la littérature contemporaine, seuls deux articles, l'un de S. Phinith et l'autre de P.-B. Lafont, l'ont analysée pour la période 1940-1973. (*Cf.*"La Littérature lao contemporaine" et "La Littérature politique lao" in *Littératures contemporaines de l'Asie du Sud-Est*. Paris : Asiathèque, 1974, p. 29-55).

(2) *L'Histoire du Laos français* , de P. Le Boulanger, publiée en 1931 et rééditée à Vientiane en 1972, est plus basée sur une tradition orale que sur des chroniques. Elle donne une chronologie qui ne résiste pas à l'épreuve de la critique historique, des listes de souverains incorrectes, et mentionne des événements que les annales des pays voisins infirment. Quant à l' *Histoire du Laos* publiée aux PUF (Collection Que Sais-je?) en 1974 par P. Lévy, elle reprend, pour ce qui est de l'histoire ancienne et moderne, P. Le Boulanger, et ne doit être maniée, pour ce qui est de l'histoire contemporaine, qu'avec beaucoup de prudence.

(3) L. Finot, *op . cit.*, p. 2, ne mentionne que Chao Chittarat.

ponctuelles sur chacun de ses genres. C'est la deuxième solution que nous avons retenue, car elle permet, *primo* de présenter avec beaucoup de détails cette production, chacun des genres ayant des origines souvent différentes, une forme propre et des caractéristiques particulières; *secundo* d'illustrer l'étude de chacun de ces genres à l'aide d'un nombre non négligeable de résumés de textes considérés par les Lao eux-mêmes comme les plus représentatifs.

Ce travail sur ce que les Lao appellent ພື້ນວັນນະຄະດີ *(bōen2 vănnaḥgaḥtī)* (1) et que l'on a l'habitude de qualifier en français de "romans classiques" entre dans le cadre de cette série d'études ponctuelles. Pourquoi avoir choisi de publier en premier un travail sur le roman classique plutôt que sur la littérature technique ou sur la littérature extra-canonique? Tout d'abord parce que les Lao le considèrent comme étant l'essence même de la littérature. Ensuite parce que les *bōen2 vănnaḥgaḥtī* sont excessivement nombreux dans les bibliothèques de pagode (2), ce qui témoigne de leur popularité. Enfin, parce que ce que L. Finot a écrit sur ce genre littéraire (*op. cit.*, pages 116 à 135) est à reprendre, ce travail ayant été souvent induit en erreur soit par ses informateurs soit par ses interprètes, en particulier pour ce qui est des sources, de la forme et de certains caractères du roman classique lao.

Ø

(1) Littéralement :"texte littéraire". Le sens de *bōen2* est assez ambigu; M. Reinhorn le définit par : "1. n. le fond; le dessous; la surface; le plancher; a. local, national, du pays. 2. n. le récit, l'histoire, le sujet d'un écrit, d'un récit, d'une conversation)." (*Dictionnaire Laotien-Français*, Tome II, p. 1566).

(2) Les bibliothèques de pagode sont depuis toujours le conservatoire de la littérature lao. Si elles sont pratiquement les seules à détenir la littérature canonique et extra-canonique, elles renferment aussi de nombreux textes techniques – on trouve un plus grand nombre de ceux-ci dans les maisons des particuliers spécialistes de ces techniques : médicastres, astrologues, arbitres des juridictions coutumières, etc. – et les romans classiques, que l'on trouve aussi chez les particuliers. Dans ce cas, une maison ne possède généralement qu'un seul manuscrit.

Il n'est pas rare, en ce qui concerne les romans classiques, qui seuls ici nous intéressent, qu'une même bibliothèque de pagode en possède une dizaine et que certains de ces romans, s'ils sont particulièrement appréciés localement, y figurent en plusieurs copies.

Pour réaliser ce travail nous avons commencé par dépouiller systématiquement les manuscrits sur olles auxquels nous pouvions avoir accès, les microfilms de manuscrits sur olles qui nous ont été aimablement prêtés et par lire tous les romans classiques édités à Vientiane. Ceci nous a fourni une énorme documentation, car nous avons résumé page par page tous ces textes et fiché, au fur et à mesure de leur lecture, tout ce qui nous paraissait intéressant à relever tant dans leur forme que dans leur fond.

Ayant eu l'avantage d'être en poste à Chiengmai, l'ancienne capitale du Lan Na (1), nous avons été encouragé à apprendre la langue yuan (2), ce qui nous a permis de découvrir la richesse de la littérature de ce peuple tai (3). Par la suite, ayant lié amitié avec des moines et des lettrés khoeun (4) de l'Est de la Birmanie, qui nous ont initié à leur écriture et à leur riche littérature, nous en sommes tout naturellement arrivé à entreprendre une recherche comparative sur ces deux littératures et la littérature lao.

Sur le plan de la forme, cette recherche nous a permis de saisir certains problèmes qui se posaient à nous quant à la langue et à la versification des romans lao, problèmes que nous n'aurions pas pu résoudre si nous avions ignoré le yuan, le khoeun et les littératures de ces deux grands groupes tai du Nord.

Sur le fond, nous avons tout d'abord constaté que les romans yuan et khoeun développaient des récits identiques à

(1) Nom donné à l'ancien royaume de Chiengmai fondé par Mangrai en 1296.

(2) La langue et l'écriture yuan appartiennent à un groupe ethnique tai installé dans le Nord de la Thailande.

(3) Thai se rapporte à l'ethnie principale peuplant la Thailande, tandis que Tai désigne les ethnies apparentées aux Thai vivant à l'intérieur et à l'extérieur de la Thailande; parmi ceux-ci, citons les Lao, les Yuan, les Khoeun et les Lü.

(4) La langue et l'écriture khoeun appartiennent à un groupe ethnique tai habitant l'ancien royaume de Keng Tung, qui est actuellement inclus dans l'Etat Shan de Birmanie.

ceux des grands textes classiques lao, ce qui nous a conduit à nous demander pourquoi il en était ainsi. Nous avons ensuite étudié les péripéties formant la trame de leurs récits en les confrontant à la réalité laotienne traditionnelle, ce qui, nous le croyons, nous a permis de saisir certaines réalités du roman lao. Enfin, nous avons tenté d'apprécier, en examinant ses diverses composantes, le regard qui avait été jusqu'ici porté sur lui.

Par la suite, au cours de nombreuses conversations, nous avons confronté les résultats de notre propre recherche avec les jugements que portaient sur ces romans classiques lettrés, éditeurs de manuscrits sur olles, religieux et anciens moines, mais aussi paysans qui avaient coutume d'en écouter la lecture. Ces échanges de vues ont été particulièrement féconds, car ils nous ont permis de comprendre certains aspects de ce genre littéraire qui nous avaient échappés.

Le travail que nous publions ici est divisé en trois parties.

La première se veut une étude du roman classique lao envisagée sous différents angles nous paraissant les plus propres à donner une vue globale et concrète, mais aussi circonstanciée, de ce genre littéraire qui, jusque vers les années 60, jouissait d'une grande popularité au Laos. Ce faisant, nous avons tenté de défendre plusieurs thèses s'opposant à ce que l'on a coutume de répéter sur ce roman : Tout d'abord sur ses sources, car l'étude des littératures yuan du Lan Na et khoeun de l'Est de la Birmanie nous a convaincu que les grands classiques lao n'étaient, contrairement à ce que l'on écrit souvent, ni des oeuvres originales ni la paraphrase de textes pâlis, mais des oeuvres dont les auteurs avaient puisé leur inspiration dans les romans yuan et, accessoirement, dans les romans khoeun; ensuite sur sa forme en montrant, d'une part, qu'il n'existe pas de roman en prose, contrairement à ce que tous les chercheurs ont affirmé, et en décrivant, d'autre part, le

système de versification utilisé par les rédacteurs de ces textes, alors que les chercheurs qui ont porté un jugement sur leur forme ont toujours qualifié le style de médiocre et la versification d'incohérente. Puis sur ses héros, dont nous pensons avoir prouvé qu'ils n'étaient pas tous le calque d'une image unique, comme de nombreux chercheurs ont eu l'habitude de l'affirmer; enfin sur ce que les Occidentaux appellent sa dominante du merveilleux, élément que nous pensons n'être pas perçu comme fantastique par les Lao.

La seconde partie de ce travail offre le résumé de 37 romans considérés par les lettrés lao comme les plus caractéristiques de leur littérature. Ces résumés ont pour première ambition de faire connaître le contenu d'un nombre significatif de ces oeuvres versifiées, dont, jusqu'ici, quatre seulement ont été analysées succinctement (1) et une seule traduite (2). Et, ce faisant, de mettre à la portée de tous, une collection représentative de ce genre littéraire. Ils ont aussi pour but de fournir aux non laocisants, qui ne peuvent avoir accès aux références auxquelles nous renvoyons tout au long des six premiers chapitres du travail, une illustration de ce qui est dit dans notre texte.

La troisième partie du travail est une traduction intégrale d'un texte lao, *dāv2 nŏk kaḥpā phōeeak* (thá:w nók kà?ba: phùak), donné à titre d'exemple.

(1). L. Finot, *op. cit.*

(2) Son traducteur, J. Lichtenstein, vient de la publier dans *Péninsule* (N° 6-7, 1983). Il devrait également être distribué sous le titre de *Sieng Hmieng-Le Prince Bouffon* par Trismégiste (Paris).

CHAPITRE I

PRESENTATION GENERALE

Les textes appelés par les Lao *bōen2 vănnaḥgaḥtī* sont, pour la plupart, des versifications de contes épiques. Les origines d'un bon nombre de ces contes pourraient remonter à une tradition orale pré-bouddhique. Ces oeuvres littéraires, que l'on qualifie également de "romans classiques", sont nombreuses. Le nombre exact de ces romans n'a jamais été déterminé (1). Nous en connaissons, ne serait-ce que par leurs titres, plus d'une centaine. Certains d'entre eux sont particulièrement volumineux, puisque, pour n'en citer que deux, *dāv2 kālaḥket* compte à peu près dix mille vers et *cāṃPā sī1 Tŏn2* environ quatorze mille.

Ø

(1) "L'inventaire des manuscrits des pagodes du Laos" de P.-B. Lafont (*B.E.F.E.O.* , LII-2, 1965, p. 429-545) donne une liste de textes pouvant être considérés comme des romans classiques, mais cet inventaire, qui comporte de nombreuses erreurs, doit être manié avec beaucoup de précautions, car les titres sont souvent donnés incorrectement en lao et ne sont pas retranscrits en caractères latins d'une manière consistante.

Les romans classiques lao se présentent aujourd'hui sous deux formes : les manuscrits traditionnels et, depuis 1957, des ouvrages imprimés.

Les manuscrits consistent en feuilles de latanier *(Corypha umbraculifera)* séchées et découpées en bandes rectangulaires. Ces feuilles appelées *paī lān* , ont généralement une longueur de 50 à 60 cm, une largeur de 4 à 5 cm, et sont perforées à 7 cm environ de chacune de leurs extrémités. Ces olles, gravées au moyen d'un stylet dans le sens de leur longueur et sur chacune de leurs deux faces, sont ensuite passées au noir de suie pour faire ressortir les traits. Les olles comportant quatre lignes horizontales d'écriture sont appelées *lān sī1* ; celles qui ont une largeur plus importante et comportent cinq lignes sont appelées *lān hā2*.

Lorsque le texte est en vers, ce qui est la règle pour les romans classiques, les olles qui le composent sont regroupées en liasses appelées *hnăn̆sōe phūk* . La liasse est enserrée entre deux ais de bois creusés chacun de deux trous correspondant aux perforations des olles. Un cordon enfilé dans les trous des ais et des olles maintient l'ouvrage ensemble; ce cordon est desserré lors de la lecture du texte.

Lorsque le roman est noté en prose — ce qui est un cas très particulier, comme nous l'expliquerons plus tard — les olles sont regroupées en fascicules *(phūk)* d'une vingtaine d'olles réunies par un cordon noué à leurs extrémités et passant normalement par la perforation gauche de chaque olle. Ces fascicules portent un numéro d'ordre (1) et sont, à leur tour, groupés en un paquet *(măt)* que l'on préserve dans une pièce d'étoffe enduite de cire (2).

Cet aspect extérieur permettait, jadis, de distinguer les manuscrits en vers de ceux en prose, mais, depuis quelques

(1) A l'exception du premier fascicule qui est noté *phūk Tŏn2* et du dernier qui est, lui, noté *phūk Pāy*.

(2) La Bibliothèque Nationale de Vientiane avait, avant 1975, adopté cette méthode de préservation des manuscrits sur olles.

dizaines d'années, cette présentation n'est plus toujours respectée.

Entre la fin des années 50 et la fondation de la République Démocratique Populaire Lao, en 1975, le Comité Littéraire (1), puis l'Académie Royale Lao (2), qui lui succéda en 1970, et enfin la Bibliothèque Nationale de Vientiane développèrent un programme de publication incluant l'édition des romans classiques de la littérature lao. C'est ainsi que ces textes, qui étaient restés jusqu'alors confinés dans les bibliothèques des pagodes, apparurent sur le marché du livre sous forme de brochures ronéotypées (3). En une vingtaine d'années, une soixantaine de romans classiques furent ainsi édités (4), certains titres faisant même l'objet de plusieurs éditions. Bien que rarement tirés à plus 3000 exemplaires, ces livres permirent aux textes littéraires de cesser d'être le bien exclusif d'un cercle restreint de lettrés traditionnels et d'être mis à la portée de tous ceux qu'ils pouvaient intéresser (5). Ce fut en soi une petite révolution, car, étant donné le prix modique des ouvrages, chacun avait désormais la possibilité — théorique, car limitée par le tirage — de posséder chez soi des textes qu'il n'aurait, quelques années auparavant, souvent même pas pu espérer tenir entre ses mains, vu que la grande majorité des manuscrits étaient jalousement gardés par les pagodes.

Malgré le faible tirage des éditions d'oeuvres classiques lao, la brochure ronéotypée est devenue, pour le public général, bien plus courante que le manuscrit traditionnel. Il n'est donc pas possible, aujourd'hui, de faire une étude sur le

(1) ກົມວັນນະຄະດີແມ່ນຫຍັງ? ("Qu'est-ce que le Comité Littéraire?"). Vientiane, 1972, 32 pages.

(2) ຣາຊບັນດິດສະພາລາວແມ່ນຫຍັງ? ("Qu'est-ce que l'Académie Royale Lao?"). Vientiane, 1973, 32 pages.

(3) Le format le plus fréquemment utilisé est de 20 x 15 cm. Lorsqu'un manuscrit est particulièrement long, comme par exemple *nāṅ Tēṅ an1*, il est édité en deux volumes.

(4) On les trouvera mentionnés dans la *Bibliographie du Laos* , Tome II, au chapitre "Littérature".

(5) Pour plus de détails sur l'édition de ces textes, on se reportera à la *Présentation* de la Partie II de ce travail.

roman classique lao en feignant d'ignorer l'existence de ces éditions, d'autant plus que ce sont elles qui, de plus en plus, servent de référence lorsque l'on traite de tel ou tel roman.

Nous avons dit, au début de ce chapitre, que les *bō̄en2 vănnaḥgaḥtī̄* sont des récits versifiés (1). Or, lorsqu'on consulte l'étude de L. Finot, on constate que s'il consacre un chapitre aux *romans en vers*, il consacre le chapitre suivant aux *romans en prose* (2) qui, mentionne-t-il, "ne diffèrent guère que par la forme des romans en vers". De là, il cite comme exemples de romans en prose *cāṃPā sī1 Tŏn2* et *butdaḥsen*. Or, *cāṃPā sī1 Tŏn2* autant dans les manuscrits sur olles dont nous avons pris connaissance que dans les deux volumes édités sous ce titre par la Bibliothèque Nationale de Vientiane en 1969, est un roman versifié de la même manière que tous les autres — c'est-à-dire d'un *kan ān1 dămmaḥtā*. Il n'est donc pas possible de prétendre que l'on est ici en présence d'un roman en prose. Quant à *butdaḥsen*, le manuscrit que l'on a montré à L. Finot, s'il s'agit du même que celui dont on nous a parlé, n'est qu'une traduction, vraisemblablement en prose, d'un texte khmer ou siamois.

La question se pose donc de savoir s'il existe ou non des romans classiques en prose.

Un premier point sur lequel nous voudrions insister est que tous les textes intégraux de romans classiques que nous avons tenu entre nos mains étaient bien en vers, alors que certains *non - Lao* les avaient crus en prose. Ceci est sans doute dû au fait que dans les manuscrits sur olles les vers sont écrits bout à bout et que les lignes d'écriture ne sont interrompues que par les perforations servant à rassembler ces olles. Les lettres sont gravées les unes à côté des autres, sans coupure ni entre les mots ni entre les phrases ou les vers.

(1) La forme de versification utilisée dans les manuscrits édités sur papier est le *kan ān1 dămmaḥtā* (voir *infra*, chapitre III).

(2) *Op. cit.*, Chapitre VII, p. 131-135.

Les signes de ponctuation sont rares (1). Il est donc difficile de savoir, surtout lorsqu'on regarde, pour la première fois, un long texte d'un seul tenant — comme c'est le cas dans la grande majorité des romans classiques (2) — si on est réellement en présence d'un texte versifié. Or, si le lecteur ne maîtrise ni la langue littéraire ni les règles de versification, il risque fortement d'être induit en erreur, autant sur la teneur du texte que sur sa forme.

Un second point, sur lequel nous voudrions attirer l'attention, est que de nombreuses traductions en lao de romans originellement écrits dans une autre langue (pâli, siamois, khmer) ont été faites en prose. C'est probablement parce que ces traductions se trouvaient dans des bibliothèques de pagodes que certains ont cru être en présence de romans classiques lao.

Il ne faudrait cependant pas croire qu'il n'existe pas de textes en prose dans certaines pagodes, mais ils sont l'exception et ne sont jamais des versions complètes de romans classiques. Il est fort probable qu'une grande proportion de ces textes soit, en fait, des résumés de manuscrits sévèrement endommagés ou d'ébauches de romans — ces résumés ou ébauches pouvant, à une date ultérieure, donner le thème général d'un nouvel ouvrage versifié.

Comme l'a bien expliqué Maha Chanpheng, le copiste néophyte, en général un sāmaṇera (3), qui ne saisit pas l'em-

(1) Dans les manuscrits, le signe ๏ *"Tā kai1"* (litt. "oeil de poulet") marque le début et le signe ๛ *"go mūt"* (litt. "urine de boeuf"), la fin d'un ouvrage. Est également usité ๆๆ marquant la fin d'un texte. Les oeuvres classiques éditées par le Comité Littéraire et la Bibliothèque Nationale utilisent, quant à eux, des signes de ponctuation modernes (notamment des parenthèses — qu'ils oublient souvent de fermer — pour indiquer qu'un passage a été ajouté par l'éditeur, des points d'interrogation pour noter les phrases interrogatives, etc.).

(2) Quelques rares romans, comme *săṅ sin jăy, dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2* et *nāṅ Tēṅ an1* sont divisés en *păn2* ou chapitres, qui commencent presque toujours par la formule *păt nĪ2 căkkāv2 thoeṅ* et se terminent par un hommage rendu au Bouddha.

(3) La tradition veut que les copistes soient des sāmaṇera ou d'anciens novices (*jyṅ* ou *dit*). Des anciens moines lettrés *(maḥhā)* faisaient aussi, dans certains cas, des copies.

ploi de certains mots, formes ou formules auxiliaires de la versification et ne maîtrise pas les règles de cette dernière, comprend mal les principes qui ont gouverné la rédaction du texte qu'il recopie. Il a donc tendance à le modifier (1), autant dans sa teneur que dans sa forme, complétant les passages manquants ou illisibles selon son interprétation du contexte, tout en les versifiant dans le style de son époque. A ceci, ajoutons que les Lao, poètes de nature et pour peu lettrés qu'ils soient, savent parfaitement rédiger des vers. Toutefois, ne connaissant pas les règles gouvernant les styles de versification qu'ils utilisent, ils sont souvent incapables d'analyser objectivement le style poétique d'un autre versificateur, dont ils font souvent peu de cas et s'empressent de "corriger" d'une manière des plus arbitraires.

Ces "accidents de copie" mis à part, nous n'avons jamais rencontré de roman classique lao en prose. Et le fait que sur la soixantaine de romans ayant été édités et publiés, depuis 1957, par des organismes officiels ou des éditeurs privés de Vientiane — une bonne dizaine d'entre eux faisant, de plus, l'objet d'éditions différentes — tous l'aient été à partir de textes en vers, nous confirme dans l'idée que le roman classique lao n'est jamais en prose, car s'il en eût existé, ne serait-ce qu'un, il eût été bien étonnant qu'on ne l'ait pas publié ou que, tout au moins, son existence n'ait pas été signalée par les membres du Comité Littéraire ou de l'Académie Royale Lao.

Ø

Lorsqu'on compare plusieurs manuscrits d'un même roman classique, on ne tarde pas à constater que chacun de ces textes se distingue des autres par des différences plus ou moins importantes. Cela est dû au fait que les olles, au matériau très fragile, subissent d'importants dégâts imputables aux conditions

(1) On reviendra *(infra)* sur cette tendance des copistes à ne pas respecter la forme des textes originaux.

climatiques, aux détériorations causées par les insectes et à la négligence humaine. Il est donc nécessaire de recopier ces manuscrits après quelques dizaines d'années. Or, chaque reproduction entraîne des modifications du texte recopié, soit par omission ou reconstitution de passages devenus illisibles, soit par négligence, soit par incompétence — surtout dans les petites pagodes de campagne comptant peu de moines instruits — soit volontairement (1) par un copiste qui, ne voyant pas la nécessité de respecter scrupuleusement la forme et/ou la teneur du texte qu'on lui a donné à recopier, y apporte des innovations de son crû, parfois importantes. Il faut dire, à l'excuse des scribes, que le manuscrit lao, s'il est souvent considéré comme sacré dans son ensemble, ne l'est point quant à sa forme et ses détails. Donner autre chose que la copie fidèle d'un manuscrit ne constitue donc, en aucune sorte, une faute, car le texte gravé ne revêt pas, ici, le caractère sacré et inviolable du document écrit dans les pays de culture judéo-chrétienne. Et, dans le cas des romans classiques lao, qui étaient souvent destinés à être lus à un groupe d'auditeurs, notamment durant les veillées, l'écriture était plutôt utilisée comme un support, ou accessoire, de la tradition orale.

Les modifications apportées aux manuscrits lao, chaque fois qu'ils sont recopiés, font donc que chacun d'eux est, dans une certaine mesure, une variante du roman dont il porte le titre.

Il est fort probable qu'un bon nombre de ces romans sont issus d'une tradition orale. Ils ont été fixés par l'écriture à une époque que l'on ignore (2) et, depuis leur première notation, on peut penser que chacune de leurs copies a, comme

(1) Une des modifications volontaires les plus couramment remarquées, car elle intéresse le tout début du manuscrit, est celle touchant aux premiers mots gravés. En effet, le texte est souvent précédé d'une brève formule bouddhique — fréquemment NAMO TASSA BHAGAVATO SAMMĀ SAMBUDDHASSA — qui, dans les manuscrits sur olles les plus anciens que l'on peut trouver, est habituellement notée en dham, mais qui, dans les manuscrits récemment recopiés, est notée en lao ou même supprimée.

(2) Sur les problèmes de datation des manuscrits, voir *infra*, p. 16-18.

les autres manuscrits lao, subi la marque des scribes.

Il en est de même pour les romans classiques qui ont été édités à Vientiane entre la fin des années 50 et 1975. Eux aussi portent la marque de leurs éditeurs, que ce soit sur le plan de la forme ou celui du fond. Sur le plan de la forme, on sait que l'écriture lao, qu'il s'agisse de la graphie ou de l'orthographe, a évolué au cours des siècles. Or, les romans classiques, édités à partir de manuscrits notés parfois en caractères lao archaïques et utilisant des termes désuets, ont été publiés, pour partie d'entre eux, suivant les règles d'écriture édictées par le Comité Littéraire, et, dans bien des cas, en remplaçant les mots ou expressions jugés obsolètes ou archaïsants par des termes plus modernes (1). Sur le plan du fond, vu le mauvais état dans lequel se trouvaient certains manuscrits, il a fallu, parfois, consulter plusieurs copies différentes du même roman afin d'en obtenir une version complète. D'autre part, un certain puritanisme a conduit plusieurs éditeurs (2) à expurger de leurs éditions des passages qu'ils jugeaient trop licencieux (3). Enfin, des manuscrits édités par la Bibliothèque Nationale avec trop de précipitation, offrent des textes amputés de vers entiers ou même de passages complets, quand ce ne sont pas, comme dans *văṇṇaḥbām* , des chapitres qui sont tout simplement intervertis.

(1) Cette tendance à moderniser la forme des textes lors de l'édition ne fait que suivre une vieille habitude des scribes, qui ne recopient généralement pas un texte sans le noter dans l'écriture et dans la langue du moment, au grand dam des chercheurs.

(2) Parallèlement aux grands services culturels publics, avec qui ils collaboraient généralement, plusieurs lettrés ont édité quelques romans. Ce sont Maha Sila Viravong, Maha Khamphoun Philavong, Maha Nuson, Maha Kikeo Udom.

(3) Ces coupures donnent parfois au récit un caractère décousu. L'un des éditeurs les plus puritains était Maha Sila Viravong, membre du Comité Littéraire, puis de l'Académie Royale Lao. On lit dans son introduction au *syv svāt* (Comité Littéraire, 1968) : "J'ai cru devoir apporter quelques modifications aux histoires qui vont à l'encontre de la morale" (p. t) et, plus loin, pour justifier la suppression d'un chapitre du manuscrit dans son édition : "Il n'est pas convenable de laisser ce genre d'histoire à la portée des enfants" (p. T).

En apportant des modifications aux manuscrits qu'ils copient ou qu'ils éditent, les scribes et les éditeurs font, d'une certaine manière, oeuvre personnelle. Mais celle des scribes a beaucoup moins de portée, quelle qu'en soit la teneur, que celle d'un éditeur dont le livre, tirant à des centaines d'exemplaires et distribué jusque dans les endroits les plus reculés du pays, tend, de ce fait, à devenir un texte de référence et à le rester pendant longtemps.

Ø

Presque tous les manuscrits portent, à la fin de la dernière olle, le nom du copiste, ainsi que la date à laquelle la copie a été achevée. Parfois, figure aussi le nom de celui qui a commandé la copie. Jamais ne trouve-t-on les noms de ceux qui ont gravé antérieurement le texte recopié, car l'usage veut qu'à la fin de la copie, le scribe mentionne son seul nom précédé de : "ce manuscrit a été copié par ..." sans donner le nom de celui qui a gravé le manuscrit qui lui a servi de modèle.

C'est pour cela qu'on ignore le nom des rédacteurs des premières versions écrites des textes de la littérature lao. Sauf, peut-être, d'un : le roman classique *săṅ sin jăy* mentionnant à son tout début qu'il a été composé par *Pāṅgāṃ*. Tous les lettrés et chercheurs lao pensent qu'il s'agit là du nom de l'auteur d'une partie, au moins, de cette oeuvre (1); mais, leur certitude soulève bien des réserves chez les chercheurs thai, qui, lors d'un séminaire sur les littératures régionales, tenu en 1979, à Mahasarakham, ont développé la thèse que *Pāṅgāṃ* était un pseudonyme, plutôt que le vrai nom de l'auteur. Quoi qu'il en soit, *Pāṅgāṃ* — sans doute parce que ce nom figure dans le début du texte — est le seul prénom ou pseudonyme

(1) Maha Sila Viravong pense que *Pāṅgāṃ* n'a composé ou versifié que la première partie du roman, c'est-à-dire de l'épisode du début jusqu'à l'avènement du héros. Il pense que la seconde partie — qui raconte les aventures des enfants du héros — a été rajoutée à une époque plus tardive.

de rédacteur de roman classique lao qui soit parvenu jusqu'à nous. A part cette exception, nous sommes donc en présence d'une littérature anonyme.

Ø

Le fait que les manuscrits lao ne font état que du jour, du mois et de l'année de leur recopie pose de graves problèmes quant à leur datation, même si nous n'entendons pas par "datation" la détermination de la date de création d'un conte, qui peut être très ancienne et remonter à la tradition orale, mais celle de sa première notation.

Si, comme nous l'avons déjà signalé, les scribes n'avaient pas eu la fâcheuse habitude de modifier les textes qu'ils recopiaient, on aurait pu espérer tenter de les dater par une étude paléographique, mais cela est totalement exclu. Nous en sommes donc réduit à nous appuyer presque exclusivement sur leur source d'inspiration ou sur les rares données historiques dont ils font état, ce qui, non seulement n'est susceptible de ne fournir que de vagues estimations, mais peut mener à de graves erreurs.

Comme on le verra dans le chapitre sur les sources des romans classiques lao, la grande majorité de ceux-ci nous semblent avoir été inspirés des romans classiques yuan, qui ont essaimé en Pays lao lorsque le Roi Setthathirat *(jetthādirāj)* abandonna le trône de Chiengmai pour celui de Luang Prabang, en 1548, ce qui nous laisse à penser que les romans classiques lao qui démarquent les romans yuan datent au plus tôt de la seconde partie du XVIe siècle ou, plus probablement, du XVIIe siècle.

Cette hypothèse paraît confirmée par les travaux de Maha Sila Viravong sur la date de composition de *săṅkh silP jăy*. Se basant, d'une part, sur les annales de Champassak qui relatent que *Pāṅgāṃ* , alors gouverneur militaire de Hnong Bua Lamphu (Nord-Est de la Thailande), s'est rendu dans cet ancien royaume du Sud Laos en 1003 de l'Ere Culla (1641 A.D.)

pour y chasser l'éléphant, et, d'autre part, sur une mention figurant dans ce texte précisant que sa composition a été terminée en l'An du Boeuf *(Pī slū)*, ce lettré propose comme date de composition de cette oeuvre 1011 de l'Ere Culla, soit 1649 A.D. Or, cette date se situe sous le règne de Soŭligna-Vongsa *(suriyaḥ vŏṅsā)* qui semble avoir marqué l'apogée politique et culturelle (1) du Lan Xang *(lān jāṅ2)*.

Cette hypothèse paraît aussi confirmée par d'autres membres du Comité Littéraire et de l'Académie Royale Lao qui, en se basant sur le style, le vocabulaire et les formes poétiques des manuscrits classiques lao, concluent que *nāṅ Tēṅ an1, dāv2 kālaḥket, dāv2 sovăt, cāṃPā sī1 Tŏn2, dāv2 surivŏṅ, usāpārŏt* et *dāv2 lin daṅ* ont été versifiés pratiquement à la même époque que *săṅ sin jăy* (2).

En dehors des grands classiques qui ont, comme nous le pensons, été influencés par les romans yuan, un nombre difficilement estimable d'autres romans ont puisé leur inspiration dans des contes d'origine siamoise. Les plus connus sont *inhnau* (3) , *Pā pū1 daṅ, kēv2 hnā2 mā2* et *dāv2 kai daṅ*. Il est difficile de les dater, mais il semble qu'ils aient été versifiés au XIXe siècle, en tout cas, avant 1893, car, lorsque le protectorat français fut établi sur le Laos, leur existence était attestée.

Les autres romans, dont on ignore les sources ou qui paraissent avoir une origine nationale, comme *dāv2 hlau gāṃ*, sont très difficilement datables, même approximativement, sauf

(1) C'est sous ce règne, en 1641, que le Hollandais Van Wuysthoff visita le Lan Xang, dont il nous a laissé une description permettant de juger de l'importance de ce royaume à cette époque.

(2) Il nous semble, cependant — mais c'est avec beaucoup de prudence que nous avançons cette hypothèse — que beaucoup d'entre eux soient postérieurs, comme *dāv2 kālaḥket* qui fait mention du héros *sin jăy* épousant des kinnarī (ce qui, évidemment, ne prouve pas *a priori* une postérité) ou *nāṅ Tēṅ an1* qui fait mention des Ho, mais là encore, les chroniques historiques relatent les incursions de cette ethnie dès le XIVe siècle.

(3) Le titre est noté *Inao* dans les ouvrages publiés en Occident (voir résumé, note 1, p. 34).

ce dernier roman dont nous sommes sûr qu'il est postérieur à 1828, car il fait état d'événements ayant eu lieu après la prise de Vientiane par les Siamois cette année-là.

Pour résumer, il semblerait que les grands romans classiques lao qui démarquent les textes yuan datent, au plus tôt, de la fin du XVIe siècle, mais plus probablement du XVIIe siècle, et que les romans classiques dont les thèmes sont inspirés de la littérature siamoise sont du XIXe siècle. Quant aux autres, hormis quelques rares romans dont on peut donner sans risque d'erreur le siècle de rédaction – le XIXe – il serait prématuré, dans l'état actuel de nos recherches, de vouloir émettre une quelconque hypothèse, surtout en ce qui concerne les adaptations de textes appartenant au vieux fonds indochinois comme, par exemple, *kiṅ1 cōeeaṅ hān* et *khun lū –nāṅ wa2*.

Ø

Les thèmes que développent les romans classiques lao sont plus nombreux et diversifiés que les chercheurs ne l'ont dit jusqu'ici, car, se référant toujours aux analyses des quelques titres publiés par L. Finot, ils ont eu tendance à croire, comme ce dernier (*op. cit.*, p. 129), qu'il n'existait pratiquement qu'un seul thème.

Un nombre important des romans classiques sont des poèmes épiques. Certains d'entre eux, comme *sudaḥnū* (VPK-1317), ont pour seul propos le récit des prouesses du héros, alors que d'autres romans, qui sont, en général, ceux dont le protagoniste est un orphelin, ont pour thème la lutte opposant deux hommes pour la même femme. De la même veine, sont les romans dont le thème est la rivalité entre les deux épouses d'un même homme – il peut s'agir de deux femmes, comme dans *dāv2 cintā-cāṃPā daṅ*, ou d'une femme et d'une femelle, comme dans *dāv2 kai daṅ* – qui tentent, chacune, de garder cet homme près d'elles et pour elles, ou les romans, comme *kēv2 hnā2 mā2*, narrant les aventures d'une épouse qui cherche à se faire accepter par un mari qui ne l'aime pas.

Un des thèmes les plus fréquents du roman classique lao est la quête. Dans la plupart des cas, il s'agit de la quête pour une épouse, ou plutôt pour l'épouse prédestinée, qui est souvent la première épouse du héros, autant dans l'ordre chronologique de ses conquêtes amoureuses que par le titre qu'il lui a conféré, et dont il a été séparé — séparation qui est attribuée généralement au kamma (1). Ce peut être, aussi, la recherche de celle qui était son épouse dans une vie antérieure et qu'il sait avoir pris renaissance sur terre presqu'en même temps que lui (2). Ce peut être, enfin, comme dans *săṅ sin jăy*, la recherche de la soeur. D'autres romans, tels que *dāv2 gătdaḥ-nām*, ont pour thème la quête du père, connu ou inconnu, par le héros.

On pourrait inclure, parmi ces romans, les quelques rares exemples où le thème est la quête de la Vérité, dans le sens bouddhique du terme (3). Mais comme, dans ces romans, le héros a un comportement tout à fait différent de ceux qui sont à la recherche de leurs épouses, nous pensons qu'il est préférable de les inclure parmi ceux développant un thème bouddhique. Ces derniers sont peu nombreux; les plus intéressants sont : *byā kosŏn maḥhārāt* et *suvănnaḥsām* dont le thème est la récompense et le châtiment des actes méritoires et déméritoires.

Un autre très petit nombre de romans développent des thèmes moralisants. L'un des plus représentatifs est *dāv2 gāṃ san*, qui est considéré comme donnant les règles de conduite que doivent suivre maris et femmes.

Autrement nombreux sont les romans ayant pour thème la fidélité et le dévouement de l'épouse pour son mari. Si la fidélité est de règle pour l'épouse dans tous les romans (4), cer-

(1) Comme dans *dāv2 sovăt*, *dāv2 lin daṅ* et *braḥ lăk - braḥ lām*.

(2) *nidān nŏk cak* est très représentatif de ce genre de roman.

(3) Comme dans *sujaḥvănnaḥcăk* (VPK-1256), où, à la fin, le héros renonce au trône et se retire dans un monastère ou dans un ermitage.

(4) Nous ne connaissons qu'une seule exception à cette règle. Elle est fournie par le roman *dāv2 căndaḥgorŏp*.

tains vont jusqu'à en faire leur sujet central, comme *nāṅ åraḥbim*.

D'autres romans développent un thème historique. Ce sont des récits très romancés d'événements attestés par l'histoire, tels que *kiṅ1 cōeeaṅ hān* , racontant la lutte contre les *kēv* (Annamites) pour récupérer la région de Xieng Khouang (Tran-Ninh), ou faisant état, comme *dāv2 hlau gāṃ* , des suites de la mise à sac de Vientiane par les Siamois en 1828.

Les romans classiques lao développent aussi le thème de l'amour impossible, illustré par *khun lū - nāṅ wa2*, récit dont on retrouve une version plus ou moins proche dans la littérature de chaque groupe tai.

Comme dans toutes les littératures de la Péninsule Indochinoise, on trouve au Laos le thème de *Cendrillon* , représenté, tout particulièrement, par *Pā pū1 daṅ*.

Un thème dont nous n'avons trouvé qu'un seul exemple est *hnā2 phāk kai kaḥtŏn2* (VPK-559), qui décrit une poursuite interminable entre les protagonistes, rappelant la tâche impossible du *Tonneau des Danaïdes* (1).

Un ouvrage qui, bien que n'étant point un roman, mais une série de contes satiriques, *hnăṅsōe jyṅ hmyṅ2* , mérite d'être mentionné, car il fournit, plus que toute autre oeuvre littéraire, des observations précieuses sur la société de son époque.

Si, comme on a pu le constater, les thèmes sont assez nombreux, il n'en est pas moins vrai que certains d'entre eux sont beaucoup plus fréquemment développés que d'autres, puisque, si on effectue une étude statistique, on s'aperçoit que 80% des romans classiques lao ont pour thème la quête ou l'aventure. Cela n'empêche pas que l'on est loin de l'idée, jusqu'ici admise, d'un thème unique inlassablement repris.

(1) Deux personnes issues, l'une du front *(hnā2 phāk)* et l'autre de la nuque *(kaḥtŏn2)* d'une divinité brahmanique, cherchent toute leur vie durant et en vain à se réunir.

CHAPITRE II

L E S O R I G I N E S

Comme il a été signalé dans le chapitre précédent, l'origine des romans classiques lao doit remonter à la tradition orale. On ignore à quelle date ils ont été mis par écrit pour la première fois, et les copies successives faites par les scribes, qui en modernisent chaque fois la forme, empêchent toute étude paléographique. On en est réduit, pour essayer de remonter aux sources et aux origines de ces romans, à s'appuyer sur les données historiques et sur les thèmes qu'ils développent.

A. LES DONNEES HISTORIQUES.

Il est difficile de se baser sur les chroniques et annales lao, qui allient souvent le légendaire au réel, pour déterminer avec plus ou moins d'exactitude les événements et les faits historiques. Les indications qu'elles donnent ici et là ne permettent, dans une certaine mesure, que de tracer les grandes lignes d'une histoire qui reste à récrire. En dépit des lacunes qu'elles présentent, les annales lao (1) s'accordent toutefois à dire qu'en 1356, Fa Ngum *(Bā2 ṅum2)* fit venir d'Angkor une

(1) *Cf.* ມະຫາສິລາວິຣະວົງສ໌, ພົງສາວະດານລາວ *(Chroniques royales lao)*. Vientiane : Ministère de l'Education Nationale, 1957, 301 p.

mission bouddhique conduite par le Vénérable *braḥ maḥhā Pāsmăn*. C'est de cette époque que les manuscrits khmers — et par là-même, la culture et la civilisation khmère — furent apportés au Pays lao. Le règne mouvementé de Fa Ngum, tout occupé à organiser le pays reconquis et unifié sous le nom de Lan Xang *(lān2 jāṅ2)*, ne lui permit sans doute pas de donner toute l'importance voulue au développement de la culture lao. Ce n'est que sous son successeur, Sam Sen Thai *(sām sēn dai)*, que, selon toute évidence, un premier fonds littéraire a été constitué. En effet, durant un long et paisible règne (1373-1416), ce roi fit consigner les annales et élever de nombreux monastères, parmi lesquels le *văt uposŏt* où les manuscrits apportés d'Angkor furent entreposés (1).

Le roi Pothisarat (*bodisāraḥrāj*, 1520-1547), un des successeurs de Sam Sen Thai, fut, lui aussi, un fervent bouddhiste. Outre un édit contre le culte des *phī*, il demanda et obtint de Chiengmai, la capitale du Lan Na, l'envoi, en 1523, de soixante liasses du Tripiṭaka. Les relations qu'il noua avec le Lan Na, dont il épousa une princesse, lui permirent de revendiquer le trône de Chiengmai, alors vacant, pour son fils Setthathirat *(jetthādirāt)*. Il mourut peu de temps après, dans un accident de chasse (1547) et Setthathirat, après n'avoir régné qu'un laps de temps très court sur Chiengmai, revint prendre la succession du trône à Luang Prabang, en 1548. En quittant Chiengmai, Setthathirat emmena avec lui quelques unes des statues de Bouddha les plus vénérées, notamment le Bouddha d'Emeraude *(braḥ kēv2 måraḥkŏt)*. Les chercheurs thai, parmi eux Thawat Punnodok (2) et Mani Bayomyong (3), pensent que Setthathirat se fit également accompagner par les grands lettrés

(1) *Cf.* Paul Le Boulanger, *Histoire du Laos français. Essai d'une étude chronologique des principautés laotiennes.* Paris : Plon, 1931, p. 38 (pagination de la réédition faite à Vientiane en 1972).

(2) *Cf.* วรรณกรรมอีสาน *(La littérature Isan).* Bangkok : Odeon Store, 2522 E.B., p. 34.

(3) Communication faite au Séminaire sur la littérature du Lan Na, organisé par l'Université de Chiengmai, en 1982.

de Chiengmai et qu'il dut, par la même occasion, emporter bon nombre de manuscrits, car c'est à partir de cette époque que l'on trouve des oeuvres de la littérature yuan à Luang Prabang.

Il fallut attendre encore un siècle pour que la littérature lao affirmât son identité. Historiens et lettrés lao disent à l'unanimité que la période littéraire la plus féconde se situe sous le règne de Souligna Vongsa *(suriyaḥ vŏṅsā)*, période coïncidant avec l'apogée du Lan Xang. C'est sous ce règne (1637-1694) qu'eut lieu la visite de Van Wuysthoff à Vientiane, en 1641. Le récit enthousiaste que laissa le voyageur hollandais (1) donne l'impression que le royaume du Lan Xang était un centre intellectuel et religieux important, car, selon lui, les moines du Siam et du Cambodge venaient y demeurer "dix à douze ans afin de finir leurs études".

La mort de Souligna Vongsa, en 1694, fut suivie par une période marquée par des luttes de succession qui mirent fin à l'unité laotienne. Le Lan Xang se retrouva divisé en trois états rivaux : Luang Prabang, Vientiane et Champassak. Les deux premiers états s'engagèrent dans une lutte sans merci, s'appuyant tantôt sur l'Empire d'Annam tantôt sur le Siam, pour s'assurer la suprématie. Cette situation demeura inchangée jusqu'en 1893, date à laquelle la France établit son protectorat sur l'ensemble du Pays lao, connu dès lors sous le nom de Laos.

Pendant deux siècles, qui virent les ravages causés par les guerres et les déportations de populations vers la rive droite du Mékhong, la littérature lao, ayant perdu toute créativité, entra dans une période léthargique. Ce vide culturel permit à la littérature siamoise de s'implanter en Pays lao, surtout à partir du XIXe siècle.

(1) *Cf*. J.C. Lejosne, *Le journal de voyage de G. Van Wuysthoff et de ses assistants au Laos (1641-1642)*. Présentation, traduction, commentaires et index. Paris : Ed. du Centre de Documentation du Cercle de Culture et de Recherches Laotiennes, 1987, 370 p.

B. LES SOURCES ET LES THEMES.

Quand on lit les romans classiques lao, on s'aperçoit qu'ils développent des thèmes communs ou analogues à d'autres littératures telles que la littérature yuan, le Paññāsajātaka, la littérature indienne et la littérature bouddhique. Quelques uns des thèmes figurent également dans les contes du vieux fonds indochinois.

Thèmes communs à la littérature yuan : A la lecture des manuscrits yuan (1), on constate qu'un certain nombre de textes sont proches des romans lao — tellement proches qu'il existe, en fait, un parallélisme des titres, comme le montrent les oeuvres suivantes :

cāṃPā sī1 Tŏn2 (จำปาสีต้น) =	*cāṃPā sī1 tŏn2*	ຈໍາປາສີ່ຕົ້ນ (2)
dāv2 kāṃ1 kā tāṃ (ห้าวกำ่กาถำ) =	*kāṃ1 kā ḍāṃ*	ກ້ວກວ່ຳ ຖ້ຳ
byā găngāk (พยาลังคาก) =	*bryā GāṅGāk*	ພຽງ ຄົ ງ ຄົ ກ

(1) Nous adressons nos sincères remerciements à M. Balee Buddharaksa qui nous a aimablement communiqué les microfilms yuan du Social Research Institute (S.R.I.) de l'Université de Chiengmai.

(2) *cāṃPā sī1 Tŏn2* ("Les quatre frangipaniers") raconte l'histoire de quatre princes qui, victimes de la jalousie de la reine *ăkgī*, furent enfermés dans une jarre juste après leur naissance et jetés dans un fleuve. Leur mère, la reine *Paḥdummā* , accusée injustement d'avoir enfanté quatre chiots, fut condamnée à garder les cochons. Les malheureux princes furent recueillis par un couple de vieux jardiniers mais, apprenant la nouvelle, la méchante reine les fit empoisonner. Là où ils furent incinérés poussèrent quatre vigoureux frangipaniers que la reine *ăkgī* fit déraciner et jeter dans le fleuve. Ces arbustes furent retirés de l'eau par un ermite qui les consuma par son "regard de feu". Les quatre princes ressuscitèrent, plus beaux que jamais, et vainquirent leur père, le roi *cunlaḥnī* , dans un combat. Ils se firent alors reconnaître et tout finit à souhait : leur mère revint au palais et la reine *ăkgī* la remplaça comme gardienne de porcs (*Cf.* จำปาสีต้น . Vientiane : Bibliothèque Nationale Lao, 1969, 345 + 355 p.).

usāpārŏt (ឧុសាបារ៏ត) = *ussāpārŏs* ᨩᩈᩮᨻᩣᩁᩬᩋᩈ (1)

dāv2 gătdaḥnām (ទ៉ាវគ័តទៈនាម) = *gddhṇ* ᨴᩣᩅ᩶ᨣᩢᨴᩉᨶᩣᨾ

dāv2 căndaḥgāt (ទ៉ាវចន្ទៈគាត) = *cndghā* ᨴᩣᩅ᩶ᨧᩢᨴᩉᩣ

văннaḥbām (វ៉ាមៈពាម) = *vṇṇbrām* ᨿᩢᨶᩉᨻᩣᨾ

nidān nŏk cak (និទានន៏កចក) = *nŏk krcāp* ᨶᩢᨠᩢᨠᩁᨧᩣᨻ

pwa Raṅ - pwa Ryv (ប៊ះរង៑ប៊ះរ្យ) = *pwa ryv - pwa raṅ* ᨻᩮᩣᨿᩅᨻᩮᩣᨾᩁᩢᨶ

Certains titres yuan sont doublés, car y figurent à la fois le nom du héros et de l'héroïne, comme par exemple :

dāv2 sovăt (ទ៉ាវសុវ៉ត) = *cau2 suvătr - nāṅ pwa Gāṃ* ᨧᩮᩣ᩶ᨯᩈᩩᩅᨲᩁ᩠ᨶᩣᩋᨦᨻᩮᩣᨣᩣᨾ

nān Tēṅ an1 (នាងតែងអន់) = *mhāvŏṅs - tēṅ år1* ᨾᩉᩣᩅᩬᩋᨦᩈ᩠ᨲᩮᩋᨦᩁᩥ

dāv2 surivŏṅ (ទ៉ាវសុរិវ៉ង) = *suriyvŏṅs - klaisår* ᨯᩈᩩᩁᩥᨿᩅᩬᩋᨦᩈ᩠ᨠᩜᩁᩈᩣᩁ

Parfois, les différences dans les titres peuvent cacher une même histoire, comme par exemple :

dāv2 lin daṅ (ទ៉ាវលិនទង) = *jivhā lin2 Gāṃ* ᨩᩥᩅᩉᩣᩃᩥᨶ᩠ᨣᩣᨾ

dāv2 kāṃ1bā2 phī nay2 (ទ៉ាវកាំពាផីន៎យ) = *syv1 phī syv1 Gŏn* ᩈᩥᩅ᩠ᨻᩣᨾᨻᩣᨾᨾᩢᨶᩈᩥᩅ᩠ᨻᩣᨾᨾᩢᨶᩈᩥᩅ᩠ᨻᩣᨾᨾᩢᨶ

nāṅ åraḥbim (នាងអរះពិម) = *Pācitt* ᨻᩣᨧᩥᨲ᩠ᨲ

Lorsqu'on compare les versions lao et yuan énumérées ci-dessus on constate que, mise à part la forme prosodique, leurs textes se ressemblent étrangement. Prenons comme exemple le roman lao *dāv2 sovăt* et son équivalent yuan *cau2 suvătr - nāṅ pwa Gāṃ* . Tous deux racontent l'histoire d'un jeune prince qui, après avoir ramassé une guirlande de fleurs dans un fleuve,

(1) *ussāpārŏs* est l'histoire d'un prince, *braḥ pārŏs*, qui se vit refuser la main de la belle *nāṅ ussā* bien qu'il ait gagné l'épreuve qui lui avait été imposée et qui consistait à soulever un arc magique. Il leva alors une armée, tua le roi *brŏmmdăt*, le père adoptif de la jeune fille (celle-ci avait été trouvée dans lotus) et se maria avec elle (*cf.* ᨩᩈᩮᨻᩣᩁᩬᩋᩈ ms yuan du S.R.I. catalogué sous le N° 84.139.01D.011-020).

tombe amoureux de la mystérieuse jeune fille qui l'a confectionnée. Il part à sa recherche, la rencontre dans un ermitage situé en pleine forêt de l'Himavant et l'épouse avec la bénédiction de l'ermite qui l'avait élevée depuis son enfance. Dans le texte yuan, l'héroïne est appelée *nāṅ pwa Gāṃ* (Lotus d'or) tandis que dans le texte lao elle se nomme *nāṅ Paḥdummā* (Lotus, du pâli paduma).

La question que l'on se pose inévitablement est la suivante : dans quel sens furent faits les emprunts et quelles sont les oeuvres qui démarquèrent les autres? Si on se base sur les données historiques, il apparaît que les échanges culturels, au XVIe siècle, se faisaient surtout dans le sens Ouest-Est, c'est-à-dire du Lan Na vers le Lan Xang. D'autre part, les grands classiques yuan avaient été rédigés, pour la grande majorité d'entre eux, sous le règne de Phra Muong Keo (1495-1523) du Lan Na, c'est-à-dire avant le retour de Setthathirat au Lan Xang et bien avant que Chiengmai ne tombe aux mains des Birmans (1558).

Maha Sila Viravong, considéré comme un des plus grands lettrés lao (1), et les chercheurs thai travaillant sur la littérature du Nord-Est de la Thailande (2) défendent la thèse suivant laquelle la plupart des romans classiques lao sont originaires du Lan Na. La traduction en lao de ces romans a nécessairement entraîné des modifications dans leur style de versification. Cette adaptation fut d'autant plus aisée que les langues parlées yuan et lao sont étroitement apparentées, tout comme le sont, d'ailleurs, leurs écritures (3). Il est tout à fait probable

(1) Dans l'introduction de *săṅ sin jăy* ສັງສິນໄຊ (Vientiane:Comité Littéraire, 1966, 236 p.), Maha Sila Viravong mentionne que la plupart des grands classiques ont été rédigés par des lettrés de Chiengmai et que *săṅ sin jăy*, considéré comme le chef-d'oeuvre de la littérature lao, a toutes les apparences d'une biographie romancée de Mangrai, le fondateur du royaume du Lan Na.

(2) Thawat Punnodok (*op. cit.*, p. 27-35) écrit que la littérature yuan a d'abord gagné Luang Prabang, puis Vientiane, avant de pénétrer dans le pays Isan (territoires habités par des Lao et situés actuellement dans le Nord-Est de la Thailande).

(3) Voir Annexes.

qu'à l'origine les romans yuan furent rédigés sous une forme de *gloṅ* (1) et que leur adaptation en lao s'est accompagnée d'un rallongement des vers et de l'abandon des rimes externes. Comme nous pourrons le constater (2), ce que les Lao appellent à présent *kan ān1 dămmaḥtā* est en réalité une forme de *gloṅ* à mètre très variable et dépourvue de rimes externes. Si, contrairement aux Lao qui rédigent toujours et surtout des *k a n ān1*, les romans classiques ont été reversifiés, par la suite, en *Gāv1 Jå* chez les Yuan du Lan Na, les langues littéraires de ces deux groupes tai sont demeurées encore plus proches que ne le sont — et que ne l'ont peut-être jamais été — leurs langues parlées.

Dès la première phase de notre étude sur les romans classiques lao, nous nous sommes aperçu que la compréhension d'un grand nombre d'entre eux — qui, au premier abord, présentait de sérieuses difficultés — devenait nettement plus aisée après que nous les ayons comparés avec leurs homologues yuan. En effet, les *Gāv1 Jå*, dont la versification ne remonte pas au-delà des deux siècles précédents, sont rédigés dans un style plus accessible que les romans lao dont la forme de versification et la langue sont demeurées pratiquement inchangées. Le fait que les romans classiques lao et yuan présentent, malgré leurs différences stylistiques, des thèmes communs développés de manières presque identiques ainsi que des concordances frappantes dans certains détails — de telle façon que la lecture de l'un facilite la compréhension de l'autre — ne peut qu'aider à démontrer leurs origines communes.

Il est évident que les versificateurs lao ont fait un effort pour transposer les récits dans un cadre géographique qui leur était plus familier tout en glissant, ça et là, quelques traits particuliers à leur propre culture (*pāsī* ou *sū1 khvăn* , instruments de musique, dictons du terroir, penchant marqué pour la grivoiserie, etc.). Si les romans lao donnent une meilleure

(1) Voir *infra*, p. 30, note 4.

(2) Voir Chapitre III, p. 71-72.

description de leur propre environnement physique et culturel que ne le font les romans yuan dont ils se sont inspirés, ils mettent beaucoup moins en valeur leur aspect édifiant et s'attachent relativement peu à la psychologie des personnages. Les romans lao donnent, en outre, parfois l'impression que leurs auteurs se sont inspirés de textes écrits dans une langue proche de la leur, mais dont ils ne saisissent pas toujours les nuances, et passent parfois à côté de certains faits se rapportant à une culture également proche de la leur, mais dont certains aspects leur échappent.

Les thèmes communs au Paññāsajātaka : Quand on lit les romans lao, yuan, khoeun et lü (1), on s'aperçoit qu'une grande majorité de ceux-ci développent des thèmes figurant dans le Paññāsajātaka, recueil de jātaka apocryphes connus au Laos sous le nom de *hā2 sip jāt* (2), en pays yuan et khoeun sous celui de *pññās jāḍŏk* et en Birmanie sous l'appellation de Zimme Paṇṇasa, qui signifie "Paññāsajātaka de Chiengmai".

C'est sans doute par référence au nom donné par les Birmans au Paññāsajātaka que l'on s'accorde à penser que ce recueil de jātaka est originaire de Chiengmai (3). Toutefois, d'après les dernières recherches effectuées en Thailande, il semble que le Paññāsajātaka soit pour une grande partie d'origine mône (4) et que son existence soit attestée bien avant

(1) La langue et l'écriture lü appartiennent à un groupe ethnique tai habitant au Nord Laos et dans le Sip Song Panna, en Chine méridionale.

(2) *Cf.* สฤาษีสิทสาพุทสาสมา, พระเจ้า ๕๐ ชาก. Vientiane, 1974, 198 p. La liste des 50 jātaka est donnée dans l'introduction de cet ouvrage qui n'en renferme que trois (Samuddaghosa Jātaka, Sudhanu Jātaka et Sudhana Jātaka). La parution des autres jātaka, qui devait se faire sur une longue période, a été interrompue par le changement de régime politique survenu au Laos en 1975.

(3) *Cf.* G. Coedès, *Les peuples de la Péninsule Indochinoise.* Paris : Dunod, 1962, p. 169.

(4) *Cf.* R.B. Maule, "Comments on the History and Culture of Haripunchai. Observations from the inscriptions of Savvadhisiddhi" in *Customs and Tradition*. Bangkok : International Conference on Thai Studies, 1984, vol. 5, p. 1-20.

l'établissement des royaumes tai de la Péninsule Indochinoise, à partir de la fin du XIIIe siècle.

Il est difficile, lorsqu'il apparaît qu'un roman classique lao est, en réalité, une adaptation d'un texte du Paññāsajātaka, de déterminer si cette adaptation a été faite directement ou par l'intermédiaire d'un texte yuan (1). Il n'est pas impossible, en outre, que les textes yuan soient eux-mêmes des adaptations de textes môns. Toutefois, certains romans classiques lao, tels que *săṅ́kh silṔ jăy* et *dāv2 kālaṇket*, pourraient s'être inspirés directement du Paññāsajātaka.

Les annales Yonok (*cf.* พระยาประชากิจกรจักร์, พงศาวดารโยนก. Bangkok : Phrae Pittaya, 2515 E.B., p. 260-261) relatent que Mangrai, qui chassa Yi Ba, le dernier roi môn d'Haribhuñjaya, et fonda le royaume de Chiengmai, écouta un sermon sur le Vaṭṭaṅgulirāja Jātaka en 1831 E.B. (1288 A.D.). Or, ce Vaṭṭaṅgulirāja Jātaka n'est autre que le vingtième jātaka du Paññāsajātaka (PJS, p. 408-433). Citant une inscription birmane datant de C.S. 627 (1265 A.D.) où il est fait mention du roi Thombameik, Niyada Sarikabhuti (*cf.* ปัญญาสชาดก : ประวัติและความสำคัญที่มีต่อวรรณกรรมร้อยกรองของไทย. Bangkok, thèse soutenue à l'Université de Chulalongkorn, 1981, 558 p.) pense que ce nom est une déformation de Sumbhamit, un des héros du Paññāsajātaka (PJS, p. 228-252), ce qui prouverait, d'après ce chercheur, que ce recueil de jātaka apocryphes existait déjà au XIIIe siècle. Quant à Prakong Nimmanhemind (conférence donnée à l'Université Payap de Chiengmai le 27 août 1984), elle s'est aperçue que le Paññāsajātaka dit de Chiengmai donne à ses héros des noms de rois môns historiques, comme par exemple *mhăn-Tyś* (2e roi), *aruṇṇodăy* (4e roi), *indvr* (3le roi), *ādiTý* (32e roi), et *săbsiddh* (34e roi, accession au trône en 1043 A.D.). Elle a aussi remarqué, en comparant les premiers Jātaka aux derniers, que le style n'est pas uniforme. Et elle en a tiré la conclusion que les premiers doivent dater de l'époque mône alors que les derniers, qui semblent avoir été composés par plusieurs auteurs, doivent dater de l'époque de Chiengmai, c'est-à-dire qu'ils seraient postérieurs au XIIIe siècle. Cette profusion de nouveaux jātaka expliquerait en partie pourquoi le recueil édité par la Bibliothèque Nationale de Bangkok (*cf.* ปัญญาสชาดก ฉบับหอสมุดแห่งชาติ. Bangkok, 2499 E.B., 1040 + 984 p.) ne comporte plus cinquante (Paññāsa), comme son nom l'indique, mais soixante et un jātaka.

(1) Un certain nombre de romans yuan ont conservé les titres des textes du Paññāsajātaka dont ils sont des adaptations, comme par exemple *cndghā* = Candagādha Jātaka, *Pācitt* = Pācittakumāra Jātaka et *sīhnād* = Sīhanāda Jātaka.

Un certain nombre de romans classiques lao et yuan se retrouvent également chez les Lü (1) et surtout chez les Khoeun (2), comme par exemple, *pwa Raṅ-pwa Ryv*, *nāṅ Tēṅ an1*, *dāv2 kāṃ1 kā tāṃ* et *cāṃPā sī1 Tŏn2* (3). Deux explications peuvent être données à ce phénomène. La première étant que tous ces textes ont puisé à une source commune, la littérature mône, en particulier le Paññāsajātaka. La seconde étant que Chiengmai, ayant hérité de tout l'acquis culturel môn d'Haribhuñjaya (situé à peine à vingt kilomètres au Sud-Est de Chiengmai), diffusa cette culture en même temps que la sienne, dans toutes les autres principautés tai, y compris le Lan Xang. Cette diffusion fut facilitée, *primo* par le prestige dont jouissait Chiengmai aux XIV-XVe siècles qui était, à cette époque, considéré comme le centre de l'aire culturelle tai, *secundo* par la ressemblance entre les formes de versification utilisées par les divers groupes tai (4) et *tertio* par la similitude des graphies dham (utilisé au Lan Xang), yuan, khoeun et lü (5).

(1) *Cf*. Boonchuay Srisawat, บุญช่วย ศรีสวัสดิ์, วรรณคดีไทยลื้อ ("La littérature tai lü" in ลื้อ คนไทยในประเทศจีน *(Les Lü [une ethnie] tai de la Chine*. Bangkok, 2498 E.B., p. 357-414.

(2) On trouve, en effet, de très nombreux textes d'origine yuan au pays khoeun. Ceci est dû aux famines et aux épidémies qui dépeuplèrent Chiengmai et aux déportations des habitants par les Birmans qui s'emparèrent du Lan Na en 1558 (*cf*. C. Notton, *Les Annales du Siam, Chronique de Xieng Mãi*. Paris : Paul Geuthner, 1932, 287 p.). Les migrations forcées se poursuivirent jusqu'au XVIIIe siècle. Quand Phya Taksin conquit Chiengmai et le rattacha au Siam, en 1775, il trouva le pays vidé de ses habitants. Ces faits expliquent en partie que le pays khoeun soit devenu, en quelque sorte, le préservateur de la culture du Lan Na.

(3) *Cf*. A.R. Peltier, ᥐᥣᥴᥰᥖᥭᥱᥒ , วรรณกรรมไทยเขิน , *La littérature tai khoeun, Tai Khoeun Literature*. Bangkok : Ed. Duang Kamol, 1986, 262 p.

(4) Ayant constaté que le *gloṅ hā2* d'Ayudhya et le *goṅ vitjumālī* lao (voir chapitre suivant) sont très proches l'un de l'autre et que ces formes de versification se retrouvent aussi chez les Lü et les Yuan, Chitr Bhumisak en déduit qu'elles devaient avoir une origine commune (*cf*. จิตร ภูมิศักดิ์, โองการแช่งน้ำ . Bangkok : Ed. Duang Kamol, 2524 E.B., p. 255-264).

(5) Voir les graphies des ces écritures dans les annexes. Dans une plaquette intitulée *"Historique de l'écriture lao"* (ປະວັຕຫນັງສື ລາວ), Maha Sila Viravong écrit que l'écriture birmane dérive du

Les thèmes communs à la littérature indienne : Comme l'a fait remarquer G. Coedès (1), les Tai "sont arrivés trop tard en Indochine pour avoir pu bénéficier directement de l'influence de l'Inde, et pour que leur civilisation puisse être considérée comme un rejeton de la civilisation indienne au même titre que les civilisations khmère, mône, ou birmane". Il semble donc que les romans classiques lao se soient inspirés de la littérature indienne — et plus précisément des textes bouddhiques — non pas directement, mais par l'intermédiaire de la civilisation môn-khmère. Ceci explique, sans doute, la rareté des textes indiens ayant directement influencé la littérature lao (2). A part les contes de *nāṅ TănTai* (3), qui sont une adaptation du Pañcatantra, et *braḥ koet - braḥ bān* (4), qui est une adaptation

môn et date de l'époque où le roi Aniruddha s'empara d'Haṃsavati, au XIe siècle. Par la suite, d'autres écritures, dérivant à la fois du môn et du birman, comme le yuan, le lü et le dham, furent créées pour propager l'enseignement bouddhique, d'où leur ressemblance. Quant à l'écriture dham, elle aurait été introduite de Chiengmai au Lan Xang en 1523 (l'année où soixante liasses du Tripiṭaka furent envoyées de Chiengmai à Luang Prabang, connu à l'époque sous le nom de Xieng Dong - Xieng Thong), sous le règne de Pothisarath. Quoi qu'il en soit, l'hypothèse émise par Maha Sila Viravong, faute de recherches poussées dans les graphies des écritures tai, doit être considérée, à l'heure actuelle, comme étant la plus plausible. En tout cas, la stèle de Dan Sai (stèle délimitant la frontière entre le Lan Xang et Ayudhya et datant de 1560 — voir L. Finot, "La stèle de Dan Sai" in *B.E.F.E.O.*, XV-2, 1915, p. 28-36 —) atteste que le dham est déjà utilisé, du moins dans les inscriptions, au Lan Xang dès le milieu du XVIe siècle.

(1) *Op. cit.*, p. 154.

(2) On trouve cependant beaucoup de thèmes indiens dans la littérature lao (voir, par exemple, Appendices et Annexes — vol. X — du *Somadeva's Kathā Sārit Sāgara, "l'Océan des Contes"*, traduit C.H. Tawney). H. Deydier confirme ce fait dans une étude sur "Un fragment du Paññāsa Jātaka laotien" (exemplaire dactylographié, Hanoi, 1953, 231 p.), en montrant que les jātaka de ce recueil s'inspirent des jātaka classiques et des textes indiens tels que Mahāvastu, Pañcatantra, Divyādana, Dhammatthakathā, Sātakavadana et Dasavaṃsa.

(3) *Cf.* ນິທານນາງຕັນໄຕ . Vientiane : Comité Littéraire et Académie Royale Lao, 2500-2509 E.B., 98 + 56 + 62 + 48 p.; et E. Lorgeou, *Les entretiens de Nang Tantrai*. Paris : Bossard, 1924, 257 p.

(4) Ce texte raconte la lutte qui oppose *braḥ koet* (Kṛṣṇa) à *braḥ bān* (Bāṇa) et se termine par le mariage, la mort et le retour au ciel Tāvatiṃsa de *nāṅ usā* (Uṣa) et *braḥ pārŏt* (Aniruddha). Voir résumé succinct, p. 25, note 1; et S. Sahai, *The Kṛṣṇa Saga in Laos*. New Delhi : B.R. Publ. Corp., 1978, 124 p.).

d'une des nombreuses légendes de kṛṣṇa, la seule oeuvre indienne à avoir influencé directement le roman classique lao est le Rāmāyaṇa. Cette oeuvre est d'ailleurs connue dans toute la Péninsule Indochinoise et il n'existe pas un seul peuple à écriture dite indianisée qui n'en ait pas sa propre version (1). On ignore quand et comment le Rāmāyaṇa est arrivé au Laos. Toujours est-il qu'il y fait l'objet de plusieurs versions. La version proprement lao est un roman épique appelé *braḥ lăk - braḥ lām* (2). Le récit, laocisé, se déroule dans la vallée du Mékhong, comme l'a bien montré H. Deydier (3), et les personnages se comportent non comme des princes indiens, mais comme des seigneurs indigènes respectant les us et coutumes locaux.

A côté de ce roman, qui présente les grandes lignes du Rāmāyaṇa dans leur intégralité, on trouve un certain nombre d'autres romans qui en développent certaines péripéties particulières, très populaires en milieu lao, de cette épopée indienne. Citons à titre d'exemple *saḥbau hlŏṅ keāaḥ* (VPK-1054) qui raconte la lutte des singes à Lanka et *gvāy dwaraḥbī* (4) qui narre les multiples aventures d'un taureau parricide.

Les thèmes bouddhiques : Le XIVe siècle inaugura, dans le bassin du Mékhong, une phase importante dans le processus de bouddhisation qui se développa en profondeur au cours des siècles suivants (5). Dans un premier temps, c'étaient des

(1) Le Rāmāyaṇa est connu chez les Cambodgiens sous le nom de Rāmakerti, chez les Siamois sous le nom de *RāmkĪeyrTi* , chez les Yuan sous le nom de *Rāmhyr* , chez les Khoeun sous le nom de *brŏm-mcăk*, chez les Lü sous le nom de *hårmān* et chez les Shan de Birmanie sous le nom de *lăṅkā 10 ho*.

(2) Voir résumé et commentaires dans le volume II.

(3) *Cf*. "Les origines et la naissance de Rāvaṇa dans le Rāmāyaṇa laotien" in *B.E.F.E.O.*, XLIV-1, 1947, p. 141-146; et "Le Rāmāyaṇa au Laos" in *France-Asie*, 78, p. 871-873.

(4) *Cf*. S. Sahai, *The Rāmāyaṇa in Laos, a study in the gvāy dvŏ-raḥbī*. New Delhi : B.R. Publ. Corp., 1976, 148 p.

(5) Voir recueils d'articles parus dans *Présence du Bouddhisme*. *France-Asie*, N° 153-157, 1959, 1025 p.

jātaka, des ānisaṃsa ou des textes de doctrine, en particulier sur le kamma, qui servirent à propager l'enseignement religieux. Par la suite, les thèmes de ces textes bouddhiques furent repris par les moines lettrés — car eux seuls détenaient l'autorité littéraire — pour rédiger des romans dans le but implicite de mettre l'enseignement bouddhique à la portée des populations paysannes plus enclines à écouter une simple légende qu'un traité sur la doctrine (1).

On trouve généralement dans les romans classiques lao des passages relatifs à la morale religieuse, mais ceux uniquement centrés sur les thèmes bouddhiques sont peu nombreux. Les plus représentatifs sont *bimbā rāṃ1 rai* (VPK-63) qui raconte les aventures romancées du Bouddha après qu'il eut quitté son épouse et *khī2 thai keīt pěn gāṃ* qui reprend, sous forme romanesque, le grand thème des actes pies en faveur de la Communauté bouddhique.

Les thèmes communs à la littérature siamoise : Comme pour les oeuvres lao s'inspirant de la littérature yuan, on trouve aussi un parallélisme des titres entre les romans lao et les classiques siamois, parmi lesquels :

dāv2 kai daṅ (ท้าวไกทอง) = *krai daṅ* (ไกรทอง) (2)

kēv2 hnā2 mā2 (แก้วหน้าม้า) = *kēv2 hnā2 mā2* (แก้วหน้าม้า)

jyṅ hmyṅ2-sīdaḥnŏnjai (๏ยงหมั้ยง - สีทะมีมไ๏) = *śrīdhnñjăy* (ศรีธนญชัย) (3) (4)

(1) Voir chapitre VII, "Bouddhisme et croyances animistes".

(2) et (3) Voir résumés et commentaires dans la Partie II.

(4) D'après la tradition du Lan Na une veuve que ni les Lwa ni les moines et ni le roi n'avaient consenti à aider, fit le voeu d'avoir trois fils qui la vengeraient. La légende de *śrī dhnñjăy* adoptée par les Lao sous le nom de *nidān jyṅ hmyṅ2* a subi de sensibles modifications par incorporation d'épisodes circulant, jusqu'alors, exclusivement par voie orale et sous la forme d'anecdotes comiques. Toutefois, dans la préface de *dāv2 sīdaḥnŏnjai hlōe dāv2 jyṅ hmyṅ2* (*cf.* ท้าวสีทะมีมไ๏ หลือท้าว๏ยงหมั้ยง. Vientiane, 1973,

inhnau (อิ่มเหม็า) = *ihnau* (อิเหนา) (1)

Pā pūl daṅ (ปาขู่ทอง) = *Plā pūl daṅ* (ปลาบู่ทอง) (2)

khun lū - nāṅ wa2 (ขุมลู มางอ้ัว) = *khūlū - nāṅ wa2* (ขูลู นางอั้ว) (3)

Ainsi que nous l'avons signalé, les textes siamois ont pénétré au Laos au XIXe siècle, sous les premiers rois de la dynastie Chakri. Cette pénétration fut favorisée par deux facteurs. Premièrement, le siamois et le lao sont deux langues très proches l'une de l'autre, tant pour le parler que pour l'écriture (4). C'est ainsi que les Lao n'éprouvaient pas beaucoup de difficultés à comprendre les comédies jouées en siamois, et les lettrés lao lisaient sans beaucoup de peine les manuscrits ou les textes édités en siamois. Deuxièmement, de nombreux

90 p.) Maha Khamphoun Philavong affirme que l'histoire, d'origine lao, a été reprise par les Thai et baptisée *sīdaḥnŏnjăy* . Cette affirmation, qui paraît simpliste et teintée de chauvinisme, est d'ailleurs en désaccord avec l'introduction rédigée par Maha Sila Viravong pour la première édition de *jyṅ hmyṅ2* publiée par le Comité Littéraire (*cf.* หมั่งสิมหามจุยงหมั่ยง . Vientiane, 1956, 2 vol.) dans laquelle les origines siamoises de la légende sont démontrées de plusieurs manières.

(1) *inhnau* est un conte javanais introduit au Siam au XVIIIe siècle par des Malais. Alors qu'ils étaient enfants, les parents d' *inhnau*, le héros, et de *putsaḥpā* , l'héroïne, arrangèrent leur mariage. Devenu un beau jeune homme, le prince *inhnau* rencontra fortuitement sa cousine *cintārā*, dont la beauté l'émerveilla, et en fit son épouse. Le père de la princesse *putsaḥpā* se mit alors à la recherche d'un autre gendre et promit sa fille au prince *coraḥkā*. Lorsqu'il aperçut *putsaḥpā* pour la première fois, au cours d'une fête célébrant une victoire, *inhnau* en tomba instantanément amoureux et la demanda en mariage. Devant l'indécision du père de la ravissante princesse, il enleva celle-ci et s'enfuit dans la forêt où il la séduisit. Après bien de péripéties, *inhnau* rentra au pays où se déroulèrent des fêtes grandioses pour célébrer ses noces officielles avec *cintārā*, *putsaḥpā* et les huit autres femmes qu'il avait eues au cours de ses aventures (*cf*. P. Schweisguth, *Etude sur la littérature siamoise* . Paris : Imprimerie Nationale, 1951, p. 157-159).

(2) et (3) Ces deux romans appartiennent au vieux fonds indochinois mais les versions lao éditées par la Bibliothèque Nationale Lao sont des adaptations de textes siamois (voir résumés et commentaires dans la Partie II).

(4) Voir graphies de ces écritures en annexes.

membres de l'aristocratie lao de cette époque avaient passé leur jeunesse à la cour de Bangkok où, bien que retenus comme otages, ils furent bien traités et furent admis à l'école du palais où ils reçurent la même instruction que les enfants du Roi du Siam et furent complètement siamisés. De retour dans leur pays, souvent comme princes ou hauts dignitaires, ils transmirent la culture qu'ils avaient reçue. D'ailleurs, avant l'arrivée des Français, il était de bon ton, à la cour de Luang Prabang, de parler siamois et les pièces de théâtre étaient données aussi dans cette langue. L'influence de la culture siamoise sur la littérature lao de cette époque fut une conséquence de rapports de force d'ordre politique.

Les thèmes communs au fonds indochinois : Selon toute vraisemblance, le peuplement de l'Asie du Sud-Est s'est fait par vagues successives depuis la préhistoire. Toutefois, les origines des groupes ethniques occupant cette partie du globe, et dont nous nous contenterons de constater la diversité, sont mal connues. Les ethnies les plus importantes, celles qui forment à présent ou ont formé par le passé des entités politiques, possèdent une écriture. Certaines minorités ethniques, par contre, n'ont jamais évolué au-delà d'un système tribal et sont dépourvues d'écriture. L'évolution politique des peuples formant, ou ayant constitué, jadis, des sociétés étatiques a été rendue possible par leur conversion au Bouddhisme. Deux choses intimement liées, la propagation d'un enseignement religieux basé sur des textes écrits et la formation d'états centralisés autour d'une monarchie, ont rendu nécessaire l'adoption d'une écriture. La formation de chacun de ces états a été accompagnée par la constitution d'une littérature écrite puisant ses sources simultanément dans la littérature bouddhique et dans la tradition orale.

Il est difficile, notamment dans les littératures tai, de tracer une distinction très nette entre l'oral et l'écrit. Même dans le cas précis des textes canoniques et de certains textes extra-canoniques que les moines se sont apparemment efforcés

de préserver dans ce qu'ils étaient sûrement persuadés être la forme d'origine, l'adoption de l'écriture n'a pas eu le résultat de fixer définitivement la forme des diverses oeuvres littéraires et des romans classiques en particulier. Le fait que ces romans existent sous plusieurs versions écrites ne les empêche pas de circuler également par voie orale. Tout porte à croire, en outre, que les contes et légendes circulant exclusivement par voie orale (1) en Asie du Sud-Est n'ont pas, du moins depuis l'adoption de l'écriture, été transmis de bouche à oreille sous des formes rigides et scrupuleusement respectées. Rien n'empêche un versificateur de récrire un roman ni un scribe de modifier sensiblement, comme nous l'avons dit plus haut, le texte qu'il est chargé de recopier. Dans ces deux cas, les modifications au roman peuvent avoir été empruntées à une tradition orale. D'autre part, rien n'empêche le conteur de broder sur le thème de son récit en y ajoutant, ça et là, des détails empruntés à la tradition écrite. Nous avons donc deux traditions, l'une écrite et l'autre orale, coexistant et se complémentant de telle manière qu'aucune d'elles ne peut être considérée comme étant une tradition indépendante.

Il est difficile, pour les raisons que nous venons de donner, de déterminer l'influence que la littérature orale du fonds indochinois a eue sur le roman classique lao. Un grand nombre de ces romans racontant les aventures d'un bodhisatta n'ont probablement leur origine ni dans le Suttantapiṭaka ni dans le Paññāsajātaka, mais dans la littérature orale populaire. On est tenté de supposer qu'un roman classique authentiquement lao se soit inspiré de la tradition orale lao et que ceux qui ont démarqué, par exemple, les romans yuan aient pour origine la tradition orale yuan, mais cela est loin d'être certain. Il est évident que le Bouddhisme a facilité les échanges culturels entre divers groupes ethniques, tels que les Tai, les Birmans, les Khmers et les Môns, et que ces échanges se sont faits à

(1) Nous ne considérons pas comme étant des versions écrites les résumés de contes et de légendes publiés, même dans la langue d'origine.

travers l'écriture et non par oralité. Par contre, il est difficile, dans le cas des Tai, de supposer qu'ils se soient inspirés directement des traditions orales des ethnies proto-indochinoises non converties au Bouddhisme et avec lesquelles les échanges devaient être très limités — surtout sur le plan culturel. Les Tai, fraîchement arrivés sur la Péninsule Indochinoise, étaient certainement plus disposés à assimiler la culture des royaumes môns installés sur les plaines rizicoles que les traditions orales de *khā2* (1) éparpillés sur les hauteurs boisées. Les Khmers et les Môns, présents depuis beaucoup plus longtemps sur la Péninsule Indochinoise, ont sûrement eu des contacts plus intimes avec les peuplades proto-indochinoises — notamment avec celles appartenant au groupe linguistique môn-khmer. Il est donc raisonnable de conclure que si le roman classique lao a été influencé par la tradition orale proto-indochinoise, ce qui n'est d'ailleurs pas certain, cette influence ne s'est exercée qu'indirectement et par le biais de la littérature mône ou khmère.

Les thèmes développés dans les littératures, écrites et orales, de la Péninsule Indochinoise ne se distinguent des thèmes traités ailleurs que lorsqu'ils se rapportent à un sujet particulier à l'Asie du Sud-Est. Les romans historiques tels que *kiṅ1 cōeeaṅ hān* et *dāv2 hlau gāṃ* prennent pour thème des événements ayant réellement pris place, mais racontés de telle manière à exprimer la "vérité" lao. Des romans tels que *braḥ ādit* (VPK-781), dont le thème est la création de l'univers, et *nāṅ gosŏp* (VPK-538), décrivant un "âge d'or" durant lequel les hommes n'étaient pas obligés de cultiver le riz, reflète l'idée que les Tai se font d'eux-mêmes et du reste de l'humanité. Un autre ouvrage, beaucoup plus célèbre, mais que nous n'avons pas mentionné jusqu'ici, car il s'agit d'une chronique légendaire et non d'un roman, est *khun pūrŏm* (2), donnant les conceptions des peuples tai sur la création de l'humanité et ses premières migrations.

(1) Mot tai, signifiant esclave ou serviteur, par lequel les Lao désignent les peuplades proto-indochinoises installées sur les plateaux du Laos.

(2) *Cf.* ໜັ້ງສືພົມຊຸມບູຣົມຣາຊາທິຣາດ. Vientiane : Comité Littéraire, 1967, 147 p.

L'origine des choses, ou le "pourquoi", est un thème universel. Toutefois, une légende peut expliquer l'origine d'un phénomène local. La légende de l'arec et du bétel, par exemple, développe un thème particulier à l'Asie méridionale. Les thèmes basés sur de diverses situations familiales se retrouvent dans toutes les régions du monde. *Pā pūl daṅ*, racontant les malheurs d'une jeune fille maltraitée par sa marâtre, nous rappelle inévitablement l'histoire de Cendrillon.

Ø

On peut se demander s'il existe des romans purement lao sans inspiration étrangère et présentant un caractère original. Lorsqu'on épluche la littérature classique lao, on ne trouve parmi ceux-ci que des romans développant un thème que nous appellerons historique et se rapportant à des événements locaux dont l'historicité est attestée. Les plus représentatifs d'entre eux sont *kiṅl cōeeaṅ hān*, qui raconte sous forme romancée la lutte des Lao contre les *kēv* (Annamites) pour reconquérir Xieng Khouang, et *dāv2 hlau gāṃ*, qui fait état des soucis et des espoirs des Lao après la destruction de Vientiane prise par les Siamois en 1828.

Ces textes se démarquent totalement des chroniques, des annales et des légendes historiques. Ce sont des romans, mais d'un genre particulier, développant un certain sens patriotique dans la mesure où ce mot pouvait avoir une signification à l'époque où ils furent écrits.

Les considérations générales n'enlèvent rien aux jugements que les Lao ont porté jusqu'à maintenant sur leurs textes en vers ou en prose, qui restent pour eux la littérature nationale classique.

CHAPITRE III

LA VERSIFICATION ET LA LANGUE DES TEXTES LAO

A. ASPECTS GENERAUX DE LA VERSIFICATION LAO.

1. Limites et Objectifs de notre Etude.

Notre étude de la versification lao s'est volontairement bornée à présenter les règles gouvernant la rédaction des divers genres prosodiques lao telles qu'elles sont conçues, énoncées et appliquées par les versificateurs lao. Notre traduction approximative de certains termes techniques lao donne inévitablement naissance à une terminologie à la fois simpliste et contestable du point de vue occidental. Nous ne pouvons que nous en excuser. Notre propos n'est pas de juger ni d'analyser la versification lao selon des critères occidentaux, mais de fournir des données qu'une étude objective de la poétique lao ne saurait ignorer. Les motivations qui nous ont poussé à poursuivre notre étude étaient à la fois très simples et d'ordre purement pratique. Nous voulions tout d'abord confirmer que les romans classiques lao sont, à peu d'exceptions près, rédigés en vers. Nous avons voulu, ensuite, mettre à notre service notre connaissance des règles de versification et des libertés prises à leur égard par les versificateurs lao afin de surmonter des diffi-

cultés d'ordres divers rencontrées dans de nombreux passages des textes que nous avons étudiés. Faute de documentation, notamment d'enregistrements sonores, en raison de notre éloignement du terrain et du fait que les ouvrages sur la poésie lao ne traitent pratiquement que de la rédaction et non de la récitation des poèmes, notre étude de la versification se limite à sa forme écrite. Les romans classiques lao ont été rédigés dans une écriture commune à tous les lettrés et les règles gouvernant leur versification ne peuvent être énoncées que selon les conventions particulières à cette écriture. L'oralité, par contre, ne semble connaître aucune règle fixe et s'exprime forcément à travers une personne lisant le texte à haute voix dans son dialecte particulier et selon la manière qui lui est propre. Il semblerait donc fort possible que les romans classiques lao, bien que versifiés selon des conventions bien établies, soient interprétés oralement d'une manière très proche du discours ordinaire. Le découpage des vers, tel qu'il est pratiqué lors de la versification des romans, est probablement ignoré par le lecteur lao, car les artificialités de la langue poétique, fort prisées chez les Siamois, ne sont pas du goût des Lao.

Pour les raisons que nous venons d'énoncer, notre choix entre une translittération (1) de l'écriture lao et une transcription phonologique s'est, dès le début de notre travail, porté sur la première de ces deux alternatives. Ce n'est que plus tard, et malgré une certaine hésitation, que nous avons opté, lorsque ce que nous voulions illustrer n'était pas forcément lié à l'écriture, pour une transcription phonologique des exemples donnés en écriture lao. Les lecteurs ne connaissant pas le lao et désireux de lire les textes lao à travers une transcription phonologique apprécieront notre effort de présenter ces exemples d'une manière qui leur est plus accessible. La transcription que nous avons adoptée (2) comporte toutefois de

(1) Méthode adoptée par l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

(2) Nous utilisons une transcription phonologique préconisée par le Professeur R. Gsell avec la notation des tons mélodiques pour un parler de Vientiane décrit par M. Reinhorn dans son dictionnaire.

nombreuses lacunes et le choix que nous avons dû faire quant au dialecte et au mode de récitation du lecteur hypothétique des passages cités ne correspond, en fait, à aucune situation réelle et n'est basé sur aucun document oral.

2. Le Rythme.

Le rythme d'un poème lao s'exprime à travers le mètre, défini tout simplement par le nombre de pieds contenus par le vers, et par la coupe. L'alternance de sons longs et brefs, même lorsqu'elle est effectuée pour produire un effet voulu, ne suit aucune règle précise. Les pieds, bien que syllabiques, contiennent parfois deux syllabes, une brève nettement amuïssée et une longue accentuée. Cette dissyllabisation du pied, survenant à intervalles irréguliers et aux dépens du rythme, résulte du fait que la langue lao manifeste une nette préférence pour les sons longs et répugne à accentuer les syllabes se terminant par une voyelle brève. Nous verrons par la suite que le mètre, toujours défini par le nombre de pieds, peut être variable et que cette variabilité suit des règles précises. Lorsque, dans les textes, les vers ne sont pas tout simplement écrits bout à bout, des coupures peuvent intervenir dans l'écriture. Les vers, lorsqu'ils sont écrits à raison d'un par ligne, peuvent être regroupés en distiques ou en quatrains. Les pieds peuvent être regroupés à l'intérieur du vers, soit en ກອນ (tɔ:n - segment) séparés par une césure dont la position est fixe, soit par des coupes secondaires d'occurence moins régulière. Ces coupes secondaires, bien que correspondant le plus souvent à des pauses faites durant la lecture sans les indiquer toutes, ne se justifient que très rarement par les règles de versification. Dans nos analyses des vers, la nécessité d'appliquer ces règles à outrance nous a souvent contraint de les déplacer lorsqu'elles étaient indiquées ou de les restituer lorsqu'elles ne l'étaient pas.

Donnons en exemple ce distique extrait de ສັງຂ໌ສິລປ໌ໄຊ *(săṅkh silP jăy)* (1) :

(1) *săṅkh silP jăy*, p. 4.

ຕະເກີ່ງຫນ້າ ນິ່ງພາວພິ່ງໃຫຽ່
ງາມເລີດລ້ຳ ລ້ຳທ້ຳຫມ່ນເມ້ືອງ

retranscrit phonologiquement par :

tà?-kɤ:ŋ nǎ: noŋ pha:w phoŋ ɲàj
ŋa:m lɤ́:t lám lɯ: tháw mɯ̀:n mɯaŋ

Nous remarquons que les vers sont composés de sept pieds syllabiques et que la césure se situe entre les troisièmes et quatrièmes pieds de l'heptamètre. Ce style prosodique — ກອນ ອ່ານ (kɔ:n ?à:n - vers de lecture) — est, de loin, le plus utilisé dans la littérature lao. Dans la versification lao, les vers sont généralement composés de pieds monosyllabiques.

Il est fort rare dans la versification lao, notamment dans la récitation d'épopées composées de plusieurs milliers d'heptamètres, de maintenir un mètre régulier, car cela serait d'une monotonie insupportable pour un Laotien (1) au caractère très conciliant et, par conséquent, peu rigoureux. Ce fait important n'a pas été reconnu par L. Finot (2) dont nous citons un passage concernant les *romans en vers* : *"La forme en est médiocre, le style traînant et diffus. La versification est flottante; on y sent un rythme sensible, mais le vers, sans rime ni nombre fixe de syllabes, ressemble fort à ce que nous avons connu sous le nom de vers polymorphes".*

Donnons comme exemple d'irrégularité dans le mètre, typique des romans versifiés lao, ces dix vers de ສັງຂ໌ສິລປ໌ໄຊ *(săṅkh silṔ jăy)* (3) :

ທ໋ໄປ ມີເຜ່ົາພ້ຽງ ພະເຍ້ຽຍອດເທພີ
ເປັນພຣະຍາໂທນ ຢູ່ເມົ້ານອນແລ້ວ
ສົມບັດລົ້ນ ກອງມະນີນັບໂກດ
ພິຊສ່ຳງລ້ອນ ລ້ີໄຮ້ທ່ຳງແດນ

(1) M. Reinhorn, *Grammaire de la Langue lao*. Paris : INALCO, 1980, p. 154.

(2) L. Finot, *op. cit.*, p. 117.

(3) *săṅkh silṔ jăy*, p. 5.

ມ໋	ຄິດໃຄ່ຄ້ວຍ	ດອມມ໋ງມະເຫສີ	
	ທົນທວງກະສັນ	ສ໋ງໄຟຮົມເອ໊ົ້າ	
	ຫລ໋ງຄູກ໊ຳ	ບູຮາມຮຽງຮ່ອມ	ກັນນັ້ນ
ອັນວ່າ	ພຣະມ໋ງຂ້າ	ແຂວນເຍ້ອ໋ງຝ່າຍໃດ	ນ້ັເດ
ຈັກວ່າ	ເປັນຊາດເຊ້ືອ	ນາມນາດແມວດຽວ	ນ້ັລ
ຫລ໋ວ່າ	ເນ໋າໃນມະນຸສ	ສະໂລກຄົນມະຄອນກ້ວ໋າງ	

thɔ̀: pàj mi: phàw phíaŋ phá?ɲia ɲó:t the:-phi:
pen phá?ɲa: tho:n jù: naw nɔ:n lɛ́:ŋ
sǒm-bàt lón kɔ:ŋ má?ni: náp kɔ̀:t
phít sà?là:ŋ lúan lɯ: háj hà:ŋ dɛ:n

mi: thɔ̀: khɯ́t khàj dúaj dɔ:m mìŋ má?hě:-sǐ:
thon thuaŋ kà?săn sìŋ faj hom ?áw
lǐŋ du: kám bu:-ha:n hiaŋ hùam kan nán
?an và phá? mìŋ khǎ: khwɛ̌:n ɲɯ́aŋ fà:j daj ní: de:

càk và: pen sá:t sɯ́a na:m ná:t nɛ:w diaw ní: lɯ:
lɯ̌: và: naw naj má?nút- sà?ló́:k khon ná?khɔ:n kwá:ŋ

Dans l'exemple donné ci-dessus, nous notons que trois facteurs contribuent à l'irrégularité du mètre : 1. le groupement des vers en quatrains et distiques, 2. l'addition de groupes de syllabes précédant ou suivant l'heptamètre, 3. la présence de pieds dissyllabiques.

1. Quatrains et Distiques. Dans le passage cité ci-dessus, les dix vers sont regroupés en deux ບົດ (bòt - quatrain) et un ເພ້ືອງ (fɯ́aŋ - distique). Les quatrains et distiques sont répartis sans ordre apparent et les distiques peuvent, dans le cas d'un ouvrage composé de plusieurs milliers de vers, constituer plus de la moitié du texte.

2. Pieds dits "hors-mètre". Les vers (ວັກ - vák ou ບ າ ດ bà:t) de la versification lao comportent souvent une unité invariable que nous appellerons le ວັກກະທັດຣັດ (vák kà?thátlát - vers compact). Les règles de versification permettent au versifi-

cateur, dans un grand nombre de styles prosodiques, d'ajouter des groupes de pieds dits "hors-mètre" aux "vers compacts". Ces rajouts sont de deux sortes : a. ceux qui précèdent le "vers compact" appelés บุพบิก (buppháʔbòt - anté-position) et b. ceux qui le suivent, appelés คำสัอย (kham sɔ̌:j - post-position). Les anté-positions consistent généralement en deux à quatre pieds et permettent au versificateur de développer une idée avec plus de liberté que ne lui accorderait l'espace trop restreint d'un simple heptamètre. Les post-positions se composent généralement de deux syllabes, rarement trois, et sont, le plus souvent, des interjections placées en fin de phrase.

3. La Composition des Pieds. Le pied de la versification lao, bien que de nature syllabique, ne correspond pas toujours à une syllabe. Dans l'exemple donné ci-dessus, nous notons que plusieurs pieds consistent en deux syllabes — une brève et une longue.

La représentation schématique du passage cité ci-dessus facilitera une plus ample réflexion sur les irrégularités du mètre dans la versification lao. Nous remarquons que chacun des dix vers consiste en un "vers compact" coupé par une césure en deux segments de longueurs inégales — un premier segment ou ตอนหน้า(tɔ:n nǎ:) de trois pieds et un second segment ou ตอนหลัง (tɔ:n lǎŋ) de quatre pieds. Cinq de ces vers sont

0	0		0	0	0		o0	0	0	0					
			0	o0	0		0	0	0	0					
			0	0	0		0	o0	0	0					
			0	o0	0		0	0	0	0					
0	0		0	0	0		0	0	o0	0					
			0	0	o0		0	0	0	0					
			0	0	0		0	0	0	0			0	0	
0	0		0	0	0		0	0	0	0			0	0	
0	0		0	0	0		0	0	0	0			0	0	
0	0		0	0	o0		o0	0	o0	0					

précédés par des anté-positions composées de deux pieds. Sur les 70 pieds contenus dans les dix heptamètres, neuf (indiqués par le symbole oO) contiennent une syllabe et demie. Ces mots consistent en une syllabe brève (CV?) et une syllabe longue ou brève (CV: ou CVC). L'accent tonique tombe sur la deuxième syllabe à l'intérieur du pied. Aucun de ces mots dissyllabiques n'est véritablement tai. Les deux premiers mots sont des locutions contenant l'élément initial phá? et má?hě:, má?nút, sà?ló:k et ná?khɔ:n . Les deux autres mots dissyllabiques kà?săn et sà?-là:ŋ sont de consonance proto-indochinoise ou môn-khmère. Le cas de sà?là:ŋ est digne d'intérêt. La littérature tai abonde en mots empruntés à la langue khmère, qui n'est pas monosyllabique comme les langues tai. Les mots d'origine khmère sont soit monosyllabiques (CV ou CVC), soit dissyllabiques (CV [C] -CV [C]), ou entre les deux (CCV ou CCVC) et pouvant être considérés comme étant composés d'une syllabe et demie. Donnons en exemple trois mots khmers : ថ្វាយ - *thvāy*, ខ្មែរ - *khmaer* et ល្អ - *la* ayant respectivement le sens de : "offrir", "khmer" et "joli, bien"). Les deux premiers mots sont presque monosyllabiques, car en cambodgien, les groupes consonantiques *thv* et *khm* se prononcent sans interruption perceptible dans l'émission du son. Le troisième mot est proche du dissyllabe, car le passage de la consonne liquide *l* à la laryngale sourde *a* entraîne une interruption dans l'articulation de la syllabe. Lorsque de tels mots sont adoptés dans les langues tai, ils subissent un processus, du moins partiel, de dissyllabisation. En lao, où ils sont normalement écrits ຖວາຍ *(thvāy)*, ຂແມ *(khmen)* et ລະຫໍ *(laḥă)* , ces mots doivent être considérés comme contenant une voyelle *a* inhérente, ou épenthétique, laquelle n'est réeliement prononcée que dans un souffle léger et plus bref qu'un *aḥ* (á? ou à?) bref ordinaire. Le mot *thvāy* , de composition ChCbV:Cno, est, en lao, prononcé sur un ton bas égal, suivi par une syllabe longue et accentuée sur un ton bas montant (thà?vă:j). Des cas ont été observés où des mots du type *thvāy* comptent pour deux pieds; cela est plus remarquable lorsque le mot en question est coupé en deux par une césure ou par une coupe secondaire. Cela oblige le lecteur soucieux de respecter le mètre à appuyer sur la première syl-

labe du mot d'une manière peu habituelle, comme si ce mot était réellement écrit ຖະຫວາຍ (*thaḥhvāy*). Cette dernière orthographe phonétique lao est d'ailleurs en usage dans le Laos actuel (1). Le processus par lequel un mot presque dissyllabique, tel que *thvāy*, emprunté à la langue khmère, peut ne compter que pour un seul pied a été étendu à des mots parfaitement dissyllabiques, comme la locution ຜູ້ຊາຍ(phū: sa:j-un homme) composée de deux syllabes longues, mais pouvant être prononcée ພຸຊາຍ (phú?sa:j), c'est-à-dire une syllabe brève suivie par une syllabe longue et accentuée. Notons, pour finir, que dans la versification lao, les mots de composition syllabique CV?+ CV(C), tels que má?nút, sà?ló:k ou ná?khɔ:n ont un son beaucoup plus agréable lorsqu'on ne les oblige pas à occuper deux pieds afin de respecter un mètre dont tout le charme réside, d'ailleurs, dans sa variabilité. Nous verrons, plus tard (Section C), que des irrégularités du mètre bien plus flagrantes font partie de la pratique courante dans la versification lao.

3. L'Harmonie.

L'harmonie repose sur l'arrangement des homophones (assonances et allitérations) et des rimes. Les ສັມຜັດສຣະ (sămphàt sà?là? - assonance) sont des répétitions du même son vocalique et sont de deux sortes : 1. Les ສັມຜັດນອກ (sămphàt nɔ́:k - assonance externe) ou rimes, assortissant le son vocalique du dernier pied d'un "vers compact" avec un autre pied dont la position dans un des deux vers suivants et fixée par une règle de versification, et 2. ສັມຜັດໃນ (sămphàt naj - assonance interne) assortissant le son vocalique de deux pieds d'un même vers, soit d'une manière déterminée par la forme prosodique de la versification, soit d'une manière tout à fait libre. Les ສັມຜັດພະຍັນຊະນະ (sămphàt pha?ɲansá?ná? - allitération) sont des répétitions du même son consonantique à l'intérieur du même vers et sont toujours libres. Dans certaines versifications lao, telles

(1) J. Toureille-Lichtenstein, *La Légende de Sieng Hmieng2 — Version Commentée*. Paris : Université de Paris III (thèse), 1982, p. 44-45.

que le ກອນອ່ານ (kɔ:n ʔà:n) ou le ໂຂງ (kho:ŋ), l'harmonie est renforcée par la répartition des tons mélodiques des syllabes de chaque vers selon un ordre déterminé par les règles de versification. Chaque dialecte tai est caractérisé par un système mélodique qui lui est propre. Au Laos, notamment, les systèmes mélodiques sont très variés et peuvent comporter de cinq à sept tons. Néanmoins, et bien que paraissant parfois radicalement opposés les uns par rapport à d'autres, il semble exister un degré de compatibilité suffisant pour que les mêmes aspects fondamentaux de la versification tai soient applicables à tous les divers groupes ethno-linguistiques.

a. *sămphăt nak* ou Rimes.

Dans le passage de ສັງຂ໌ສິລປ໌ຊ័ຍ *(săṅkh silṔ jăy)* que nous avons cité ci-dessus, nous pouvons constater que, d'une manière vraisemblablement fortuite, le 1er vers rime avec le 3e et le 8e avec le 10e selon les règles prosodiques applicables au ກອນອ່ານວິດຸມາລີ (kɔ:n ʔà:n vítsúʔma:li:)(1).

1er vers	O	O		O	O	O		oO	O	O	i:
2e vers				O	oO	O		O	O	O	O
3e vers				O	oO	O		O	oi:	O	O
8e vers	O	O		O	O	O		O	O	O	aj
9e vers	O	O		O	O	O		O	O	O	O
10e vers	O	O		O	aj	oO		oO	O	oO	O

Nous tirons donc la conclusion que *săṅkh silṔ jăy* a été versifié sous la forme d'un ກອນອ່ານທັມມະດາ (kɔ:n ʔà:n thammáʔda: - vers de lecture ordinaire), c'est-à-dire un *kan ān1* dans lequel aucune rime externe régulière n'est imposée. Lorsqu'un versificateur a trop de peine à trouver une rime exacte, il peut faire rimer des voyelles ou des diphtongues brèves avec des voyelles ou des diphtongues longues correspondantes, mais,

(1) Voir *infra*, p. 62.

selon P. Vongvichit (1), cela est "moins joli".

b. Assonances Internes et Allitérations.

Les assonances internes sont des répétitions d'un même son vocalique à l'intérieur d'un même vers. Les sons vocaliques supportés par la consonne initiale de la syllabe peuvent se terminer par une consonne finale. Dans l'exemple extrait de *săńkh siĺP jăy* , nous relevons les assonances internes suivantes : u:-O-u: et an-an dans le septième vers, a:-O-O-a: dans le huitième, a:t-O-O-a:t dans le neuvième et a?-a?-O-a? dans le dixième. Ne sont normalement pas considérés comme formant des assonances les sons vocaliques séparés par plus de deux pieds, comme dans la séquence a:n-O-O-O-a:n du troisième vers; toutefois, il est indéniable que cette répétition du son vocalique a:n contribue à l'harmonie du vers. Les vers 7-10 mentionnés plus haut et les assonances qu'ils contiennent sont représentés schématiquement ci-dessous :

		0	u:	0		u:	0	0	0	an	an
0	a:		0	0	a:		0	0	0	0	0
0	0		0	a:t	0		0	a:t	0	0	0	0
0	0		0	0	a?0		a?0	0	0	a?0	

Les syllabes mutuellement en assonance peuvent se suivre directement ou être séparées par un ou deux pieds. Les termes identifiant les différentes sortes d'assonances pouvant être imposées dans la forme de versification sont les suivantes (2) (3) :

(1) ພູມີ ວົງວິຈິດ (Phoumi Vongvichit), ໄວຍາກອນລາວ *(Grammaire lao)*. Samneua : Ed. du Neo Leo Haksat, 1967, p. 209-210.

(2) จารุบุตร เรืองสุวรรณ (Charubut Ruangsuvan), ประวัติความเป็นมาของกวีอีสาน ("Historique de la Poésie Isan") in หมอลำ *(hma lāṃ)*. Khonkaen, 2521 E.B., p. 13-14.

(3) Charubut Ruangsuvan,วรรณกรรมพื้นบ้านภาคอีสาน("La Littérature folklorique Isan") in อีสานคดี *(Īsān gtī)*. Masarakham : Collège de Pédagogie, 2521 E.B., p. 48.

ຄຽງ (khiaŋ) a a

ພໍ່ໂສກກັ້ນ ດິ້ນດົ່ນຝັນຫາ
ອາໄລຄິດ ຮ່ຳຮອນກອນກ້ຽງ
ວັນອຽງຄ້ອຍ ສັ້ນດອຍວອຍວ່ຶງ
ພິ̈ຄະ- ນິ̈ງຮອດນ້ອງ ຫມອງໄຫມ້ເມ̈ືອຍມະໂນ

phì: sò:k kán dín dàn fǎn hă:
ʔa:-laj khít hàm hɔ:n kɔ:n kíaŋ
van ʔiaŋ khɔ́:j sǎn dɔ:j vɔ:j vìŋ
phì: khá?-niŋ hɔ́:t nɔ́:ŋ mɔ̌:ŋ mǎj mɯ̀aj má?no:

ທຽບຄຽງ (thíap khiaŋ) a a a

ຄິດຮອດຊູ້ ຜູ້ຢູ່ທາງໄກ
ຫົວໃຈຫັກ ຫວ່າງວ່າງທາງອ້າຍ

khít hɔ́:t sú: phŭ: jù: tha:ŋ kaj
hŭa caj hàk và:ŋ va:ŋ tha:ŋ ʔá:j

ທົບຄຽງ (thóp khiaŋ) a a e e

ນັບແຕ່ ມາໄກນ້ອງ ທອງປອນນອນປ່ຽວ
ຈິດພີ່ ຍັງກ່ຽວຝັ້ນ ພັນກ້ຽວໜ່ຽວນຳ

náp tɛ̀: ma: kaj nɔ́:ŋ thɔ:ŋ pɔ:n nɔ:n pìaw
cìt phì: ɲaŋ kìaw fǎn phan kíaw nìaw nam

ທຽມແອກ (thiam ʔɛ̀:k) a x a

ເລັ່ງດອກໄມ້ ກ້ານກ່າຍນາງກາຍ
ກອງກັນສັບ ດອກຊອນແຊມຊ້ອນ
ພູທອມຫ້າວ ເດີ̈ນຄຽວຄົ້ມດ່ຽວ
ຂ້າມຂອບຂັ້ນ ເມ̈ືອຊົ້ນຊ່ອງຊັ້ນ

leŋ dɔ̀:k máj ká:n kà:j na:ŋ ka:j
kɔ:ŋ kan sàp dɔ̀:k sɔ:n sɛ:m sɔ́:n
phu:-thɔ:n thá:w dɤ:n diaw dán dìaw
khă:m khɔ̀:p khăn mɯa sán sɔ̀:ŋ san

Note : Dans ce quatrain, le système d'assonance est fixé aux trois derniers pieds de chaque heptamètre.

ꪊꪒꪖꪊꪜꪖ (sɛ́:k ʔɛ̀:k) a x x a

Les allitérations sont des répétitions d'un même son consonantique à l'intérieur d'un même vers. Elles sont tout à fait libres, mais, comme pour les assonances internes, certaines positions peuvent donner plus de symétrie au vers. Dans l'exemple de *săṅ́kh silṔ jăy* nous constatons que chacun des dix vers contient au moins une allitération. Ces allitérations sont indiquées schématiquement ci-dessous :

0	0	0	ph	ph	phy	y	0	ph		
		0	o0	0	0	n	n	0		
		0	0	0	k	on	n	k.		
		0	ol	l	l	h	h	0		
0	0	kh	kh	t	t	m	m0	0		
		th	th	os	s	0	0	0		
		0	0	0	0	h	h	h	0	0
0	0	0	0	kh	kh	0	0	d	0	d
0	0	0	s	s	n	n	n	0	n	0
0	0	n	n	on	o0	kh	okh	0		

Les syllabes mutuellement en allitération peuvent se suivre directement ou être séparées par un ou deux pieds. Les termes identifiant les différentes sortes d'allitérations susceptibles d'être imposées dans la versification sont les suivants (1) (2) :

ꪓ (khù:) x x

ฟ้ายิม	ฟ้าสมั่นม้าว	เบียเบิกบ่อระพา	พุ้มเย
นับแต่	พูทอมธุม	ธาถล็วลาไท้	

(1) ประวัติความเป็นมาของกวีอีสาน ("Historique de la Poésie Isan"), p. 14-16.

(2) วรรณกรรมพื้นบ้านภาคอีสาน ("La littérature folklorique Isan"), p. 48-50.

ฟธะกำ	ทอมพิมพ์าย	ดอกาหลายหลั่น
	มะโมมาดไห้	หอๆฝั้นฝ่ายหลัๆ
faŋ ɲin	fá: sà?nàn ná:w	bɤ:j bɤ̀:k bua-rá?pha:
náp tɛ̀:	phu:-thɔ:n hun	há:t loŋ la: tháj
phá? kɔ:	hɔ̌:m phon phā̌:j	ve:-hă: lă:j làn
	má?no: ná:t tháj	thuaŋ fā̌n fà:j lăŋ

phún jɤ:

ท฽มคู่	(thiam khù:)	x x x
	คิดร่ำร้อม	ริ่มย่ิงแสมยำ
เพาะเผื่อ	สองแพงพัด	พากกันไกลก้ำ
	ดอมดอมน้ำ	อุ้ลหิมองอาบ
	คิดแร่งร้อม	แสมอั้นแสบอมอๆ
	khít hàm hɔ́:n	hom ɲìŋ sɛ̌:n ɲam
phɔ́? phùa	sɔ̌:ŋ phɛ:ŋ phát	phá:k kan kaj lám
	khɔ:n khɔ:n nám	son-lá?thi: nɔ:ŋ ?à:p
	khɯ́t hɛ̀:ŋ hɔ́:n	sɛ̌:n sán sɛ̀:p khà?mɔ̌:ŋ

ท฽มธ็ด	(thiam lót)	x x x x
	พ่ำกเจ้ำ	เจ้ำพ่พอยธ฽ม
	อวันย่าออม	อ่อมอวมอ๊ๆแก้อ
จ฽มแต่	เธ็าหมายหมั้น	หมายมาสิมสู่
	อุ่มอุ่มแล้อ	ลาแล้อพ่ำกเมือ
	phì: cà:k cáw	cáw phì: phɔ:j hiam
	khwăn jà: ?ɔ:n	?ɔ̀:n ?uan ?oŋ ké:w
ciam tɛ̀:	haw mă:j mā̌n	mă:j ma: sŏm sù:
	som sɯ̀:n lé:w	la: lé:w phì: càkmɯa

ท฽บธ็ด	(thíap lót)	x x x x x
	กาวก่อวก้าม	แกมก๋ิวบ็อหอว
	ทูกอันตู	ไล่ทุมเหันหน้า
	ka:ŋ kɔ̀:ŋ ká:n	kɛ:m kìŋ bua thɔ:ŋ
	thúk van tu:	khàj hŭm hĕn nā̌:

Pour le versificateur lao, plus les allitérations sont nombreuses, mieux cela vaut.

	มาอุ๊มส้อย	อุ๊มสองสิมสู่
	มาจอบเจ๊้า	แพงอ้างอ่างจา
พี่ก๋	มาห่อมห้าว	พ้อมพ่ำอุ๊มสมุก
	โอยโอยอัม	อ่าวโอยเอ๊าอ้าง
	ma: som sɔ̃:j	som sɔ̆:ŋ sŏm sù: (six pieds)
	ma: cùap cáw	phɛ:ŋ sá:ŋ sà:ŋ ca:
phì: kɔ:	ma: thɔ̀:n thá:w	phɔ́:m phàm som sà?nùk
	?o:j ?o:j ?an	?à:w ?o:j ?aw ?á:ŋ (sept pieds)

ทีบคู่ (thóp khù:) x x y y

พ่างพ่างฟ้า	ฟั้มอ๋อาตา
เม๊องเม๊องสูม	ส่องดอยดอางฟ้า
ริมมะนาด้อย	ละม๊วยธรมรักพี่
ไก่อู่มผู้	น๊วงหน้าหมื่นกะสัม
phà:ŋ phà:ŋ fá:	fŵ:n sɔ̀: va:-ta:
mwaŋ mwaŋ sŭ:n	sɔ̀:ŋ khɔ:j khwa:ŋ fá:
hom-má?na: khɔ́:j	khá?niŋ hiam hák phì:
kàj ?ù:n phű:	noŋ nấ: mù:n kà?săn

ทีบคู่ (thíap khù:) x x y y z z

ลาวพ่อว	ละโอุกฟั้ม	เฝือก่อมพะไมม๊ด	ก๋มี
	ธิมธิมเต๊ิม	แต่วดิ๊ดามั้ยม	
la:ŋ phɔ̀:ŋ	lá? só:k fấn	fŵa kɔ̀:n phá?maj mít	kɔ: mi:
	hom hom tɤ:n	tɛ̀:ŋ di: da: mían	

แอุกคู่ (sɛ́:k khù:) (x) x x o y y (y)

	พูอะมาณน้อย	รักพี่อยู่เอ๊ือ
	ลอมลอมล๊ด	อุ่ลอางเลียอ้อง
ปามั้	ละอ๋เม้อ	น๊วงปางพระพี่
ด๊แต่	เด๊อมเร๋อแจ้ว	จรมฟ้าส่องใส

ห้องสมุดจุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย

	phu:-vá?ná:t nɔ́:j	hák phì: siaŋ khwa	
	khɔ:n khɔ:n khwt	sù: luaŋ lɤ:j khɔ̃:ŋ	
pa:n ní:	lá?-?ɔ: nwa	noŋ pa:ŋ phá? phì:	ku: phún
di: tè:	dwan hùa cɛ́:ŋ	cian fá: sɔ̀:ŋ sǎj	

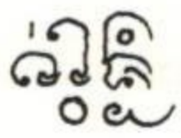
ແຊກຣົດ	(sɛ́:k lót)	x x o o y y	
ບໍ່ອາດຕ້ຽງ		ອົດຢູ່ເປັນຕົວ	ໄດ້ແລ້ວ
ດອງກັນລົດ		ນອດໂດຍດອມເຈົ້າ	
bɔ̀: ?à:t táŋ		?òt jù: pen tua	dáj lɛ́:w
kɔ:ŋ kan lót		mɔ́:t do:j dɔ:m cáw	

Il est possible que les consonnes occlusives non aspirées donnent des allitérations partielles avec les consonnes aspirées du même groupe consonantique, mais cette question ne s'est probablement jamais posée dans l'esprit des versificateurs tai, car, ils les considèrent comme étant deux sons très distincts. Notons, toutefois, qu'une occlusive aspirée dans un dialecte tai peut très bien devenir une occlusive non aspirée dans un autre dialecte.

c. Répartition des Tons mélodiques.

Dans certaines formes de versification tai, telles que le ກອນອ່ານ *(kan ān1)* ou le ໂຄງ *(goṅ)*, l'harmonie est renforcée en assignant des places définies aux tons mélodiques (1). Ces formes de versification sont particulières aux langues tai, qui sont des langues monosyllabiques à tons mélodiques.

Certains monosyllabes peuvent être prononcés dans cinq à sept tons différents, selon le dialecte, et peuvent avoir autant de significations différentes, généralement moins (mis à part les homonymes), car pour la plupart des monosyllabes, certains tons mélodiques, quoique réalisables, ne correspondent à aucun signifié. D'autres syllabes ne peuvent prendre qu'un nombre plus limité de tons. Chaque ton mélodique se définit par sa

(1) Il en est de même dans le  *(Gāv1 Jå)* du Lan Na.

hauteur musicale et par la courbe, modulation ou direction qu'il prend lors de sa réalisation. Chaque dialecte tai se caractérise par un système mélodique ordonné à partir d'un ton de base qui lui est propre. Bien que certains de ces systèmes mélodiques paraissent être radicalement opposés les uns par rapport aux autres, il semble exister un degré de compatibilité suffisant pour que les mêmes aspects fondamentaux de la versification tai soient applicables à tous les divers groupes ethno-linguistiques.

Le ton mélodique d'une syllabe est déterminé par sa composition phonématique, c'est-à-dire par :

a. Le caractère de la consonne initiale, qui peut être haute (Ch), moyenne (Cm) ou basse (Cb).

b. La longueur de la voyelle finale : occlusive (Co) ou non occlusive (Cno).

c. La longueur de la voyelle finale ou interconsonantique, qui peut être brève (V?) ou longue (V:).

d. Le signe tonal, lorsqu'il y a lieu, porté par la consonne initiale de la syllabe ou de certains mots dissyllabiques.

La transcription phonologique ne permet pas de distinguer la classe à laquelle appartient une consonne. Il est donc nécessaire de recourir à une translittération. La classification des consonnes lao est la suivante :

Basses : *g, ṅ, j, y, d, n, b, B, m, r, l, v,* et *R.*

Moyennes : *k, c, t, T, p, P, Y* et *a.*

Hautes : *kh, hṅ, s, hy, th, hn, ph, PH, hm, hr, hl, hv* et *h.*

Dans la versification lao, les syllabes sont groupées en trois classes tonales, comme ci-dessous :

CLASSE TONALE	COMPOSITION SYLLABIQUE (et ton réalisé dans un parler de Vientiane [1]).

(1) *Cf.* M. Reinhorn, *op. cit.*

ກາງ (ka:ŋ ou "ton moyen") CmbV: et CmbCno (égal / /); ChV: et ChVCno (grave montant /˘/).

ᦅᦲᧁ (?è:k ou "ton un") ChmbV:1, ChmbVCno1 et ChmVCo (grave /ˋ/; CbVCo (haut descendant /ˊ/).

ᦓᦱ (tho: ou "ton deux") CmbV:2 et CmbVCno2 (haut descendant /ˊ/); ChV:2 et ChVCno2 (aigu /˝/).

Ces classes tonales, communes à tous les dialectes tai et représentées par la translittération, ne doivent pas être confondues avec les tons mélodiques particuliers à chaque dialecte et représentés par la transcription phonologique.

Le ກອນອ່ານ (kɔ:n à:n) est, de loin, la forme de versification la plus utilisée dans la littérature lao et est composé de vers de sept ຄຳ (kham - pied) groupés en quatrains ou en distiques. Les vers d'un quatrain sont ainsi nommés :

a. ວັກສະດັບ (vák sà?dàp) ou "vers d'écoute".
b. ວັກຮັບ (vák háp) ou "vers de réception".
c. ວັກຮຸ່ອງ (vák hɔ:ŋ) ou "vers adjoint".
d. ວັກສົ່ງ (vák sòŋ) ou "vers d'envoi".

Les deux premiers vers forment un distique appelé ເຟື້ອງ ກົກ (fŵaŋ kòk). Les deux derniers vers forment un ເຟື້ອງປາຍ (fŵaŋ pa:j).

Les tons mélodiques sont répartis dans les heptamètres des "vers compacts" d'un quatrain selon le modèle illustré par le diagramme suivant, la césure se situant après le troisième pied de chaque vers :

0 1 2	0 1 0 0
0 0 0	1 0 0 2
0 0 2	0 0 0 1
0 1 2	0 2 1 0

Nous constatons que sur un total de 28 pieds, 6 doivent appartenir à la classe tonale 1 ᦅᦲᧁ (?è:k) et 5 dans la classe 2 ᦓᦱ (tho:) . Dans la pratique, les pieds appartenant à la

classe 1 doivent se terminer par une voyelle brève ou par une consonne occlusive, ou être affectés du signe tonal 1 ไม้เอก (máj ʔè:k), ils peuvent être remplacés par des syllabes comportant un signe tonal 2 ไม้โท (máj tho:). Les pieds appartenant à la classe 2 doivent obligatoirement comporter un signe tonal 2 (máj tho:).

Pour conclure, reprenons le premier quatrain donné à la page 51, mais en translittération :

Bǎṅ yin	*Bā2 snǎn1 nāv2*	*peiy peik pwa-raḥbā*	*bun2 Yeī*
năp Tē1	*bū-dan run*	*rāt lǒṅ lā dai2*	
braḥ kå	*ham phǒn phāy2*	*ve-hā hlāy hlǎn1*	
	maḥno nāt dai2	*dvn PHǎn2 PHāy1 hlǎṅ*	

Nous constatons qu'il s'agit de quatre heptamètres agrémentés de trois anté-positions et d'une post-position. Les tons mélodiques suivent les normes typiques du กอนอ่าน (kɔ:n ʔà:n). Les rimes externes montrent qu'il s'agit, plus précisément, d'un กอนอ่านอิกฤษฎาลิ (kɔ:n ʔà:n vítsú?ma:li:) (1).

0	0	0	o1	2	0	1	0	oā	0	0
0	0	0	0	0	1	0	0	2ai		
0	0	0	0	2	0	ā	0	1		
		o0	1	2ai	0	2	1	0		

Les assonances et les allitérations se présentent de la manière suivante :

B	0	B	on	n	p	p	p	ob	b	0
0	0	0	0	r	r	l	l	0		
b	0	0	b	phāy	0	0	hlāy	hl		
on		n	d		d	PH	PH	0		

(1) *Cf.* ไวยากอนลาว ภาก ๔ : สันทะลักสนะ *(Grammaire lao : săn-daḥlăksnaḥ)*. Vientiane : Académie Royale Lao, 1970, p. 21 sqq.

Dans ce quatrain, nous trouvons : trois allitérations (x x) du type ຄູ່ (khù:), une (x o x) du genre ທຽມແອກ (thiam ʔὲ:k), une (x x x) du type ທຽມຄູ່ (thiam khù:), une (x x y y) du type ທົບຄູ່ (thóp khù:) et une dernière (x x o o y y) du genre ແຊກຣົດ (sɛ́:k lót). Le quatrain ne contient qu'une assonance vocalique : āy o o āy.

Les consonnes, hautes (Ch) et basses (Cb), de l'alphabet lao, qui, en position initiale et en dépit de leur apparence en translittération, donnent des allitérations entre différentes syllabes, sont les suivantes :

Hautes	ຂ *kh*	ຫ ງ *hṅ*	ສ *s*	ຫຍ *hy*	ຖ *th*	ຫນ *hn*	ຜ *ph*	ຝ *PH*	ຫມ *hm*	ຫຣ *hr*	ຫຼ *hl*	ຫວ *hv*	ຫ *h*
Phon. Lao	kh	ŋ	s	ɲ	th	n	ph	f	m	l/h	l	v	h
Basses	ຄ *g*	ງ *ṅ*	ຊ *j*	ຍ *y*	ທ *d*	ນ *n*	ພ *b*	ຟ *B*	ມ *m*	ຣ *r*	ລ *l*	ວ *v*	ຣ *R*

B. STYLES DE VERSIFICATION DANS LA LITTERATURE LAO.

Les oeuvres littéraires tai ont été versifiées sous une grande variété de formes, suivant les époques et selon les différentes aires culturelles où ces oeuvres ont été composées ou adaptées. Nous ne nous intéressons qu'aux styles lao, ainsi que les conçoivent les traités rédigés au Laos, tout en continuant de concentrer notre attention sur le ກອນອ່ານທັມມະດາ *(kan ān1 dămmaḥtā)*, qui est le style de versification utilisé dans la quasi-totalité des romans classiques lao que nous avons étudiés (1), et nous

(1) Les ouvrages rédigés sous une autre forme que le *kan ān1* sont les suivants : ຊຽງໝ້ອຍໂຈຣະໂຕ *(jyṅ nay2 coraḥTo)* et ກິ່ງແຈ້ວງາມຫານ *(kiṅ1 cōeaṅ hān)* qui sont des résumés en prose des textes versifiés; ທ້າວກຳພ້າປາແດກປາສໍ *(dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå)* qui est un résumé entrecoupé de passages versifiés *(kan ān1)* et ພຣະລັກພຣະລາມ ຫຼື ພຣະລາມຊາດົກ *(braḥlăk braḥlām hlōe braḥlām jātŏk)* qui est rédigé en vers libres appelés ຮ້ອຍແກ້ວ *(Ray2 kēv2)*.

nous attarderons sur les irrégularités de style et de présentation pouvant être à l'origine des difficultés de compréhension ou d'interprétation rencontrées lors de la lecture de ces textes.

1. Le ກອນລຳ. Les kɔ:n lam sont des poèmes chantés de mètre variable basé sur un "vers compact" de sept pieds. Il y en a plusieurs sortes. On distingue notamment le ກອນຕັດ (kɔ:n tàt) le ກອນເຍີ້ນ (kɔ:n jə́:n), le ກອນລ່ອງ (kɔ:n lɔ̀:ŋ) et le ກອນເຕີ້ຍ (kɔ:n tə́j).

a. Le ກອນຕັດ (kɔ:n tàt) varie de sept à treize pieds, c'est-à-dire qu'à un heptamètre peuvent être rajoutés 4 pieds en anté-position et 2 pieds en post-position. Les rimes externes sont simples et les assonances et allitérations peuvent être nombreuses. La répartition des tons mélodiques est assez floue; il semble, cependant, que l'on doit faire alterner les tons de certains pieds, allant de vers en vers, comme dans le diagramme suivant :

```
                0  0  1     0  1  0  0
   0  0         0  0  0     0  0  0  1
   0  0         0  0  1     0  1  0  0
   0  0         0  0  0     0  0  0  1
   0  0         0  0  1     0  1  0  0
   0  0         0  0  0     0  0  0  1
```

NOTE : Un ton 2 peut remplacer un ton 1.

Exemple (1) :

ฟ้างเยิ้เจ้า พ่แม่ลูงตา
ฐานอุ๋ พันละมา ກອນລຳใหม่ๆ
อ่ให้ เอ๊าใจใส่ ກອນมี้สำคัม
เว้าเลื่อๆ ปะจุบัม เม๊องลาวล้ำบาก
คมลาว ตกทุกยาก ฮาดหมาฮาดฐ้า
มันเป้ม ย้อมอิสั้ๆ รู้จักแล้อบ่

lă:n sì: faŋ jɤ: cáw phɔ̀: mɛ̀: lu:ŋ ta:
phan-lá?-na: kɔ:n lam màj màj

(1) P. Vongvichit, *op. cit.*, p. 217.

khɔ̌ː hǎ̋j	ʔaw caj sàj	kɔːn níː sǎm-khan
váw lɯ̀aŋ	pàʔ-cùʔ-ban	mɯaŋ laːw lám-bàːk
khon laːw	tòk thúk ɲáːk	khàːt nǎ̋ː khàːt lǎŋ
man pen	ɲɔ́ːn ʔiː sǎŋ	húː càk lɛ́ːw bɔ̀ː

b. Le กอนฉัน . Les kɔːn jɤ́ːn sont écrits en quatrains. La répartition des tons mélodiques est identique à celle du กอนอ่าน (kɔːn ʔàːn). Le "vers compact" est de sept ou de neuf pieds; des rajouts de quatre pieds en anté-position et de deux pieds en post-position peuvent rallonger le vers jusqu'à quinze pieds.

kɔːn jɤ́ːn à sept pieds :

(0 0 0 0)	0 1 2 0 1 0 0	(0 0)
(0 0 0 0)	0 0 0 1 0 0 2	(0 0)
(0 0 0 0)	0 0 2 0 0 0 1	(0 0)
(0 0 0 0)	0 1 2 0 2 1 0	(0 0)

La préférence des rimes est : le 1º le 3e pied, 2º le 1er pied, 3º le 2e pied.

kɔːn jɤ́ːn à neuf pieds :

(0 0 0 0)	0 0 0 1 2 0 1 0 0	(0 0)
(0 0 0 0)	0 0 0 0 0 1 0 0 2	(0 0)
(0 0 0 0)	0 0 0 0 2 0 0 0 1	(0 0)
(0 0 0 0)	0 0 0 1 2 0 2 1 0	(0 0)

La préférence des rimes est : 1º le 3e pied, 2º le 5e pied, 3º le 1er pied, 4º le 4e pied, 5º le 2e pied.

Ces deux sortes de kɔːn jɤ́ːn peuvent s'alterner dans une même composition.

c. Le กอนล่อง . Le kɔːn lɔ̀ːŋ ne diffère que de très peu du kɔːn jɤ́ːn . Toutefois, le "vers compact" n'est jamais de sept pieds; il varie de neuf à quinze pieds. Les hors-mètres anté-posés peuvent, dans la pratique, contenir jusqu'à huit pieds. En ce qui concerne les rimes externes, elles sont

semblales à celles du kɔ:n jý:n , mais la rime tombe presque toujours sur le 5e ou le 1er pied du premier segment. Le kɔ:n lɔ̀:ŋ peut être précédé par quelques vers de mètre variable. Il en est d'ailleurs de même pour le kɔ:n tàt et le kɔ:n jý:n qui peuvent se terminer par le mot ໄວ້ (ʔɔ̀:).

d. Le ກອນດ້ຽ . Le kɔ:n tý:j ressemble au kɔ:n jý:n. La seule différence est que le kɔ:n tý:j consiste en répliques entre hommes et femmes. Les hommes commencent un quatrain par "ʔo: lá? mɛ̀:n nɔ: na:ŋ..." et le terminent par "... nán lá? nà: na:ŋ nà: hă:ŋ ta: sɔ:n lɛ: ʔý:j". Les femmes commencent leur quatrain par "ʔo: lá? mɛ̀:n nɔ: sa:j..." et le terminent par "...nán lá? na: sa:j nà: hɔ̌:m ma: la: lom tɔ́:ŋ. On distingue, par la forme du vers de chaque réplique, deux sortes de kɔ:n tý:j: le ກອນດ້ຽທັມມະດາ (kɔ:n tý:j thammá?da:) et le ກອນດ້ຽຫົວດອນດາມ (kɔ:n tý:j hŭa dɔ:n da:n).

2. Le ກອນອ່ານ . Le kɔ:n ʔà:n , selon Phoumi Vongvichit (1), regroupe une grande variété de styles de versification que les Siamois classent plus systématiquement en ກລອນ (klɔ:n), ໂคลง (khlo:ŋ), กาพย์ (kà:p) et ร่าย (râ:j). Il distingue dix sortes principales de kɔ:n ʔà:n.

a. ກອນອ່ານທັມມະດາ. Le kɔ:n ʔà:n thammáʔda: est, de loin, la forme de versification la plus utilisée dans la littérature lao. Les vers se suivent en ບົດ (bòt - quatrain) mêlés à des ເຝືອງກົກ (fŵaŋ kòk - distique initial) et à des ເຝືອງປາຍ (fŵaŋ pa:j - distique final) sans ordre apparent. Les caractéristiques principales du kɔ:n ʔà:n thammáʔda: ont déjà été données à la page 55. Cette forme de versification est utilisée dans la rédaction des romans (gravés, jadis, sur olles) qui sont le plus souvent des récits de vies antérieures du Bouddha, à la fois divertissants et édifiants. Nous avons déjà donné un exemple de ce genre de versification à la page 42. Vu l'importance du kɔ:n ʔà:n thammáʔda: dans la littérature lao, nous en donnons un exemple tiré de ນ ໆ ງ ɑ ɓ ງ ɘ́ ɘ ນ *(nāṅ*

(1) *Ibid.*, p. 247.

Tēn an1) (1).

ᥑᥝ᥋ᥰᥒ	ᥓᥙᥒᥡᥱᥢᥰᥒ	ᥘᥙᥐᥱᥢᥑᥱᥢᥒᥲᥒ
	ᥑᥤᥛᥙ᥋ᥣᥲᥒ	ᥘᥢᥝᥰᥑᥱᥢᥐᥲᥒᥐᥱᥢᥐᥱᥢᥐᥱᥢ

Assonances : huit, dont 2 du type khiaŋ (a a), 4 du type thiam lót (a o a), 1 en (a a o a) et 1 en (a o o a).

Allitérations : quinze, dont 10 du type khù: (x x), 2 du type thiam khù: (x x x), 1 du type thiam lót (x x x x) et 1 du type thiam ʔὲ:k (x o x).

b. Le ภอมอ่ามอิดอุมาลิ . Le kɔ:n ʔà:n vítsúʔma:li: ressemble au kɔ:n ʔà:n thammáʔda:. Il n'en diffère que par la présence de rimes externes. Le dernier pied d'un vers "x" doit rimer avec le 1er, le 2e ou le 3e pied du premier segment du "vers compact" "x+2". Lorsqu'on ne peut trouver la rime dans le premier segment du vers "x+2", on peut chercher une rime dans les trois premiers pieds du deuxième segment du même vers "x+2", mais cela est moins prisé. En principe, le kɔ:n ʔà:n vítsúʔma:li: doit se composer de quatrains complets. Exemple (1) :

ผ่ดู ฟ้าสะหว่างแจ้ว เรือๆรุ่งพะกายกอว พุ้มเยิ
รอวๆใส ส่อวางามเว้าอ้าย
ฟังยิน ยุวยอวร้อว เรสยงสูมเถื่อม
พูอะมาดหม้อม ยิมร้ายรุ่งมาว

ฝูวเพื่อมพ้อม มอมเมื่งนิดหา
ดีแก่ เหมือยรวายรำ ยอดอุาวยืมยั้ง
ลอมอ่า ไสยาเย้อม เหหอวหัวแปบ
แม้วหมื่งเหมินผี้ เจ้าต๋ออุ้ง อุอมไก้ก่อมอวม

phɔ̀: du: fá: sàʔvà:ŋ cɛ́:ŋ hwaŋ hùŋ phàʔka:j kɔ:ŋ phún jv:
hɔ:ŋ hɔ:ŋ sǎj sɔ̀:ŋ ŋa:m ŋaw sá:j
faŋ ɲin ɲuŋ ɲɔ:ŋ hɔ́:ŋ he: sǐaŋ sŭ:n thwàn
phu:-váʔná:t mɔ̋:m ɲin há:j hùŋ na:ŋ
fŭ:ŋ phwàn phɔ́:m nɔ:n nèŋ nít-tha:
di: kὲ: mŭ̋aj hwa:j ham ɲɔ́:t sa:ŋ ɲom ɲɔ́:j
lɔ:n và: sǎj-ɲa: ɲŭ́an the: thuaŋ thaŋ pὲ:p
mɛ́:ŋ nŭ̀ŋ mɤ̌:n phì: cáw tì:u sɔ́:j sɔ:m káj kɔ̀:n ʔuan

(1) P. Vongvichit, *op. cit.*, p. 250.

c. Le กอนอ่านสัมผัดท้าย. Le kɔ:n ʔà:n sămphàt thá:j se distingue des autres kɔ:n ʔà:n du fait que ses rimes externes tombent toujours sur le dernier pied de chaque vers. Il y a trois sortes de kɔ:n ʔà:n sămphàt thá:j :

Le type สัมผัดคึบ (sămphàt khóp) : les quatre vers de chaque quatrain riment. Exemple (1) :

ພໍ່ຊ່ສອນสั่วเจ้า	ม้ารหนุ่มกุมมาม	ก่อมเมิ
ใช้ล่ารทีมทามอีด	หมั่นพรมยาด้าม	
หมั่นใมกามบ้าม	ทัวธรมแต้มอ่าม	
อรกอีหมักหม่อวลำ้	ก่ำใสแจ้วเบิกบาม	
พอกเจ้ายังหนุ่มม้ร	อะมาถึดยังฐาย	
พอกเจ้าเปันถวามหวัว	ใช้แก่ถึมทัวด้าย	
ใผก่เผิวแพวลำ้	บ่อิวอัวแหมวหม่าย	
ยากใช้สุกย่วลำ้	แสมอั้มล่ารสะบาย	

phò: sì: sŏ:n sàŋ cáw — nó:j nùm kum-ma:n — kò:n nɤ:

hăj khò:j thoŋ tha:n ʔòt — màn phian ɲa: khá:n

màn naj ka:n bá:n — thaŋ hian té:m ʔà:n

víak sì: nàk nùaŋ lám — kò: săj cɛ́:ŋ bɤ̀:k ba:n

phúak cáw ɲaŋ nùm nó:j — ʔà-na:-khót ɲaŋ lă:j

phúak cáw pen khwa:m văŋ — hăj kɛ̀: khon thaŋ khá:j

phăj kò: phɤ:ŋ phɛ:ŋ lám — bò: si:ŋ saŋ nĕ:ŋ nà:j

jà:k hăj sùk ɲi:ŋ lám — sɛ̆:n sán khò:j sàʔ-ba:j

Le type สัมผัดเฟื้อว (sămphàt fúaŋ) : Les deux vers de chaque fúaŋ (distique) riment. Exemple (2) :

ภอวฐอมเธ็าอู่บ้าม	มำเผ่าพะพิวสา
ล่รเพิมพูมพะลึมึม	อุ่าอมาตาก้า
ล้รวหมู่วิอลอายม้า	ปูปาเปัดไก่
ปูภพิดผิมหมากไม้	หอามส้มฝ่าไฟ

(1) *Ibid.*, p. 252.

(2) *Ibid.*, p. 254.

ໃຫ້ພວກພົ້ງພີ້ນ້ອງ ⟶ ໄດ້ຢູ່ກິນດີ
ບໍ່ໃຫ້ມີຄວາມທຸກ ⟶ ຍາກກໍ່ໃຈພໍ້ດີ
ມີອາພອມທ້ົງເຂ້ົ້າ ⟶ ອາຫາມແສນສິ່ງ
ມີເຄ່ືອງມີເຄ່ືອງໃຊ້ ⟶ ຜືນຜ້ານຸ່ງບິ່ງ

kɔ:ŋ lɔ̌:n haw jù: bá:n — nam phàw phá?phoŋ-să:
khɔ̀:j phɤ:m phu:n phà?lí?-phǒn — sà:w na: ta: ká:
líaŋ mù: ŋwa khwa:j má: — pu: pa: pèt kàj
pù:k phứ:t phǒn mà:k máj — vă:n sőm fà: faj

hă̋j phúak phoŋ phì: nɔ́:ŋ — dáj jù: kin di:
bɔ̀: hă̋j mi: khwa:m thúk — ɲá:k kɔ̀:caj phɔ: dí:
mi: ?a:-phɔ:n thaŋ khă̋w — ?a:-hă:n sɛ̌:n sìŋ
mi: khùaŋ mɯ: khùaŋ sáj — phǔn phă̋:nùŋ bi:ŋ

Le type ສັມຜັດທ້າຍສັບຫວ່າງ (sămphàt thá:j sàp và:ŋ) : Les rimes sont croisées. Exemple (1) :

ຊາວໜຸ່ມເປັນສ່ຳເຊ້ືອ ⟶ ກຳລັງໃຫຽ່ສຳຄັນ
ມັນແມ່ນອະນາຄົດ ⟶ ແກ່ກຳລັງເມືອງບ້ານ
ທ້ົງແມ່ນອຸມອຸ້ມຊ້ັນ ⟶ ພະລັງແຮງກ້ານ້ັ
ເປັນຫ້ືວຈັ່ກອຸກຍູ້ ⟶ ໃຫ້ຄຶ້ນຕ້ັງແຕ່ງການ

sa:w nùm pen sàm sứa — kamlaŋ ɲàj săm-khan
man mɛ̀:n ?ằ-na:-khót — kɛ̀: kamlaŋ mɯaŋ bá:n
thaŋ mɛ̀:n sum son sán — phá?laŋ hɛ:ŋ ká: kàn
pen hŭa càk súk ɲú: — hă̋jkhon táŋ tɛ̀:ŋ ka:n

Notons les pieds dissyllabiques : kamlaŋ (deux fois), phá?laŋ et hă̋jkhon.

d. Le ກອນອ່ອນລັບ . Le kɔ:n sɔ̀:n lép est une forme d'acrostiche dans lequel on prend les 1er, 2e ou 3e syllabes de chaque vers pour lire, dans le sens vertical, une phrase

(1) *Ibid.*, p. 255.

cachée. Exemple (1) :

pà?-sa:-sá:t phì: nó:ŋ thì: naw jù: din la:w haw ní:
thé:t-sà?-ka:n thaŋ muan mè:n hùam kan pɔ:ŋ kɛ́:
la:w mè:n pen na:m hǎ̋j puaŋ son thúk thúk phàw

Dans les trois premiers vers, nous lisons "pà?thé:t la:w" (= "Le Pays lao..."). La lecture verticale des premiers pieds du reste du poème donne une devise politique.

e. Le กอมกาย . En dépit du nom, le kɔ:n kà:p lao ne ressemble ni aux ก า พ ย์ (kà:p) ni aux กลอน (klɔ:n) siamois. D'après Phoumi Vongvichit (2), il est composé exclusivement de vers de sept pieds. Ces vers se suivent sans regroupement ni interruption. Le dernier pied de chaque vers doit rimer, autant par le son vocalique que par le ton mélodique, avec un des trois premiers pieds du vers suivant. Il semble plus important de trouver la rime mélodique. Exemple (3) :

สาทุสา ยัมมิใส่เภ้า
ข้าพูะเจ้า อก่าวตำนาม
เปันมิหาม สิบมาแต่ก่อม
เอ้าแต่บ่อม ปางขุมขูลึม
ถ้างปะถึม ลึงเอิากำเมิด
ลึงมาเกิด ในหิบขุมพู
ขุมขูลึม กับบางแอกไล้
ไถ้เปันใหร่ ยึงเขดเมืองลาว
ต้างแต่ลาว ยู่เมืองยุมม่าม
เปันเจ้าผ่าม ปะเทดหมองแส

(1) *Ibid.*, p. 257-258.

(2) *Ibid.*, p. 259.

(3) *Ibid.*, p. 260.

sǎ:-thú? sǎ:	ɲɔ: mɯ: sàj káw
khǎ: phá? cáw	khǒ: kà:w tam-na:n
pen ní?-tha:n	sɯ̀:p ma: tɛ̀: kɔ̀:n
váw tɛ̀: bɔ̀:n	pa:ŋ khǔn bu:-lom
kháŋ pà?-thǒm	loŋ ?aw kam-nɤ̀:t
loŋ ma: kɤ̀:t	naj thí:p sum-phu:
khǔn bu:-lom	kàp na:ŋ ?ɛ̀:k khájˇ
dáj pen ɲàj	khǒŋ khè:t mɯaŋ la:w
táŋ tɛ̀: kha:w	jù: mɯaŋ ɲun-nà:n
pen cáw phà:n	pà?-thé:t nɔ̌:ŋ sɛ̌:

Notons que, dans ce passage, les pieds sont tous monosyllabiques. Les rimes internes et les allitérations sont pauvres.

f. Le ภอมร่าย . Les kɔ:n hà:j laotiens sont utilisés principalement en deux occasions : lors des cérémonies du rappel des esprits vitaux (sù: khwǎn) et lors de la récitation de versets du Vessantara Jātaka. Dans ce deuxième cas, les thèmes peuvent être gais (อุ้มม่วน - sɯ̀:n mùan), tristes (เศร้าโสก - sáw sò:k) ou édifiants (สั่งสอน - sàŋ sɔ̌:n). Le hà:j peut être récité vite ou lentement, avec modulations et rallongements, selon le thème. Les passages rapides alternent avec les passages lents, et les sons brefs se mêlent aux sons longs, imitant le cri du gibbon. Les vers, qui varient entre 5 et 15 pieds, se succèdent sans interruptions, ni coupes internes. Il n'y a aucune restriction sur les tons, contrairement à certains ร่ำ ย (râ:j) siamois. Le dernier pied d'un vers doit rimer avec un des quatre premiers pieds du vers suivant.

Incantation propitiatoire versifiée en kɔ:n hà:j (1) :

สีๆสิดทีพระพอม	sǐ: sǐ: sìt-thí? phá? phɔ:n
บ่อมอะดิเลก	bɔ:-vɔ:n ?à?-dì?-lé:k
อะเมกะเตอุา	?à?-ne:-kà? te:-sa:
ไอยะมังคะลา	saj-ɲá? maŋ-khá?-la:
มะหาสิริมังคะเลิด	má?hǎ: sǐ:-lí? maŋ-khá?lé:t

(1) *Ibid.* , p. 262.

ສາດຕະເພ໌ດພ້ອມອາຄົມ	sà:t-tà?phé:t phɔ́:m ?a:-khom
ຂຸນບູລົມປຸນແຕ່ງແລ້ວ	khŭn bu:-lom pun tὲ:ŋ lέ:w
ໃຫ້ລູກແກ້ວອອກມິນເມືອງ	hăj lú:k kέ:w ?ɔ̀:k kin mɯaŋ
ລິດທິເຣືອງທະລົງແທ່ນ	lít-thí? hɯaŋ thá?loŋ thὲ:n
ມັ ມັ ມນແມ່ນມະຫາຄຸນ	mɯ́: ní: mὲ:n má?hă: khun
ປຸນດາແຕ່ງແລ້ວ	pun da: di: tὲ:ŋ lέ:w
ໃຫ້ລູກແກ້ວກົງລົງມາ	hăjlú:k kέ:w kìŋ loŋ ma:
ເປັນລາຊາສິບສ້າງ	pen la:-sa sù:p să:ŋ
ເມືອງມົງກ້ວ້າງມາຄອງ	mɯaŋ mìŋ kwá:ŋ ma: khɔ:ŋ
ຂຸນເຈົ້ອງປອງເປັນໂຊກ	khŭn cɯaŋ pɔ:ŋ pen só:k
ໃຕ້ໂລກຍ່ອມລືຊາ ...	táj ló:k ɲɔ̀:m lɯ: sa:

Il est possible, dans la récitation, de conserver un mètre de cinq pieds.

Voici un passage extrait du Vessantara Jātaka. Jāli supplie son père, le Bodhisatta, de lui laisser voir encore une fois sa mère, la Reine Maddī, avant qu'il soit donné en aumône, ainsi que sa soeur Kaṇhā, au brahmane Jūjaka (1):

... ຂ້າໄຫວ້ພໍ່ເປັນເຈົ້າ

(ສາອັມມາ) ແມ່ມະທິເຜືອຂ້າ
ແມ່ກຳພ້າທ໊ອຣະທຽວ
ໃນໄພຂຽວປ່າໄມ້
ປະລູກໄວ້ພາຍຫຼັງ

(ສາຍັງ) ແມ່ກໍຍັ້ງຈັກມາ
ໃນກາລະເມືອຍາມເຢັນ
ຂໍໃຫ້ເຜືອຂ້າໄດ້ເຕັ້ນຫນ້າ
ແມ່ກຳພ້າກິນນົມ
ພໍໃຫ້ແມ່ໄດ້ອົ້ມສົ້ງຈູບ
ພໍໃຫ້ແມ່ໄດ້ລູບອາບສົ້ງສີ
ມືທ້ົ້ງສຸຣະພ໊ີພວ້ງເພ໊ັດ

(1) M. Reinhorn, *op. cit.*, p. 176-178.

ปะดับเภ็ดเภสา
ก็บผะลามูบมาก
ลูกไม้ซ่าก็อัมพา
(สาอัมมา) อ่อใช้เผือข้าได้เต็มหม้า
แม่ยามดูรอก่อบ บ่เป็นสัง

... khắ: vắj phò: pen cáw
(sắ:-ʔam-ma:) mè: má?-thi: phử̆a khắ:
mè: kam-phá: thua-rá?thiaw
naj phaj khĭaw pà: máj
pà? lú:k váj pha:j lắŋ
(sắ:-ɲaŋ) mè: kɔ: ɲaŋ càk ma:
naj ka:-lá? mùa ɲa:m jen
khŏ: hắj phử̆a khắ: dáj hěn nắ:
mè: kam-phá: kin nom
phɔ: hắj mè: dájsom sìŋ cù:p
phɔ: hắj mè: dájlú:p ʔà:p sŏŋ sĭ:
mi: thaŋ sù?-rá?-phi: phuaŋ phét
pà?-dàp kè:t ke:-sắ:
kin phà?-la: mu:n má:k
lú:k máj là:k ʔam-pha:
(sắ:-ʔam-ma:) khŏ: hắj phử̆a khắ: dájhěn nắ:
mè: ɲa:m diaw kɔ̀:n bɔ̀: pen sắŋ

NOTE : le mètre varie entre cinq et sept pieds.

g. Le กอมโลง . Ce que les Lao appellent kɔ:n kho:ŋ ne correspond pas toujours à ce que les Siamois entendent par (โคลง) khlo:ŋ . Dans la catégorie des kɔ:n kho:ŋ lao sont compris des poèmes souvent très brefs et classés selon leur mètre.

Le โลง ๔ (kho:ŋ sŏ:ŋ) est composé de deux pieds.
Exemple (1) :

โอมวิก อุกกรม ทรมแอ่ม แบ่มโต โสพาบ มาบฟาม ตามม้ำ อุ้ำโภม

(1) P. Vongvichit, *op. cit.*, p. 266.

so:m ŋók sók kian thian ʔὲ:n bὲ:n to: sŏ:-phá:p
má:p fa:n hă:n nám sám ko:n

Les vers sont reliés par répétition des terminaisons vocaliques. Il s'agit, ici, de brèves devinettes dont les réponses sont respectivement : l'éléphant, le boeuf, le garuḍa, le chat, le rājasīha, le tigre, la loutre et le rat.

Le โคง ๓ (kho:ŋ să:m) est composé de vers de trois pieds. Exemple :

สิอุ๋มอุ๋ม ร์มเมืองพิม สิมปู่สาง มางสิงโต โพที่สัด อัดพะเจ้า เต๋าโรมพิม

sĭ: som sù̀:n hù̀:n muaŋ phom sŏm jù: sā̋:ŋ
má:ŋ săŋ-kho: pho:-thì:-sàt vát phá? cáw táw ho:m phon

Il s'agit, ici, d'une devinette dont la réponse est le bâton servant à frapper le tambour des pagodes.

Le โคง ๔ (kho:ŋ sì:) est composé de vers de quatre pieds. Exemple (2) :

กะฏิกกะฏิม kà?-lì:k kà?-lī̋:n
พ์กิมพ์ปู่ phɔ: kin phɔ: jù:
ตันตู้ตันหา tan tú: tan-hă
กาเฝ้าเจ้ารัก ka: fā̋w cáw hák

La réponse à la devinette est, ici, la jeune fille.

Le โคง ๕ (kho:ŋ hā̋:) ou โคง ๕ ทัมมะดา (kho:ŋ hā̋: tam-má?da:). A ne pas confondre avec les véritables โคลง ๕ (khlo:ŋ hâ:) dont les vers sont composés de cinq pieds. Exemple (3):

ท้างแร้อถิกติมสาม hā̋:ŋ hé:w thù̀:k ti:n săn
บ์มามอาดเปิมบั้ม bɔ̀: na:n khà:t pen bán
ถิกลั้มปรบลิงดิม thù̀:k khán jì̀ap loŋ din

(1) *Ibid.*, p. 266.
(2) M. Reinhorn, *op. cit.*, p. 152.
(3) *Ibid.*, p. 152-153.

ນົກພາບິນສູ່ໄມ້	nók pha: bin sù: máj
ໄດ້ສົມໃຈປ້ອງ ฯลฯ	dáj sŏm caj pɔ́:ŋ etc.

Il s'agit, ici, d'une incantation de poseur de pièges.

Le ໂຄງ ຫົ (kho:ŋ hòk) est composé de vers de six pieds. Exemple (1) :

ທິດເປັນຮາກແຫ້ງຫົວດີ	thít pen há:k ŋâw hŭa di:
ຈັນເຄືອຍາວດີ່ບໍ່ມ້ວ	can khwa ɲa:w di: bɔ̀: múa
ຄາມເປັນພ້ວຫມາກດຶກດີ	kha:n pen phúa mà:k dòk di:
ພຸດມີມາລາບໍ່ແສ້ຳ	phút mi: ma:-la: bɔ̀: sâw
ພະຫັດຫມາກແຕ່ເຄົ້າເຖິງປາຍ	phá?hàt mà:k tè: kháw thŏŋ pa:j
ສຸກເປືອກຫນາຫຼາຍສຸດຍິ່ງ	sùk pŭak nă: lă:j sùt ɲìŋ
ເສົ້າມີກ້ານກິ່ງລຳງາມ	săw mi: ká:n kìŋ lam ŋa:m

Il s'agit, ici, d'une formule mnémotechnique des agriculteurs.

Le ໂຄງ ກ (kho:ŋ cèt) ou ໂຄງ ກ ທັມມະດາ (kho:ŋ cèt tham-má?da:) est composé de vers de sept pieds. (A ne pas confondre avec les véritables ໂຄລງ ๗ - khlo:ŋ cèt siamois). Exemple (2) :

ເມືອງວຽງຈັນງາມດີສະອາດ	mŭaŋ viaŋ-can ŋa:m di: sà?-?à:t
ມີຕລາດຂາຍເຂົ້າຂາຍປາ	mi: tà?-là:t khă:j khâw khă:j pa:
ທັງວັດວາທໍ່ໂຮງກໍ່ໃຫຽ່	thaŋ vát va: hɔ̆: ho:ŋ kɔ: ɲàj
ຖືນໄຕ່ຕິດຕໍ່ເປັນສາຍ	thà?-nŏn tàj tìt tɔ̀: pen să:j

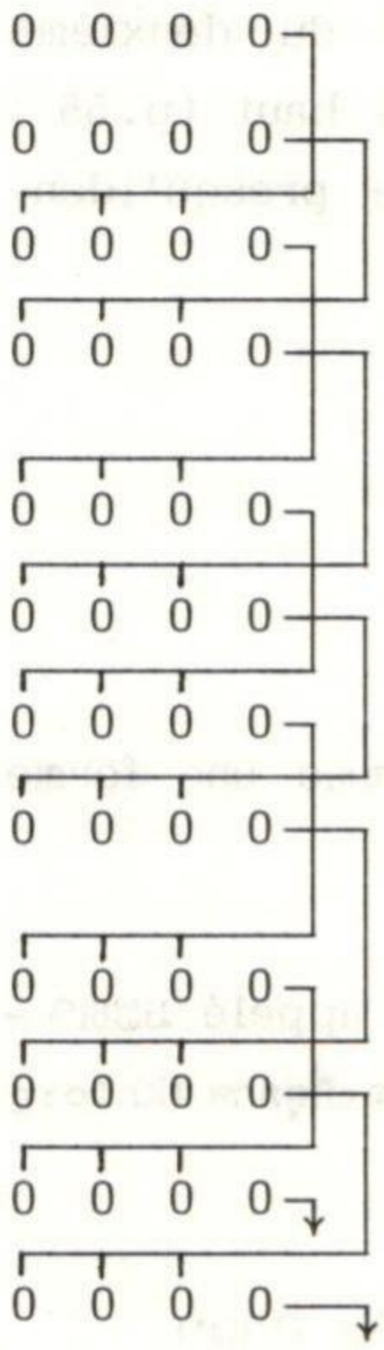
D'après Phoumi Vongvichit (3), le kho:ŋ hâ: et le kho:ŋ cèt peuvent être modifiés pour prendre les formes suivantes, influencées par les formes de versification pâlies ກາຍວິດຸມາລິ (kà:p vítsú?ma:li:) et ກາຍມະຫາສິນທຸມາລິ (kà:p má?hăsĭnthú?ma:li:).

(1) *Ibid.*, p. 153.

(2) *Ibid.*, p. 153.

(3) P. Vongvichit, *op. cit.*, p. 267-273.

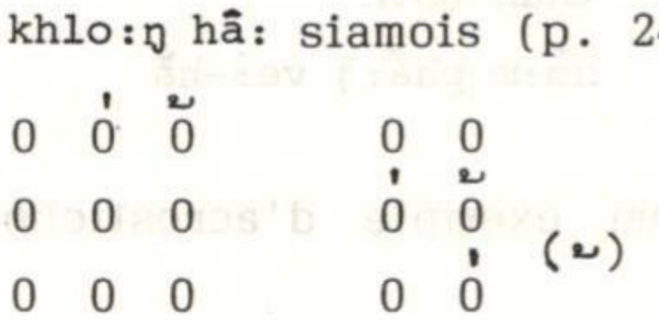
Le ໂຄງ ໕ (kho:ŋ hâ:) provient du ภาษิตอุมาลิ (kà:p vít-sú?ma:li:), il se compose de quatrains de 5 pieds. Le dernier pied d'un vers "x" doit rimer avec un des trois premiers pieds du vers "x+2". Le schéma et l'exemple donnés par Phoumi Vongvichit (1) sont les suivants :



ไม้ ล่อม เพื่อ ลืม ออม	máj khɔ̀:n phɯ̀a lom ʔɔ:n
ลืม ออม พัด กิ่ง สั้ง	lom ʔɔ:n phát kìŋ sɔ̂:j
ถอม ถอม ใจ ต่ำ ถั้ง	khɔ:n khɔ:n caj tɔ̀: khɔ́:j
ถำ น้ง ใพ บ่ เตัน	kham nɔ́:j phăj bɔ̀: hěn
น้ำ ย้ง ยาด เติม ผา	nám ɲɔ́:j jà:t ti:n phă:
เซ็น เซ็น ไกล ผ่า ไล้	sen sen lăj phà: kháj
ก็บ ขง ถอ อี่ง ร้อง	kòp khìat ʔa: ʔɯ̀ŋ hɔ́:ŋ
ท่าน ให้ ว่า ฟัง สง	thà:n thâj và: faŋ sĭaŋ
น้อง เมือง ลุ่ม รัก ใย	nɔ́:ŋ mɯaŋ lùm hák ɲaj
สอง ขง หาก เผิ่ง รู้	sɔ̌:ŋ siaŋ hà:k phv:ŋ hú:
ก็ก ไห ว ใบ อ้ ล้อม	kòk văj baj sí: khɔ́:n
น้อง พี่ อยู่ อม กะ สัน	nɔ́:ŋ phì: jù: vɔ:n kàʔsăn

Le ໂຄງ ໕ (kho:ŋ hâ:) laotien donné ci-dessus a une particularité : les vers impairs, mis bout à bout, forment un ໂຄງ ໕ ทัมมะดา (kho:ŋ hâ: thammáʔda:). Il en est de même avec les vers pairs.

Le schéma donné ci-dessus ne ressemble en rien aux diagrammes donnés par Chitr Bhumisak (2) autant pour le khlo:ŋ hâ: siamois (p. 241) :



(1) *Ibid.*, p. 169.

(2) *Op. cit.*

que pour le kho:ŋ hă: lao (p. 235) :

```
    ˈ  ˇ
0   0  0        0  0
0   0  0          ˈ ˇ
                  0  0
0   0  0        0  ˈ      (ˇ)
    ˇ  ˇ          0
0   0  0        0  0
```

Si nous ôtons les deuxième et troisième pieds du deuxième segment de chaque vers du diagramme donné plus haut (p. 55) pour le kɔ:n ʔà:n , nous obtenons un diagramme presqu'identique :

```
    ˈ  ˇ
0   0  0        0  0
0   0  0          ˈ ˇ
                  0  0
0   0  0        0  ˈ
    ˈ  ˇ          0
0   0  0        0  0
```

Le kɔ:n ʔà:n pourrait donc être considéré comme une forme de kho:ŋ.

Le โคลง ๔ สุภาบ (kho:ŋ cèt sù?phá:p) , aussi appelé มะหา - สิมหุมาลิ (má?hă:sĭnthú?ma:li:) (1) rappelle le โคลงสี่สุภาพ (khlo:ŋ sì: sù?phâp) siamois. En voici un exemple :

```
0  0  0  ˈ ˇ      0  0      (0  0) ดอกหมึงเปันสำด้าว  ดาลา
                  ┌──┐
0  0  0  0  0      ˈ ˇ                ดอกบ่เหันหอมมา   ร่วงร้า
                  │  └──┐
0  0  0  0  0      0  ˈ               ดอกหมึงเปันจอมผา  ทันว่อม
                  │     │
0  ˈ  0  0  ˇ──┘   ˈ  ˇ  0  0       ดอกสิ่งใดมั่นเจ้า  ร่อมพ้ายเวหา
```

dɔ:k nɯ̀ŋ pen sàm dá:w da:-la:
dɔ:k bɔ̀: hĕn hɔ̌:m ma: hùaŋ háw
dɔ:k nɯ̀ŋ pen cɔ:m phă: than ŋɔ̀:n
dɔ:k sìŋ daj nán cáw hɔ̀:m phâ:j ve:-hă

Phoumi Vongvichit donne aussi un exemple d'acrostiche ayant la forme du kho:ŋ cèt sù?phá:p :

(1) *Ibid.*, p. 170.

ไอ๎ติไลยะบั๊ม ชิวาเจ๊าเธีย
ยาป่ฯเสัฯเวลา แต่มัฯ
ภอมปะภอบปันยา ลอมส่อมแท้เมิ
ลาอมุ่วฆูดจาภอ้ฯ ต่างด้าอสุภสิ

vaj khw: laj-ɲá? bán si:-va: cáw hv:j
ɲa: pɔ̀:j sĭa ve:-la: tɛ̀: nɔ́:j
kɔ:n pà?-kɔ̀:p pan-ɲa: luan sùan thɛ́: nv:
la:w nùŋ lùt cà:k khɔ̋:j tà:ŋ dá:w sùk sĭ:

Les quatre premiers pieds, lus verticalement, donnent vajɲa:kɔ:n la:w (*vaiyākan lāv* - Grammaire lao).

h. Le กอมสาม. Le kɔ:n să:n est un style épistolaire proche de ce que les Siamois appellent ร้อยแก้ว (rɔ́:j kɛ̂:w). Les vers, ressemblant quelque peu au vers du กอมอ่านหัมมะดา (kɔ:n ?à:n thammá?da:) et comportant des anté-positions et des post-positions, sont très souvent écrits bout à bout. En voici un exemple (1) :

(สามสาวฯวงขาว เถิงผู้บ่าวที่ยู่อฯวงจัน)
สามนี้ ซู่ว่าทามแทมัฯ ตฯลองสันติพาบ ผู้ที่เมิายู่ล้าว ภาฝ่ายขาว-ฯวง ขอฝากมายังอ้าย ฯายงามหิรัภยิ่ง ผู้ที่ไปยู่เบื้องภาฝ่ายห้องอฯวงจัน ยังด่ฯพากันสุภยู่สะบายดิบ่?
น้องผู้เมิามอมสาวฯวงขาวบ้านเก่า ภ็ด่ฯพาเผ่าเอื้อสะกุมภว้างยู่สะบาย

(să:n să:w siaŋ-khwă:ŋ thv̌ŋ phū: bà:w thì: jù: viaŋ-can)
să:n ní: sɯ̀: và: ka:n kɛ: nɔ́:j khɔ:j khɔ:ŋ săn-tì?-phá:p
phū: thì: naw jù: khá:ŋ kám fà:j khwă:ŋ siaŋ khɔ̌: fà:k ma:
ɲaŋ ?á:j sa:j ŋa:m thi: hák ɲìŋ phū: thi: paj jù: bɯ́aŋ kám
fà:j hɔ̋:ŋ viaŋ-can ɲaŋ khɔ̀:j pha: kan sùk jù: sà?-ba:j di: bɔ̀:
nɔ́:ŋ phū: naw nɔ:n sā̋:ŋ siaŋ-khw̌a:ŋ bá:n kàw kɔ̀: khɔ̀:j pha:
phàw sɯ́a sà?-kun kwá:ŋ jù: sà?-ba:j

(1) *Ibid.*, p. 273-274.

i. Les ກອນຂັບ . Les kɔ:n khàp consistent en répliques entre membres des deux sexes, mais diffèrent du ກອນລຳ (kɔ:n lam) en ce que les répliques données par les femmes ne sont pas du même style et ne sont pas accompagnées de khène ou d'autres instruments de musique. Les répliques sont empruntées à d'autres styles prosodiques et varient selon les régions et les ethnies minoritaires qui ont adopté ce genre de composition.

j. Le ກອນພຍາ . Les kɔ:n phà?ɲă: (du pâli paññā = la sagesse, l'intelligence) sont des aphorismes ou dictons, souvent sous forme de répliques, apprises ou improvisées. Ils sont récités notamment lors des cours d'amour où jouent à la fois la connaissance des proverbes et dictons, la vivacité d'esprit et le sens de l'à-propos. Le kɔ:n phà?ɲă: ne connaît point de règles précises et peut s'inspirer d'une forme de versification ou d'une autre en 1 - 4 vers (ກາບ - kà:p ou ກ ອ ນ - kɔ:n). Il doit comporter quelques allitérations ou assonances.

3. Le ຮ້ອຍແກ້ວ . Le hɔ́:j kɛ́:w est un style littéraire — une forme de prose dans laquelle les mots sont "enfilés comme des perles", jouant sur les redondances de termes, sur les parallèles et les oppositions, les mots courants glosant les mots savants, tout en ornant les phrases de nombreuses assonances et allitérations. Exemple (1) :

ເຈົ້າກໍຮ້ອງຮ່ຳໄຮ້ກົ່ນຄະນຶງຫາຄຶດເຖິງພຣະມາດາແຈ່ມເຈົ້າ ຄຶດໂສກເສົ້າເຄື່ອງແຄ້ນ
ແລນາ ເມື່ອນັ້ນເຈົ້າທັ້ງສອງຈົ່ງຂຶ້ນຂີ່ມ້າໄປດ້ວຍອັນລຳດັບວັນຄືນຈົ່ງໄປຮອດໄປເຖິງ
ແມ່ນ້ຳອັນມົ່ງ

cáw kɔ: hɔ́:ŋ hàm háj kìn khá?niŋ hă: khứt thx̌ŋ phá?ma:-da cè:m
cáw khứt sò:k sa̋w khwaŋ khɛ́:n lɛ: na: mùa nán cáw thaŋ sx̌:ŋ
cìŋ khm̋̌ khwì: má: paj dúaj ?an lam-dàp van khɯ:n cìŋ paj hɔ́:t
paj thx̌ŋ mɛ̀: nám ?an nùŋ

(1) Extrait de *braḥ lăk - braḥ lām*.

C. IRREGULARITES DE STYLE DANS LES ROMANS LAO.

Les romans lao étant presque toujours versifiés sous la forme de *kan ān1 dămmaḥtā* , il est indispensable de connaître les particularités de ce genre de versification. Les règles et les licences commises vis-à-vis de ces règles doivent être comprises par le lecteur, car elles lui permettent de lire les versifications telles qu'elles doivent l'être, non seulement pour en apprécier les qualités poétiques, mais surtout pour en mieux comprendre le sens. La disposition des tons mélodiques et certains aspects touchant au rythme permet de distinguer et de séparer les vers, lorsque ces vers ne sont pas séparés les uns des autres dans les textes. La lecture d'un ouvrage vers par vers, par repérage des tons mélodiques et des coupures, permet au lecteur de mieux saisir la structure grammaticale de chaque phrase, surtout dans l'écriture lao où les signes de ponctuation sont non seulement rares, mais, ce qui est encore pire, mal utilisés lorsqu'un éditeur juge utile d'ajouter des signes de ponctuation empruntés aux écritures occidentales. La reconstitution de la structure grammaticale permet, avant tout, de repérer le début et la fin de chaque phrase — chose souvent peu aisée dans le cas de textes rédigés en prose. La connaissance du style de versification n'est donc pas un raffinement d'ordre purement littéraire, mais une stricte nécessité.

Il est d'autant plus difficile de juger la qualité réelle d'une versification lao que les versions disponibles, soit sous forme de manuscrits soit sous forme d'ouvrages ronéotypés ou imprimés, ne sont que des copies infidèles des textes originels. Les irrégularités de style rencontrées dans les romans sont plus souvent le fait des copistes, des dactylographes ou des éditeurs que celui de leurs véritables auteurs. Toutefois, les *kan ān1* , même les mieux versifiés, comportent toujours des irrégularités de style touchant à divers aspects du rythme et de l'harmonie. Elles concernent : 1. la disposition des tons mélodiques à l'intérieur du "vers compact", 2. le nombre de syllabes contenu dans un pied, 3. le nombre de pieds composant les hors-mètres antéposés, 4. l'omission d'un ou plusieurs vers, donnant lieu à des quatrains ou à des distiques

incomplets.

1. Irrégularités dans la distribution des tons mélodiques.

Une distribution des tons mélodiques autre que celle donnée à la page 55 constitue une irrégularité de style, comme dans le vers (1) :

ທ້ວງລ່ຳ ເອົານາງແກ້ວ ບາທ້າວນັ່ງດອມ

(dăṅ lau1 au nāṅ kēv2 pā dāv2 năṅ1 tam)

thaŋ làw ʔaw na:ŋ kɛ́:w ba: thá:w nàŋ dɔ:m

0 0 0 0 0 0 2 1 0

un *văk sŏṅ1* où, normalement, la distribution est :

0 0 0 1 2 0 2 1 0

c'est-à-dire un vers dans lequel le 2e pied du premier segment doit comporter le ton 1. Ici, l'usage du mot ນາງ *(nāṅ)*, comportant un ton moyen, constitue une irrégularité dans la distribution des tons mélodiques.

Très souvent, dans les textes imprimés, l'irrégularité de style n'est qu'apparente. Dans *dāv2 kālaḥket*, où les irrégularités réelles sont extrêmement rares, nous notons des irrégularités apparentes de plusieurs genres.

a. Dans le *văk sŏṅ1* ຍົດຍົ່ງພຽງ ເທວະໄທ້ມ່ງແມນ (2), *(yŏt yiṅ1 byṅ de-vaḥdai2 miṅ1 mēn* - ɲót ɲìŋ phiaŋ the:-váʔtháj mìŋ mɛ:n), l'absence d'un *mai2 do* dans le troisième pied du premier segment est certainement due à une faute de frappe. Ce vers devrait donc être :

ຍົດຍົ່ງພ້ຽງ ເທວະໄທ້ມ່ງແມນ *(yŏt yiṅ1 byṅ2 de-vaḥdai2 miṅ1 mēn)*

(ɲót ɲìŋ phíaŋ the:vá-tháj mìŋ mɛ:n)

b. Dans le *văk Raṅ* (dont la forme normale est :

0 0 0 0 2 0 0 0 1

(1) *vănnaḥbām*, p. 81.

(2) *dāv2 kālaḥket*, vol. I, p. 1.

ບາກໍ ແປງເປັນຮ ີ ອງ ກຸມານຮູບເກົ່າ (1) (*pā kå Pēṅ Pĕn rōeeaṅ1 kumān rūp kau1* - ba: kɔ: pɛ:ŋ pen lẁaŋ kù?-ma:n hú:p kàw), l'orthographe archaïsante ຣ ັ ອງ (*rōeeaṅ2* - lẃaŋ) a été ignorée par les éditeurs. L'irrégularité du 3e pied du 1er segment n'est donc qu'apparente.

c. Dans le *văk Raṅ* ໄຫຼ ຊ ັ ດເກົ່າ ແຄມນ ้ ຳທາຣ ັ ດສີ (2) (*hlai jăt dau1 gēm nāṃ2 dā răt sī* - lăj sát thàw khɛ:m nám tha: rátsĭ:), l'orthographe siamisante ດ ົ ່ ຳ (*dau1* - thàw) du 3e pied du 1er segment est donnée au lieu de l'orthographe lao courante ດ ັ ້ ຳ (*dau2* - tháw). Une deuxième irrégularité dans le 3e pied du deuxième segment, ທ ົ ່ ຳ (*dā* - tha:) au lieu de ທ ົ ່ ຳ (*dā1* - thà:), est sûrement une faute de frappe.

Certaines formes poétiques, telles que ◌ ̀ ◌ ̄ ◌ ̄ ◌ ̄

peuvent être composés de deux syllabes — une brève suivie d'une longue. Dans un diagramme, les pieds d'un vers peuvent être représentés par 0 ou o0, ou même 00, lorsque, dans la récitation, la syllabe initiale peut être raccourcie. Le dernier cas peut être parfois assez ambigu.

Certains pieds peuvent comporter trois syllabes, comme dans le vers :

ບັດນີ້ຍັງມີ ເມືອງໃຫຽ່ກວ້າງ ຮຽກຊື່ທະວາຣາວະດີ (1)

(*păt nī2 yăṅ mī mōeeaṅ hyaī1 kvāṅ2 Ryk jōe1 daḥvārā-vaḥtī*)

(bàt ní ɲaŋ mi: mɯaŋ ɲàj kwá:ŋ híak sɯ̀: thá?va:la:-vá?di:)

0 0 0 0 0 1 2 1 1 o00 o0

Ailleurs, dans le même ouvrage, nous trouvons un pied composé de trois syllabes longues et d'une brève : ເມືອງທະວາຣີ (*mōeeaṅ daḥvārī* - mɯaŋthá?va:ri:) représenté schématiquement par 0o00.

a. Irrégularités dans les hors-mètres anté-posés.

Les anté-positions sont limitées à quatre pieds. Nous pensons, également, que le nombre de pieds doit être pair. Les anté-positions comportent parfois jusqu'à 8 pieds, comme dans :

ບັດນີ້ຈັກກ່າວເຖິງພຣະເກດສຸຣິ ຍິງຍາມເຈົ້າ ຄະນິງການຮ້ອນຮ່ຽ ກ່ອນແລ້ວ (2)

(*păt nī2 căk kāv2 theiṅ braḥ ket su-riyŏṅ yān cau2*
gaḥniṅ kān Ran2 Reṅ1 kan1 lēv2)

(bàt ní: càk kà:w thɤ̌ŋ phá? kè:t sù -ríɲoŋ ɲa:n cáw
khá?niŋ ka:n hɔ́:n hɛ̀:ŋ kɔ̀:n lɛ́:w)

b. Irrégularités dans les hors-mètres post-posés.

Les post-positions sont limitées à deux pieds. Toutefois,

(1) *hnăṅsōe jyṅ hmyṅ2*, p. 1.

(2) *nāṅ Tēṅ an1*, vol. II, p. 6.

des interjections telles que ᨦᨠᩋᨠᨦᨿ (*ī1 Rym eīy-*ʔi: hiam ʔɤ:j), composées de trois syllabes longues, sont assez fréquentes.

c. Omission d'un ou plusieurs vers.

Les distiques et les quatrains d'un texte sont parfois incomplets. Cette rupture dans la versification peut nuire à la lecture d'un texte, car elle rend difficile une bonne anticipation des tons mélodiques. Néanmoins, il n'est presque jamais évident, d'après le contexte, qu'un vers a été réellement omis par un copiste. Il s'agit probablement d'un lapsus, ou même d'un acte volontaire, de la part du versificateur. Certains éditeurs tels que le Comité Littéraire Lao ont cru bon de combler certaines de ces lacunes par des vers mis entre parenthèses. L'absence de rimes externes dans les *kan ān1 dăm-maḥtā* nous empêche de savoir si un vers manque réellement au texte.

Certains vers sont incomplets. Lorsqu'il ne s'agit que d'un seul pied, il est assez facile de le restituer, comme dans :

ຊ້າງເຜືອເຖົ້າເຮືອໂດຍດາວ (1) (*jāṅ2 gōeea1 gau2 Rōeea1 toy tāv*)

(sá:ŋ khwà:a kháw hwà:a do:j da:w)

un *văk saḥtăp* incomplet auquel nous redonnons sa forme originale probable en restituant le 1er pied du 2e segment pour obtenir :

ຊ້າງເຜືອເຖົ້າ (ເຮືອງ) ເຮືອໂດຍດາວ

(*jāṅ2 gōeea1 gau2* [*Rōeeaṅ*] *Rōeea1 toy tāv*)

(sá:ŋ khwà:a kháw (hwaŋ) hwà:a do:j da:w)

Un mauvais découpage d'un vers peut nuire sensiblement à la lecture et à la compréhension du texte. Il arrive parfois, dans les textes où les vers sont écrits à raison d'un vers par ligne, que deux vers occupent la même ligne, comme dans le cas de :

(1) *dāv2 kālaḥket*, vol. II, p. 44.

ແຕ່ວ່າ ຕົດໃສ່ປັ້ງເປັນຂອງມາຝາກ ບອກທໍ່ນົ້ນນ້ຳຟ້າອຣິບດົ້ມ ນົ້ນເດ (1)

(*Tē1 vā1 Tŏt saī1 păṅ2 Pĕn khaṅ mā PHāk pak dā1 năn2 moeṅ Bāv2 Rīp tŏm năn2 te*)

(tè: và: tòt sàj báŋ pen khɔ̌:ŋ ma: fà:k bɔ̀:k thɔ̀: nán mɯŋ fá:w hí:p dom nán de:)

qui devrait être présenté sous la forme d'un *văk Raṅ* suivi d'un *văk sŏṅ1* :

ແຕ່ວ່າ ຕົດໃສ່ປັ້ງ ເປັນຂອງມາຝາກ
ບອກທໍ່ນົ້ນ ນ້ຳຟ້າອຣິບດົ້ມ ນົ້ນເດ

(*Tē1 vā1 Tŏt saī1 păṅ2 Pĕn khaṅ mā PHāk pak dā1 năn2 moeṅ Bāv2 Rīp tŏm năn2 te*)

(tè: và: tòt sàj báŋ pen khɔ̌:ŋ ma: fà:k bɔ̀:k thɔ̀: nán mɯŋ fá:w hí:p dom nán de:)

Certains vers sont mal découpés, ce qui peut entraîner quelques difficultés dans leur lecture. Le vers :

ຊາດແກ້ວ ນາງນາດສີດາ ເປັນເທວີຢູ່ເຝືອແຝງເຝົ້າ (2)

(*jāt kēv2 nāṅ nāt sī-tā Pĕn de-vī Yū1 PHōeea PHēṅ PHau2*)

(sá:t kè:w na:ŋ ná:t sǐ:da: pen the:-vi: jù: fɯ̆a fɛ̆:ŋ fa̋w)

se lit avec plus de facilité s'il est présenté sous sa forme correcte :

...ຊາດແກ້ວ ນາງນາດສີດາ
ເປັນເທວີ ຢູ່ເຝືອແຝງເຝົ້າ

(... *jāt kēv2 nāṅ nāt sī-tā*
Pĕn de-vī Yū1 PHōeea PHēṅ PHau2)

(... sá:t kè:w na:ŋ ná:t sǐ:-da:
pen the:-vi: jù: fɯ̆a fɛ̆:ŋ fa̋w)

Nous avons donc un *văk saḥtăp* auquel manque le premier pied suivi d'un *văk Răp* complet.

(1) *hnăṅsoē jyṅ hmyṅ2*, p. 100.

(2) *byā găngāk*, p. 3.

D. LA LANGUE DES TEXTES.

La langue littéraire lao est caractérisée principalement par le vocabulaire utilisé, les expressions constituant des clichés et la structure grammaticale des phrases convenant au style de versification.

1. Le Vocabulaire.

Le vocabulaire utilisé dans les textes littéraires consiste essentiellement en mots de langue courante. Les mots savants sont relativement rares. Les difficultés de compréhension des textes directement liées au vocabulaire sont dues aux facteurs suivants : a. Certains mots, courants à l'époque de la rédaction d'une oeuvre littéraire, sont devenus archaïques ou dialectaux; d'autres ont changé de sens à travers le temps. b. Certains mots sont choisis pour leurs qualités musicales plus que pour leur sens véritable, ceci en fonction des assonances et des allitérations qu'ils produisent; d'autres sont des termes redondants choisis en fonction des exigences du style de versification. c. Certains mots empruntés — notamment au sanskrit, au pâli ou au khmer — sont donnés sous des orthographes fantaisistes, les rendant difficilement reconnaissables.

a. Mots d'emprunt aux Langues indiennes classiques.

Les mots savants empruntés au pâli ou au sanskrit ne créent de difficultés que lorsqu'ils sont déformés. Les mots savants sont, d'ailleurs, très fréquemment glosés par des termes de langue courante pouvant donc être considérés comme redondants. Exemples :

ปาทาะติ๊าติม (*Pādā dau2 Tīn* - pa:tha: tháw ti:n) (1) : trois mots signifiant "pied", c'est-à-dire le mot pâli "pāda" (dont la forme lao courante est บาด (*pāt* - bà:t) glosé par deux synonymes de langue courante. สะกูมาม็ก (*saḥkūnā nǒk* - sà?ku:na: nók) (2):

(1) *nāṅ Tēṅ an1*, vol. I, p. 74

(2) *kāṃ1bā2 Tǎn tan1*, p. 9.

le mot pâli "sakuṇa" (oiseau) glosé par le synonyme de langue courante.

Certains mots indiens, pour des raisons d'euphonie, sont donnés sous une forme déclinée indienne. La désinence, dans la plupart des cas, ne correspond pas à la fonction que le mot d'emprunt occupe dans la phrase lao. Exemples : ກຸນຊະໂຣ (*kunjaḥro* - kunsá?ro:), une forme du mot pâli "kuñjara" (éléphant), au lieu de ກຸນຊອນ (*gunjan* - kunsɔ:n); ທັມມັ (*dămmăṅ* - thammaŋ), l'accusatif du mot pâli "dhamma" (la Loi), au lieu de ທັມມະ (*dămmaḥ* - thammá?), de ທັມ (*dăm* - tham) ou de ທຳ (*dāṃ* - tham); ຄາເມ (*gāme* - kha:me:), le locatif du mot pâli "gāma" (village), au lieu de ຄາມະ (*gāmaḥ* - kha:má?) ou de ຄາມ (*gām* - kha:m) .

Certains mots indiens apparaissent dans les textes sous des orthographes fantaisistes, les rendant difficilement reconnaissables. Exemples :

ຖານາເຕົ້ານົມ (*thānā Tau2 nŏm* - thă:na: táw nom) (1) : Les deux gloses de langue courante signifient "sein"; le mot pâli est donc "thana" et non "ṭhāna". ກຸດສຸ້ອ້ອຍ (*kutsu ay2* - kùtsù? ʔɔ́:j) (2) : Le terme abscons *kutsu* semble être glosé par le terme de langue courante *ay2* (canne à sucre); plus tard dans le même texte (p. 44), nous trouvons ອຸດສຸ (*utsu*-ʔùtsù?) et ອຸດຊູ (*utjū* - ʔùtsu:), nous permettant de reconnaître le mot pâli "ucchu", synonyme de *ay2*. D'autres formes difficilement reconnaissables de mots sanskrits ou pâlis sont, entre bien d'autres : ເກັຍາ (*kĕñyā* - keŋna:) pour ກັນຍາ (*kănyā* - kaŋna:) (sanskrit "kanyā" ou pâli "kaññā" = jeune fille) ou ອະທິຈັນ (*aḥdicăn* - ʔà?thí?can) pour ອັສຈັນ (*ăscăn* - ʔàtsà?can) (sanskrit "āscarya" = merveilleux).

Pour des raisons d'euphonie, certaines consonnes précédées par une voyelle brève sont doublées, comme, par exemple : ກຸມມານ (*kummān* - kumma:n) pour ກຸມານ (*kumān* - kù?ma:n) (pâli "kumāra = enfant), ນັດທິ (*nătdī* - nátthi:) pour ນະທິ (*naḥdī* - ná?thi:) (pâli "nadī" = rivière" ou ປິດຕາ (*PitTā* - pìtta:) pour

(1) *Ibid.*, p. 23.

(2) *Ibid.*, p. 9.

ปิตา (*PiTā* - pì?ta:) (pâli "pita" = père).

Certains mots d'emprunt sont tronqués comme ວะติ๎ง (*vaḥ - Tiṅ* - vá?tiŋ) (1) pour ดาวะติ๎ง (*tāvaḥtiṅ* - da:vá?diŋ) ou ตาวะ-ติ๎งสา (*TāvaḥTiṅsā* - ta:vá?tiŋsǎ:) (pâli "Tāvatiṃsa" = l'étage du svarga sur lequel règne Indra). Il arrive parfois que les syllabes d'un mot soient inversées afin de satisfaire aux exigences de la versification, comme dans le vers :

พระกำ มิม้าแก้ว สะกุมก้ากาบมะมิ (2)

braḥ kå mī mā2 kēv2 saḥkun kā2 kāp maḥnī

phá? kɔ: mi: má: kὲ:w sà?kun ká: kà:p má?ni:

où les syllabes du nom du cheval volant มะมิกาบ (*maḥnīkāp* - má?ni:kà:p) sont inversées pour permettre la formation d'un *vǎk sǒṅ1* de forme : 0 0 0 1 2 o0 2 1 o0.

b. Mots d'Emprunt à la Langue khmère.

Certains mots littéraires sont d'origine khmère, par exemple : สลา (*slā* - sà?lǎ:) ou สะลา (*saḥlā* - sà?la:) de ស្លា (*slā* = bétel), ไพ (*bai* - phaj) de ព្រៃ (*brai* = forêt), ปำเลิ (*Pāṃlōe*) de បម្រើ (*pmroe* = servir), ou เมา (*nau*) de នៅ (*nau* = demeurer). Ce dernier mot est donné sous la forme incorrecte เมาว์ (*nauv* - naw) dans สังข์สิลป์ชัย (*sǎṅkh silṔ jǎy*) (3). Un autre mot khmer, អាណាច (*aṃṇāc*), dérivé de អាច (*āc*), est écrit อำมาจย์ (*āṃnājý*) dans ce même ouvrage (4) au lieu de อำมาจ (*āṃnāc*), alors qu'il n'est ni certain ni nécessaire de démontrer que le radical khmer *āc* de *āṃnāc*, auquel il convient de conserver l'orthographe khmère, vienne réellement du sanskrit "ājña". Certaines expressions telles que พะมญวไท (*baḥnyṅ thai* - phá?niaŋ thǎj = le (?) (de) l'araire (5), contiennent un mot de consonance khmère, introuvable dans les dictionnaires tai. Il s'agit, ici, du mot khmer ខ្ញឹង (*phnieṅ* = le bloc de bois sur lequel est fixé le soc de l'araire).

(1) *dāv2 sovǎt*, p. 4.
(2) *dāv2 kālaḥket*, p. 2.
(3) *sǎṅkh silṔ jǎy*, P. 76.
(4) *Ibid.*,p. 111.
(5) *hnǎṅsōe jyṅ hmyṅ2*, P. 172.

c. Mots de sens obscur.

Le sens de certains mots, apparemment de langue lao, ne peut être compris avec certitude. Il s'agit, le plus souvent, d'onomatopées ou d'expressifs absents dans les dictionnaires. Exemple :

ແຕ່ນັ້ນ ເອາະເສາະໜ້າ ສັງກາຈົ່ມຈຸ່ມ (1)

Tē1 năn2 auḥsauḥ hnā2 săṅ-kā jŏm jōen1

tὲ: nán ʔὸʔ sὸʔ nã̄: săŋ-ka: som sὺ:n

Dès lors, le visage ...(?), *saṅkā* se réjouit.

L'expressif *auḥsauḥ* (ʔὸʔsὸʔ), dont le sens précis ne peut être déterminé, décrit le visage rayonnant de joie du merle *săṅkā*.

2. La Structure Grammaticale.

Les césures et les coupes secondaires correspondent généralement aux pauses séparant les locutions composant les phrases de la langue parlée. Ceci n'est pas toujours le cas, comme dans :

ນົກກໍ ຫຼີ້ວອາມາ ເຂດເມືອງໄຫທ້າວ (2)

nŏk kå hliṅ ā-nā - khet mōeeaṅ dai dāv2

nók kɔ: lĭŋ ʔa:-na:- khὲ:t mɯaŋ thaj thá:w

où le mot composé *ānākhet* (ʔa:na:khὲ:t) est coupé par la césure, ou comme dans :

ຂໍໃຫ້ ໄອຍະການຍ ໂຜດຫຼານປາງນ້ໍ (3)

khå ıaī2 ai-yaḥkā phāy phot hlān Pāṅ nī2

khɔ̆: hā̋j aj-ɲá?ka: phă:j phὸ:t lă:n pa:ŋ ní:

où la locution verbale *phāy phot* est également coupée par la césure.

(1) *kāṃ1bā2 Tĕn tanḷ*, p. 17.

(2) *Ibid.*, p. 17.

(3) *Ibid.*, p. 37.

Nous ne sommes pas en mesure de dire si les pauses suggérées par les césures ou coupes secondaires sont systématiquement observées par les lecteurs lors de la récitation d'un ouvrage versifié. Notons surtout que l'ordre de succession des locutions est tellement important dans la phrase tai qu'il est rare de les inverser dans un texte versifié, car un tel procédé, même s'il est justifié par des considérations d'ordre stylistique, ne peut que nuire à la clarté du texte. La structure grammaticale d'une phrase versifiée demeure essentiellement celle de la langue parlée. Dans le vers :

ทั้งคิ้วสิม ละหามอ้างเมก (1)

dăṅ gīṅ sŏn laḥ-dā naṅ nek

thaŋ khi:ŋ sŏn lá?tha: nɔ:ŋ né:k

La coupure du mot *sŏnlaḥdā* (sŏnlá?tha:) par la césure ne fait contribuer aux difficultés de lecture et de compréhension du sens de ce *văk Raṅ* . Ces difficultés sont dues aux faits que : a. Le troisième pied du premier segment (สิม , *sŏn* - sŏn) devrait comporter un *mai2 do*. b. Le mot สิมละหา (*sŏnlaḥdā* - sŏnlá?tha:) est une orthographe incorrecte de จ๊อลหา (*jŏldā*), aussi écrit สิลหา (*sŏldā*) ailleurs dans le même texte. Sa coupure par la césure le rend encore plus méconnaissable. c. Le dernier pied du deuxième segment a été déformé par une faute de frappe et devrait être เนต (*net* - né:t).

Nous pensons qu'il s'agit d'un *văk Raṅ* dont la forme est 0 0 2 0 o0 0 1 et auquel manque le troisième pied du premier segment. Nous réécrivons ce vers :

ทั้งคิ้ว ... จ๊อลหามอ้างเมต

dăṅ gīṅ ... jŏl-dā naṅ net

thaŋ khi:ŋ ... son-lá?tha: nɔ:ŋ né:t

Le corps entier...; les yeux inondés de larmes.

Cet exemple devrait illustrer à quel point il est nécessaire pour le lecteur de maîtriser aussi bien les règles de versification que la langue littéraire — ceci, dans le but d'être

(1) *kāṃ1bā2 kāp lāṅ*, p. 14.

à même de restituer aux passages corrompus par les copistes leur forme d'origine et, ce faisant, d'en mieux comprendre le sens.

Dans le même texte (1), le vers :

ᥖᦋᦱᥐᥰ ᥐᦵᦋᦵᦋᦱᥣᦵᦋ ᥒᥲᥰᥖᦱᦅᦲᥴ

thau2 kē1 dē2 dāv2 dai2 tam cau2 jū1 gŏn

thăw kὲ: thé: thá:w tháj dɔ:m cáw sù: khon

est, tel quel, dépourvu de sens et devrait se lire :

ᥖᦋᦱᥐᥰ ᥖᦵᦋᦵᦋᦱᥣᦵᦋ ᥒᥲᥰᥖᦱᦅᦲᥴ

thau2 kē1 de dāv1 hai2 tam cau2 jū1 gŏn

thá:w kὲ: the: thà:w hăj dɔ:m cáw su: khon

Un autre aspect de la langue littéraire est l'usage fréquent de termes redondants. Dans le vers :

ᥖᦋᦅᥰᥐᥣᥴᦵᦋᦱᥣᦵᦋ ᦷᦋᦱᥴᥐᥣᥴᦵᦋᦱᥣᦵᦋᦱᥣᦵᦋᦱᥣ

ເຮວຮິບປຸນເປີຈ (*Rev Rīp Pun Pōeeaṅ*-he:w hí:p pun pɯaŋ)(1), occupant le deuxième segment d'un *văk saḥtăp* (0 1 0 0), qui pourrait être transformé en deuxième segment d'un *văk Raṅ* (0 0 0 1) : ປຸນເປີຈເຮວຮິບ (*Pun Pōeeaṅ Rev Rīp* - pun pɯaŋ he:w hí:p).

Un cliché très fréquemment utilisé dans les divers textes est :

ຮິບເຮວພລັນຟ້າວ (*Rīp Rev blăn Bāv2* - hí:p he:w phá?lan fá:w) occupant le deuxième segment d'un *văk Răp* (1 0 0 2).

Par l'usage de termes redondants, le sujet d'une phrase peut s'étaler sur un vers entier, comme dans le passage (2) :

ເມ່ືອນັ້ນ ຣາຊາເຈ້ົ້າ ພຍາໃຫຽ່ໂກສີ
ພຣະກໍ ພາທີຂານ ຕ່ໍຂຸນຖແລງຖ້ອຍ
ເຮົ້າໄດ້ ຍິນຄໍາທ້ົາວ ຖແລງຄໍາບົ້ນບອກ ມານັ້ນ
ເລ່ົາວ່ໍາ ຮູ້ປາກເວ້ົ້າ ສເມີພ້ຽງເພດຄົ້ນ ວ່ໍາດາຍ

mɯ̀a nán la:-sá cáw phá?ɲa: ɲàj ko:-sĭ:
phá? kɔ: pha:-thi: khă:n tɔ̀: khŭn thà?lɛ̆:ŋ thɔ̋:j
haw dáj ɲin kham thá:w thà?lɛ̆:ŋ kham bon bɔ̀:k ma: nán
làw và: hú: pà:k váw sà?mɤ̆: phiáŋ phé:t khon và:da:j

traduit mot à mot par :

moment + ce + roi + seigneur + prince + grand + Kosī
auguste + alors + parole + répondre + à + noble(s) + déclarer + mot(s)
nous + avoir + entendre + mot(s) + seigneur + déclarer + mot(s) + informer + parler + venant (de) + ici
raconter + que + savoir + causer + parler + égal + au même niveau que + espèce + personne + dire + comme ça.

et signifiant :

Alors, le grand Roi de Kosī
Prit la parole (et) déclara aux nobles :

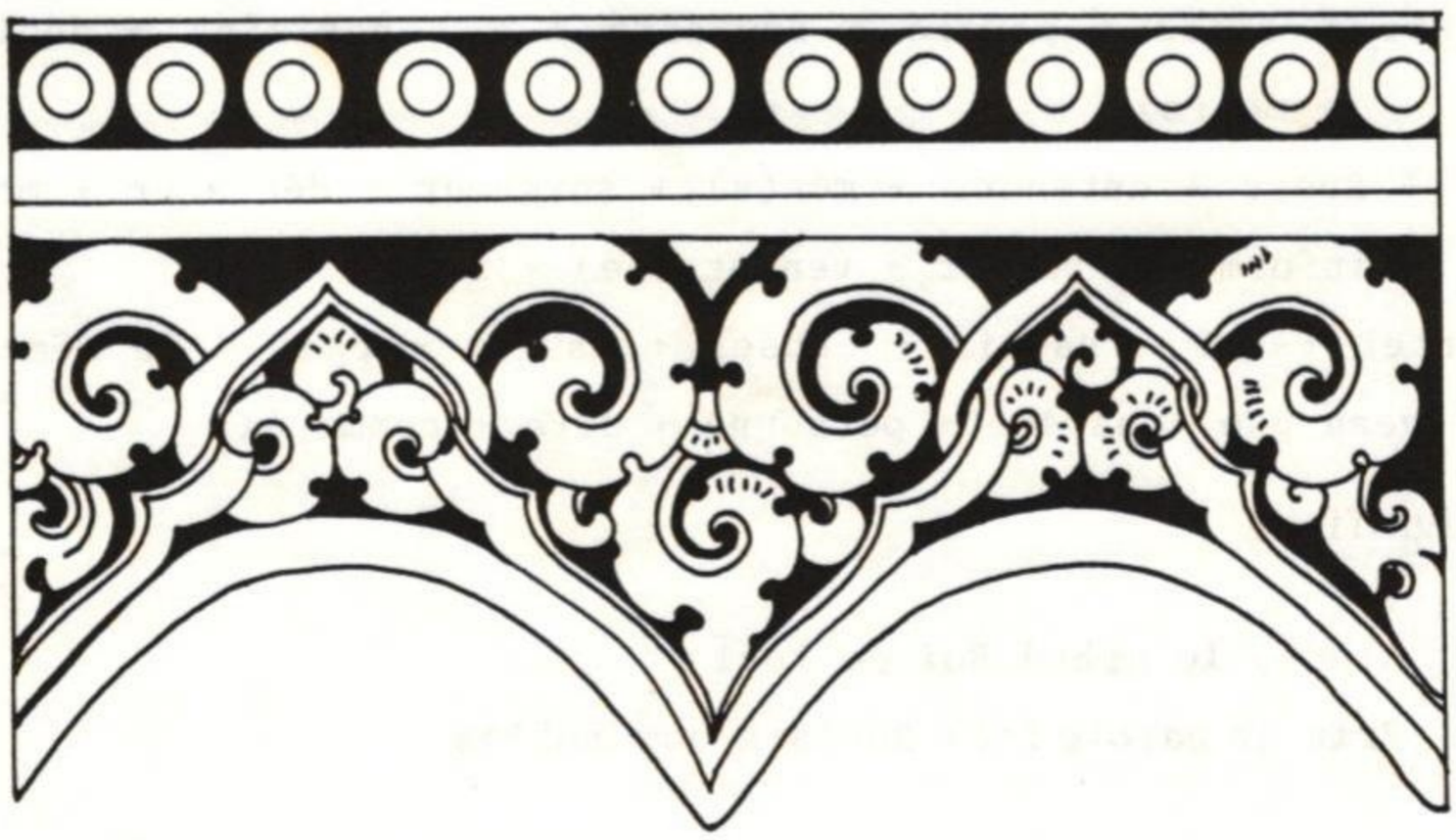
(1) *Ibid*.., p. 48.
(2) *nāṅ Tēṅ anl*, p. 25.

"Nous avons entendu le Prince dire
Qu'ils (1) savent parler comme les humains".

Ø

Les romans classiques lao sont, à quelques exceptions près, des oeuvres littéraires versifiées sous forme de *kan ān1 dămmaḥtā*; les versions en prose de certains romans que nous avons consultées sont des résumés d'oeuvres qui, plus que certainement, étaient, à l'origine, versifiées. Il est parfois très difficile de lire et comprendre les textes, notamment dans leurs détails, sans avoir acquis, au préalable, un degré de familiarité suffisant avec la langue littéraire et les règles gouvernant la versification.

La maîtrise des règles de versification rend la lecture des textes plus agréable; le rythme est mieux perçu et les qualités harmoniques plus aisément mises en valeur. La compréhension du texte devient, aussi, plus aisée, car la lecture correctement rythmée aide à mieux saisir la structure grammaticale des phrases. Les difficultés dues notamment aux erreurs commises par les copistes ou aux fautes de frappe, parfois très fréquentes, sont plus facilement surmontées.



(1) Ils : les sauriens, sujets du roi *kumbŏn*, père de *nāṅ Tēṅ an1*.

CHAPITRE IV

LES PERSONNAGES

Les romans classiques lao mettent en scène une foule de personnages humains, animaux ou imaginaires — et dans ce cas, ils sont souvent fabuleux — qui évoluent de près ou de loin autour du héros et de l'héroïne.

Contrairement à la définition un peu simpliste qu'en a donnée L. Finot (1), les héros et héroïnes mis en scène ne sont pas le décalque d'un modèle unique. Il existe en effet plusieurs types de héros dont la spécificité est liée, pensons-nous, aux diverses manières par lesquelles se manifeste le kamma. Quant aux héroïnes, il en existe deux sortes au caractère bien distinct, et la présence de l'une ou de l'autre dans un roman est fonction de la personnalité du héros.

Les personnages secondaires ne sont, pour la plupart, que de simples figurants. Ils peuvent, toutefois, jouer des rôles importants, mais, bien que leur présence soit indispensable, ils ne s'affirment presque jamais en tant qu'individus et ne contribuent au développement du récit que selon des normes bien établies.

(1) *Op. cit.*, p. 116-117.

Le Héros

Le héros typique des romans lao est un personnage hors du commun (1). De par ses innombrables mérites, acquis lors de vies antérieures, il est voué à un destin exceptionnel. Dans la tradition bouddhique, un tel être ne peut être qu'un Bouddha en germination (*butdăṅkūn*), c'est-à-dire un être devant atteindre, dans un avenir proche ou lointain, la Connaissance Suprême.

Avant de se réincarner dans le monde des hommes, le héros vit heureux dans le Tāvatiṃsa, entouré de nymphes célestes dont le nombre varie en fonction des mérites acquis lors des existences passées. Mais ces mérites, pour nombreux qu'ils soient, s'épuisent au fur et à mesure que s'accomplit le séjour céleste. Viennent alors les cinq signes précurseurs de la déchéance (2), annonciateurs du changement de l'état de

(1) Les épithètes ou titres donnés au héros sont de trois sortes: ceux qui sont d'origine lao, ceux qui sont d'origine pâlie ou sanskrite et ceux qu'on pourrait appeler "hybrides", étant un mélange des deux.

Parmi les titres lao, le plus usité dans les romans est celui de *dāv2* . Maha Sila Viravong, se référant à la légende de *khun pūrŏm* (*văṅnaḥgaḥtī sān* , 1953, N° 3, p. 49-55), écrit que ce titre a remplacé *khun* pour désigner un roi ou un prince. Il n'est pas rare de trouver *dāv2* accolé à *byā*, qui a la même signification, ce qui donne *dāv2 byā*. D'autres titres, bien que moins fréquents, sont également donnés au héros, parmi lesquels *dāv2 hyaï1* (*hyaï1* = grand, éminent), *pā dāv2* , *pā gān* , *pā pun* ,*pā pun dāv2* (jeune prince, jeune homme), *hnå1 Bā2* (*hnå1* = bourgeon, jeune pousse; *Bā2* = ciel) et *hnōeea hwa cau2* (*hnōeea* = sommet, *hwa* = tête, *cau2* = prince, noble).

Les épithètes d'origine pâlie ou sanskrite sont les suivantes : *bodisăt* (bodhisatta), *săbbăṅyū* (sabbaññū), *devaḥrāt* (devarāja), *bodiyān* (bodhiñāṇa), *sombān bodirāt* (saṃbhārabodhirāja).

Quant aux épithètes "hybrides", citons *būpān dāv2* (*būpān* = bhūpāla), *bū jai1 dāv2* (*bū jai1* = bhūjaya?), *būpet dāv2* (*būpet* = bhūpesa), *dāv2 byā dăm* (*dăm* = dhamma), *hnå1 butdo* (*butdo* = buddha), *hnå1 nēv butdo* (*nēv* = famille, espèce), *hnå1 in* (*in* = Indra), *pā bodirāt* et *cam pun bodirāt* (cam = sommet, *pun* = puññā).

(2) Les cinq signes précurseurs de la déchéance imminente d'une divinité céleste sont les suivants : ses guirlandes de fleurs, jusqu'alors toujours fraîches, flétrissent; ses vêtements, toujours propres, se salissent; il lui vient une mauvaise haleine; la sueur sourd de ses aisselles et il commence à chanceler sur

divinité à celui d'être humain. Aussi, lorsqu'il est sollicité par un couple désireux d'avoir un enfant, Indra demande-t-il au devaputta chez qui il a décelé ces signes de descendre sur terre.

Profitant de ce qu'il a été désigné par le roi des dieux, qu'il considère aussi comme son père, le héros-devaputta lui demande la réalisation d'un certain nombre de voeux (1), comme par exemple de retrouver sur terre ses épouses célestes et ses proches fidèles, d'obtenir des armes magiques, d'être secouru en cas de danger et de devenir roi (2). Après avoir reçu l'assurance que tous ses désirs se réaliseraient, il s'incarne alors dans le sein d'une femme qui peut être une reine, une brahmane, une paysanne ou une mendiante. En fonction de son kamma, il voit le jour sous la forme d'un prince, d'un animal, d'un être marqué par une tare physique ou d'un enfant destiné à devenir orphelin. Ce n'est qu'en approchant la puberté que le héros réussit à s'affirmer comme un être exceptionnel, ayant dès lors expié ses actes déméritoires.

Le héros-animal. Aussi curieux que cela puisse paraître, la naissance d'un enfant-animal n'est pas forcément considérée comme de mauvais augure. S'il est accepté parmi les siens, c'est parce que ses parents ont été avertis par un rêve, fait pendant la nuit durant laquelle il a été conçu, que l'enfant appelé à naître serait un être hors du commun, porteur de grands mérites et qui, tôt ou tard, se distinguerait par des actions éclatantes. Le héros-animal fait, d'ailleurs, preuve de qualités extraordinaires dès le jour de sa naissance. S'il est né sous les traits d'un crapaud, il se distingue de ses congénères à l'aspect repoussant par une peau dorée et brillante qui

son trône (*cf*. A. Foucher, *La Vie du Bouddha* . Paris : Payot, 1949, p. 32).

(1) On retrouve ce thème dans le Vessantara Jātaka : Phusatī demande et obtient d'Indra l'assurance que ses dix voeux se réaliseront une fois qu'elle aura pris renaissance dans le monde des hommes.

(2) On trouvera dans *kiṅ1 cōeeaṅ hān* (p. 6) et *dāv2 kāṃbā2 Pātēk-Pāsmå* (p. 7-8) la liste des principaux voeux qu'émettent les devaputta.

le rend plaisant à regarder (1). S'il voit le jour sous la forme d'un escargot ou d'une tortue, le héros est, dans ce cas, un escargot d'or ou une tortue d'or qui saura très vite étonner son entourage par ses talents et ses pouvoirs (2). Ses parents ne manquent pas, notamment lorsqu'il s'agit de personnes royales, de consulter à son sujet un devin, comme le veut la coutume, et il arrive parfois que le devin, qui est toujours écouté, se laisse soudoyer par une concubine du roi désireuse de discréditer la Première Reine afin de prendre sa place. Dans ce cas, il dissimule le fait que l'enfant-animal est un bodhisatta, et il va même jusqu'à dire qu'il portera malheur au royaume si on le garde au palais. La tradition veut alors que le nouveau-né et sa mère soient chassés du palais (3), à moins que l'enfant ne soit seul abandonné (4). Mais Indra veille, et l'enfant trouve refuge soit dans un palais érigé en pleine forêt par le dieu, soit auprès d'une vieille jardinière qui se charge de l'élever (5).

En grandissant, l'enfant-animal ne semble pas s'apercevoir de son état et réagit comme s'il était un être humain. En fait, il est un être humain enfermé dans une enveloppe animale. Lorsqu'il arrive à l'âge où, d'ordinaire, les garçons et les jeunes filles découvrent le sens de la vie, il manifeste le désir de se marier; pas avec n'importe qui, mais avec la benjamine des princesses, réputée pour sa grande beauté. Il est évident qu'une telle demande, qui peut être prise pour un caprice par les parents du héros, provoque l'étonnement, voire la consternation. Mais, comme le héros insiste, on ne peut faire autrement que de se plier à sa volonté et on effectue les démarches nécessaires, à moins qu'Indra, averti de la situation par la chaleur qui se dégage de son trône, ne vienne à sa rescousse en lui présentant une épouse habitant dans un des étages célestes (6).

(1) *byā găngāk*, p. 8.

(2) *dāv2 Tau1 gāṃ*, p. 8; *săṅkh sil1Ṕ jăy*, p. 80; *suvănnaḥ hay săṅ* (VPK-1327); *suvănnaḥ mukkhaḥ* (VPK-1330).

(3) *săṅkh sil1Ṕ jăy*, p. 49.

(4) On trouvera un de ces nombreux cas d'abandon dans *dāv2 liṅ* (VPK-1429).

(5) *dāv2 pē*, p. 234.

(6) *byā găngāk*, p. 12.

Curieusement, le monarque, père de la princesse, ne semble pas surpris d'une telle sollicitation, sans doute parce que ses hommes lui ont appris que le prétendant n'était pas une bête ordinaire, mais un être exceptionnel. Il laisse toutefois sa fille décider seule et celle-ci, sans tenir compte des railleries de ses soeurs, accepte d'avoir un animal pour époux. Il faut dire que son acceptation immédiate est expliquée par le fait qu'elle était précédemment son épouse dans le ciel Tāvatiṃsa. Il arrive cependant que le roi se fâche, mais toute colère disparaît quand il apprend que ce gendre bien particulier a réalisé de brillants exploits (1).

Chaque nuit, une fois marié, le héros quitte subrepticement sa carapace — s'il est tortue — sa coquille — s'il est escargot — ou sa peau — s'il est crapaud ou chevreau — et se transforme en un beau jeune homme qui va ensuite accomplir son devoir conjugal. Ce n'est qu'au bout de quelque temps que son épouse découvre le subterfuge et, profitant de ce qu'il est plongé dans un sommeil profond, brûle son enveloppe animale. Sa beauté apparaissant au grand jour, il confond tous ses ennemis et se voit installé sur le trône par son beau-père ou son père.

Le héros - orphelin. Lorsque l'auteur lui fait prendre renaissance chez des gens du peuple ou même dans une famille de mendiants (2), le héros perd très jeune, pour une raison ou pour une autre, son père puis sa mère. Il est alors élevé par sa grand-mère, qui le nourrit des aumônes qu'elle reçoit de maisons charitables, ou par le supérieur de la pagode du village (3). Il vit dans des conditions pénibles, n'ayant pour tout bien qu'une unique pièce d'étoffe pour se couvrir le bas-ventre, ce qui le pousse à chercher un moyen d'améliorer son sort. Et c'est ainsi qu'il demande un lopin de terre au roi, vend du bois ramassé dans la forêt, se livre à la pêche ou tend des pièges pour attraper du gibier.

(1) *dāv2 nŏk kaḥpā phōeeak*, p. 43.
(2) *dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2*, p. 8.
(3) *dāv2 gāṃ san*, p. 2.

Bien que le roi ne lui attribue qu'un minuscule terrain, généralement aride, situé loin des agglomérations urbaines, l'orphelin arrive cependant à y faire pousser du riz, devient riche et épouse une princesse qui peut être un humain ou appartenir à un monde différent du sien (1). Bien qu'il ne pêche qu'avec un simple crochet de fer, il attrape tant de poissons que le roi lui donne sa fille pour épouse, comme *dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå*. Lorsqu'il chasse, ses pièges capturent une foule d'animaux auxquels il accorde régulièrement la vie sauve (2) et qui, une fois libérés, deviennent ses fidèles serviteurs ou bien lui témoignent leur reconnaissance, chacun selon ses capacités et ses talents.

C'est à partir du moment où l'orphelin se lie avec une princesse ou prend femme que débutent vraiment ses aventures, soit parce qu'il lui faut repousser des hommes chargés de l'arrêter par un monarque en colère dont il a ravi la fille, soit parce qu'il doit satisfaire aux exigences abusives d'un roi débauché qui cherche à l'éloigner ou à le faire mourir afin de s'emparer de son épouse.

Dans le premier cas, ses tribulations commencent généralement par l'envoi d'un entremetteur, en général une femme âgée, pour demander la main de la fille du roi. Celui-ci ne répond jamais par la négative, mais pose des conditions telles qu'il est impossible à un être humain de les réaliser, comme, par exemple, construire un pont d'or reliant sa cabane au palais, apporter en dot une grande quantité de pierres précieuses et des centaines d'esclaves, d'éléphants, de chevaux et de boeufs (3). De peur de devenir la risée des jeunes filles

(1) Dans *kāṃ1bā2 nā jēṅ* (p. 8-12), comme dans tant d'autres textes, c'est la fille du roi des nāga.

(2) Dans *dāv2 kālaṭhā* , il rend la liberté à un mainate qu'il n'a pas capturé, mais acheté à un chasseur. Dans *dāv2 kāṃ1bā2 phī nay2* (p. 29), un éléphant blanc qu'il vient de libérer lui donne une magnifique princesse qui se trouvait à l'intérieur d'une de ses défenses.

(3) *kāṃ1bā2 Tĕn tan1* (p. 34-35), entre autres textes, donne une liste de ces nombreuses exigences.

de son village, car il les avait dédaignées pour ne regarder que la princesse, il prend le chemin de la forêt et remet son sort au kamma. Reconnaissant en lui un bodhisatta qui a déjà expié les actes déméritoires commis au cours de ses vies antérieures (1), Indra envoie le devaputta Vissukamma lui remettre tout ce qui lui avait jadis appartenu dans le ciel. Ayant récupéré ses bijoux, sa gargoulette contenant l'eau de jouvence et ses armes magiques, il se sent maître de son destin et vole au secours de princesses et de rois qu'il rencontre sur son chemin en les sauvant de la mort (2) ou en les aidant dans leur détresse (3). Naturellement, il est récompensé pour son courage, les monarques qu'il avait aidés lui offrant et la main de leur fille et leur trône. Après avoir refusé plusieurs fois, comme le veut la politesse, et à moins qu'il ne se désiste en faveur de ses compagnons, il se retrouve ainsi plusieurs fois roi en raison du nombre de pays qu'il a traversés. Mais il n'oublie pas pour autant la jeune princesse qui a été son premier amour. Revenant au pays natal, il la voit en cachette, mais leur liaison, vite éventée sur dénonciation des familiers du palais, provoque la colère du roi qui décide de châtier durement le coupable. Cependant, toute animosité disparaît dès que le monarque se rend compte de la puissance de l'amant de sa fille, contre lequel il ne peut lutter sans être facilement vaincu. Tout rentre dans l'ordre, car l'orphelin, cherchant à minimiser l'affront causé à son futur beau-père, présente une demande en mariage suivant les usages établis, demande qui est, cette fois, acceptée avec empressement.

Dans le second cas, c'est-à-dire lorsque le héros - orphelin épouse une jeune fille qui n'est pas une princesse et partage avec elle la vie du commun, l'affaire se présente autrement. En effet, attirés par la grande beauté de sa femme, divinités

(1) *kāṃ1bā2 kāp lāṅ*, p. 38-39.

(2) *kāṃ1bā2 Tĕn tan1* offre (p. 53 sqq.) un récit type de ce genre d'actions.

(3) Dans *kāṃ1bā2 kāp lāṅ* (p. 154), il aide un roi à retrouver la pierre-palladium de son royaume qui a été emportée par un aigle.

thēn (1) et rois essaient coûte que coûte de la lui enlever afin de se l'approprier. Si les *thēn* cherchent uniquement à la faire mourir afin qu'elle renaisse dans leur royaume céleste, les rois, eux, ont recours à des moyens plus subtils pour réaliser leurs desseins. C'est ainsi que l'un d'eux, sur les conseils de ses courtisans, engage avec le mari des paris dont l'épouse est l'enjeu. Comme il les perd tous, il cherche alors à mettre à sa merci le héros-orphelin en lui imposant des épreuves insurmontables, comme se procurer du lait de femelles d'animaux mythiques ou se rendre chez des parents morts depuis longtemps pour obtenir d'eux des cadeaux (2). D'autres monarques demandent de leur présenter des bêtes chimériques. Devant ces exigences, le héros-orphelin se réfugie dans les pleurs, ce qui ne correspond pas très bien à l'idée que l'on se fait généralement d'un héros. Et c'est sa femme qui le rassure et lui indique comment surmonter la situation. En suivant ses directives, il arrive en fin de compte à duper le roi, qui meurt et lui laisse le trône (3).

Le héros - brahmane. Le héros peut aussi prendre renaissance dans une famille de brahmanes (4). Il y grandit normalement avec les autres enfants de son âge dont il partage les jeux et les promenades dans le parc. C'est dans un lieu public qu'il rencontre des jeunes filles et découvre l'amour, maladie étrange qui lui fait perdre tout appétit et plonge les siens dans l'anxiété. L'étonnement est à son comble lorsque ses parents apprennent qu'il a jeté son dévolu sur la fille du roi. Ils essaient de le raisonner, mais le jeune brahmane, n'écoutant que son coeur, confectionne un haṃsa volant qui lui permet de se rendre chez la personne aimée. Dénoncé, arrêté et sévèrement puni, il prend la fuite avec sa princesse. Rapidement séparé d'elle au cours d'un incident fortuit, il se retrouve généralement sur une île déserte pendant que son épouse et son fils,

(1) *dāv2 kāṃ1bā2 phī nay2*, p. 35 sqq.

(2) *dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå*, p. 107 sqq.

(3) *dāv2 kāṃ1bā2 phī nay2*, p. 88-89; et *kāṃ1bā2 nā jēṅ*, p. 21-25.

(4) *Cf. vănnaḥbām.*

né dans la forêt, trouvent asile chez un monarque compatissant et généreux. Après plusieurs années de séparation, le héros-brahmane retrouve les siens et retourne dans son pays d'origine où le roi, heureux de retrouver sa fille, lui pardonne et le fait monter sur le trône.

Le héros aux pouvoirs magiques. Le héros peut être le fils d'un homme qui, en raison de sa connaissance des mantra, détient de grands pouvoirs. Initié aux sciences magiques par son père, le héros est rapidement en mesure de combattre et de vaincre ses ennemis (1). Généralement, il s'éprend d'humaines et d'épouses de rois des eaux qu'il a tués, et son coeur est partagé entre elles. A la demande de leurs mères, ses enfants des différents lits se disputent et se battent pour l'enlever et lui faire réintégrer l'un ou l'autre monde. Affaibli par l'âge, il se laisse dominer par les vainqueurs et rejoint à contrecoeur son habitat naturel, la terre ferme.

Le héros-prince. Dans la plupart des romans classiques, le héros est un prince dont la naissance était très attendue par un roi sans enfant (2). Lors de sa naissance, son horoscope révèle qu'il est un "Bourgeon-de-Bouddha" promis à une brillante destinée; toutefois, ayant des actes déméritoires à expier, il devra d'abord surmonter de nombreuses difficultés avant de devenir un roi dont la puissance sera sans égale (3).

A moins qu'il ne quitte le palais, soit parce qu'il craint d'être châtié par son père pour lui avoir désobéi (4), soit parce qu'il suit sa mère injustement chassée de la cour (5), le jeune prince grandit en âge et en sagesse, entouré d'un grand nombre de nourrices (6). Il devient un jeune homme d'une très grande

(1) *Cf. dāv2 kai daṅ.*

(2) *Cf. dāv2 hlau gāṃ* et *braḥ lăk - braḥ lām.*

(3) *khun lū - nāṅ wa2.* p. 6.

(4) *pwa Raṅ - pwa Ryv*, p. 9.

(5) *Cf. nāṅ Tēṅ aṅ1* et *dāv2 surivŏṅ.*

(6) *dāv2 cintā - cāṃPā daṅ*, p. 4; *dāv2 surivŏṅ*, p. 4; et *dāv2 sovăt*, p. 12.

beauté, qui fait palpiter les coeurs des jeunes filles qui le regardent. Soucieux de son avenir, ses parents cherchent à le marier à une jeune princesse de leur choix. Mais son indépendance de caractère le pousse à trouver lui-même une épouse quitte, pour cela, à parcourir son pays ou même à se rendre à l'étranger (1) — à moins qu'il ne cherche tout simplement à revoir la ou les femmes qui étaient ses épouses lors de sa précédente existence et à vivre à nouveau avec elles (2).

Bien souvent, il découvre l'amour tout à fait par hasard, parce qu'un collier de fleurs tombant du ciel vient lui enserrer le cou (3) ou qu'une guirlande flotte jusqu'à lui (4). Quand aucun présage ne vient éveiller ses sens, il se sent irrésistiblement attiré par des pays lointains. L'envie de voir des contrées nouvelles et le désir de vivre une aventure l'incitent à quitter le palais et à prendre le chemin de la forêt. Quand il ne prend pas la fuite sur un cheval volant (5), il trouve comme prétexte le besoin d'aller étudier les sciences magiques sous la tutelle d'un ermite (6).

Avant même de recevoir une quelconque initiation aux mantra, le jeune prince fait la connaissance de la fille adoptive de l'ermite et, entre eux deux, s'engage un duo d'amour. Avec la bénédiction du saint homme, trop heureux de donner sa fille à un prince, le couple ne tarde pas à se livrer aux ébats amoureux (7). Profitant de son séjour à l'ermitage, le jeune prince étudie et assimile l'art de voler, de se déplacer sous terre, de faire apparaître l'objet du désir, de ressusciter les

(1) *nāṅ åraḥbim*, p. 20.

(2) *nidān nŏk cak*, p. 28; et *kiṅ1 cōeeaṅ hān*, p. 10-11.

(3) *dāv2 kālaḥthā*, vol. I, p. 182 sqq.

(4) *dāv2 sovăt*, p. 22.

(5) *dāv2 kālaḥket*, p. 21-22.

(6) Par exception, dans *nāṅ Tēṅ an1* (p. 155 sqq.) le héros est initié à la magie par une devatā venue du ciel, et dans *pwa Raṅ - pwa Ryv* (p. 26) par une yakkhinī qui l'a pris en affection.

(7) "Ils s'enlacent étroitement, comme le font les nāga", mentionne *dāv2 sovăt* (p. 107).

morts ou de transformer les feuilles en êtres humains (1) — ce qui le rend presque aussi puissant qu'Indra (2). Pour prix de l'enseignement reçu, l'élève offre à son maître des fleurs et des fruits cueillis dans la forêt, ainsi que l'eau servant à ses ablutions.

Après un stage de plusieurs mois, ou même de plusieurs années, le héros prend congé de l'ermite. Ce dernier lui recommande une conduite irréprochable, conforme au dhamma, et lui remet des armes magiques — si Indra ne les lui a pas encore données — ou même un cheval volant (3).

A partir de là, plusieurs scénarios sont envisageables : si le prince n'est pas marié à la fille de l'ascète, pour la simple raison que celui-ci n'en a pas, il part conquérir le coeur d'une princesse sur qui il a jeté son dévolu (4). S'il est uni à la fille du saint homme, soit il l'emmène avec lui, soit il la laisse sur place en promettant de revenir (5). Il est évident que ce n'est pas de gaieté de coeur que celle-ci voit partir son mari, mais elle se soumet en formant le voeu qu'il revienne vite (6).

La logique du récit veut que le héros-prince, appelé à devenir polygame, se sépare ou soit séparé assez vite de sa première épouse pour ne la retrouver que vers la fin de l'ouvrage, dans la félicité générale. Cette séparation, qui ne doit être que temporaire, même si elle dure parfois assez longtemps, peut être soit volontaire, comme nous le mentionnons précédemment, soit provoquée par des circonstances tout à fait indépendantes de sa volonté. C'est ainsi que lors d'une promenade en forêt, le héros peut être victime d'un chasseur qui le tue

(1) L'énumération des sciences magiques est donnée dans *dāv2 lin daṅ* (p. 28) et *dāv2 surivŏṅ* (p. 107).

(2) *dāv2 kālaḥket*, p. 66.

(3) *dāv2 surivŏṅ*, p. 92.

(4) *nidān nŏk cak* , p. 45 sqq.

(5) Dans *nāṅ åraḥbim* (p. 27), le héros justifie son absence en se comparant à un oiseau qui doit quitter momentanément son arbre.

(6) *dāv2 surivŏṅ*, p. 98.

afin d'enlever sa belle épouse et la donner au roi dans l'espoir d'obtenir une récompense (1). Mais il arrive aussi que le héros, alors qu'il dort à l'ombre d'un arbre, soit enlevé par des kinnarī (2) ou par des yakkhinī (3) désireuses d'en faire leur amant ou leur mari.

C'est à partir du moment où le héros-prince se trouve éloigné de sa première épouse que commencent, d'une façon tout à fait fortuite, ses aventures amoureuses. Au départ, il n'était pas volage et l'idée de tromper sa femme n'effleurait pas sa pensée, comme en témoigne toujours son chagrin après sa disparition (4). Et c'est malgré lui qu'il est entraîné dans des situations auxquelles un homme, à moins de perdre sa dignité et sa réputation, ne peut se soustraire. Dès le début de ses pérégrinations, il lui arrive d'être contraint à se battre avec un roi des yakkha. Lorsque ce dernier, une fois vaincu, lui offre sa fille, il ne peut la refuser sans aller à l'encontre des convenances (5). Il peut aussi être enlevé, pendant son sommeil, par des kinnarī (6) ou des yakkhinī (7). Or, que faire, à son réveil, sinon retourner la situation en sa faveur en déclarant à ses ravisseuses qu'il avait traversé monts et vallées et bravé mille dangers pour venir jusqu'à elles, afin de pouvoir les embrasser.

Les aventures du héros-prince, qui étaient d'abord le fruit du hasard, aiguisent ses appétits charnels et l'amèneront dès lors à se lier avec toutes les femmes qu'il rencontrera sur sa route, qu'elles soient *nāṅ ṅōeeak* , nāgī, simples servantes, princesses, gardiennes de portes ou divinités célestes.

Les succès que le héros remporte auprès des femmes s'expliquent d'abord par le fait que la plupart ont été sauvées

(1) *dāv2 sovăt*,p. 62 sqq.

(2) *dāv2 lin daṅ*, p. 33.

(3) *dāv2 cintā - cāṃPā daṅ*, p. 73.

(4) *dāv2 sovăt*, p. 83-85.

(5) *dāv2 kālaḥket*, p. 113.

(6) *dāv2 lin daṅ*, p. 33 sqq.

(7) *dāv2 cintā - cāṃPā daṅ*, p. 72.

ou ressuscitées par lui (1). Aussi, pour lui manifester leur reconnaissance, ne trouvent-elles rien de mieux que de lui accorder leurs faveurs. Elles le font d'autant plus spontanément qu'elles sont émerveillées par sa beauté, comparée tantôt à un dessin exécuté par Indra, tantôt à celle du dieu lui-même. Cette beauté, car le héros se montre à l'occasion très coquet, est parfois rehaussée par une tiare ornée de pierres précieuses, par de magnifiques bijoux, par de somptueux vêtements et par l'odeur parfumée se dégageant de son corps et provenant de l'eau de ses ablutions (2). Tous ces atours contribuent à faire comprendre à ces femmes reconnaissantes qu'il ne peut être qu'un prince.

Lorsqu'il décide de se lier à une femme qui n'a pas à lui manifester sa reconnaissance, c'est-à-dire une femme sur laquelle il a simplement jeté son dévolu, celle-ci, qu'elle soit princesse (3) ou jeune fille de bonne famille, soucieuse de son rang et de sa réputation, rejette d'abord vivement ses avances. Elle s'étonne qu'il ait pu s'introduire dans sa chambre, l'engage vivement à quitter les lieux, sous peine d'ameuter les gens du palais ou du voisinage, et repousse sa main alerte qui cherche à lui effleurer la poitrine. Et si la princesse convoitée est une yakkhinī ou une nāgī, elle le prie, vu leur différence, de rejoindre le monde des humains. Voyant qu'il insiste, elle tente alors de le faire partir en lui disant de présenter une demande en mariage conforme aux traditions.

Aux menaces, puis aux supplications de la jeune fille lui demandant de s'en aller, le héros, qui, bien souvent, a déjà embrassé la belle pendant son sommeil, répond en implorant sa compassion (4), puis déclare qu'il l'aime de tout son coeur et qu'il lui offre sa vie. Si ses déclarations n'ont pas l'effet escompté, il ment en déclarant qu'il n'a pas de femme et qu'il désire, en l'épousant, l'élever au rang de Première Reine, une

(1) *dāv2 sovăt*, p. 87.

(2) *khun lū - naṅ wa2*, p. 17-19, *nidān nŏk cak*, p. 48.

(3) Ce peuvent être aussi des princesses nāgī ou yakkhinī.

(4) *dāv2 lin daṅ*, p. 92.

fois de retour au pays natal. Si, malgré toute son ingéniosité, il ne peut la séduire, il recourt au chantage puis aux menaces, déclarant qu'il peut provoquer un scandale afin d'attirer la honte sur elle, l'enlever ou même la tuer (1).

Mais habituellement, le héros-prince n'a pas besoin d'en venir à de telles extrémités ni d'user de ses pouvoirs magiques — notamment en soufflant des mantra pour annihiler la volonté de l'être désiré (2) — pour arriver à ses fins. Il lui suffit souvent de faire semblant de s'apprêter à partir pour qu'il soit retenu au tout dernier moment (3), car, dans la majorité des cas, ce sont les femmes qui font les premiers pas. Fascinées par sa beauté, au point de trembler rien qu'à le regarder (4), elles rêvent, en le voyant pour la première fois, de devenir ses esclaves (5), de l'embrasser (6) ou d'en faire leur mari, bien qu'elles sachent parfois qu'il a déjà une épouse (7).

Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que le héros-prince fasse tant de conquêtes au cours de ses pérégrinations. Mais ses amantes d'une nuit, à qui il avait promis fidélité, ne tardent pas à déchanter, car il les quitte temporairement, dit-il, pour aller à la recherche de sa première épouse. D'où des scènes de désespoir (8), à la pensée de devenir des femmes "délaissées par un homme", exposées aux railleries et aux médisances d'autrui. Mais, oubliant toutes ses douces et belles paroles — qui lui avaient valu parfois le surnom de "langue d'or" (9) — et les moments agréables qu'il vient de passer,

(1) *dāv2 sovăt*, p. 106.

(2) *dāv2 kai daṅ*, p. 43.

(3) *dāv2 kālaṭhā*, p. 22.

(4) *kāṃ1bā2 Tĕn tan1*, p. 55-57; et *kāṃ1bā2 kāp lāṅ*, p. 73-74.

(5) *kāṃ1bā2 kāp lāṅ*, p. 117.

(6) *pwa Raṅ - pwa Ryv*, p. 60.

(7) *dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2*, p. 142.

(8) *dāv2 sovăt*, p. 250.

(9) *Cf. dāv2 lin daṅ*. Les versions lao ne mettent pas aussi bien en évidence que les versions yuan le côté "beau parleur" du héros.

le héros se montre inflexible, tout en promettant de revenir. Après s'être fourvoyé dans le mensonge, il semble, cette fois-ci, sincère. Et en partant, il est pris de remords et de pitié, maudissant une fois de plus le kamma qui le sépare de l'être qu'il commençait à aimer. Pourtant, lorsqu'il retrouve sa femme, but de sa quête, qui avait pris refuge chez une divinité céleste ayant établi sa demeure sur terre, il ne peut résister à la tentation de faire la cour à cette dernière et de la séduire à son tour. La présence de sa femme ne tempère en rien ses ardeurs ni ne le gêne dans ses actions.

Comme dans les romans de cape et d'épée, le héros-prince se distingue non seulement par ses conquêtes amoureuses, mais aussi par ses actions guerrières. Le prestige du héros est rehaussé, dans l'esprit des Lao, par la possession d'armes magiques et par le recours aux mantra et aux formules magiques. Nombreuses sont les circonstances qui l'amènent à se battre, nombreux sont les personnages qu'il doit affronter et qui peuvent aussi bien être son propre père que son futur beau-père, des rois que des princes, des divinités célestes ou terrestres que des êtres mythiques — les yakkha étant ses plus redoutables adversaires — ou des animaux géants.

Lorsque le héros lutte contre son père, ce dernier est toujours un roi. Ils ne se connaissent pratiquement pas, le prince ayant dû quitter le palais dès son plus jeune âge pour aller vivre dans la forêt (1). Arrivé à l'âge où il est en mesure de porter les armes, il cherche à faire reconnaître sa légitimité, mais il répugne, étant doué de grands pouvoirs, à se présenter tête baissée devant les gens de la cour. C'est donc par une provocation — comme celle de s'emparer du cheval royal — que le héros attire l'attention sur lui. D'accrochages en escarmouches, il vainc tous les hommes que son père envoie contre lui, ce qui amène le roi à lui faire face directement. Dans le combat singulier qui les oppose, le monarque ne parvient pas à venir à bout de son jeune et fougueux adversaire, malgré les formules magiques qui lui avaient jusqu'ici permis

(1) *Cf. nāṅ Tēṅ an1.*

de triompher. Interrogé par son père, le jeune héros dévoile son identité et, pour confirmer ce qu'il dit, tire sur lui des flèches qui se transforment en fleurs (1).

S'il se heurte à son futur beau-père, presque toujours un roi, c'est parce qu'il a séduit sa fille et l'a rendue enceinte. Entrant dans une violente colère, le père de la jeune fille tente d'abord de le faire arrêter par ses gardes, puis envoie ses troupes contre lui, mais, comprenant ou ayant été averti par ses hommes que le séducteur est invincible, il l'invite à se présenter au palais (2) pour recevoir la main de la princesse et le trône (3). Une fois marié, il n'est pas rare qu'il ait à faire face à des princes étrangers qui, dépités de n'avoir pas obtenu la main de la princesse, viennent attaquer le royaume. Après des combats acharnés où s'affrontent des milliers d'hommes et où les mantra domptent les phénomènes de la nature, le héros remporte une victoire décisive. Mais au lieu de punir ses ennemis, il leur fait un sermon sur le dhamma et les laisse repartir.

Combattre le roi des *thēn*, une divinité céleste, est autrement plus difficile que de lutter contre ses semblables, d'autant plus que cette divinité a le pouvoir de provoquer la sécheresse sur terre (4). Et pourtant, le héros-prince y parvient avec l'aide des hommes, des animaux et d'êtres surnaturels, comme Vessavaṇa qui ressuscite les soldats tués sur le champ de bataille, ou comme des nāga qui font apparaître des torrents avec leur salive afin de noyer l'armée ennemie. Il est donc compréhensible que s'il parvient à vaincre les divinités célestes et à les soumettre, ce n'est pour lui qu'un jeu d'enfant

(1) Ce genre d'épisode est très commun. On en trouvera un exemple dans *dāv2 lin daṅ* (p. 198-200).

(2) *dāv2 kālaḥthā*, p. 82; et *pwa Raṅ - pwa Ryv*, p. 47.

(3) *dāv2 kālaḥket* fait exception puisque le héros, au lieu d'être installé sur le trône, tombe dans un piège tendu sur ordre du roi et meurt. Ressuscité par un ermite, après avoir été abandonné sur un radeau, il revient au palais et enlève la princesse en lui faisant prendre place sur son cheval volant.

(3) *Cf. byā găngāk.*

que de dompter une divinité terrestre telle qu'un *byādan* (1) qui tente de lui voler son épouse (2), ou de tuer des animaux géants qui lui sont hostiles (3).

Diverses raisons amènent le héros-prince à guerroyer contre les yakkha et les torts sont souvent partagés. Tantôt c'est le héros qui enlève la fille d'un roi des yakkha dont il a violé le territoire, tantôt c'est un yakkha qui enlève la mère ou l'épouse du héros dans l'espoir de la prendre pour femme ou d'en faire une compagne pour sa fille adoptive. Les yakkha que le héros-prince rencontre dans la forêt, au cours de ses randonnées, et qui cherchent à le manger ne représentent pour lui que du menu fretin (4). D'un coup de sabre, il les met promptement à la raison ou les tue. Il en va autrement avec les rois yakkha qui gouvernent un territoire et disposent d'une véritable armée. Avant même de parvenir jusqu'à eux pour les affronter directement, il a d'abord affaire à leurs gardes-frontières ou à leurs subordonnés. Il disperse ceux-ci sans difficulté, les anéantissant par millions par le simple usage des mantra. Ce n'est que lorsque sa propre sécurité est en jeu et que ses soldats ont été mis hors de combat, que le grand yakkha intervient personnellement et fait face au héros. Avant que ne s'engage le combat, les deux adversaires se lancent réciproquement des imprécations, puis des menaces (5), sorte de guerre psychologique où chacun des belligérants essaie de démoraliser l'autre et de l'amener à déclarer forfait. A la guerre des mots succèdent les premiers coups où chacun éprouve les forces du camp adverse. Lorsqu'enfin vient le vrai combat, le vacarme est tel que la déesse de la terre (Dharaṇī), les

(1) La forme lao *vidyādan* (du sanskrit vidyādhara = une divinité sylvestre "détentrice de grands pouvoirs magiques") a glissé en *byādan*, qui peut donc être comprise dans le sens de "roi des *(vidyā)dan*".

(2) *dāv2 kālaḥket*, p. 116.

(3) *dāv2 kālaḥthā*, vol. II, p. 173-176.

(4) *dāv2 kālaḥket*, p. 90-94.

(5) Dans *nāṅ Tēṅ an1*, le yakkha, pour prouver sa puissance, empoigne le soleil et la lune.

devatā, nāga et garuḍa prennent peur et s'enfuient (1). Des flammes balaient la terre et la chaleur monte jusqu'au ciel, au point d'incommoder Indra et Brahma. Mais les dieux n'osent intervenir ou préfèrent rester neutres. Au bout d'un certain temps, fatigués de faire tournoyer leurs sabres ou leurs bâtons magiques, les belligérants décident d'une trêve. Lorsque les hostilités reprennent, c'est avec une participation plus nombreuse encore, car le roi yakkha a profité du repos pour appeler à sa rescousse tous les *phī* et les divinités de la forêt et les obliger à se battre à ses côtés. Après une guerre qui peut durer des mois, le héros pense qu'il est temps d'en finir. Il invoque alors Indra et, grâce à une flèche magique envoyée par le dieu, parvient à réduire tous ses ennemis en cendres (2). Mais la mort des yakkha lui pose un problème de conscience, car elle constitue des actes déméritoires qu'il faudra expier par la suite (3). Aussi, s'il estime que le grand yakkha est mort à cause de son mauvais kamma, il ne le ressuscite pas (4). Mais dans le cas contraire, qui est le plus courant, il fait tomber une pluie miraculeuse qui ressuscite tous ceux qui avaient été tués. On lui rend alors hommage et, en retour, il délivre un sermon sur l'observance des Préceptes bouddhiques.

On peut s'étonner que le héros triomphe de tous ses détracteurs et de tous ses ennemis (5). En fait, c'est parce qu'il se révèle être un bodhisatta — épithète qui lui est souvent donnée explicitement, notamment à la fin du récit, lorsqu'on dévoile ce que seront les principaux personnages pendant la vie du Gotama Bouddha.

(1) *dāv2 liṅ dan*, p. 109; et *dāv2 sovăt*, p. 132.

(2) Cet épisode se retrouve dans presque tous les romans dont le héros est un prince.

(3) *dāv2 surivŏṅ*, p. 175.

(4) *dāv2 sovăt*, p. 144.

(5) Quelques très rares romans ne finissent pas dans la félicité et se terminent, comme *khun lū-nāṅ wa2* , par la mort du héros et de l'héroïne, au nom d'un amour impossible.

L'héroïne

Qu'elle soit reine (comme dans *căn smut*), princesse (comme dans *byā kosŏn maḥhārāt*), fille adoptive d'un ermite (comme dans *dāv2 cintā - cāṃPā daṅ*), fille de seṭṭhi (comme dans *dāv2 tāv roēeaṅ*), fille de gouverneurs (comme dans *jyṅ nay2 coraḥTo*), fille de roturiers (comme dans *kēv2 hnā2 mā2*), nāgī (comme dans *kāṃ1bā2 nā jēṅ*), orpheline (comme dans *Pā pū1 daṅ*), d'origine céleste (comme dans *kiṅ1 cōeeaṅ hān*) ou animale (comme dans *ṅwa usubaḥrāt* [1]), l'héroïne est, par définition, une jeune fille ou une jeune femme douée d'une si grande beauté que tous ceux qui la regardent éprouvent tout à la fois de l'admiration et du plaisir (2). La fascination est telle que tous, jeunes et vieux, rêvent de l'approcher, de la toucher, et certains perdent même momentanément la raison lorsqu'ils la voient pour la première fois.

Cette beauté, qui est présentée comme la première qualité de l'héroïne, offre aux auteurs la possibilité de longues descriptions. Et, bien que toutes les héroïnes ne se ressemblent pas, il est assez courant de les voir comparées à des divinités célestes — à moins qu'elles ne le soient déjà (3) — ou à des images exécutées par Indra. C'est ce parallèle qui explique que certaines héroïnes soient décrites comme ayant un corps qui irradie (4) ou un teint dont la couleur varie suivant les moments de la journée, passant du blanc argent le matin au jaune d'or quand le soleil est au zénith (5).

Le portrait classique de l'héroïne lui donne un visage rivalisant de beauté avec la lune (6) : cheveux noirs et brillants comme du charbon de bois, joues dorées ou rouges comme

(1) *Cf.* VPK-659.

(2) *dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2*, p. 89.

(3) *dāv2 căndaḥgāt*, p. 34.

(4) *dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå*, p. 79.

(5) *dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2*, p. 89 sqq.

(6) *căn smut*, p. 50.

une mangue de Birmanie *(Bouea burmanica)*, yeux vifs et noirs comme la suite d'une marmite (1), sourcils arqués et dents parfaitement alignées. Quant aux autres parties du corps, elles sont conformes au canon de la beauté : cou rond comme celui d'un haṃsa (2), seins fermes et tendus, comparables à des lotus d'or ou à des boutons de fleurs (3), bras épousant la courbure des défenses d'un jeune éléphant, mains aux formes sculptées, avec des doigts arrondis et fins, la taille fine et le ventre plat (4).

A un corps aussi harmonieux, que l'on croirait sorti d'un moule façonné par Indra (5), il ne manque que la description de la voix, qui atteint la perfection, étant aussi douce que celle de Brahma (6).

Cette héroïne s'éveille assez tôt, vers l'âge de quatorze ou seize ans, aux sentiments de la nature. En fait, elle est gagnée par l'amour avant même d'avoir connu un homme. En effet, que ce soit au plus profond de la forêt, lorsqu'elle vit en compagnie d'un père adoptif ermite, ou à l'intérieur d'un palais, quand son père l'y enferme pour la soustraire aux regards des hommes, elle gémit sur sa solitude et rêve de rencontrer l'être qui viendra partager sa vie et lui assurer un bonheur parfait. Si cet être tarde à faire son apparition, elle essaie de forcer le destin en jetant à l'eau une guirlande, tout en faisant le voeu que ses fleurs soient ramassées par un homme jeune, beau et doué de grands mérites (7). Mais généralement, elle n'a nul besoin de prendre une telle initiative, car c'est

(1) *dāv2 căndaḥgorŏp*, p. 16-17.

(2) *dāv2 surivŏṅ*, p. 2.

(3) *dāv2 kālaḥthā*, vol. I, p. 208.

(4) Ces canons de beauté ne diffèrent pas beaucoup de ceux décrits dans le Mahaūmagga Jātaka (N° 546), dans le Vessantara Jātaka (N° 547) et dans le Supina Jātaka du Paññāsajātaka.

(5) *vănnaḥbām*, p. 4.

(6) Voir, parmi d'autres, *kāṃ1bā2 Tĕn tan1* (p. 23). On remarquera que si dans les romans lao la voix de l'héroïne est comparée à celle de Brahma, dans les jātaka, elle l'est à celle d'un haṃsa.

(7) *dāv2 sovăt*, p. 17-19.

le héros qui fait les premiers pas, soit en lui envoyant un messager, soit en allant de lui-même à sa rencontre.

Lorsque l'héroïne reçoit l'entremetteur, elle ressent, en entendant vanter les qualités du prétendant, une émotion telle qu'elle s'évanouit et ne reprend connaissance qu'une fois que ses servantes lui ont soufflé dans les oreilles et pratiqué de légers massages sur le corps. Et lorsqu'enfin, elle se trouve en présence de l'être tant désiré, elle l'invite, sans plus attendre, à partager sa couche.

Lorsque c'est le héros qui vient incidemment à sa rencontre pour la première fois, bien que son coeur batte très fort, elle ne montre aucune hâte. Usant à la perfection de ruses féminines, elle fait d'abord semblant de repousser ses avances avec la dernière énergie et ce n'est qu'au moment où elle comprend qu'il va partir qu'elle le retient et lui accorde ses faveurs (1).

Il arrive aussi, lorsque le héros ne sait manifestement pas trop s'il la désire ou non (2), que l'héroïne fasse, sans fausse pudeur, les premiers pas et balaie ses hésitations en le déshabillant et en jetant ses vêtements par la fenêtre (3).

Mariée, l'héroïne est généralement passive, douce et obéissante, mais dans certains romans elle se comporte comme une véritable amazone.

Dans la plupart des cas, c'est lorsqu'elle est mariée à un roi ou à un prince que l'héroïne observe une conduite qui correspond en tous points à celle d'une épouse modèle. Elle se plie entièrement aux voeux de son époux et ne proteste contre aucune des décisions, même arbitraires, qu'il peut prendre à son encontre. Tout au plus lui fait-elle remarquer, quand il la bat, que n'étant pas une roturière elle ne mérite pas un tel traitement (4). En butte à des situations difficiles ou victime

(1) *dāv2 kālaḥket*, p. 47.

(2) *jyṅ nay2 coraḥTo*, p. 36-37.

(3) *kāṃ1bā2 kāp lāṅ*, p. 16.

(4) *dāv2 surivŏṅ*, p. 23.

des intrigues de la cour, elle se réfugie dans les larmes et impute ses malheurs au kamma. Dans l'adversité, elle continue à se sacrifier pour autrui; alors qu'elle est injustement chassée par son mari, elle bénit ceux qui ont comploté sa perte et quand, enfin, éclate son innocence, elle revient prendre sa place au palais (1).

L'héroïne est présentée comme une maîtresse femme lorsqu'elle est l'épouse d'un homme couard, naïf et indécis. Ce mari peut aussi bien être un pauvre orphelin en butte, pour différentes raisons, à l'hostilité d'un roi (2), qu'un jeune et terne monarque que se disputent les femmes (3).

Dans les romans où le héros est un orphelin, elle le console quand il geint, prend à sa place les décisions qui s'imposent, et lui donne des conseils et directives sur la façon de répondre aux exigences d'un gouvernant cupide et dévoré par la luxure. Ses instructions sont fidèlement suivies par l'homme dont elle fera un roi (4). Dans de nombreux cas, elle ne se contente pas d'agir en coulisse mais d'une façon ouverte, allant jusqu'à bastonner ou tuer les gardes envoyés par son père pour la séparer de l'homme qu'elle a, en réalité, choisi (5). A l'occasion, l'héroïne devient même une redoutable guerrière. Grâce aux armes magiques données par Indra ou par son père adoptif l'ermite, elle vole au secours d'un prince en mauvaise posture qui devient ensuite son époux, ou encore guerroie contre des rivales douées de grands pouvoirs ou contre des envahisseurs venant de pays voisins (6).

Epouse, l'héroïne se révèle d'une fidélité à toute épreuve et en aucun cas, elle ne veut avoir "deux coeurs" (7). Cette

(1) *cāṃPā sī1 Tŏn2* et *nāṅ Tēṅ an1*.

(2) *kāṃ1bā2 nā jēṅ*, p. 15 sqq.

(3) *dāv2 cintā - cāṃPā daṅ*, p. 42 sqq.

(4) *dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå*.

(5) *dāv2 kālaṭhā*, p. 78.

(6) *kēv2 hnā2 mā2*, p. 26.

(7) *dāv2 Tau1 gāṃ*, p. 15-17.

fidélité envers son mari est exclusive (1), et la conduit même à tuer ceux qui essaient de l'enlever par la force (2). Et pourtant, les occasions de le tromper ou de le quitter ne lui manquent pas. Au roi qui veut la combler de faveurs en l'élevant au rang de Première Reine, en lui donnant pléthore de suivantes et en lui faisant goûter les délices de la vie à la cour, elle ne manifeste qu'indifférence. Et si ses avances deviennent trop pressantes, elle implore Indra pour qu'il rende son corps aussi brûlant que le feu afin qu'on ne puisse l'approcher (3). A son père qui, l'ayant déjà mariée à un homme, la presse d'en prendre un autre plus fortuné, elle répond par un refus que même les coups ne peuvent faire fléchir. Pour que son prétendant ne la touche pas, elle se fait nonne et se tient dans la plus stricte observance des Préceptes (4). Ce moyen, elle l'emploie aussi quand elle se retrouve seule, ce qui lui évite d'être la proie de mauvais garçons (5) et lui permet d'attendre le retour de l'être aimé (6).

A la fidélité de l'héroïne s'ajoute la soumission. De nombreux codes de conduite (7) ou des conseils glissés ça et là dans les romans (8) prêchent cette qualité aux épouses. Cette soumission explique que l'héroïne accepte, parfois non sans réticence, de voir son mari s'entourer de concubines. Encore faut-il que celles-ci, considérées comme épouses mineures (9)

(1) Une seule exception se trouve dans *dāv2 căndaḥgorŏp* où la femme se range du côté d'un brigand et l'aide à tuer son mari. Elle est punie de ce forfait par Indra qui la change en un gibbon femelle.

(2) *dāv2 sovăt*, p. 70.

(3) *căn smut*, p. 29-31.

(4) *dāv2 tāv rōeeaṅ*, p. 38; et *dāv2 căndaḥgāt*, p. 34.

(5) *nāṅ åraḥbim*, p. 54.

(6) *dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2*, p. 225.

(7) Voir, par exemple, ຫນັງສືອົນທິຍານສອນລູກ *(Les enseignements d'indiyān à ses enfants)*. Vientiane : Comité Littéraire Lao, 2508 E.B., 40 p.

(8) *dāv2 gāṃ san*, p. 14; et *bōen2 jaḥnaḥ săndaḥ*.

(9) *jyṅ nay2 coraḥTo*, p. 51.

ou épouses de second rang (1), fassent aussi, vis-à-vis d'elle, acte de soumission — acte qui consiste à lui présenter une coupe contenant des fleurs ainsi que des bougies d'or et d'argent (2). A ce moment-là, elle se voit décerner le titre de "soeur aînée" *(ōeeay2)* et prend place à la droite du héros.

Il arrive que l'héroïne présente une de ses amies d'enfance à son mari et accepte, sans difficulté aucune, que celle-ci fasse aussi partie du lot des épouses. La raison évoquée est que jadis, lors d'une vie antérieure, tous ensemble et dans un même temps, ils avaient accompli des actes méritoires, ce qui explique qu'ils se retrouvent réunis durant cette vie et deviennent mari et femmes (3). Dans quelques rares cas, l'héroïne manifeste même de l'empressement à ce que d'autres femmes partagent la vie commune. C'est parce que durant la précédente existence, elles avaient été les épouses de son mari dans le ciel Tāvatiṃsa et, en prenant naissance sur terre, s'étaient promises de se rencontrer et de vivre sous un même toit (4).

Une fois réunies, ces épouses modèles lient parfois leurs efforts pour repousser une intruse ou une rivale. Il est vrai que cette rivale n'est généralement pas de race humaine, sinon elle aurait sans doute été admise dans le gynécée du héros (5).

(1) *dāv2 cintā - cāṃPā daṅ*, p. 67.

(2) *dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2*, p. 153.

(3) *jyṅ nay2 coraḥTo*, p. 48.

(4) *dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå*, p. 17 sqq.

(5) *dāv2 cintā - cāṃPā daṅ*, p. 83 sqq.

L'ermite

L'ermite ou l'ascète aux pouvoirs surnaturels, appelé *rōesī* ou *rătsī* (1), occupe une place importante dans la littérature classique. La tradition le présente comme un personnage situé à mi-chemin entre les hommes et les dieux, mais certains textes ne manquent pas de montrer ses côtés humains, ses faiblesses et ses passions (2).

Bien que présenté par les manuscrits comme un ascète religieux *(Tāpătso)* (3), il se différencie du moine ordinaire par une vie ascétique menée, non pas dans un monastère, mais dans la forêt. Il ne loge pas dans une cellule, mais dans une grotte ou dans un pavillon situé à l'intérieur d'un parc où poussent toutes sortes d'arbres fruitiers et près d'un étang où fleurissent différentes variétés de lotus. C'est dans cette retraite édénique, mise souvent à sa disposition par Indra (4), qu'il se livre à l'austérité et à la méditation (bhāvanā). Ce faisant, il atteint un degré de sainteté qui lui permet d'accomplir des exploits extraordinaires et même de monter dans les cieux (5).

Dans son ermitage, il accueille les voyageurs égarés (6)

(1) M. Reinhorn (*op. cit.*, p. 1712) donne la définition suivante du *rōesī Tā Bai*, "l'ermite aux yeux de feu" : "personnage légendaire qui prie les yeux fermés, car lorsqu'il ouvre ses paupières, son regard consume ce qu'il voit; mais il peut ressusciter les cendres des héros qu'il a consumés, à l'aide d'une gargoulette magique, et alors ils renaissent plus beaux, plus parfaits qu'ils n'étaient auparavant".

(2) *nidān nŏk cak*, p. 7-11.

(3) Du pâli tāpasa = ascète pratiquant la mortification.

(4) *nāṅ Tēṅ an1*, p. 145-153.

(5) Dans *lătsī siṅ* (p. 29-35), on voit un ascète abuser de ce pouvoir, si bien qu'Indra, irrité par ses allées et venues dans le Tāvatiṃsa, lui fait perdre sa sainteté en le faisant subjuguer par une nymphe céleste. Lorsqu'il se rend compte qu'il a été trompé, l'ermite se consacre à nouveau à la méditation et recouvre ses pouvoirs. De peur d'être à nouveau importuné par l'ermite, Indra crée par magie une grande cité et l'installe sur le trône.

(6) C'est un cas fréquent dans les romans classiques. Le voyageur soit se contente de demander son chemin, soit reste un certain temps à l'ermitage, comme dans *sīvijaḥyaḥ kumān* (VPK-1125).

et les princesses en détresse (1). Quant aux jeunes princes qui lui demandent asile pour une raison ou une autre (2), il les instruit dans les sciences magiques, leur fournit des armes aux pouvoirs fabuleux et leur accorde sa fille. Il recueille aussi des nouveaux-nés abandonnés (3), mais plus généralement des fillettes qu'il trouve dans des fleurs (4), sur des radeaux en dérive (5), ou qu'il sauve des griffes d'un oiseau de proie (6). Il les élève jusqu'à la puberté et les unit à des princes qui, bien souvent, se présentent à point nommé. Il lui arrive aussi de délivrer, après de sanglantes batailles, un prince fait prisonnier par une yakkhinī afin que celui-ci soit donné en mariage à une de ses filles adoptives. Et l'auteur du roman de justifier la tuerie en précisant que jadis le héros et la jeune fille avaient été mari et femme (7). La fin justifie donc les moyens, même si ces moyens ne sont pas toujours conformes à l'enseignement des Préceptes bouddhiques.

(1) *Cf. surindaḥ jūmbū* (VPK-1275).

(2) Généralement parce qu'ils recherchent un maître en sciences magiques, plus rarement – comme dans *suvănnaḥ săṅkhā* (VPK-1334) – parce qu'ils ont été bannis.

(3) *lăt͡sī siṅ*, p. 26.

(4) Ainsi, dans *dāv2 liṅ daṅ* (p. 22), il trouve une fillette dans une fleur de *kaḥnikā (Pterospermum acerifolium)*, dans *dāv2 cintā-cāmPā daṅ* (p. 6) et dans *dāv2 sovăt* (p. 14) il la trouve dans un lotus.

(5) *dāv2 kālaḥket*, p. 122-123.

(6) *kēv2 hnā2 mā2*, p. 27; et *suvănnaḥ siṅ gām* (VPK-1336).

(7) *dāv2 cintā - cāmPā daṅ*, p. 22 sqq.

Le devin

Les *hmå* (1) jouaient jadis un grand rôle dans la vie quotidienne et on n'entreprenait rien d'important sans les avoir auparavant consultés. Dans les romans classiques, leurs fonctions tournent principalement autour de la divination. C'est donc à un devin-astrologue que le roi fait appel pour interpréter les rêves faits par des reines ayant imploré les divinités pour avoir un fils (2), rêves qui se révèlent la plupart du temps prémonitoires (3). Après la naissance de l'enfant royal, c'est également à lui que revient la charge de dresser l'horoscope. Les prédictions qu'il donne sont en général bonnes, sauf si la reine donne naissance à un animal (4) ou à des triplées (5). Quand il ne pratique pas la divination, il est prié de donner son avis sur les décisions que doit prendre le monarque, d'expliquer les causes d'une maladie et les moyens de la guérir

(1) *hmå*, que nous avons traduit par devin, désigne en fait une personne experte dans une activité bien déterminée. Ainsi *hmå Yā* désigne les médicastres ou guérisseurs, *hmå tū* et *hmå hon* (hora = heure) les astrologues et voyants, *hmå phĪ* les sorciers. La mentalité populaire, encline aux moqueries, se gausse de ces *hmå* qui se croient infaillibles, témoin ce proverbe : "Le médicastre souffre de maladies, le chasseur *(hmå sīnāt)* voit des crottes de cerf dans ses rizières, et l'astrologue *(hmå HūHā)* meurt sans avoir prévu sa mort." (*Cf. Dictons et Proverbes thai*, p. 44).

(2) Alors que la croyance populaire veut que l'enfant né après une invocation faite aux divinités soit fragile et se montre moins vif et moins alerte que l'enfant né dans des conditions normales, dans les romans classiques, ce sont des héros qui naissent après une invocation à Indra. Il est vrai que ceux-là sont des devaputta.

(3) La reine rêve généralement d'une pierre précieuse qu'elle obtient puis qui disparaît *(dāv2 kāṃ1 kā tāṃ*, p. 4-5; *dāv2 sovăt*, p. 5-6 ; *dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2*, p. 57-58), de la lune qui illumine la terre de sa clarté et qui disparaît (*dāv2 kālaḥket* , p. 18-19), d'une étoile qui disparaît après avoir brillé intensément *(dāv2 nŏk kaḥpā phōeeak*, p. 5-6; *nāṅ åraḥbim*, p. 3-4).

(4) A l'exception de *găngāk (byā găngāk)*, p. 8), un crapaud à la peau dorée et dont la venue au monde est considérée par le roi son père comme de bon augure, toutes les autres naissances d'animaux entraînent la punition de la mère, qui est chassée du palais, comme dans *dāv2 nŏk kaḥpā phōeeak* (p. 12-13).

(5) *dāv2 kālaḥket*, vol. I, p. 121-123; vol. II, p. 161.

(1), de trouver le jour faste pour le mariage d'une princesse et le sacre d'un prince (2). Il arrive aussi qu'il ne donne pas satisfaction, parce que ses prédictions ne sont pas conformes aux voeux du roi. Ce dernier fait alors appel à d'autres devins ou même à des maîtres (ācāriya) réputés pour leur sagesse (3).

La situation du devin, pour influente qu'elle soit, comporte cependant des risques et il n'est pas rare qu'il soit puni, emprisonné (4), exilé ou même tué par un roi en colère. Aussi prend-il assez souvent le parti de cacher la vérité, même si les présages s'annoncent funestes (5). Il sait aussi mentir quand les familiers du palais le lui demandent et qu'il y trouve son intérêt (6), car dans le dédale des intrigues de la cour, il est toujours prudent de ne pas s'opposer aux puissants.

(1) *pwa Raṅ - pwa Ryv*, p. 88-90; et *kāṃ1bā2 nā jēṅ*, p. 7-13.

(2) Le jour faste retenu pour le sacre coïncide généralement avec celui du mariage (*byā kosŏn maḥhārāt*, p. 31; *dāv2 căndaḥgāt*, p. 28; *kāṃ1bā2 Tĕn tan1*, p. 172 sqq; *nidān nŏk cak*, p. 77-79).

(3) *dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2*, p. 155.

(4) *dāv2 kālaḥket*, vol. II, p. 161.

(5) On lit dans *kāṃ1bā2 nā jēṅ* (p. 46), qu'ayant aperçu un incendie de forêt, le roi *hēn lāt*, sur le point de lancer ses troupes sur l'ennemi, consulte un devin qui lui prédit qu'il va perdre beaucoup d'hommes dans la bataille. Le roi entre alors dans une violente colère et le fait décapiter. Puis il consulte un autre devin, vieux sage de 108 ans, qui, pour éviter le sort de son prédécesseur, prédit la victoire.

(6) Ainsi, dans *dāv2 nŏk kaḥpā phōeeak* (p. 13-15), bien qu'il ait reconnu en l'oiseau *kaḥpā (Caprimulgus asiaticus)* blanc un bodhisatta, le devin, qui a été soudoyé par la rivale de l'héroïne, affirme que la présence de l'animal est néfaste pour le pays.

L e r o i

Presque tous les romans débutent leur récit par l'éloge d'un grand roi régnant sur un vaste royaume aux nombreux palais d'or rivalisant de beauté et dont les monastères aux pinacles élancés brillent de mille feux de pierreries dont ils sont incrustés. Ce monarque réputé et redouté, à qui cent ou mille princes des alentours viennent rendre hommage ou payer tribut, vit heureux entouré de reines, de concubines, de dignitaires, d'officiers de tous grades et d'une foule de courtisans qui s'évertuent à lui plaire. Son sens du devoir le mène à gouverner conformément aux dix règles de conduite royale (1), assurant ainsi un parfait bonheur à son peuple.

Mais à mesure qu'avance le récit, cette image de vertu ou de sagesse disparaît peu à peu pour faire place aux humeurs incontrôlées, tyranniques même, d'un roi absolu auquel on attribue des titres évocateurs, tels que *braḥ cau2 phēn1 tin* (Maître-de-la-Terre) ou *cau2 maḥhā jīvit* (Maître-de-la-Vie), et qui ne supporte ni critique ni désobéissance. C'est ainsi que dans *dāv2 kālaḥthā* et dans *pwa Raṅ-pwa Ryv* il chasse ses propres enfants du palais pour avoir fréquenté des roturiers, que dans *nāṅ Tēṅ an1* et *surindaḥjūmbū* (2) la Première Reine, sa propre épouse, est victime de sa colère, et que son manque de discernement le pousse à croire tout ce que lui racontent ses courtisans, ce qui l'incite souvent à prendre des décisions hâtives qu'il regrette par la suite (3).

Au caractère instable du roi s'ajoute un défaut sévèrement réprimé par la morale : la passion pour la femme d'autrui — pas n'importe laquelle, mais celle dont ses hommes lui ont vanté la beauté incomparable, et qui est en règle générale l'épouse

(1) Les dix rājadhamma ou dasavidharājadhamma sont : libéralité, moralité, détachement, droiture, douceur, austérité, calme, modération, patience, esprit conciliant.

(2) *Cf.* VPK-1275.

(3) *Cf. vătthu braḥyā sī1 sau* (VPK-1551).

d'un héros de modeste extraction (1). Usant de toute son autorité et de son pouvoir absolu, il impose au malheureux mari une suite d'épreuves, de plus en plus dures, afin que celui-ci renonce à son épouse, et n'hésite pas à faire des promesses qui, immanquablement, ne sont jamais tenues. Mais le héros sait résister et vaincre tous les obstacles que lui tend ce monarque dont le raffinement dans la cruauté se double d'une avarice sordide (2) et d'une cupidité sans cesse croissante qui ne trouve son aboutissement que dans un dénouement tragique (3).

Certes, tous les rois ne sont pas nécessairement des tyrans. Il y en a aussi qui se conduisent d'une manière tout à fait exemplaire, par l'observance des Préceptes et par la distribution d'aumônes aux pauvres; mais il s'agit, alors, des parents du héros, ou du héros lui-même, au moment où il accède au trône (4), puisqu'il lui arrive même d'abandonner la charge royale, soit pour se retirer dans la forêt et vivre en ermite (5), soit pour prendre le froc (6).

Le beau-père

Dans les romans classiques, les auteurs donnent au beau-père un rôle un peu ridicule. C'est un personnage à qui le héros prend sa fille sans le consulter, et qui n'a d'autre solution que de s'incliner devant le fait accompli. Ses réactions ne sont pas identiques selon qu'il est ermite, Indra, yakkha ou roi.

(1) Voir tous les romans ayant pour héros un orphelin.

(2) Dans *dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2*, le roi va même jusqu'à reprendre le panier de riz et la pièce d'étoffe qu'il avait donnés à la grand-mère du héros lorsque celui-ci tarde à revenir au palais avec la femme qu'il a envoyé chercher.

(3) *Cf. dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå.*

(4) *Cf. dāv2 tāv rōeeaṅ.*

(5) *Cf. braḥyā sutTaḥsom* (VPK-1311).

(6) *Cf. suvănnaḥcăkkaḥ* (VPK-1323).

L'ermite s'attend que d'un jour à l'autre sa fille adoptive rencontre un prince charmant. Et sa "vue divine" lui permet même d'en prévoir le moment. Aussi, quand le jeune héros se présente, lui accorde-t-il presque immédiatement la main de celle qui, depuis quelque temps déjà, se plaignait de la solitude.

Indra, qui est le protecteur attitré du héros, a l'habitude de donner à ce dernier une de ses nombreuses filles du ciel Tāvatiṃsa. Quand l'une d'elles, lors d'une promenade sur terre, se lie à un être humain, il commence d'abord par la rappeler au ciel. Mais dès qu'il apprend que l'amant n'était autre que le Bodhisatta, il la renvoie sur terre et bénit le couple de ses voeux (1).

Le yakkha, quant à lui, manifeste davantage d'affection à sa fille adoptive qu'à sa propre fille, s'il en a une. Etant de race humaine, la fille adoptive cherche, tôt ou tard, à rejoindre le monde des hommes, et quand elle rencontre le héros, qui ne peut être que quelqu'un de puissant, puisque capable de pénétrer dans le territoire d'un yakkha, elle en tombe amoureuse et prend la fuite avec lui. Lorsqu'il découvre sa disparition, l'ogre sait tout de suite, ayant senti l'odeur de l'humain, ce qui est arrivé. Il se lance aussitôt à la poursuite des fugitifs et livre un combat féroce au ravisseur. Il est invariablement vaincu, car on ne saurait s'opposer à un Bourgeon-de-Bouddha et là, deux possibilités lui sont offertes : ou bien marier sa fille et faire don à son gendre de ses armes magiques (2), ou bien mourir plutôt que de survivre dans le déshonneur (3).

Comparativement à celui des autres beaux-pères, le comportement du roi est beaucoup plus complexe. Tout d'abord, c'est un homme qui manifeste une grande affection pour sa fille unique, affection si grande qu'elle prend un caractère parfois trouble, puisqu'il lui arrive de la cacher dans un pavillon situé en pleine forêt afin de la soustraire au regard des autres hommes. Aussi, lorsqu'il voit que malgré les précautions prises

(1) *dāv2 tāv rōeeaṅ*, p. 53 sqq.

(2) *dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2*, p. 260-262.

(3) *dāv2 sovăt*, p. 143.

sa fille est enceinte du héros, la colère et la honte s'emparent de lui. Bafoué, il cherche alors à affirmer son autorité devant son entourage et son peuple, mais son impuissance devant un amant décidé le rend plus ridicule encore. Alors, pour sauver les apparences, il lui offre la main de sa fille et le trône (1).

Le monde du palais

Comme dans la réalité, la vie au palais décrite par les romans classiques obéit à des règles bien établies. Chacun de ceux qui y vivent occupe, à des degrés divers, une fonction précise, bien qu'il n'y ait pas étanchéité entre les diverses hiérarchies.

Le monarque est en principe entouré de reines principales *(ăggaḥ maḥhesī)* dont le nombre varie suivant le bon vouloir de l'auteur; mais il semble que ces reines ne soient jamais plus de quatre, et entre elles existe une hiérarchie, "l'aînée" étant la favorite du Seigneur et Maître. Ces reines principales, de même que les reines secondaires *(maḥhesī)*, ne jouent apparemment qu'un rôle limité : assurer la descendance de leur auguste époux.

Juste après les reines viennent les *nāṅ snŏm* dont le nombre évolue entre 60.000 et 84.000 (2). Ces *nāṅ* sont à la fois dames d'honneur, demoiselles d'atour, concubines ou simples suivantes. Pour modeste que soit leur fonction, elles participent activement à la vie de la cour et surtout aux intrigues du palais en soudoyant les devins ou en faisant expulser du palais le héros nouveau-né et sa mère (3). En parfaites courtisanes, elles sont les premières à pleurer et à s'évanouir à l'annonce

(1) Voir *dāv2 liṅ daṅ*, p. 97-118; et *dāv2 hyn um1* (VPK-1417).

(2) *nāṅ åraḥbim*, p. 16; et *byā găngāk*, p. 25, 36. Notons que 84.000 est un chiffre symbolique; il rappelle à la fois l'âge du Gotama Buddha (84 = 12 x 7) et le nombre de versets (gāthā) composant le Tripiṭaka.

(3) *nān Tēṅ an1*, p. 70 sqq.

d'une nouvelle triste (1) et jouent les utilités quand l'occasion se présente.

Dans le domaine du gouvernement, car il faut bien que les affaires du royaume suivent leur cours, le roi est servi par une foule de dignitaires appelés communément *senā āmāt*. Le plus important d'entre eux est le *sēn moēeaṅ* ou Gouverneur Militaire, qui joue en quelque sorte le rôle de Premier Ministre. C'est à lui que le monarque confie le pouvoir quand il part en voyage ou part à la chasse à l'éléphant; il se voit aussi confier des missions comme, par exemple, inviter le héros à monter sur le trône ou formuler des voeux lors d'une cérémonie de sacre (2). Si haut placé soit-il, il participe volontiers aux complots, tant par vengeance que par intérêt personnel, et paie de sa vie ses échecs (3).

Les *senā* sont, en principe, des chefs militaires faisant partie de l'entourage du roi. Leur présence à la cour les fait toutefois apparaître comme de simples serviteurs du monarque, qui les emploie souvent comme exécuteurs de ses basses oeuvres, ce qui est surtout le cas dans les romans où le héros est un orphelin. C'est sans doute pour cette raison qu'on leur donne, en maintes occasions, l'épithète de "*senā hmāk khī2 kā*" (4).



(1) *dāv2 cănda̱gāt*, p. 19.

(2) *kām1bā2 kāp lāṅ*, p. 155-156.

(3) *nāṅ Tēṅ an1*, vol. II, p. 107 sqq.

(4) Litt.: "*senā* fiente-de-corbeau". "*senā hmāk khī2 kā*" est entré dans le vocabulaire courant au point de devenir proverbe. Il désigne les courtisans zélés ou les sbires à la solde d'un seigneur. L'origine de cette épithète se trouve dans un conte de *syv svāt* (*Un texte classique lao. Le syv svāt*, p. 37) et dans un texte intitulé "*brāmma̱hnā hmāk khī2 kā*" (VPK-75) : voulant démontrer au roi que les courtisans sont fourbes, *syv svāt*, le Docteur de la Loi, lui dit de leur faire goûter des *hmāk khī2 kā (Trichosanthes quinquangulata)*. De peur de déplaire au roi, les courtisans déclarent que ces fruits sont sucrés, alors que leur goût réel est amer. Ce faisant, ils dévoilent leur véritable nature.

Les gens du peuple

Parmi les gens du peuple, ceux dont parlent le plus les romans classiques sont les bateliers-marchands, qui sont présentés comme franchissant les mers pour aller commercer d'un pays à l'autre. Et sans doute est-ce en raison du parfum d'aventure qui s'attache à eux que, lors des escales, les romans font interpeller ces bateliers par des jeunes filles, mais aussi et surtout par des divorcées qui s'offrent à devenir leurs esclaves et se livrent avec eux à des joutes oratoires (1).

Les chasseurs font aussi parler d'eux. Les uns se contentent de prendre au piège des oiseaux qu'ils vendent à prix d'or ou qu'ils échangent contre de la nourriture. Les autres se saisissent, à l'occasion, de kinnarī (2) ou de belles femmes rencontrées dans la forêt en vue de les offrir au roi et d'obtenir une récompense. Mais la plupart de ces chasseurs sont tués par leurs captives avant d'avoir pu réaliser leur projet.

La grand-mère se distingue de ces humbles personnages dont on fait généralement peu de cas. C'est elle qui est chargée de veiller sur son petit-fils, un orphelin, et bien souvent elle est obligée de mendier pour le nourrir. Son dévouement lui vaut, dans bien des cas, de retrouver le teint de ses seize ans, grâce à l'eau de jouvence rapportée par ce petit-fils reconnaissant (3). Il arrive aussi qu'ayant recouvré sa jeunesse, on la marie à un roi et qu'elle devienne reine (4).

Les gens du peuple, tout au moins les hommes valides, sont — comme dans la vie courante — régulièrement réquisitionnés par le roi lorsque celui-ci lève une armée pour attaquer un pays voisin, au grand désespoir de leurs femmes et enfants, qui ne trouvent la sérénité et la joie qu'une fois les hostilités

(1) *dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå*, p. 32 sqq.

(2) *dāv2 sīdŏn* (VPK-1121).

(3) *kāṃ1bā2 Tĕn tan1*, p. 10.

(4) *dāv2 gătdaḥnām*, p. 9.

terminées, et l'époux et père revenu au foyer.

C'est lors de la description des foules participant aux fêtes que les auteurs s'attachent à décrire la mentalité et les comportements populaires. Il s'étendent en particulier sur les beuveries qu'elles suscitent, au cours desquelles les hommes s'enivrent en dansant et les mauvais garçons, profitant de la cohue, caressent ou même empoignent les seins des jeunes filles (1), qui se défendent comme elles le peuvent et crient que leurs mamelles ne sont point de la viande comestible (2).

La gardienne du parc

Le roman classique fait jouer à la gardienne du parc un rôle nettement en contraste avec sa modeste condition dans la vie courante. En effet, sa cabane est le lieu de refuge ou de rendez-vous d'une foule de personnages, des plus glorieux aux plus humbles.

Les reines victimes des intrigues de la cour et bannies du palais y reçoivent assistance et réconfort (3). L'héroïne perdue dans la forêt y séjourne jusqu'au moment où elle retrouve son amant ou son mari (4). Quant au héros, en général un prince venant d'une contrée lointaine, il y trouve non seulement un toit pour la nuit mais aussi nombre de renseignements sur les jeunes filles du voisinage (5). Et presque invariablement, il

(1) On trouve ce détail dans la quasi-totalité des romans classiques lao, yuan et khoeun. Ceci s'explique par le fait que les femmes, jadis, ne portaient pas de corsage. Les jours de fête, tout au plus, une écharpe enveloppait le torse, de l'épaule droite à l'aisselle gauche. A en croire les romans, la tentation était grande pour les hommes, y compris les moines et les novices récemment défroqués, de se livrer à ce jeu.

(2) *dāv2 kālaḥket*, vol. II, p. 155.

(3) *dāv2 nŏk kaḥpā phōeeak*, p. 15-21.

(4) *vănnaḥbām*, p. 39.

(5) *pwa Raṅ - pwa Ryv*, p. 70-72; et *dāv2 gătdaḥnām*, p. 60.

apprend que la fille du roi se rend souvent dans le parc avec ses suivantes pour y cueillir des fleurs et qu'elle se baigne dans l'eau claire de l'étang. Le prince ne peut s'empêcher d'aller l'épier et, captivé par ses charmes, demande à la vieille femme de lui servir d'entremetteuse.

La personnalité de la gardienne (1), intéressante par bien des aspects, appelle quelques observations. Son âge avancé — d'où l'appellation de *yā1 cāṃ svn*, qui signifie "vieille jardinière" ou "vieille gardienne du parc" (2) — lui vaut le respect et, de là, une certaine immunité. Consciente de cette situation, elle s'autorise à prendre des initiatives qui ne plaisent pas toujours au roi, mais celui-ci ne la punit pas pour autant, sachant qu'elle accomplit des tâches parfois ingrates. Son attitude est aussi commandée, on ne peut le nier, par sa bonté naturelle, qui la conduit à être secourable envers autrui, même envers les nouveaux-nés ayant des traits d'animaux et abandonnés sur des radeaux (3). Mais dans bien des récits, bienveillance et hospitalité ne relèvent pas, tant s'en faut, d'un total désintéressement. Et si elle recueille un orphelin qui avait volé des fruits du parc et saccagé sa plantation de canne à sucre, c'est parce qu'à la suite d'un rêve fait la nuit précédente, elle a la conviction que la chance va bientôt lui sourire (4).

D'une façon générale, qu'elle s'y attende ou non, la gardienne du parc est presque toujours récompensée de son dévouement lorsqu'enfin, le bien triomphant du mal, le récit se termine par un dénouement heureux.

(1) Dans *dāv2 pē* comme dans *dāv2 nŏk kaḥpā phōeak*, on parle tout d'abord d'un couple de vieux jardiniers puis, vers le milieu du récit, l'auteur oublie l'existence de l'homme pour ne plus parler que de la vieille jardinière, gardienne du parc.

(2) *yā1* signifie d'abord "grand-mère paternelle". Or, dans nombre de romans (*byā kosŏn maḥhārāt*, *dāv2 Tau1 gāṃ*, *căn smut*, etc.) la vieille gardienne du parc est également la grand-mère du héros-orphelin.

(3) Ainsi dans *dāv2 pē*, c'est une vieille jardinière qui recueille l'enfant à l'aspect extérieur d'un chevreau.

(4) *dāv2 kāṃ1 kā tāṃ*, p. 29.

I n d r a

Indra est souvent appelé *braḥ in* dans les romans lao (1). Les textes de la littérature lao, dans lesquels il intervient régulièrement, ne donnent aucune description détaillée de ce dieu. L'art traditionnel le représente, néanmoins, comme un être d'une grande beauté, au teint bleu vert, revêtu des attributs royaux et assis une jambe repliée sur l'autre, à la manière des rois.

Le rôle joué par Indra dans les romans classiques est presque toujours le même. Tout d'abord, il est le recours des couples sans enfants, qui s'adressent à lui, sans distinction de caste (2). Il est une sorte de garant du bon déroulement de l'action du roman, intervenant chaque fois que le héros ou l'héroîne se trouve dans une situation difficile (3), ou que quelque chose d'anormal et d'inhabituel se produit (4). Dans sa résidence du ciel Tāvatiṃsa, il est averti de la situation par l'inconfort soudain de son trône qui se durcit ou devient brûlant (5). Il jette alors un regard vers la terre et, voyant ce qui s'y passe, prend une décision qui l'amène soit à intervenir lui-même dans le monde des hommes, soit à y envoyer le devaputta Vissukamma (6).

Indra apparaît également dans les textes comme le pro-

(1) Aussi *inTā*, Sakka *(săkko)*, Sahassanayana (le dieu aux mille yeux) dont l'équivalent lao est *băn Tā* et *hăsnai*. Toutefois, dans *nāṅ Tēṅ an1* (p. 145-146), *hăsnai* est le frère puîné d'Indra.

(2) *nāṅ åraḥbim*, p. 9; *dāv2 nŏk kaḥpā phōeeak*, p. 2-4; et *dāv2 sīdaḥnŏnjai*, p. 2-4.

(3) Cf. *suvănnaḥ Tam1 gāṃ* (VPK-1339).

(4) Cf. *dāv2 căndaḥgāt* (p. 4).

(5) Le degré d'inconfort du trône d'Indra varie en fonction de la détresse dans laquelle se trouve son (ou sa) protégé(e) ou de l'immportance de la demande qui lui est adressée.

(6) Il semble que les auteurs des romans classiques lao aient emprunté cette habitude de faire intervenir Vissukamma dans la littérature extra-canonique lao — *lāṃ dāt jaḥkuṅ* (VPK-171) n'en est qu'un des exemples — en le faisant régulièrement descendre sur terre, sur ordre d'Indra, pour aider les humains.

tecteur, ou même le serviteur du Bodhisatta lors de ses séjours sur terre (1). Lorsqu'un bodhisatta est sacré roi, il fait le déplacement, emmenant parfois Brahma avec lui (2), pour officier à la cérémonie. Ses interventions se justifient par le fait qu'il est, en quelque sorte, le "père" du héros (3); elles sont d'autant mieux acceptées par les lecteurs que la littérature bouddhique et les moines ont fait de lui un recours pour les croyants.

De par ses interventions fréquentes en faveur du héros et de sa famille, Indra fait figure, dans les romans classiques, de *deus ex machina* qui sauve les situations compromises. Mais en est-il autant, comme l'a écrit L. Finot, "un domestique bien dressé [qui] répond au premier appel"? (4). Cette remarque ne correspond pas exactement à la réalité, car lorsqu'on lit de près les textes, on s'aperçoit que l'aide d'Indra est liée à la réalisation de certaines conditions. C'est ainsi que dans les romans où le héros est un orphelin, celui-ci se voit refuser toute assistance, du moins dans sa prime enfance, pour la raison qu'il n'a pas encore expié les actes déméritoires de ses vies antérieures (5). Ce n'est que lorsque cette condition est remplie que le héros-Bodhisatta peut compter sur la protection divine (6).

Si dans les légendes bouddhiques, Indra est l'obligé du Bouddha (7), dans les romans classiques lao il est le protecteur intéressé du Bodhisatta, quoique avec une part de sentimentalité,

(1) *Cf. nŏk yāṅ gāṃ* (VPK-648).

(2) *nāṅ Tēṅ an1*, vol. II, p. 117-120.

(3) Il arrive cependant, mais le cas est rare, que l'intervention d'Indra soit mal acceptée par le héros. Ainsi, dans *dāv2 suvănnaḥsām* (p. 24-25), sans demander l'avis de ce dernier, il descend sur terre pour lui dire qu'il est temps d'avoir un enfant. Le héros proteste avec véhémence, ne voulant point abandonner la vie religieuse pour s'adonner aux plaisirs sensuels.

(4) *Op. cit.*, p. 117.

(5) *kāṃ1bā2 kāp lāṅ*, p. 38; et *dāv2 kālaḥket*, p. 136.

(6) *dāv2 cănda ḥgāt*, p. 4.

(7) *Cf.* J. Masson, *La Religion populaire dans le Canon bouddhique pâli*. Louvain : Bibliothèque du Muséon, vol. 15, 1942, p. 45-52.

surtout si ce dernier, lors d'une vie antérieure, avait été un de ses fils dans le ciel Tāvatiṃsa.

Dieux et Divinités

Les dieux — ou déesses — autres qu'Indra jouent des rôles de moindre importance dans le roman classique. Brahma ne figure généralement que dans des formules incantatoires où l'on implore la protection des puissances célestes. Lorsqu'il est fait mention d'Īśvara, c'est pour lui faire offrir dix mille parasols au héros, lors de la cérémonie du sacre (1), ou le faire intervenir dans des batailles de crocodiles mais, face aux menaces, ils s'enfuit piteusement (2). Les interventions de Dharaṇī (3) sont également discrètes. Quand elle ne veille pas sur le cadavre d'un héros, dans l'attente qu'il soit ressuscité par Indra (4), elle le protège et le nourrit (5). Ses pouvoirs sont limités et il lui arrive de prendre la fuite, apeurée par la violence des combats (6).

Les divinités, qu'elles soient célestes ou terrestres, qu'elles fassent ou non partie de la mythologie hindoue, sont nombreuses dans les romans, où elles jouent des rôles divers.

Les *thēn*, assimilés par la croyance populaire tantôt à des génies supérieurs, tantôt à des divinités — puisqu'ils sont censés habiter les étages inférieurs du ciel — sont réputés détenir le pouvoir de faire tomber la pluie. Mais bien qu'étant

(1) *byā găngāk*, p. 29.

(2) *dāv2 kai daṅ*, p. 16-24.

(3) Dharaṇī est communément considérée comme la déesse de la terre. L'image la plus populaire d'elle est celle d'une déité tordant son chignon. L'eau qui en coule noie l'armée de Māra (voir sa représentation dans *La Sculpture en Thailande* de J. Boisselier. Paris : Office du Livre, 1974, p. 175).

(4) *kāṃ1bā2 kāp laṅ*, p. 39.

(5) *dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2*, p. 54-55.

(6) *dāv2 sovăt*, p. 133.

l'objet d'un culte, on n'en croit pas moins qu'ils ont les défauts des humains. La littérature dépeint leur roi comme jaloux de voir les dieux et les gardiens de l'univers rendre hommage à un héros aux mérites innombrables (1), et le montre — bien que les *thēn* de sexe féminin passent pour être douées d'une beauté incomparable — comme vouant aux femmes des humains une passion qui lui vaut bien des humiliations, à la suite desquelles il regagne honteusement le ciel (2).

Dans les contes et légendes, les divinités célestes viennent régulièrement visiter la terre ou s'y installent à demeure. Dans les romans classiques les filles d'Indra descendent du ciel, soit pour se promener dans les parcs et y respirer le parfum des fleurs (3), soit parce qu'elles ont envie de vivre ailleurs que dans les étages célestes (4), soit parce qu'elles ont une mission à remplir (5). En s'établissant sur terre, elles gardent leurs prérogatives et sont entourées de milliers de suivantes descendues avec elles. Les hommes n'ont pas l'occasion de les rencontrer, car elles habitent généralement une île entourée d'eaux acides (6). Elles ne cherchent d'ailleurs pas la compagnie des humains, car elles ne supportent pas leur odeur (7). Mais si le héros vient à leur rencontre sur son cheval volant, elles deviennent ses épouses, ce qui les ravale au rang de simples mortelles, mais n'enlève rien à leur grande beauté.

Les divinités terrestres dont parlent le plus les romans sont les *dan*, appelés aussi *byādan* . Ce sont des divinités de sexe masculin habitant les forêts et se montrant tour à tour bienveillants ou malveillants. C'est ainsi, par exemple,

(1) *byā găngāk*, p. 31 sqq.

(2) *dāv2 kāṃ1bā2 phī nay2*, p. 34 sqq.

(3) *dāv2 tāv rōeeaṅ*, p. 47.

(4) *dāv2 sovăt*, p. 187.

(5) *nāṅ Tēṅ an1*, p. 93.

(6) *dāv2 sovăt*, p. 18 et 233.

(7) Dans *dāv2 sovăt* (p. 187), une divinité céleste se plaint à Indra de la mauvaise odeur des humains et lui demande de ne pas l'envoyer renaître parmi eux.

qu'un *byādan*, soigné par le héros, lui donne avant de mourir un sabre et des chaussures magiques (1), alors qu'un autre *dan*, au contraire, essaie de le tuer pour s'emparer de son épouse (2). Le comportement changeant des *dan* s'explique par le fait qu'ils tiennent à garder pour eux seuls toutes les "fleurs" (femmes) de la nature, et les hommes qui se promènent dans la forêt avec leurs épouses ne sont pour eux que des ennemis (3). Dans les textes, leurs pouvoirs sont cependant limités, car ils se laissent enrôler par les yakkha pour les seconder dans des actions guerrières.

Les divinités habitant dans les grottes (4) ou dans les arbres sont présentées comme bienveillantes envers les humains; mais certains auteurs leur font prendre parfois des libertés avec les normes morales puisque l'une d'elles, une rukkha-devatā, va même jusqu'à enlever le fils du héros pour le mettre dans le lit de la fille d'un yakkha, sans avoir pour autant obtenu le consentement de celle-ci (5).

Kinnara et KinnarĪ

Lorsque, dans les textes, on évoque les kinnarĪ, le nom de *nāṅ maḥnorā* vient tout de suite à l'esprit. En effet, la belle et séduisante créature, mi-femme mi-oiseau au visage humain avenant et au buste nanti de seins bien fermes, est symbole de volupté. Sa célébrité s'explique en partie par les aventures que lui attribue la littérature (6), mais aussi par une danse qui porte son nom.

(1) *dāv2 lin daṅ*, p. 10; et *dāv2 cănḍaḥgāt*, p. 40.

(2) *dāv2 kālaḥket*, p. 116.

(3) *Cf.* Thao Pangkham, *Sinsay, Chef-d'oeuvre de la littérature lao*. Vientiane, 1965, p. 46.

(4) *kāṃ1bā2 kāp lāṅ*, p. 42.

(5) *dāv2 cănḍaḥgorŏp*, p. 55.

(6) *nāṅ maḥnorā* est l'héroïne d'un des récits du Paññāsajātaka

L'image que les Lao se font de la kinnarī est celle d'une créature gaie et dévergondée (1), ou même licencieuse. En effet, la vue d'un jeune et beau prince la plonge dans un grand émoi. Elle n'hésite pas un instant à l'enlever et à l'emmener chez elle pour se livrer à des ébats amoureux (2). Mais prise de remords, car elle est bonne fille, elle aide son amant à retrouver l'épouse qu'il avait perdue et recherchait, avant d'avoir lui-même été enlevé. La kinnarī répare de son mieux le mal causé en demandant pardon à l'héroïne et en s'occupant de l'enfant que celle-ci met au monde (3). Son dévouement est, la plupart du temps, récompensé, car lorsque le héros retourne chez ses parents pour prendre la succession du royaume, il la ramène avec lui ou la fait chercher par ses hommes (4).

Curieusement, on parle peu des kinnara, les mâles. Un seul texte, *dāv2 kālaḥket*, fait mention d'un roi kinnara qui, sur les conseils d'un devin, abandonne ses filles, des triplées kinnarī, sur un radeau, acte qu'il regrettera par la suite.

Quoiqu'il en soit, si la littérature indienne accorde une belle place aux kinnara et kinnarī en les décrivant comme de bons époux (5), les textes lao et tai, quant à eux, de même que les peintures murales (6), ne semblent retenir que le côté sensuel de ces êtres mythiques qui passent pour être l'incarnation même de l'amour (7).

connu au Laos sous le nom de *dāv2 sīsudŏn* (*Cf.* หนังสือพระเจ้า ๕๐ ชาติ , p. 129-197) et en Thailande sous le nom de Sudhana Jātaka (*Cf.* ปัญญาสชาดก ฉบับหอสมุดแห่งชาติ, p. 25-75). Son épisode le plus connu est celui où *nāṅ maḥnorā* ôte sa parure de plumes pour se baigner dans un étang. Attrapée par un chasseur, elle est présentée ensuite au héros dont elle devient l'épouse.

(1) L. Finot, *op. cit.*, p. 117.

(2) *dāv2 kālaḥket*, p. 114-128; et *dāv2 lin daṅ*, p. 33-36.

(3) *dāv2 suvănnaḥsām*, p. 28.

(4) *dāv2 kālaḥthā*, vol. II, p. 203 sqq.

(5) Anuman Rajadhon (Sathien Koset), เมืองสวรรค์ และผีสางเทวดา *(Le monde céleste, les génies et les divinités.* Bangkok : Bannagan, 2515 E.B., p. 225.

(6) J. Boisselier, *La Peinture en Thailande* . Paris : Office du Livre, 1976, p. 54, 55 et 76.

(7) Un texte lao fait cependant exception. C'est *smāt kinnaḥrī nŏk nay2* (VPK-1005) qui donne des kinnarī une image d'épouses fidèles.

Nāga et Ṅoēeak

Les nāga figurent très souvent dans la littérature lao et ils sont tellement vivants dans l'imagination populaire que les auteurs n'ont jamais jugé utile de les décrire. Les romans les font habiter dans un domaine aquatique ou souterrain, soit au fond de la terre (1), et les montrent pratiquement toujours bienveillants à l'égard des hommes. C'est l'exception si l'un d'eux leur manifeste de l'hostilité (2).

Doués de pouvoirs surnaturels, ils sont décrits comme capables de se transformer en êtres humains afin de prendre leur plaisir avec les femmes des *thēn* (3), de faire apparaître des routes aux abords décorés de fanions-de-la-victoire ainsi que des ponts d'or et d'argent en vue de fêter l'accession au trône d'un héros-orphelin (4), et de faire surgir des palais resplendissants (5) ou des îlots au milieu de l'océan pour que le Bourgeon-de-Bouddha puisse se reposer avant de poursuivre sa route (6). Ils apportent aussi leur aide au héros en lutte contre des ennemis (7).

Mais, tout puissant qu'il soit, un roi des nāga, quand il vient sur terre, ne s'en trouve pas moins à la merci des humains et parfois d'un simple chasseur qui le capture et le vend ficelé comme un vulgaire serpent (8). Il lui arrive également, pendant qu'il est tout à son plaisir de s'ébattre dans l'eau, d'être attrapé par son ennemi héréditaire, le garuḍa (9).

(1) *dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2*, p. 55.

(2) Le seul cas que nous ayons relevé figure dans *dāv2 sovăt* (p. 258-259) où le nāga manifeste de l'hostilité au héros par jalousie pour une femme.

(3) *byā găngāk*, p. 88-90.

(4) *dāv2 kāṃ1bā2 phī nay2*, p. 97-98.

(5) *byā găngāk*, p. 35-36; et *braḥ lăk - braḥ lām* (VPK-807).

(6) *đāv2 kālaḥket*, p. 150-151.

(7) *byā găngāk*, p. 64-66.

(8) *kāṃ1bā2 kāp lāṅ*, p. 60.

(9) *đāv2 sovăt*, p. 204 sqq.

Dans un cas comme dans l'autre, il est sauvé par le héros-Bodhisatta qu'il remercie en lui faisant découvrir la splendeur du pays des nāga, en lui enseignant des mantra et en lui faisant don d'objets magiques (1).

Si les nāga se montrent habituellement bien disposés envers les hommes, il n'en est pas de même des *ṅōeeak*, appelés aussi *phī ṅōeeak* , génies aquatiques qui, dans les romans, s'attaquent aux êtres humains, soit pour les manger (2), soit pour les noyer afin d'en faire leurs compagnes ou leurs compagnons.

Yakkha et YakkhinĪ

Dans la croyance populaire, les yakkha, yakṣa, ou *yăk* sont assimilés à des sortes d'ogres doués de pouvoirs surnaturels (3). Dans la littérature, ils sont souvent décrits comme ayant une taille gigantesque (4), un physique repoussant avec des cheveux crépus, des yeux rouges (5) et des crocs menaçants. Il est cependant intéressant de noter que pour la littérature lao, tous les yakkha ne sont pas forcément des êtres terrifiants ou démoniaques. Il /en existe, en effet, des bons et des mauvais. Parmi les bons, le premier à mentionner est Vessavaṇa, le roi des yakkha, qui est considéré comme une divinité au même titre qu'Indra, Brahma et DharaṇĪ, sans doute parce que d'après une légende bouddhique, il aurait assuré la pro-

(1) *kāṃ1bā2 kāp lāṅ*, p. 90 et 168.

(2) *Ibid.*, p. 105.

(3) Anuman Rajadhon, *op. cit.* (p. 141), note qu'en Thailande l'on confond souvent yakkha et asura.

(4) Dans *dāv2 surivŏṅ* (p. 160) et *dāv2 sovăt* (p. 131) un yakkha peut, grâce à ses pouvoirs, prendre la taille d'une montagne.

(5) Dans les jātaka, la yakkhinĪ se différencie de l'être humain par ses yeux rouges et son odeur corporelle qui s'apparente à celle des animaux. Dans *nāṅ Tēṅ an1* (p. 199), *nāṅ Paḥdummā* se plaint que les yakkha sentent aussi mauvais que des buffles, et demande à son père adoptif, le yakkha *hăthcăk*, de lui donner des dames de compagnie de race humaine.

tection du Bouddha (1). C'est d'ailleurs en partie grâce à son aide que *byā gǎngāk* peut, dans le roman du même nom (2), remporter la victoire sur une divinité céleste.

En dehors de Vessavaṇa et de quelques yakkhinī (yakkha femelles), les yakkha personnifient l'esprit du mal, ce qui explique l'épithète de *mān* (3) qui leur est attribuée. Ils passent pour être doués de pouvoirs surnaturels qu'ils utilisent tant pour capturer des animaux et des humains (4) que pour lutter contre les intrus qui pénètrent dans leur territoire. Les romans classiques lao décrivent avec force détails les combats interminables que livrent les yakkha contre le héros (5). Tous les moyens leur sont bons pour obtenir la victoire, aussi bien la ruse (6) que l'emploi d'armes magiques, en passant par la récitation de mantra qui leur permettent d'accomplir des exploits extraordinaires tels que se multiplier à l'infini, prendre les formes les plus repoussantes ou faire apparaître des animaux hideux (7). Dans tous les cas, que la bataille soit de longue ou de courte durée, le yakkha se retrouve vaincu et parfois

(1) *vetsuvǎn* ou Vessavaṇa Kubera est un des quatre rois du Cātummahārājikā, la partie inférieure du monde des deva, où il règne sur le côté Nord (Malalasekera, *op. cit.*, vol. I, p. 861 et vol. II, p. 948 sqq.).

(2) *byā gǎngāk*, p. 58.

(3) Dans les romans lao, *mān* désigne généralement les êtres diaboliques qui s'opposent au héros. Dans le langage courant, *byā mān* (le roi des *mān*) se rapporte à Māra, alors que *mān*, employé seul, s'applique aux gens qui cherchent à nuire à autrui ou à la société

(4) *smāt cǎndaḥPǎtjot* (VPK-1002) est un des nombreux romans qui développent ce thème.

(5) A titre d'exemple, signalons que *dāv2 kālaḥket* consacre 132 pages à ces combats (p. 90-93, 135-207 et vol. II, p. 29-101), *dāv2 lin daṅ* 69 pages (p. 111-179); et *nāṅ Tēṅ an1* 33 pages (vol. II, p. 25-35 et 61-82).

(6) Dans *dāv2 sovǎt* (p. 141), un roi yakkha, sur le point d'être vaincu, se déguise en ermite pour persuader le héros de cesser le combat.

(7) Dans *nāṅ Tēṅ an1* (vol. II, p. 27) un roi yakkha tente de faire peur au héros en faisant apparaître des êtres tantôt à tête d'éléphant et corps d'homme, tantôt à tête de crocodile et corps de poisson.

tué. S'il est ressuscité par le héros, ce qui n'est pas toujours le cas, il se met à son service et, pour se faire pardonner, lui offre son territoire, des biens de toutes sortes ou même sa fille. Il arrive aussi que le yakkha vaincu se range aux côtés du vainqueur pour aller combattre son ancien suzerain dont il subissait les exactions et auquel il était redevable d'un tribut d'or et d'argent (1).

En dehors de son penchant pour la guerre et les actions violentes, le yakkha est aussi décrit comme étant vorace et libidineux. Il n'hésite pas à enlever les femmes d'autrui, lorsqu'il les trouve belles, dans l'intention d'en faire ses épouses (2). Il est aussi sans pitié, car s'il parvient à vaincre un roi, il en profite pour assouvir ses passions en prenant son plaisir avec toutes les femmes du palais, qu'elles soient princesses ou roturières, mariées ou vierges (3).

Si le yakkha se montre intraitable et violent avec ceux qu'il estime être des envahisseurs, il n'est cependant pas dépourvu de sentiments vis-à-vis des siens. Il se montre sensible à la beauté de la nature, aux fleurs, et en cueille volontiers pour les offrir à ses épouses. Dans ses pérégrinations, il lui arrive de trouver des petites filles dans des lotus; loin de les manger, il les ramène dans son palais pour en faire ses filles adoptives, dont il satisfait les moindres caprices (4).

Quant aux yakkhinī, elles jouent un rôle plus effacé que leurs congénères mâles, mais nullement négligeable. En bonne épouse, la yakkhinī ou *nāṅ yăk* tente de calmer les ardeurs de son mari toujours prêt à partir à la recherche de nouvelles conquêtes et le prévient, grâce à des rêves prémonitoires, des dangers qui le menacent (5). Mais ses conseils restent souvent

(1) *nāṅ Tēṅ an1*, p. 36.

(2) *dāv2 kālaḥket*, p. 16 sqq.

(3) *dāv2 lin daṅ* (p. 18 et 117 sqq.) précise même que le gros phallus du yakkha cause des douleurs aux femmes du palais, qui n'osent élever la moindre protestation.

(4) *nāṅ Tēṅ an1*, p. 186 sqq.; et *dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2*, p. 98.

(5) *dāv2 kālaḥket*, p. 16 sqq.

sans effet, car si le mari yakkha se montre galant et affectueux vis-à-vis d'elle, il ne désire pas qu'elle intervienne dans ses affaires.

Quand elle est veuve ou esseulée, la yakkhinī adopte une attitude voisine de celle du mâle, mais avec des traits de caractère féminins. Tout autant que les yakkha, la soif insatiable de viande fraîche la pousse à chasser les animaux et les êtres humains (1). Mais lorsqu'un homme lui plaît, il le lui faut à tout prix. Prenant la forme d'une jeune fille, elle le subjugue et le maintient sous son charme (2). Il arrive aussi que, guidée par l'instinct maternel, elle donne refuge aux jeunes princes qu'elle voulait tout d'abord manger (3). Et souvent, lorsqu'elle décide de les laisser repartir dans le monde des hommes, elle leur enseigne des gāthā et des mantra, pour qu'ils puissent se protéger contre d'éventuels ennemis, et leur donne des armes magiques (4). Sa bonté est parfois payée de retour par le héros qui lui manifeste sa reconnaissance (5).

phī ou génies

Dans la croyance populaire, les *phī* (génies) sont en nombre si élevé qu'il serait vain de vouloir les énumérer tous. Certains d'entre eux passent pour avoir une forme bien déterminée, alors que d'autres sont réputés impalpables ou invisibles. Ils peuvent être bienveillants ou malveillants, leur attitude variant en fonction du comportement des êtres humains à leur égard. Il n'est donc pas étonnant qu'on retrouve ces *phī* dans

(1) Le thème de la yakkhinī mangeuse d'hommes se retrouve dans toute la littérature classique et bouddhique.

(2) Ce thème se répète dans de nombreux romans. Nous n'en citons que trois : *kēv2 hnā2 mā2*, p. 33 sqq.; *dāv2 cănda̱goro̱p*, p. 22 sqq.; et *dāv2 surivo̱n̆*, p. 13.

(3) *nāṅ sip saṅ* (VPK-542).

(4) *pwa Raṅ - pwa Ryv*, p. 19-27.

(5) *dāv2 kāla̱thā*, p. 111.

tous les grands romans de la littérature classique, parmi lesquels des *phī Pā1* (*phī* de la forêt) et des *phī yāvāy* qui sont réquisitionnés pour toutes sortes de services (1); des *phī mēnrāṃ*, *Bā2 sēt* et *meg gŏp* qui se trouvent sous les ordres du roi des yakkha (2); des *phī boṅ*, *boṅ mā2* ou *boṅ Pau2* qui tentent de se saisir de ceux qui s'aventurent dans la jungle (3); des *phī Pap* qui essaient de se repaître des entrailles des êtres humains (4); des *phī kaṅ kay* qui terrorisent les habitants par leurs cris (5); des *Pīsā sōeea2* qui enlèvent des êtres humains (6); des *phī sōeea2* qui sont assimilés tantôt aux génies protecteurs tantôt aux yakkha (7); des *phī khaḥmot* ou *nāṅ phī pårisāt* qui s'apparentent aux yakkhinī (8); des *phī phet* (peta) qui sont des revenants affamés (9); des *phī hlvṅ* ou "grands *phī*" qui subjuguent les êtres vivants (10); des *phī nay2* ("petits *phī* ") qui peuvent se révéler comme de bons serviteurs (11); et des *phī mēnTādak* qui se comportent comme des troupes mercenaires (12).

Quant au *phī mōeeaṅ* qui, dans les pays tai, fait l'objet d'un culte tout à fait particulier et dont la personnalité tranche

(1) Dans *dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2* (p. 177), les *phī Pā1* se voient inviter à venir habiter les maisons d'une nouvelle cité que l'orphelin fait surgir magiquement en pleine forêt. Dans *dāv2 kāṃ1bā2 phī nay2* (p. 36-38), ils sont requis, en même temps que les *phī yāvāy*, par le *byā thēn* (génie céleste) pour l'aider à s'emparer de la femme du héros.

(2) Dans *dāv2 lin daṅ* (p. 135-139), ces *phī* au nombre de douze millions aident le yakkha *kālaḥsā* à combattre le héros.

(3) *nāṅ Tēṅ an1*, p. 103; *dāv2 kāṃ1bā2 phī nay2*, p. 12; et *dāv2 kālaḥket*, p. 110.

(4) *pwa Raṅ - pwa Ryv*, p. 97.

(5) *kāṃ1bā2 kāp lāṅ*, p. 35.

(6) *nāṅ Tēṅ an1*, vol. II, p. 11. Notons que *Pīsā* est une déformation du pâli pisāca (génie malfaisant).

(7) *nāṅ Tēṅ an1*, p. 94.

(8) *kēv2 hnā2 mā2*, p. 40, 46-49.

(9) *kāṃ1bā2 nā jēṅ*, p. 34.

(10) *dāv2 lin daṅ*, p. 143; et *dāv2 sovăt*, p. 28.

(11) *Cf. dāv2 kāṃ1bā2 phī nay2.*

(12) *dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå*, vol. II, p. 42-51.

sur celle de tous les autres *phī*, non seulement il remplit dans la littérature classique le rôle de protecteur de la cité (1), qui est d'ailleurs le sien dans la croyance populaire (2), mais de plus, il arrive que ce soit à lui et non pas à Indra que l'on adresse une invocation pour conquérir le coeur d'une bien-aimée (3), pour faire venir plus vite un médicastre chargé de guérir une princesse (4), ou pour s'assurer une protection pendant un voyage (5). Comme pour les autres *phī*, l'invocation n'est pas seulement verbale mais s'accompagne, comme dans la vie courante, d'offrandes ou même de sacrifices. En plus des attributions qui lui sont habituellement reconnues, le *phī mōeeaṅ* se voit aussi confier le rôle d'entremetteur avec les *phī daɨ2* et les génies célestes (6) — afin de témoigner en faveur des humains — ou même celui de compagnon du héros-Bodhisatta (7). Dans ce dernier cas, il participe étroitement à toutes les aventures du héros et va même jusqu'à lutter à ses côtés contre les yakkha (8).

L'omniprésence et le rôle des *phī* dans le roman classique lao témoignent de l'importance qui leur est accordée depuis des siècles dans la vie de tous les jours.

(1) *kiṅ1 cōeeaṅ hān*, p. 2.

(2) Voir Anuman Rajadhon, *op. cit.*, p. 360-361.

(3) *dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2*, p. 129.

(4) *nidān nok cak*, p. 23.

(5) *pwa Raṅ - pwa Ryv*, p. 65.

(6) Il remplit ce rôle dans, entre autres, *kiṅ1 cōeeaṅ hān* (p. 5).

(7) Dans *nāṅ Tēṅ an1* (II, p. 125), le génie tutélaire du royaume *(phī mōeeaṅ)* est une pré-incarnation d'Ānanda, le disciple et compagnon du Bouddha.

(8) Dans *nāṅ Tēṅ an1* (II., p. 9 sqq), le compagnon de *suriyŏṅ* le Bodhisatta est appelé tantôt *phī sōeea2*, tantôt *phī mōeeaṅ*, ce qui tend à prouver, comme l'affirme Anuman Rajadhon (*op. cit.*, p. 360), que ces deux appellations concernent le même *phī*.

L e s a n i m a u x

Comme dans les contes de *nāṅ TăṅTai* (1), les romans classiques lao mettent aussi en scène des animaux dont l'importance varie en fonction du rôle qu'ils jouent auprès du héros.

Les animaux qui participent activement à la vie du héros sont en général ceux qu'il a sauvés, soit en les achetant à un chasseur qui les avait capturés, soit en les libérant des pièges tendus par lui. En règle générale, ces rescapés de la mort ne sont pas de vulgaires animaux, mais les rois de l'espèce animale à laquelle ils appartiennent. Doués de pouvoirs surnaturels, ces êtres tiennent tous à manifester leur reconnaissance à l'homme qu'ils considèrent comme leur bienfaiteur ou leur sauveur (2).

De tous les animaux, les oiseaux sont ceux qui se révèlent les plus proches amis du héros (3). L'un d'eux, le roi des mainates — qui peut, grâce aux mantra, prendre une taille géante — lui sert, comme dans *dāv2 kālaṭhā*, de monture, d'entremetteur et de frère de combat (4). Nombreux sont les autres volatiles qui lui manifestent leur amitié et lui apportent leur aide, comme par exemple le martin-chasseur et le merle mandarin qui, dans *kāṃ1bā2 Tĕn tan1* , lui apportent des fruits aux vertus curatives et lui font rencontrer des princesses esseulées, ou comme le roi des corbeaux qui, dans *kāṃ1bā2 kāp lāṅ*, lui donne la fameuse pierre *maḥnījo*.

Les autres animaux que les romans mettent en scène — roi des lions, des tigres, des éléphants d'eau, des cerfs, des

(1) Les contes de *nāṅ TăṅTai* sont l'équivalent lao du Pañcatantra (*Cf.* นิทานมาวตันไต , *nidān nāṅ TăṅTai, op. cit.*).

(2) Par exemple, dans *dāv2 yī* (VPK-1449), un coq témoigne sa reconnaissance au héros en faisant apparaître une ville qui recevra plus tard le nom de Bārāṇasī.

(3) On a relevé une exception à cette sorte de règle. Dans *subrŏmmaḥ mokkhā* (VPK-1255), c'est un chien à neuf queues qui joue ce rôle.

(4) Dans ce roman, le mainate remplace le cheval volant; c'est sa monture aussi bien que son camarade.

aigles, des civettes, des grenouilles, des abeilles, des termites, des mites, etc. — aident généralement le héros à guerroyer contre les génies célestes (1) ou contre les tyrans (2). Mais les animaux qui jouent un rôle dans ces textes ne sont pas tous ses amis. Lorsqu'il voyage, il lui arrive de lutter contre des bêtes sauvages qui tentent de lui barrer le passage (3), contre des crocodiles mangeurs d'hommes (4), contre des vautours, aigles, serpents ou tigres qui dévastent les villes et dévorent leurs habitants (5), ou contre des animaux qui sont au service de ses ennemis, et parmi lesquels on trouve un hibou et un écureuil volant qui essaient de faire périr son épouse afin qu'elle renaisse au ciel et devienne la femme du roi des *thēn* (6).

En dehors des animaux amis ou ennemis du héros, il y a lieu de mentionner les autres, ceux qui meublent le récit ou qui participent indirectement à son existence, comme cette poule blanche aux plumes parfumées qui, dans *dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kêv2*, l'attire dans le monde souterrain des nāga, ou ces moineaux qui, dans *căn smut*, le remontent à la surface de la terre, ou encore ces gibbons qui le font pleurer par la tristesse de leurs cris plaintifs (7).

Le cheval volant appelé *mā2 kăṇṭhăk* chez les Thai, Yuan et Khoeun et *mā2 maḥnikāp* au Laos et dans le Pays Isan, joue un rôle important dans nombre de romans lao, notamment dans *braḥ lăk - braḥ lām, dāv2 kālaḥket, dāv2 sovăt, dāv2 lin daṅ, dāv2 surivŏṅ*. D'après ses représentations dans l'art traditionnel, il est dépourvu d'ailes, ce qui ne l'empêche

(1) *Cf. byā găngāk.*

(2) *Cf. dāv2 kāṃ1bā2 phĪ nay2.*

(3) *dāv2 kālaḥthā,* vol. II, p. 173-176.

(4) *dāv2 kai daṅ*, p. 32 sqq.

(5) *kaṃ1bā2 Tĕn tan1*, p. 53, 72; et *dāv2 gătdaḥnām*, p. 30 sqq.

(6) *dāv2 kāṃ1bā2 phĪ nay2*, p. 38 sqq.

(7) Le gibbon est présent dans la quasi-totalité des romans classiques lao.

pas, grâce à ses pouvoirs magiques, de se propulser dans les airs à la vitesse du vent.

Bien que les conditions dans lesquelles le cheval est associé au héros varient d'un texte à l'autre (1), il participe à toutes les aventures de ce dernier et prend soin de lui comme un aîné le ferait de son jeune frère (2).

Sa connaissance de l'Himavant, où il se rend fréquemment pour brouter l'herbe, et son goût pour les voyages l'aident à repérer les filles d'ermites en âge de se marier ou les princesses souffrant de la solitude. Aussi emmène-t-il le héros à leur rencontre lorsque celui-ci est en âge de partir à l'aventure.

Son penchant pour la liberté et ses escapades dans la forêt sont, parfois, à l'origine de mésaventures, comme celle d'être capturé par un yakkha et enfermé dans une cage de fer (3). Guerroyant aux côtés du héros, il a la spécialité d'envoyer, avec ses sabots, les têtes des yakkha rouler jusque dans l'océan, pour empêcher que ces ogres ne les recollent à leurs corps et ne reviennent à la charge (4).

Entre deux combats contre les yakkha, il surveille d'un oeil distrait les ébats amoureux du héros et rappelle ce dernier à ses devoirs lorsque les choses traînent en longueur. Au besoin, il sépare les amoureux, traitant l'amante de femme libidineuse *(hī gyv)*, et repart avec son maître sur le dos (5).

A l'égard de l'héroïne, il se montre prévenant et la promène, quand elle le désire, pour lui montrer les beautés de la nature. Il partage aussi les joies et les peines de la jeune femme et souffre "comme si dix mille haches lui tail-

(1) Dans *sudaḥnū* (VPK-1317), sa naissance précède celle du héros, qu'il est destiné à servir; dans *dāv2 sovăt*, il naît en même temps que le héros; dans *dāv2 kālaḥket*, il appartient au père de celui-ci; et dans *dāv2 surivŏṅ*, il est donné au héros par un ermite.

(2) On trouve cette comparaison dans *dāv2 sovăt*, p. 128.

(3) *Ibid.*, p. 160.

(4) *dāv2 kālaḥket*, p. 90-94.

(5) *dāv2 sovăt*, p. 147.

ladaient la chair" (1) quand un malheur s'abat sur elle. En retour, l'héroïne lui offre de l'herbe tendre, et l'affection qu'elle lui témoigne se double d'une certaine considération (2).

Le cheval volant n'apparaît pas, dans les romans lao, comme une simple monture. Il est à la fois entremetteur, compagnon de route, ami et loyal serviteur, puisqu'il meurt en même temps que le héros et le suit au ciel pour continuer à le servir (3).

L e n o v i c e

Jadis, les parents faisaient entrer leurs jeunes garçons dans le noviciat, autant par idéal religieux que par souci de leur donner une éducation, car la pagode était la seule école existante (4). Tout en apprenant les premiers rudiments de l'écriture et des sutta (prières), le jeune novice, appelé *cwa* ou *nen* (5), devait en retour servir le moine qui l'avait pris sous sa protection (6). Si, dans le monastère, les règlements étaient sévères (7) et les châtiments corporels fréquents, le novice

(1) *dāv2 kālaḥket*, p. 128.

(2) Avant de le monter, elle lui en demande régulièrement la permission et s'en excuse (*dāv2 surivŏṅ*, p. 125-127). Quant au héros, il salue toujours trois fois le cheval volant avant de l'enfourcher (*dāv2 sovăt*, p. 92).

(3) *dāv2 sovăt*, p. 303.

(4) *Cf*. G. Condominas, "Notes sur le Bouddhisme populaire en Milieu rural" in *B.A.R.L.*, N° 9, p. 57.

(5) *cwa* n'est en usage qu'au Laos, tandis que *nen* (du pâli sāmaṇera) est utilisé aussi bien au Laos qu'en Thailande.

(6) D'après N. Abhay ("Le Bouddhisme Lao" in *France-Asie*, N° 118-119, 1956, p. 929), l'enfant appartient au moine et fait ici son apprentissage de domestique. On retrouve dans les romans la même pratique chez les jeunes gens qui sont élèves ou disciples d'un ermite.

(7) Alors que les moines sont tenus d'observer 227 règles de conduite, les novices n'en observent que 10 — ce qui est tout de même pénible pour un enfant habitué, jusqu'alors, à une vie facile.

n'en conservait pas moins le côté espiègle de l'enfant et les tentations de l'adolescence. Ce n'est qu'à vingt ans qu'il pouvait se faire ordonner bhikkhu et acquérir, en quelque sorte, une personnalité et une relative indépendance vis-à-vis des autres membres de la communauté religieuse.

Les romans classiques donnent cependant une vision différente du garçon appelé à devenir novice. Ils le présentent comme un enfant incapable du moindre effort, ne faisant que manger et dormir, se levant tard le matin et ne se donnant même pas la peine de s'éloigner de la maison pour aller faire ses besoins.(1) C'est pour remédier à ce comportement et dans l'espoir de le voir s'amender que ses parents, quand ils ne le chassent pas (2), le mettent à la disposition du supérieur du monastère. Mais la prise de froc ne semble changer en rien sa conduite et ses habitudes, à en juger par l'image habituelle que donnent les textes du novice. Il est dépeint comme "paresseux, sale - son corps étant couvert de dartres - têtu, désobéissant et même voleur, puisqu'il subtilise de la nourriture pour manger aux heures défendues" (3).La liste de ses défauts, loin de s'arrêter ici, continue avec les romans qui font état de novices qui laissent libre cours à leurs passions et commettent des actions que la morale réprouve (4). De tels manquements à la discipline peuvent l'obliger en fin de compte à

(1) *jyṅ nay2 corahTo*, p. 2-5.

Les maisons traditionnelles lao étant dépourvues de latrines, les habitants d'un village sont obligés de se lever tôt le matin pour aller faire leurs besoins dans la forêt avoisinante. Ceux qui se lèvent tard doivent s'éloigner des habitations et pénétrer assez loin dans les bois. Un proverbe lao résume bien la situation : "Qui se lève tôt fait ses crottes à proximité,qui se lève tard (doit) les faire au loin".

(2) Dans *dāv2 sīdaḥnŏnjăy hlōe dāv2 jyṅ hmyṅ2* (p. 11-13), le jeune *sīdaḥnŏnjăy* est chassé par ses parents pour avoir tué sa soeur.

(3) *Cf.* Charuwan Dhammawat,วิเคราะห์เพลงเด็กอีสาน (*Analyse de Chants d'enfants du Nord Est* [*de la Thailande*], p. 69-70; C.R. in *B.E.F.-E.O.*, LXX, p. 305-306).

(4) Dans *dāv2 sīdaḥnŏnjăy*... (p. 14-16), le novice tente d'abuser de la nièce du supérieur du monastère à qui il devait apprendre à lire. Dans *nāṅ åraḥbim* (p. 46-51), il propose à l'héroïne d'abandonner son mari et de le suivre pour mener une vie commune.

quitter l'habit jaune, ce qui lui vaut l'appellation de *jyṅ* (1). Même après cela, il continue à faire parler de lui, ne manquant pas d'étonner son entourage par l'expérience acquise au cours de son séjour au monastère et par son intelligence, qu'il utilise rarement à bon escient. Malgré ses défauts, il serait hasardeux de lui faire un quelconque reproche, car, comme la plupart des héros des romans classiques, il peut se révéler être l'incarnation du futur Bouddha (2).

Le personnage rusé (jyṅ hmyṅ2)

Parmi les personnages de la littérature romanesque lao, *jyṅ hmyṅ2* occupe une place à part (3). Il se distingue du héros

(1) L'action de quitter les ordres religieux n'a, en elle-même, rien de choquant pour les Lao. M. Zago *(Rites et Cérémonies en Milieu bouddhiste lao*. Rome : Università Gregoriana, 1972, p. 306) fait remarquer que "la vie religieuse était devenue un fait social et pas uniquement religieux, au point d'être regardée comme une initiation à la vie pour tous les jeunes gens, en sortir est un fait universellement accepté, qui n'entraîne aucun blâme".

(2) *Cf. jyn nay2 coraḥTo*.

(3) Le roman *jyṅ hmyṅ2* (généralement noté Xieng Mieng dans la littérature occidentale) se présente comme une suite de contes cycliques contenant des histoires comiques et souvent polissonnes mises sur le compte d'un homme réputé très rusé. Ces contes semblent être d'origine mône. On trouve son équivalent au Cambodge sous le nom de *dhneñjăy* (ធ្នេញ្ជ័យ) et dans le Centre de la Thailande sous celui de *śrī dhṛñjăy* (ศรีธนญชัย). Dans le Nord de la Thailande (ล้านนาไทย), il circule sous la forme d'une trilogie : ปู่เซ็ดฮ่ำล้วะ (*Pū1 seḍ* malmène les Lwa), กะฮ่ำปาฮ่ำจา (*kaḥdāṃ Pā* malmène les moines) et ญ่าฮ่ำฮ่ำเมืองญ่าง (*jyṅ myṅ1* malmène le roi).

Dans son travail sur la littérature lao, L. Finot (*op. cit.*, p. 115) met en doute l'existence d'une version écrite de *jyṅ hmyṅ2*, car il n'en a pas trouvé trace dans sa liste de manuscrits. La consultation de l'*Inventaire des Manuscrits des Pagodes du Laos*, de P.-B. Lafont, dans lequel plusieurs textes portant ce titre ont été inventoriés, suffit à dissiper ce doute. Ajoutons que rien qu'à Vientiane, trois de ces manuscrits ont été édités, l'un par le Comité Littéraire, l'autre par la Bibliothèque Nationale et le troisième par Maha Khamphoun Philavong.

classique par sa ruse et sa vivacité d'esprit qui lui permettent de s'installer dans une situation privilégiée dans la société ou de se tirer d'affaire dans les situations les plus difficiles. Les moyens qu'il utilise sont souvent ceux d'un mauvais plaisant ou d'un homme peu scrupuleux. Sa principale adresse est de prendre ses interlocuteurs au mot, jouant sur les mots de manière à avoir toujours raison — surtout devant le roi qui, enfermé dans son statut royal, est, plus que quiconque, lié par le caractère sacré de sa parole. En fait, le surnom de *jyṅ hmyṅ2* que les Lao ont attribué à *sī̆ daḥnŏnjăy*, vient d'un exploit de ce genre (1). Il n'est pas étonnant qu'un homme aussi habile se retrouve au service du roi. Amusé par ses astuces et impressionné par son savoir-faire, le roi ne tarde pas à l'élever au rang de dignitaire. Non content de contester les conventions établies comme moyens d'expression dans la langue parlée et écrite, *jyṅ hmyṅ2* s'attaque aux institutions fondamentales de la société, à savoir la monarchie absolue et la Communauté religieuse. Certaines versions de *jyṅ hmyṅ2* constituent de véritables chefs-d'oeuvre de satire politico-sociale. Les audaces et les libertés que s'octroie ce héros rusé, qui ne ménage pas plus le roi ou le clergé bouddhique que les gens de la cour, finissent par exaspérer le monarque qui cherche à le prendre dans un traquenard. *jyṅ hmyṅ2* parvient toujours à retourner la situation, faisant souvent tomber le roi dans son propre piège. Si *jyṅ hmyṅ2*, souvent menacé par les foudres de la colère royale, parvient toujours à garder la vie sauve, ce n'est point par sa seule intelligence. Selon la version éditée par le Comité Littéraire (2), *jyṅ hmyṅ2* occupe un statut très spécial à la cour, car il avait été adopté par le père du roi parce qu'il était né sous la même conjonction astrale que son propre fils. Aussi le roi hésite-t-il à le faire mettre à mort parce que, selon les

(1) *jyṅ* désigne un ancien novice, c'est-à-dire une personne ayant, pendant son enfance, porté la robe jaune et ayant été instruit à l'école du monastère. *hmyṅ2* désigne une sorte de thé fermenté que chiquaient les Lao et les Yuan. Le surnom de *jyṅ hmyṅ2* fut acquis par *sī̆ daḥnŏnjăy* à la suite d'un pari fait avec des paysans payant leur tribut au roi sous forme de *hmyṅ2*.

(2) Voir page 6, note 2.

vieilles croyances, son propre destin est intimement lié à celui de *jyṅ hmyṅ2*. Le héros rusé ne fait pas que des choses nuisibles à l'autorité du roi. Il peut, lorsque survient un danger venant de l'extérieur, mettre son astuce en oeuvre pour secourir le royaume. C'est ainsi qu'il se mesure aux étrangers qui narguent le roi en leur imposant des combats d'hommes, ou d'animaux, ou des concours intellectuels (connaissance des écritures boudhiques, traductions de textes ou solution d'énigmes) dont l'enjeu est la souveraineté du royaume (1). Il se trouve alors opposé aux Indiens, Birmans, Môns, Javanais, Cingalais et, dans les versions les plus récentes, aux Portugais, Français et Anglais. Naturellement, il en sort toujours vainqueur, grâce, non pas à ses aptitudes, mais à des artifices qui se révèlent pour le moins scabreux. Beaucoup de versions de ce texte finissent, pour que la morale soit sauve, par faire tomber *jyṅ hmyṅ2* dans un piège ourdi par un novice encore plus malin que lui et dont l'apparence candide avait endormi la méfiance du héros.

Ø

Tout comme dans les contes et légendes des traditions littéraires de l'Occident, les actions des personnages des romans classiques lao apparaîtront, sans nul doute, irrationnelles ou invraisemblables au lecteur moderne. Or, si l'on se place dans la norme traditionnelle lao, on se rend compte que pour les paysans qui écoutaient la lecture des textes classiques ces comportements les émerveillaient sans pour autant les étonner.

Dans les romans, les héros se conduisent tout comme les rois et princes de naguère. Le fait qu'ils ont de nombreuses épouses n'a rien d'anormal car, de tous temps, ce fut le privilège des grands et des gouvernants, ainsi que le montrent annales et chroniques. Cette manière d'agir est davantage compréhensible dans le cas d'un prince-bodhisatta qui, afin de faire

(1) On retrouve ce thème dans la littérature lao comme, par exemple, *suPunnaḷnāk* (VPK-1272) et aussi dans toutes les littératures de la Péninsule Indochinoise indianisée.

triompher la Loi bouddhique, doit s'affirmer comme monarque universel (cakkavattin), soit par des actions guerrières, soit par des alliances scellées avec d'autres rois par le mariage avec leurs filles — surtout lorsque cela lui permet de prendre la succession du beau-père. Quoi qu'il en soit, la polygamie exista officiellement au Laos jusqu'à la chute de la royauté. Il arrive aussi que les rois soient présentés comme des tyrans — ce qui n'avait sans doute rien d'extraordinaire pour un peuple habitué à subir les exactions d'un roi absolu. Ce roi, appelé *cau2 phēn tin* (Maître-de-la-Terre), détenait la quasi-totalité des terres et des autres richesses du royaume; toutefois, il était tenu par la coutume à redistribuer une grande partie des terres à ses sujets, selon leur position sociale ou leurs fonctions. La pratique bouddhique du don et de la charité lui était d'ailleurs fortement recommandée. Le fait que le roi, appelé également *cau2 jīvit* (Maître-de-la-Vie), ait droit de vie et de mort sur ses sujets ne devrait pas, non plus, nous étonner, car une des fonctions principales de la royauté a toujours été de rendre la justice, punissant les coupables en leur infligeant parfois les peines les plus dures ou bien, en d'autres circonstances, en leur accordant sa grâce. Ce n'est pas le pouvoir absolu des rois qui doit nous paraître injuste, mais les abus dont certains romans font état.

Le comportement des femmes ne pouvait manquer, lui non plus, d'être compris par les auditeurs. Cela était vrai dans le cas des épouses soumises et fidèles, dont l'attitude était le calque de ce que les manuscrits développant des thèmes moraux avaient coutume d'enseigner comme règles de conduite aux fillettes et aux jeunes filles (1). Cela était tout aussi vrai dans le cas de ces héroïnes-virago, dont la manière d'agir ne pouvait manquer de rappeler à ceux qui écoutaient la lecture de quelques uns de ces romans certaines reines du Lan Xang qui, comme *nāṅ kēv2 bimbā*, ont laissé, par leurs actions sanguinaires, un souvenir vivace dans la mémoire collective.

(1) Parmi ces nombreux textes, on mentionnera seulement ລັດສີໂສມ ສອນລູກຍິງ (*Les enseignements de lătsī som à sa fille*. Vientiane : Bibliothèque Nationale Lao, 1969) qui était l'un des plus connus.

Ce que les romans disent de l'ermite correspond aussi à certaines croyances, encore bien vivaces il y a peu d'années. En effet, les gens du peuple étaient persuadés que beaucoup de ces moines-ermites détenaient des pouvoirs extraordinaires. Et comme ces saints hommes étaient aussi réputés thaumaturges, bien des fervents bouddhistes venaient leur demander des objets propres à les protéger ou à leur permettre de sortir, à leur avantage, des situations difficiles ou périlleuses (1).

Restent, évidemment, les personnages appartenant au monde du surnaturel. Là encore, les Lao ne trouvaient rien d'étrange à ce qu'ils interviennent dans le monde des hommes. Les croyances ancestrales pré-bouddhiques, ainsi que l'éducation traditionnelle que recevaient les Lao dans les monastères et qui façonnait leur conception de l'univers, leur expliquaient que l'occurence des phénomènes naturels était le résultat d'une manifestation de divinités ou d'êtres fabuleux (2).

Tous ces personnages se conduisent donc d'une manière tout à fait logique dans l'esprit des Lao vivant à l'époque où les romans classiques furent rédigés.

(1) Cette croyance n'est pas propre aux Lao ni aux illettrés, comme le témoigne notre étude :"*Introduction à la Connaissance des hlvn̂ bal de Thailande*".Paris : Public. de l'E.F.E.O., CXV, 1977, 214 p.

(2) La répétition des éclipses de soleil et de lune était expliquée, dans le Nord du Laos, comme les épisodes d'une lutte opposant les divinités à des êtres fantastiques pour le contrôle de l'univers. Selon cette tradition, il s'agissait d'une grenouille gigantesque qui tentait de dévorer le soleil pour soumettre, ensuite, le monde des humains. Une autre tradition, plus répandue, racontant les aventures de l'Asura *rāhū*, veut que ce n'est qu'en effrayant cet animal fabuleux que les divinités parviennent à lui faire lâcher prise. C'est ainsi que les Lao venaient à la rescousse des divinités en faisant le plus de tintamarre possible. L'armée royale concourait même à ce vacarme en tirant des rafales d'armes automatiques.

CHAPITRE V

Cadre et Vie quotidienne

A. LE CADRE.

La description de l'environnement occupe une place importante dans les littératures de l'Asie du Sud-Est, le roman classique lao ne fait pas exception. Le cadre géographique des romans lao, même lorsque la scène du récit se situe dans un pays lointain ou mythique, est toujours une contrée typique de l'Asie du Sud-Est, les versificateurs lao ne faisant agir leurs personnages que dans un environnement qui leur est familier. L'espace est conçu sur deux plans : le réel et l'imaginaire. Ces deux plans se rejoignent parfois et sont souvent confondus, l'un étant décrit à l'image de l'autre. L'espace réel se divise en deux parties : l'espace aménagé et l'espace vierge ou sauvage. Les auteurs, qui partagent avec le public un penchant marqué pour le merveilleux, n'hésitent pas à exagérer la magnificence et la splendeur de ce qu'ils décrivent, tout en laissant entrevoir leur sens inné de l'observation et leur intimité avec les réalités de la vie.

1. L'Espace aménagé.

L'espace aménagé se divise en trois parties principales : la cité, la plaine rizicole et le parc de plaisance.

a. La Cité.

Le point central de toute unité politique, qu'il s'agisse d'une simple chefferie ou d'un vaste empire, est presque toujours une ville ou une bourgade située de préférence au bord d'un cours d'eau arrosant une région rizicole. Excepté les romans historiques, tels que *kiṅl cōeeaṅ hān, dāv2 hlau gāṃ* et, dans une moindre mesure, *dāv2 gătdaḥnām*, qui ne font qu'énumérer un certain nombre de villes dont la plupart, sans doute parce que les noms ont changé au cours des siècles, se situent difficilement sur une carte, les romans donnent très souvent des noms d'origine indienne aux villes et aux localités. Les plus couramment citées sont : *bālā* (Bārāṇasī), *cāṃPā* (Campa), *Tăkkaḥsilā*(Takkasilā), *rājgōe* (Rājagaha) et *Pĕṅcān* (Pañcāla). Il va sans dire que les versificateurs n'ont probablement jamais vu ces villes qu'ils décrivent toutefois avec un mélange d'imagination et de réalisme, transposant sur un cadre légendaire les observations qu'ils ont faites dans leur propre pays.

La cité proprement dite est bâtie sur un plan symbolisant l'univers tel qu'il est conçu à cette époque. Selon la cosmogonie traditionnelle, les continents et les océans, quel que soit leur nombre — car il existe plusieurs traditions distinctes — sont disposés à la manière des pétales d'une fleur de lotus autour du Mont Sumeru, montagne mythique en or massif, entourée de cercles de montagnes (Sattaparibhaṇḍa) et surmontée par le monde céleste, lui-même divisé en étages successifs. Les océans, quant à eux, s'insinuent entre les continents. Il était indispensable pour un monarque de cette époque, désireux de se faire reconnaître comme souverain universel (cakkavattin), de faire de sa capitale une reproduction symbolique de cet univers. Le roman lao, souvent précédé par des formules rituelles invoquant les bienfaits du Bouddha et bénissant l'auditoire, débute presque invariablement par une description de la cité idéale dans laquelle se déroule le récit. Donnons en exemple le passage

suivant :

Il y avait, jadis, un très vaste pays qu'on appelait dvārāvaṭī.
Les gens des pays (voisins) le craignaient et le louaient,
Car ses forces atteignaient trois cent quatre-vingt mille (hommes).
Quant aux éléphants et chevaux, il y en avait en grande quantité;
Du bétail et des animaux de basse-cour, il y en avait.
Quant aux aréquiers et cocotiers, ils s'alignaient en rangées entrecroisées.
Quant à la flore et aux fruits; jacques, mangues et corossols, il y en avait.
Il y avait, aussi, des mangues de Birmanie bien mûres, des citrons et des oranges.
Il y avait aussi des caramboles, des baccaureas, des livistonas, des bananes et des cannes à sucre
En carrés et en rangées dans les jardins et les vergers.
Non loin de là, un fleuve traversait le pays;
A l'aise y venaient les vaisseaux de tous les pays pour commercer.
Là, aussi, se dressait un rempart dont la grande porte touchait les nuages;
Des tours y étaient bâties, veillant sur chaque endroit.
Il y avait, aussi, de grands monastères dont les stoûpa,
Splendides et hauts, reluisaient d'ors et de joyaux.
Les flèches de monuments étincelaient, assurément!
(On y vivait) extrêmement heureux, comme dans une cité céleste!
Quant à la grande capitale, elle mesurait mille brasses.
Les moines s'y vouaient, sans encombre, aux études.
Quant au palais d'or, il se dressait fièrement au centre de la ville;
Les appartements royaux (comptaient) mille chambres et dix mille piliers.
Les flèches de faîtage se dressaient en plusieurs rangées
Ornées d'entrelacs, partout d'une extrême beauté.
Quant aux princesses et suivantes, il y en avait des dizaines de milliers;
Les précieuses et divines demoiselles (étaient du nombre de) quatre mille;
Elles se tenaient tout près du Grand Roi du pays
Et ne le quittaient pas un seul jour.

A l'aise, le Seigneur royal n'avait aucun souci.
La musique célébrant le Seigneur précieux s'élevait jusqu'au plus haut des cieux, en vérité!
Il ne craignait vraiment pas que d'autres pays (pussent) venir l'attaquer.
Tout à l'aise, il jouissait des observances et se vouait aux oeuvres pieuses (1).

Nous constatons que la gloire du royaume idéal repose sur plusieurs facteurs : la puissance militaire et la crainte que le roi inspire à ses voisins assurant la paix du royaume et de ses habitants; le prestige du monarque idéal qui, ayant acquis de nombreux mérites lors de ses vies antérieures, règne selon les dix règles de conduite royale *(dŏsrāt)* ; la prospérité économique fondée principalement sur l'agriculture et le commerce; la vitalité de sa culture basée sur la ferveur religieuse de ses habitants et sur l'érudition de son clergé; et le nombre de princes vassaux venant régulièrement payer leur tribut. Le centre de ce royaume idéal est une cité radieuse égalant en beauté le séjour des dieux (svarga). Le palais, occupant la partie principale de la cité, est un vaste et magnifique édifice décoré de joyaux rutilants. Le roi y vit dans un bonheur paisible, entouré de ses nombreuses reines et concubines et de dizaines de milliers de servantes. Il est servi, dans les affaires de l'état, par des dignitaires et officiers de tous grades, civils et militaires. Les nombreux monastères rivalisent en beauté avec le palais. La cité est entourée d'un rempart dont les tours s'élancent à perte de vue. Le fleuve, tout proche de la cité, facilite les échanges commerciaux, intérieurs autant qu'extérieurs.

b. La Plaine rizicole.

La plaine rizicole fait rarement l'objet de descriptions détaillées. Dans la relation des longs voyages des personnages,

(1) *Cf.* ຫນັງສືຊຽງຫມ້ຽ *(hnăṅsōe jyṅ hmyṅ2)*. Vientiane : Comité Littéraire Lao, 1969, p. 1-2. Nous utilisons ici la traduction de J. Lichtenstein, *op. cit.*, p. 23-24.

la plaine n'est qu'un lieu de passage entre la cité et la jungle. On l'évoque en décrivant très brièvement les déplacements d'une armée ou d'une escorte royale composée notamment d'éléphants se balançant lourdement dans un froissement de brousailles. La plaine aménagée par l'homme pour la riziculture n'inspire pas le poète, car elle n'a ni la splendeur des cités ni le caractère mystérieux, à la fois angoissant et attirant, de la jungle. Seuls les vergers et les cultures maraîchères attirent, pour un instant, l'attention du poète par l'ordre impeccable de leurs rangées entrecroisées. Les cultures sur brûlis, situées en marge de la plaine alluviale et empiétant sur le domaine forestier, sont parfois le cadre d'une partie importante du récit (1).

c. Le Parc de Plaisance.

Le jardin d'agrément où vient se distraire l'héroïne en compagnie d'une nombreuse escorte (2) et où se réfugient, parfois, les héros et les princesses en péril (3), est un lieu de délices où abondent les fleurs poussant en massifs séparés par des sentiers et parsemés de buissons à l'abri desquels s'ébattent les amoureux. Le parc de plaisance n'est pas loin de la ville. Il se situe vraisemblablement sur la plaine alluviale même ou en bordure de la jungle environnante; nous ne savons pas s'il s'agit d'un jardin créé par l'homme ou d'une forêt naturelle aménagée par lui.

2. L'Espace sauvage.

a. La Jungle.

La jungle joue un rôle primordial dans le roman classique lao, car elle est l'opposé de la ville, dans la mesure où l'espace n'y est pas aménagé — si ce n'est pour les lieux d'ermitage, ou refuges, aménagés magiquement par Indra à l'in-

(1) *Cf. kāṃ1bā2 nā jēṅ; dāv2 Tau1 gāṃ.*

(2) *dāv2 nŏk kaḥpā phōeeak*, p. 20; *nāṅ Tēṅ an1*, p. 194-197.

(3) *Cf. cāṃPā sĭ1 Tŏn2.*

tention du héros exilé en quête de la connaissance des sciences magiques ou de l'épouse prédestinée. Dans une région du monde jadis extrêmement sous-peuplée, les concentrations de population ne sont que de minuscules îlots perdus dans l'immensité de la jungle. Pour se rendre d'un royaume à un autre, il est nécessaire, lorsqu'il n'est pas possible d'emprunter une voie fluviale ou maritime, de traverser des régions hostiles, peuplées d'animaux féroces dont on entend les cris lointains et terrifiants, où la marche est rendue quasiment impossible, autant par la densité de la végétation que par le relief accidenté ou par divers obstacles naturels.

Dans la plupart des textes, la jungle est appelée Himavant, du nom de la forêt des régions montagneuses et froides du Nord de l'Inde. Les toponymes d'origine indienne prédominent. Les noms des montagnes les plus souvent cités sont : le Mont Sumeru, les sept montagnes du Sattaparibhaṇḍa et le Mont Gijjhakūṭa. La jungle constitue l'intersection du plan du réel et de celui de l'imaginaire. C'est un lieu inconnu, mystérieux, sacré, terrifiant, où habitent les ermites doués de grands pouvoirs, les divinités tutélaires et les *phī* , tantôt bienveillants, tantôt malveillants, les yakkha mangeurs d'hommes, les kinnarī avides de plaisirs sensuels, les rājasīha et autres animaux mythiques. C'est aussi un espace enchanteur où poussent maintes variétés de fleurs et d'essences d'arbres et où les étangs et les cascades permettent au voyageur fourbu de se prélasser dans l'eau fraîche et limpide. Cette dualité dans la perception de la forêt est constante dans les romans lao. Suivant les besoins du récit l'auteur dramatise à souhait le côté hostile ou met en valeur le côté accueillant de la jungle. Tout homme ou femme qui pénètre dans la jungle ne peut qu'en ressortir grandi physiquement et moralement, car un séjour dans la jungle est une épreuve comparable à la traversée du désert ou à un parcours initiatique. Malgré les dangers que représentent les bêtes sauvages, les esprits malfaisants et les démons de tous genres, la jungle est souvent le refuge du héros banni ou de l'épouse rejetée. C'est dans la jungle que, par la purification et l'étude sous l'égide d'un ermite, le héros acquiert la connaissance des sciences magiques qui lui permettra de lutter

contre les forces du mal et d'assurer la paix et la prospérité des royaumes sur lesquels il sera appelé, plus tard, à régner. C'est dans la jungle et par les difficultés qu'il y rencontre qu'un bodhisatta expie les quelques mauvaises actions (kamma) commises dans ses vies antérieures.

b. Le Domaine aquatique.

Le domaine aquatique, englobant les grands cours d'eau, les lacs, notamment les étangs des forêts froides, et l'océan, est un milieu dans lequel seuls les initiés (1) peuvent s'aventurer. Le contact avec ce milieu peut parfois avoir des conséquences terribles (2). La surface des fleuves est parcourue par des commerçants-navigateurs, venant parfois de lointains pays situés au-delà des mers, et voyageant sur des bateaux chargés à ras bords de marchandises rares et coûteuses — à moins qu'il ne s'agisse que de produits très banals, tels que de la saumure de poisson (3), du bambou (4) ou du coton (5). Les profondeurs des fleuves et des lacs sont l'habitat des génies (*phī sōeea2 nāṃ2* et *ṅōeeak*), des nāga et nāgī et des sauriens. Pour les Lao, vivant dans des contrées enclavées dans les terres, la notion de l'océan n'est que très vague — ils se le représentent comme un fleuve encore plus vaste et tourmenté que le Mékhong. Même les versificateurs, qui auraient pu voir la mer au cours de voyages, ne sauraient décrire l'étendue de l'océan et la furie des vagues d'une manière accessible à leur auditoire.

3. Perception et Description des Paysages.

La nature est pour les Lao un sujet constant d'émerveillement. L'environnement, particulièrement riche par sa flore, est d'autant plus généreux que les Lao sont peu exigeants, préférant une vie paisible aux dépens de leur confort matériel.

(1) *Cf. nāṅ Tēṅ an1.*

(2) *Cf. dāv2 kai daṅ*

(3) *Cf. dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå.*

(4) *Cf. dāv2 cănḍaḥgāt.*

(5) *Cf. jyṅ nay2 coraḥTo.*

Leur mode de vie, sous un régime économique peu développé, est simple et proche de la nature. Leur familiarité avec le monde végétal, leur permet de tirer parti de chaque espèce végétale pour leur alimentation, leur logement, leur habillement et autres besoins quotidiens. La seule énumération d'arbres poussant dans le même milieu écologique, surtout lorsque leurs noms sont en assonance ou allitération mutuelles, peut suffire pour évoquer en eux un des nombreux types de forêt : forêt de pays plat, de faible ou de haute altitude, primaire ou secondaire. Le vent agitant les feuillages, les oiseaux criant de la cime des arbres ou sautant de branche en branche, chaque animal se déplaçant de la manière particulière à son espèce et les abeilles butinant parmi les fleurs donnent un caractère dynamique à la forêt. Ce dynamisme est un élément essentiel dans la conception et la description de l'environnement. Les éléments d'un paysage sont capturés dans leurs mouvements, tout comme dans l'art traditionnel lao on aime figer un sujet, tel que Rāma tendant son arc, dans une phase précise de ses gestes, donnant au dessin, par la souplesse de ses lignes plus que par la représentation fidèle de l'anatomie du sujet, d'ailleurs très stylisé, l'illusion d'un mouvement précis et gracieux. Dans la description du firmament étoilé qui suit, il ne s'agit pas de faire une simple énumération de constellations, mais d'observer la place qu'elles occupent dans l'espace à un moment donné, ceci, notamment lorsqu'il est question pour un des personnages des romans, de voir si l'action envisagée est faste ou néfaste, pour prédire le futur immédiat ou lointain, ou pour connaître le sort des êtres envers qui on manifeste de l'attachement ou de l'affection.

... Le jeune seigneur comptait les étoiles.
L'étoile de l'Eventail se plaçait à côté de celle du Trapèze;
Près de là, l'étoile de la Divorcée se pressait sur la droite.
Celle des Défenses-d'Eléphant s'enroulait autour de l'étoile de la Trompe qui se balançait violemment.
L'étoile de la Veuve contemplait le jeune Prince avec mélancolie.
Celle de la Danseuse sautillait parmi les étoiles du

Baldaquin.
L'étoile du Char ne pouvait plus rester en place, (car)
celle du Cheval la tirait en courant.
Il y avait, aussi, les étoiles du Poisson et celles du
Crabe,
L'étoile du Manche-de-l'Ombrelle et celle du Daim.
Il y avait, aussi, l'étoile du Berger resplendissant parmi
les autres ...
... Après avoir contemplé toutes ces étoiles, le jeune
Prince sourit et s'endormit (1).

La description d'un paysage par les versificateurs lao est non seulement dynamique, mais tient compte de tout ce qui contribue à former un ensemble écologique : le minéral, le climatique, le végétal et l'animal sous toutes leurs diverses formes. Il ne se contente pas de représenter ce que l'on voit, mais aussi ce que l'on sent, entend et ressent. Le passage suivant en est un exemple :

... Sur quoi, les bateaux s'éloignèrent, (leurs voiles) gonflées
par le vent. Là-bas!
Il faisait bon (entendre) le brouhaha et les clameurs des gens;
Retentissants comme un tremblement de terre,
Etaient les sons des gongs et des cloches,
Ainsi que des conques, des clarinettes et des orchestres.
Quant aux chefs du clergé, les savants qui méditaient
Sur la Loi, la lisaient et la traduisaient, aussi bien que les
règles brahmaniques
Et la Discipline bouddhique, ils partirent tous ensemble.
Alors, les bateaux glissèrent, (leurs voiles) déployées dans le
vent, là-bas!
(Il fallait) voir le vent souffler sur l'eau et faire jaillir
des vagues de partout,
Et regarder les beaux arbres alignés le long du rivage,
Arbre après arbre, tous extrêmement hauts.
(Il fallait) voir la multitude des arbres qui se chuchotaient
comme des amis, là-bas,

(1) *kāṃ1bā2 Tĕn tan1*, p. 41-42.

Dans la grande forêt vierge qui se profilait sur la berge.
On n'aurait pu donner une idée de la beauté de ce qu'on voyait!
Au bord de l'eau les poissons émergeaient en grappes grouillantes en faisant des bulles.
(Il fallait) voir les fleurs et les orchidées s'épanouir et bourgeonner
En abondance sur chacune des plantes!
Les bourdons s'en allaient jouir de leur parfum.
Il faisait bon (vivre), soir et matin, dans l'émanation des fleurs!
(Il fallait) voir les diverses essences d'arbres se hérisser sur les rivages, là-bas!
Il faisait bon (voir) la succession des îles et de dix mille collines en échelon (1).

Dans les passages relatant une marche à travers la jungle, les descriptions du paysage sont de brefs commentaires mêlés à l'action, comme dans l'exemple suivant :

"... A présent, j'irai me frayer un chemin à travers les montagnes en compagnie de (notre) soeur.
Nous irons parcourir les régions forestières pour acquérir la connaissance des sciences et des arts, d'abord!"
Ayant ainsi fait ses adieux, l'auguste (kumbā) partit à l'aventure avec la noble dame.
Il dit, alors, à la tendre et précieuse dame de monter sur son dos.
Puis, il l'emporta, se déplaçant d'un pas leste et léger.
Les deux Sérénissimes partirent ainsi seuls et s'enfoncèrent dans la jungle.
Il va de soi qu'ils passèrent de nombreux jours de marches forcées et maintes nuits d'étapes.
(Ils se frayaient le passage à travers les bois, partant dès le matin et marchant sans relâche.)
C'est ainsi qu'ils atteignirent les contrées lointaines de l'Himavant.
La charmante dame descendit et se mit à marcher aux côtés de l'aîné.

(1) Sieng Hmieng, trad. J. Lichtenstein, *op. cit.*, p. 124-125.

On entendait le cri plaintif des gibbons, suspendus, là-bas, (aux arbres de) l'épaisse forêt.
La gent ailée faisait retentir des litanies de cris joyeux.
Il y avait des kēṅ et des kŏk fondant sur les bombyx (comme des) galéopithèques.
Les chants des pigeons ramiers remplissaient la forêt.
La faune très nombreuse comptait d'innombrables espèces.
Tout en jacassant, (les oiseaux) picoraient les bambous et se régalaient de chenilles.
Les guenons sautillaient, (ainsi que) les civettes et les écureuils blancs.
Le frère et la soeur se réjouissaient à les contempler.
On entendait, là-bas, l'eau d'une cascade s'abattant en trombes au pied d'une falaise.
Le jeune homme y conduisit la charmante dame afin de s'y baigner.
Ils aperçurent des poissons, tous regroupés en (divers) bancs.
Ils étaient de nombreuses espèces, se pourchassant à coeur joie, comme pour s'amuser.
Il y avait des gūn, des geīn, et des gāv2, ainsi que des kaḥyēṅ blancs, des tuk et des teīt.
Quant aux cyprins, ils mordillaient et suçaient les cailloux.
Les ayant contemplés, le frère et la soeur repartirent ensemble,
Pénétrant dans la vaste jungle, vers les sommets acérés.
On voyait les efflorescences des hoya, là-bas, (près d'une) cascade au bas d'une falaise.
kumbā les regardait en marchant dans la vaste forêt.
Il aperçut les sangliers et des cerfs bondissant, des ours, des écureuils et des lièvres.
Des rhinocéros et des éléphants s'ébattaient parmi les roseaux.
Les tigres sanguinaires y cachaient leurs rayures jaunes.
Les daims et les chamois sursautaient et prenaient la fuite,
Evitant les fauves dont ils avaient grand peur.
Le seigneur toucha sa cadette du doigt pour lui montrer une licorne ... (1).

(1) *nāṅ Tēṅ an1*, p. 134-135.

(*kumbā* et *nāṅ Tēṅ anl* se retrouvent, ensuite, dans une région montagneuse dominée par des sommets s'élevant jusqu'aux cieux et entourée de plusieurs chaînes de montagnes rocheuses dont les parois d'or et d'argent s'étendent à perte de vue. Ils arrivent, ensuite, dans une caverne et y passent la nuit).

Parfois, la description d'un paysage consiste en une longue énumération de la faune et de la flore, comme dans les deux chapitres du Vessantara Jātaka décrivant la petite forêt (Culavana) et la grande forêt (Mahāvana) dans laquelle le Bodhisatta s'est exilé, en compagnie de sa famille, afin d'y observer les préceptes (1). Ce style descriptif convient parfaitement à la versification lao, car il suffit de trouver des noms de plantes ou d'animaux particuliers à chaque type de forêt et produisant, entre eux, des assonances et des allitérations pour que la qualité de la composition versifiée en soit nettement rehaussée. La description d'un monastère, bien que décrivant un espace aménagé, en est un bon exemple :

... Son monastère abondait en fruits de toutes sortes.
Il y avait des cocotiers à profusion en rangées entrecroisées.
Il y avait beaucoup de jacques et de mangues de Birmanie.
Il y avait des caramboles, des baccaureas, des citrons ronds et des citrons de Bergame,
Avec, aussi, des oranges, des monbins, des prunes de Java, des jāṅ et des mangues à chair ferme.
Il y avait, aussi, des pommes cannelles bien lisses et des ingas au goût parfumé.
Il y avait, aussi, de la groseille, des litchis sauvages, des jujubes, des tamarins et des Sandorica indica.
Quant aux goyaves, nombreuses à l'excès, des bananes et des cannes à sucre, il y en avait.
Les beaux ananas ne manquaient pas; des grenades rouge foncé, des limettes et des solanées, il y en avait.
Ainsi que des Ficus glomerata et des Popowia aberrans.

(1) *Cf. Vessantara Jātaka (lao)*, p. 56 sqq.

Celui qui les voyait en suivant son chemin les admirait en vain.
Et tous les gens des campagnes et villes qui venaient demander
asile, là-même,
En demandaient sans succès (à ce prêtre) avare à l'excès. Vrai-
ment! (1).

Parfois, la qualité d'une description ne tient pas uniquement à la beauté de la versification proprement dite, mais aux comparaisons faites par l'auteur. Le passage suivant en est un bon exemple :

Le vent soufflait sur les nuages, les transformant en chevaux
accourant au galop.
Puis, (les faisait) tourbillonner, les changeant en lions,
En licornes ou en chimères, se pavanant autour de leurs amantes,
comme pour les séduire (2).

Un passage de *dāv2 kālaḥket* (3) compare, quant à lui, les rochers d'une région montagneuse à des animaux ou à des monstres bondissant, luttant ou se pavanant autour de leurs amantes.

Les descriptions de l'environnement faites par les versificateurs des romans classiques lao montrent non seulement à quel point les Lao aiment la nature, avec laquelle leur vie matérielle est étroitement liée, mais aussi la manière par laquelle ils la conçoivent. Vivant très proche de la nature et considérant toute vie animale, et à un moindre degré végétale, comme un être vivant à part entière, pris, tout comme eux-mêmes, dans le cycle des réincarnations (saṃsāravaṭṭa), l'attitude des Lao envers leur environnement est celle d'écologues avant la lettre. Bien que situant les récits dans des pays lointains qu'ils seraient bien incapables de situer avec précision, ou même dans des contrées purement imaginaires, et ayant recours — style de versification oblige — à de nombreux clichés, les versificateurs lao ne décrivent ordinairement que des paysages qui leur sont familiers. La mer, qu'ils n'ont probablement jamais vue, est,

(1) Sieng Hmieng, *op. cit.*, pp. 81-82.
(2) *nāṅ Tēṅ an1*, p. 126.
(3) *dāv2 kālaḥket*, p. 28.

par contre, souvent confondue avec un immense fleuve. Ils font preuve d'un sens aigu de l'observation et s'attardent sur certains détails, qui, au premier abord, nous semblent insignifiants et hors du sujet, tel un crapaud essayant d'attraper un bombyx (1). Bien que composés d'éléments apparemment dissociés, leurs descriptions montrent que, pour eux, toutes les formes de vie forment un ensemble interdépendant et harmonieux. Les auteurs lao nous apparaissent comme de grands sentimentaux inclinés à la rêverie. Une marche à travers la jungle peut, par exemple, provoquer chez eux des sentiments divers. Le cri du gibbon leur fait penser à l'amante ou à l'épouse dont ils sont séparés; le chant plaintif du coucou suscite en eux la nostalgie du pays perdu; la vue d'une chute d'eau les émerveille et apaise leurs coeurs tourmentés; la senteur des fleurs trouble leurs esprits et leur fait regretter l'absence d'une compagne.

B. LA VIE QUOTIDIENNE.

Les romans classiques lao décrivent inévitablement divers aspects de la vie quotidienne à l'époque de leur rédaction. Malheureusement, les informations utiles données par ces romans sur des faits très précis ne sont, dans la plupart des cas, que des remarques ou des allusions très furtives que le lecteur contemporain doit s'efforcer de glaner çà et là, tout le long de la narration. Un grand nombre de romans s'attachent davantage au fabuleux qu'aux réalités de la vie quotidienne (2) et ne nous permettent de nous instruire sur la vie de tous les jours que d'une manière très superficielle. Il est, au premier abord, assez étonnant que l'ouvrage qui nous a donné, plus que tout autre, des détails intéressants sur la vie quotidienne et la mentalité des personnages est *hnăṅsōe jyṅ hmyṅ2* (3). Ceci est dû au fait que cet ouvrage, roman satirique lao par excellence — sinon le seul — donne des appréciations très justes sur la société de

(1) *nān Tēṅ an1* , p. 125.

(2) *Cf. dāv2 kālaḥket.*

(3) *Cf.* Sieng Hmieng, *op. cit.*

son époque, car toute critique intelligente doit, avant tout, se baser sur l'observation et la compréhension de faits réels. D'autres détails, soit parce qu'ils représentent des clichés soit parce qu'ils contiennent des termes ou expressions répondant aux exigences de la versification, doivent être interprétés avec précaution.

1. La Vie au Palais.

Le palais, dans son aspect extérieur, aux toitures recouvertes d'or ou de cuivre surmontées de pinacles incrustés d'ors et de pierreries et de rangées de pointes de faîtage et bordées de clochettes tintant dans la brise, est souvent comparé, non sans exagération, à une demeure céleste. Bâtie à l'intérieur de la cité fortifiée, la résidence royale est elle-même protégée par une enceinte munie de portes monumentales disposées dans les quatre directions et sculptées de motifs divers (1). La salle du trône, les appartements royaux et les pavillons (2) sont érigés dans un parc floral agrémenté de bassins et de sentiers de promenade tracés parmi les massifs floraux et les bosquets d'arbres fruitiers (3). Les dépendances, entrepôts et écuries, se trouvent également à l'intérieur de l'enceinte. En ce qui concerne l'aspect intérieur, un cliché fréquemment utilisé mentionne que les appartements royaux comportent mille chambres et dix mille piliers. Selon un autre cliché, les jeunes princesses vivent dans un pavillon bâti sur une colonne unique à l'abri des regards indiscrets et des jeunes princes trop entreprenants. Ni la décoration ni le mobilier ne sont décrits avec précision. On se contente, parfois, de mentionner certains accessoires, tels que nattes, tapis, coussins de diverses sortes, sièges, couches et oreillers, carafes, coupes et plateaux d'or et d'ar-

(1) *byā găngāk*, p. 18-19.

(2) Outre les pavillons servant de résidence, d'autres pavillons, bâtis dans les quatre (ou huit) directions, servent à distribuer les aumônes, comme dans *byā kosŏn maḥhārāt* (p. 3) et *kāṃ1bā2 kāp lāṅ* (p. 236).

(3) *kāṃ1bā2 kāp lāṅ* , p. 44-45.

gent, ainsi que le nécessaire à chiquer le bétel (1).

Dans les textes classiques, le roi est présenté le plus souvent assis dans la salle d'audience sur un trône d'or incrusté de joyaux et entouré de dignitaires, d'officiers de divers grades et de serviteurs, prêts à exécuter ses moindres volontés. Sa suite personnelle se compose de milliers de dames et de demoiselles : reines de rangs divers, épouses mineures, concubines, courtisanes et servantes agitant des éventails et des chasse-mouches, dans une ambiance musicale perpétuelle. C'est là qu'il conduit les affaires du royaume, souvent confondues avec ses préoccupations personnelles, et prend conseil auprès de ses hauts dignitaires; c'est là qu'il consulte les devins lors d'un événement important, tel que la naissance d'un héritier, qu'il reçoit en audience ses sujets, grands et petits, et des étrangers, souvent des commerçants porteurs de messages et de somptueux cadeaux, envoyés par les rois de lointains pays; c'est là qu'il fait comparaître, souvent sous bonne escorte, ceux avec qui il désire avoir un entretien. Les romans classiques lao ne donnent qu'une idée très vague de la structure de l'administration royale, d'ailleurs très rudimentaire. Les termes faisant référence à des titres, des dignités ou des fonctions sont choisis, très souvent, plus pour leur valeur poétique que pour leur sens exact. C'est ainsi que les mêmes personnages reçoivent, d'un passage à un autre, des grades divers de telle manière qu'il est très difficile de les situer dans la hiérarchie du palais et de définir leurs fonctions réelles. Le fonctionnement de l'appareil administratif, dans le cas de certaines procédures très précises, telles que la mobilisation du peuple pour la guerre (2) ou la réception et prise en charge des émissaires étrangers cherchant audience auprès du roi (3) est parfois décrit avec force détails donnant des précisions qui ne peuvent que susciter notre intérêt.

(1) Ces objets sont souvent mentionnés lorsqu'une reine injustement bannie de la cour fait ses adieux au palais. *nāṅ Tēṅ an1*, p. 118-120, en est un bon exemple.

(2) *nāṅ Tēṅ an1*, vol. II, p. 55-57.

(3) *hnăṅsōe jyṅ hmyṅ2*, p. 77-79.

2. La Vie quotidienne du Peuple.

Dans les anciens royaumes de l'Asie du Sud-Est caractérisés par un système économique peu développé et basé essentiellement sur la riziculture facilitée par le régime des moussons, les activités agricoles — travaux des champs, pêche et élevage — l'emportaient sur le commerce et l'industrie. Le commerce était presque entièrement sous le contrôle de communautés étrangères, notamment des Indiens, et l'industrie était limitée à un artisanat représentant, plus qu'une véritable vocation, une activité secondaire et saisonnière des paysans. Le roi, contrôlant une grande partie des meilleures terres de son royaume, était en mesure d'exporter un surplus de riz et d'autres produits agricoles. Les tributs payés en nature par ses sujets, tels que tissus, bois, indigo, cire, cochenille, résines ou minerais divers, lui permettaient de stocker une grande quantité de produits exportables. La ville n'était jamais éloignée des rizières et, comme toutes les classes sociales étaient engagées plus ou moins directement dans une activité agricole, la vie des citadins vivant en dehors du palais ne différait probablement que très peu de celle des villageois installés dans la plaine rizicole. Le passage suivant décrit tout aussi bien l'ambiance d'un village que d'un quartier populaire de la cité :

Dès lors, le soleil déclina et pâlit; le soir tomba;
La lumière du soleil disparut et fit place aux ténèbres.
Dès lors, on s'affaira bruyamment ensemble aux travaux nocturnes, là-bas.
(Il fallait) ouïr les tambours trépider de partout pour donner l'heure.
Ainsi, on approcha l'heure extrême du clairon, aux abords de minuit.
La rosée tombait et les étoiles se mouvaient de toutes parts.
(Il fallait) voir la lueur descendre des étoiles étalées du yodikā, là-haut!
Celle que dans les contes on nomme le Navire Marchand.
Il faisait bon (voir) resplendir et projeter leur clarté
Les étoiles de la Poussinière qui s'en allaient ensemble en s'entrelaçant.

Il faisait bon (voir) l'étoile du Trapèze et le Grand Eléphant qui levait les défenses, là-haut!
Il faisait bon (voir) l'étoile du Plafond s'aligner avec le zénith.
Dès lors, dans la grande ville, les gens dormirent tranquilles.
Et puis, arriva l'heure du petit matin.
Dès lors, les coqs se réveillèrent, battirent des ailes et chantèrent, là-bas!
Il faisait bon (ouïr) le chant retentissant des coqs qui se défiaient ...
... Dès lors, le soleil se mit à poindre hors du pays du Mont Sumeru, là-bas!
Il faisait bon (voir) briller le Jambu dans la lumière du ciel.
Il fit jour,
Et, comme disent les gens, l'aurore était venue (1).

Le passage cité ci-dessus contient plusieurs clichés. Par exemple, les coqs battant des ailes et échangeant leurs cris de défi, annoncent toujours l'approche de l'aurore. La position du soleil dans le ciel indique l'heure de la journée, tandis que les heures de la nuit sont indiquées par le son du clairon lors du passage d'une veille de garde à une autre. Les étoiles se mouvant dans la firmament et la rosée dégoulinant des feuillages sont un autre aspect d'une ambiance nocturne. Les références au Mont Sumeru et au Jambu montrent comment, dans l'esprit des Lao, se rejoignent constamment le réel et l'imaginaire, le banal et le merveilleux. Dans d'autres textes (2), le lever du jour est accompagné par les battements des pilons dont se servent les femmes pour décortiquer le riz.

La vie des paysans vivant sur la plaine rizicole était réglée par le régime des moussons. L'activité agricole annuelle débute, ainsi que le nouvel an traditionnel, avec l'arrivée des premières pluies, ainsi que l'illustrent les deux passages suivants :

(1) Sieng Hmieng, *op. cit.*, p. 169-170.
(2) Notamment *kāṃ1bā2 nā jēṅ*, p. 2.

Dès lors, survint le temps où le ciel tonne et gronde et la pluie tombe à flots, là-bas!
Il faisait bon (voir) les gens préparer les buffles pour labourer les semis de riz! (1)
Dès lors, dans un vacarme étourdissant, on écouta souffler le vent. Là-bas.
C'est alors qu'on atteignit la saison. La lune changeant de quartier,
Le Sixième Mois survint, suivi du Septième Mois.
Il faisait bon (ouïr) tambouriner la pluie qui tombait sur la terre!
Les petits sujets s'occupèrent de leurs rizières.
Ils apprêtèrent les herses et les araires
Et ils les enfoncèrent dans la terre qui se retourna (2).

Sur les terres non inondables, notamment celles situées sur les faibles hauteurs boisées en bordure de la plaine rizicole, étaient plantées les cultures secondaires suivant la pratique de l'écobuage (3).

La sécheresse, provoquée par les caprices de la mousson, était la calamité naturelle la plus redoutée par les paysans. Plusieurs années consécutives de sécheresse se traduisaient par des périodes de famine décimant les populations et les obligeant aux pires expédients pour assurer leur survie (4). Une des obligations royales était, d'ailleurs, d'officier à une cérémonie propitiatoire annuelle avant l'entrée de la saison des pluies. Dans l'esprit populaire, un écart de conduite de la part du roi pouvait susciter l'appréhension d'une mauvaise année (5); parfois, la sécheresse était attribuée au courroux des divinités (6). Les autres aléas de l'existence du petit peuple étaient les

(1) Sieng Hmieng, *op. cit.*, p. 138.
(2) *Ibid.*, p. 198.
(3) Voir *infra*, p. 117.
(4) *dāv2 căndaḥgāt*, p. 2-4.
(5) *nāṅ Tēṅ an1*, p. 120.
(6) *byā găngāk*, p. 31-33.

épidémies et les guerres, détruisant les villes et vidant les pays conquis de leurs populations déportées vers d'autres régions.

Le logement.

Chez les Tai d'Asie du Sud-Est, le logement consiste presque invariablement en une structure bâtie sur pilotis — de sorte qu'on n'entre ni ne sort d'une maison, mais qu'on y monte et en descend. L'habitation, construite presque exclusivement de matériaux d'origine végétale, varie, selon la situation économique et la position sociale de ses occupants, dans ses dimensions et dans le choix des matériaux autant que dans l'ameublement. Pour les plus modestes, une hutte de bambou bâtie à une faible hauteur au-dessus du sol et recouverte d'herbe à paillote (*Imperata cylindrica*) ou autre matériau léger, peut consister en une chambre unique. Les cloisons de ces habitations sont parfois fabriquées à partir des feuilles de diptérocarpes maintenues ensemble par un tressage de lattes de bambou. Pour les plus aisés, l'habitation consiste en une construction de bois dur, notamment le teck (*Tectona grandis*), comprenant plusieurs chambres, une véranda (*jān*), une cuisine (*Rōeean gwa*) et autres dépendances. La toiture peut être recouverte de tuiles de bois ou de terre cuite (*tin khå*). Le plancher, reposant sur une solide charpente et sur des piliers de taille parfois considérable, peut s'élever à plus de deux mètres au-dessus du sol. L'accès au logis est assuré par un escalier ou par une échelle rudimentaire que l'on peut retirer pendant la nuit. La partie principale de l'habitation est la véranda. C'est là que l'on reçoit les invités, que l'on se repose pendant la journée, que l'on prend les repas et que l'on vaque aux menus travaux ménagers et artisanaux, tels que la couture, le cardage et la filature du coton.

Le mobilier, même chez les plus aisés, est réduit au plus strict minimum. Les biens les plus précieux, tels que les vêtements de jours de fête, sont conservés dans des coffres ou dans des paniers à couvercle. La nuit, on couche sur des nattes et des matelas à l'intérieur d'une moustiquaire. Le jour, on s'assied sur des nattes en s'appuyant, parfois, sur des coussins.

On prend les repas assis autour des mets posés à même le sol ou sur un plateau élevé *(bā khau2)* confectionné en rotin tressé. La cuisine se situe un peu à l'écart de l'habitation principale à une extrémité de la terrasse, là où s'alignent de grosses jarres de terre cuite contenant la réserve d'eau. C'est là que l'on prend son bain, lave les ustensiles ménagers et fait la lessive, de sorte que le sol, à cet endroit, devient un bourbier où croupissent des eaux nauséabondes *(khī2 sīk)*. La cuisine est une salle exiguë, généralement peu attrayante. Son rôle dans la vie familiale est purement fonctionnel. Le foyer *(gī Bai)* sans cheminée est installé sur une partie du plancher protégée par une couche de terre dans laquelle sont plantées trois pierres tenant lieu de trépied. Le bétail, ainsi que les instruments de travail (araire, herse, charrette, métier à tisser, etc.) sont mis à l'abri sous le plancher de la maison *(Taī2 lāṅ1)*. C'est là que se déroulent les principales activités artisanales (tissage, tressage, vannerie, travail du bois et des métaux), que l'on décortique et vanne le paddy, ou que l'on s'abrite pendant les grosses chaleurs.

L'organisation de l'espace dans les agglomérations rurales était effectuée en fonction de la configuration du terrain, de la technique agricole utilisée, de la structure familiale ou, tout simplement, par la coutume. Dans les régions les plus prospères, les maisons, leurs dépendances (greniers, poulaillers, porcheries, etc.) et le jardin potager occupaient un terrain clôturé par une barrière de bambou tressé. Des cocotiers, des arbres fruitiers ou des kapokiers donnaient de l'ombre. Dans les agglomérations urbaines, par contre, les gens bâtissaient, selon leur état, leurs maisons comme et où ils le pouvaient. Les quartiers populaires des cités, contrastant avec la magnificence des palais et des monastères, consistaient en un enchevêtrement anarchique d'habitations diverses particulièrement vulnérable aux incendies (1).

(1) *hnăṅsōe jyṅ hmyṅ2*, p. 88.

L'habillement.

Les romans classiques lao font souvent allusion à l'habillement de leurs personnages, sans pour autant en donner des descriptions complètes ou même exactes. Il serait donc plus aisé de se représenter la tenue vestimentaire des rois, des reines, des hauts personnages et du petit peuple à travers l'art traditionnel que par le biais de la littérature. La fabrication des textiles était, sans aucun doute, une activité artisanale importante. Les diverses étoffes, soieries, cotonnades, mousselines, brocarts et velours, constituaient une des richesses du royaume; toutefois, dans de nombreux romans, les meilleures étoffes — celles que l'on offre à ceux que l'on veut honorer ou récompenser — viennent de lointains pays étrangers. Le roi, qui recevait certainement une grande quantité d'étoffes diverses produites à l'intérieur du pays par ses sujets qui lui étaient redevables d'un tribut en nature, les conservait, avec celles qu'il recevait comme cadeaux ou tributs de princes étrangers, dans un entrepôt (1), afin de les redistribuer à son entourage.

Le climat chaud et humide de l'Asie du Sud-Est impose une tenue vestimentaire simple et légère. Le penchant des peuples de cette région pour le merveilleux et l'esthétique les pousse vers la coquetterie et leur dicte une certaine recherche dans l'habillement, le port de bijoux divers et l'usage de cosmétiques. Pour l'habillement des rois et des princes, la chemise, ou tunique, et l'écharpe portée à la taille sont les pièces de vêtement les plus souvent mentionnées; pour les femmes de la cour, ce sont la jupe et l'écharpe *(phā2 saḥpai)* portée en sautoir. Il est fort probable que les hauts personnages portaient un long pagne (auquel les Européens donnent parfois le nom cambodgien de sampot *(สบง - saṃbt)* et que les Lao appellent *phā2 nuṅ1*) dont le pan libre, passé entre les jambes vers l'arrière, était fixé à la ceinture. Dans *hnăṅsoē jyṅ hmyṅ2* , il est souvent question de ce pan libre se détachant et laissant entrevoir les parties les plus intimes de l'anatomie du héros. Quant aux militaires, généralement vêtus de cotonnades rouges,

(1) *kāṃ1bā2 Tĕn tan1*, p. 3.

mais dont les uniformes variaient vraisemblablement selon les corps d'armée, ils portaient le plus souvent un pantalon couvrant les jambes jusqu'à mi-mollet (1). L'habillement des gens les plus pauvres pouvait être des plus rudimentaires, comme dans le cas de l'orphelin dont le pagne trop court ne parvient pas à cacher tout le postérieur (2). Un pagne de taille moyenne pouvait former une sorte de culotte courte *(Tyv1)* en enroulant le pan libre et le rabattant vers l'arrière entre les jambes et le coinçant à la taille. C'est par ce pan enroulé que les héroïnes retiennent l'amant qui s'apprête à les quitter (3). Lorsque les gens du peuple se rendaient au palais, ce qui n'était pas toujours une chose aisée, ou se présentaient devant un haut personnage, la bienséance leur dictait le port d'une écharpe posée sur l'épaule (4).

Seul, parmi les personnages des romans, l'ermite se vêt de peaux de tigres.

De nombreux passages des romans classiques lao décrivent la toilette des personnages princiers. En voici quelques exemples:

Dès lors, le seigneur prit des habits de fines étoffes afin de les revêtir,
Ainsi que des tissus à franges et motifs mouchetés ressemblant à (la robe d'un) chat (5).

Alors, voyant des ornements, des colliers d'or et des anneaux de bras,
La jeune dame en prit : une bague qu'elle enfila à son petit doigt,
Ainsi que des colliers qu'elle porta en sautoir,
Des broches qu'elle se planta dans les cheveux et des boucles pour ses oreilles.
Elle prit, ensuite, une écharpe (de fils) d'or (et) la posa sur

(1) *nāṅ Tēṅ an1*, p. 47.

(2) *kāṃ1bā2 nā jēṅ*, p. 1.

(3) *dāv2 kālaḥket*, p. 47; *nāṅ Tēṅ an1*, vol. II, p. 129.

(4) *kāṃ1bā2 Tĕn tan1*, p. 31.

(5) *Ibid.*, p. 37.

(son) épaule (1).

Alors, elle ouvrit le coffre et en retira de fines soieries en-
roulées et des mousselines,
Ainsi que des colliers et (autres) merveilleux ornements.
Des bagues valant un million et des chemises brodées d'or...
...Alors, le jeune homme se vêtit d'étoffes valant cent mille
(unités) d'or.
Il prit, ensuite, des boucles d'or et les mit à ses oreilles.
Il mit une bague à son petit doigt et des anneaux à ses bras.
Evidemment, il était ravissant, tout comme une image d'Indra (2).

Les deux précieuses reines firent leurs ablutions,
S'enduisirent de produits parfumés et se massèrent le corps.
Elles enfilèrent des corsages de grande valeur (tissés de fils)
d'or,
Se parfumèrent et se poudrèrent, partout et avec grand soin (3).

L ' A l i m e n t a t i o n.

Comme dans pratiquement toute l'Asie méridionale, le riz est la base de l'alimentation. Les mets, à base de légumes, de viande ou de poisson, et généralement désignés selon leur mode de préparation, sont très nombreux et variés. Les mets les plus souvent mentionnés dans les romans sont les *kēṅ* (potages), les *auḥ* (ragoûts mijotés dans une marmite ouverte), les *jup* (salades de viande, de légumes, ou un mélange des deux, assaisonnés de divers condiments), les *yāṃ* (hachis assaisonnés de condiments et de saumure), les *sŏm2* (aliments fermentés, acides ou conservés dans le vinaigre), les *lāp* (4) (hachis assaisonnés d'épices et de jus de citron), le *cēvl paṅ* (5) (purée

(1) *Ibid.*, p. 87.

(2) *Ibid.*, p. 92.

(3) *dāv2 nŏk kaḥpā phōeeak*, p. 6.

(4) *hnăṅsōe jyṅ hmyṅ2*, p. 172.

(5) *kāṃ1bā2 Tĕn tan1*, p. 6.

de piment) et, enfin, le *Pātēk* (1) (poisson pilé, mélangé à du son et conservé en saumure). Les procédés de préparation les plus fréquemment mentionnés sont : *hmŏk* ou *mak*(2) (cuisson à la cendre, estouffade), *cī1* (cuisson à la braise), *cōen* (friture), *Pīṅ2* (grillade) et *Yāṅ2* (fumade). Les entremets, bien qu'extrêmement variés, sont rarement mentionnés dans les romans, où il est bien plus fréquent de préciser que le roi, ayant terminé son repas, se lave les mains avec de l'eau parfumée et se met à chiquer l'arec et le bétel, ou des feuilles de thé fermentées *(hmyṅ2)*. Ces bouchées masticatoires sont, pour les Lao, intimement liées à l'alimentation, comme le montre le vers suivant:

> *Les aliments et la boisson, ainsi que le hmyṅ2, l'arec et le bétel (3).*

Le passage suivant donne une idée de ce qu'on offre à un visiteur :

> *Quant à la fine et gracieuse Dame Bimbā*
> *Elle vint à la rencontre de la fille du roi,*
> *Lui apportant du bétel, du tabac et des rhizomes, en signe de bienvenue.*
> *Il y avait aussi, pour accueillir la dame royale, une coupe de pomélos et d'oranges (4).*

Lorsque le héros ou l'héroïne se refugie dans la forêt, Indra veille à lui assurer la survie en faisant pousser, par magie, toutes sortes d'arbres fruitiers et de plantes à rhizomes ou tubercules comestibles. Retirés dans la forêt, les personnages sacrés, protégés par les divinités, ainsi que les ermites, se nourrissent de cueillette, mangent des tubercules "à la place du riz" (5) et s'abstiennent de toute nourriture carnée. La forêt

(1) *Cf. dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå.*

(2) *kāṃ1bā2 Tĕn tan1*, p. 88.

(3) *Ibid.*, p. 87.

(4) *dāv2 nŏk kaḥpā phōeeak* , p. 25-26. *hvān2* : nom générique de rhizomes ou de tubercules aux propriétés médico-magiques, souvent des fortifiants ou des stimulants. On en confectionne, aussi, des amulettes.

(5) *kāṃ1bā2 Tĕn tan1* , p. 44-45; *nāṅ Tēṅ an1*, p. 126-127, 142; vol. II, p. 1, 14-16.

est aussi le recours des gens ordinaires en période de disette, mais, pour ceux-ci, vivre de cueillette n'est pas une chose aisée (1).

L'alimentation n'est pas étrangère aux réjouissances populaires accompagnant les grands événements, tels que les noces royales ou l'ascension sur le trône d'un bodhisatta. Dans ces occasions, on distribue au peuple du thé fermenté, du bétel, de l'arec, du poulet et du porc grillés, ainsi que de grandes quantités d'alcool en jarres (2).

Les descriptions des personnages des romans se restaurant n'omettent que très rarement de mentionner que ceux-ci se lavent les mains avant et après le repas. Cela paraît tout à fait normal chez les Lao qui mangent ordinairement avec les mains. Toutefois, l'insistance avec laquelle ce détail figure tout au long de presque tous les romans, au point d'être devenu un cliché, peut être interprétée de deux manières : il s'agit soit d'une constatation de la pratique courante, soit d'une leçon d'hygiène destinée à l'auditoire de ces romans. Certains textes font également état du fait que les personnages se rincent la bouche après le repas et se brossent les dents pendant leur toilette matinale. Dans ce dernier cas, il s'agit manifestement d'une pratique beaucoup plus fréquente chez les Lao que chez les Occidentaux. Le héros ne manque jamais l'occasion de se baigner lors de ses longues marches à travers la jungle, après une lutte acharnée contre les yakkha ou autres ennemis, ou même lors des trêves interrompant ces combats. Après avoir libéré une princesse, mis en fuite l'armée de rapaces dévastant son pays et ressuscité le roi et ses sujets, le héros décline par modestie les premières invitations à se rendre au palais en prétextant que lui et ses compagnons sont trop mal habillés et ne se sont pas encore baignés (3).

(1) *dāv2 căndaḥgāt*, p. 2.

(2) *Ibid.*, vol. II, p. 26.

(3) *kāṃ1bā2 Tĕn tan1*, p. 64.

Santé et Hygiène.

La propreté est, chez les Lao, davantage l'expression de leur penchant pour l'esthétique et la coquetterie qu'une mesure d'hygiène. Tout prête à croire que, dans d'autres aspects de la vie quotidienne, ils étaient dépourvus de ce, qu'en temps modernes, nous considérerions comme étant des règles fondamentales d'hygiène. Les épidémies, au temps de la rédaction des romans classiques lao, se propageaient facilement et décimaient périodiquement les populations. Les voeux de bonne santé adressés autant à l'auditoire par le récitant que les personnages entre eux, notamment quand ils se séparent, indiquent que la maladie constituait une menace constante. Les malades et les infirmes, souvent victimes d'afflictions congénitales, arrivent en masse pour assister aux événements importants, tels que l'arrivée ou le retour du héros ou de l'héroïne dans un royaume (1). Sortent, alors, de l'ombre des foules d'aveugles, de boiteux, de paralytiques, d'asthmatiques toussotants, de galeux, de lépreux, de misérables souffrant du pian ou affligés de becs-de-lièvre, de nains, de bossus et de toutes sortes d'êtres aux physiques difformes et répugnants, couverts de dartres ou de plaies suppurantes. Tous ces infirmes et malades sont guéris par les mérites du Bodhisatta à son retour au pays (2).

Les romans classiques ne donnent pratiquement aucune précision sur la médecine telle qu'elle était pratiquée à l'époque de leur rédaction. Il est plus que certain que les Lao, grâce à leur familiarité avec la flore abondante et variée qui les entourait (3), disposaient déjà d'une pharmacopée amplement suffisante pour leur permettre de venir à bout d'un grand nombre de maladies. Toutefois, vu le caractère empirique des traitements appliqués et de l'utilisation des plantes, dont les vertus curatives étaient confirmées par la pratique, mais non prouvées par une étude rationnelle de leurs propriétés, toute intervention

(1) *nāṅ Tēṅ an1*, p. 45 et vol. II, p. 115; *dāv2 sovăt*, p. 199.

(2) *dāv2 sovăt*, p. 282, 295-296; et *nāṅ Tēṅ an1*, II., p. 102-103.

(3) *Cf*. J. Vidal, "Noms vernaculaires de plantes (Lao, Mèo, Kha) en usage au Laos" in *B.E.F.E.O.*, XLIX-2, 1959, p. 435-608, pl.

contre la maladie tenait, dans l'esprit populaire lao, son efficacité de mystérieuses puissances magiques. Il est donc plus fréquent de parler, dans le cas de la médecine traditionnelle lao, de pratiques, ou de plantes, médico-magiques. Dans les romans où les héros se trouvent fréquemment en possession d'eaux de jouvence, d'élixirs ressuscitant les morts ou de panacées de diverses sortes guérissant certaines, ou parfois toutes les maladies, il n'est question que de magie à l'état pur. Dans la littérature classique, où les maladies sont présentées presque invariablement comme étant les conséquences du kamma, il est plus fréquent, lorsqu'un roi est souffrant, de faire venir un devin qu'un médecin. Dans de pareils cas (1), il est plus courant de faire des offrandes au clergé bouddhique pour renforcer les mérites acquis du malade ou de prolonger sa destinée par des rituels propitiatoires que de faire appel à la médecine. Les rares pratiques traditionnelles que nous avons retrouvées dans l'ensemble des textes que nous avons étudiés sont : l'usage du *hmāk Tat (Croton tiglium?)* comme purgatif (2), le traitement d'une maladie par blessures avec des concoctions d'écorces d'arbres (3) et les soins donnés à une femme venant d'accoucher (4).

Activités professionnelles.

Il est assez étonnant que les romans classiques lao ne donnent presque jamais de description des travaux liés à la riziculture (5) — l'activité principale des populations des royaumes dans lesquels se déroulent les récits. La richesse de ces royaumes était, comme nous l'avons déjà dit, presque entièrement basée sur l'agriculture et l'élevage. L'agriculture comprenait

(1) Sieng Hmieng, *op. cit.*, p. 117-118. La médecine a été ignorée dans la littérature lao au point que même *hnăṅsōe jyṅ hmyṅ2* ne se hasarde pas à la ridiculiser.

(2) *hnăṅsōe jyṅ hmyṅ2*, p. 74.

(3) *Ibid.*, p. 72.

(4) *dāv2 sovăt*, p. 162.

(5) L'exception est trouvée dans *dāv2 gătdaḥnām*, p. 2-3.

aussi bien les cultures fruitières (1) et maraîchères (2) que les cultures sur brûlis (3), telles que coton (4), maïs, jute, tabac, thé et canne à sucre. L'élevage couvrait un large éventail, allant de l'éléphant au ver à soie (5), en passant par les porcins (6), bovidés (7) capridés (8) équidés et gallinacés.

Le paysan se livrait, en outre, à plusieurs activités secondaires, telles que la cueillette, l'exploitation des ressources naturelles, la pêche, la chasse et l'artisanat.

La cueillette de fruits sauvages et la recherche de rhizomes et de tubercules est, dans les romans, une activité de première importance lorsqu'il est question de survivre en période de disette, pendant un séjour prolongé ou au cours d'une longue marche dans la jungle.

Dans plusieurs romans, tels que *jyṅ nay2 coraḥTo*, *kāṃ1bā2 Tĕn tan1* et *dāv2 tāv rōeeaṅ*, le héros se fait bûcheron et gagne sa pitance en vendant du bois d'oeuvre ou de chauffage. D'autres produits forestiers, tels que laque, résine, cire, miel, corne de rhinocéros, simples pharmaceutiques, herbes et écorces médicinales, santal, ne sont que passagèrement mentionnés.

Aucune allusion n'est faite à l'exploitation des ressources minérales, même si les métaux, bas ou nobles, ainsi que les pierres précieuses, occupent une place importante dans les récits. Dans *hnăňsōe jyṅ hmyṅ2* (p. 141), le héros pénètre dans

(1) Les romans donnent fréquemment des longues énumérations de fruits sauvages et cultivés.

(2) Notamment des concombres, dans *dāv2 Tau1 gāṃ*.

(3) Cette technique de l'écobuage est décrite sommairement dans *dāv2 Tau1 gāṃ*, p. 8, 11-13.

(4) *jyṅ nay2 coraḥTo*, p. 5.

(5) *hnăňsōe jyṅ hmyṅ2* , p. 8, dans une berceuse empruntée à la tradition orale populaire et incorporée dans le récit.

(6) Dans *cāṃPā sĪ1 Tŏn2* , l'héroïne, bannie de la cour, est condamnée à élever des porcs pour un homme dur et cruel.

(7) *Pā pū1 daṅ* est un des rares romans dans lequel une activité directement liée à l'élevage fait partie du récit.

(8) *Cf. dāv2 kāṃ1bā2 phĪ nay2*.

la forêt pour couper du bambou (1). Dans *dāv2 kālaḥthā* (p. 15), le héros coupe de l'herbe pour couvrir la toiture de sa maison et se confectionner des nattes.

La pêche, bien que représentant une activité importante dans la vie de tous les jours et pratiquée suivant diverses techniques, ne joue un rôle essentiel que dans un nombre très restreint de romans (2).

La chasse, lorsqu'elle constitue une des activités auxquelles se livre le héros, est pratiquée selon différentes techniques. Répugnant à tuer les animaux, il se contente de les capturer soit avec des pièges (3), soit au moyen d'un appeau (4). Parfois, c'est un simple chasseur qui piège des animaux (5).

La chasse est également une des occupations du roi qui s'aventure parfois dans la jungle, accompagné d'une importante escorte de soldats, de serviteurs et de musiciens, et s'abritant, la nuit venue, dans une hutte de branchages (6). En général, les chasseurs qui tuent les animaux, au lieu de se contenter de les capturer vivants, sont très mal considérés dans les littératures des pays bouddhistes, tout comme les yakkha et les yakkhinī qui se nourrisent de chair fraîche – surtout humaine. Dans *dāv2 sovăt*, *dāv2 kāṃ1bā2 phī nay2* et *nāṅ åraḥbim*, le chasseur est un homme avide et cruel. Dans *nāṅ Tēṅ an1* (p. 66), sans que sa conduite ne le prouve par la suite, si ce n'est son désir de recevoir une récompense royale, le chasseur qui découvre la présence de l'éléphant blanc est décrit en ces termes :

(1) Dans *dāv2 căndaḥgāt*, p. 16-18, les deux frères retournent dans leur pays natal, emportant avec eux du bambou.

(2) Comme dans *Pā pū1 daṅ* et *dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå*.

(3) *Cf. kāṃ1bā2 Tĕn tan1* ou *dāv2 kāṃ1bā2 phī nay2*.

(4) *Cf. dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2*.

(5) *Cf. dāv2 kālaḥthā*.

(6) *nāṅ Tēṅ an1*, p. 3 sqq. et p. 66 sqq. Dans le premier passage, où le Prince *căkkī* va chasser les coqs sauvages, il s'agit d'une partie de plaisir. Dans le second, *căkkī*, devenu roi, va capturer un éléphant blanc. Il s'agit, ici, d'une affaire d'Etat – un devoir auquel il ne saurait se dérober, car la possession d'un éléphant blanc est considérée comme portant bonheur au royaume et à ses sujets.

A présent, nous allons parler d'un homme pervers de l'espèce des chasseurs errants, d'abord!
Son véritable métier était de chasser le gibier pour en vendre la viande. O vous!

Il est rare, dans les romans classiques lao, que l'on parle des artisans — les orfèvres, les bijoutiers, les forgerons, les armuriers, les tisserands, les tailleurs, les charrons, les bourreliers, les vanniers, les potiers, les peintres et les sculpteurs — qui fabriquaient les articles dont il est si souvent question dans les récits. Ceci, sans doute parce que l'artisanat constituait une des activités secondaires de la paysannerie et que très peu de gens, vraisemblablement, étaient artisans à plein temps. Les paysans s'efforçaient de subvenir, autant que possible, à tous leurs besoins, tant en outils et instruments de travail qu'en ustensiles de ménage. Bon nombre d'entre eux se spécialisaient certainement dans une sorte de production — instruments aratoires, métiers à tisser, poterie, coutellerie, instruments de musique — disposant ainsi d'un revenu leur permettant de se procurer, par vente ou par troc, les objets dont ils avaient besoin. Le paysan-artisan pouvait également remettre la totalité, ou une partie, de sa production au roi envers qui il était redevable d'un tribut en nature. D'autres artisans, tels que les orfèvres, les bijoutiers, les peintres et les sculpteurs, travaillaient peut-être à plein temps à la cour. Le service palatin se composait non seulement de dignitaires, d'officiers, de pages, de gardes et de serviteurs, mais d'artistes, tels que danseurs, musiciens, chanteurs, acteurs, d'experts, tels que piégeurs ou dresseurs d'éléphants, scribes, devins, plongeurs ou chasseurs de crocodiles (1) et autres praticiens dont les connaissances techniques se confondaient presque toujours avec les pouvoirs magiques qu'ils étaient réputés détenir de leurs maîtres. Ces personnes étaient plus aptes à exploiter leurs talents à la cour qu'en dehors du palais. L'administration du royaume demandait également les services d'une foule de magistrats dont certains, de simples paysans, n'occu-

(1) *Cf. nāṅ Tēṅ an1.*

paient que de modestes fonctions à la cour (1).

La profession dont il est le plus souvent question, lorsque l'action du roman se déroule dans la cité, est celle de commerçant ou de marchand-navigateur. Ces derniers assuraient les relations commerciales, et même diplomatiques, entre les divers royaumes. Les bateliers, qui sillonnaient les cours d'eau et les océans, formaient le groupe professionnel le plus mis en vue dans les récits, car ils apportaient une note d'exotisme et savaient parler aux femmes, se livrant avec elles à des joutes oratoires épicées de sous-entendus grivois. Les seṭṭhi constituaient une classe à part dans les sociétés urbaines; disposant d'immenses ressources financières, ils formaient ce que nous appellerions, de nos jours en Occident, la haute bourgeoisie. Les brahmanes, lorsqu'ils appartenaient réellement à cette caste indienne, occupaient, bien qu'étant le plus souvent des étrangers, de hautes fonctions à la cour, en tant que conseillers en matière de rituel ou astrologues — ce qui pouvait leur donner un immense pouvoir politique, car ils étaient toujours consultés avant la prise des grandes décisions. Il est vraisemblable, toutefois, que la personne officiant aux cérémonies du *sūl khvăn*, bien que désignée dans les textes par le titre de brahmane, n'appartenait pas réellement à cette caste.

Le petit peuple se composait d'hommes libres et d'esclaves. Les gens tombaient en esclavage soit pour dettes, et avaient la possibilité de se racheter, soit par fait de guerre. L'esclavage était réglé par des lois assez élaborées, les protégeant parfois contre les mauvais traitements et les excès, fixant les conditions dans lesquelles ils pouvaient se marier avec une personne libre, ou une autre esclave, et accumuler des biens et déterminant le sort de leurs enfants. Il est peu question des esclaves dans la littérature. Les porteurs de feuilles de thé *(hmyṅ2)*, bernés par *jyṅ hmyṅ2*, redoutent fort de s'être endettés envers lui au point de devoir devenir des esclaves, eux et leurs familles (2). Dame *Tēṅ an1*, bannie de la cour, se plaint plusieurs fois d'être

(1) *hnăṅsōe jyṅ hmyṅ2*, p. 5.

(2) Sieng Hmieng, *op. cit.*, p. 47-48.

"aussi malheureuse qu'une esclave" (1). Des centaines d'esclaves, hommes et femmes, sont souvent donnés lors des demandes en mariage ou comme simple tribut. Lors de l'intronisation d'un bodhisatta, des milliers d'esclaves sont libérés. L'homme libre était redevable d'une capitation et surtout, comme nous l'avons déjà mentionné plus haut, d'une contribution en nature. Il était sujet à la corvée, qui, lorsqu'elle était due au roi, plutôt qu'à un patron, pouvait durer jusqu'à six mois par an. Il était possible, moyennant une redevance en argent (2), de se dispenser de cette obligation. On pouvait, également, en être exempté à titre de récompense (3). Il est possible qu'un grand nombre de préposés ou de serviteurs — ceux que l'on voit au palais, recevant les ordres du roi et les exécutant avec empressement — y accomplissaient là, selon leurs talents, leur temps de corvée. Toutefois, pour la majorité du peuple, la corvée consistait probablement en son enrôlement, pendant les périodes de moindre activité agricole, dans ce que nous appellerions, aujourd'hui, les travaux publics. Une autre obligation pesant sur le petit peuple était le service militaire. En cas de mobilisation, chacun devait fournir son habillement, son armement, ainsi que ses provisions de bouche pour la durée de la campagne (4). Il est fort probable que les gens du peuple s'efforçaient de se soustraire à ces deux obligations, en se faisant passer pour inaptes ou faisant appel, par de diverses manières, à la "compréhension" des gens du roi préposés au recrutement (5). La menace pesait constamment sur le peuple d'être puni pour quelque méfait. La justice royale pouvait le condamner à l'emprisonnement ou aux corvées les plus pénibles ou les plus humiliantes, le faire fouetter à mort, lui faire porter le carcan, le faire mettre au pilori, le faire mourir par exposition au soleil pour être, par

(1) *nāṅ Tēṅ an1*, p. 206 et vol. II, p. 90.

(2) Cela devint beaucoup plus souvent le cas lorsque, l'économie se développant, l'usage de la monnaie dans les échanges commerciaux devint plus courant.

(3) *hnăṅsōe jyṅ hmyṅ2*, p. 80.

(4) *Ibid.*, p. 138-139.

(5) Sieng Hmieng, *op. cit.*, p. 98, 101-102; et *nāṅ Tēṅ an1*, p. 76-77.

la suite, dévoré par les rapaces (1). Le peine capitale, le plus souvent par décapitation, était souvent appliquée. Les personnes coupables des crimes les plus infâmes ou les félons et les traîtres étaient, après leur exécution, parfois découpés en morceaux qui étaient, ensuite, conservés dans du sel (2). Parfois, la tête du coupable était empalée sur une lance et exposée sur les bords des routes ou aux portes de la ville. Dans *nāṅ Tēṅ an1* (p. 111), il est aussi question de bouillir ou frire les condamnés à mort. L'exil, ou le bannissement, était un châtiment courant; le condamné était parfois mis sur un radeau et abandonné au gré des flots (3).

La vie familiale.

Fonder un foyer est d'une importance capitale pour les Lao qui considèrent que le célibat est une violation des normes sociales. C'est pour cela que les romans classiques ont si souvent pour thème principal la recherche de la "femme idéale" ou "épouse prédestinée" — celle avec qui le héros s'est déjà uni lors de ses vies antérieures. Le héros de roman, plus que quiconque, se doit d'avoir une épouse s'il veut affirmer sa virilité. Il fait cela, d'ailleurs, avec autant plus d'enthousiasme que sa tendance à la polygamie le pousse à prendre, pour épouses mineures ou comme concubines, d'autres femmes considérées — pour justifier sa conduite et se donner bonne conscience — comme ayant été, elles aussi, ses compagnes dans une vie antérieure. Toutefois, dans le cas d'un héros-bodhisatta, prédestiné à devenir un souverain universel (cakkavattin), il n'est pas seulement question de prouver sa virilité, mais surtout — et cela est très important dans une société où les liens de de parenté sont très forts — de devenir le gendre d'autant de rois étrangers que possible, aussi bien dans le monde des hommes que parmi les êtres mythiques : nāga, *ṅōeeak*, kinnara et yakkha, et même chez les divinités terrestres et célestes.

(1) *Cf.* Sieng Hmieng, *op. cit.*

(2) *nāṅ Tēṅ an1*, vol. II, p. 109; et *Pā pū1 daṅ*, p. 124.

(3) *Cf. dāv2 pē, kāṃ1bā2 nā jēn* et *dāv2 kāṃ1 kā tāṃ.*

Une femme ne peut s'affirmer pleinement dans la société qu'à travers le mariage en tant qu'épouse et mère. Célibataire, divorcée ou veuve, elle passe pour marginale et n'est pas respectée.

La jeune fille, au fur et à mesure qu'elle grandit, se voit devenir une proie facile pour les garçons qui la regardent avec concupiscence et pensent, notamment lors des fêtes donnant lieu à des réjouissances populaires au cours desquelles ils s'efforcent de leur tâter les seins, pouvoir se livrer avec elles à des ébats amoureux sans lendemain. C'est pour cela que les jeunes filles forment souvent le voeu de rencontrer l'homme de leur vie (comme dans *dāv2 sovăt*, *dāv2 lin daṅ*, *dāv2 surivŏṅ* et *dāv2 cintā - cāṃPā daṅ*). Rien de plus alarmant, dans les romans, qu'une jeune personne condamnée vraisemblablement à demeurer vieille fille, telle que *nāṅ Paḥdummā* vivant seule avec un ermite, que *kēv2 hnā2 mā2* au physique ingrat et dont personne ne veut, qu'une princesse qui n'adresse jamais la parole aux hommes (comme la fille du roi de *silā* dans *nidān nŏk cak*) ou qu'une jeune fille prise de violents maux de tête chaque fois que l'approche un homme (comme la princesse *sĭsaḥ rogā* dans *pwa Raṅ - pwa Ryv*). Une jeune fille qui, avant son mariage, est rendue enceinte par un amant attire la honte sur toute sa famille et doit s'attendre à voir s'abattre sur elle les foudres de la colère paternelle (comme dans *dāv2 kālaḥket*, *dāv2 lin daṅ* et *dāv2 nŏk kaḥpā phōeeak*).

La veuve ou la femme abandonnée par un homme se trouve dans une situation d'autant plus difficile que la société a tendance à la rejeter. Dans l'esprit des gens, son infortune ne peut être que le résultat d'un mauvais kamma ou la conséquence d'un manquement quelconque envers les normes sociales, notamment en ce qui concerne sa conduite en tant qu'épouse. C'est ainsi qu'une femme qui, d'une façon ou d'une autre, se retrouve seule, fait tout son possible pour trouver un nouveau mari — mais l'empressement qu'elle y met l'expose souvent au ridicule. Les hommes la considèrent comme une femme facile et, lors des fêtes, s'amusent à soulever sa jupe pour regarder son sexe (1).

(1) *byā kosŏn maḥhārāt*, p. 8.

Pour une femme qui a perdu son mari, la vie n'a plus aucun sens. Même si, par la suite, elle devenait riche, puissante et illustre, cela serait vain, car son véritable bonheur ne saurait venir que des mérites de son époux (1). On peut aisément comprendre, alors, la joie avec laquelle les femmes retrouvent leurs maris ressuscités par le héros-Bodhisatta (2), car, veuves, elles se trouvaient, ainsi que leurs enfants, exposées aux railleries et autres méchancetés. Esseulées, elles ne voyaient plus, dans leur chambre à coucher, que les murs et les nattes; la nuit, au moment de sombrer dans le sommeil, elles les cherchaient à tâtons, mais en vain. Ailleurs (3), les mégères en furie se jettent sur les soldats qui ont tué leurs maris, prennent leur plaisir avec eux jusqu'à épuisement, et leur font subir, sans aucune retenue, les sévices les plus avilissants.

Les tribulations de l'orphelin ne sont pas uniquement une lutte inégale pour la survie menée par un enfant sans défense dans un monde où les adultes dictent les règles du jeu. Les souffrances de l'orphelin, que l'infortune a souvent transformé prématurément en adulte, sont plutôt d'ordre moral et viennent du simple fait que, sorti des normes, il lui est difficile de réintégrer la société qui l'a injustement rejeté. Ses malheurs sont toujours attribués au kamma, c'est-à-dire aux fautes commises dans une vie antérieure qu'il lui reste à expier avant de pouvoir pleinement s'assumer. Même lorsqu'une vieille femme (comme dans *dāv2 pē*) ou un seṭṭhi (comme dans *dāv2 cănḍaḥgāt*) l'adopte, il n'en demeure pas moins un orphelin ou un enfant abandonné. Son anormalité est parfois symbolisée, ou accentuée, par une tare physique (comme dans *dāv2 kāṃ1 kā tāṃ*) ou par sa naissance sous une forme animale. L'enfant ainsi déshérité s'efforce à rentrer dans la norme soit en trouvant une épouse — ce qui lui permet de recouvrer sa véritable nature (comme dans *dāv2 pē* ou *dāv2 Tau1 gāṃ*) — soit en retrouvant son père (comme dans *dāv2 gătdaḥnām*) ou sa mère (comme dans *nāṅ Tēṅ an1*).

(1) *nāṅ Tēṅ an1*, vol. II, p. 113-114.

(2) *kāṃ1bā2 Tĕn tan1*, p. 117-118.

(3) *dāv2 cănḍaḥgāt*, vol. II, p. 46.

La vie familiale de tous les jours ne trouve sa place que très rarement dans les romans classiques lao dont les thèmes sont presque invariablement centrés sur une situation anormale. Les amants sont séparés, le mari est enlevé à sa femme, ou vice-versa, les enfants deviennent orphelins ou sont abandonnés (comme dans *dāv2 pē*) ou sont simplement chassés de chez eux par des parents indignes (comme dans *dāv2 cănda̤hgāt*). Lorsque, généralement vers la fin du roman, tout retombe dans l'ordre, la situation familiale perd tout son intérêt du fait même de sa normalité — car la monotonie d'un bonheur sans faille, contrairement aux malheurs et aux retours de fortune s'acharnant contre le héros et marquant son existence, se résume en peu de mots. Toutefois, dans les romans classiques lao, les parents indignes, les épouses infidèles, les enfants ingrats et les personnes liées par des relations incestueuses (1) sont relativement rares. Si certaines familles sont déchirées par les rivalités entre les épouses d'un même homme (comme dans *dāv2 surivŏn̈, nān̈ Tēn̈ an1, dāv2 nŏk kaḥphā phōeeak, sănḱh silṔ jăy, Pā pū1 dan̈* et, surtout, *dāv2 kai dan̈*), les romans dans lesquels les épouses mineures se soumettent de bonne grâce à la première épouse du héros sont presque aussi nombreux.

Nous avons donc, dans le roman classique lao, un thème courant dans les contes populaires occidentaux, c'est-à-dire une longue histoire d'amour qui, après de multiples péripéties, finit toujours bien (2) et dont le dénouement, lorsqu'il s'agit de fonder un ménage stable et désormais sans histoire, pourrait se résumer par la formule consacrée : "ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants" ou, en termes plus proches de la réalité lao : "ils régnèrent selon le dhamma sur un peuple heureux et prospère, moururent à l'âge de mille ans et remontèrent dans le ciel Tāvatiṃsa". L'histoire d'amour "à la lao" se distingue des contes européens par la tendance du héros à devenir polygame, car il serait difficile, dans l'esprit lao, d'admettre qu'un héros puisse se ranger définitivement dans la

(1) les seules allusions à l'inceste se trouvent dans *vănnaḥbām*, *dāv2 tāv rōeean̈* et *dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå*.

(2) L'exception à cette règle est *khun lū - nān̈ wa2*.

situation peu glorieuse d'un époux docile et casanier. Même si le héros aime sincèrement toutes les femmes qu'il prend pour épouses et chérit ses enfants comme la prunelle de ses yeux, la responsabilité de maintenir la cohésion de la famille repose presque entièrement sur la femme. C'est à elle et à elle seule que les normes sociales dictent une conduite irréprochable en tant qu'épouse et mère. Ce n'est qu'au sujet des gens ordinaires, condamnés à une existence sans gloire, que l'on peut dire, non sans une certaine pointe de mépris :

... Ils aiment la fortune et les biens familiaux.
Il ne faut pas qu'ils prennent le service du Roi, mais
restent chez eux avec leurs chères épouses (1).

La Communauté religieuse.

Le clergé et les monastères bouddhiques apparaissent, dans les romans classiques lao ayant pour thème les aventures d'un bodhisatta, comme des anachronismes quelque peu gênants — du moins au tout premier abord. Bien que de nombreuses formes d'ascétisme aient existé, notamment en Inde, avant que le Gotama Buddha n'atteigne la Connaissance Suprême, il nous semble étrange qu'un bodhisatta, tout prédestiné qu'il soit à devenir le Bouddha, puisse enseigner la Loi (dhamma) et les Préceptes *(sīla)* à une époque où il ne les avait pas encore formulés. Ceci, toutefois, ne semble pas étonner outre mesure le public lao pour lequel ces romans ont été rédigés. Les auteurs ont vraisemblablement transposé les récits des vies antérieures du Bouddha dans un cadre familier à leurs contemporains. Il est presque certain qu'ils ont fait cela sciemment et dans le but de faire passer, au cours du récit, certains rudiments de l'enseignement bouddhique (2).

(1) Sieng Hmieng, *op. cit.*, p. 99.

(2) Le fait que les bodhisatta soient souvent représentés comme les propagateurs avant la lettre du dhamma est illustré par les deux vers suivants, extrait de *nāṅ Tēṅ anI* (vol. II, p. 41):

"Alors, (le peuple) retint les enseignements du Prince (suriyŏṅ yāṅ),
Tout comme la Loi que le Seigneur Bouddha (leur) enseignerait en
d'autres temps."

Un des clichés apparaissant le plus souvent dans les descriptions des royaumes dans lesquels se situe l'action des romans est la mention de splendides monastères occupés par des moines, zélés autant qu'érudits, enseignant la Loi bouddhique, mettant en pratique les Préceptes, traduisant les divers textes canoniques, les interprétant et les commentant. On peut en déduire que la Communauté bouddhique contribuait, ainsi, à perpétuer l'ensemble de l'héritage culturel de ces pays. Au cours des récits, par contre, ce sont les ermites, et non les moines bouddhiques, qui dispensent le savoir, la sagesse, les talismans et les pouvoirs surnaturels permettant aux héros de vaincre leurs ennemis.

Dans la vie de tous les jours, le monastère ne se bornait pas à jouer son rôle principal qui était d'offrir un lieu de retraite aux religieux désireux de se détacher du monde en se plaçant sous la protection des Trois Refuges (saraṇa) qui sont: le Bouddha, la Loi (dhamma) et la Communauté (saṅgha). Le monastère était le centre de presque toutes les activités sociales et culturelles de la communauté laïque au sein de laquelle il s'était installé et dont il dépendait pour sa subsistance matérielle. Ce n'était pas en vain que les laïcs faisaient l'aumône quotidienne aux moines et soutenaient la Communauté religieuse en lui faisant de nombreuses et diverses donations, car le monastère était, autrefois, l'unique institution à travers laquelle l'homme du peuple pouvait espérer acquérir un tant soit peu d'instruction. Les monastères, grâce à leurs bibliothèques, même les moins fournies, contribuaient, plus que toute autre institution (1), à la création littéraire, ainsi qu'à la conservation et à la transmission des textes canoniques, extra-canoniques et profanes. Les monastères jouaient aussi un rôle essentiel dans la préservation des arts traditionnels et contribuaient à la perpétuation des traditions populaires. A l'occasion des fêtes religieuses les monastères rassemblaient les laïcs de leurs paroisses

(1) Une autre source importante de création littéraire fut les cours de certains royaumes à diverses époques, telle que la cour du Siam pendant la Période d'Ayudhya et pendant les premiers règnes de la dynastie actuelle.

autour d'une activité communautaire et encouragaient, en outre, les contacts et les rencontres inter-villageoises.

Lorsqu'un enfant de sexe mâle avait atteint l'âge de la raison (normalement sept ans), il était, tôt ou tard et dans la mesure où la situation économique de sa famille le permettait, envoyé au monastère afin d'y recevoir ce qui constituait, à l'époque, une instruction élémentaire. Prenant le titre de sāmaṇera (novice) et revêtant la robe jaune, il était astreint à observer, pour la première fois de sa vie, quelques règles de discipline et était placé sous l'égide d'un maître dont il devenait, selon l'usage établi partout ailleurs, virtuellement le domestique.

Le novice, tout vêtu qu'il était de sa robe monacale, n'était pas pour cela vénéré comme ses maîtres les moines. Ces derniers étaient, quant à eux, des personnages sacrés que l'on ne pouvait se permettre d'insulter ou de maltraiter sans encourir le risque de subir les sanctions les plus sévères — allant même jusqu'à la peine capitale (1). Le bonzillon, tout comme l'étudiant contemporain, était un garçon fort turbulent et malicieux qui, sans doute pour compenser les rigueurs de la discipline, les privations et les humiliations que ses maîtres lui faisaient subir, se conduisait, en certaines occasions, comme un véritable voyou (2). Lorsqu'il était question, lors des réjouissances populaires, de taquiner les filles, le novice drapé de jaune et l'ex-bonzillon au crâne encore rasé étaient les plus actifs de tous et ceux contre lesquels s'adressaient le plus souvent les imprécations lancées par les jeunes filles excédées. Doit-on voir dans cette description du novice dévergondé une condamnation déguisée des abus et des manquements de l'ensemble du clergé bouddhique? Les histoires scabreuses sur les moines circulent principalement par voie orale et la Légende de *jyṅ hmyṅ2* est peut-être le seul ouvrage dans lequel quelques unes de ces histoires — probablement sous des formes édulcorées — nous ont été transmises par écrit. Ceci ne devrait

(1) Sieng Hmieng, *op. cit.*, p. 90, 93.

(2) *Cf. nāṅ åraḥbim.*

pas nous étonner si nous nous rappelons que la tâche de recopier les textes littéraires, parmi lesquels *hnăňsōe jyṅ hmyṅ2* est probablement le seul ouvrage satirique, incombe en majeure partie au clergé bouddhique.

Fêtes et Cérémonies.

Les cérémonies de la cour et les fêtes religieuses (1) donnaient souvent lieu à des réjouissances populaires. L'entrée du héros, de l'héroine ou d'un prince étranger dans la cité, le retour de l'armée victorieuse ou la simple arrivée dans le port de la ville de marchands-navigateurs étaient une occasion pour le peuple de se rassembler. C'est lorsque nous lisons les passages décrivant les foules réunies en ces occasions que nous avons vraiment le sentiment de participer à l'action du roman. C'est alors que les auteurs se rapprochent le plus de la vie des gens du peuple, faisant toujours preuve, même lorsqu'ils ont recours à de nombreux clichés, de beaucoup d'humour et de réalisme. C'est alors que nous nous rendons compte à quel point les Lao aiment se réunir pour participer à des activités communautaires au cours desquelles ils partagent les simples joies de la vie.

Les cérémonies royales les plus souvent mentionnées dans les romans classiques lao sont : les mariages princiers, les intronisations et les crémations. Comme, dans la majorité des romans, le héros devient à la fois gendre et successeur d'un roi — qui, par simple providence, est à la fois vieux et sans

(1) Les romans classiques se gardent bien de pousser l'anachronisme jusqu'à mentionner les fêtes religieuses annuelles observées à leur époque. Ils tiennent, néanmoins, à mettre le clergé bouddhique en évidence lors de certaines occasions, telles que l'ordination des moines et le transfert de mérites au profit du défunt lors des crémations royales. Ceci, sans doute, parce qu'il aurait été difficile, autant pour les auteurs que pour le public, de se représenter une société sans clergé bouddhique. Il est fort probable que les auteurs — qui, pour la plupart, ne pouvaient être que des moines ou des anciens moines — étaient également soucieux de donner l'impression aux laïcs que le clergé bouddhique avait toujours existé et que, dans toutes les époques, les actions les plus méritoires avaient été la prise du froc et l'offrande aux moines.

descendance masculine — le mariage et l'intronisation sont confondus en une seule cérémonie. Dans le cas des crémations royales, ce sont les affaires d'état et les pratiques religieuses qui sont étroitement liées.

La cérémonie nuptiale proprement dite, qu'il s'agisse de personnages princiers ou de simples roturiers, est relativement simple et consiste essentiellement à faire le rappel des esprits vitaux *(sūl khvăn)* (1). Viennent ensuite les bénédictions à l'adresse des nouveaux mariés prononcées, dans le cas de noces royales, par des brahmanes, les dignitaires de la cour et les hôtes de marque. Un mariage entre bouddhistes, bien que ne constituant pas un sacrement religieux, est toujours suivi ou précédé par l'accomplissement de mérites en faisant des offrandes aux moines.

La cérémonie d'intronisation devait logiquement avoir lieu pendant un jour déclaré faste par les astrologues de la cour. Ce fait important n'est presque jamais mentionné par les textes qui montrent pourtant, dans de nombreux passages, l'importance du rôle joué par les astrologues ou autres devins (2) dans les affaires de la cour, ainsi que dans la vie quotidienne du peuple.

(1) Voir *infra*, p. 194 sqq.

(2) Les conseils et les prédictions donnés par les astrologues, dans presque tous les romans, sont basés sur des calculs effectués à partir de données relatives à la disposition des astres dans le ciel à un moment donné et représentées schématiquement par les Lao au moyen d'un diagramme horoscopique, ou *kŏṅ kēv2* (voir L. Finot, *op. cit.*, p. 33). D'autres devins, se basant eux aussi sur des données astrologiques, utilisent des chartes divinatoires (comme dans *hnăṅsōe jyṅ hmyṅ2*, p. 101). L'oniromancie est souvent pratiquée par les devins de la cour, notamment lorsque le roi leur demande d'interpréter un rêve fait par la reine qui vient de concevoir en son sein un bodhisatta. Dans *nāṅ Tēṅ an1* (p. 59), l'héroïne fait part d'un rêve prémonitoire annonçant la mort du roi et une période de déclin pour le royaume. Dans le même ouvrage (p. 67), un chasseur, ne rencontrant pas de gibier, brise des brindilles de bois et s'en sert, d'une manière que nous ignorons, pour déterminer la direction à prendre. La position des étoiles, décrites en plein mouvement dans le firmament, indique parfois de bons ou de mauvais présages (comme dans *hnăṅsōe jyṅ hmyṅ2*, p. 108-109, ou *kāṃ1bā2 Tĕn tan1*, p. 41-42). Une autre pratique divinatoire rappelant les aruspices romains est décrite en détail dans *dāv2 căndaḥgāt* (II., p. 50-51); dans ce passage, 16 poulets sont tués l'un après l'autre pour déterminer ce qu'est

Les romans donnent parfois la fausse impression que la cérémonie était tenue du jour au lendemain, alors que les préparatifs, notamment la convocation des seigneurs vassaux, devaient sûrement demander plusieurs mois. Le terrain sur lequel se tenait la cérémonie était préparé avec soin. Des fanions-de-victoire ainsi que des bananiers et des cannes à sucre (symbolisant la prospérité) étaient plantés dans le sol, notamment en bordure des allées tapissées de nattes et surmontées de tentures. Le pavillon d'ablution, érigé pour l'occasion, comportait notamment un liṅga (1) dressé au milieu d'un bassin muni d'une rigole, appelée *lin gāṃ* ou *lin kēv2* , sculptée en forme de nāga entrelacés. Alors que le nouveau roi se tenait agenouillé sous l'extrémité protubérante du *lin gāṃ* , maintes personnalités, parmi lesquelles de nombreux princes étrangers, venaient, à tour de rôle, verser l'eau lustrale sur le liṅga en prononçant des bénédictions. Après cela, le roi nouvellement consacré recevait les tributs de ses vassaux, ainsi que le témoignage de leur loyauté (2).

Nous redécouvrons, dans les passages décrivant la cérémonie du sacre, le décorum et la splendeur devant lesquels s'extasiaient les gens du peuple. Pour tout émerveillés qu'ils fussent par la spectacle s'offrant à leurs yeux, les jeunes garçons n'en oubliaient pas pour autant d'échanger avec les filles les plus délurées des propos chargés d'allusions grivoises et de profiter de la cohue pour tripoter les jeunes filles bien sages. Mais tous, jeunes et vieux, perdaient soudainement cons-

devenu le héros disparu au cours d'un long voyage. Les traits caractéristiques *(lăkkhaṇnaḥ)* d'une personne censés indiquer ses qualités morales faisaient l'objet de traités très détaillés. Dans *dāv2 gāṃ san* (p. 3-8), il est question des traits caractéristiques indiquant les qualités et les défauts d'une femme en tant qu'épouse. *hnăṅsōe jyṅ hmyṅ2* (p. 69-71; *cf*. Sieng Hmieng, *op. cit.*, p. 87-88) donne une parodie des traits caractéristiques d'un moine destiné à devenir un *rājgū* ou un bouddha. Il existait également des ouvrages sur les traits caractéristiques des animaux (chevaux, éléphants, etc.).

(1) Représentation divinisée du phallus de Śiva.

(2) Dans d'autres circonstances, les dignitaires et les officiers de la cour prêtaient serment au roi en buvant une eau symboliquement chargée de malédictions contre quiconque qui, en ayant bu, viendrait à manquer à sa parole.

cience d'eux-mêmes et de tout ce qui les entourait lorsqu'apparaissait le cortège de l'héroïne — la plus belle de toutes les femmes. Hagards et le coeur battant, ils se fourraient distraitement leur bouchée d'arec dans l'oreille, prenaient la jupe de leurs épouses pour leur propre écharpe et restaient plantés là, bouche bée, sans pouvoir se résigner à quitter la princesse des yeux. Les cérémonies royales les plus solennelles, auxquelles les gens ordinaires n'assistaient qu'en spectateurs ou en témoins silencieux, étaient fréquemment suivies par une distribution de nourriture et d'alcool (1). C'est alors que les beuveries dégénéraient en débauches et que l'on pouvait entendre, jadis, les pires des grossièretés, que les romans classiques, et tout particulièrement les versions modernes édulcorées par leurs éditeurs, se gardent bien de rapporter.

Lorsque mourait un roi, son corps était placé en position assise dans une urne funéraire *(kot)* et conservé pendant plusieurs mois jusqu'au jour de la crémation dont la date était fixée par les astrologues de la cour. L'urne funéraire était, elle-même, posée sur un catafalque *(men)* richement décoré et surmonté d'un pinacle représentant le Mont Sumeru (2). Pendant tout ce temps-là, les gens du palais et le peuple se réunissaient pour faire la veillée de la dépouille mortelle. Ces veillées, passées soirée après soirée dans une ambiance musicale permanente et où les pleurs des uns se mêlaient aux rires des autres, étaient accompagnées de spectacles de diverses sortes (3). C'était, évidemment, une excellente occasion pour les garçons de courtiser les filles en leur fredonnant des chansons d'amour, en leur récitant des poèmes, notamment des *goṅ*, et en échangeant avec elles des aphorismes de cour d'amour *(gāṃ phyā)*. Les hommes et les femmes de tous les âges s'adonnaient, quant à eux, aux jeux de hasard — notamment au *hmāk saḥkā*, ressemblant quelque peu au trictrac (4). Le jour de la crémation, le

(1) Notamment dans *dāv2 căndaḥgāt*, vol. II, p. 26.

(2) Une description détaillée de l'urne funéraire et du catafalque est donnée dans *nāṅ Tēṅ an1*, p. 61-62.

(3) *dāv2 căndaḥgāt*, p. 19.

(4) *nāṅ Tēṅ an1*, p. 62-63.

catafalque, tiré par des centaines de personnes, était escorté jusqu'au bûcher funéraire. L'incinération du corps était précédée par des offrandes au clergé. Les mérites ainsi acquis étaient véhiculés vers le défunt en faisant couler l'eau d'attestion *(Yāt nāṃ2)* pendant que les moines récitaient les bénédictions d'usage. Il était courant, lors du décès d'une personne chère ou vénérée, comme le père ou la mère, de prendre le froc pour une période parfois très courte et de dédier au défunt les mérites ainsi acquis. Cette pratique est appelée *pvt hnā2 Bai*, c'est-à-dire "prendre le froc devant le bûcher". Il arrivait souvent, jadis, qu'un fils de roi prenne le froc lors de la mort de son père pour éviter que les rivalités entre les divers prétendants à la succession ne se soldent par sa propre mort (1). La crémation terminée, les ossements royaux étaient rassemblés et conservés dans un reliquaire au-dessus duquel était érigé, ensuite, un monument funéraire (*cetī* ou *dāt*) en mémoire de feu le roi.

Même lorsqu'ils ne tombent ni dans la débauche ni dans la vulgarité, les Lao, bien que fervents bouddhistes, ne peuvent supporter trop longtemps le comportement ostentatoirement dévot que nous avons pris l'habitude de considérer comme étant approprié, ici, en Occident, pendant le déroulement des rites religieux. La cérémonie d'ordination d'un moine bouddhique, qui, elle-même, se déroule dans une atmosphère à la fois solennelle et détendue, est précédée, encore de nos jours, par une veillée à laquelle, normalement, le postulant n'assiste pas, mais durant laquelle les gens chantent à tour de rôle de petits couplets grivois faisant allusion à tous les petits plaisirs de la chair dont le futur moine devra se passer pendant son séjour dans la monastère — si toutefois il parvient à se conformer aux règles de discipline (2). Lorsque, le lendemain matin, le postulant se rend au monastère, le crâne rasé, vêtu de blanc et juché sur les épaules du plus robuste de ses camarades, les jeunes gens prenant part au cortège qui l'accompagne — souvent

(1) C'est peut-être pour cela que *daḥnŏnjai* se fait moine à la mort du roi de *dvārāvaḥtī* (*hnăṅsōe jyṅ hmyṅ2*, p. 18-19).
(2) Sieng Hmieng, *op. cit.*, p. 135-136.

mené par un homme déguisé en femme et passablement ivre — échangent des répliques tout aussi licencieuses qu'ils chantent sans pudeur en s'égosillant au rythme des tambours. Nous ne devons pas voir dans ce comportement un laxisme dans la foi religieuse des Lao, mais, bien au contraire, l'intimité des rapports entre la religion populaire et la vie de tous les jours. Une situation analogue prévalait, d'ailleurs, en France sous l'ancien régime, notamment au moyen-âge, lorsque les institutions religieuses, alors fermement établies, ne voyaient pas dans les égarements véniels du peuple une menace contre la religion. Somme toute, le comportement des personnages des romans classiques lao lors des réjouissances populaires nous fait penser à la fois à certains passages de Rabelais et à l'oeuvre du peintre flamand du XVe siècle Pieter Bruegel.

Les romans classiques lao font très souvent mention d'une cérémonie appelée *sūl khvăn*, c'est-à-dire le "rappel des forces vitales", ou *pāsī*. D'après les croyances animistes, qui, malgré la conversion des Lao au Bouddhisme, sont parvenues à se maintenir jusqu'à présent, chaque partie du corps d'un être vivant — et même certains animaux et objets "inanimés" — est dotée d'une contrepartie intangible qui, même pour les Lao, ne se définit que très vaguement (1). Nominalement au nombre de 32 — chiffre symbolique — ces forces vitales (ou esprits vitaux) assurent le bon fonctionnement de chaque organe du corps. Un homme n'est au meilleur de sa forme, physiquement ou moralement, que lorsque tous ces *khvăn* demeurent à leur place normale. Ces forces peuvent quitter le corps de leur propre gré et agissent, dans ce cas, comme des esprits doués d'une volonté et non comme de simples forces. Ils ont, alors, tendance à vagabonder et partager la vie des *phī* et des autres créatures peuplant le monde surnaturel, s'exposant ainsi à bien des dangers. Ils peuvent également quitter le corps d'un individu lorsque ce dernier tombe malade, est victime d'un accident ou est, tout simplement, pris d'une grande peur (2).

(1) Voir M. Zago, *op. cit.*, p. 133-144.

(2) Les Lao disent, d'ailleurs, d'une personne prise d'une grande frayeur qu'elle "a perdu ses forces vitales" *(seăy khvăn)*.

Il est donc normal, lorsqu'une personne arrive à un moment critique, ou à un point tournant, marquant son existence ou lorsque sa vie est, ou vient d'être mise, en danger, de faire le rituel du *sūl khvăn* afin de s'assurer que le bénéficiaire est redevenu un être complet et équilibré, apte à faire face à son avenir. Parmi les nombreux motifs justifiant le rappel des forces vitales, le mariage est le plus fréquemment cité dans la littérature lao (1). Le *sūl khvăn* est pratiqué dans plusieurs autres occasions : pour donner un nom à un nouveau-né (comme dans *hnăňsōe jyň hmyň2*, p. 8), pour une femme venant d'accoucher, lors des anniversaires, en signe de bienvenue (comme dans *pwa Raň - pwa Ryv*, p. 19), après une maladie — ou après la résurrection d'un personnage (comme dans *dāv2 kāṃ1bā2 phī nay2*, p. 49), après un accident, après avoir souffert un malheur ou après avoir été exposé à un danger (comme dans *nāň Tēň an1*, p. 96), lors d'un départ pour un long voyage et lors du retour, lors des retrouvailles entre êtres chers (comme dans *văn naḥbām*, p. 116), lors de la célébration d'une victoire (comme dans *kiň1 cōeeaň hān*, p. 18), lors de la libération d'un captif (comme dans *kāṃ1bā2 kāp lāň*, p. 8), pour réparer un tort commis envers quelqu'un ou lors de l'ordination d'un moine bouddhique (comme dans *hnăňsōe jyň hmyň2*, p. 124). Le dernier de ces passages est une bonne illustration du syncrétisme tel qu'il se manifeste dans la pratique populaire lao.

Lorsque la cérémonie du *sūl khvăn* est préparée longtemps à l'avance, comme cela est généralement le cas pour un mariage, elle est faite pendant un jour considéré comme faste. Cela est le cas dans *byā kosŏn maḥhārāt* (p. 31) où il est dit explicitement qu'une date fixée longtemps à l'avance permettra aux hôtes étrangers de venir de leurs lointains royaumes. Lorsqu'un *sūl khvăn* doit être fait dans les plus brefs délais, comme lorsque l'on reçoit la visite inattendue d'un ami ou d'un hôte de marque, il suffit d'affirmer que le jour présent est réellement

(1) Comme, parmi tant d'autres, dans : *byā kosŏn maḥhārāt*, p. 32; *kāṃ1bā2 nā jēň*, p. 12; 44; *dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2*, p. 66-67, 91-92. Dans *khun lū - nāň wa2* (p. 88-92), le héros et l'héroïne sont mariés dans le ciel après leur mort tragique.

faste. Cette affirmation peut être faite en ces termes :

"Gloire! Gloire! Ce jour-ci est un jour saint et faste!
Un jour lunaire (annonçant) un bonheur éternel!
Le Seigneur du Monde, célèbre pour Sa magnificence,
A, lui aussi, déclaré ce jour-ci faste!" (1)

Avant de procéder à la cérémonie, il est nécessaire de préparer un plateau garni d'offrandes appelé *bā khvăn*. Au centre de ce plateau, est disposée une large coupe d'argent dans laquelle des cornets de feuilles de bananier contenant des fleurs sont entassés en pyramide. Des fruits, des oeufs, un poulet bouilli, des pâtisseries, de l'argent, des cierges, des bâtonnets d'encens et des cordelettes de coton sont disposés dans la coupe centrale et sur les bords du plateau. D'autres coupes d'offrandes sont parfois apportées par des parents ou des amis participant à la cérémonie. Les descriptions du *bā khvăn* sont rares dans les romans et ne fournissent que peu de détails. Dans *Pā pū1 daṅ* (p. 117), on parle d'un plateau à sept étages; dans *n ā ṅ Tēṅ an1* (p. 96), il est question de coupes de gemme, d'or et d'argent; dans *dāv2 kālaṭhā* (II., p. 108), des dizaines de milliers de coupes ont été alignées en ordre serré; et dans *kāṃ1bā2 kāp lāṅ* (p. 215), des jarres d'alcool ont été disposées à côté du *bā khvăn*.

Lorsque l'assistance s'est assise autour du *bā khvăn*, l'officiant, d'ordinaire un ancien moine, débute la récitation des formules rituelles (2) par des invocations aux Trois Joyaux (Bouddha, Dhamma, Saṅgha) et aux divinités tutélaires pré-

(1) *dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2* , p. 66. Nous trouvons une formule analogue dans *dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå*, p. 24-25.

(2) Plusieurs variantes de ces formules rituelles sont données dans les ouvrages suivants : Maha Sila Viravong, ปะเพนีบูธาม ดอามสูดอวัม (*Coutumes anciennes : textes de sūi khvăn*). Vientiane, 2501 E.B., 51 p.; Khambang Channiyavong, ปะเพนีลาอบูธาม อ่าด้วย ภามสู่อวัม และ ผูภแอม (*Vieilles coutumes lao : cérémonie du sūi khvăn*). Savannakhet, 1969, 78 p.; et Prichayan, สู่ขวัญโบราณอีสาน (*Les vieux sūi khvăñ d'Isan*). Ubon : Impr. Siridham, 2506 E.B. 76 p.

bouddhiques. Viennent, ensuite les formules priant les *khvăn* de regagner leur habitat normal. Les romans classiques ne donnent jamais une incantation complète et se contentent de reversifier en *kan ān1* des extraits de véritables formules. Les *khvăn* sont ainsi invités à venir profiter des offrandes :

"Venez, ô khvăn bien-aimés, vous qui êtes partis servir les (divinités) célestes,
Et vous, qui êtes retenus dans les profondeurs de l'enfer Avecī!
Ne demeurez pas, ainsi, au pays des phī!
Ne demeurez pas dans les monts et les bois!
Venez à la maison prendre votre part de riz sur le plateau!
Venez à la maison prendre votre part de poisson dans la coupe!
Venez à la maison (et) puisez l'eau de la cuvette!
Venez, ô khvăn demeurant dans la jungle; méfiez-vous des phī phoň2!
O khvăn qui demeurez dans les champs, craignez que les buffles ne vous encornent!
O khvăn qui demeurez sur les hauteurs, craignez que les termites ne grimpent sur vous!
O khvăn demeurant dans les arbres, redoutez les bêtes sauvages!
Venez, ô khvăn! Lorsque vous serez parvenus dans les champs, ne butez pas sur les touffes d'herbe!
Quand vous aurez atteint les rizières, ne vous heurtez pas aux souches de riz!" (1).

Parfois, un roman donne un passage de *sūl khvăn* versifié pour la circonstance de manière à rentrer dans le contexte du récit. Lorsque, par exemple, *nāň deb līlā* sauve la vie du petit prince *suriyŏň* , fils de *nāň Tēň an1*, que les mauvaises gens de la cour avaient placé dans une jarre et enterré près des remparts de la cité de *kosī*, la déesse organise un *sūl khvăn* au cours duquel il est dit :

"Venez donc, petits khvăn demeurant dans la mare (et) retenus dans la fosse! Venez!
Ne vous égarez pas, là-bas, dans ce vilain trou!

(1) *byā kosŏn maḥhārāt*, p. 32.

Que le khvăn de la tête ne reste pas aux abords de la ville!
Voyons!
Venez vous placer aux côtés du charmant petit prince!
Allongez-vous sur les nattes! Appuyez-vous sur les coussins brodés!
En haut, sur le plafond, des étoffes ont été tendues!
Des palais (votifs) ont été construits de pierres gemmes aux clairs reflets!
Il s'y trouve, en haut, une plaque d'or constellée de joyaux! (1)

A part l'invocation aux Trois Joyaux, consistant à réciter par trois fois, en langue pâlie, le Namo (2) et le Tisaraṇa (3), les formules qui les suivent varient, autant dans leur forme que dans leur contenu, selon le motif de la cérémonie et selon l'officiant. Ce dernier peut, suivant les circonstances, improviser certains passages, rajoutant ou retranchant sur les formules enseignées par ses maîtres.

Les *khvăn* ayant été invités à recevoir les offrandes, l'officiant récite, alors, des formules extravagantes (4) qui,

(1) *nāṅ Tēṅ anl*, p. 96.

(2) Le Namo est une salutation adressée au Bouddha dans les termes suivants : NAMO TASSA BHAGAVATO ARAHATO SAMMĀSAMBUDDHASSA (trois fois). "Nous honorons le bienheureux, le saint, le suprême seigneur Bouddha" (Voir M. Zago, *op. cit.*, p. 71).

(3) Le Tisaraṇa, par lequel on déclare son intention de rechercher les Trois Refuges, est récité ainsi :

BUDDHAṂ SARAṆAṂ GACCHĀMI : "Je prends refuge dans le Bouddha".
DHAMMAṂ " " : "Je prends refuge dans le Dhamma".
SAṄGHAṂ " " : "Je prends refuge dans le Saṅgha".
DUTIYAMBHI ... : "Pour la deuxième fois, ..."
TATIYAMBHI ... : "Pour la troisième fois, ..."

(4) Les voeux, même lorsqu'ils sont adressés à une personne de modeste condition, contiennent des formules telles que : "Que votre vie dure mille ans ..." ou "soyez tout-puissant sur le monde!" (N. Abhay, *Le Laos de toujours* ... (Aspects du Pays Lao). Paris : Institut de l'Asie du Sud-Est, 2e Ed., 128 p.; p. 14); "Dans votre sommeil, soyez nanti de mille (unités) d'or! Dans vos rêves, ayez-en dix mille! A votre réveil, ayez-en cent mille! Tendant la main ouverte, obtenez le gemme *maṇījot* !... Du Sud, que l'on vous apporte le tribut sur des pirogues! Du Nord, qu'on vous l'apporte sur des éléphants! Des deux côtés, qu'on vienne le payer sous forme de fleurs d'or et d'argent!"(*Cf.* ປະເພນີບູຮານ *(Coutumes anciennes...)*, *op. cit.*, p. 46).

au gré des variantes, se résument toujours en quatre voeux (*cătTuban* ou *caḥTuban*) : la longévité *(āyu)*, le prestige *(vănnaḥ)*, le bonheur *(sukhaḥ)* et la force *(baḥlaḥ)*. Ces voeux sont accompagnés par la ligature d'un fil de coton autour du poignet *(phūk khēn)* (1) du bénéficiaire et des membres de l'assistance par l'officiant. Les participants échangent entre eux des voeux formalisés par la pratique du *phūk khēn*. La ligature du poignet, effectuée selon les normes rituelles, fixe symboliquement les *khvăn* au corps d'une personne dont on retire, par ce même geste, les mauvaises influences tout en y faisant entrer les bonnes.

La cérémonie du *sūl khvăn* est suivie, dans presque tous les cas, par un repas pris en commun.

Les romans classiques lao font donc très souvent mention de la cérémonie du *sūl khvăn*. Ces ouvrages ne donnent, malheureusement, que très peu d'indications sur les préparatifs précédant la récitation des formules rituelles et ne s'attardent jamais dans les descriptions précises du plateau d'offrandes *(bā khvăn)* . Les formules rituelles sont données sous une forme abrégée et sont toujours reversifiées dans le même style que leur contexte, c'est-à-dire en *kan ānl* ; elles sont souvent complètement omises ou se limitent à un résumé des bénédictions à l'intention du bénéficiaire.

La culture populaire vue à travers la langue.

Les paroles par lesquelles s'expriment les personnages des romans classiques lao donnent de précieuses informations sur la culture, la structure sociale et la mentalité lao. Etant donné l'étendue du sujet, nous nous limiterons, ici, à une analyse des propos touchant à la cour d'amour. Si, comme nous l'avons déjà dit, les romans classiques lao sont centrés autour d'une histoire d'amour, c'est que l'amour, par ses multiples facettes, est une des préoccupations majeure des Lao. Les com-

(1) Souvent considéré comme synonyme de *sūl khvăn*.

portements des personnages des romans montrent clairement — et l'expression n'est pas trop forte — qu'ils "ne pensent qu'à ça".

Le faible dont font preuve les Lao pour les sentiments amoureux ou pour les plaisirs charnels et la pression sociale qui les pousse à fonder un foyer sont vraisemblablement à l'origine d'une des coutumes lao les plus intéressantes : la cour d'amour. Lors des veillées, au cours desquelles, entre autres choses, étaient récités les romans classiques, les garçons et les jeunes filles, de leur côté, faisaient connaissance et se courtisaient. Comme partout ailleurs, lorsque la société s'empare d'un aspect de la vie quotidienne et le transforme en institution afin d'en mieux dicter les règles, il y a toujours ceux qui suivent la norme et ceux qui l'ignorent ou la violent.

Les cours d'amour, lorsque conformes aux règles de bienséance imposées par la société, consistaient en un échange de paroles courtoises entre les jeunes gens des deux sexes. Les garçons et les jeunes filles s'exprimaient par proverbes, maximes ou aphorismes appelés *phyā*, ainsi que par répliques impromptues, échangés du tac au tac. Cette coutume, au demeurant fort louable parce qu'elle encourageait la perpétuation de la culture populaire et valorisait la sagesse et la vivacité d'esprit, ne pouvait intéresser que les plus doués ou les plus sages et non ceux pour qui les jeux de mots avaient moins d'attrait que les jeux d'amour. Les romans classiques lao ne font que mentionner les cours d'amour tout en leur accordant, ni plus ni moins, la place importante qu'elles occupaient dans la société de leur époque (1). Les propos, courtois ou autres, échangés au cours des récits entre personnages de sexes opposés se faisant la cour d'une manière ou d'une autre, sont insérés dans des contextes plus aptes à captiver l'attention d'un pu-

(1) Certains détails dans les descriptions des veillées funèbres royales pourraient se rapporter à des cours d'amour. Dans un passage de *nāṅ Tēṅ an1* (II., p. 132) décrivant le règne bienheureux du héros-Bodhisatta sur le royaume de *kosī*, il est dit :

> "Oyez les voix des garçons et des filles bruyamment rassemblés! Ils s'amusent gaiement à se réciter des *phyā*!".

blic (1) que les situations banales figées par une observation trop stricte des normes sociales.

Les conversations amoureuses contenues dans les textes de la littérature lao apparaissent dans un large éventail de situations dans lesquelles agissent des personnages divers s'exprimant en des termes tout aussi variés. La rencontre du héros et de l'héroïne, lorsqu'elle n'est pas purement fortuite, peut avoir été préparée ou voulue par aù moins un de ces deux personnages. Néanmoins, c'est souvent par pur hasard que le héros se lie avec d'autres femmes qui deviennent par la suite ses épouses. Les rencontres passagères entre personnages secondaires ne sont que le simple produit des circonstances. Ces personnages qui, pour la plupart, ne sont que de simples figurants, sont assez variés. Ces anonymes du roman classique peuvent être des garçons quelque peu dévoyés abordant, au cours d'une fête populaire, des jeunes filles plus ou moins délurées et leur rassassant des niaiseries en vogue ou bien des courtisans échangeant, lors d'une promenade dans un parc de plaisance, des sornettes plutôt mièvres. Les bateliers et les soldats formant l'escorte d'un prince étranger, qui, malgré un parfum d'exotisme propre à charmer les jeunes filles, ne sont que des vantards dont les propos démesurés ne font que susciter les railleries des femmes de moindre vertu. Mentionnons en dernier l'ex-novice au crâne encore lisse qui ne sait s'exprimer que par les mains, car, sans doute, la vie monacale ne lui a pas appris à parler aux femmes (2). Les propos galants ainsi tenus, dans ces diverses circonstances, peuvent, quelles qu'en soient les conséquences, réfléter soit un amour profond et sincère (3), soit une passion éphémère ou une simple envie de conter fleurette. Ces paroles peuvent être à la fois élégantes

(1) C'est probablement pour cela que les versificateurs placent souvent des intermèdes grivois juste avant les passages édifiants.

(2) Ce point est contestable si l'on donne crédit au passage de *hnăn̈sōe jyṅ hmyṅ2* (p. 106) dans lequel il est question des moines :

"On aurait cru qu'ils ne savaient que s'amuser à lire des poèmes pour draguer les filles!" (Sieng Hmieng, *op. cit.*, p. 122).

(3) Le héros peut être parfaitement sincère envers plusieurs femmes.

et conformes aux règles de bienséance ou bien sombrer dans la vulgarité et l'obscénité. Le discours peut être soit franc et direct, soit rempli de sous-entendus, de symbolismes ou d'allusions grivoises.

Voici un extrait de *dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2* (p. 98-102) narrant la rencontre du héros et de *nāṅ āṃgā* . Les dialogues charment le lecteur autant par la simplicité bucolique des propos tenus par les interlocuteurs que par leur franchise et leur candeur.

Le héros, séparé de sa première épouse et errant dans la jungle, surprend *nāṅ āṃgā* alors qu'elle se baigne dans un étang. Il la contemple discrètement pendant un long moment avant d'engager la conversation suivante :

"O nāṅ! Où demeurez-vous donc
Pour que vous veniez, ainsi, vous baigner toute seule?"
"J'habite dans les bois et n'ai point de pays;
Je n'ai personne et dors dans la solitude.
Mes parents sont morts, ainsi que mes frères et soeurs;
Il ne me reste plus que mon père (adoptif) errant, là-bas, à travers les bois.
A présent, mon cher et auguste aîné, je vous prierai de me renseigner :
D'où venez-vous? Dites-le moi!
Que désirait votre coeur pour que vous soyez venu?"
"Je suis venu de là-bas, dans le vaste pays des nāga!
J'ai marché dans les bois en quête d'une épouse,
Mais n'en ai point trouvé en quelque endroit que ce soit!
J'ai erré fort longtemps avant de venir ici
Et voir la gracieuse et chère petite dame.
J'ai pensé que mon coeur était vraiment comblé
Et suis donc venu jusqu'à vous, ma précieuse guirlande de fleurs,
Afin de me renseigner et d'en avoir le coeur net.
Avez-vous déjà un mari? Ou bien, êtes-vous seule? O ma chérie!
Si vous avez déjà quelqu'un pour vous enlacer, je vous prie de le dire!
Ou bien êtes-vous veuve ou femme délaissée?
Je prie la chère dame de me le faire savoir!

Quant à vos chers parents, votre père ainsi que votre mère,
De quelle race étaient-ils donc et quels étaient leurs noms?"
"Mon père (adoptif) se nomme kăntān.
C'est un yakkha de la race des diables et des démons.
Bien que vivant avec des yakkha, je suis de race humaine
Et ne prends point de viande crue comme ces vilaines gens.
Mon père, le Seigneur kăntān, quant à lui,
Ne se nourrit que d'éléphants et autres animaux.
Quand des gens se fourvoient jusqu'ici, il les dévore tous!"
Alors, le jeune et charmant seigneur se mit à trembler de peur
et dit :
"Si votre père me voyait, à coup sûr, il me mangerait!
Je vous prie, ma très chère, d'avoir la charité
De m'indiquer la route et me laisser partir!
Je crains vraiment de passer de vie à trépas!
Il se pourrait bien que ma mère, restée à la maison, m'attende,
en ce moment!"
"Je ne vous laisserai pas mourir, ô mon aîné!
Je vous mettrai à l'abri et vous cacherai du démon.
O charmant jeune homme, ne vous effrayez pas!
J'ai envie d'un prince venant du pays des humains,
Un compagnon qu'on m'aurait donné et que je chérirais".
"Moi aussi, je voudrais bien avoir une épouse chérie!
Dès que je vous ai vue, j'ai su que vous me plairiez!
Je ferai donc de vous ma reine bien-aimée;
Vous ne me quitterez pas et rien ne vous séparera!"

Sur quoi, le jeune homme approcha, se serra contre elle, l'étreignit et l'embrassa sur la joue. Ils se dirent des mots d'amour; après quoi, elle l'invita chez elle.

Ce dialogue illustre, du moins en partie, ce qui constitue les règles du jeu que doivent observer, dans les romans classiques lao, les jeunes amoureux. Après les questions d'usage : "Qui êtes-vous?" "D'où venez-vous?" "Etes-vous marié(e)?", il n'est pas inconvenant ni pour la jeune fille d'avouer sa solitude et son envie d'avoir un amant ni pour le héros de dire, tout en joignant le geste à la parole, qu'il veut s'unir physiquement avec elle. L'acte sexuel ne paraît pas, en lui-même, constituer

un "péché"; seuls, certains gestes, et notamment ceux qui mettent l'homme en position d'infériorité, sont interdits. Par contre, la conviction d'avoir déjà été mari et femme, ou simplement amants, dans une vie antérieure est un argument imbattable en faveur de l'union physique entre deux êtres (1). Les seules fautes graves que peuvent commettre des amants sont, dans le cas de l'homme, prendre la femme d'autrui (2) et, pour la femme de tromper son mari (3) ou de soustraire un homme à son épouse (4). Les autres considérations susceptibles de modérer les passions amoureuses du héros ou de l'héroïne sont davantage d'ordre pratique que moral. La vanité masculine et le savoir-vivre pousse le héros à ne s'intéresser qu'à des vierges. Les veuves et les femmes abandonnées ne sont destinées qu'aux petites gens. Les raisonnements d'une femme sont beaucoup plus proches des réalités de la vie, car c'est elle qui, plus que l'homme, risque de subir les conséquences désagréables d'un caprice amoureux. Son souci de ne pas passer pour une femme facile l'oblige à résister, du moins pour la forme, aux avances d'un homme. Toutefois, elle ne saurait refuser catégoriquement de s'unir avec un héros et, même lorsqu'elle lui reproche sa conduite inconvenante (5), elle ne doit pas lui parler durement (6). Ce qu'une jeune fille redoute plus que toute autre chose, c'est de provoquer la colère paternelle par un écart de conduite. Elle est en droit, à cet égard, de craindre

(1) Comme dans *nāṅ Tēṅ an1*, p. 58.

(2) Comme *kumbŏn* dans *dāv2 kālaṇket*; le roi de *bālā* dans *kāṃ1bā2 nā jēṅ*; *dŏskăn* dans *dāv2 surivŏṅ* ou comme le roi de *mithilā* dans *căn smut*, parmi tant d'autres.

(3) Comme dans *dāv2 căndaṇgorŏp*.

(4) Comme les kinnarī dans *dāv2 kālaṇket* et dans *dāv2 lin daṅ*. Dans *nāṅ Tēṅ an1* (II., p. 127), un passage édifiant donne le conseil suivant :

> "En outre, ne semez pas la discorde pour séparer les époux! Savons-nous si les conséquences néfastes ne se rassembleront pas pour vous suivre de près et vous rattraper?"

(5) Comme dans *dāv2 kālaṇket*, p. 41-47.

(6) Il n'en est de même lorsqu'il s'agit d'un enlèvement pur et simple. Ainsi, *nāṅ sumundā* ne mâche pas ses mots avec le yakkha *kumbăńd* (*săńkh sil1́ jăy*, p. 19).

et pour sa propre vie et pour celle du héros. Elle est en droit d'exiger que son union soit faite conformément aux us et coutumes et soit ouvertement reconnue par la société. Quoi de plus humiliant pour une femme que d'avoir été séduite secrètement et gratuitement? Même s'il lui est difficile de refuser de devenir une des épouses mineures du héros, elle est en droit de s'interroger sur son avenir. Sera-t-elle maltraitée par les autres épouses? Sera-t-elle, un jour, abandonnée par son mari? Lorsque c'est l'héroïne qui fait les premiers pas, ce n'est jamais sans quelque retenue et, dès que ses démarches semblent avoir eu l'effet désiré, elle se rétracte de manière à faire oublier sa hardiesse première et de ne pas passer pour une "n'importe qui" aux yeux de son soupirant. Quoi qu'ils fassent ou disent, les héros et les héroïnes doivent faire preuve de modestie. Il est malséant, sauf lorsque cela est fait par personne interposée (1), de faire état de ses qualités. Chacun doit, notamment lorsque sa cause est en voie d'être gagnée, se déclarer indigne de l'intérêt qu'on lui porte. C'est ainsi que, même après avoir pris l'initiative de s'introduire dans la chambre de la bien-aimée, le héros se déclare indigne de l'accueil favorable dont il est l'objet en se comparant à un noir corbeau approchant un cygne ou à une petite étoile vis-à-vis de la lune (2).

Les personnages secondaires, ou "figurants", des romans ne brillent ni par leur pudeur ni par leur modestie. Lorsque l'orphelin *kāp lāṅ* arrive dans le pays de *selā* , les jeunes filles, pour se moquer de lui, feignent de tomber follement amoureuses de lui :

"Ecoutez-nous, seigneur chéri qui êtes le mari d'une autre!
De quel pays êtes-vous venu. Dites-nous donc!
Comme votre beauté dépasse celle des hommes!
Dans tout le pays de selā, nul ne vous est comparable!
Venez donc un peu chez nous fonder (un nouveau foyer), nous vous en prions!

(1) Comme le merle dans *kāṃ1bā2 Tĕn tan1* ou le mainate dans *dāv2 kālaḥthā*.

(2) *kāṃ1bā2 Tĕn tan1*, p. 105.

Ne serait-ce que pour connaître (votre) précieuse odeur pour un petit instant!"

Le héros, sans doute pour éviter de se lancer dans une joute oratoire avec des femmes du petit peuple, réplique avec modestie qu'il n'est qu'un vagabond, laid, vulgaire et niais. N'étant qu'une luciole, il ne saurait se comparer au soleil. Ceux qui, comme lui, ne sont que des noirs corbeaux ne sauraient se placer à côté des cygnes blancs (1).

Lorsque les gens du petit peuple se content fleurette, au cours d'une fête, ils échangent des sornettes de ce genre :

"Etes-vous déjà mariée? Dites-moi, ma mignonne!
Si vous êtes toujours vierge, souffrez de me le dire!
Lorsque je vous ai vue, j'ai failli en mourir d'émoi!
Ce sont sûrement les actes commis dans une autre vie
Qui font que je vous rencontre et que nous nous aimions!"
"Pourquoi, ô mon aîné, ne pas aimer deux d'un seul coup?
bimbā, quant à elle, a toujours son aînée sutjaḥtā;
Vous ne risquerez rien à l'aimer, car la cadette ne dira rien!"
"Je ne demanderai des nouvelles qu'afin de vous connaître.
Si jamais votre coeur avait de la place pour deux,
Je prierais la gracieuse cadette de penser un petit peu à moi!"
(2)

De tous les personnages des romans, ce sont les bateliers qui tiennent les propos les plus extravagants. Leurs chants à répliques constituent sûrement une des formes les plus anciennes du folklore lao.

Un batelier, pensant à l'amante qu'il a laissée au pays, déplore sa solitude en ces termes :

"Hélas! Quelle pitié! Ma petite sutjātā, la peau belle comme de l'or en lingot!"

Et tout l'équipage de reprendre à l'unisson le refrain suivant sur un ton moqueur :

(1) *kāṃ1bā2 kāp lāṅ*, p. 54-55.

(2) *nāṅ Tēṅ an1*, p. 42.

"Seulement, c'est dommage que tes citrons pendant en grappes donnent parfois l'envie de te courir après avec un panier!" (1)

Les chants des bateliers sont d'une compréhension plus que malaisée et leur traduction est parfois une tâche fort ingrate. Les difficultés de traduction ne se limitent pas, comme ailleurs, à un vocabulaire et à des tournures de phrases archaïques. Il est probable que ces répliques, lorsqu'elles ont été empruntées à la tradition orale par les auteurs qui les ont adaptés en *kan ān1*, étaient non seulement chantées dans une langue déjà désuète ou archaïsante, mais dans un jargon particulier aux mariniers. Les nombreuses allusions grivoises contenues dans ces chants sont basées sur des associations d'idées qui, même lorsque nous les décelons, échappent à notre conception des choses et à notre sens de l'humour.

Voici un extrait de *hnăňsōe jyṅ hmyṅ2* (2) dont la traduction a été faite sans grande difficulté. Dans ce passage, les bateliers accostant dans un port rivalisent de hardiesse avec les femmes du pays venues les taquiner :

"Ces garçons étrangers sont aussi beaux qu'Indra! ...
S'ils n'ont point d'autres femmes, nous voudrions bien en profiter, pour voir!
Ne serait-ce que pour continuer la lignée des seigneurs étrangers!..."
Sur quoi les beaux garçons ...
"... nous vous prions de monter à bord et de vous allonger avec nous!
... Si vous êtes vraiment des vierges, nous voudrions bien vous aimer jusqu'à l'aube!
Si le soleil ne venait pas briller, au matin, nous ne vous quitterions pas! ...
Nous consentirions à nous débattre trois cents fois dans la nuit (sans) craindre que cela ne soit de trop!
Pour faire bonne mesure, il faudrait que ce soit à peu près mille fois!

(1) Sieng Hmieng, *op. cit.*, p. 125-126.

(2) *Ibid.*, p. 127-128.

Si ce n'était pour vos chers maris, nous resterions accouplés,
Nous ne craignons que de souffrir sous les coups de bâton (quand)
vos maris nous chasseront!..."
"Que venez-vous nous ennuyer avec vos vantardises et vos propos
passionnés
Si c'est chose sérieuse, comme vous l'avez dit,
Veuillez venir, sans tarder, avec nous!
Serait-ce que vous craignez d'être confus comme des poissons
pris au filet?..."

Un deuxième passage, extrait de *hnăňsōe jyṅ hmyṅ2* (1) contient certains rapprochements d'idées assez floues, telles que "la pierre de l'éléphante" et "la gaine rouge".

"Hélas! On aurait cru que le bêcheton d'acier ... était bien
aiguisé!...
... Que vous l'aviez trempé de neuf et bien apprêté ...
(Pensant) que vous prendriez la "pierre de l'éléphante" ...
Et que lorsque vous l'auriez ramenée (chez vous), vous vous as-
seoiriez dessus en guise de banc!
A présent, le louchet dur et tranchant ... est tordu et complè-
tement ébréché;
Il est plié en deux, cassé et émoussé; vous le remporterez chez
vous en le portant sur l'épaule!...
Pourquoi ne pas le confier au forgeron qui le mettra au feu,
le redressera et le retrempera?
Ne serait-ce que pour profiter du doigté des artisans (de notre
pays) ...
Dès lors, les jouvenceaux ... (leur répliquant) :
"Si les bêchetons ne s'étaient abîmés qu'à l'usage, nous ne re-
gretterions rien! ...
Seulement nos bêchetons étaient de petite trempe ...
C'était pourtant du bon acier, mais nous ne nous étions pas faits
à la pratique ...
Et c'était de l'acier trempé, mais il s'est ébréché en chemin ...
Mais s'il avait sauté longtemps sur la "gaine rouge", il aurait
été bien trempé! ...

(1) *Ibid.*, p. 145-146.

... Cette fois-ci, nous avons une affaire urgente, il faudra se passer des divines odeurs!
Que vous restiez patiemment en attendant notre retour ...
Par ailleurs, ne laissez pas vos maris adorés vous faire violence et vous gourmander!
Que vous preniez vos contrepoids et alliez les leur offrir!..."

Ø

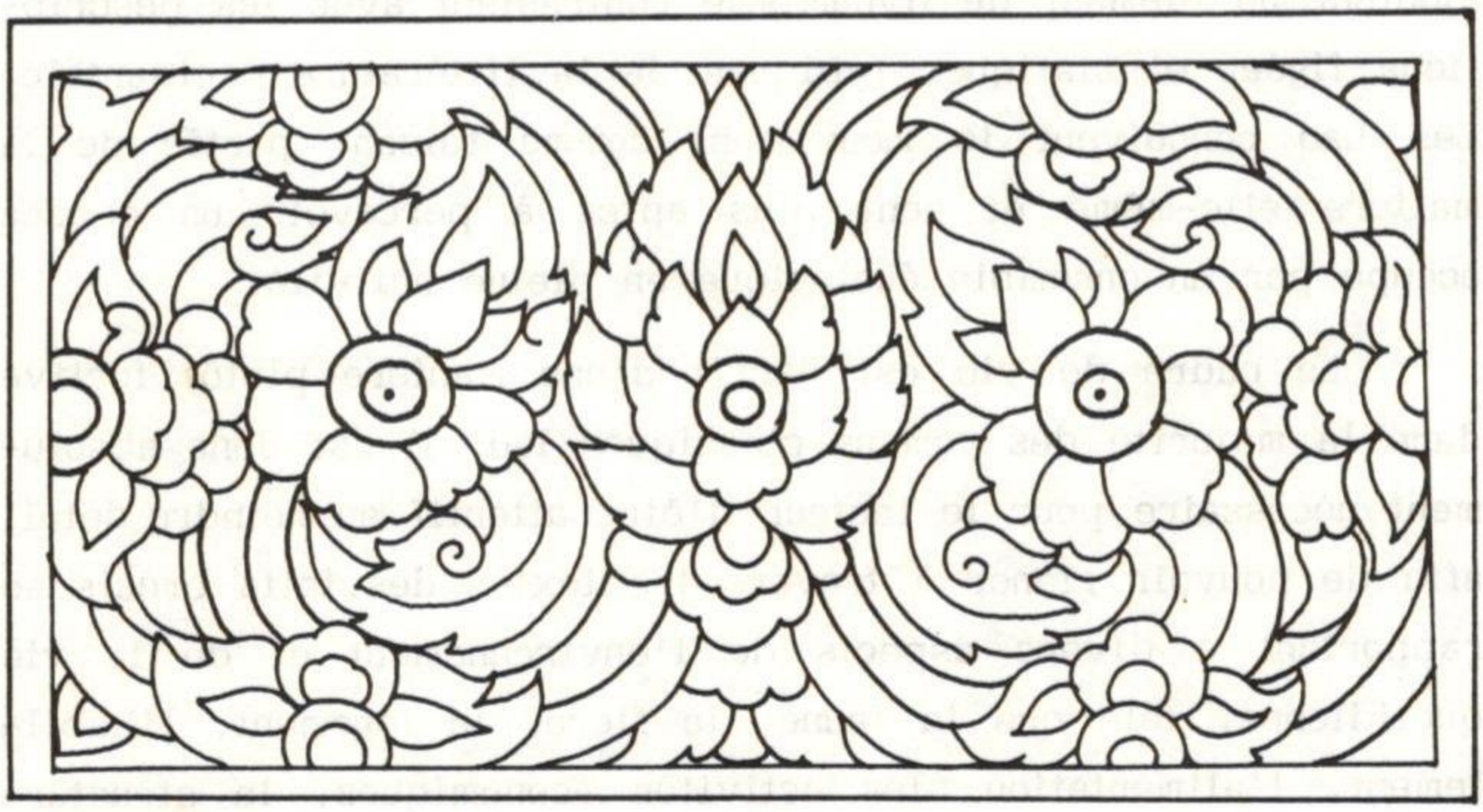
Deux facteurs se rapportant à l'environnement dans lequel évoluaient les Lao à l'époque de la rédaction des romans classiques ressortent de ces ouvrages : la conception du merveilleux et la perception du réel. Le réel et l'imaginaire sont souvent inextricablement liés — et ceci est, sans doute, une survivance des conceptions animistes de la structure de l'univers.

Les thèmes classiques parfois empruntés à des traditions étrangères, notamment à la littérature indienne, sont transposés dans un cadre géographique et culturel familier aux auteurs. Dans leurs descriptions d'un paysage, où peuvent se croiser les plans du monde réel et du monde imaginaire, les Lao y ajoutent un élément de dynamisme contrastant avec les descriptions figées et statiques typiques de la littérature occidentale. Les Lao conçoivent le mouvement comme faisant partie de la matière elle-même et sont plus aptes à percevoir un espace occupé par un ensemble écologique en pleine activité.

Le cadre de vie est décrit d'une manière plutôt furtive dans la majorité des romans classiques lao. Il est donc absolument nécessaire pour le lecteur d'être attentif au moindre détail afin de pouvoir glaner à travers les textes des faits précis se rapportant à divers aspects de l'environnement et de la vie quotidienne, tels que la faune, la flore, le logement, l'habillement, l'alimentation, les activités économiques, la structure politique et sociale, la religion et les moeurs et coutumes. Le lecteur doit toutefois, lorsqu'un terme précis attire son attention, se demander toujours si ce terme n'est pas là pour des raisons d'ordre purement stylistiques. Ceci s'applique notamment aux titres et fonctions décernés à tort ou à raison aux personnages des romans, de telle sorte qu'il est peu aisé de se donner

une idée précise de la structure hiérarchique sociale ou politique. Un grand nombre de romans voit l'action se dérouler dans des cadres imaginaires, tels que le monde des divinités, des yakkha ou des nāga, et ne peuvent donner des précisions intéressantes que dans le mesure où ces mondes imaginaires sont souvent décrits à l'image du monde des humains. Rares sont les romans qui s'attardent à décrire avec réalisme les conditions politiques et sociales prévalant à l'époque de leur rédaction.

Le recueil des contes satiriques, *nidān jyṅ hmyṅ2*, probablement unique en son genre dans la littérature classique lao, est une exception que nous ne pouvons nous permettre de passer sous silence. Cet ouvrage est, de loin, celui qui nous donne le plus d'informations sur la cadre de vie contemporain à sa rédaction, car toute critique valable des moeurs et institutions prévalant dans telle ou telle société doit obligatoirement se baser sur des observations précises et sur une analyse rigoureuse des faits observés.



CHAPITRE VI

LE MERVEILLEUX

Les romans classiques lao sont les témoins d'une époque lointaine, mais dont les moeurs ont survécu pendant des siècles. Ce n'est que depuis quelques dizaines d'années, avec les bouleversements politiques et l'introduction d'une éducation à l'occidentale, remplaçant l'enseignement traditionnel donné jadis par les moines bouddhistes, que les mentalités ont commencé à se transformer et que d'autres formes de littérature ont fait leur apparition (1).

Contrairement à bien des textes de la littérature siamoise, qui furent l'oeuvre du cercle restreint et raffiné des lettrés de la cour (2), la littérature classique lao s'adressait principalement aux couches populaires de la société. Si cette littérature a connu, pendant longtemps, la faveur du peuple lao, c'est parce qu'elle correspondait à ses goûts frustes et simples et à son esprit naïf, comme le laisse entendre L. Finot (3), qui note que : *"ni les acteurs ni les incidents du drame ne brillent par la variété : les mêmes figures et les mêmes scènes se repré-*

(1) *Cf.* S. Phinith, "La Littérature contemporaine lao", *op. cit.*

(2) *Cf.* P. Schweisguth, *Etude sur la Littérature siamoise*, *op. cit.*

(3) *Op. cit.*, p. 116.

sentent sans cesse avec une monotonie qui lasserait le lecteur le plus intrépide, mais qui ne paraît pas déplaire aux âmes simples pour lesquelles des bardes anonymes ont composé ces enfantines rhapsodies".

Ce jugement hâtif porté sur les romans classiques lao est aussi injuste que mal fondé si l'on songe aux conditions dans lesquelles ces textes étaient lus devant un public. Il faut, tout d'abord, comprendre que les auditeurs de ces romans n'étaient pas contraints à observer le même comportement que celui qui est imposé, en Occident, à l'assistance d'un concert ou d'une pièce de théâtre, où le silence est de rigueur. L'auditoire lao, lors des veillées, se composait essentiellement de gens venus là pour se rencontrer et causer entre eux. C'était une occasion pour les garçons et les jeunes filles de faire connaissance et de se conter fleurette et, pour les autres, de boire ou de se livrer à des jeux de hasard. La récitation des épopées ne constituait, pour une grande partie des gens présents, qu'une "musique de fond". On ne l'écoutait, bien souvent, que d'une oreille distraite. L'histoire était déjà bien connue de tous et on ne se mettait à écouter attentivement que pendant la lecture de passages grivois, souvent accompagnés d'allusions impromptues se rapportant fréquemment à des personnalités locales et à des événements courants connus de tous.

C'est dans cette ambiance peu solennelle, où les gens allaient et venaient, que se déroulait la lecture du roman classique et qu'elle se prolongeait jusqu'au petit jour. Ceci explique en partie la longueur excessive de ces romans. Les rappels fréquents et la répétition d'épisodes apparemment semblables permettaient à l'auditeur peu attentif ou au nouveau venu de renouer avec la trame du récit. Soulignons donc que les gens venaient là pour s'amuser et que la récitation du roman ne constituait qu'une des nombreuses distractions offertes dans ces occasions.

Si le contenu, tout comme le style, des romans classiques lao peut sembler quelque peu naïf, c'est parce qu'il s'intégrait parfaitement dans la culture populaire de son époque, telle qu'elle était préservée par l'enseignement tradition-

nel (1). Comme partout ailleurs, les paysans lao se posaient, depuis la nuit des temps, des questions sur leur environnement, sur les aléas de l'existence et, avant tout, sur la mort et sur ce qui la suivait. La tradition donnait des réponses qui, bien que sans aucun fondement scientifique à nos yeux, les satisfaisaient. Ils croyaient, notamment, que des forces invisibles étaient étroitement liées à la vie des humains et étaient convaincus que le devenir de chacun dépendait moins de lui que de ces forces, qui pouvaient se manifester à tout moment (2). Ainsi, l'inexplicable, que nous appellerons ici le merveilleux, était accepté et perçu par eux d'une manière qui n'étonne que nous.

Par ailleurs, lorsqu'on se penche sur les contes et les légendes issus des folklores des divers pays du monde, ainsi que sur les littératures contemporaines échappant au contrôle de l'élite intellectuelle, on s'aperçoit que le merveilleux y est prépondérant. En fait, le besoin de croire au surnaturel, ne serait-ce que pour échapper aux cruelles réalités du quotidien, a toujours existé chez l'homme et c'est sans doute pour cette raison que contes, romans et épopées mettent en scène des personnages hors du commun ou des héros qui, par leurs qualités et leurs pouvoirs, s'affirment comme des êtres exceptionnels.

Nous nous bornerons, dans ce chapitre, à traiter les thèmes du merveilleux les plus souvent repris dans les romans classiques lao. Ceci nous conduira à parler du merveilleux dans les descriptions des objets magiques dont se servent les personnages, des naissances extraordinaires des héros et de leurs pouvoirs surnaturels, des êtres fabuleux intervenant tout le long des récits et les explications que donnent la tradition sur certains phénomènes de la nature.

(1) Ce n'est que vers les années 50 que l'éducation traditionnelle a commencé à être contestée. Ce fut d'abord dans les villes, puis en milieu rural qui regroupait, à l'époque, 98% de la population.

(2) On trouvera un aperçu sur ces croyances dans "Génies, Anges et Démons en Asie du Sud-Est", de P.-B. Lafont, publié dans *Génies, Anges et Démons*. Paris : Sources Orientales 8, Editions du Seuil, 1971, p. 359-382.

A. LES DESCRIPTIONS.

Ce sont, dans la majorité des cas, des descriptions de villes, de palais, de parcs et de paysages forestiers.

Les Villes : Sauf pour les romans dits "historiques", les villes mentionnées dans les textes évoquent tout à la fois le lointain, le fantastique et le merveilleux, comme par exemple Takkasilā, célèbre pour l'enseignement des sciences magiques, et Bārāṇasī (Bénarès). Quand ce ne sont pas des villes tirées des légendes indiennes ou, plus particulièrement, des jātaka, ce sont des cités mythiques situées sous les fleuves (comme dans *nāṅ Tēṅ an1*), sous l'océan (comme dans *căn smut*), sous la (terre (comme dans *dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2*) ou sur une île, en pleine mer (comme dans *dāv2 sovăt*). Ce peuvent être des localités créées magiquement par Indra (comme dans *lăts*ī *siṅ*), par le héros (comme dans *dāv2 Tau1 gāṃ*), ou même par le chant du coq (comme dans *dāv2 y*ī - VPK-1449). Toutes ces villes sont, par définition, magnifiques et aussi belles que la cité céleste du Tāvatiṃsa. Bien que les auteurs lao sont imprégnés de littérature bouddhique, notamment de textes extra-canoniques se rapportant aux enfers et aux différents étages du ciel (1), ils laissent, cependant, libre cours à leur inspiration et décrivent la grande cité royale comme ayant une largeur comprise entre mille yojana (2) (comme dans *kāṃ1bā2 kāp lāṅ*) et cent mille yojana (comme dans *nāṅ Tēṅ an1*) ou entourée d'une enceinte pouvant être constituée de sept remparts successifs (comme dans *dāv2 kālaṭhā*).

Les Parcs : Ils sont à l'image des jardins du Tāvatiṃsa, où réside Indra, avec ses étangs d'eau limpide dans lesquels

(1) Les textes les plus connus sont : *mokgaḷlā hlŏṅ lok* (L. Finot, *op. cit.*, p. 65), *braḥ mālăy* (*B.E.F.E.O.* , T. LXXI, 1982, p. 65-76 + pl.) et *Traibhūmi Braḥ R'vaṅ* (Paris : Public. de l'E.F.E.O., 1973, 294 p.).

(2) Mesure de distance valant 2 milles géographiques, soit approximativement 3.200 m. Même si les dimensions données sont, peut-être, celles du royaume, plutôt que de sa capitale, nous concluons sans peine que les Lao ont un penchant immodéré pour l'exagération.

les poissons s'ébattent entre les nénuphars, ses arbres de différentes essences, donnant parfois des fruits aux pouvoirs magiques, notamment celui de guérir certaines maladies, et ses ravissantes fleurs aux diverses couleurs et senteurs. Bien que la description de ces parcs ne varie pas beaucoup d'un roman à un autre, il y en a toutefois de plusieurs sortes : ceux qui se trouvent habituellement à la limite des villes (comme dans *dāv2 nŏk kaḥpā phōeeak*), ceux créés par Indra pour un ermite ou pour le héros (comme dans *dāv2 pē*) et ceux aménagés par le héros dans une île (comme dans *dāv2 tāv rōeeaṅ*).

Les Palais : A l'intérieur de la cité royale, et dominant les maisons des gens du peuple, se dressent de magnifiques palais et de splendides monastères. Chacun de ces palais peut compter jusqu'à mille chambres et dix mille colonnes (comme dans *hnăṅsōe jyṅ hmyṅ2*). Le scintillement de l'or et des sept sortes de pierres précieuses dont ils sont incrustés est tel qu'il est capable d'aveugler un grand éléphant d'apparat et le faire battre en retraite (comme dans *dāv2 Tau1 gāṃ*). Quant aux monastères, ornés d'entrelacs, ils sont tout aussi majestueux, avec leurs flèches de faîtage et leurs pinacles fièrement dressés vers le ciel et atteignant presque les nuages.

Les paysages forestiers : Les paysages forestiers décrits dans les romans relèvent du domaine mythique, comme ces montagnes d'or et d'argent habitées par des êtres fabuleux (comme dans *dāv2 cintā - cāṃPā daṅ*) et où poussent plusieurs variétés de lotus géants, parmi lesquelles une dont le parfum enivrant peut embaumer une ville entière (comme dans *dāv2 kā-laḥthā*). Certains romans mentionnent des chaînes de montagnes aux falaises escarpées, suivies d'un chapelet de dix mille collines (comme dans *dāv2 sovăt*).

Le merveilleux, intervenant, pour une très large part, dans la description des villes et des paysages forestiers, se double, chez les auteurs lao, d'un certain sens de l'observation. Leurs descriptions oscillent constamment entre le réel et

l'imaginaire (1) et correspondent, *grosso modo*, à ce que racontent les moines sur ce que sera devenu le monde lorsque le Bouddha Ariya Metteyya (2) viendra sauver l'humanité. Dès leur enfance, les Lao sont élevés dans l'idée qu'un monde prédominé par le merveilleux existe sûrement quelque part, et non seulement dans l'imagination.

B. LES OBJETS MAGIQUES.

Ce que nous appelons ici "objets magiques" englobe tout à la fois les produits, matériaux, talismans et armes qu'utilisent les principaux personnages des romans, ainsi que les formules dont la récitation provoque les phénomènes les plus spectaculaires. On constatera que ces "objets magiques" ont souvent des pouvoirs polyvalents et qu'il appartient à leurs possesseurs de s'en servir à bon escient, afin d'en tirer le plus grand profit possible.

La Bague royale (hvēn dămmaḥrŏṅ) : C'est à la fois un ornement royal et un talisman. Le héros la met au doigt quand il cherche à séduire une princesse, quand il part en voyage ou à la guerre, car elle lui permet de faire apparaître un brasier consumant les yakkha, ses ennemis (comme dans *nāṅ Tēṅ an1*). Lancée en l'air, cette bague émet des rayons lumineux qui permettent aussi bien de semer la terreur chez l'ennemi (comme dans *dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2*) que de montrer le chemin à l'héroïne, lorsqu'elle veut retrouver ceux qu'elle avait connus dans une vie antérieure (comme dans *dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå*).

La Pierre de lumière (kēv2 maḥnijot) : La pierre de lumière est généralement donnée au héros par Indra (comme dans *dāv2 kāṃ1bā2 phī nay2*) ou par un roi des corbeaux (comme dans *kāṃ1bā2 kāp lāṅ*), à moins qu'elle ne soit dérobée à un rat (comme dans *căn smut*). Cette pierre a des propriétés multiples, puisqu'elle permet de marcher sur l'eau, de se déplacer sous

(1) Voir "Description de l'Environnement" dans le Chapitre V.

(2) Voir représentations in "Iconographie bouddhique de *braḥ mālăy*", *op. cit.*

terre (comme dans *cǎn smut*) et de réaliser tous ses désirs, comme, par exemple, de faire apparaître de l'or ou de l'argent en grandes quantités (comme dans *kāṃ1bā2 kāp lāṅ*).

La Pierre magique : Appelée aussi *kēv2 thǎmmaḥnā* (*dāv2 cǎndaḥgāt*, p. 39), cette pierre peut être une boule brillante, donnée au héros par un serpent. Ses pouvoirs sont immenses, car elle permet non seulement de voir ce qui se passe dans le monde des hommes et des dieux (1), mais aussi de faire surgir une cité d'or (comme dans *kāṃ1bā2 Tĕn tan1*). Lorsqu'elle fait partie du trésor royal, elle est considérée comme la pierre-palladium du royaume et on la montre au peuple dans les grandes occasions. Sa disparition, car il lui arrive parfois d'être volée par un aigle, peut provoquer des troubles dans un pays. Ceci explique qu'un roi n'hésite pas, dans de pareils cas, à offrir et le trône et la main de sa fille à l'homme capable de la lui retrouver (comme dans *kāṃ1bā2 kāp lāṅ*).

L'eau magique ou *eau de Jouvence* : Elle provient généralement d'une pluie miraculeuse ou d'un puits magique (*på1 kēv2*). Lorsque le héros la reçoit d'une divinité ou d'un ermite, elle est contenue dans une gargoulette. Cette eau est douée de propriétés diverses : guérir les maladies incurables telles que l'asthme et la lèpre (comme dans *dāv2 sovǎt*), ressusciter les morts (comme dans *dāv2 kalaḥket*), transformer des animaux en êtres humains (comme dans *kāṃ1bā2 Tĕn tan1*), donner la beauté aux jeunes gens et jeunes filles (comme dans *dāv2 cǎndaḥgāt*), redonner la jeunesse aux vieillards (comme dans *dāv2 gǎtdaḥnām*) ou rendre invulnérable le héros engagé dans un combat contre les yakkha (comme dans *dāv2 kālaḥket*).

Les chaussures magiques : Le héros les reçoit d'Indra ou d'un *byādan*, une divinité sylvestre (comme dans *dāv2 cǎndaḥgāt*), ou bien les vole à un yakkha endormi (comme dans *dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2*). Elles lui permettent de faire des sauts dans les airs et de franchir sans peine collines et montagnes.

(1) Dans *dāv2 cintā - cāṃPā daṅ*, l'héroïne utilise un miroir magique ayant les mêmes pouvoirs.

Les Objets volants : Ce sont des variantes des chaussures magiques, capables de transporter plusieurs personnes à la fois (comme dans *dāv2 kālaḥket*). Ce peuvent être un palais volant, un radeau (comme dans *dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2*) (1), un haṃsa *(hŏṅ yŏn)* d'or et de pierres précieuses (comme dans *vănnaḥbām*) ou une roue de gemme pouvant, du haut du ciel, tirer un char royal (comme dans *dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå*).

La Nourriture céleste : Elle est parfois rapportée du ciel Tāvatiṃsa par un ermite qui s'y rend quotidiennement pour sa quête d'aumônes ou donnée directement par Indra au héros pendant que celui-ci est engagé dans un combat avec les yakkha. Le mets le plus apprécié semble être le miel dont à peine quelques gouttes suffisent à apaiser la faim (comme dans *dāv2 cănḍaḥgāt*). Quant à la saumure de poisson préparée par le roi des dieux, elle présente aussi des vertus curatives, car il suffit d'en goûter pour voir ses maladies disparaître (comme dans *dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå*).

Les Fruits aux Vertus miraculeuses : Ces fruits sont de plusieurs sortes. Le fruit du jacquier d'or, rapporté de la forêt par un oiseau, guérit toutes sortes de maladies, même celles résultant d'une infirmité (comme dans *kāṃ1bā2 Tĕn tan1*). Une noix d'arec aux propriétés magiques, mise dans la bouche, permet de se déplacer dans les airs tant qu'elle n'a pas perdu sa saveur (comme dans *dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2*). Les concombres d'or et d'argent font savoir au roi que son propriétaire, le prétendant à la main de sa fille, ne peut être qu'un bodhisatta (comme dans *dāv2 Tau1 gāṃ*). Un certain arbre dans l'Himavant porte, selon l'orientation de ses branches, des fruits ayant le pouvoir soit de rendre beau celui qui en mange soit de le transformer en singe ou en aigrette (comme dans *dāv2 pē*).

L'Etoffe ou *l'Echarpe magique* : Elle rend tous les services qu'on lui demande, car elle a des pouvoirs divers,

(1) Dans les littératures lao, yuan et khoeun, de nombreux textes font mention de palais volants servant principalement à transporter les femmes et les concubines du héros lorsque celui-ci voyage d'une ville à une autre.

comme d'assécher le lit d'un cours d'eau pour que le héros puisse continuer son chemin, de provoquer un grand feu dévastateur, de se transformer er une proie pour attirer un yakkha dans un piège (comme dans *nāṅ Tēṅ an1*) ou de faire apparaître, à la demande du héros, des biens de toutes sortes, destinés à être donnés en aumône (comme dans *kāṃ1bā2 kāp lāṅ*).

Les Défenses d'Eléphants : Elles recèlent des trésors inépuisables et renferment, quand elles sont grandes comme des palmiers à sucre (comme dans *dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå*), une des filles d'Indra (1) ou une princesse qui devient, ensuite, l'épouse du héros-orphelin (comme dans *dāv2 kāṃ1bā2 phī nay2*). Douées de pouvoirs magiques, ces défenses peuvent aussi se transformer en engin volant (comme dans *dāv2 gătdaḥnām*).

Les Armes magiques : Elles sont données au héros par Indra lors de sa naissance ou par un ermite après son initiation aux sciences magiques. Les armes qui accompagnent le héros dans ses randonnées, et dont il ne se sépare jamais, sont le sabre et l'arc magiques, ainsi que les flèches.

Le sabre lui permet de trancher les montagnes, fendre les océans (comme dans *dāv2 surivŏṅ*), décapiter les animaux féroces (comme dans *dāv2 kālaḥthā*) et tuer les yakkha ou les *byādan* qui cherchent à s'emparer de son épouse (comme dans *dāv2 kālaḥket*). Bien souvent, il suffit au héros de brandir ce sabre pour qu'une conflagration (comme dans *kāṃ1bā2 kāp lāṅ*) ou qu'une lumière éblouissante (comme dans *dāv2 surivŏṅ*) sème la panique chez ses ennemis.

Dans de nombreux cas, surtout dans les combats contre un roi, ou chef, des yakkha, lorsque les pouvoirs du sabre se révèlent insuffisants, le héros recourt à son arc. Rien qu'en le bandant, un bruit aussi fort que le tonnerre se fait entendre (comme dans *săṅkh sil1P jăy*). Quant à la flèche, elle a de mul-

(1) Quand Indra désire marier sa fille, une divinité du Tāvatiṃsa, il prend la forme d'un éléphant et descend sur terre. Ayant au préalable mis sa fille dans une de ses défenses, il remet celle-ci au héros qui ne s'aperçoit que beaucoup plus tard de ce qu'elle contient.

tiples propriétés. Tirée en direction de l'océan, elle fait bondir le roi des nāga hors de l'eau pour venir se mettre au service du héros-Bodhisatta (comme dans *dāv2 kālaḥket*). Projetée en l'air, elle provoque un grand incendie et réduit les ennemis en cendres (comme dans *dāv2 kālaḥket*). Lancée contre le héros, ou lorsque celui-ci l'envoie contre son propre père, elle se transforme en fleur (comme dans *nāṅ Tēṅ an1*) (1).

Quand un yakkha s'engage dans une bataille, il fait tournoyer son bâton magique dans tous les sens, ce qui le rend parfois ridicule, car il n'arrive presque jamais à avoir raison du héros. Quand ce dernier s'empare de cette arme, à moins qu'on ne la lui donne, il ne s'en sert pas uniquement pour tuer (comme dans *dāv2 kālaḥthā*), mais aussi pour ressusciter les morts, dont il ne reste parfois plus que des os (comme dans *dāv2 gătdaḥnām*).

Dans la panoplie des armes utilisées par le héros, il faut également inclure, signe des temps modernes, un fusil qui non seulement met les yakkha à la raison, mais ressuscite les morts, guérit les infirmités et enraie les épidémies (comme dans *jyṅ nay2 coraḥTo*), un gong dont le son affaiblit l'ennemi et l'amène à s'avouer vaincu (comme dans *dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå*) et un pipeau qui fait apparaître des garuḍa pour semer la panique chez leurs ennemis héréditaires, les nāga (comme dans *dāv2 lin daṅ*).

Les Mantra et les Formules magiques : Si, dans un combat, du moins dans un premier temps, les armes ne donnent l'avantage ni à l'un ni à l'autre camp, les adversaires recourent aux mantra et aux *gāthā āgŏm* (2), les "formules magiques". Si grâce

(1) Cette croyance est une déformation abusive de la maitrī qui, dans la tradition sanskrite du Lalitavistara, est un facteur spécifique d'invulnérabilité. Dans la légende du Māhavaṃsa, cette maitrī arrête les flèches que le Prince Sihābāhu tire sur son père le lion, tant que celui-ci regarde son fils avec l'esprit empreint d'elle, mais qui le laisse percer d'une de ses flèches dès qu'elle fait place à la colère (*cf.* J. Filliozat,"Les usages des Tablettes bouddhiques aux 'Saintes Empreintes'" in *Arts Asiatiques*, T. I, Fasc. 4, 1954, p. 315.

(2) *gāthā* signifie stance. Dans les jātaka, les gāthā, qui sont

à ces formules, l'un fait apparaître des grenouilles géantes, l'autre réplique aussitôt par des serpents. Ces derniers sont à leur tour dévorés par des corbeaux qui sont, quant à eux, mangés par des chiens. Des singes géants ne font, ensuite, qu'une bouchée des chiens, mais deviennent la pâture des tigres (comme dans *byā găngāk*). L'affrontement par animaux interposés cède parfois la place au domptage des phénomènes de la nature. Si l'un des bélligérants provoque l'apparition d'une nuée de sabres, l'autre les fait disperser par un grand vent; si l'un fait apparaître un incendie, l'autre l'éteint en faisant tomber une pluie diluvienne (comme dans *dāv2 sovăt*) ou par un torrent (comme dans *nāṅ Tēṅ an1*).

Quand le héros dispose d'une "parole magique", il n'a pas besoin de recourir aux mantra et aux formules magiques. Il lui suffit de lancer un ordre pour que tout se réalise selon ses désirs et son bon vouloir (comme dans *dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2*).

Les détenteurs de mantra et de formules magiques ne les utilisent pas seulement à des fins guerrières, mais aussi dans des buts paisibles, tels que voler dans les airs (comme dans *kāṃ1bā2 nā jēṅ*), faire revenir à la vie les hommes qui ont été pétrifiés (comme dans *pwa Raṅ - pwa Ryv*), changer les feuilles des arbres en êtres humains (comme dans *dāv2 căndaḥgāt*), se transformer en oiseau (comme dans *pwa Raṅ - pwa Ryv*) ou créer des villes, des palais d'or et des animaux fabuleux (comme dans *dāv2 kāṃ1bā2 phī nay2*).

versifiés et considérés comme canoniques, sont censés reproduire l'enseignement ou les paroles du Bouddha. *āgŏm* (Pāli et sanskrit āgama : science, texte sacré) a le sens de "sciences magiques". Quant à mantra, ou "formule (sacrée)" (litt. "instrument de pensée"), c'était autrefois un verset ou un groupe de versets formant une certaine unité (L. Renou in *L'Inde Classique*, T. I, § 1159-1160). C'était aussi une "formule chargée de puissance, utilisée par les dieux, en tous cas, en dehors du bouddhisme proprement dit" (Rhys Davids & Stede, *Pāli-English Dictionary*, § 3, p. 522). *gāthā āgŏm* et *mŏn* (mantra) ont, en siamois et en lao, un sens synonyme de "formules magiques", généralement transmises de maître à élève selon des normes rituelles afin de préserver leurs pouvoirs surnaturels.

Les Yantra (1) : Ils servent également à assurer une protection magique à leurs détenteurs. Dans *dāv2 kai dań*, ils sont utilisés pour rendre inoffensif un adversaire ou pour permettre à un crocodile de prendre une forme humaine.

Si les fusils et les canons ont remplacé l'arc et le sabre magiques, si les avions ont détruit le mythe des engins volants et si la médecine moderne a empiété sur les pratiques traditionnelles, notamment la récitation des mantra (2), la croyance en la magie reste vivace dans l'esprit populaire. Toutefois, signe des temps nouveaux, les yantra patiemment dessinés à la main cèdent le pas aux yantra imprimés, et les talismans de toutes sortes sont peu à peu supplantés par des amulettes à l'effigie du Bouddha ou de moines thaumaturges (3). Quoiqu'on puisse dire, le merveilleux garde, encore et pour bien longtemps, son pouvoir de fascination sur l'esprit humain.

C. LES HEROS.

La vie des héros — qui sont généralement assimilés à des bodhisatta — et des héroïnes — qui sont souvent présentées comme étant les incarnations de divinités célestes — est jalonnée de faits marquants et d'événements extraordinaires, depuis la conception jusqu'à la mort, en passant par les différentes étapes de l'existence.

(1) Les yantra, qui sont d'origine indienne (*cf*. L. Renou, "Les Yantra" in *L'Inde Classique* , T. I, § 1165, p. 568; G. Coedès, "Un yantra récemment découvert à Angkor" in *Journal Asiatique* , 1952, p. 477; S.K. Ramachandra Rao, *Tantra* , *Mantra* , *Yantra*. New Delhi, 1979, 79 p.) sont figurés au moyen de diagrammes dessinés ou gravés sur métal, bois, peau, papier, pierre, ou tracés sur un mur. Au Laos et en Thailande, ils sont surtout connus sous le nom de *phā2 yăn*$^{\acute{T}}$, carrés d'étoffe portant des inscriptions en dham, en mūl ou en yuan. Les gens les utilisent comme talismans pour attirer la bienveillance d'autrui ou pour se protéger contre les dangers.

(2) *Cf*. Prichayan, มนต์โบราณอีสาน (*Les anciennes formules rituelles d'Isan*). Ubon : Impr. Siridham, 2506 E.B., 80 p.

(3) Voir *Introduction à la Connaissance des hlvn̂ ba1 de Thailande, op. cit.*

La Conception : Si la plupart des héros et des héroïnes sont conçus d'une façon naturelle, quelques uns d'entre eux, par contre, le sont d'une manière étonnante, leur mère se retrouvant enceinte après avoir bu de l'urine d'éléphant (comme dans *dāv2 gătdaḥnām* et *nāṅ phom ham* (1)), ou après avoir mangé une mangue crachée par le roi des taureaux (comme dans *ṅwa usubaḥrāt* VPK-659).

La Naissance : Dans bon nombre de cas, la naissance du héros relève tout simplement du fantastique. Le héros peut voir le jour sous un aspect difforme, avec des membres anormalement courts, et ce n'est que par l'intervention d'Indra, qui le fait fondre dans un moule de diamant, qu'il se métamorphose en être doué d'une grande beauté (comme dans *braḥ lăk - braḥ lām*, VPK-807). Il peut aussi naître sous les traits d'un animal tel qu'une tortue (comme dans *dāv2 Tau1 gāṃ*), un crapaud (comme dans *byā găngāk*), un chevreau (comme dans *dāv2 pē*), un engoulevent (comme dans *dāv2 nŏk kaḥpā phōeeak*), un éléphant (comme dans *săṅkh silṔ jăy*), un lion (comme dans *suvănnaḥ siṅ gāṃ*, VPK-1336), un singe (comme dans *dāv2 liṅ*, VPK-1429), un paon (comme dans *nŏk yāṅ gāṃ*, VPK-648), un escargot (comme dans *suvănnaḥ mukkhaḥ*, VPK-1030) ou un caméléon (comme dans *kaḥPam gāṃ*, VPK-288).

La naissance de quelques héroïnes présente également un caractère surprenant. L'héroïne peut naître dans un lotus géant (comme dans *kaisan tak pwa*, VPK-259), dans une fleur de *Pterospermum acerifolium* (comme dans *dāv2 lin daṅ*). Elle peut aussi sortir d'une boîte magique (comme dans *dāv2 căndaḥgorŏp*) ou d'une défense d'éléphant (comme dans *dāv2 kāṃ1bā2 phī nay2*).

Si les êtres humains donnent naissance à des animaux, il est tout à fait concevable que le contraire puisse se produire.

(1) *cf.* "La fille aux cheveux parfumés" in *Présence du Royaume Lao. France-Asie*, 118-119, p. 1095; et วรรณคดีอีสาน นางผมหอม *(La fille aux cheveux parfumés)*. Bangkok : Amicale littéraire Isan, 2526 E.B., 140 p.

C'est ainsi que des sauriens engendrent une fille de race humaine (comme dans *nāṅ Tēṅ an1*) ou qu'une biche enfante un garçon (comme dans *lătsī siṅ*).

Les naissances extraordinaires ne semblent pas beaucoup étonner les Lao, surtout lorsque l'on sait que les livres d'histoire apprennent aux enfants que Fa Ngum, l'unificateur du Lan Xang (XIVe siècle), naquit avec trente-trois dents, ce qui lui valut d'être abandonné sur un radeau avant d'être recueilli par un moine (1). Les annales et chroniques sont aussi remplies d'anecdotes relatant les naissances les plus insolites, comme ces nouveaux-nés, prédestinés à devenir de grands rois, trouvés dans des empreintes d'éléphant, de rhinocéros ou de boeuf (2).

Les exploits : Les héros accomplissent leurs exploits grâce, principalement, à l'utilisation d'armes magiques et de mantra, ce qui leur permet de soumettre les dieux, les divinités, les animaux fantastiques et les forces du mal, de dompter les phénomènes de la nature, de ressusciter les morts et de faire apparaître les objets qu'ils désirent, tant pour montrer leur puissance que pour donner ces objets en aumône, répondant ainsi à la tradition bouddhique qui veut que les bodhisatta accomplissent un certain nombre de "perfections" (pāramī). Les héros passent aussi pour être des hommes doués de savoir et d'astuce, car c'est à eux que s'adressent les rois quand il s'agit de résoudre les énigmes posées par des monarques étrangers et dont l'enjeu est le royaume (comme dans *suvăṅnaḥ Tam1 gāṃ*, VPK-1339). Cependant, ce qui paraît vraiment extraordinaire, c'est qu'un orphelin, obligé de mendier pour vivre, accède à la dignité royale. C'est comme si un rêve profondément enraciné dans le subconscient de l'individu devenait soudainement une réalité.

Certains pouvoirs reconnus aux héros dans les romans classiques étaient, il n'y a pas si longtemps, attribués au roi ou à certains princes. C'est ainsi que la croyance populaire

(1) *Cf.* พื้งสาวะดาบลาว *(Chroniques royales lao), op. cit.*, p. 46.

(2) *Cf.* C. Notton, *Annales du Siam, Chronique de La:p'un*, p. 10.

prêtait à l'ancien roi Sisavang Vong le pouvoir surnaturel de voir les nāga et les *ṅōeeak* de Luang Prabang, et au vice-roi Tiao Petsarath (décédé en 1957) celui d'agir sur les phénomènes de la nature. Certains pouvoirs, comme ceux d'avoir une "parole magique" et une "vue divine" sont, de nos jours, imputés aux moines thaumaturges. Ceci explique que des fidèles rendent visite à ces moines pour demander la réalisation de voeux, en leur faisant prononcer les paroles qu'ils désirent entendre, ou pour leur demander de localiser un objet disparu.

D. LES ETRES FABULEUX.

Le récit serait fade et monotone, du moins dans l'esprit lao, sans l'intervention constante des êtres fabuleux dans la vie du héros. Ces êtres comprennent aussi bien les dieux, les divinités, les êtres mythiques, les génies que les animaux.

Les Dieux : Souvent comparé au *deus ex machina* par les compilateurs occidentaux (1), Indra est présent lors des moments les plus cruciaux et les plus glorieux marquant la vie du héros. Les autres dieux jouent des rôles sporadiques et secondaires, comme Vissukamma, qui n'est en fait que l'exécuteur des ordres d'Indra, ou comme Dharaṇī, la déesse de la terre, dont la principale activité consiste à assurer la protection du héros et à le nourrir, notamment lorsqu'il s'enfonce dans la terre à la recherche du monde des nāga (comme dans *dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2*).

Les Divinités : Il en existe deux sortes, celles demeurant dans les étages célestes — en général des filles d'Indra — et celles habitant sur terre, en particulier dans les grottes et les arbres (rukkha-devatā). Les divinités célestes qui descendent sur terre deviennent, tôt ou tard, les femmes du héros — quoi de plus fantastique que d'épouser une divinité? — tandis que les autres se contentent de veiller sur lui ou de lui donner des objets magiques.

(1) L. Finot, *op. cit.*, p. 117.

Les Etres mythiques : Parfois assimilés à des demi-dieux (1), ces êtres relèvent presque tous de la mythologie hindoue, comme les yakkha, nāga et kinnarī. A quelques exceptions près, les yakkha sont présentés comme étant les ennemis du héros, tant qu'ils n'ont pas été soumis par celui-ci. Leur puissance est telle qu'ils peuvent faire trembler les dieux et les divinités, mais il est vain de vouloir s'opposer à un héros-bodhisatta. S'il arrive souvent aux nāga de venir à l'aide des héros, les comportements des nāgī et des kinnarī ont parfois de fâcheux résultats. Ce sont, avant tout, des êtres sensuels. Lorsqu'elles rencontrent le héros, elles l'enivrent d'amour, mais n'arrivent pas pour autant à le maintenir entièrement sous leur charme et finissent par le laisser repartir. Que peuvent-elles faire, hélas! contre un homme dont le destin ne peut s'accomplir qu'après de nombreuses aventures.

Les Génies : Connus sous le générique de *phī*, ils peuvent être bons ou mauvais. Leur conduite varie en fonction du comportement des humains à leur égard. Dans les romans, ils se départissent de leur image habituelle en devenant des "mercenaires" combattant aux côtés de ceux qui leur font des sacrifices d'animaux.

Les animaux : Ceux qui tournent autour du héros, des plus petits — comme les mites ou les termites — aux plus grands — comme le cheval volant ou l'éléphant — sont presque tous doués de pouvoirs magiques. Il est vrai que la plupart d'entre eux sont rois des espèces animales auxquelles ils appartiennent et, par surcroît, parlent la langue des hommes. Ceux qui se montrent dévoués au héros sont, suprême récompense, changés en êtres humains et, parfois, invités à monter sur le trône (comme dans *kāṃ1bā2 Tĕn tan1*).

Les Lao persistent à croire que des êtres fabuleux, en particulier les *phī*, régentent la vie quotidienne. Cela explique certains rites et cérémonies — comme les rites agraires — faits en leur honneur, car les gens continuent à penser que la récolte

(1) *Cf.* J. Masson, *op. cit.*, p. 120-146.

ne dépend pas seulement de leur labeur, mais aussi de facteurs extra-naturels. De même qu'ils continuent à croire que certains de ces génies, comme les *ṅōeeak*, qui sont le prolongement des génies ophidiens, peuvent prendre la forme humaine pour subjuguer les humains. Un témoignage, recueilli dans le bulletin du C.C.R.L. (1), rapporte qu'un *ṅōeeak* de Luang Prabang se serait transformé en homme afin de séduire une villageoise appelée Chandeng, la maintenant sous son charme par des chants alternés. Quand Chandeng, âgée de dix-huit ans, disparut du logis paternel, une autre jeune fille, nommée Chantha, fut à son tour possédée par un esprit qui se désigna, par la voix de celle-ci, comme étant le *ṅōeeak* habitant sur le Mékhong, en amont du village. Il informait, ainsi, la famille de Chandeng qu'il avait pris cette dernière par amour et dans l'intention de l'épouser.

E. LE POURQUOI.

Les hommes, à travers les âges et dans toutes les régions du monde, se sont toujours interrogés sur leur avenir, leurs origines, le sens de la vie et les raisons pour lesquelles les choses qui les entourent sont ce qu'elles sont. L'élite de toutes les sociétés, afin de maintenir son prestige auprès du peuple, s'est toujours efforcée de répondre à ces questions avec plus ou moins de perspicacité, mais presque toujours d'une façon que nous considérerions, de nos jours, comme sans fondement scientifique ou irrationnelle. Ainsi que les devins de diverses sortes prédisent l'avenir aux hommes troublés par les incertitudes de l'existence, des croyances, émanant probablement des enseignements d'un sage anonyme ou du consensus populaire, se sont transmises à travers les siècles pour expliquer certains phénomènes.

La littérature classique lao reprend certaines de ces croyances et contribue à les perpétuer. La pluie, par exemple, est un des phénomènes de la nature qui, à cause de l'importance de l'eau dans la vie des hommes, a suscité le plus d'in-

(1) *Cf. Bulletin d'Information et de Liaison du Cercle de Culture et de Recherches Laotiennes* (Paris), N° 6, décembre 1981, p. 8-9.

térêt. Connaître, ou croire connaître, l'explication de ces phénomènes a sûrement été considéré comme étant la clé permettant aux hommes de les maîtriser. Une des questions fondamentales que se sont posés les hommes est : Pourquoi tombe la pluie? Ou, autrement dit : Pourquoi refuse-t-elle, parfois, de tomber? La réponse que donne la tradition lao à ces deux questions a été reprise dans au moins deux romans, *kāṃ1bā2 kāp lāṅ* (p. 87-89) et *byā găngāk* (p. 37-39) : ce sont les nāga, se baignant dans un lac situé au pied des montagnes du Yugandhara *(yugăndan)* (1), dans le pays des *thēn*, qui, en agitant leurs queues, soulèvent des masses d'eau qui vont s'écraser contre les parois rocheuses environnantes. L'eau est pulvérisée, formant ainsi des nuages, qui, poussés par le vent, retombent en pluie sur les diverses régions de la terre. Si, dans *byā găngāk*, la pluie a cessé de tomber, causant la sécheresse, c'est parce que les *thēn*, jaloux du héros-Bodhisatta, empêchent les nāga de venir se baigner dans les eaux du lac. Dans ces deux passages sont expliqués également les autres phénomènes associés avec la pluie tels que le tonnerre et l'éclair. Ailleurs, sont données les raisons pour lesquelles les crocodiles n'ont pas de langue (2), les tigres, les lions et les éléphants-d'eau ont de petites oreilles (3) et pourquoi les sauriens s'attaquent aux hommes (4).

Ø

Le merveilleux, tel qu'il est développé dans les romans classiques, fait, dans une large mesure, partie d'un monde qui n'apparaît pas complètement étranger aux Lao. Dès leur plus jeune âge, les moines leur expliquaient, ne serait-ce que par le sermon de *braḥ mālăy* (5), qu'il existait ailleurs un monde

(1) La première des sept chaînes de montagnes entourant le Mont Sumeru.

(2) *dāv2 kai daṅ*, p. 84-85.

(3) *dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå*, p. 85 sqq.

(4) *nāṅ Tēṅ an1*, p. 167-169.

(5) Voir note 1, page 214.

où tout n'était que félicité et que ce monde était accessible lorsque certaines conditions, comme celles relevant de l'accomplissement d'oeuvres pies, étaient remplies. Les Lao conservent également le sentiment, voire même la certitude, que le monde surnaturel existe et qu'on peut communiquer avec lui par l'intermédiaire de médiums.

Le merveilleux, qui peut paraître enfantin, dérisoire et risible à un lecteur contemporain, n'était pas ressenti comme tel par les paysans peu instruits qui écoutaient la lecture des romans classiques. A la limite, on peut dire que le merveilleux des romans n'étonne pas outre mesure les Lao, car leur culture et leur éducation les conduisent à appréhender le monde de façon mi-réelle mi-imaginaire.



CHAPITRE VII

BOUDDHISME ET CROYANCES ANIMISTES

Comme nous l'avons vu au cours des chapitres précédents, les romans décrivent des personnages et un environnement correspondant à la réalité lao. Il en est de même pour la religion qui, comme nous le verrons tout au long de ce chapitre, est un bouddhisme fortement influencé par de vieilles croyances animistes.

La tradition populaire veut que le Roi Fa Ngum, l'unificateur du Pays Lao, ait introduit le Bouddhisme au Lan Xang en 1356. En effet, sur les instances de son épouse *nāṅ kēv2 yat Bā2*, il fit venir du Cambodge une mission theravādin conduite par le Vénérable *braḥ maḥhā Pāsmăn* pour faire connaître la doctrine boudhique dans son royaume (1).

Or, historiquement, on sait que le Bouddhisme était présent sur le territoire constituant le Laos actuel bien avant la date indiquée, comme l'attestent la stèle de Say Fong, d'inspiration mahayaniste (2), et les statues rupestres de Vang Sang

(1) *Cf* . P.-B. Lafont, "Introduction du Bouddhisme au Laos" in *Présence du Bouddhisme. France-Asie* 153-157, 1959, p. 889-892.

(2) La stèle de Say Fong est la charte de fondation d'un hôpital khmer, à 15 km en aval de Vientiane. *Cf*. L. Finot "L'inscription sanskrite de Say Fong" in *B.E.F.E.O.*, III-1, 1903, p. 18-33.

(au Nord de Vientiane), datant du XIIe siècle (1).

Avant de recevoir le Bouddhisme, les Lao, tout comme les autres Tai, pratiquaient le culte des génies. S'ils ont permis à la nouvelle religion de s'implanter, c'est parce que celle-ci se contentait de prêcher la doctrine, sans pour autant imposer à ses fidèles l'abandon des pratiques anciennes. Il se créa, de ce fait, un syncrétisme religieux et, au fil du temps, le Bouddhisme assimila les génies locaux dans son panthéon en les présentant, dans les littérature vernaculaires, comme les défenseurs de la Loi bouddhique. Il annexa aussi les lieux de culte en les coiffant de stūpa ou en les intégrant dans l'enceinte des monastères (2).

En dépit des efforts menés par de fervents bouddhistes pour faire disparaître les croyances pré-bouddhiques (3), le culte des génies n'a pas été détruit, comme en témoignent les cérémonies et rituels du sixième mois lao qui étaient, il y a encore vingt-cinq ans, célébrés dans le pays (4). Le Bouddhisme pratiqué au Laos est donc un bouddhisme *sui generis*; il correspond à la psychologie et à la mentalité des habitants. C'est un fait qui n'est d'ailleurs pas propre au Laos, puisqu'on observe ce même phénomène dans tous les pays bouddhistes et indianisés de l'Asie du Sud-Est.

Dans les romans, le religieux présentera, comme dans la réalité, un mélange de concepts bouddhiques et pré-bouddhiques.

(1) *Cf*. C. Batteur, "Sculptures rupestres au Laos (Grotte de Nong Phin)" in *B.E.F.E.O.* XXV (1925), p. 203-205.

(2) *Cf* . P.-B. Lafont, "Génies, Anges et Démons en Asie du Sud-Est", *op. cit.*, p. 361.

(3) Dans son *Histoire du Laos* , Maha Sila Viravong note qu'en 1527, le roi *bodisāraḥrāj* (Pothisarath dans les textes occidentaux) prit un édit contre les *phī Bā2* et *phī thēn* et fit détruire, par la même occasion, leurs lieux de culte (*cf.* ພົງສາ - ວະດານລາວ - *Chroniques royales lao*, *op. cit.*, p. 100).

(4) *Cf*. M. Zago, *op. cit.*, p. 306 sqq.

A. LE ROMAN PRESENTE COMME TEXTE BOUDDHIQUE.

Bien que les romans classiques lao soient considérés comme faisant partie de la littérature profane, le seul fait qu'ils soient souvent entreposés dans les pagodes et recopiés régulièrement, comme nous l'avons mentionné précédemment, expliquerait comment ils en sont venus à être teintés, dans leur forme actuelle, par les enseignements bouddhiques. Nous ne sommes pas en mesure de dire si, à telle ou telle époque, ces romans ont été sciemment et délibérément recupérés pour servir la cause du Bouddhisme. Il est tout au moins certain que ces romans ont été modifiés progressivement, volontairement ou non, par les scribes — en général des novices ou des anciens moines — qui ont tenu à mettre leurs marques, comme ils l'ont fait, d'ailleurs, sur toute la littérature, même sur les textes historiques. Pour le roman, atteignant l'ensemble des populations locales, ils se sont certainement appliqués à lui donner une empreinte bouddhique afin de les aider dans leur tâche de propager l'enseignement religieux. C'est ainsi qu'ils ont cherché à présenter le roman comme un enseignement du Bouddha (1) ou comme une sorte de jātaka, en laissant parfois même entendre qu'il s'agissait d'un jātaka. Puis, pour en mieux convaincre les laïcs, ils ont donné, habituellement à la fin du texte, des équivalences entre les personnages du roman et ceux du panthéon bouddhique. Presque invariablement, il est noté que le héros n'est autre que le Bouddha, que son père est Suddhodana (père du Gotama Buddha) et sa mère est Mahā Māyā (mère du Gotama Buddha). Dans le cas où le héros est un orphelin, c'est sa grand-mère nourricière ou la jardinière qui l'a recueilli, élevé et nourri, qui est assimilée à Mahā Māyā, comme dans *dāv2 kāṃ1bā2 phī nay2* (p. 115-117), dont nous donnons, à titre d'exemple, la liste des équivalences :

(1) Dans *dāv2 Tau1 gāṃ* (p. 26), il est mentionné *in fine* "Retenez l'enseignement de *dāv2 Tau1 gāṃ* [le héros-Bodhisatta]. Vous acquerrez des *ānisŏṅ* (ānisaṃsa), à savoir : le bonheur et la réalisation de vos espérances. Dans *nāṅ åraḥbim* (p. 3), il est précisé que le [texte] représente l'enseignement du Bouddha et qu'il date de plus de 2500 ans. Enfin, dans *kāṃ1bā2 nā jēṅ* (p. 63), il est simplement dit que l'histoire de cet orphelin a été jadis racontée par le Bouddha pour illustrer son enseignement.

L'orphelin [*phī nay2*], qui s'était réincarné dans le monde des souffrances, est le Bouddha.

Le *phī nay2*, qui espionnait *byā thēn* [en faveur de l'orlin], est *mokgaḥlā cau2* (Moggallāna), un disciple du Bouddha.

La petite civette, qui a aidé l'orphelin en prenant la forme d'un coq, est *sāriput theraḥ cau2* (Sāriputta).

Le roi des tigres, qui est venu en aide à l'orphelin en se transformant en buffle doué d'une grande puissance, est *kăs-Paḥ theraḥ cau2* (Kassapa Thera).

Le roi des aigles, qui a sauvé l'orphelin, est *maḥhā ānŏn* (Ānanda), le proche disciple du Bouddha.

Le roi des éléphants, qui a fait don de ses défenses à l'orphelin, est *sirisutdo* (Suddhodana), le père du Bouddha.

Le roi d'*indaḥPătthā* , qui voulait s'emparer de la femme de l'orphelin et qui cherchait à lui nuire de diverses manières, est *devaḥdat* (Devadatta).

La jeune et belle épouse de l'orphelin est *nāṅ nāt bimbā* (Bimbā Devī), épouse du Bouddha et mère de *rāhun* (Rāhula).

La question que nous pouvons nous poser est la suivante: pourquoi tenter de faire du roman un jātaka ou un enseignement de Bouddha, alors qu'aucun texte lao purement religieux, parmi ceux que nous avons consultés, ne parle d'acquisition de mérites à l'audition des romans classiques? La réponse peut se résumer à ceci : la lecture des textes canoniques ou extra-canoniques n'attirait pas les foules, alors que le roman, qui jouissait d'une grande popularité, se révéla être un moyen efficace permettant à l'enseignement bouddhique de s'enraciner dans la mentalité des populations. Ainsi, les passages mentionnant que telle ou telle oeuvre représente l'enseignement du Bouddha ne peuvent être que des modifications voulues par les propagateurs du Bouddhisme.

B. LES PERSONNAGES ET LA RELIGION.

Le héros : Il est toujours présenté comme un bodhisatta et tous les textes lui accordent le titre de Bourgeon-de-Bouddha

(hnå1 butdo), Ce dernier se conduit parfois comme un véritable bodhisatta, comme dans *jyṅ nay2 coraḥTo* où il refuse systématiquement toute récompense pour les bonnes actions qu'il a accomplies, disant qu'il ne fait que manifester de la compassion pour les êtres vivants. Néanmoins, comme nous l'avons constaté dans les chapitres précédents, le héros est souvent bien loin d'avoir le comportement qu'on attendrait d'un bodhisatta. Il ne brille généralement ni par la sagesse ni par la tempérance. Ses seuls vrais exploits — ceux qu'il accomplit seul et sans l'aide des divinités — sont des conquêtes amoureuses (1). Disons, à l'excuse du héros, qu'en tant que bodhisatta, il n'est pas encore parvenu à l'état de perfection qu'il est prédestiné à atteindre au cours de ses incarnations futures.

L'héroïne : Lorsqu'elle est l'épouse du héros-orphelin, elle se conduit, comme on a pu le noter précédemment, d'une manière qui nous semble peu conforme au comportement attendu de la part d'une femme prédestinée à devenir l'épouse du Bouddha — comme le laisse entendre ou le dit explicitement la majorité des textes. En effet, elle n'hésite pas, comme dans *nāṅ åraḥbim* et *dāv2 sovăt*, à faire couler le sang d'autrui, ce qui est tout à fait contraire au dhamma.

Le compagnon le plus proche du héros, qu'il soit humain ou animal et quel que soit son nom dans un roman, est, bien que prédestiné à devenir le disciple Ānanda, loin d'avoir l'attitude que les textes bouddhiques attribuent généralement à ce dernier. Car, pour défendre le héros, il fait, lui aussi, couler beaucoup de sang.

Les autres compagnons du héros, que les textes assimilent, entre autres, à Sāriputta, Moggallāna, Kassapa et Anuruddha,

(1) Il convient, malgré tout, de placer le roman classique lao dans son temps, à l'époque où il a vu le jour. Or, jusqu'à une époque récente, il n'était pas convenable pour un haut personnage de se contenter d'une seule et unique épouse. C'eût été indigne de son rang et de sa renommée. Les aventures amoureuses du héros rentrent donc dans la norme. Cela ne signifie pas pour autant qu'il agit d'une manière irresponsable, puisque, lors de son retour au pays natal, il ne manque pas de ramener avec lui, ou d'envoyer chercher, toutes les femmes avec qui il s'est lié tout au long de ses pérégrinations.

ont, eux aussi, un comportement identique, ou plus ou moins proche, à celui du héros.

Le principal ennemi du héros est toujours une pré-incarnation de Devadatta. Il correspond *grosso modo* à l'idée que les textes bouddhiques donnent de l'homme qui attenta à la vie du Bouddha. Dans certains romans, comme *dāv2 kālaḥthā*, l'image de celui qui personnifie le mal est noircie à souhait : c'est un roi qui cherche, sans raison apparente, à s'emparer de la femme d'autrui. Il n'éprouve pas de remords à chasser sa femme et son fils et se lance dans des guerres sans penser un instant aux tueries et aux ravages que cela ne saurait manquer de causer.

Les épouses mineures du héros sont généralement des pré-incarnations des nonnes qui entourèrent le Bouddha, comme, par exemple, Bhaddā Kapilānī Therī et Uppalavaṇṇā Therī (1).

A côté des personnages humains et des êtres mythiques des littératures indiennes tels que yakkha, garuḍa et nāga, on voit évoluer des êtres surnaturels appartenant, quant à eux, aux croyances pré-bouddhiques tai et que les romans classiques ont insérés dans un contexte bouddhique.

Le *thēn hlvṅ* qui, dans le système religieux pré-bouddhique, est la divinité suprême des Tai, est appelée *byā thēn* dans les textes lao. Il est intéressant de remarquer que cette divinité dominante du système religieux traditionnel — qui, dans les textes bouddhiques lao, est ravalée au rang de déité inférieure, vouée au service du Bouddha et de la religion bouddhique — joue, dans les romans classiques, un rôle tout à fait différent. Tout d'abord, c'est un personnage important, puisqu'il détient habituellement la maîtrise de l'eau, ce qui lui permet de participer activement au déroulement de l'action, car pluie et sécheresse ne dépendent que de lui. D'autre part, il est toujours présenté comme jaloux du héros. Il se manifeste de deux manières dans les romans qui le montrent soit provoquant la sécheresse parce que les divinités rendent hommage au héros et non pas à lui, comme dans *byā găngāk*, soit confrontant directement le hé-

(1) *Cf. dāv2 căndaḥgāt*, II., p. 62-63; et *suvănnaḥsām*, p. 83.

ros dont il convoite l'épouse, comme dans *dāv2 kāṃ1bā2 phī nay2*. Contrairement aux textes bouddhiques, les romans présentent donc un *byā thēn* acceptant difficilement la suprématie du héros (pré-incarnation du Bouddha), ce qui peut nous mener à penser que ces textes pourraient faire allusion à une lutte d'influence opposant les croyances pré-bouddhiques au Bouddhisme — lutte qui se soldera par la prédominance du Bouddhisme sur les croyances animistes. A moins — mais cela n'est qu'une simple hypothèse — que ces romans n'aient été écrits à une époque où le Bouddhisme n'avait pas encore surbordonné la religion traditionnelle.

Le *phī mōeeaṅ* qui, dans la religion traditionnelle des Tai, est le génie principal et protecteur des familles princières, figure dans les romans lao comme compagnon et protecteur du héros. Il y joue donc un rôle similaire à celui que lui attribuent les vieilles croyances.

Quant aux autres *phī*, ces génies composant le panthéon de la religion pré-bouddhique, leur rôle dans les romans est celui-là même que les croyances religieuses traditionnelles leur attribuaient dans la vie courante. Certains sont considérés comme naturellement bons par les Lao et, dans les romans, ces *phī* aident le héros. Parmi les nombreux exemples que l'on pourrait citer, nous mentionnerons simplement le bon génie forestier *phī nay2*, qui a donné son nom au roman *dāv2 kāṃ1bā2 phī nay2*. D'autres génies sont considérés par les Lao comme tantôt bons, tantôt méchants, et, dans la vie courante, on cherche donc à obtenir leur protection par des offrandes. On les retrouve dans les romans tels qu'ils sont perçus dans la tradition populaire. C'est ainsi que, dans *dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå* (II., p. 48), le *phī mēnTādak* va aider le héros à combattre ses ennemis après qu'un buffle lui a été sacrifié. Enfin, d'autres *phī* sont réputés farouchement malveillants et apparaissent sous les mêmes noms que leur donnent habituellement les Lao. Les plus connus sont les *phī Pap* et les *phī Pau2* que les Lao craignent tout particulièrement et qui, dans les romans, sont assimilés à des mangeurs d'hommes, comme dans la religion populaire pré-bouddhique et dans les textes bouddhiques lao qui les ont annexés dans leur démonologie.

C. GRANDS THEMES BOUDDHIQUES DEVELOPPES.

Les romans développent des thèmes religieux bouddhiques et pré-bouddhiques.

On voit régulièrement le héros enseigner le dhamma (1) aux divinités (*byā găngāk* , p. 93-96), aux humains (*dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå*, p. 87) ou aux yakkha (*nāṅ Tēṅ an1* , II., p. 39). Aux divinités *thēn*, il explique que les tueries, même commises par l'emploi de formules magiques, ne peuvent qu'entraîner leurs auteurs à tomber dans le grand enfer Āvici afin d'y expier leurs fautes. Aux êtres humains, notamment quand il s'adresse à des rois, il recommande l'observance des préceptes bouddhiques et des quatre états du Brahma-vihāra. Quant aux yakkha, il prône le respect des Cinq et Huit Préceptes et les exhorte à ne pas manger les êtres vivants (2).

La notion de kamma se retrouve dans tous les romans et on s'y réfère sans cesse. C'est à cause d'elle que les enfants sont séparés de leur mère (*pwa Raṅ-pwa Ryv* , p. 11-13), que la mère d'un héros perd son mari et se voit rouer de coups (*dāv2 tāv rōeeaṅ*, p. 10), que les parents d'un héros se retrouvent aveugles pendant sept ans (*suvănnaḥsām* , p. 33) et qu'un enfant est abandonné sur un radeau (*dāv2 kāṃ1 kā tāṃ* , p. 12). Cette notion de kamma est tellement présente qu'on l'a introduite dans les textes appartenant au vieux fonds indochinois, comme *khun lū - nāṅ wa2* et *Pā pū1 daṅ*. Elle sert aussi à tout justifier, même la beauté d'un prince, comme dans *dāv2 kālaḥket* (II., p. 212-214), où il est dit que cette beauté était due aux mérites acquis lors de vies antérieures. Dans certains textes, les origines du bon ou du mauvais kamma ne sont pas toujours expressément mentionnées. On se contente de justifier les faits, comme dans *dāv2 sovăt* (p. 168), où il est dit que si l'héroïne a été mordue

(1) Ce thème correspond à ce que dit le *Tāṃnān byā dăm* (VPK-1397), un texte religieux lao qui énumère les qualités d'un roi vertueux régnant en accord avec les préceptes bouddhiques.

(2) Il est intéressant de noter dans *dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2* (p. 262), le héros recommande aux yakkha de ne pas manger les êtres humains, mais seulement des animaux, et que dans *dāv2 căndaḥgāt* (p. 79), il les exhorte à ne manger que ceux des animaux déjà morts.

par un serpent, c'est parce que ce dernier était la réincarnation du chasseur qui l'avait capturée et qu'elle avait tué. Dans *dāv2 kālaḥthā* (p. 24), il est dit que si un roi des nāga ne désapprouve pas la liaison de sa fille avec un être humain, c'est parce que cette union était une conséquence du kamma. Le kamma, ou plutôt ses conséquences, est souvent confondu avec les notions de prédestination ou de fatalité. C'est ainsi que, dans *dāv2 surivŏṅ* (p. 176), on lit que si le grand yakkha *dŏskăn*, tué par le héros-Bodhisatta, meurt, ce n'est pas du fait de ce dernier, mais de son kamma. On lit aussi dans *căn smut* (p. 54), que si le roi, tué par le héros-orphelin, perd la vie, ce n'est pas du fait d'avoir été tué, mais, tout simplement, de son kamma.

Cette notion de kamma conduit à de longs développements sur les mérites (puññа) que l'on acquiert dans l'accomplissement de bonnes actions et sur les démérites, ou fautes (pāpa), qui sont le lot d'une conduite répréhensible et marquée par de mauvaises actions.

L'acquisition des Mérites : se traduit concrètement, dans le Bouddhisme populaire, par certains avantages (ānisaṃsa) minutieusement énumérés dans la littérature extra-canonique (1).

1. Les aumônes : ce peuvent être des aumônes quotidiennes de nourriture aux moines (*dāv2 gāṃ san* , p. 40), des donations à la Communauté bouddhique (*dāv2 kālaḥthā*, p. 86-88) ou des offrandes faites au monastère et aux moines à la sortie de la saison des pluies (*kāṃ1bā2 kāp lāṅ* , p. 31-33). Ce peuvent être, aussi, des aumônes aux pauvres et aux esclaves (*nāṅ Tēṅ an1*, II., p. 126, 132) et aux peta (*kāṃ1bā2 nā jēṅ*, p. 34). Cet encouragement à l'aumône est magnifié par les textes, comme

(1) Plus de 400 titres d'ouvrages de ce genre ont été recensés, jusqu'à présent, dans les bibliothèques des pagodes du Laos, du Nord et du Nord-Est de la Thaïlande. Ces textes, appelés *ānisŏṅ* , *saṅ*, *slaṅ* ou *saḷlaṅ* , couvrent une grande variété d'actes méritoires : l'aumône quotidienne, les donations, les constructions pieuses, l'écoute des sermons, la participation aux fêtes religieuses accompagnée des offrandes appropriées en ces occasions, les actions charitables et l'oservance des Préceptes.

dans *kāṃ1bā2 kāp lāṅ* (p. 236) et dans *byā kosŏn maḥhārāt* (p. 3), où il est mentionné que les rois vertueux et les princesses généreuses font ériger des pavillons dans les quatre ou huit directions pour y accomplir leurs oeuvres pies.

2. Les constructions pieuses : sont également mentionnées dans les textes, comme dans *dāv2 surivŏṅ* (p. 182), qui raconte que les yakkha, imprégnés par l'enseignement du dhamma, édifient des cetiya, ou comme dans *kāṃ1bā2 kāp lāṅ* (p. 131, 236), qui relate que les habitants recevant des aumônes en profitent pour construire des monastères et pour faire entrer leurs enfants dans le noviciat.

3. La libération d'êtres vivants : concerne autant les esclaves et les prisonniers que les animaux (*byā găngāk*, p. 232; *kāṃ1bā2 kāp lāṅ*, p. 211 ; et *nāṅ Tēṅ an1*, II., p. 121-127). Cette libération intervient principalement lors des événements importants (sacre, mariage, retrouvailles) qui marquent la vie du héros ou de l'héroïne.

4. L'écoute des sermons : se fait en toutes occasions, aussi bien au cours des fêtes religieuses (*dāv2 gāṃ san*, p. 27) que pour fêter la victoire d'un héros sur ses ennemis. Ces sermons recommandent généralement l'observance des Préceptes et le refuge dans les Trois Joyaux bouddhiques, comme dans *dāv2 Tau1 gāṃ* (p. 26).

Les romans expliquent que les mérites peuvent s'acquérir pour soi-même, pour une action que l'on fait soi-même, mais qu'on peut aussi demander à une autre personne de le faire pour soi, comme dans *kāṃ1bā2 nā jēṅ* (p. 20) où le héros - orphelin demande à sa grand-mère et à sa fiancée d'accomplir des mérites pour lui, s'il venait à mourir. On peut également transférer des mérites à un mort (*khun lū - nāṅ wa2*, p. 12-14), même à un être tombé en enfer (*byā kosŏn maḥhārāt*, p. 22-26) ou pour un peta (*kāṃ1bā2 nā jēṅ*, p. 34), afin qu'il renaisse dans de meilleures conditions (1). L'encouragement à l'acquisition de

(1) La littérature bouddhique encourage vivement ces transferts. *saṅ khau2 Paḥtăp tin* (VPK-1163), bien connu des Lao, est un texte racontant la visite de Moggallāna aux enfers. Le saint homme voit que ceux dont la famille n'avait pas transféré de mérites lors de la fête des morts étaient plongés dans un grand désarroi.

mérites figure aussi dans des romans tels que *dāv2 gāṃ san* (p. 2) où il est mentionné qu'un couple vit dans la pauvreté faute d'avoir accompli de bonnes actions lors de vies antérieures.

Le roman mentionne souvent les avantages découlant de l'acquisition de mérites. Généralement, quand ces mérites ont été faits par deux êtres, ils se rencontrent à nouveau lors d'une vie ultérieure, ou se retrouvent réunis en qualité de mari et femme (*nāṅ Tēṅ an1*, II., p. 57; et *dāv2 cintā-cāṃPā dan*, p. 50-52). Quand un être accomplit seul des mérites, il vit dans le bonheur (*dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2*, p. 264), renaît dans le monde céleste des *thēn*, ou atteint le nibbāna (*byā găngāk*, p. 98, 113). Pour celui qui a un grand nombre de mérites, les dangers s'écartent spontanément de son passage lorsqu'il voyage; les divinités veillent sur lui et déblaient le terrain pour qu'il ne se fatigue pas (*dāv2 cintā-cāṃPā daṅ*, p. 31). Un bon roi est censé avoir atteint une ou plusieurs des dix perfections (pāramī) et accumulé d'innombrables mérites au cours de ses existences antérieures. Ces mérites rejaillissent sur ses sujets et leur permettent de vivre heureux et d'accomplir, à leur tour, des actes méritoires.

Les Démérites : Toute transgression de la Loi, tout non respect des préceptes sont, suivant les romans, une cause de démérite. Parmi celles les plus citées, on relèvera la cupidité et la méchanceté (*dāv2 gătdaḥnām*, p. 100-101), la convoitise et le vol (*dāv2 tāv rōeeaṅ*, p. 63-66), l'adultère ou le détournement du conjoint d'autrui (*dāv2 cintā-cāṃPā daṅ*, p. 66), la séparation des enfants de leur mère (*byā găngāk*, p. 102), la tyrannie d'un roi qui va jusqu'à empêcher ses sujets de faire l'aumône (*byā kosŏn maḥhārāt*, p. 3-4), les guerres et les tueries commises par les hommes les uns envers les autres et par les yakkha (*dāv2 sovăt*, p. 168; et *dāv2 kālaḥket*; II., p. 1), la cruauté envers les humains et les animaux (*dāv2 kālaḥket*, p. 17; et *dāv2 căndaḥgāt*, p. 62), la colère (*dāv2 kālaḥthā*, p. 107), la jalousie et la médisance (*nāṅ Tēṅ an1*, II., p. 127).

Les auteurs d'actions déméritoires sont voués à les expier dans une vie ultérieure, soit en subissant le même acte que

celui qu'ils ont commis — comme celui d'être abandonné sur un radeau, lorsqu'ils l'ont fait à autrui dans une existence antérieure (*dāv2 cănda*ḥ*gāt*, p. 62) — soit en subissant un supplice correspondant à leurs actes — l'adultère étant puni par le supplice du kapokier sauvage (1) — soit en subissant une punition correspondant aux démérites accumulés. Dans ce dernier cas, ils renaissent sous la forme d'un animal, endurent des souffrances diverses lors de leur séjour sur terre ou tombent en enfer (2).

Il est bien évident que chacun s'efforce de ne point commettre d'actes déméritoires. C'est sans doute pour cela qu'après avoir tué ses ennemis, le héros les ressuscite. Ainsi, pour ne pas faire porter le poids de certaines actions extrêmement déméritoires par le héros-Bodhisatta, les auteurs les font commettre par d'autres personnages du roman. C'est ainsi qu'un yakkha fait don de sa fille et des objets magiques à un orphelin-bodhisatta qui les lui avait volés auparavant (*dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2*, p. 261), qu'un héros fait tuer son ennemi par sa femme (*dāv2 lin da*ṅ, p. 176-179), ce qui, pour un bodhisatta, est un comportement qui échappe à toute logique occidentale.

D. LES CULTES PRE-BOUDDHIQUES.

Parallèlement aux grands thèmes du Bouddhisme, les romans évoquent régulièrement les génies pré-bouddhiques, comme le *phī mōeea*ṅ et les *phī mēnTādak*, ou les génies du monde surnaturel, comme les génies protecteurs pour lesquels on élève des cases-résidence (*kiṅ cōeea*ṅ *hān*, p. 2), pratique qui avait disparu chez les Lao, mais qui a survécu dans l'Extrême-Nord du Laos. A côté de ces évocations, les romans font état des cérémonies et des prières que les Lao adressaient aux génies pré-

(1) Ce supplice est décrit avec beaucoup de détails dans la légende de *bra*ḥ *mālăy* (*cf.* "Iconographie de la légende de bra*ḥ* mālăy" in *B.E.F.E.O.*, LXXI, 1982, p. 63-76 + pl.).

(2) Les différents enfers sont décrits dans un texte siamois traduit et annoté par G. Coedès et C. Archaimbault, *Les Trois Mondes (Traibhūmi Bra*ḥ *R'va*ṅ. Paris : Public. de l'E.F.E.O., LXXXIX, 1973, 294 p.

bouddhiques. C'est ainsi que sont mentionnés les sacrifices sanglants d'animaux, tels que ceux du porc ou du poulet pour le *phī mōeeaṅ* (*dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2*, p. 129) et du buffle pour *byā kŏṅ nā lāy*, le roi des *phī mēntādak* (*dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå*, p. 47). Quant aux prières adressées au *phī mōeeaṅ*, elles sont faites dans le but de s'assurer une protection lors d'un voyage (*pwa Raṅ - pwa Ryv*, p. 65) ou pour implorer l'aide de ce génie lorsqu'on entreprend une démarche laborieuse ou périlleuse que l'on désire mener à bon terme (*nidān nŏk cak*, p. 23).

Ø

Ainsi que nous l'avons vu, les romans classiques lao, quelles que soient leurs origines, ont été récupérés par les moines tout au long des siècles pour propager l'enseignement bouddhique. Il s'agit, ici, d'un bouddhisme essentiellement populaire, qui ne s'embarrasse nullement des considérations hautement philosophiques présentées et commentées dans les textes canoniques et qui ne cherche qu'à inculquer les préceptes de base à la grande masse des habitants tout en les laissant libres de pratiquer leurs anciens rites.

Ceci dit, les grands principes du bouddhisme demeurent, même si le héros-Bodhisatta et la plupart des autres personnages les enfreignent régulièrement. Le Bouddhisme populaire s'éloigne considérablement ici de la doctrine (1) tel qu'en témoigne la croyance que les actes déméritoires les plus graves peuvent être effacés par la prise du froc pendant un laps de temps (*nāṅ åraḥbim*, p. 9), ou encore par l'accomplissement d'actes méritoires. Il ne faut cependant pas oublier deux choses: *Primo* afin d'intéresser les auditeurs, les versificateurs des textes "édifiants" ont tellement dilué l'enseignement bouddhique

(1) *Cf*. G. Condominas, *op. cit.*

dans leurs récits que les romans classiques apparaissent au premier abord comme des contes purement divertissants; *secundo* les héros ne sont que des bodhisatta, ou des Bouddha en germination, ils sont encore imparfaits et peuvent toujours tomber dans les égarements ou commettre des actes déméritoires qu'ils devront expier avant d'acquérir la Sagesse Suprême.



ห้ามจำหน่าย

CONCLUSION

Notre étude sur les romans classiques lao s'est principalement effectuée sur quatre plans : une traduction résumée de trente-sept oeuvres représentatives; des recherches sur leurs origines permettant de mieux les situer dans le contexte des littératures de l'Asie du Sud-Est, en particulier les littératures tai; une étude de leur style littéraire; et des observations sur les faits de civilisation, étant donné que ces romans constituent, en eux-mêmes, un témoignage du passé.

Les résumés de textes donnés dans la partie II de notre travail donnent une vue d'ensemble sur le roman classique lao et permettent, par là-même, de mieux saisir sa finalité. C'est avant tout un texte "édifiant" même s'il ne contient, dans la plupart des cas, que des bribes d'enseignement bouddhique, bien souvent présentées dans un contexte accessible aux paysans les moins instruits. Ainsi que nous l'avons montré, les contes populaires, appartenant probablement à des traditions orales pré-bouddhiques, ont de toute évidence été récupérés par les moines soucieux de propager l'enseignement religieux et qui, pour ce faire, n'ont pas hésité à transformer ces contes en jātaka. Les monastères, à l'époque de la rédaction des romans classiques, étaient vraisemblablement l'unique source du savoir et la seule institution capable de conserver, de recopier et de rediffuser les textes. Ils exerçaient donc un contrôle sur la littérature populaire écrite. Il va de soi que les moines, persuadés que la copie d'un texte contenant un enseignement conforme à la doctrine bouddhique constituait un acte méritoire, étaient

beaucoup moins motivés à recopier les textes purement profanes. Cette situation prévalait au Laos où, contrairement à ce qui fut le cas au Siam, les rois ne s'étaient pas intéressés à la littérature, que ce soit en rédigeant eux-mêmes ou en s'entourant de lettrés. Ceci explique qu'il n'y a pas, au Laos, de littérature de cour ou d'élite. Les rares textes que nous pourrions qualifier de profanes, mais étant à divers degrés marqués par la pensée bouddhique, sont de plusieurs genres : des romans historiques, des traductions ou adaptations de textes étrangers — notamment siamois — datant pour la plupart du XIXe siècle et des textes grivois ou humoristiques. Les monastères ne se sont pas intéressés, pour le moins, à la préservation et à la diffusion de ces textes.

Etant donné que la grande majorité des romans classiques lao ne sont, en réalité, que des récits puisés dans les collections écrites de jātaka canoniques ou du Paṇṇāsajātaka, nous sommes en droit de nous demander s'il existe bien une littérature lao authentique, hormis les deux romans historiques que nous avons mentionnés. Il est probable que, lors de la bouddhisation du Laos, de nombreux contes populaires autochtones circulant jusqu'alors principalement par tradition orale aient été récupérés par la Communauté bouddhique et adaptés selon la forme stéréotypée des jātaka, ce qui leur fit perdre leur identité première. Il est plus probable que la littérature indigène survit encore dans sa forme d'origine, c'est-à-dire la tradition orale, mais le roman classique, appartenant à la tradition écrite perpétuée par la Communauté religieuse, a dû se plier aux normes bouddhiques.

L'influence du Bouddhisme sur le Laos s'est exercée à deux niveaux : l'étatique et le populaire. Alors que les grands événements marquant l'établissement d'un bouddhisme étatique sont connus à travers les chroniques, le processus par lequel s'est développé le bouddhisme populaire est très mal connu, faute de témoignages écrits. Nos recherches sur les origines du roman classique lao nous ont amené à constater que l'influence khmère ne s'est exercée qu'au niveau étatique. Cette influence a été insignifiante, voire nulle, dans le développement du

bouddhisme populaire et de sa littérature. Ceci est peut-être dû à des problèmes linguistiques, à des incompabilités d'ordre ethnique et au compartimentage géographique, rendant difficiles les communications Sud-Nord. Précisons, toutefois, que nous ne disposons d'aucun document nous permettant d'évaluer la profondeur de l'influence khmère sur la littérature lao avant et pendant le XIVe siècle. Si, à cette époque, l'influence khmère s'est exercée jusqu'au niveau populaire, les revirements politiques qui suivirent le règne de Fa Ngum l'ont estompée. La langue littéraire lao comporte, tout de même, un nombre important de mots empruntés à la langue khmère. Il est beaucoup plus probable, en raison des évidences accumulées tout au long de notre travail, que les romans classiques lao aient une origine mône et qu'ils aient été introduits au Laos par le Lan Na (Chiengmai). Alors que l'influence du Lan Na a été prépondérante, pour un laps de temps, sur le Nord-Laos (Luang Prabang), il ne semble pas que l'influence khmère se soit exercée, dans le domaine littéraire, sur le Sud (Champassak) plus qu'ailleurs.

Notre étude du style littéraire, et tout particulièrement du style de versification, des romans classiques a démontré qu'à l'exception de *braḥ lăk - braḥ lām* et de quelques résumés en prose, les textes sont toujours rédigés en *kan ān1* , style de versification très populaire au Laos et dans le Nord-Est de la Thailande, et destinés principalement à la récitation. Une telle étude permet de mieux comprendre certaines tournures de phrases qui ne sont, en réalité, que des clichés dont les formes sont dictées par les exigences de la versification et qui sont parfois très difficiles à traduire en français courant. Elle permet aussi de déceler les erreurs de copie ou de dactylographie et de mieux interpréter certains passages incompréhensibles.

Le *kan ān1* dont l'harmonie est renforcée par une répartition régulière des tons mélodiques est, tout comme le *goṅ* auquel il est apparenté, une forme de versification typiquement tai; il ne pouvait avoir été emprunté aux langues indiennes ou môn-khmères. Le fait qu'un ouvrage ait été versifié en *kan ān1* nous amène à penser qu'il n'a pas été adapté d'une oeuvre indienne, car les ouvrages directement adaptés de cette langue sont géné-

ralement en prose, comme les contes de *nāṅ TăṅTai*, ou versifiés en *kāp* ou en *Rāy1*, comme le Vessantara Jātaka.

La lecture attentive des romans classiques a été instructive dans la mesure où elle nous a donné de nombreuses descriptions nous permettant de mieux comprendre les faits de civilisation du passé, de saisir plus aisément la psychologie des Lao, grâce notamment à l'étude des personnages, d'avoir un aperçu sur leurs croyances et leur conception de l'univers, tant réel qu'imaginaire, et de nous familiariser avec les cadres géographique, social, politique et religieux dans lesquels évoluaient les auteurs ou les versificateurs de ces romans, ainsi que la vie quotidienne qui fut la leur.

Les changements politiques survenus au Laos en 1975 et qui ont vu l'instauration de la République Démocratique et Populaire représentent, à n'en pas douter, un tournant dans le domaine littéraire. Les éditions d'oeuvres classiques faites par l'Académie Royale, la Bibliothèque Nationale et l'Institut Bouddhique de Vientiane furent supprimées pour laisser place à celles répondant à la nouvelle idéologie. Il n'est donc pas interdit de penser qu'avant longtemps les romans classiques ne soient récupérés par les nouvelles autorités pour illustrer leurs thèmes politiques, comme ils le furent jadis par les moines afin de répandre l'enseignement bouddhique.

Notre étude constitue avant tout un témoignage de ce qui fut, pendant longtemps, le genre littéraire le plus représentatif de la littérature classique lao. Elle ne prétend pas être exhaustive, car bien des questions sont encore sans réponse. Une étude systématique des textes lao édités dans le Nord-Est de la Thailande (Isan) et des recherches plus approfondies sur les littératures yuan et khoeun permettront, sans doute, de combler certaines des nombreuses lacunes dans nos connaissances de la littérature classique du Laos.

o
ooo
ooooooo
ooo
o

deuxième partie:

résumés de textes représentatifs

PRESENTATION

La littérature classique lao réunit une grande variété de textes. Elle compte aussi bien des traités religieux que des ouvrages essentiellement profanes bien que souvent imprégnés par la morale bouddhique et parmi lesquels on trouve des recueils de droit coutumier, des codes de conduite, des légendes historiques, des contes et des romans. Ces textes sont disséminés dans tout le territoire lao, quoique d'une façon inégale d'une région à l'autre, et dans le Nord-Est de la Thailande (1).

Nous avons déjà mentionné que les manuscrits sur olles* (2) englobant la totalité de la littérature classique lao étaient conservés dans les bibliothèques des pagodes ou par les quelques personnes en possédant des exemplaires et que rares étaient

(1) Une grande partie des textes se trouve à Luang Prabang dont les monastères ont été relativement épargnés par les guerres et les destructions. Dans son "Inventaire des manuscrits des pagodes du Laos" (*B.E.F.E.O.*, 1965, T. II, p. 429-545), P.-B. Lafont écrit que la littérature lao est surtout régionale. Nous pensons, quant à nous, que cette affirmation est trop hâtive. D'une part, l'inventaire n'a été fait que sur un échantillon très restreint de pagodes. D'autre part, cet auteur affirme que certains textes sont spécifiques à telle ou telle région, alors qu'une recherche plus approfondie démontre que ces textes, parfois rares, se retrouvent non seulement dans les autres régions du Laos, mais aussi dans les pays avoisinants (*Cf.* Collège de Pédagogie, บัญชีสำรวจเอกสารโบราณ-*Catalogue des manuscrits anciens du Nord-Est de la Thailande*. Mahasarakham, 2527 E.B., 3 vol. : 235, 214, 210 p.), ou même chez les Lü et les Khoeun (*Cf.* A. Peltier, *La littérature tai khoeun*. Bangkok : Ed. Duang Kamol, 1986, 262 p.).

(2) Les mots marqués du signe *, lorsqu'ils apparaissent dans le texte pour la première fois, sont expliqués dans le glossaire.

ceux, à part les moines et les lettrés (souvent des anciens moines), qui pouvaient les consulter.

Quand, après la seconde guerre mondiale et surtout après l'indépendance, l'enseignement, qui avait été jusque là dispensé par les pagodes, se laïcisa, les établissements secondaires se multiplièrent et le nombre de lycéens s'accrut considérablement. Malheureusement, la publication d'ouvrages scolaires de littérature lao tarda à se faire, si bien que les lycéens lao, qui ne pouvaient avoir accès aux manuscrits sur olles conservés dans les pagodes, se trouvèrent coupés de leur littérature classique. Pratiquement à la même époque, les publications thailandaises commencèrent à envahir les étals des librairies. Il en résulta que la littérature siamoise, omniprésente au Laos, eut tendance à être mieux connue des lycéens lao que leur propre littérature classique.

Pour remédier à cette situation, qui devenait préoccupante, le gouvernement de Vientiane créa le Comité Littéraire Lao (1). Ce comité se vit confier, entre autres missions, la tâche de fixer l'orthographe et d'entreprendre la publication d'ouvrages se rapportant à la langue et à la culture lao. Les débuts furent difficiles (2) et les premiers textes édités ne parurent qu'en 1957 — la plupart ne faisant, alors, que reprendre ceux revus, corrigés ou même déjà édités par Maha Sila Viravong. Depuis sa création jusqu'en 1970, date à laquelle il fut transformé en Académie Royale Lao (3), le Comité Littéraire édita une trentaine d'oeuvres classiques, généralement sous forme de petites bro-

(1) Le Comité Littéraire ou *kŏm văn̤naḥgaḥtī lāv* fut créé par arrêté N° 207/PC du 27 août 1951 du Premier Ministre. Le nombre des membres, qui était de cinq à l'origine, a atteint, par la suite, vingt-cinq.

(2)En 1953 il publia la revue " *văn̤naḥgaḥtīsān* " consacrée à la grammaire, à la poésie, à la lexicographie et à la publication d'extraits de textes classiques. Malheureusement, cette revue disparut après 10 numéros.

(3) L'Académie Royale Lao ou *rājpăndit saḥbā lāv* fut créée par ordonnance royale du 23 février 1970 en vue de promouvoir et de défendre le caractère national des arts et des lettres. Elle comprenait neuf membres et leur nombre ne devait, en principe, pas dépasser vingt-cinq.

chures ronéotypées. Quant à l'Académie, elle ne fit paraître jusqu'en 1975 — année de la proclamation de la République Démocratique Populaire lao — qu'une dizaine de titres dont certains n'étaient que des rééditions d'ouvrages déjà publiés par le Comité Littéraire.

Estimant, sans doute, que ces deux organismes ne publiaient pas assez et qu'il fallait contrer l'invasion de la littérature siamoise qui déferlait de plus en plus sur le Laos, la Bibliothèque Nationale Lao se lança, elle aussi et à partir de 1968, dans l'édition d'oeuvres classiques. Débutant par de petits résumés de textes au vocabulaire volontairement simplifié et destinés principalement aux élèves des collèges et lycées, elle adopta, à partir de 1970, une politique systématique de diffusion littéraire. C'est ainsi qu'elle édita, à partir de manuscrits sur olles, une quarantaine de textes jusqu'en 1975 (1), mais la hâte avec laquelle ces ouvrages furent publiés n'a pas manqué de nuire à leur qualité.

Dans son empressement, la Bibliothèque Nationale édita même des oeuvres qui, de par leur vocabulaire, étaient manifestement des adaptations de textes siamois. Le responsable de la Bibliothèque, à qui nous avions fait part de notre étonnement, nous affirma que ces oeuvres étaient "spécifiquement lao", mais que leurs originaux avaient été emportés au Siam après la prise et le sac de Vientiane en 1828. Or, lorsque des copies de ces textes furent réintroduites au Laos, elles avaient été truffées de formes, d'expressions et de mots étrangers, quand elles n'étaient pas tout simplement traduites en siamois (2). Il ajouta que si on trouve parfois des mots étrangers dans un certain nombre de copies de romans classiques faites au Laos, c'est parce que juste avant que la France n'établisse son protectorat

(1) Cette politique d'édition n'a été possible que grâce aux économies réalisées dans les frais d'impression, la quasi-totalité des ouvrages étant présentés sous forme ronéotypée.

(2) Cet avis était aussi partagé par Maha Khamphoun Philavong de l'Institut Bouddhique, comme l'atteste l'édition de son *dāv2 sī-daḥnonjai hlōe dāv2 jyṅ hmyṅ2* qui n'est qu'une transcription en lao d'un texte siamois (*cf.* ท้าวสีทะมิมไจ ทลิ ท้าวอุยงทม้ยง . Vientiane, 1973, 90 p.).

sur le Laos (1893), il était d'usage, à la cour de Luang Prabang, de parler siamois, ce qui avait conduit les scribes à utiliser certains mots couramment employés au palais.

La sélection des textes à éditer par le Comité Littéraire, l'Académie Royale et la Bibliothèque Nationale a d'abord porté sur ce que l'on appelle les grands romans classiques, puis sur les romans les plus populaires, c'est-à-dire sur ceux dont les thèmes sont les plus connus. Furent enfin publiés des ouvrages ayant une moindre popularité, mais ce travail d'édition fut toujours réalisé en privilégiant les romans pouvant être utilisés dans les programmes de littérature lao des enseignements secondaire et supérieur. On doit reconnaître que ces publications ont été les bienvenues, car elles ont mis à la portée des lycéens et de tous ceux qu'intéressait la littérature classique profane, un nombre non négligeable de grandes oeuvres lao, même si le contenu des manuscrits n'a pas été reproduit fidèlement.

Ø

Etant donné qu'à l'heure actuelle il n'existe toujours pas de publication donnant un résumé des grandes oeuvres de la littérature lao (1) et qu'il n'existe pas, non plus, d'anthologie de cette littérature, que rares sont les chercheurs ayant accès aux manuscrits sur olles (qui se trouvent pratiquement tous au Laos) et que peu nombreux sont ceux qui, à l'étranger, possèdent les ouvrages édités par le Comité Littéraire, l'Académie Royale et la Bibliothèque Nationale (qui n'ont été diffusés qu'au Laos et à petit tirage), il nous a paru utile, pour illustrer notre étude sur le roman classique lao, de publier un certain nombre de résumés d'oeuvres les plus représentatives de ce genre littéraire. Nous avions le choix entre résumer des manuscrits sur olles et résumer des textes édités à Vientiane. Comme les modifications apportées aux manuscrits sur olles par les scribes

(1) L. Finot, *op. cit.*, n'a donné qu'une analyse sommaire de quatre textes lao et d'un texte khmer ou siamois résumé en lao.

qui les ont recopiés depuis leur première notation ont pratiquement fait de chacun d'eux une variante du roman dont il porte le titre, il ne nous a pas paru opportun, vu le nombre de copies existant de chaque texte, de résumer l'une ou l'autre de ces copies (1). Nous avons préféré publier des résumés d'ouvrages édités par ceux-là mêmes qui, à l'époque, détenaient l'autorité littéraire au Laos, d'autant que, depuis leur parution, ces livres servent de référence.

On trouvera dans ce volume :

sin jăy ou *săṅkh silP jăy* narrant l'histoire d'un héros né avec un arc et une flèche magiques et dont les pouvoirs lui permettent, après maintes aventures, de délivrer sa tante enlevée par le grand yakkha* *kumbăṇḍ*.

dāv2 kālaḥket racontant l'histoire d'un jeune prince qui, attiré par les contrées lointaines, part à l'aventure sur son cheval volant (2).

dāv2 sovăt (édité à partir d'un manuscrit provenant de la Direction des Beaux-Arts) relatant l'histoire d'un prince qui, après avoir ramassé une guirlande de fleurs dans un fleuve, tombe amoureux de la mystérieuse jeune fille qui l'a confectionnée.

nāṅ Tēṅ an1 racontant l'histoire d'une femme née parmi les crocodiles et mariée au prince héritier de *kosī*.

nāṅ ǻraḥbim (édité à partir d'un manuscrit provenant de la Direction des Beaux-Arts) relatant l'histoire d'une femme qui se dévoue entièrement à son mari. Son sens de la fidélité

(1) Nous avons cependant résumé un manuscrit sur olles *(dāv2 pē)* qui n'a jamais été édité.

(2) L. Finot *(op. cit.)* a déjà donné une courte analyse de *dāv2 kālaḥket*, de *dāv2 lin daṅ* et de *dāv2 pē*. Mais comme les résumés qu'il a publiés présentent des différences, parfois importantes, dans la trame du récit, avec nos propres textes, il nous a paru intéressant de donner un résumé de nos versions. Les différences viennent sans doute du fait que les versions utilisées n'étaient pas les mêmes, à moins que les analyses publiées par L. Finot — qui avaient été faites et traduites en français par des interprètes — n'aient pas été effectuées de façon rigoureuse.

la pousse à tuer sans remords tous les hommes qui, fascinés par sa beauté, essaient de la séduire.

dāv2 surivŏṅ racontant les aventures d'un jeune prince chassé en même temps que sa mère par le roi de *Pĕṅcān* tombé sous le pouvoir d'une yakkhinī* qui se fait passer pour une divinité.

dāv2 lin daṅ (édité à partir d'un manuscrit du *văt sēn*, *mōeeaṅ jaḥnaḥgām*) racontant les aventures d'un prince en lutte contre le fils d'un seṭṭhi métamorphosé en yakkha.

dāv2 pē (microfilm d'un manuscrit sur olles) racontant les aventures d'un bodhisatta venu au monde sous l'apparence d'un chevreau aux poils d'or.

vănnaḥbām (édité à partir d'un manuscrit de Luang Prabang) narrant l'histoire d'un jeune brahmane* amoureux d'une princesse qu'il enlève sur un hamsa* volant. A la suite d'un accident, les amants sont séparés pendant dix-sept années.

kāṃ1bā2 Tĕn tan1 racontant les aventures d'un orphelin qui, une fois devenu roi, abandonne le trône au profit de son fils.

khun lū - nāṅ wa2 (texte appartenant aux vieux fonds tai, édité par la Bibliothèque Nationale à partir d'un manuscrit de Luang Prabang) racontant l'histoire d'un couple d'amoureux, lui un jeune roi et elle une princesse d'un lointain pays.

Pā pū1 daṅ (texte appartenant au vieux fonds indochinois, édité par la Bibliothèque Nationale à partir d'un manuscrit provenant de la Direction des Beaux-Arts) narrant les malheurs d'une orpheline martyrisée par sa marâtre.

dāv2 cintā - cāṃPā daṅ (texte édité à partir d'un manuscrit provenant de la Direction des Beaux-Arts) racontant les péripéties d'un couple : lui, un jeune roi plongé dans la solitude et elle, la fille adoptive d'un ermite*.

pwa Raṅ - pwa Ryv relatant les aventures de trois princes, doués du pouvoir de se transformer en oiseaux, qui se marient, plus tard, avec des princesses et deviennent rois.

dāv2 kāṃ1 kā tāṃ (édité à partir d'un manuscrit provenant de la Direction des Beaux-Arts) narrant l'histoire d'un garçon

noir comme un corbeau et laid comme un singe qui, une fois les actes déméritoires de ses vies antérieures expiés, se métamorphose en beau jeune homme et se marie avec trois princesses.

byā kosŏn maḥhārāt (édité à partir d'un manuscrit provenant de la Direction des Beaux-Arts) racontant l'histoire d'un roi qui tombe dans l'enfer Avīci* pour avoir opprimé son peuple.

dāv2 gāṃ san relatant les aventures d'un orphelin qui, en raison de son indigence, trouve refuge auprès d'un vieux moine qui lui apprend les règles de bonne conduite et lui donne des conseils sur la façon de trouver l'épouse idéale.

dāv2 tāv rōeeaṅ racontant les tribulations d'un garçon qui a perdu son père.

dāv2 nŏk kaḥpā phōeeak (édité à partir d'un manuscrit provenant de la Direction des Beaux-Arts) racontant l'histoire d'un bodhisatta né sous la forme d'un engoulevent.

byā găngāk (édité à partir d'un manuscrit de Luang Prabang) racontant l'histoire d'un prince né sous les traits d'un crapaud doré.

dāv2 Tau1 gāṃ relatant l'histoire d'un bodhisatta né sous la forme d'une tortue.

dāv2 gătdaḥnām racontant l'histoire d'un enfant né d'une femme ayant bu de l'urine d'éléphant.

dāv2 căndaḥgāt narrant les aventures de deux frères, l'un né durant une éclipse de soleil et l'autre pendant une éclipse de lune.

nidān nŏk cak racontant l'histoire d'une princesse qui refuse d'adresser la parole aux hommes.

jyṅ nay2 coraḥTo narrant l'histoire d'un garçon extrêmement paresseux, mais qui, grâce à l'aide d'Indra* et après avoir acquis un fusil aux pouvoirs magiques, se couvre de gloire et devient roi.

dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå racontant les aventures d'un orphelin qui, s'étant établi dans le commerce du poisson en saumure *(Pātēk)*, parvient, grâce à l'aide d'Indra, à épouser une princesse et à devenir roi.

dāv2 kāṃ1bā2 phī nay2 (texte édité à partir d'un manuscrit adapté du lü) racontant les aventures d'un orphelin qui, grâce à un piège magique, attrape un *phī nay2* (petit génie), dont il se fait un compagnon, et des animaux, parmi lesquels un éléphant blanc qui lui donne sa fille en mariage.

kāṃ1bā2 nā jēṅ narrant l'histoire d'un orphelin en lutte avec un roi qui cherche, par tous les moyens, à s'emparer de sa femme, une ravissante princesse nāgī*.

kāṃ1bā2 kāp lāṅ relatant l'histoire d'un orphelin qui joue merveilleusement du violon et qui, grâce à ce don, attire l'attention d'une princesse qui le prend d'abord comme amant, puis comme mari.

dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2 racontant les aventures d'un orphelin et d'une princesse nāgī qui, lors d'une vie antérieure, avait été son épouse.

căn smut racontant les aventures d'un orphelin qui épouse la reine d'une cité située au fond de l'océan.

dāv2 kālaṭhā (édité à partir d'un manuscrit provenant de la province de Khammouane) racontant non seulement les aventures d'un orphelin devenu roi grâce à l'entremise d'un mainate, mais aussi celles de son fils.

kiṅ1 cōeeaṅ hān (édité à partir d'un manuscrit de Luang Prabang) relatant les faits d'armes d'un prince de *bālā* qui, de par ses alliances et mariages, se voit contraint de déloger les *kēv* (Annamites) de *mōeeaṅ baṇkăn* (Xieng Khouang).

dāv2 hlau gāṃ (édité à partir d'un manuscrit provenant de la province de Khammouane) racontant les aventures d'un prince en lutte contre les Siamois et marié, ensuite, à une princesse annamite de *bū jun* (Ha Tin).

braḥ lăk - braḥ lām (copie d'un manuscrit sur olles de Vientiane) étant la version lao du Rāmāyaṇa.

dāv2 kai daṅ (édité à partir d'un manuscrit provenant de la Direction des Beaux-Arts) narrant les aventures d'un homme qui, grâce à sa connaissance des formules magiques, arrive à tuer un crocodile réputé invincible.

kēv2 hnā2 mā2 (édité à partir d'un manuscrit provenant de la Direction des Beaux-Arts) racontant l'histoire d'une fille née avec un faciès de cheval.

Le classement que nous avons adopté pour les textes énumérés ci-dessus obéit à un certain ordre. Les dix premiers sont considérés par les lettrés lao, en particulier par Prachit Soulisak (1), comme les grands romans classiques lao. Les autres romans ont été regroupés par thèmes ou en raison de rapports de similitude entre les récits. Après le résumé de chacun des textes nous mentionnons si ce roman existe aussi chez les Yuan du Lan Na, les Lü du Sip Song Panna ou les Khoeun de l'Est de la Birmanie.

(1) Nous sommes redevable à M. Prachit Soulisak, Directeur de la Bibliothèque Nationale Lao jusqu'en 1975, de nombreuses informations sur les textes classiques édités sous sa responsabilité.

1. săṅkʹh silPʹ jăy (1)

Il était une fois un merveilleux pays appelé *Pĕṅcāl* , tout aussi beau que le ciel Tāvatiṃsa*, avec ses cours d'eau que sillonnaient des bateliers, ses magnifiques monastères et ses palais rutilants d'ors et de pierreries. Sur ce pays régnait *braḥyā kusrāj*, un monarque qui pratiquait l'observance des Préceptes* et dont la renommée s'étendait au loin : mille princes étrangers venaient lui rendre hommage et payer tribut.

La reine avait pour nom *nāṅ cănd*ā. Elle était gracieuse et avait des traits si fins qu'on eût dit une image. Le roi *kusrāj* était heureux, mais souffrait de n'avoir qu'une seule soeur qu'il chérissait et à qui il donnait la moitié des revenus de son royaume. Cette jeune princesse nommée *nāṅ sumundā* , était belle comme une divinité céleste et les hommes qui la regardaient avaient peine à détacher leurs yeux de son visage.

En ce temps-là, vivait à *aḥnorād* un yakkha, connu sous le nom de *kumbănd*, dont les pouvoirs étaient d'autant plus étendus qu'il était parfaitement versé dans les sciences magiques* et les mantra*. Ayant appris par Vessavana*, roi des yakkha, l'existence de la belle *sumundā* et bien qu'il lui ait été dit qu'elle lui serait funeste, il ne put, aveuglé par la passion, s'empêcher de prendre la forme d'un oiseau de proie et de la ravir, à la consternation du peuple de *Pĕṅcāl*.

De retour dans son royaume, le vieux yakkha installa la captive dans un palais d'or, en fit une reine et la combla d'attentions. Peu de temps après, *nāṅ sumundā* mit au monde une fillette qui reçut le nom de *sītā cănd*ʹ et qui, une fois grande, fut mariée à *vaḥrunnaḥrāj*, roi des nāga.

L'enlèvement de sa soeur avait plongé le roi *kusrāj* dans

(1) La version de สังข์สิลป์ชัย *(săṅkʹh silPʹ jăy)* dont nous donnons ici un résumé a été éditée en 1969 par Maha Sila Viravong. Elle comprend 440 pages. L'éditeur a voulu conserver, autant que possible, l'orthographe des manuscrits rédigés en caractères dham, même lorsqu'il est évident que les rédacteurs de ces textes ne comprenaient pas l'étymologie de certains mots d'emprunt.

un grand désespoir. Ayant confié le trône à la reine, il partit dans la forêt, pensant trouver l'oubli dans la pratique de la religion. Après sept mois de vie monacale, ses pérégrinations le conduisirent dans la grande cité de *cāṃPā* où il passa la nuit dans un monastère.

Le lendemain matin, lors de la quête matinale, le vénérable *kusrāj* vit les sept filles d'un seṭṭhi qui, quotidiennement, faisaient l'aumône de nourriture aux moines. Il en tomba amoureux et rentra à *Pĕñcāl*, à la grande joie de son peuple. De nouveau sacré roi, il envoya des messagers chargés de présents demander la main des sept filles du seṭṭhi, qu'il éleva au rang de reines.

Bien que ses femmes aient été attentives à ses moindres désirs, le roi *kusrāj* n'en était pas pour autant heureux, car il n'arrivait pas à oublier sa soeur. Un jour, l'idée lui vint que le seul moyen de combattre le ravisseur était de demander au ciel un fils doué de grands pouvoirs. Là-dessus, il fit venir ses épouses et leur déclara que celle qui comblerait son voeu serait élevée au rang de Première Reine.

Les huit reines se mirent, chacune de son côté, à implorer Indra et, dans la nuit qui suivit, firent des rêves étranges. Le devin consulté par le roi *kusrāj* prédit que *nāṅ cănda* et *nāṅ hlā2*, les plus jeunes des sept soeurs, se trouvaient sous le signe du bonheur, alors que les six autres reines ne donneraient le jour qu'à de mauvais garnements.

Après dix mois de grossesse, au grand étonnement de tous, *nāṅ cănda* donna naissance à un éléphant tandis que *nāṅ hlā2* mit au monde un escargot d'or et un garçon muni d'un arc et de flèches. Quant aux autres reines, elles accouchèrent chacune d'un garçon.

Furieux, le roi *kusrāj* chassa les deux reines coupables d'avoir enfanté des animaux, car, aux dires des dignitaires, ils ne pouvaient qu'apporter cataclysmes et désolation au royaume. Suivies de leurs enfants, *nāṅ cănda* et *nāṅ hlā2* partirent dans la forêt. Après un mois de marche, les deux femmes, exténuées, en appelèrent à l'aide d'Indra et celui-ci vint à

leur secours en ordonnant à Vissukamma* de faire surgir un magnifique palais. Indra décida aussi que l'enfant-éléphant s'appellerait *sīho*, l'enfant-escargot d'or *saṅ́kh daṅ* et le troisième enfant *silṔ jăy*.

Les années passèrent. A neuf ans, *silṔ jăy* était devenu un vigoureux garçon capable de bander son arc d'airain. La première flèche qu'il tira partit dans un bruit de tonnerre et retomba chez le roi des garuḍa* qui, ayant reconnu l'arme du Bodhisatta*, vint vénérer le Grand-Etre et fit tout ce qu'il put pour adoucir son exil. Dès lors, *silṔ jăy* et les siens vécurent heureux.

Lorsque ses six autres fils eurent neuf ans, le roi *kusrāj* leur enjoignit d'aller étudier les sciences magiques afin de vaincre le grand yakkha *kumbăńd́*. Abandonnant à regret les doux plaisirs de la cour, les six frères prirent le chemin de la forêt. Guidés par Indra, ils arrivèrent chez *silṔ jăy* dont la puissance les émerveilla. Ils lui dirent que leur père les avait chargés d'aller délivrer leur tante *nāṅ sumundā* des griffes du yakkha.

Malgré l'avis de leur tante et de leur mère, *silṔ jăy* et ses deux frères accompagnèrent les six autres garçons. Après avoir traversé mers et contrées, mis hors de combat des animaux féroces qui tentaient de lui barrer le passage, repoussé les avances d'une yakkhinī esseulée et succombé aux charmes de cinq cents kinnarī*, le jeune prince finit par arriver sur l'île du ravisseur. Le yakkha était parti à la chasse lorsque *silṔ jăy* vint frapper à la porte du palais. Il persuada, non sans peine, sa tante de le suivre, puis la plaça dans une grotte, sous la protection des divinités.

Dans les combats qu'il livra d'abord contre les soldats du yakkha puis avec *kumbăńd́* en personne, *silṔ jăy*, aidé de ses deux frères *sīho* et *saṅ́kh daṅ*, utilisa tous ses pouvoirs magiques pour venir à bout de son adversaire qui, transpercé d'une flèche, expira aux pieds de *nāṅ sumundā*. Le pays des yakkha fut plongé dans un grand silence et l'on n'entendit que les lamentations de la reine qui regrettait son mari et qui, au fond de son coeur, avait formulé des voeux pour sa victoire.

A la requête de sa tante *nāṅ sumundā*, qui n'acceptait de ne rentrer à *Pĕṅcāl* qu'avec sa fille *nāṅ sīṭā cănd*, mariée à *vaḥrunnaḥrāj*, *silP jăy* dut se rendre au royaume des nāga. Son arc magique mit ceux-ci promptement à la raison et, après avoir donné des leçons de morale à ses hôtes, il emmena *nāṅ sīṭā cănd*.

Sa mission terminée, *silP jăy* proposa aux six autres garçons de reconduire les deux princesses au pays, après quoi il retournerait auprès de sa mère et de sa tante. Les six garnements se dirent que si jamais *silP jăy* rentrait à *Pĕṅcāl*, ils seraient ridiculisés et déchus de leurs droits. Ils décidèrent donc de le supprimer et le poussèrent dans un précipice.

Arrivés à *Pĕṅcāl*, les six meurtriers furent acclamés, mais le roi *kusrāj*, informé par sa soeur *sumundā* de ce qui s'était passé, les fit mettre aux fers et s'en alla à la recherche de son fils *silP jăy*. Il le trouva, après maints détours dans la forêt, entouré de toute sa famille, car *silP jăy* le Bodhisatta avait été ressuscité par Indra. Le retour au pays se fit dans l'allégresse générale et le jeune héros fut mis par son père sur le trône de *Pĕṅcāl*.

Pendant ce temps, *vaḥrunnaḥrāj* le roi des nāga, séparé de sa femme *nāṅ sīṭā cănd*, était plongé dans une grande détresse. Il partit donc pour *Pĕṅcāl* demander sa bien aimée au grand *silP jăy*. Celui-ci la lui accorda et le royaume des nāga connut à nouveau des jours heureux.

COMMENTAIRES :

Le roman *saṅkh silP jăy* est, de l'avis de tous les lettrés, le chef-d'oeuvre de la littérature lao, sans doute en raison de la richesse des allitérations et assonances de ses vers. Contrairement à ce qu'a affirmé N. Abhay (1), *săṅkh silP jăy* n'appartient pas au recueil du Paññāsajātaka mais s'en inspire largement, et les thèmes qui en assurent la trame se retrouvent notamment dans le

(1) *Cf.* Thao Pangkham, *Sinsay, chef-d'oeuvre de la littérature lao*. Traduction de Thao Nhouy Abhay et P.S. Nginn. Vientiane, 1965, p. 1.

Sīhanāda Jātaka, le Varavaṃsa Jātaka, le Suvaṇṇasaṅkha Jātaka et le Sudhanu Jātaka, sans compter d'autres sources comme, par exemple, le Rāmāyaṇa. Notons que *săṅkh silP jăy* est également célèbre en pays Isan, dans le Nord-Est de la Thailande (1), et qu'une version de ce roman existe aussi au Cambodge sous le titre de *Sanselkey* (2).

2. dāv2 kālaḥket (3)

Jadis, le roi *surivŏṅ* régnait sur Bārāṇasī, une cité dont la beauté, de par ses palais resplendissants, rivalisait avec celle du ciel Tāvatiṃsa. Il menait une vie fastueuse entouré d'une multitude de dames d'atour toutes aussi belles les unes que les autres. En plus de nombreux éléphants et chevaux, le roi *surivŏṅ* avait un cheval volant appelé *maḥnikāp* qui avait la la faculté de parler la langue des hommes et auquel il tenait comme à la prunelle de ses yeux.

Une année, au Troisième Mois, le roi *surivŏṅ* éprouva soudainement l'envie de quitter le palais pour aller s'instruire dans les sciences magiques sous la direction d'un ermite. Ayant pris congé de la reine *nāṅ kālaḥdan*, à qui il promit de revenir au bout de trois mois, il enfourcha son cheval volant et prit la direction de l'Himavant*.

(1) *Cf. săṅkh silP jăy*, versifié en *klan lāṃ lāv* กลอนลำลาว เรื่อง-สังข์สิลป์ชัย. Bangkok : Impr. Panich Subhaphol, s.d., 114 p.

(2) *Cf.* A. Pavie, *Mission Pavie Etudes diverses), vol. I : Recherches sur la littérature du Cambodge, du Laos et du Siam.* Paris, 1898, p. 135.

(3) La version de ท้าวฮาละวก *(dāv2 kālaḥket)* dont nous donnons ici un résumé a été éditée par le Comité Littéraire Lao en 1967. Elle comprend deux volumes totalisant 429 pages.

La vue d'un étang où poussaient de magnifiques lotus décida le roi *surivŏṅ* à mettre pied à terre. Il se trouvait dans un parc créé par Indra à l'intention d'un vieil ermite. Après les présentations d'usage, *surivŏṅ* demanda au saint homme de l'initier aux sciences magiques. L'ermite prodigua son enseignement trois mois durant, après quoi il bénit son élève et le laissa partir.

A califourchon sur son cheval, le roi *surivŏṅ* s'élança dans les airs et, après avoir traversé les monts Sattaparibhaṇḍa* et la mer, arriva dans le territoire des garuḍa. Il se lia d'amitié avec *supăn* le roi des garuḍa et, invoquant Indra, tous deux firent le serment d'unir leur descendance et de s'aider mutuellement en cas de menace ennemie. Quittant le garuḍa, le roi *surivŏṅ* survola, cette fois, le pays des yakkha gouverné par *kumbŏn* . Il s'y arrêta, conclut un pacte d'amitié avec le grand yakkha, puis rentra à Bārāṇasī, promettant à son épouse de rester désormais auprès d'elle. Dès lors, il gouverna son royaume conformément aux dix règles de conduite royale*. Sa renommée s'étendit au loin; les *mān1* et les Ho (1) venaient lui payer tribut.

Si grand fût-il, le roi *surivŏṅ* appréhendait l'avenir, car un héritier tardait à venir. Sur ses instructions, la reine fit une invocation à Indra afin d'avoir un bodhisatta pour fils. Prévenu de la demande de *nāṅ kālaḥdan* par la chaleur qui se dégageait de son trône, le dieu réunit 60.000 devaputta* et désigna l'un d'eux, *ketsătthā* , pour se réincarner dans le monde des hommes. Le devaputta, qui avait des actes déméritoires à expier pour avoir coupé les mains et les pieds d'un voleur lors d'une vie antérieure, se plia à la volonté d'Indra et descendit dans le sein de la reine de Bārāṇasī.

Cette nuit-là, la reine fit un rêve dans lequel elle vit la lune briller dans toute sa splendeur avant de se perdre dans l'Himavant. Le roi, à qui elle raconta le rêve, lui assura

(1) *mān1* désigne les Birmans. Ho est un terme générique désignant les gens du Yunnan qui faisaient jadis de fréquentes incursions dans le Nord du Laos et terrorisaient les populations.

qu'elle avait avoir un fils. Au terme de dix mois de grossesse, elle mit au monde un garçon, à la grande satisfaction du monarque qui manda aussitôt un devin-astrologue. Celui-ci, se basant sur ses calculs, prédit que l'enfant, une fois grand, disparaîtrait un certain temps chez les *mān* (1) avant de revenir au palais. Sur les conseils du devin, le roi donna au nouveau-né le nom de *kālaḥket* et le fit entourer par mille nourrices.

L'enfant grandit en âge et en sagesse. A quinze ans, il était aussi beau qu'un dessin. Malgré l'interdiction qui lui avait été faite, *kālaḥket* enfourcha le cheval volant qui l'emporta dans les airs. Apprenant la disparition de son fils, la reine s'évanouit et le roi dut la réconforter en disant que *kālaḥket* était un bodhisatta. Il ne pouvait, de ce fait, commettre aucun acte coupable, susceptible de porter préjudice à ses parents, de même qu'aucun danger ne pouvait l'effleurer.

Après avoir survolé une forêt, le cheval fit halte dans un endroit où poussaient toutes sortes d'arbres fruitiers et de fleurs pour que son jeune maître puisse se reposer. *kālaḥket* profita de cette pause pour demander à un couple de mainates d'aller avertir ses parents qu'il ne reviendrait à Bārāṇasī que dans trois ans.

De forêt en forêt, le jeune héros goûta avec délices à l'ambiance pastorale. C'était avec ravissement qu'il écoutait les oiseaux chanter, regardait les poissons nager entre les lotus et les nénuphars et sentait le parfum des fleurs. Le vent agitant les feuillages le fit communier avec cette nature qui lui était jusqu'ici demeurée inconnue et pleine de mystère. Ayant franchi plusieurs montagnes, il arriva aux abords d'une cité habitée par une princesse, *nāṅ mālīcăn*, dont la beauté était rehaussée par des seins bien fermes.

Ayant appris qu'elle venait souvent se promener dans le parc, il s'y rendit avec le ferme espoir de la rencontrer. La nuit précédente, le roi avait rêvé qu'un homme enlevait sa fille bien-aimée. Le devin confirma ses appréhensions et prédit que

(1) Du pâli Māra (L'esprit du mal) : appellation péjorative parfois donnée aux yakkha.

la tranquillité du royaume allait être troublée pendant un certain temps. Ce jour-là, quand *kālaḥket* vit la princesse *mālīcăn*, il trembla de tout son corps et un désir intense le poussa à l'approcher. Comme la princesse était très entourée, il ne vit d'autre moyen que d'implorer Indra et de solliciter son aide. Le dieu envoya des divinités le protéger et, par la même occasion, le rendit invisible. C'est ainsi que *kālaḥket* le Bodhisatta put suivre *mālīcăn* jusqu'au palais, s'asseoir à côté d'elle sans être vu et partager son repas. En pleine nuit, une fois que la princesse se fut couchée, il la réveilla doucement et implora sa compassion. Lorsqu'en ouvrant les yeux, *mālīcăn* vit un homme sur sa poitrine, elle éprouva une sensation curieuse, comme si elle avait de la fièvre. La beauté de l'inconnu la surprit agréablement et elle lui demanda s'il était Indra en personne. Le jeune homme répondit qu'il était le fils du roi *surivŏṅ* et qu'il était venu de très loin pour la rencontrer et demeurer à ses côtés. Nullement rassurée, *mālīcăn* pria son admirateur de quitter les lieux. *kālaḥket* déclara qu'il ne s'en irait pas tant qu'elle lui résisterait, car "un éléphant ne rejette jamais la canne à sucre qu'il tient dans sa bouche". Des supplications, *mālīcăn* en vint aux menaces et fit remarquer à l'insolent qu'il risquait d'être puni par le roi. Comme l'étranger s'entêtait à rester près d'elle, elle lui fit une leçon de morale, lui disant qu'une telle conduite était indécente et qu'il vaudrait mieux qu'il parte et revienne ensuite demander sa main suivant les us et coutumes.

Ses efforts pour convaincre la princesse s'étant révélés vains, *kālaḥket* se leva pour partir. A son grand étonnement, *nāṅ mālīcăn* le retint par un pan de son vêtement et le traita de défaitiste. Profitant de la situation, il prit la princesse dans ses bras et l'enlaça. Au matin, réveillé par le cheval volant, *kālaḥket* prit congé de son amante et revint les nuits suivantes.

Au bout d'un mois, le teint de la princesse commença à jaunir. Les dames du palais l'espionnèrent et la virent en compagnie d'un jeune homme. La chose fut rapportée au roi qui entra dans une grande colère et déclara qu'il donnerait la moitié de son royaume à celui qui serait en mesure de tuer l'amant

de sa fille et le cheval volant. Un *senā** se porta volontaire et fabriqua un engin comportant deux lances. Quand *kālaḥket* et le cheval revinrent au palais, ils furent tous deux transpercés par les pointes meurtrières. Le cheval mourut sur le champ, tandis que *kālaḥket*, mortellement blessé, eut encore la force d'appeler sa bien-aimée. Il fit aussi une invocation à sa mère formulant le voeu qu'elle accomplisse des actes méritoires en sa faveur. Il perdit connaissance juste au moment où arrivait *mālīcan*. Celle-ci fondit en larmes et se lamenta. Voilà qu'elle était "veuve", sans doute promise à la risée des gens. Dans un dernier sursaut, *kālaḥket* demanda à la princesse de ne pas les incinérer, lui et son cheval, mais de les laisser dériver sur un radeau*. La princesse *mālīcăn* serra le cadavre de son amant contre sa poitrine et s'évanouit. Lorsqu'elle reprit connaissance, ce fut pour déclarer qu'elle voulait mourir elle aussi. Averti par les *senā*, le roi se rendit au pavillon de sa fille et la trouva prostrée contre le corps de son amant. Fou de rage, il saisit sa fille par le chignon et allait la décapiter lorsque la reine lui fit remarquer qu'elle était leur fille unique et qu'il fallait avoir pitié d'elle. Le roi se calma et se rangea à l'avis de son épouse. La princesse *mālīcăn* obtint d'organiser elle-même les obsèques et put ainsi exécuter les dernières volontés de *kālaḥket*.

Poussé par le vent et les vagues de l'océan, la radeau sur lequel se trouvaient *kālaḥket* et le cheval volant gagna le large. Le trône d'Indra se mit alors à chauffer. Jetant un regard sur le monde d'en-bas, le dieu vit ce qui se passait et fit naître dans l'esprit du roi des garuḍa le désir de survoler l'océan. Du haut du ciel, le garuḍa vit les cadavres gisant sur le radeau et piqua sur eux, tout content à l'idée de les dévorer. C'est alors qu'il reconnut le cheval *maḥnikāp* et, ayant remarqué que le mort avait les traits d'une personne royale, se dit qu'il devait être le fils de son ami le roi *surivŏṅ*. Le garuḍa prit *kālaḥket* et le cheval volant dans son bec et les emmena chez un ermite afin que ce dernier les ressuscite.

Bien qu'ayant reconnu en *kālaḥket* un bodhisatta, l'ermite se rendit néanmoins au ciel pour prendre conseil auprès d'Indra sur ce qu'il devait faire. Le dieu confirma à l'ermite que le

jeune homme était son fils et qu'il avait pris renaissance sur terre pour expier ses actes déméritoires. Avant de laisser l'ermite redescendre sur terre, Indra lui confia un sabre magique afin qu'il le remette à *kālaḥket* et lui donna une eau magique ayant le pouvoir de ressusciter les morts. Revenu à la vie, *kālaḥket* raconta ses aventures à l'ermite et lui fit part de son désir de retourner auprès de la douce *mālīcăn*. Il demanda aussi au saint homme de l'initier aux sciences magiques.

Les jours et les mois passèrent sans que *kālaḥket* puisse détacher *mālīcăn* de ses pensées. Quand, enfin, il put prendre congé de l'ermite, celui-ci lui recommanda de prendre refuge dans le dhamma* et d'éviter de commettre de mauvaises actions.

Cramponné à son cheval, *kālaḥket* s'élança dans les airs et, ayant franchi l'océan, atteignit le pavillon de sa bien-aimée. Il frappa à la porte; *mālīcăn* vint lui ouvrir mais ne le reconnut pas, car il était devenu aussi beau qu'un dessin exécuté par Indra. Elle lui intima l'ordre de partir, n'aimant personne d'autre que son mari. Constatant que sa bien-aimée lui était restée fidèle, *kālaḥket* se fit connaître et, à la demande de *mālīcăn* qui voulait l'éprouver, reprit son apparence d'autrefois.

Au bout de quatre mois de bonheur, *kālaḥket* décida de se montrer aux servantes afin qu'elles rapportent sa présence au roi. Il était maintenant sûr de sa puissance et prêt à mettre ses ennemis en déroute. Comme il s'y attendait, les *senā* ne tardèrent pas à l'encercler et à faire irruption dans la chambre de la princesse. Il se transforma en une guirlande de fleurs, entourant le cou de *mālīcăn* et les *senā* repartirent bredouilles. Supputant que l'amant de sa fille était doué de grands pouvoirs, le roi alerta son armée et, après que le devin eut fixé un jour faste pour les combats, se rendit en personne devant le pavillon de *mālīcăn*. Les flèches qu'il tira sur *kālaḥket* le Bourgeon-de-Bouddha* se changèrent en fleurs. Ne désirant nullement lutter contre son beau-père, *kālaḥket* se prosterna et implora sa magnanimité, mais le roi s'était entêté à le décapiter pour faire un siège de sa tête. Pour éviter toute confrontation, *kālaḥket* choisit de s'en aller. Comme *mālīcăn* tenait à suivre son amant, tous deux prirent place sur le cheval volant et

s'élancèrent dans les airs, à la grande colère du roi qui continua à les harceler et à faire tirer des flèches sur eux. Le gendre fit remarquer à son beau-père qu'il contrevenait aux dix règles de conduite royale et, faisant virevolter son sabre magique, provoqua un gigantesque incendie. Toute la cité fut détruite et ses habitants passèrent de vie à trépas.

Donnant suite aux suppliques de *mālicăn* qui plaignait ses parents, *kālaḥket* ressuscita les morts et fit renaître les palais de leurs cendres. La végétation retrouva sa couleur verdoyante. Eblouis par un tel exploit, le roi et la reine se prosternèrent et déclarèrent qu'il serait convenable de mettre le jeune prodige sur le trône, car, manifestement, il n'appartenait pas à une lignée ordinaire. Le roi ordonna ensuite aux *senā* de présenter au vainqueur des fleurs et des bougies en signe de soumission. Lui-même implora la bienveillance de son gendre et lui offrit le trône. *kālaḥket* enjoignit à *mālīcăn* de gouverner le pays tandis qu'il irait à Bārāṇasī, mais la jeune femme demanda à suivre son mari. Lorsque *mālīcăn* eut fait ses adieux au palais et au parc où elle avait l'habitude de se rendre pour cueillir des fleurs, le cheval volant emporta le couple dans les airs.

Sur le parcours qui les menait à Bārāṇasī, *kālaḥket* et *mālīcăn* mettaient de temps en temps pied à terre pour se reposer et contempler les fleurs de la forêt. Alors qu'ils se délassaient à l'ombre d'un grand banian*, le yakkha *sālaḥkăn* vint leur reprocher d'avoir violé son territoire. Un combat s'ensuivit. D'un coup de patte, le cheval envoya la tête de l'ogre rouler dans la mer . Après *sālaḥkăn*, ce furent le grand yakkha *gătdaḥcăk*, une yakkhinī, un vieux *phī** et un *byādan** (1) qui tentèrent de barrer le passage au héros et à l'héroïne, les uns dans l'intention de les manger, les autres pour enlever *mālīcăn*. Sans difficulté, *kālaḥket* les vainquit tous et continua sa route, bercé par le chant des oiseaux.

(1) La forme lao *vidyādan* (du sanskrit vidyadhara = une divinité sylvestre "détentrice de grands pouvoirs magiques") a glissé en *byādan*, qui peut donc être compris dans le sens de "roi des *(vidyā) dan*". Chez les Tai du Nord "vidhyādhara" est devenu "divyadhara".

Une fois, alors qu'ils dormaient au bord d'un étang, les trois voyageurs furent aperçus par trois kinnarī qui passaient par là. La beauté de *kālaḥket* les captiva au plus haut point. Elles voulurent l'appeler, mais, craignant de réveiller en même temps *mālīcăn* et le cheval, elles décidèrent de l'enlever et de l'emmener dans leur pavillon qui jouxtait celui d'un ermite, leur père adoptif.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, *kālaḥket* vit trois ravissantes kinnarī s'avancer vers lui et lui demander d'un ton qui se voulait sévère ce qu'il venait faire chez elles. Le jeune héros répondit qu'il avait traversé monts et vallées dans l'espoir de se trouver à leurs côtés. Tout en faisant semblant d'intimer l'ordre au beau jeune homme de quitter les lieux, les trois kinnarī s'approchèrent et lui offrirent leurs seins. Sans mot dire, *kālaḥket* les embrassa et les enlaça. Ivre d'amour et subjugué par le charme de ses ravisseuses, il oublia complètement son épouse.

A leur réveil, *mālīcăn* et le cheval volant furent étonnés de constater que *kālaḥket* avait disparu. Ils se demandèrent s'il n'avait pas été mangé par les tigres, les yakkha ou les *phī* ou, même, été enlevé par des femmes. *mālīcăn* ne put retenir ses larmes. Le cheval la consola et lui dit de rester sur place pendant qu'il essaierait de retrouver *kālaḥket* . Il eut beau fouiller les grottes et parcourir la forêt dans tous les sens, le héros demeurait introuvable. Trois jours s'étant écoulés, *mālīcăn*, qui ne voyait pas le cheval revenir, ne put s'empêcher de partir, elle aussi, à la recherche de son mari. Lorsqu'il revint à l'endroit où il avait laissé l'héroïne, le cheval *maḥnikāp* le trouva désert. Il ressentit alors une grande douleur, comme si dix mille haches lui tailladaient la chair, et ses hennissements emplirent la jungle. A son tour, malgré la faim et la soif qui le tenaillaient, il se lança à la recherche de la jeune femme. Après avoir tué le yakkha *kăntān* qui voulait le dévorer, il arriva fourbu chez l'ermite.

De son côté, *mālīcăn* errait à travers la forêt tout en se demandant si son mari était mort ou s'il l'avait quittée volontairement parce qu'il s'était lassé d'elle. Le chant mélancolique

des cigales lui faisait venir les larmes aux yeux. Epuisée par les privations et les marches forcées, elle était devenue blême et ses pieds étaient en sang. Elle finit par perdre connaissance et tomba sur le sol. Vissukamma, qui veillait sur elle, la ranima en versant sur elle de l'eau céleste *(nāṃ2 dip)* et les divinités lui offrirent des fruits. Mais *mālīcăn* , indifférente tant aux fleurs parfumées qui l'entouraient qu'aux animaux qui faisaient cercle autour d'elle pour lui tenir compagnie, n'avait qu'une idée en tête : retrouver son mari. Les divinités ne cherchèrent donc pas à l'aider davantage. Tel était son kamma*; elle avait encore de nombreux actes déméritoires à expier. Dans ses pérégrinations, elle finit par rencontrer un mainate qui lui apprit que son mari avait été enlevé par les kinnarī et lui montra le chemin menant à une région habitée par les hommes. C'est ainsi qu'elle fut recueillie par le roi *isūn* qui l'installa dans un palais d'or.

Quant à *kālaḥket* , la passion qu'il éprouvait pour les kinnarī s'étant quelque peu estompée, il se rappela tout à coup qu'il était séparé de son épouse bien-aimée et qu'il fallait partir à sa recherche. Sur cette pensée, il quitta ses amantes et se mit en route. Il rencontra un serpent géant et lui demanda s'il avait aperçu *mālīcăn* . Le reptile répondit par une injure et fut coupé en dix mille tranches. Ses recherches se révélant vaines, *kālaḥket* se dit qu'il valait mieux retourner au pavillon et faire ses adieux aux kinnarī avant de rentrer à Bārāṇasī. Juste à ce moment-là, le cheval arriva par hasard chez l'ermite à qui il raconta tout ce qui lui était arrivé. Le saint homme fut tout de suite persuadé que c'étaient ses trois filles adoptives qui avaient enlevé *kālaḥket*, car cela faisait plusieurs mois qu'elles ne lui apportaient plus de fleurs. Grâce à sa vue divine*, l'ermite sut que *mālīcăn* avait trouvé refuge chez le roi *isūn* et le fit savoir au cheval volant. Informé par les kinnarī de la venue d'un cheval volant dans l'ermitage, *kālaḥket* se précipita aussitôt vers sa monture. Il apprit ainsi où se trouvait *mālīcăn*.

Sans perdre de temps, *kālaḥket* prit congé de l'ermite, enfourcha *maḥnikāp* et, en compagnie des trois kinnarī, se rendit chez le roi *isūn* où il retrouva son épouse. Les retrouvailles

donnèrent lieu à bien des larmes de joie. Les trois kinnarī demandèrent pardon à leur "soeur aînée" pour s'être mal conduites. Après un mois de séjour chez le roi *isūn*, *kālaḥket* dit aux kinnarī de rentrer à l'ermitage et de prendre soin de leur père adoptif tandis que lui-même et *mālīcăn* se rendraient à Bārāṇasī. Les kinnarī partirent à contrecoeur et s'éloignèrent en pleurant. Après avoir pris congé du roi, *kālaḥket* partit avec son épouse.

Pendant que le cheval leur faisait traverser l'océan, *kālaḥket* tira une flèche en direction de l'eau. Un grand bruit, comparable au tonnerre, retentit. Le roi des nāga sortit des profondeurs et s'enquit des désirs du Bourgeon-du-Bouddha. A la demande de celui-ci, il fit apparaître un îlot pour que les voyageurs puissent se reposer. Le lendemain matin, *kālaḥket* s'en alla et entra peu de temps après dans le territoire du yakkha *khono*. Comme l'ogre dormait, il tenta de le réveiller pour lui demander le chemin de Bārāṇasī, mais en vain. D'un coup de patte, le cheval volant fit tomber le pinacle du palais et le fracas réveilla le yakkha en sursaut. Furieux, *khono* attaqua les intrus avec son bâton magique, mais ne réussit pas à les atteindre. Il rassembla, alors, son armée de yakkha hideux et terrifiants. De peur que *mālicăn* ne soit en danger, *kālaḥket* la transforma en une guirlande de fleurs. Dans les combats qui suivirent, les yakkha moururent en grand nombre. Lors des trêves, *kālaḥket* se délassait en compagnie de son épouse dans un palais érigé à son intention par Indra.

Peu à peu, le yakkha *khono* perdit tous ses soldats et appela son ami, le yakkha *bān svăn*, à la rescousse. Un combat singulier opposa d'une part le cheval volant au yakkha *khono* et d'autre part *kālaḥket* au yakkha *bān svăn*. Chaque fois que les deux yakkha étaient tués par le héros, ils ressuscitaient aussitôt pour continuer la lutte. Voulant en finir une fois pour toutes, *kālaḥket* fit une invocation à Indra et, grâce à son sabre magique, réduisit ses adversaires en cendres. La chaleur qui se dégagea ébranla le Mont Sumeru*, puis monta jusqu'au ciel Tāvatiṃsa. Pour ne pas avoir à expier les actes déméritoires résultant du massacre de millions de yakkha, *kālaḥket*, grâce

aux mantra, les ressuscita tous. Heureux de revenir à la vie, les yakkha offrirent des bougies et des fleurs au vainqueur et prièrent de devenir ses esclaves. Ils reconnurent leurs torts et demandèrent à recevoir l'enseignement du dhamma . Le héros, *kālaḥket* l'Omniscient*, leur recommanda l'observance des Cinq Préceptes* avant de continuer sa route pour Bārāṇasī.

Montagnes et torrents défilèrent sous les pieds du héros et de son épouse. Le cheval volant les déposa cette fois-ci dans un parc où poussaient des fleurs multicolores ainsi que des arbres fruitiers. Il y avait aussi un lac et un pavillon, lieu propice au repos et à l'indolence. Les voyageurs ne tardèrent pas à s'endormir. Ayant vu que *mālicăn* était d'une beauté parfaite, le gardien du parc, dans l'espoir d'obtenir une récompense, alla avertir *kumbŏn*, le roi des yakkha. Exalté à l'idée d'avoir une épouse de race humaine, le yakkha alla demander l'avis de sa femme. Celle-ci lui déconseilla fortement d'envisager un tel projet et lui raconta le rêve fait la nuit dernière et dans lequel elle l'avait vu victime d'un "homme monté sur un cheval". Malgré les mises en garde de son épouse, le yakkha *kumbŏn* se rendit dans le parc, plongea, grâce à ses pouvoirs magiques, *kālaḥket* et le cheval volant dans un profond sommeil et enleva *mālĭcăn*. La jeune femme cria de toutes ses forces pour réveiller les dormeurs, mais ce fut peine perdue. Ne sachant que faire, elle implora Indra et les divinités de l'Himavant. Son appel fut entendu, car elle se trouva transformée en une guirlande de fleurs accrochée à l'arrière d'un char. Fou de rage, le yakkha *kumbŏn* ordonna à ses hommes de chercher la fugitive dans tous les recoins de la forêt.

Réveillé à son tour par les divinités, *kālaḥket* se demanda où était passée sa femme et pourquoi elle l'avait abandonné. Il l'appela de toutes ses forces, mais en vain. Il partit aussitôt à sa recherche et, ayant vu la guirlande, sut tout de suite que c'était *mālĭcăn*. Il lui fit reprendre sa forme humaine. Le yakkha *kumbŏn*, fâché de voir un chétif humain oser le défier, se promit de le corriger. C'est ainsi qu'au matin, lorsqu'il se réveilla, *kālaḥket* s'aperçut qu'il était entouré de dix mille rangées de combattants prêts à l'attaquer. Il fit, alors, une invocation à Indra. Voyant ce qui était en train de se tramer, le dieu des-

cendit sur terre et fit boire au Bodhisatta un élixir qui le rendit invincible. La princesse *mālīcăn* et le cheval en burent, eux aussi, et devinrent plus puiṣsants que jamais.

Au cours des sanglantes échauffourées qui suivirent, les yakkha furent anéantis, sauf *kumbŏn* qui était bien décidé à continuer seul la lutte. Heureusement, *supăn* le roi des garuḍa vint lui apprendre que *kālaḥket* était le fils du roi *surivŏṅ*, leur ami commun. Le yakkha éprouva alors un profond remords. Il se rappela que jadis il avait promis au roi *surivŏṅ* d'unir leur descendance. Aussi proposa-t-il de donner sa fille, la belle *nāṅ kārī*, à *kālaḥket*. En signe de réconciliation, le Bourgeon-de-Bouddha provoqua une pluie miraculeuse* qui ressuscita tous ceux qui avaient été tués dans les combats, y compris les éléphants et les chevaux. Les *senā* se prosternèrent alors aux pieds de *kālaḥket* , lui demandèrent pardon et l'invitèrent à habiter dans un palais. Au jour faste fixé par le devin, la cérémonie de mariage fut célébrée en grande pompe. Un cortège amena *nāṅ kārī* au palais du marié. Elle y fut accueillie par *mālīcăn* , sa "soeur aînée". Une atmosphère de liesse régna chez les habitants. L'alcool coula à flots et les orchestres accompagnèrent les spectacles de danse et de théâtre. *nāṅ kārī* était heureuse d'avoir un mari et se disait qu'une femme, si riche soit-elle, ne faisait l'objet d'aucune considération si elle n'avait pas d'époux. Indra et Vissukamma descendirent de leur céleste demeure et versèrent l'eau lustrale sur *kālaḥket* et ses deux épouses. Leur exemple fut suivi par les dignitaires et par toute la population. Avant de regagner le ciel, Indra bénit le trio de ses voeux. A leur tour, *supăn* le roi des garuḍa, *kumbŏn* le roi des yakkha et des *phī* , le yakkha *khono* et *bān svăn* et le roi *isūn* formulèrent des voeux et offrirent des présents aux nouveaux mariés. Sur les instructions du roi *isūn* , les trois kinnarī furent priées de rejoindre leur mari. Les larmes aux yeux, elles quittèrent l'ermite, leur père adoptif, mais toute tristesse disparut lorsqu'elles se retrouvèrent en présence de *kālaḥket* le Bodhisatta.

Entouré de ses femmes et de 60.000 concubines, *kālaḥket* vécut dans le bonheur et jouit des plaisirs des sens. Au bout d'un séjour de quatre années dans le pays des yakkha, il

manifesta le désir de revoir ses parents. Les retrouvailles de *kālaḥket* avec les siens furent un moment de grande joie. Le roi des kinnara, *byā ṅein kăpPirāt*, estima, quant à lui, que le temps était venu d'offrir sa fille au Bodhisatta. Quand il arriva au palais, grand fut son étonnement de rencontrer ses trois autres filles qui avaient été abandonnées sur un radeau (1).

Pour honorer le Bodhisatta, Indra provoqua une pluie de sept sortes de pierres précieuses. Ces gemmes, ramassées et gardées dans la salle du trésor, furent réservées aux aumônes. Cette pluie fut le signal des préparatifs de la cérémonie du sacre. Le jour faste venu, *kālaḥket* reçut l'eau lustrale coulant à travers une rigole taillée en forme de nāga (2). Le nouveau roi distribua l'or et les gemmes aux pauvres. Les princes de cent pays vinrent lui rendre hommage et payer tribut. La cérémonie terminée, les rois des nāga, yakkha et garuḍa regagnèrent leurs royaumes.

L'accession de *kālaḥket* au trône de Bārāṇasī inaugura une ère de bonheur et de prospérité. Le riz poussait tout seul dans les champs sans être cultivé, les arbres *kālaḥboek* (3) apparaissaient dans toutes les directions. Les grands ne brimaient plus les petits. Les animaux, liés les uns aux autres par une étroite amitié, ne se dévoraient plus entre eux. Les femmes n'étaient plus obligées de tisser des étoffes. Elles vivaient heureuses auprès de leurs maris et ne pensaient plus à les tromper. Peu de temps après son avènement, le roi *kālaḥket* manifesta le désir d'avoir un fils. Indra envoya un devaputta prendre renaissance dans le sein de la reine *mālīcăn*. Au terme de sa grossesse, elle mit au monde un garçon qui fut nommé *kāliyaḥ săttthāmāt*. L'enfant fut choyé par son entourage, surtout

(1) Les trois kinnarī étaient des triplées. Sur les conseils d'un devin, elles avaient été abandonnées sur un radeau par leur père, un roi des kinnara. Elles furent recueillies par un ermite qui en fit ses filles adoptives.

(2) Appelé *lin*, cette rigole sert aussi à ondoyer les statues du Bouddha lors des grandes fêtes bouddhiques.

(3) Les *kālaḥboek* (du sanskrit kalpavṛkṣa; pâli kapparukkha) sont une des cinq sortes d'arbres célestes poussant notamment dans le Tāvatiṃsa. Ces arbres produisent tout ce que l'on désire : bijoux, or, argent, etc.

son grand-père, le roi *surivŏṅ* . A peine eut-il atteint l'âge de trois ans, son père, le roi *kālaḥket* , lui abandonna la charge du royaume pour se rendre dans le pays de son épouse, la reine *mālīcăn* , où il fut porté sur le trône. Sous le règne de *kālaḥket*, qui se conforma à l'enseignement du dhamma, les habitants cessèrent de boire de l'alcool. Ils érigèrent, à l'intention du roi dont la renommée se répandit à travers le monde, un pavillon pour la distribution des aumônes.

COMMENTAIRES :

Dans l'introduction d'une version éditée à Ubon Rajadhani (Thailande) (1), il est mentionné que cette histoire fait partie du Paññāsajātaka. D'après les comparaisons que nous avons pu faire, l'histoire s'apparente, mais seulement de très loin, au Sudhanu Jātaka (2), car on y retrouve des thèmes communs, comme les exploits d'un cheval volant et les amours clandestines du héros avec une princesse. En fait, il existe de nombreuses versions de *dāv2 kālaḥket*. Celle donnée par L. Finot (3) ne présente pas de changement avec la nôtre quant à la trame du récit; les noms de certains personnages diffèrent, tels que celui du roi des yakkha : *mithilāt* au lieu de *kumbŏn*. Pour revenir à la version d'Ubon Rajadhani, elle ne se distingue guère quant au fond de la version du Comité Littéraire Lao que nous avons résumée, mais a l'avantage d'être plus fournie et donc plus complète. Il est d'ailleurs mentionné dans la préface de la version du Comité Littéraire que certains passages manquent, le manuscrit original ayant subi d'importants dégâts. Ceci dit, *dāv2 kālaḥket* jouit d'une grande popularité dans le Centre et le Sud-Laos, ainsi que dans le Nord-Est de la Thailande. Les aventures du héros sont non seulement lues dans les veillées ou jouées dans les pièces de

(1) *Cf.* วรรณคดีอีสาน กาพะเกษ *(vrṛngtī Īsān kāḷaḥkeṣ)*. Ubon Rajadhani, 2519 E.B., 480 p. Ce texte, originellement en lao, a été transcrit en siamois par le Vénérable Phra Ariyanuwat du Wat Mahajai, à Mahasarakham.

(2) *Cf.* PJL, p. 35-38; et PJT, p. 76-148.

(3) *Op. cit*, p. 121-127.

théâtre, mais aussi chantées par les mères pour bercer leurs enfants (1). Très populaire, la légende est aussi considérée comme l'un des grands classiques de la littérature lao.

3. dāv2 sovăt (2)

Jadis, le roi *bŏmmaḥdăt* régnait sur le pays de *bŏmmaḥkŏt* . Il vivait heureux, entouré d'une foule de hauts dignitaires*, ministres, paṇḍita* et prédicateurs qui, tout comme les courtisans, ne cessaient de chanter ses louanges. Son bonheur aurait été parfait s'il avait eu un héritier. Il recommanda donc à la reine *sumŏndā* de pratiquer l'observance des Préceptes afin que lui naisse un fils ayant déjà acquis de grands mérites* au cours de ses vies antérieures.

Le soir même, ses ablutions faites, la reine fit une invocation à Indra. Averti de la demande de *nāṅ sumŏndā*, Indra réunit les dieux et demanda à l'un d'eux, un bodhirāja*, de prendre renaissance sur terre comme fils du roi *bŏmmaḥdăt*. Le choix d'Indra n'était pas dû à un simple hasard, mais au fait que le Bodhirāja avait été, lors de ses vies antérieures, un parent des souverains de *bŏmmaḥkŏt* . Avant de descendre dans le monde des hommes, le Bodhirāja demanda que lui soient accordées un certain nombre de faveurs : qu'il soit secouru

(1) *Cf.* จารุวรรณ ธรรมวัตร (Charuwan Dhammawat), วิเคราะห์เพลงเด็กอีสาน *(Analyse des chants d'enfants du Nord-Est de la Thailande)*. Mahasarakham, 2522 E.B., p. 33-34.

(2) La version de ท้าวโสวัถ *(dāv2 sovăt)* dont nous donnons ici un résumé a été éditée par la Bibliothèque Nationale Lao en 1970. Elle compte 304 pages.

dans les moments critiques de son existence, qu'il puisse vaincre tous ses ennemis, qu'il obtienne une épouse de qualité et qu'il revienne au ciel Tāvatiṃsa après avoir accompli son séjour terrestre. Indra accéda aux demandes du Bodhirāja et, après l'avoir béni de ses voeux, lui dit de descendre sans plus tarder chez les humains.

Cette nuit-là, *nāṅ sumŏndā* vit en rêve que le soleil offrait la pierre magique *maḥnījo** au roi et que celui-ci la lui remettait pour qu'elle en contemple la beauté. Le roi, à qui elle raconta le songe, fit venir le devin qui, après de savants calculs, déclara qu'il allait avoir un fils. De par ses innombrables mérites, cet enfant assurerait la succession et recevrait les hommages de tous les princes du Jambu*. Satisfait des prédictions faites par le devin, le roi le récompensa et donna ensuite des instructions aux dames du palais pour qu'elles veillent sur la reine qui, peu de temps après, devint enceinte. Au terme de sa grossesse, elle mit au monde un garçon aussi pur de teint que s'il eût été coulé dans un moule par Indra. Lorsqu'il apprit la naissance de son fils, le roi connut le comble de la joie. Sur les conseils du devin, il lui donna le nom de *sovăt* et déclara qu'il le destinait au trône. La naissance du petit prince fut accompagnée par celle de *maḥnikāp*, le cheval volant qui devait par la suite lui servir de monture.

Dans le même temps, au fin fond de l'Himavant, un ermite remarqua, en allant se baigner dans un étang, un lotus d'une taille inhabituelle. Il le coupa et le ramena à l'ermitage. En s'épanouissant, la fleur laissa apparaître à l'intérieur de ses pétales une petite fille au teint doré et dégageant un parfum exquis. Le saint homme l'appela *Paḥdummā* et fut heureux d'avoir une fille aussi belle qu'une divinité céleste.

En grandissant, *Paḥdummā* apprit qu'elle n'avait pas eu de mère et qu'elle s'était nourrie uniquement de fruits. A quatorze ans, elle n'avait jamais vu d'autre homme que son père l'ermite et se demandait ce qu'elle allait devenir. Tout en se lamentant sur sa solitude, elle ramassa des fleurs et confectionna une guirlande qu'elle laissa flotter sur un cours d'eau. Remettant son sort au kamma, elle joignit les mains et forma le voeu que

l'homme qui, jadis, avait été son mari la ramasse et vienne ensuite lui rendre visite. Le trône d'Indra se mit alors à chauffer. Voyant ce qui se passait, le dieu dirigea la guirlande vers le Sud. Arrivée dans le royaume de *bŏmmaḥkŏt* , la guirlande, tournant en rond, refusa d'aller plus loin.

Mû par la volonté d'Indra, le prince *sovăt* éprouva, ce jour-là, l'envie d'aller se rafraîchir dans le fleuve. A la vue de la guirlande, il plongea dans l'eau et la ramena à la berge. La lecture du message qui y était attaché lui fit penser à cette mystérieuse jeune fille qui demeurait dans l'Himavant. Il résolut de la rejoindre et fit part de son projet à son père, mais celui-ci s'y opposa formellement. Triste et abattu, *sovăt* crut qu'il allait en mourir. Faute de pouvoir partir, refusant toute nourriture, il ne cessait d'embrasser la guirlande qui dégageait une odeur enivrante. Quand les nourrices et les gens du palais le pressaient de questions, il les menaçait de son sabre.

Alertée par le changement survenu dans le comportement de son fils, la reine lui demanda la raison de ses pleurs. *sovăt* lui confessa qu'il avait l'impression qu'une arme lui transperçait la poitrine et qu'il ne tarderait pas à en mourir. De peur qu'il ne lui arrive un malheur, les parents du jeune prince consentirent à le laisser s'en aller, d'autant qu'il promettait de revenir au bout de trois mois, après avoir acquis des connaissances dans les sciences magiques.

Enfourchant son cheval volant, *sovăt* prit la direction de l'Himavant et mit pied à terre devant le pavillon de l'ermite. C'est alors qu'il aperçut *Paḥdummā* qui, tout en cueillant des fleurs, chantonnait et se demandait ce qu'était devenue sa guirlande. Il s'approcha d'elle et la complimenta. Prise au dépourvu, la jeune fille courut se cacher dans son pavillon. Le jeune prince la suivit et expliqua que c'était lui qui avait trouvé la guirlande. Il l'invita à quitter la forêt et à venir régner avec lui sur le royaume de *bŏmmaḥkŏt* . Derrière la porte qui la séparait de l'homme dont la beauté égalait celle d'Indra, *Paḥdummā* réfléchit à ce qu'elle devait faire et se dit qu'il valait mieux ne pas se montrer trop impatiente. Aussi répondit-elle qu'elle n'était pas digne de lui et que les autres reines

ne manqueraient pas de la maltraiter si elle le suivait au palais. Tout en parlant, elle entrouvrit la porte de son pavillon et lui tendit des fruits en signe de bienvenue. Profitant de l'occasion, *sovăt* lui prit la main et la calma en disant qu'il fallait bien que "l'eau et la pirogue se rapprochent et se touchent". *Paḥdummā* n'opposa, dès lors, aucune résistance et déclara qu'elle préférait mourir plutôt que de devoir être délaissée.

Rassuré quant aux sentiments de la jeune fille à son égard, *sovăt* la quitta un moment pour se cacher et ne réapparaître qu'au retour de l'ermite parti cueillir des fruits dans la forêt. Lorsque le saint homme revint à l'ermitage, *sovăt* sortit des buissons et vint se prosterner à ses pieds. Après les présentations d'usage, il demanda à recevoir l'initiation aux sciences magiques.

A mesure que le temps passait, le religieux constata que l'affection qu'il témoignait à son élève ne cessait de croître. Il lui enseigna non seulement les formules magiques, mais aussi l'art du tir à l'arc. Ayant remarqué que le jeune prince et *Paḥdummā* étaient faits l'un pour l'autre et s'aimaient tendrement, il décida de les unir, au grand contentement d'Indra et de Brahma* qui ondoyèrent le couple d'eau lustrale et lui souhaitèrent de vivre mille ans à l'abri de toute maladie. En guise de cadeau de mariage, l'ermite donna à son gendre un arc et un sabre magiques. Les nouveaux mariés vécurent, dès lors, dans le bonheur et la passion qu'ils éprouvaient mutuellement ne se relâcha qu'au bout de trois mois, lorsque *Paḥdummā* découvrit qu'elle était enceinte.

Quant au cheval volant, il partait tous les jours brouter l'herbe dans l'Himavant et ne revenait à l'ermitage qu'à la tombée de la nuit. Un jour, il pénétra par mégarde dans le territoire d'un yakkha et fut capturé puis enfermé dans une cage de fer. La disparition du cheval plongea *sovăt* dans une grande tristesse et il se demanda comment il allait pouvoir rentrer chez lui à *bŏmmaḥkŏt*.

Alors qu'ils étaient en train de cueillir des fruits dans la forêt, *sovăt* et *Paḥdummā* furent aperçus par un chasseur qui, ayant remarqué que la femme était très belle, désira l'enlever

pour la livrer à son roi qui ne manquerait pas de lui donner une récompense. Toutefois, il ne pourrait réaliser un tel projet qu'après s'être débarrassé du mari. Le chasseur tira donc une flèche sur *sovăt* qui, touché à la poitrine, tomba à terre. *Paḥdummā*, affolée à la vue du sang, prit son mari dans ses bras et le supplia de ne pas mourir, car le fils qui allait naître serait orphelin. De plus, sa condition de veuve l'exposerait aux railleries. Le chasseur courut vers *Paḥdummā* et, l'ayant empoignée, la conduisit de force en direction de son pays.

Paḥdummā n'opposa aucune résistance et alla même jusqu'à offrir des fruits à son ravisseur. Ce faisant, elle réussit à capter sa confiance et, alors qu'il dormait à l'ombre d'un arbre, elle prit un sabre et lui coupa la tête. Reprenant l'écharpe et la bague magiques dont le chasseur s'était emparé, elle revint sur ses pas, mais se perdit. Après plusieurs jours d'errance, elle arriva au bord d'un fleuve et la vue des poissons nageant par couples fit couler des larmes de ses yeux. Recueillie par un batelier, elle éprouva une grande déception lorsqu'elle s'aperçut qu'il voulait abuser d'elle. Une fois que les membres de l'équipage se furent endormis, elle détacha la petite pirogue qui était remorquée par le navire et prit la fuite.

De son côté, ne voyant revenir ni sa fille ni son gendre, l'ermite partit à leur recherche et trouva le cadavre de *sovăt* gisant à même le sol. Il le ramena à l'ermitage et le jeta dans le feu. Le jeune héros en sortit plus beau que jamais et réclama son épouse. Quand il sut toute l'histoire, il se précipita dans la chambre, prit un vêtement de *Paḥdummā* , le serra contre lui et en sentit l'odeur. Il s'évanouit à plusieurs reprises et mourut une fois de plus. L'ermite le fit revenir à la vie et lui dit de partir à la recherche de sa bien-aimée. Suivant les conseils du saint homme, *sovăt* s'enfonça dans la jungle.

Peu de temps après, *sovăt* atteignit un grand fleuve dont les vagues étaient aussi hautes que des montagnes. Ne sachant que faire, il s'assit et se mit à pleurer. Ce fut alors qu'il aperçut le cadavre d'une *nāñ ñōeeak* (1) flottant sur l'eau. Il

(1) Voir *supra*, p. 132.

versa sur la morte une eau magique qu'il avait apportée avec lui et la fit revenir à la vie. La ressuscitée se prosterna et demanda à *sovăt* ce qu'elle pouvait faire pour le remercier de ses bienfaits. Elle ajouta qu'elle n'avait pas de mari. Sans mot dire, *sovăt* la prit par le bout du doigt et l'emmena à l'ombre d'un arbre où il l'enlaça.

Dans la conversation que *sovăt* eut par la suite avec la *nāṅ ṅoēeak*, il apprit que *maḥnikāp* , son cheval volant, avait été fait prisonnier par le puissant yakkha *citTā* dont le territoire était situé de l'autre côté du fleuve. Avec l'aide de la *nāṅ ṅoēeak*, il franchit le fleuve et se dirigea vers la cité des ogres. Le hasard voulut qu'il rencontrât *subaḥlăk* , fille du grand yakkha, qui venait se baigner, ce jour-là, dans le lac *ānomā*. La grâce de la yakkhinī mit tous ses sens en éveil. Grâce à la complicité de *nāṅ åraḥtī*, une suivante qu'il acquit à sa cause par des liens charnels, il put pénétrer, le soir venu, dans la chambre de la femme désirée. Après quelques vélléités de résistance, elle succomba à son charme, d'autant qu'il promit de l'élever au rang de reine une fois de retour au pays. Trois mois s'écoulèrent. Sous prétexte de faire des offrandes aux divinités, *subaḥlăk* faisait venir dans sa chambre de la nourriture qu'elle destinait à son amant. *sovăt*, qui pensait toujours à *Paḥdummā* , jugea que le temps était venu d'aller à sa recherche. Seulement, il lui fallait, auparavant, libérer le cheval volant.

Grâce aux indications données par *subaḥlăk* , il arriva facilement à percer le secret de la cité des yakkha et à libérer *maḥnikāp* . Frictionné avec l'élixir de son maître, le cheval recouvra ses forces et, avant de s'enfuir, se vengea en arrosant d'injures le vieux yakkha qui l'avait retenu prisonnier pendant si longtemps, lui disant que sa fille avait un amant et que bientôt il aurait un petit-fils ou une petite-fille à bercer. Réveillé par le cri du cheval, le grand yakkha *citTā* se leva de fort méchante humeur et fit tournoyer son bâton magique dans tous les sens. La brutalité du combat qu'il engagea avec *sovăt* fut si grande qu'elle fit trembler les divinités, nāga, garuḍa et même Dharaṇī*, déesse de la terre. Ne tenant nullement à lutter contre son beau-père, *sovăt* fit tout ce qu'il put pour le calmer.

Après tout, *subaḥlăk* était enceinte de trois mois et, s'il mourait, l'enfant serait orphelin. Les efforts de réconciliation s'étant révélés vains, *sovăt*, après une invocation à Indra, lança une flèche avec son arc magique et tua son ennemi.

Les obsèques de son père ayant été faites, *subaḥlăk* demanda à *sovăt* de monter sur le trône. Le vainqueur récusa l'offre, prétextant qu'il lui fallait d'abord retrouver sa première épouse, *Paḥdummā*. La yakkhinī fondit en larmes et implora la pitié de son amant. Impatient de quitter le pays des yakkha, le cheval volant coupa court aux lamentations de *subaḥlăk* en la traitant de libidineuse et emporta son maître dans les airs. Les paroles consolatrices des dames du palais furent sans effet sur la pauvre yakkhinī. Ayant confié la direction du royaume à son jeune frère *citTi*, elle prit le chemin de la forêt pour essayer de retrouver l'homme qui lui avait fait de si belles promesses. Arrivée au bord d'un fleuve, elle s'accrocha à un tronc d'arbre et se laissa dériver au fil de l'eau, remettant son sort au kamma.

Peu de temps après, *subaḥlăk* fut recueillie par *Paḥdummā* qui se trouvait sur sa pirogue, et les deux femmes s'aperçurent qu'elles allaient à la recherche du même homme. Grâce au vent que faisait souffler Indra, elles purent accoster. Ce fut à ce moment que les douleurs de l'enfantement se manifestèrent chez *Paḥdummā*. S'agrippant à une branche de ficus*, elle donna naissance à un garçon beau comme Indra. Les divinités descendirent alors sur terre et lavèrent le nouveau-né avec de l'eau parfumée avant de regagner leur céleste demeure.

A l'aube, au chant du coq, *Paḥdummā* fut cruellement mordue par un serpent — la réincarnation du chasseur qu'elle avait jadis tué — et mourut. Se retrouvant seule avec l'enfant, *subaḥlăk* fit une invocation à Indra pour que le lait coule de ses seins. Son voeu exaucé, elle continua son errance dans la forêt, tout en allaitant le nourrisson, et finit par trouver asile chez une devadhītā* qui, lassée par son séjour dans le svarga, était descendue sur terre et régnait sur une cité lacustre peuplée uniquement de femmes. La présence de l'enfant intrigua fort ces femmes qui n'avaient jamais vu de garçon. Aussi lui

témoignèrent-elles une affection sans bornes. De son côté, *Paḥ-dummā* fut ressuscitée par un roi venu chasser dans l'Himavant. Il voulut faire d'elle une reine, mais y renonça lorsqu'elle lui eut raconté ses malheurs.

Pendant ce temps, *sovăt* fut invité par le roi des nāga, qu'il avait sauvé des griffes d'un garuḍa, à visiter son royaume. Il en profita pour subjuguer *nāṅ găndaḥrī*, une princesse nāgī. Se faisant rappeler à l'ordre par son cheval, il quitta sa nouvelle conquête pour aller, de nouveau, à la recherche de *Paḥ-dummā* . En chemin, il fit revenir à la vie un éléphant blanc tué dans un combat par un éléphant noir. Désireux de manifester de la reconnaissance à son bienfaiteur, l'éléphant lui montra le chemin conduisant à la cité lacustre. Le héros s'y rendit aussitôt et réussit à pénétrer à l'intérieur des murs après avoir charmé et rendu enceinte une des gardiennes. Ses étreintes avec *subaḥlăk*, dont la présence dans la cité ne l'étonna pas outre mesure, ne l'empêchèrent pas de se rendre ensuite auprès de la devadhītā et de lui déclarer qu'il était venu pour elle. Charmée par ses paroles, la divinité s'offrit à lui, mais fut amèrement déçue lorsqu'elle le vit repartir pour de nouvelles aventures.

Après de multiples pérégrinations, *sovăt* arriva enfin au pavillon ou *Paḥdummā* s'était faite nonne en attendant son retour. Les retrouvailles leur firent verser des larmes de joie. Puis, ce fut le retour dans l'Himavant pour recevoir la bénédiction de l'ermite. Le couple se rendit ensuite dans le palais de la devadhītā où tous furent enfin réunis. Après un nouveau combat avec le yakkha pour récupérer *nāṅ åraḥtī*, *sovăt* rentra avec ses épouses et ses enfants à *bŏmmaḥkŏt*, son pays natal. Il fit rassembler les habitants sur la grande esplanade royale et leur distribua de l'or et de l'argent qu'il fit apparaître grâce à la pierre magique *maḥnījo*. Il leur fit aussi boire une eau de jouvence qui les guérit de toutes leurs maladies, rendit jeunes les vieillards et redonna aux vieilles femmes des cheveux noirs et des seins bien fermes. Après la cérémonie du *pāsī**, *sovăt* monta sur le trône et régna dans l'observance des Préceptes jusqu'à l'âge de cent vingt ans. A sa mort, il renaquit au ciel comme devaputta et eut droit à un grand palais céleste.

COMMENTAIRES :

Le roman *dāv2 sovăt* est proche des versions yuan (1) et Isan (Nord-Est de la Thailande) (2). Les différences, d'ailleurs minimes, interviennent principalement au niveau des noms des personnages. Ainsi, dans le texte yuan, l'héroïne est appelée *nāṅ pwa Gāṃ* au lieu de *nāṅ Paḥdummā* — ce qui revient au même puisque les deux noms signifient respectivement "Lotus d'Or" et "Lotus"— et le cheval, *mā2 kăṇṭhăk* au lieu de *mā2 maḥnikāp*. Dans la version lao, le héros se montre moins regardant quant au choix des femmes, il cueille toutes les "fleurs" (3) qui s'offrent à lui, même s'il s'agit de simples servantes ou de gardiennes de portes. Néanmoins, il se montre "honnête" et ramène avec lui, au pays natal, toutes celles à qui il avait fait des promesses. Mais le texte ne précise pas, du moins pour certaines d'entre elles, s'il en fait des épouses ou simplement des concubines.

(1) *Cf.* ᨺᩣᩅ᩠ᩅᨠᩮᩣᩅᩣᨾᩉᩮᩣᨲᩣᨺᩣᨾ *(Gāv1 Jå cau2 suvăḍ - nāṅ pwa Gāṃ)*, ms yuan, fonds A.P.

(2) *Cf.* จารุวรรณ ธรรมวัตร (Charuwan Dhammawat), ลักษณะวรรณกรรมอีสาน *(Les caractéristiques de la littérature Isan)*, p. 171-172.

(3) "Fleurs" désigne les femmes. En siamois "fleurs d'or" se rapporte aux femmes qui font commerce de leurs charmes.

4. nāṅ Tēṅ an1 (1)

Jadis, le roi de *kosī*, un puissant monarque redouté par ses voisins, avait un fils beau comme Indra qui s'appelait *căkkī maḥhāvŏṅ*. Un jour, le jeune prince, qui avait alors seize ans, se rendit dans l'Himavant pour piéger des coqs sauvages. Il se perdit dans la forêt et, pendant qu'il dormait au bord d'un fleuve, rêva qu'il couchait sous les flots, étreignant une ravissante jeune dame. A son réveil, il ordonna à deux de ses pages de plonger dans le fleuve. Ceux-ci, à leur grand étonnement, découvrirent une merveilleuse cité où s'élevaient des palais d'or. Un de ces palais était habité par *nāṅ Tēṅ an1*, la fille de *byā kumbŏṅ*, roi des crocodiles. Ils remontèrent à la surface et racontèrent ce qu'ils avaient vu.

De retour au palais, le prince *căkkī* fit part à ses parents de son intention d'épouser la princesse des eaux. Son père accéda à son désir et envoya une ambassade porteuse d'une demande en mariage. Après avoir lu la lettre et dit aux émissaires qu'elle n'était qu'un être inférieur, indigne du prince *căkkī maḥhāvŏṅ*, *nāṅ Tēṅ an1* accepta les présents qui lui étaient destinés : or, argent, boeufs, buffles, éléphants et esclaves. Elle prit ensuite congé de ses parents et partit en direction du royaume de *kosī*.

L'arrivée de la fiancée royale donna lieu à une grande fête populaire. On dansa aux sons des xylophones, des gongs, des conques et des flûtes, pendant que ceux qui venaient de quitter tout récemment l'habit jaune empoignaient les seins des jeunes filles. La foule en liesse l'escorta ensuite jusqu'au palais de joyaux où elle prit place aux côtés du prince *căkkī*. Après un échange de mots tendres, ils s'unirent, devenant ainsi mari et femme.

(1) La version de ນາງແກ້ວ *(nāṅ Tēṅ an1)* dont nous donnons ici un résumé a été éditée en 1967 par le Comité Littéraire Lao et comprend deux volumes totalisant 346 pages.

A cette époque, un seṭṭhi vint à mourir, laissant derrière lui ses cinq filles que sa femme, la vieille *vaiyaḥkā*, eut l'idée d'offrir au prince *căkkī*. Cette nuit-là, *nāṅ Tēṅ an1* fit un rêve prémonitoire : elle vit le pinacle tomber du haut du toit du palais et se fracasser au sol. En effet, elle allait connaître une série de malheurs. Ce fut d'abord la mort de ses beaux-parents, le roi et la reine de *kosī*. Puis, ce fut le départ du prince *căkkī maḥhāvŏṅ*, devenu roi, pour l'Himavant afin de capturer un éléphant blanc dont la présence avait été signalée par un chasseur. Enfin, au moment de son accouchement, la vieille *vaiyaḥkā*, avec la complicité de ses cinq filles et des gens du palais qu'elle avait soudoyés, lui banda les yeux. C'est dans cette fâcheuse situation qu'elle accoucha d'un enfant qui lui fut aussitôt enlevé, mis dans une jarre, enterré dans la forêt et remplacé par un petit crocodile. Le bandeau enlevé, *nāṅ Tēṅ an1* ne put s'empêcher de pleurer en voyant le saurien. Sachant qu'elle était victime d'un complot, car elle avait bien entendu les pleurs du nouveau-né, elle supplia qu'on lui rende son enfant; mais la vieille *vaiyaḥkā* répliqua que la naissance du petit crocodile était la preuve éclatante des relations coupables qu'elle avait eues avec ceux de son espèce.

Du haut de sa céleste demeure, *nāṅ deb līlā*, jetant un regard sur le monde des hommes, vit que le Bourgeon-de-Bouddha était enterré dans une jarre. Elle descendit sur terre, délivra l'enfant, le lava et lui donna la tétée. Elle l'installa ensuite dans un palais d'or et de pierres précieuses placé sous la garde des *phī sōeea2* et organisa une cérémonie de *sū1 khvăn** en son honneur.

De retour au pays avec l'éléphant blanc qu'il avait capturé, le roi *căkkī* apprit de la bouche de *vaiyaḥkā* l'accusation portée contre son épouse, à savoir qu'elle avait eu des relations coupables avec des crocodiles. Lorsque les gens du palais, de connivence avec *vaiyaḥkā*, lui eurent confirmé les dires de cette dernière, il entra dans une grande colère et chassa *nāṅ Tēṅ an1* du palais.

Pleurant sur son triste sort, *nāṅ Tēṅ an1* s'enfonça dans la forêt. Arrivée au bord du fleuve, elle appela ses frères,

kumbā et *kåraḥkăn*, à qui elle raconta ses mésaventures. Pour la venger, *kåraḥkăn* prit avec lui une armée de crocodiles qui fit des ravages parmi les habitants de *kosī* . Pendant ce temps, *nāṅ Tēṅ an1* et *kumbā* partirent dans la forêt à la recherche d'un ermite mais moururent en route. Ils furent ressuscités par une divinité envoyée par Indra. *kumbā* fut transformé en homme et *nāṅ Tēṅ an1* apprit que son fils était toujours vivant, ayant été sauvé par *nāṅ deb līlā* , une épouse d'Indra. Le dieu bâtit un ermitage pour *nāṅ Tēṅ an1* et *kumbā* qui se consacrèrent à la méditation. Entre temps, l'enfant, qui avait pour nom *suriyŏṅ* , était devenu un vigoureux garçon de sept ans, connaissant parfaitement les mantra enseignés par sa mère adoptive. Un jour, il aperçut un beau cheval attaché à un arbre. Il ne put s'empêcher de l'enfourcher et de regagner son palais. Sa mère adoptive lui apprit, alors, que le cheval appartenait à son père, le roi *căkkī maḥhāvŏṅ*.

Le palefrenier réclama le cheval à *suriyŏṅ*, mais, en guise de réponse, il reçut des coups de bâton qui le firent tomber à terre. L'incident fut rapporté au roi *căkkī* qui vint lui-même se mesurer avec l'enfant, après que ses hommes eurent été mis hors de combat. Cependant, les flèches que les deux adversaires tiraient l'un sur l'autre se transformaient en fleurs. Intrigué, le roi demanda à l'enfant qui il était et apprit ainsi toute la vérité. Il regretta d'avoir été injuste envers *nāṅ Tēṅ an1* et, pris de remords, voulut donner le royaume à son fils, qui déclina l'offre, car il lui fallait d'abord partir à la recherche de sa mère. En effet, la disgrâce de cette dernière ne pouvait que lui causer du tort, notamment vis-à-vis des sujets du royaume qui ne manqueraient pas de lui reprocher de n'être qu'un "orphelin".

Revenu au palais, le roi *căkkī* fit emprisonner *vaiyaḥkā* et ses cinq filles, ainsi que tous ceux qui avaient participé au complot, et nomma de nouveaux dignitaires.

En ce temps-là, le grand yakkha *hăthcăk* , roi de tous les *phī* et *phī soēea2*, trouva une petite fille dans une fleur de lotus. Il l'éleva comme sa propre fille et mit à sa disposition un palais de joyaux. En grandissant, la petite *Paḥdummā* supportait difficilement autour d'elle la présence de yakkha qui "pu-

aient comme des buffles" et complotaient de la dévorer. Ayant promis de lui trouver des dames de compagnie de race humaine, *hăthcăk*, son père adoptif, se rendit dans le monde des hommes, enleva deux princesses ainsi que *nāṅ Tēṅ anI* , et les emmena dans son palais.

Le comportement du yakkha *hăthcăk* déplut fort à Indra qui envoya aussitôt une divinité avertir *suriyŏṅ* et lui indiquer la voie à suivre pour délivrer sa mère. Le jeune prince prit alors congé de sa mère adoptive, et en compagnie du *phī mōeeaṅ**, pénétra dans le territoire du yakkha *sāraḷvăn*. Après un combat acharné, le yakkha se soumit et donna sa fille *nāṅ căn ham* au vainqueur. Il fit savoir au jeune prince que sa mère était retenue prisonnière dans le royaume du grand yakkha *hăthcăk* dont la puissance effrayait même les divinités. Après avoir régné un mois et demi sur le royaume de *sāraḷvăn* et pris son plaisir avec toutes les jeunes yakkhinī qui lui furent présentées, *suriyŏṅ* prit congé de *nāṅ căn ham* tout en lui promettant de revenir une fois ses ennemis vaincus.

Accompagné du *phī mōeeaṅ* et du yakkha *sāraḷvăn* qui s'était spontanément mis à son service, *suriyŏṅ* le Bodhisatta prit le chemin du royaume de *hăthcăk* . Au cours des combats sanglants qui s'ensuivirent, *hăthcăk* se révéla invincible, bien que combattu avec des armes magiques. Le prince *suriyŏṅ* apprit par *sāraḷvăn* que *hăthcăk* avait confié son coeur à Vessavaṇa et, tant que ce précieux organe se serait pas détruit, il ne pourrait être anéanti. L'idée vint à *suriyŏṅ* de lancer son écharpe magique en l'air et de faire apparaître une biche allant paître dans le jardin du palais de Vessavaṇa. Le coeur du yakkha, affamé, courut après l'animal pour le dévorer, mais, arrivé à la hauteur de *suriyŏṅ*, il fut mis en morceaux à coups de sabre. Bien qu'agonisant dans des convulsions atroces, *hăthcăk* refusa de s'avouer vaincu. Il fut donc achevé par les deux compagnons du héros.

Après s'être lavé, *suriyŏṅ* entra triomphalement dans le palais du yakkha et, grâce à l'aide de *nāṅ deb līlā*, put identifier sa mère. *Paḷdummā* et les deux princesses que le yakkha avait enlevées s'offrirent à lui; il les prit donc pour épouses. Après avoir mis son oncle *kumbā* , le frère de *nāṅ Tēṅ anI* , sur

le trône et nommé le *phī mōeeaṅ* vice-roi, *suriyŏṅ*, accompagné de sa mère et de ses quatre épouses, prit la direction de *kosī*.

A son arrivée dans cette ville, les dignitaires implorèrent sa compassion et l'invitèrent à prendre la succession du royaume. De son côté, *nāṅ Tēṅ an1* consentit à s'asseoir aux côtés de son mari, le roi *căkkī*, après que celui-ci l'eut suppliée toute une nuit durant. Le sacre du prince *suriyŏṅ* donna lieu à une cérémonie grandiose. Indra et Brahma descendirent du ciel et firent couler l'eau lustrale sur le nouveau roi, désormais connu sous le nom de *byā dăm* (le roi vertueux), et lui offrirent, comme concubines, trois mille nymphes célestes*. Au bout d'un règne de mille ans, *byā dăm* monta au ciel où il retrouva tous ceux qui l'avaient fidèlement servi dans le monde des hommes.

COMMENTAIRES :

La version de *nāṅ Tēṅ an1* dont nous donnons ici le résumé est proche de celle éditée en yuan (1), bien que la première soit versifiée en *kan ān1* laotien et l'autre en *Gāv1 Jå* du Lan Na. Le déroulement du récit est le même, les noms des personnages sont identiques et les descriptions de la nature tout aussi abondantes. Les deux autres versions lao résumées par P. Bitard (2) présentent de légères différences avec la nôtre, mais le fond de l'histoire reste le même. Elles ont néanmoins le mérite de nous apprendre que la légende de *nāṅ Tēṅ an1* est non seulement connue à Luang Prabang, mais aussi des Lao habitant la région de Voeung-sai, dans le Nord du Cambodge. Quant à la version du Nord-Est de la Thailande (Isan) que donne Thawat Punnodok (3) qui, toutefois, ne cite pas ses sources, elle est trop succincte pour qu'une comparaison puisse être tentée. Quoi qu'il en soit, les nombreuses versions de la légende de *nāṅ Tēṅ an1* montrent que ce texte jouit d'une grande popularité auprès des peuples de langue tai.

(1) *Cf.* ᨣᩣᩅ᩠ᨿᩋᩈᩣᩅᨠᩋᨶᨶ᩠ᨲᩮᩅᩈᨶ᩠ᨲᩁ *(Gāv1 Jå mhāvŏṅs tēṅ år1)*, Chieng-mai : Imprimerie Charoeun Muang, 2498 E.B., 230 p.

(2) *Cf.* P. Bitard, "Un manuscrit laotien illustré : La légende de Nang Tèng On" in *B.S.E.I.* (Saigon), T. XXX-2, 1956, p. 112-133.

(3) *Cf. La littérature du Nord-Est..., op. cit.*, p. 544-550.

5. nāṅ åraḥbim (1)

Après avoir vu, en rêve, une étoile resplendissante entrer dans son palais, ce qui constituait un heureux présage, la reine d'*indaḥPăt* donna naissance à un fils beau comme un dessin exécuté par Indra. Le petit prince, à qui on donna le nom de *ciTrāj* , grandit en âge et en sagesse et, parvenu à l'âge de seize ans, manifesta le désir de partir à la recherche d'une épouse. Délaissant les jeunes filles que ses parents lui avaient présentées, il s'enfonça dans la forêt et trouva asile auprès d'un couple dont la femme était enceinte. Celle-ci accoucha d'une fille belle comme une divinité céleste qui reçut le nom de *nāṅ åraḥbim*.

Devenue grande, *nāṅ åraḥbim* fut donnée en mariage au prince *ciTrāj* et le couple vécut dans un bonheur sans faille. A quelque temps de là, le jeune prince retourna dans son pays pour rendre visite à ses parents. Pendant son absence, la jeune femme, qui fascinait les hommes par sa beauté, fut contrainte de se rendre au palais, car le roi la convoitait. Voyant que ce dernier était ivre, elle le tua d'un coup de sabre et s'enfuit dans la forêt avec son mari qui, entre temps, était revenu (2). Elle fut, alors, aperçue par un chasseur qui, après avoir tué *ciTrāj*, s'empara d'elle pour l'offrir à son roi, espérant ainsi obtenir une récompense. Profitant de ce que son ravisseur ne la voyait pas, car elle était assise derrière lui sur le dos d'un buffle, elle le tua d'un coup de machette. Revenant ensuite vers son mari, elle lui rendit la vie grâce à une écorce d'arbre donnée par Indra.

(1) La version de ນາງອໍຣະພິມ *(nāṅ åraḥbim)* dont nous donnons ici un résumé a été éditée par la Bibliothèque Nationale Lao en 1970. Elle compte 71 pages.

(2) Le Pācittakumāra Jātaka (PJS N° 49, p. 698-720) fait intervenir Indra. Le dieu descend sur terre, se transforme en cheval volant et fait prendre la fuite au couple en l'emmenant dans la forêt.

Poursuivant leur chemin, *ciTrāj* et *nāṅ åraḥbim* arrivèrent au bord d'un fleuve. Un sāmaṇera*, monté sur sa pirogue, leur proposa de les prendre jusqu'à l'autre rive, mais prétexta qu'il ne pouvait embarquer qu'un seul passager à la fois. Lorsqu'il fut parvenu avec *nāṅ åraḥbim* à l'autre côté du fleuve, le sāmaṇera voulut abuser d'elle. L'héroïne, en parfaite femme rusée, lui dit de monter d'abord sur un grand ficus et d'y cueillir des fruits. Quand l'homme eut atteint le sommet de l'arbre, elle disposa des épines tout autour du tronc et s'enfuit avec la pirogue. Ne pouvant redescendre de l'arbre, le sāmaṇera mourut de faim et de soif.

Séparée de son mari qui s'était égaré dans la forêt, *nāṅ åraḥbim*, triste et abattue, marcha droit devant elle et arriva dans une grande cité. Après une invocation à Indra, elle prit l'apparence d'un homme et put ainsi se faire moine.

De son côté, après bien des détours, le prince *ciTrāj* parvint au pavillon où demeurait *nāṅ åraḥbim* . Il retrouva sa femme, après que celle-ci eut recouvré ses attributs féminins. Il rentra ensuite dans son pays et régna heureux, entouré de dix mille dames de compagnie.

COMMENTAIRES :

La version de *nāṅ åraḥbim* donnée ici est apparentée au Pācittakumāra Jātaka du Paññāsajātaka siamois (1), mais se différencie de ce dernier par des détails pittoresques. Dans notre version, il est précisé que lorsque l'héroïne fut changée en homme, Indra confia ses seins à un kapokier sauvage et suspendit son sexe à un arbre de *sŏm2 Roṅ (Sterculia foetida)*, c'est pourquoi les fruits de ces arbres ressemblent les premiers à un sein de femme, les seconds à un "sexe féminin bien ouvert". Quant à ses cheveux, après avoir été jetés à l'eau, ils donnèrent naissance à des algues. Une autre version de *nāṅ åraḥbim* (2), donnée par

(1) *Loc. cit.*

(2) *Cf.* วรรณกรรมท้องถิ่น *(Régional Literature)*. Bangkok : Odeon Store, 2525 E.B., p. 181.

Thawat Punnodok, fait état de la fondation du temple de Pimay (1), dans le Nord-Est de la Thailande. La nôtre, en tout cas, ne parle que de *kuṅ deb* (Bangkok) et de jolies filles se baignant dans le fleuve *byā* (Mae Nam Chao Phraya). Les détails énumérés ci-dessus montrent que notre version se distingue du jātaka par un langage moins châtié, caractéristique fort prisée des gens du peuple.



6. dāv2 surivŏṅ (2)

Jadis, le roi *bŏmmaḥdăt* régnait à *Pĕṅcān*. Le royaume était prospère et le peuple vivait heureux. La Première Reine, *nāṅ bimbā*, était belle comme la lune. Elle avait les bras légèrement arqués, la taille fine, les joues rouges comme des mangues de Birmanie (3), les dents blanches et bien alignées et le cou semblable à celui d'un haṃsa. Sa piété lui valut d'avoir un fils d'une beauté telle qu'on l'eût dit sorti d'un moule façonné par Indra et qui prit le nom de *surivŏṅ*.

(1) Le temple de Pimay, que les Thai classifient dans le style de Lopburi (*cf*. M.C. Subhadradis Diskul, *L'art en Thailande*, traduit et annoté par Khaisri Sri-Aroon. Bangkok : Université Silpakorn, 1978, p. 20-22), date de l'époque de la fondation d'Angkor Wat (*Cf*. P. Pichard, *Pimay, Etude architecturale du temple*. Paris : E.F.E.O., 1976).

(2) La version de ທ້າວສຸຣິວົງ *(dāv2 surivŏṅ)* dont nous donnons ici un résumé a été éditée en 1968 par le Comité Littéraire Lao et compte 200 pages. Cette version est incomplète, le volume II n'ayant pas été édité.

(3) Le *hmāk phāṅ (Bouea burmanica)* ressemble à une petite mangue. D'un goût acide, sa couleur dorée tourne au rouge clair lorsqu'il mûrit.

L'enfant grandit entouré de soins attentifs et, à l'âge de sept ans, fut autorisé à accompagner ses parents, le roi et la reine de *Pĕñcān*, dans leur parc de plaisance. La promenade ne fut pas sans faste; des musiciens disposés d'un bout à l'autre du cortège jouaient des airs enchanteurs. Attirée par les sons mélodieux, une veuve yakkhinī errant à la recherche d'un mari accourut et vit le roi monté sur son magnifique cheval. Le coeur enflammé par la prestance du monarque, l'ogresse le désira pour mari. Seule la ruse lui permettrait de parvenir à ses fins. Elle prit alors la forme d'une biche d'or et souffla des mantra pour faire naître chez la reine *bimbā* l'envie de la faire capturer et de la ramener au palais.

Les mantra produisirent l'effet escompté. Etonné, le roi dit à son épouse qu'il n'était pas dans les usages d'élever un animal sauvage et que cela risquait de porter malheur au royaume. Comme la reine menaçait de mettre fin à ses jours si son désir n'était pas satisfait, il ne resta plus au roi qu'à se lancer à la poursuite de l'animal qui prit la fuite afin de l'entraîner au plus profond de la forêt. Soudain, *bŏmmaḥdăt* se trouva en présence d'une yakkhinī et sa frayeur fut telle qu'il tomba de son cheval. La monture servit de pâture à l'ogresse qui disparut pour revenir, ensuite, sous la forme d'une jeune femme dont la beauté était rehaussée de merveilleuses parures.

Intrigué par cette apparition, alors qu'il venait de vivre un cauchemar, le roi demanda à la femme si elle n'était pas réellement une yakkhinī. La jeune créature protesta et dit qu'elle était une divinité envoyée sur terre par Īśvara* pour expier ses actes déméritoires et que son kamma ne pouvait être épuisé que si elle se mariait avec un être humain. A son tour, la yakkhinī questionna l'homme sur les raisons de sa présence dans la jungle. L'ayant écouté, elle déclara qu'elle ne comprenait pas pourquoi son épouse l'avait envoyé à la mort — car il pouvait être mordu par un serpent ou mangé par un tigre — alors que la possession d'une biche ne présentait aucune utilité. Touché par les remarques de l'ogresse, le roi se dit que la reine *bimbā*, en effet, s'était comportée d'une manière fort coupable et qu'il valait mieux prendre la "divinité" pour épouse. Quand le roi lui fit part de sa pensée, la yakkhinī répliqua

qu'une femme de sa condition ne pouvait se contenter d'être une épouse de second rang. Sur la promesse que le titre de Première Reine lui serait donné, la yakkhinī, en pleine euphorie, se laissa enlacer dans la forêt.

Suivant les empreintes laissées par son cheval, le roi put regagner son escorte. Il déclara aux dignitaires que la "divinité" serait désormais sa Première Reine. A *nāṅ bimbā*, venue prendre de ses nouvelles, il fit part de sa décision de la rétrograder à un rang inférieur et lui dit que, de ce fait, elle devrait désormais servir la nouvelle reine. La reine *bimbā* déclara que cela était contraire aux coutumes, car, appartenant à une lignée royale, il ne pouvait la traiter de la sorte et, surtout, la chasser comme une simple roturière. Les remarques de la reine irritèrent le roi qui l'accusa d'avoir mis ses jours en danger et ordonna aux bourreaux de l'emmener pour la tuer. Tout en pleurs, la reine fit ses adieux à ses suivantes et leur fit don de tous ses biens personnels. Le Bodhisatta *surivŏṅ* s'accrocha au cou de sa mère et voulut mourir lui aussi. Au moment précis où le bourreau allait exécuter la sentence, Indra fit tomber le sabre de sa main et le rendit incapable de faire le moindre geste. Ayant compris qu'il avait affaire à des êtres doués de grands mérites, le bourreau laissa partir la mère et le fils et alla informer le roi qu'il avait rempli sa mission. Apprenant la mort de la reine, la yakkhinī fut fort satisfaite.

L'absence de la reine *bimbā* plongea le royaume de *Pĕṅcān* dans la tristesse et la désolation. La pluie cessa de tomber; chevaux et éléphants se montrèrent indifférents à l'herbe qu'on leur présentait. Pendant ce temps, *nāṅ bimbā* et son fils erraient dans la forêt. Tout autour d'eux, les gibbons se balançaient de branche en branche et les oiseaux chantaient. Quand la fatigue les prenait, ils se baignaient et se reposaient. Des fruits ramassés le long du chemin les maintenaient en vie. Alors qu'ils dormaient à l'ombre d'un arbre, ils furent aperçus par le grand yakkha *dŏskăn* qui passait par là. Ce yakkha, faute d'avoir pu trouver de femme, manifestait une passion pour les fleurs dont il contemplait les moindres contours. La vue de *nāṅ bimbā* , qu'il prit d'abord pour une kinnarī, provoqua chez lui une vive émotion. C'était la femme dont il rêvait depuis toujours. Sans

tarder, il souffla des mantra pour endormir profondément l'enfant afin d'enlever plus facilement la mère.

Lorsque *nāṅ bimbā* vit le yakkha, elle trembla de tout son corps et serra son fils contre elle, croyant qu'ils allaient être sa proie. Grand fut son étonnement d'entendre le yakkha lui proposer de devenir son épouse. Elle lui fit savoir qu'elle était déjà mariée et lui raconta ses malheurs. Le yakkha fit observer à *nāṅ bimbā* que son mari, le roi de *Pĕṅcān* , avait trouvé une nouvelle épouse et, qu'étant libre d'agir à sa guise, elle ferait mieux de le suivre et de régner avec lui. Comme *nāṅ bimbā* rejetait ses avances, le yakkha *dŏskăn* l'enleva, malgré ses pleurs et ses protestations. Arrivé à un poste situé aux confins de son royaume et gardé par le roi des singes, il s'y arrêta. Profitant de cette pause, *nāṅ bimbā* raconta ses mésaventures au singe et lui confia une bague et une écharpe magiques pour qu'il les remette à son fils *surivŏṅ* . Parvenue dans la grande cité des yakkha, *nāṅ bimbā* fut installée dans un magnifique palais, mais *dŏskăn* ne put s'approcher d'elle, tant le corps de la reine était, par intervention divine, devenu brûlant. Tel un buffle à la langue pendante devant un champ de riz clôturé, il ne pouvait que la contempler de loin.

A son réveil, ne voyant plus sa mère, *surivŏṅ* pleura en l'appelant. Comme aucune voix ne lui répondit, il se demanda si elle n'avait pas été mangée par un *phĭ sōeea2 nāṃ2* . Ayant en vain cherché sa mère pendant sept jours, il partit droit devant lui, sans but précis, et pénétra dans un parc où poussaient toutes sortes d'arbres fruitiers. Il commençait à se demander s'il n'était pas dans le repaire d'un yakkha lorsqu'il aperçut une jeune fille au bord d'un étang. C'était *nāṅ kaisan*, la fille adoptive d'un ermite. Le coeur battant, elle lui demanda comment il avait fait pour traverser les montagnes et échapper aux bêtes sauvages. Le prince *surivŏṅ* raconta son histoire à la jeune fille et à l'ermite. Ce dernier apprit au jeune prince que sa mère n'était pas morte, mais qu'elle avait été enlevée par un yakkha. Ce disant, il le convia à rester à l'ermitage en compagnie de sa fille. Fort du consentement de l'ermite, *surivŏṅ* se rendit dans le pavillon de *nāṅ kaisan* où il passa la nuit avec elle.

La vie à l'ermitage était douce. De ses tournées d'aumônes au ciel d'Indra, l'ermite rapportait des mets divins qu'il partageait avec le couple. Le prince *surivŏṅ* mit à profit son séjour chez l'ermite pour s'initier aux sciences magiques. Après lui avoir donné des armes magiques, le saint homme lui fit savoir que le moment était venu d'aller délivrer sa mère, *nāṅ bimbā*, des griffes de *dŏskăn*. Seulement, le pays des yakkha était très loin et il fallait, pour y parvenir, gravir falaises et montagnes par dizaines de milliers. Comme *surivŏṅ* ne savait trop comment y parvenir, l'ermite calma ses appréhensions en façonnant avec de la cire l'image d'un cheval. Soufflant sur cette effigie tout en prononçant des mantra, il la transforma en un cheval volant qu'il remit ensuite au Bodhisatta *surivŏṅ*. Celui-ci enfourcha aussitôt sa monture et, accompagné de son épouse, fit un saut dans les airs pour contempler les étoiles. L'heure de la séparation était venue. Des fleurs et des bougies à la main, *surivŏṅ* se prosterna et prit congé de son bienfaiteur. A *nāṅ kaisan* qui sanglotait de le voir partir, il promit de revenir une fois qu'il aurait retrouvé sa mère.

A califourchon sur son cheval qui l'emportait dans les airs, le jeune héros parcourut en une seule traite une distance de douze yojana* et arriva à la lisière du territoire des yakkha, au poste gardé par *dāv2 kŏk*, le roi des singes. Avant que *surivŏṅ* ait pu expliquer les raisons de sa présence, le singe lança contre lui trois millions de ses soldats. Grâce à ses mantra, *surivŏṅ* les immobilisa et les fit se ligoter entre eux, car il ne voulait pas se livrer à une tuerie. Emerveillé par tant de puissance, *dāv2 kŏk* vint se prosterner aux pieds de son adversaire et s'informa de ses intentions. Le prince *surivŏṅ* lui dit qu'il n'en voulait nullement aux singes et qu'il désirait uniquement savoir où se trouvait sa mère, *nāṅ bimbā*. Le roi des singes se rappela qu'une dame lui avait confié une écharpe et une bague magiques. Il les montra au jeune prince qui ne put retenir ses larmes et se dit que c'était à cause de son kamma qu'il avait été séparé de sa mère. Maintenant, grâce à ses mérites, il allait pouvoir la rejoindre. Soufflant des mantra, il libéra les singes et se fit montrer le chemin du royaume des yakkha.

Déguisé en ascète, *surivŏṅ* alla faire la quête de nourriture dans la cité des yakkha. Par ce moyen et grâce aux questions posées à ceux qui lui faisaient l'aumône, il apprit tout ce qu'il voulait savoir. Revêtant ses habits princiers, le Bourgeon-de-Bouddha enfourcha son cheval volant et se dirigea vers le palais où était retenue sa mère. Il y entra par une fenêtre laissée ouverte et trouva sa mère dormant seule dans sa chambre. Il s'approcha d'elle et lui toucha le bras. La reine *bimbā* se réveilla et vit son fils *surivŏṅ* qu'elle reconnut grâce à l'écharpe et à la bague magiques. Après s'être raconté mutuellement leurs aventures, ils montèrent sur le cheval et quittèrent le palais.

Cette nuit-là, le yakkha *dŏskăn* fit un rêve étrange : le roi des garuḍa prenait la fuite une fleur dans le bec, tandis que le soleil brillait d'une ardeur insolite. Il se réveilla et se rendit au pavillon de la reine qu'il trouva déserté. Une lettre déposée par *surivŏṅ* à l'intention de l'ogre dénonçait sa conduite répréhensible et le défiait en combat singulier. Le yakkha *dŏskăn* se promit de tuer le jeune présomptueux et mit son armée sur pied de guerre. Arrivé au pied d'une haute montagne, il fit une halte et envoya le roi des *phī* en éclaireur avec ordre de capturer *surivŏṅ* s'il était seul. Informé par les divinités de ce qui se tramait contre lui, ce dernier, d'un coup de sabre, trancha la tête du *phī* qui essayait de le capturer avec un noeud coulant. Le *phī* recolla la tête à son corps et s'enfuit. Informé de cet échec, *dŏskăn* se dit que son adversaire devait être doué de grands pouvoirs. Se rendant au-devant de *surivŏṅ* , il le somma de lui remettre *năṅ bimbā* . Le jeune prince lui répondit qu'il n'était pas son esclave et que la dame était sa mère. Le ton monta entre les deux ennemis qui s'affrontèrent à coups de formules magiques ayant pour effet de faire apparaître tour à tour des éléphants qui combattirent en soulevant des nuages de poussière et un feu dévastateur qui fut éteint par une pluie miraculeuse. La partie restant indécise, le yakkha *dŏskăn* décida d'intervenir directement dans la bataille. Il commença par décocher une flèche qui, arrivée aux pieds de *surivŏṅ* , se transforma, comme pour lui rendre hommage, en une guirlande de fleurs; la flèche suivante se changea en riz éclaté d'une blancheur immaculée. Fou de rage, *dŏskăn*,

agitant ses huit mains armées et ses dix têtes grimaçantes, donna alors le signal de l'assaut général. Le prince *surivŏṅ* fit une invocation à Indra et à Brahma pour qu'il puisse en finir avec ses ennemis. Dans le combat singulier qui suivit, il réussit à couper les têtes du grand yakkha *dŏskăn* . Pour éviter que les têtes ne puissent se recoller au corps de l'ogre, le cheval, d'un coup de sabot, les envoya rouler au loin.

La mort de leur chef entraîna la soumission des *phī* et des yakkha. Comme le voulaient les usages, ils offrirent des présents au vainqueur et l'invitèrent à monter sur le trône. Le prince *surivŏṅ* refusa en disant qu'il ne convoitait nullement le royaume, pas plus qu'il n'avait eu l'intention de tuer le yakkha *dŏskăn* . Si ce dernier avait péri, c'était à cause de son propre kamma. Le héros fit aussi savoir aux yakkha que le choix d'un nouveau roi ne dépendait que d'eux. A ces mots, d'un coup de flèche, le jeune prince incinéra le cadavre du yakkha dont les cendres furent recueillies et placées dans un endroit convenable.

Après avoir fait édifier un cetiya* (1), occasion qui donna lieu à des réjouissances populaires pendant sept jours, *surivŏṅ* prit le chemin de *Pĕṅcān* en compagnie de sa mère. Cette nuit-là, la yakkhinī qui avait évincé *nāṅ bimbā* fit un rêve affreux. Elle vit le palais dans lequel elle habitait s'effondrer et couler au fond de l'océan. L'arrivée des yakkha composant l'avant-garde de l'armée de *surivŏṅ* sema la panique parmi les habitants de *Pĕṅcān* . Le roi *bŏmmaḥdăt* , se sentant perdu, se lamenta, regrettant que son fils *surivŏṅ* ne soit pas là pour le défendre et se repentait amèrement de l'avoir fait tuer. La yakkhinī le consola en disant qu'étant une divinité, il ne lui serait pas difficile de bouter les ennemis hors du royaume.

(1) L'édification d'un cetiya dans le pays des yakkha a une double signification. Elle marque, d'une part, l'implantation du dhamma dans un milieu considéré comme inculte et sauvage et, d'autre part, la victoire du bien sur le mal.

COMMENTAIRES :

La fin de l'histoire manque à notre texte, mais on la trouve dans un texte yuan intitulé *suriyvŏṅs - klaisår* (1) : Démasquée, la yakkhinī se fait tuer, tandis que *nāṅ bimbā* accepte, après s'être fait longuement prier, de retourner aux côtés de son mari le roi de *Pĕṅcān* . Celui-ci, prétextant son grand âge, donne le trône à son fils *surivŏṅ*. Cette version yuan est à peu près identique à la nôtre, si ce n'est pour la forme de versification, ainsi que les noms des personnages secondaires et des villes (2). Si la version lao est incomplète, c'est parce que le Comité Littéraire n'a pas, comme annoncé, donné une suite au premier volume. Dans sa préface, l'éditeur note que *dāv2 surivŏṅ* est de la même veine que les grands romans classiques, tels que *săṅkh silP jăy*, *cāṃPā sī1 Tŏn2, nāṅ Tēṅ an1, dāv2 sovăt* et *dāv2 kālaḥket*. On peut presque dire que *dāv2 kālaḥket* lui fait suite. En effet, dans ce dernier roman, le héros s'enfuit du palais, monté sur le cheval de son père, le roi *surivŏṅ*.

(1) *Cf.* ᩈᩩᩁᩥᨿᩚᨦ᩠ᨠᩕᩱᩈᩢᩁ *(suriyvŏṅs-klaisår)*, ms yuan du S.R.I., catalogué sous le N° 78.015.01D.115-9.

(2) La version yuan est en *Gāv1 Jå* alors que la nôtre est en *kan ān1*. Quant aux noms, on trouve *braḥyā kussrāj* au lieu de *bŏm-maḥdăt*, *nāṅ meghvtī* au lieu de *nāṅ bimbā*, *yăks gorbdhirāj* au lieu de *yăk dŏskăn*, *mōeeaṅ cāṃPā* au lieu de *mōeeaṅ Pĕṅcān*.

7. dāv2 lin daṅ (1)

Jadis, dans la grande cité de *sī sǎTnāk* , régnait un roi dont la renommée s'étendait à travers le monde. Sous son égide, les habitants vivaient heureux et commerçaient librement. Ce roi avait un fils nommé *lin daṅ* qu'il aimait comme la prunelle de ses yeux et à qui il donna une éducation conforme aux usages princiers. Un seṭṭhi eut, lui aussi, un fils. Il l'appela *kālaḥsā* et lui imposa un code de conduite sévère, lui dictant notamment de ne fréquenter ni les princes ni les personnes de haute lignée, car ils avaient tendance à agir en despotes. Entouré de ses serviteurs, *kālaḥsā*, lors d'une promenade dans la cité, rencontra *lin daṅ*. Jouant ensemble au *Tī gī* (1), les deux garçons se lièrent d'amitié. Furieux de voir son fils lui désobéir, le seṭṭhi le chassa de chez lui. La seule issue qui s'offrit au jeune homme fut de partir à l'aventure.

Le jeune *kālaḥsā* prit le chemin de la forêt et, après plusieurs jours de marche, trouva refuge auprès d'un ermite qui consentit à l'initier aux sciences magiques. Après trois mois d'études, il fut capable de voler dans les airs, de se déplacer sous terre, de ressusciter les morts et même de faire apparaître tout ce qu'il désirait. Prenant congé de son maître, il s'enfonça davantage dans l'Himavant et croisa un *byādan* qui le prit en sympathie et lui fit don d'une arme magique. Puis, ce fut la rencontre avec le roi des nāga qu'il guérit des blessures causées par un aigle, et avec un *phī sōeea2* à qui il demanda le chemin pour se rendre dans la cité des yakkha. D'un saut dans les airs, il y arriva et se lia d'amitié avec le le grand yakkha *kǎntān* qui le considéra, à partir de ce moment-là, comme son fils. Le jeune *kālaḥsā* mena une vie sans souci

(1) La version de ທ້າວລິ້ນທອງ *(dāv2 lin daṅ)* dont nous donnons ici un résumé a été éditée en 1974 par la Bibliothèque Nationale Lao. Elle compte 204 pages.

(2) Jeu rituel assez proche du hockey. Voir P. Lévy, "Ti-khi" : un jeu de mail rituel" in *Annuaire de l'E.P.H.E.* (Ve Section), 1952-3, p. 1-15.

chez ses hôtes et s'identifia à eux, au point de devenir lui-même un yakkha. Il se sentit, dès lors, assez fort pour porter la guerre chez les hommes et se venger des brimades reçues. Son arme magique à la main, il s'envola en direction du royaume de *sī săTnāk* avec la ferme intention d'en finir avec *lin daṅ* , cause de tous ses malheurs.

Voyant que la vie du Bodhisatta était en danger, Indra descendit sur terre et le transporta dans un ermitage avant de regagner le ciel. Quand *kālaḥsā* atteignit *sī săTnāk* , il commença par effrayer les habitants en provoquant une obscurité totale, comme si le soleil eût été happé par *rāhū* (1). Après avoir maîtrisé, puis ligoté le roi, il s'installa sur le trône et prit son plaisir avec toutes les dames de la cour, excepté la reine qui avait pu prendre la fuite. Son gros phallus provoquait une douleur atroce chez ses victimes, mais aucune d'elles n'osait élever la moindre protestation. Les dignitaires, l'armée et la population lui prêtèrent allégeance et durent lui remettre toutes les richesses du royaume. La victoire de *kālaḥsā* aurait été totale si *lin daṅ* n'avait pu lui échapper. Malgré les recherches, celui-ci demeurait introuvable.

Lorsqu'il se réveilla, *lin daṅ* fut très étonné de se retrouver en pleine forêt. Il ne sut trop que faire et commença à pleurer lorsqu'il aperçut *nāṅ mālā* , la fille adoptive d'un ermite, en train de cueillir des fleurs de *kaḥnikā (Pterospermum acerifolium)*. Il s'avança vers elle et demanda qu'on lui accorde asile, sinon il mourrait. La belle *nāṅ mālā* , qui avait remarqué que le visiteur était particulièrement beau, répondit que la décision appartenait à son père. Une fois qu'ils se furent baignés dans l'étang, la jeune fille présenta *lin daṅ* à l'ermite. Celui-ci sut tout de suite que le jeune homme était arrivé sur les lieux par la volonté du roi des dieux et il le maria à sa fille. Sans plus attendre, le couple s'isola dans la cabane et donna libre cours aux ébats amoureux.

(1) Nom d'un Asura qui, selon la croyance populaire, avale la lune et provoque les éclipses.

Le cadre forestier dans lequel évoluait *lin daṅ* était plein de charme et de volupté. Le spectacle des oiseaux venant rendre hommage à l'ermite par des chants et des pépiements sans fin le comblait d'aise, mais ne lui faisait pas oublier pour autant ses parents, et bien souvent il se demandait ce qu'ils étaient devenus. Mettant à profit son séjour à l'ermitage, il se mit à l'étude des sciences magiques qui lui donnèrent des pouvoirs surnaturels, tels que celui de se rendre invisible.

Une année passa. *lin daṅ* prit congé de son protecteur et reçut, avant de partir, le sabre et l'arc magiques dont il se servirait durant toute sa vie. Accompagné de *nāṅ mālā* , qui était alors enceinte, il s'élança dans les airs et prit la direction de *sī săTnāk* . Bien qu'émerveillés par la beauté de la nature, les deux voyageurs n'en éprouvèrent pas moins de la fatigue et durent mettre pied à terre pour se reposer. Allongés à l'ombre d'un ficus, ils ne tardèrent pas à s'endormir.

Deux kinnarī qui passaient par là les aperçurent. Ayant remarqué que *lin daṅ* était extrêmement beau, elles ne purent résister à la tentation de l'enlever et de l'emmener dans leur demeure. Ces deux kinnarī avaient été adoptées par un ermite depuis leur enfance. Pendant que l'aînée emportait *lin daṅ* , la cadette prit avec elle les armes magiques. Lorsqu'il ouvrit les yeux, le héros eut la surprise de voir deux kinnarī à ses côtés. Ebloui par leur grâce, il sentit le rythme de son coeur s'accélérer, puis, sans mot dire, il leur caressa les seins et les enlaça. Malgré le plaisir que lui donnaient les kinnarī, *lin daṅ* ne pouvait détacher de son esprit la fidèle épouse qui l'avait recueilli alors qu'il sombrait dans le désespoir. Ayant récupéré ses armes magiques, il s'élança dans les airs et s'en alla à sa recherche.

De son côté, lorsqu'elle constata la disparition de son mari, *nāṅ mālā* crut qu'elle avait été abandonnée. Tout en pleurs, elle marcha droit devant elle. Arrivée chez l'ermite qui avait adopté les deux kinnarī, elle lui raconta ses malheurs. Le saint homme comprit tout de suite que ses filles adoptives étaient la cause du chagrin de *nāṅ mālā* . Il les appela et les réprimanda sévèrement, car l'enlèvement du mari d'autrui constituait une

faute extrêmement grave. Pour réparer cette faute, il les obligea à prendre soin de *nāṅ mālā* qui, arrivée au terme de sa grossesse, accoucha d'un garçon qui fut appelé *suvănnaḥ gīlī*. Les kinnarī s'occupèrent de l'enfant comme s'il était leur propre fils et lui témoignèrent leur tendresse.

Une grande tristesse s'empara de *lin daṅ*, car cela faisait sept jours qu'il cherchait son épouse bien-aimée. Une rencontre avec *nāṅ păpbā* , une divinité céleste avec qui il prit son plaisir, calma momentanément ses peines. Puis, s'élançant dans les airs, il gagna *sī săTnāk* et s'introduisit dans le palais après avoir, grâce à ses mantra, endormi les gardes et le yakkha *kālaḥsā*. Il délivra son père enfermé dans un coffre et le fit se réfugier chez un fidèle gardien qui avait déjà recueilli sa mère. Lorsque, après les retrouvailles, *lin daṅ* déclara qu'il allait livrer bataille au yakkha, son père, à peine remis de ses émotions, l'exhorta à "s'éloigner du feu", car, manifestement, l'ennemi était trop puissant.

Remettant son sort au kamma, le jeune prince se transforma en perroquet et dit à sa mère d'aller le vendre au yakkha, sans oublier de rapporter la corde qui lui liait les pieds. Alors qu'elle se rendait au palais, la mère fut abordée par *nāṅ pwa daṅ*, la fille d'un seṭṭhi, qui lui remit la somme de mille pièces d'or après s'être emparée de l'oiseau. La beauté du perroquet était telle que la jeune fille ne put se retenir de le serrer contre sa poitrine et de l'embrasser. Ne pouvant maîtriser ses sens, *lin daṅ* reprit sa forme humaine et enlaça *pwa daṅ* qui devint, de ce fait, sa femme. De retour chez lui, il prit la forme d'un magnifique coq et fit les mêmes recommandations à sa mère. Le coq fut acheté par *nāṅ Baṅ smut*, la fille d'un autre seṭṭhi et celle-ci alla grossir le rang des conquêtes du héros.

Revenant une fois de plus à la cabane où s'était réfugiée sa mère, *lin daṅ* se transforma en un superbe cheval. Amené au palais, il fut cédé contre mille pièces d'or, mais le yakkha *kālaḥsā*, soupçonnant une ruse, refusa de rendre la corde à la mère du héros. L'acquisition faite, il enfourcha sa nouvelle monture. A coups de bâton, il l'obligea à faire le tour du

Jambu; puis, il lui fit faire halte au bord d'un étang. Sachant que le cheval n'était autre que son ennemi *lin daṅ*, il lui brisa le cou et le mangea tout entier. Néanmoins, pendant que *kālaḥsā* s'abreuvait, le bout de la langue de sa victime qui demeurait coincé entre ses crocs tomba dans l'eau et se transforma en un petit poisson qui se cacha aussitôt. Malgré ses recherches, le yakkha ne put le retrouver et rentra au palais fort contrarié.

En ce temps-là, le roi du Jambu avait une fille qui venait juste d'avoir quatorze ans. La princesse était comparable à une divinité céleste, ayant un teint clair et brillant, des seins bien fermes et des cheveux noirs comme du charbon de bois. Malgré sa beauté, elle se sentait malheureuse et désirait ardemment avoir un mari qui lui "réchaufferait le coeur". Alors qu'elle se baignait dans le fleuve, elle fut agréablement surprise de voir un petit poisson nager à ses côtés sans manifester la moindre frayeur. Elle le recueillit et, de retour au palais, le mit dans une cuvette d'or. Tard dans la nuit, *lin daṅ* le poisson reprit sa forme humaine, s'introduisit dans la chambre de la princesse et, après lui avoir murmuré des mots tendres et doux, l'enlaça. Au petit matin, il se transforma en pou et se cacha dans les cheveux de son amante.

Peu de temps après, la princesse, devenue enceinte, perdit son teint éclatant. La chose fut rapportée au roi qui entra dans une grande colère. N'arrivant pas à débusquer le coupable, le roi sollicita l'aide du yakkha *kālaḥsā* qui se hâta de venir avec son armée. Quand le yakkha se rendit au palais pour prendre possession de la princesse que le roi lui avait promise, il se trouva face à *lin daṅ* et une lutte sans merci s'engagea. Au bout d'un moment, comme les deux adversaires se révélaient de forces égales, ils convinrent d'une trêve. Prenant peur du yakkha, le roi et la reine du Jambu se mirent spontanément sous la protection de *lin daṅ* et lui offrirent, en même temps que la main de leur fille, le trône.

Courroucé par la volte-face du roi, *kālaḥsā* se promit de détruire la cité et de prendre son plaisir avec toutes les femmes, qu'elles soient princesses ou roturières, vierges ou déjà mariées. Pour commencer, il fit apparaître un grand feu dévastateur que

lin daṅ éteignit avec son arc magique. La bataille, entrecoupée de trêves , continua avec l'apparition d'une chaleur intense qui fut à son tour balayée par un ouragan, puis de projectiles qui se transformèrent en fleurs au contact de *lin daṅ* . Ne pouvant vaincre son adversaire, *kālaḥsā* rameuta tous les *phī* et les nāga, mais ces derniers furent dispersés sans peine par *lin daṅ* le Bodhisatta. Pour en finir avec les asssauts répétés de son ennemi, *lin daṅ* remit à son épouse un sabre trempé dans un élixir magique. Grâce à cette arme, la princesse tua le yakkha.

La paix revint ainsi au royaume de Jambu. Sept années passèrent. Ayant placé son fils, *jaiyaḥrāt*, sur le trône, *lin daṅ* retourna avec son épouse à *sī sǎTnāk* pour prendre la succession de son père. Ce fut avec joie qu'il retrouva ses deux autres épouses, *nāṅ pwa daṅ* et *nāṅ Baṅ smut* . Peu de temps après, *nāṅ mālā*, sa première épouse, le rejoignit accompagnée du fils issu de leur union. *lin daṅ* le Bodhirāja vécut désormais heureux avec ses épouses dans un palais d'or, semblable à ceux du ciel Tāvatiṃsa. Son règne fut des plus brillants et les princes vinrent nombreux lui rendre hommage et payer tribut.

COMMENTAIRES :

Le roman *dāv2 lin daṅ* comporte de nombreuses versions. Celle que nous avons résumée ci-dessus est, à peu de choses près, très proche de celle éditée par le Comité Littéraire Lao (1). Elle présente, par contre, des détails importants la distinguant nettement de la version résumée par L. Finot (2) qui est, quant à elle, très proche d'une version yuan intitulée *jivhā lin2 Gāṃ* (3). En effet, excepté le nom du héros, les noms des

(1) *Cf.* ໜັງສືນິທານທ້າວລິນທອງ (*hnăṅsōe nidān dāv2 lin daṅ*) . Vientiane, 2509 E.B., 81 p.

(2) *Op. cit.*, p. 117-121.

(3) *Cf.* ฉิหวอฉุ้ก๊อ (*jivhā lin2 Gāṃ*), ms du S.R.I.; คำวซอเรื่อง ธรรมชิวหาลิ้นคำ (*gāv1 Ja rōeeaṅ1 dhrrm jivhā lin2 gāṃ*). Chiengmai : Prathuang Withaya, 2511 E.B., 149 p. Notons que ce roman existe aussi chez les Khoeun (ฉิหวอฉุ้กิว - *jivhā lin2 gāṃ*, manuscrit sur feuilles de latanier, Fonds A.P.).

autres personnages et même des villes sont différents. En plus, il semble qu'il y ait confusion dans le nom de l'ennemi du héros. Alors que dans notre texte il est appelé *kālaḥsā* , dans les deux autres il porte le nom de *puttmār* ; *kālaḥsā* ne désignant, en fait, que le grand yakkha qui recueillit le fils du seṭṭhi. Outre les noms des personnages, les différences portent aussi sur la trame du récit, comme, par exemple, le passage relatant la brouille entre le héros et celui qui allait devenir son ennemi mortel. Dans notre texte, cette brouille est due à un sentiment de frustration, l'un des antagonistes étant chassé par son père, un seṭṭhi, pour s'être lié d'amitié avec un prince; dans les deux autres, elle est due à un incident tout à fait fortuit, mais qui a blessé *puttmār* dans son amour-propre.

8. dāv2 pē (1)

Jadis, dans le vaste royaume de *dummā* , régnait un puissant roi qui recevait les hommages de tous les princes du Jambu. Il menait une vie fastueuse, entouré d'une multitude de dames d'atour dans un palais surmonté de pinacles d'or.

Les années s'écoulèrent au fil des saisons et le désir d'avoir un héritier tardant à se réaliser, le roi de *dummā* exhorta son épouse prier les divinités pour que leur naisse un fils aux grands mérites. La reine suivit ces conseils et, cette nuit-là, fit un rêve dans lequel elle vit son auguste époux faire le tour de l'univers et revenir au palais avec, au lieu de jambes, des pattes semblables à celles d'un chevreau.

(1) La version de ᦟᦱᦅᦺᦓᦵ *(dāv2 pē)* dont nous donnons ici une traduction résumée provient d'un texte microfilmé de 114 pages.

A son réveil, elle raconta son rêve et le roi lui dit qu'elle allait avoir un fils qui deviendrait un grand monarque.

A quelque temps de là, la reine devint enceinte et, au terme de dix mois de grossesse, donna naissance, non pas à un être humain, mais à un chevreau aux poils dorés et doux comme du coton. Lorsqu'on lui eut annoncé la nouvelle, le roi fit mander un devin et lui demanda d'interpréter ce phénomène. Grâce à ses calculs, le devin sut que le prince-chevreau *(dāv2 pē)* n'était pas un être ordinaire, mais un Omniscient ou un Bourgeon-de-Bouddha. Toutefois, se gardant de dire la vérité, il déclara au roi qu'il était préférable de se débarrasser du nouveau-né, car il ne pouvait que porter malheur au royaume.

Le roi de *dummā* ordonna aux *senā* d'abandonner le jeune prince sur un radeau avec de la nourriture, de l'or et de l'argent. Quand on la sépara de son fils, la reine lui expliqua que c'était le kamma qui voulait qu'il en soit ainsi et lui recommanda de ne pas l'oublier.

Le radeau partit à la dérive sous l'oeil vigilant des nāga, des garuḍa et des divinités. Arrivé à l'Ile de Khong (1), il s'immobilisa. Juste à ce moment, le trône d'Indra se mit à chauffer. Jetant un regard sur le bas monde et voyant ce qui se passait, le roi des dieux fit apparaître un magnifique pavillon entouré d'un parc. Une vieille jardinière qui habitait depuis longtemps sur l'île fut émerveillée par la beauté de ce parc et se dit que cela ne pouvait être que l'oeuvre d'une divinité. Elle aperçut le chevreau sur le radeau, le prit dans ses bras et l'installa dans le pavillon. Les animaux de la forêt vinrent entourer le jeune Bodhisatta qui avait pris renaissance sous la forme d'un chevreau parce que, lors d'une vie antérieure, il avait tué et pelé des animaux.

Une année passa. Un batelier en provenance de *cāṃPā* fit escale dans l'Ile de Khong où il embarqua *dāv2 pē* et l'emmena en Chine. Une fois dans ce pays, le prince-chevreau demanda

(1) L'Ile de Khong se situe sur le Mékhong, à l'extrême Sud du Laos.

au batelier d'aller demander pour lui la main de *nāṅ kummaḥlī*, la benjamine des sept filles de l'Empereur. Après avoir accompli les épreuves qui lui furent imposées, il épousa la princesse. Celle-ci, voyant que son mari abandonnait sa peau de chevreau pendant la nuit pour devenir un beau jeune homme, brûla la toison pendant son sommeil. Désormais, *dāv2 pē* garda la forme humaine. Les six filles de l'Empereur, jalouses de leur soeur, essayèrent à deux reprises de la faire mourir, mais *nāṅ kummaḥlī* fut, à chaque fois, sauvée miraculeusement. Les soeurs montèrent, alors, leur père contre son gendre qu'il enivra et abandonna dans une forêt. En se réveillant, le prince entendit la conversation de quatre yakkha qui se vantaient de posséder des objets magiques : une tiare qui permettait de voler, des chaussures ayant cette même propriété, un sabre qui rendait invincible et un flacon contenant une eau qui ressuscitait les morts. Le prince, se levant brusquement, effraya les yakkha qui s'enfuirent en abandonnant leurs talismans.

Le lendemain, *dāv2 pē* s'envola vers l'Himavant d'où il rapporta des fruits exquis. Cédant aux prières d'une de ses belles-soeurs, il l'emmena avec lui dans un second voyage; mais elle profita de son sommeil pour lui voler ses talismans et retourner en Chine par la voie des airs. Le prince invoqua Indra qui descendit sous la forme d'une aigrette *(nŏk yāṅ)* et lui révéla les propriétés merveilleuses de l'arbre qui l'abritait. Cet arbre avait six branches orientées vers six directions : les fruits de l'Ouest se changeaient en poissons, ceux de l'Est en riz, les fruits du Nord donnaient une grande beauté à celui qui en mangeait, ceux du Sud le changeaient en aigrette et ceux du Sud-Ouest en singe.

Le prince goûta d'abord des fruits de la branche Sud et devint une aigrette; il vola jusqu'à la cité royale où, en mangeant un fruit de la branche Nord, il se changea en homme d'une grande beauté. L'Empereur et sa cour le supplièrent d'aller cueillir ces fruits divins pour les en faire profiter. Il y consentit, moyennant la restitution de ses talismans qui lui furent rendus aussitôt. Il partit et revint, apportant des fruits de la branche Sud pour l'Empereur, ses ministres et ses serviteurs, et des fruits de la branche Sud-Ouest pour ses belles-soeurs

et les autres dames du palais. On convint que les fruits seraient mangés par tous en trois temps marqués par trois coups de tambour; au premier coup, chacun mettrait le fruit dans sa bouche; au second, il le mâcherait et au troisième, il l'avalerait. Au dernier signal, la métamorphose fut générale : l'Empereur et ses courtisans furent changés en singes qui s'enfuirent dans la forêt et les femmes en aigrettes qui s'envolèrent et disparurent. Seule la reine, qui s'était abstenue de goûter aux fruits, conserva sa forme humaine.

Le prince s'envola avec son épouse et lui fit visiter l'Ile de Khong, son ancien séjour. Ils planèrent, ensuite, au-dessus d'une cité déserte et y descendirent afin de connaître la cause de ce fait singulier. Dans le palais, une inscription gravée sur une colonne leur apprit que tout le peuple avait été dévoré par un yakkha, à l'exception de la princesse *gāṃ Yāt* , cachée dans cette colonne par ses parents. Le prince fendit la colonne d'un coup de sabre et la princesse en sortit. Attaqué par le yakkha, il le terrassa et le renvoya dans l'Himavant. Puis, il arrosa d'eau magique les ossements des habitants qui ressuscitèrent tous, roi et reine en tête. Le prince accepta le trône et la main de *nāṅ gāṃ Yāt* . Il envoya des messagers au royaume de *dummā* pour inviter ses parents et il leur rendit, ensuite, la visite qu'ils lui avaient faite.

COMMENTAIRES :

dāv2 pē, tout comme *byā găngāk* , un prince né sous la forme d'un crapaud, est un des nombreux romans dans lesquels le Bodhisatta expie ses actes déméritoires en renaissant sous une forme animale. Les thèmes développés et la trame du récit ne se distinguent guère de ceux des autres romans. Notons que l'épisode d'une princesse ayant pris refuge dans une colonne se retrouve aussi dans le Sīhanāda Jātaka du Paññāsajātaka et dans *dāv2 găt-daḥnām* (1). Ceci dit, le texte sur lequel nous avons travaillé, faute d'en trouver un autre plus complet, présente de nombreuses

(1) Voir *infra*, p. 375.

lacunes dans la trame du récit, rendant la compréhension difficile. C'est pourquoi le résumé que nous donnons est essentiellement celui présenté par L. Finot (1). Notons qu'il existe aussi en khoeun une version du "Chevreau d'Or" intitulée ccćĥɔ *(bēḥ Gāṃ* (2), mais ce texte n'est, en fait, qu'une variante du nôtre.

9. văn̆naḥbām (3)

Jadis, dans le royaume de *Pĕn̆cān*, un roi régnait entouré de soixante mille dames d'atour. Une de ses épouses, la reine *saḥdevī*, donna naissance à une fille qui fut appelée *bimmaḥsan*. A treize ans, la jeune et ravissante princesse faisait languir d'amour tous les garçons qui la regardaient. Lors des fêtes célébrant la nouvelle année, elle se rendit, accompagnée d'un cortège, dans un parc embaumé du parfum des frangipanes (4). Ce fut l'occasion pour *văn̆naḥbām*, un jeune brahmane, d'offrir des fleurs à la princesse dont il était amoureux. Il finit par avouer son secret à ses parents et ceux-ci lui firent remarquer qu'un tel caprice n'était pas de mise. Sans mot dire, il s'en-

(1) L. Finot, *op. cit.*, p. 127-128.

(2) ms. khoeun, Fonds A.P.

(3) La version de ວັນນະພາມ *(văn̆naḥbām)* dont nous donnons ici le résumé a été éditée en 1970 par la Bibliothèque Nationale Lao. Elle compte 145 pages.

(4) La nouvelle année est célébrée aux environs de la mi-avril. Elle coïncide avec une floraison abondante de fleurs de frangipaniers *(Plumeria acutifolia)* au parfum fort et musqué. Ces fleurs sont parfois mélangées à de l'eau lustrale préparée à partir de l'*Acacia concina* et utilisée pour l'ondoiement des statues de Bouddha.

ferma dans sa chambre. Avec quatre *sēn* (1) d'or, il construisit un haṃsa volant incrusté de pierres précieuses grâce auquel il put entrer dans le palais et y déposer une lettre dans laquelle il s'offrait à devenir l'esclave de la princesse.

Quand elle prit connaissance du message, *nāṅ bimmaḥsan* s'évanouit en pensant à l'auteur de ces lignes. Lorsque ses servantes lui eurent appris qu'il était beau comme un dieu, elle leur ordonna de le faire entrer à la prochaine occasion. Quand *vănnaḥbām* revint au palais, il fut admis dans les appartements de la princesse. Tous deux s'embrassèrent et s'enlacèrent. Le jeune brahmane promit à sa bien-aimée de garder secrète leur rencontre afin de ne pas provoquer la colère du roi.

Après trois mois de liaison pendant lesquels il goûta quotidiennement au bonheur, *vănnaḥbām* fut dénoncé par le cuisinier du palais. Sur ordre du roi, il fut emmené par les bourreaux qui le frappèrent à la tête avec leurs sabres et le promenèrent tout ensanglanté dans les rues de la cité. Tout le monde manifesta de la pitié en le voyant, mais personne ne put l'aider, car tel était son kamma. Il réussit, cependant, à tromper la vigilance de ses bourreaux et à regagner le palais où il parvint à enlever *nāṅ bimmaḥsan* . Ils montèrent tous deux sur le haṃsa volant et s'enfuirent en direction de la forêt.

Voyageant sur le haṃsa, le couple arriva au bord de l'océan et mit pied à terre. A ce moment, *nāṅ bimmaḥsan* ressentit les douleurs de l'enfantement et, comme il faisait froid, elle pria son mari d'aller chercher du feu. Remontant sur son haṃsa, *vănnaḥbām* partit à la rencontre d'un bateau et se fit donner une bûche embrasée. Un incendie ne tarda pas à se déclarer sur l'engin volant qui tomba dans l'océan avec son passager. Ce dernier parvint à gagner une île tandis que le haṃsa était emporté vers une autre. Pendant ce temps, *nāṅ bimmaḥsan* accouchait d'un garçon. Ne voyant pas revenir son mari, elle plaça son fils dans un hamac accroché à un arbre

(1) Le *sēn* (litt. "cent mille") est une mesure de poids valant 120 kg.

et s'en alla à sa recherche. Les cris du nouveau-né attirèrent l'attention de *bodisān* , le roi de *kāsī* , qui chassait dans la forêt. Le fait de trouver un enfant abandonné fut considéré comme un signe de la volonté d'Indra, car le roi n'avait pas d'héritier. Il l'emmena avec lui et le confia à une nourrice.

Quand *nāṅ bimmaḥsan* revint à l'endroit où elle avait laissé son fils, grande fut sa douleur de constater qu'il avait disparu. Suivant les traces laissées par les éléphants du cortège royal, elle arriva dans la cité de *kāsī* . Dans le pavillon où elle se reposait, elle entendit des voyageurs raconter que le roi avait trouvé un enfant dans la forêt. Sûre que c'était le sien , elle s'installa chez une jardinière où elle confectionna une guirlande qu'elle envoya au roi qui la donna à l'enfant.

Les années passèrent. L'enfant était devenu un beau jeune homme. Le roi *bodisān* , qui commençait à sentir les atteintes de l'âge, se dit qu'il était temps de mettre son fils adoptif sur le trône. Les dignitaires et les sujets vinrent alors rendre hommage à leur nouveau roi, connu également sous le nom de *bodisān* (1). Le vieux roi pensa qu'un jeune monarque ne devait pas gouverner seul et qu'il lui fallait une épouse. Il chercha parmi les princesses des pays voisins, comme par exemple *nāṅ gāṃ yvṅ* de *jyṅ daṅ* (2) qui était aussi belle qu'une divinité céleste, *nāṅ cănda* de *cāṃPā* qui était pleine de grâce et *nāṅ sītā* dont le père était renommé dans tout le Jambu. Le jeune roi fit remarquer humblement à son auguste père que toutes ces princesses avaient, certes, des qualités, mais qu'elles habitaient fort loin. Il valait peut-être mieux trouver une reine parmi les jeunes filles du royaume. Le vieux roi prit conseil auprès des dignitaires et le choix se porta sur la ravissante *nāṅ bimmaḥsan*. Il envoya des présents à la jardinière chez qui elle habitait et demanda sa main pour son fils.

(1) Selon la version yuan (voir commentaires *in fine*) l'enfant reçoit le nom de *suvṇṇ*, alors que dans la version lao, il porte le même nom que son père adoptif.

(2) *jyṅ daṅ* est l'ancien nom de Luang Prabang (Voir P. Levy, "Doublets onomastiques au Laos et ailleurs dans l'Asie du Sud-Est. A propos de S'ien Dong S'ien T'ong, un ancien nom de Luang Prabang" in *B.I.I.E.H.*, 5, 1942).

En grande pompe, la future reine fut conduite au palais. Elle fut accueillie par la reine mère qui, voyant son air triste, la combla d'attentions. Quand elle se retrouva seule, *nāṅ bimmaḥsan* implora l'aide d'Indra. Le dieu envoya Vissukamma raconter au cheval et au chat du palais que *nāṅ bimmaḥsan* était la mère du jeune roi. Celui-ci, au moment d'entrer dans la chambre de la reine, surprit la conversation des deux animaux. Il retourna sur ses pas et attendit le matin pour raconter à son père ce qu'il avait entendu. Le vieux roi fit alors venir *nāṅ bimmaḥsan* et l'interrogea sur ses origines. C'est ainsi qu'il sut toute l'histoire.

Ayant appris qu'un nouveau roi régnait sur le pays, un groupe de bateliers vint lui offrir des présents, parmi lesquels un haṃsa d'or qu'ils avaient trouvé sur une île. En retour, ils reçurent l'autorisation de commercer. Cette nuit-là, le jeune roi, dans son sommeil, vit Indra lui faire don d'une pierre précieuse et d'une guirlande de fleurs de lotus. Sa mère, à qui il raconta le rêve, lui dit qu'il allait bientôt voir son père. A ces mots, *nāṅ bimmaḥsan* fit une invocation à Indra et à Brahma afin que son mari vienne la rejoindre au palais, maintenant que leur fils était roi.

Sur son île, *vănnaḥbām* était devenu un vrai sauvage. Il n'avait plus le moindre vêtement. Ses cheveux et sa barbe étaient devenus extrêmement longs. Les coups de soleil l'avaient rendu "noir comme un ours" et sa maigreur lui donnait l'aspect d'un *phī* malfaisant. Dix-sept années s'étaient écoulées. Il pensait toujours à son épouse et s'interrogeait sur son kamma, cause de ses tourments. Le désir de la revoir ne cessait de le hanter. Il implorait les dieux et la déesse de la terre pour que se réalisent, enfin, ses vieilles espérances. Dans son sommeil, il fit alors un rêve : il se trouvait à côté de sa femme et celle-ci tenait leur enfant tout en le couvrant de baisers. Après cela, il réussissait à attraper une étoile qui tombait du ciel. Réveillé, il aperçut deux bateaux qui passaient près de son île et les appela. Le premier s'arrêta, mais, ayant remarqué son aspect hideux et terrifiant, poursuivit son chemin. Le capitaine du second bateau consentit à le laisser monter à bord et lui donna des vêtements.

Arrivé dans le royaume de *kāsī*, le batelier mit *vănnaḥbām* à la disposition du jeune roi *bodisān* qui l'affecta à son corps de garde. La vie au palais lui fit recouvrer son teint d'antan et lui rendit sa beauté. Ses nouvelles fonctions, bien que modestes, lui firent découvrir le haṃsa volant qui avait été donné au roi. L'émotion étant trop forte, il se mit à pleurer. Au roi qui lui demandait la raison de cette affliction, il expliqua qu'auparavant il possédait un tel engin et raconta son histoire. Le jeune roi sut tout de suite que l'homme qui se tenait devant lui était son père. Néanmoins, il le mit à l'épreuve en lui demandant de réparer le haṃsa, ce que *vănnaḥbām* s'empressa de faire. *nāṅ bimmaḥsan* fit alors savoir à *vănnaḥbām* qu'elle était sa femme et que le roi était leur fils. L'émotion des retrouvailles fut si forte que tous trois s'évanouirent et qu'Indra dut les ranimer à plusieurs reprises. Ayant pris connaissance des souffrances endurées par *vănnaḥbām*, le vieux roi lui expliqua comment il avait recueilli la mère et l'enfant. Puis, il le conjura de laisser le jeune roi continuer à gouverner le royaume, car il n'avait lui-même pas de fils pour prendre sa succession. Le héros se prosterna et remercia le monarque de sa bonté.

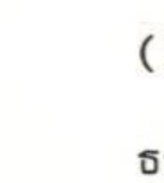
Le jeune souverain envoya à ses grands-parents, le roi et la reine de *Pĕṅcān*, un message leur faisant savoir qu'il avait retrouvé son père. Pour fêter l'événement, le roi de *Pĕṅcān* fit battre le tambour-de-la-victoire* et donna les instructions pour que soient rassemblés les présents destinés à son petit-fils. Outre des cadeaux de grande valeur, parmi lesquels quatre mille jeunes filles, il lui envoya une belle princesse pour qu'elle devienne son épouse. Quand le cortège arriva au pays du roi *bodisān*, un *pāsī* fut organisé pour célébrer le mariage du jeune roi avec la princesse et, au cours de la cérémonie, les brahmanes bénirent le couple.

Devant l'assemblée des invités, le vieux roi *bodisān* lut la lettre de son ami le roi de *Pĕṅcān* l'invitant à se rendre dans son lointain royaume. Toute la cour du vieux roi *bodisān* se transporta à *Pĕṅcān*. Des fleurs et des bougies à la main, le jeune roi se prosterna et rendit hommage à son grand-père, le roi de *Pĕṅcān*, qui mourut peu de temps après. Indra et les divinités célestes descendirent de leur céleste demeure et mirent

vănnaḥbām sur le trône. Le nouveau roi reçut les hommages de son fils, de son épouse et des dignitaires. Le séjour à *Pĕṅcān* tirant à sa fin, le jeune *bodisān* fit ses adieux à ses parents, en promettant de revenir leur rendre visite, et partit avec son père adoptif. Ainsi se termine l'histoire de *vănnaḥbām*.

COMMENTAIRES :

La version de *vănnaḥbām* éditée par la Bibliothèque Nationale Lao présente un récit décousu, ce qui en rend la compréhension difficile. En fait, un résumé intelligible n'a pu être fait que grâce à des points de repère se trouvant dans une version yuan éditée à Chiengmai (1). Ceci ne signifie pas que les deux versions soient identiques. Le texte lao est d'un tenant alors que le texte yuan est divisé en huit chapitres et les noms des personnages et des villes présentent de légères différences (2). Dans l'ensemble, la version yuan est plus fournie. On y trouve des détails, comme, par exemple, les origines du kamma du héros (3), qui ne figurent pas dans notre texte. La préface de l'édition lao affirme que le texte de *vănnaḥbām* a été reconstitué à partir d'un manuscrit du Nord Laos et que le vocabulaire est également celui du Nord. Cette précision, rare dans ce genre d'ouvrage, laisse supposer que le texte original est en yuan ou même en lü. A la limite, on peut même se demander si le texte lao n'est pas une lointaine copie ou une adaptation de celui de Chiengmai.

(1) *Cf.*  *(vṇṇbrām)*, ms yuan du S.R.I. catalogué sous le N° 78.005.01D.001-005 et ตำนานเรื่องธรรม วรรณพราหม *(gāvl Ja rōeeaṅl dhrrm vrrṇbrāhm)*. Chiengmai : Prathuang Withaya, 2511 E.B., 84 pages.

(2) *vṇṇbrāhmṇ* au lieu de *vănnaḥbām*, *yssvtī* au lieu de *saḥdevī*, *nāṅ bimbā* au lieu de *bimmaḥsan*, *Păñcāl* au lieu de *Pĕṅcān*.

(3) Dans une vie antérieure, *vănnaḥbām* avait fait condamner injustement un *senā* de peur que celui-ci ne devienne l'amant de la reine et avait séparé un oisillon de sa mère. C'est à cause de ces actes déméritoires qu'il a été puni et qu'il s'est trouvé éloigné pendant si longtemps de sa famille.

10. kāṃ1bā2 Tĕn tan1 (1)

Il y avait, jadis, un royaume appelé *naḥgan sī*. Le pays était prospère et le roi, redouté par ses ennemis, recevait les hommages de cent princes vassaux. Un jour, la reine mit au monde une fille à qui on donna le nom de *sutjaḥtā*. A l'âge de quatorze ans, la princesse se révéla d'une beauté incomparable, réjouissant les yeux de tous ceux qui la regardaient. Un devin-astrologue, après un examen minutieux de ses traits caractéristiques et de son horoscope, prédit qu'elle régnerait bientôt sur le pays aux côtés d'un époux de modeste condition.

A cette époque, une vieille femme et son petit-fils vivaient dans des conditions pénibles. En fait, ils ne survivaient que grâce à la mendicité. Le jeune garçon, qui était orphelin, eut l'idée de confectionner un piège pour attraper des oiseaux. Le lendemain matin, grande fut sa joie de voir qu'un martin-chasseur avait été pris dans non noeud coulant. Il allait l'assommer avec son bâton quand l'oiseau lui demanda grâce. Pris de pitié, l'orphelin délivra l'oiseau qui, au lieu de s'envoler, proposa de demeurer avec lui et de le servir.

Dans les randonnées qu'il effectuait dans la forêt à la recherche de fruits pour son maître, le martin-chasseur rapporta, un jour, le fruit d'un jacquier d'or. Après avoir mangé la chair de ce fruit, la grand-mère constata que toutes ses maladies avaient disparu. Lors d'une autre tournée dans la jungle, le martin-chasseur se lia d'amitié avec un merle mandarin et le persuada de venir habiter avec lui à *naḥgan sī*, ville où les gens étaient pieux et accomplissaient des actes méritoires. La grand-mère réserva un bon accueil au nouveau venu et lui témoigna toute son affection.

(1) La version de ภ๋าพ๊าตๆนก่อย *(kāṃ1bā2 Tĕn tan1)* dont nous donnous ici un résumé a été éditée par le Comité Littéraire Lao et totalise 187 pages. Elle ne comporte pas de date d'édition.

Les années passèrent. L'orphelin avait atteint l'âge de quatorze ans et vivait du commerce du bois. Un jour, le merle aperçut la belle princesse *sutjaḥtā* et l'idée lui vint de l'unir à l'orphelin. Il se posa sur le rebord de la fenêtre de sa chambre et attira son attention; puis, lorsqu'elle se fut approchée, il lui adressa la parole. Dans la conversation qui suivit, il lui parla des malheurs de son jeune maître. Fort troublée d'apprendre que l'orphelin menait une vie aussi pénible, la princesse éprouva une émotion telle qu'elle perdit connaissance.

De retour à la cabane, le merle raconta à son maître ce qu'il avait vu et lui décrivit la beauté de la princesse : elle avait la taille fine, les seins fermes, les sourcils bien arqués et la voix d'une douceur infinie. Profondément ému par ce qu'il venait d'entendre, l'orphelin sentit naître en lui un sentiment à la fois de bonheur et de tristesse. Se voyant déjà empalé par les gens du roi pour avoir essayé d'approcher la princesse, il se demanda s'il ne valait pas mieux quitter ce monde où tout n'était que souffrance. Sans doute, lors de ses vies antérieures, n'avait-il pas accompli assez d'actes méritoires, ce qui lui avait valu de renaître dans un état aussi misérable. Malgré tout cela, il envoya une lettre à la princesse pour lui déclarer son amour.

Après avoir lu la missive apportée par le merle, *nāṅ sutjaḥtā* fut tellement émue qu'elle s'évanouit. Lorsqu'elle reprit connaissance, ce fut pour regretter de ne pas voir devant elle l'homme qui avait imploré sa compassion. Ayant appris, par l'intermédiaire de l'oiseau, que la princesse n'était pas indifférente à son appel, l'orphelin supplia sa grand-mère d'aller voir le roi pour lui demander la main de sa fille. Après plusieurs refus, car elle craignait que la mort ne les attende au bout du chemin, la vieille femme finit par céder à ses supplications. Arrivée au palais, elle formula sa demande. Sans être étonné par une telle audace, le roi déclara qu'il acceptait de donner sa fille en mariage, mais à un certain nombre de conditions. Que l'orphelin lui apporte cent paires de chevaux, d'éléphants, de boeufs et de buffles, cent pierres précieuses, cent esclaves mâles et femelles, cent pièces d'or

et quatre charges d'argent. Qu'un pont d'or relie la cabane au palais et que des deux côtés de la route soient plantés des bananiers et des palmiers d'or portant des fanions.

Lorsque sa grand-mère lui eut rapporté les exigences du roi, l'orphelin ne vit d'autre issue que de quitter sa cabane afin de ne pas être la risée des jeunes filles du voisinage. Suivi de ses deux compagnons, le martin-chasseur et le merle mandarin, il s'enfonça dans la forêt. Rompu de fatigue, après une marche forcée, il s'endormit au pied d'un bosquet de bambous.

Jetant un regard sur le bas monde, Indra vit qu'aucun être vivant n'avait accumulé autant de mérites que l'orphelin. Ayant rassemblé les objets dont s'était servi le héros lors d'une vie antérieure au ciel — c'est-à-dire bâton, sabre et arc magiques, gargoulette, collier et vêtements d'or — il chargea Vissukamma de descendre dans le monde des hommes et de les lui remettre. Le devaputta obéit et, avant de regagner les étages célestes, créa un grand parc où poussaient différentes variétés de fruits et un palais des plus somptueux.

A son réveil, l'orphelin se demanda s'il n'était pas dans le repaire d'un yakkha, mais son appréhension disparut à la lecture de l'inscription laissée par Vissukamma sur l'écorce d'un arbre, inscription qui lui révélait l'origine des merveilles qui l'entouraient. Il entra dans le palais et, ayant pris la gargoulette, en répandit le contenu sur ses deux amis, *Tĕn tan1* le martin-chasseur et *sănkā* le merle. Les deux oiseaux se transformèrent en beaux jeunes hommes et se prosternèrent devant l'orphelin qu'ils appelèrent "grand-frère" en signe de respect et de soumission.

Après avoir passé sept jours dans le palais enchanteur, les trois "frères" prirent le chemin du retour. Par la volonté d'Indra, ils se perdirent dans la forêt et, dans leurs pérégrinations, arrivèrent dans une cité déserte. Entrant dans le palais, ils ne trouvèrent âme qui vive, mais, soudainement, leur attention fut attirée par un bruit provenant d'un coffre. Ils l'ouvrirent et, à leur stupéfaction, découvrirent une princesse qui s'y était cachée. La princesse, qui s'appelait *nāṅ gāṃ Yāt* , leur

apprit que des tigres géants avaient dévoré tous les habitants, y compris le roi et la reine. Dirigeant son bâton magique vers les ossements épars, l'orphelin ressuscita tous les morts, y compris les animaux. L'eau de sa gargoulette transforma ensuite les personnes âgées en de jeunes gens et jeunes filles. Constatant que leurs seins s'étaient raffermis, les femmes furent au comble de la joie. Elles remercièrent leurs bienfaiteurs et les complimentèrent sur leur beauté.

Les trois héros furent invités à se présenter devant le roi. S'étant, pour la circonstance, parés de leurs plus beaux atours, ils se rendirent au palais. Le roi proposa son trône à l'orphelin qui le remercia de sa magnanimité, mais demanda à *sǎṅkā* d'accepter à sa place. Celui-ci fut proclamé roi sur le champ et reçut la princesse *nāṅ gāṃ Yāt* en mariage. Après un séjour de sept mois dans le royaume, l'orphelin et *Tĕn tanl* prirent congé du roi *sǎṅkā*, leur "frère cadet", et partirent à nouveau à l'aventure. Ils arrivèrent, cette fois-ci, dans la ville d'*indaḥPăt* dont les habitants avaient été exterminés par des aigles et sauvèrent la princesse *Paḥdummā* qui s'était cachée dans une des colonnes du palais. Les rapaces vaincus et tués, l'orphelin ressuscita tous les morts. Une fois de plus, la royauté lui fut offerte. Il se désista en faveur de son "frère" *Tĕn tanl* et celui-ci fut marié à la princesse *Paḥdummā*.

L'idée de revoir sa grand-mère et *nāṅ sutjaḥtā* ne cessant de le hanter, l'orphelin fit bientôt ses adieux au jeune roi *Tĕn tanl* pour se diriger vers *naḥgan sī* . En cours de route, il aperçut une chouette qui tenait un serpent dans son bec et l'effraya pour lui faire lâcher sa proie. Grâce à l'eau de sa gargoulette, il ressuscita le serpent et le transforma en jouvenceau. Il reçut en remerciement une pierre magique qui permettait de voir tout ce qui se passait de par le monde et même dans les enfers. Grâce à ce joyau, il put se rendre compte que sa grand-mère et *nāṅ sutjaḥtā* étaient en bonne santé. Peu de temps après, il arriva chez lui, à la grande joie de sa grand-mère. Il versa sur elle de l'eau de sa gargoulette et lui fit recouvrer sa jeunesse.

La nuit venue, l'orphelin s'introduisit subrepticement dans

dans la chambre de la princesse *sutjaḥtā*. Les retrouvailles furent tendres et les deux amoureux, s'enivrant d'amour, s'enlacèrent "comme des serpents". Au bout de quelques mois, la princesse tomba malade et perdit son teint éclatant. De peur d'être punie, *nāṅ sutjaḥtā* finit par avouer à son père qu'elle était enceinte. Blessé dans son amour-propre, le roi ordonna à ses bourreaux d'aller s'emparer de l'impudent et de le lui amener pour qu'il le tue. Au lieu de ligoter le héros, les bourreaux, sur un ordre lancé par l'orphelin, se ligotèrent eux-mêmes, sauf l'un d'entre eux qui courut au palais pour rendre compte de la situation au roi.

Irrité par cette nouvelle, le roi décida de venir lui-même, à la tête de ses troupes, pour en finir une fois pour toutes avec l'amant de sa fille. Dans la mêlée qui suivit, les dignitaires et les chefs militaires moururent en grand nombre, tandis que le roi se retrouva attaché au cou de son éléphant, d'où il pendit comme un grelot. Il ne fut libéré de cette fâcheuse position qu'une fois rentré au palais.

Malgré sa victoire sur le roi de *naḥgan sī*, l'orphelin en appela à ses deux "frères", les rois *sǎṅkā* et *Tĕn tanl*. A l'approche des deux rois suivis de leurs armées, une grande panique s'empara des habitants de *naḥgan sī* qui crurent que des ennemis envahissaient la cité. Au lieu d'investir la ville, les deux rois se présentèrent à la cabane pour rendre hommage à la grand-mère, qui était devenue une ravissante jeune fille, et lui tendirent une coupe contenant cent paires de bougies d'or et d'argent. La grand-mère eut la joie de faire la connaissance de ses deux "brus", *nāṅ gāṃ Yāt* et *nāṅ Paḥdummā*, et loua leur beauté.

Les rois *sǎṅkā* et *Tĕn tanl* jugèrent que le moment était venu de demander la main de la princesse *sutjaḥtā* pour leur "frère aîné", l'orphelin. Porteur de présents somptueux, un émissaire de haut rang se présenta devant le roi de *naḥgan sī*. Le monarque accepta les présents et déclara qu'il ne s'opposerait pas au mariage de sa fille. Ayant appris la nouvelle, l'orphelin dirigea, le soir même, la pierre magique vers le ciel en demandant que, grâce à ses innombrables mérites acquis

depuis plusieurs existences, ses voeux soient exaucés. Une lumière inonda aussitôt le sol, faisant apparaître une merveilleuse cité d'or et de pierres précieuses.

Au jour fixé pour le mariage, un long cortège mené par les deux "frères-rois" se rendit au palais. Au moment où l'orphelin et *nāṅ sutjaḥtā* prenaient place dans le pavillon du sacre, une vive clameur venant des confins de l'univers se fit entendre, tandis qu'Indra faisait tomber une pluie de fleurs. C'était une façon pour les dieux de manifester leur contentement. A la sortie du pavillon, l'orphelin, tenant la main de sa bien-aimée, gagna le grand palais afin de recevoir la bénédiction du roi de *naḥgan sī* qui, prétextant son grand âge, lui offrit la royauté.

Au cours de la cérémonie du *pāsī* qui suivit, les brahmanes formulèrent des voeux à l'adresse des nouveaux mariés. Installé sur le trône, le nouveau roi dirigea son bâton magique vers les ossements et ressuscita tous ceux qui avaient été tués dans les combats. Il régna conformément aux dix règles de conduite royale et pratiqua l'aumône. Lorsque son fils *sutdigaḥ-Taḥrāt* eut atteint l'âge de sept ans, il lui abandonna la charge du royaume. A sa mort, il renaquit au ciel Tāvatiṃsa et retrouva *nāṅ sutjaḥtā* à ses côtés.

COMMENTAIRES :

Tout comme *dāv2 gătdaḥnām*, le roman *kāṃ1bā2 Tĕn tan1* est une adaptation du Sīhanāda Jātaka du Paññāsajātaka, ainsi qu'en témoignent les épisodes relatant les aventures des deux compagnons du héros ou la délivrance d'une princesse ayant pris refuge dans une colonne pour fuir les aigles qui dévastaient le royaume. Quant au thème du roi exigeant des exploits quasi impossibles au prétendant de sa fille, on le retrouve dans la plupart des contes populaires de la Péninsule Indochinoise.

11. khun lū - nāṅ wa2 (1)

Jadis, le roi *bŏmmaḥsī* régnait sur *kāsī*, un royaume prospère aux nombreux palais d'or et dont le port attirait les commerçants venant de toutes les parties du monde. Un jour, la reine mit au monde un garçon beau comme un dessin. Un vieux devin déclara que le nouveau-né était un Bourgeon-de-Bouddha, mais qu'ayant de nombreux actes déméritoires à expier, Indra lui avait fait prendre renaissance sur terre. Le roi qui se dit qu'on ne pouvait se soustraire au kamma, donna le nom de *khun lū* à son fils qui vécut heureux, entouré d'une multitude de nourrices.

A cette époque, le royaume de *naḥgan kāy* était gouverné par un roi vertueux régnant selon les dix règles de conduite royale . Ce roi avait une fille appelée *nāṅ wa2* qui, à l'âge de quinze ans, se révéla d'une grande beauté. Les demandes en mariage de cent un princes étrangers furent toutes repoussées par le roi et la reine qui chérissaient leur enfant comme la prunelle de leurs yeux. Toutefois, le bonheur de la jeune princesse ne devait pas durer longtemps, car elle perdit bientôt son père, victime d'une maladie. Après les obsèques, elle se voua sans relâche aux oeuvres pies.

De son côté, *khun lū* , qui avait alors quinze ans, perdit lui aussi son père. Mis sur le trône par les dignitaires, le jeune roi régna dans l'observance des Préceptes et pratiqua la distribution d'aumônes. Ces bonnes actions lui valurent des mérites qu'il transféra à feu son père. Cependant, sa mère se désolait de le voir seul;elle voulait qu'il se marie et lui parla de *nāṅ wa2* qui, en raison de sa beauté, était comparée à Sudhammā, l'épouse d'Indra.

(1) La version de ຂຸນລູນາງ*ວ* *(khun lū-nāṅ wa2)* dont nous donnons ici un résumé a été éditée en 1970 par la Bibliothèque Nationale Lao. Elle compte 100 pages.

Munis de cadeaux préparés par sa mère et qui devaient être remis à la reine de *naḥgan kāy*, *khun lū*, suivi d'une longue escorte, s'enfonça dans la forêt. Brûlant d'impatience, il pressa le pas. Arrivé aux abords de la cité, il mit ses plus beaux habits et se rendit au palais où il remit les présents à la reine et expliqua la raison de sa visite. Il reçut alors l'autorisation de rendre visite à *nāṅ wa2* qui l'invita à entrer dans le palais et lui servit des fruits en signe de bienvenue.

A la question posée par *khun lū*, à savoir si elle était déjà mariée, *nāṅ wa2* répondit qu'elle était comme une bougie que personne n'allume, tandis qu'il avait peut-être, lui-même, déjà dix mille épouses. Aux protestations du jeune prince, *nāṅ wa2* répliqua qu'elle était comparable à une fleur fanée que les abeilles ne butinent pas et à un petit cours d'eau que n'empruntent pas les bateliers. Sur quoi, *khun lū* déclara à la princesse qu'elle était la plus belle des femmes et que c'était grâce aux innombrables actions méritoires accomplies lors de ses vies antérieures qu'il se retrouvait auprès d'elle. Emporté par l'élan de son coeur, le prétendant jura qu'il l'aimerait toujours, même après la mort. Si tel était le cas, dit *nāṅ wa2*, elle aussi ne l'abandonnerait jamais et le suivrait partout, jusqu'à l'avènement du Metteyya Buddha*.

L'atmosphère était propice aux serments d'amour entre les deux amoureux qui donnèrent libre cours à leur passion. Mais le bonheur des deux jeunes gens fut de courte durée, car, au petit matin, *khun lū* dut prendre congé de *nāṅ wa2* pour retourner chez lui. Il reviendrait plus tard muni d'une demande officielle en mariage.

Profitant de l'absence de *khun lū*, un vieux dignitaire du nom de *khun lāṅ* forma le dessein de s'emparer de *nāṅ wa2* et, tel un buffle cherchant à se repaître d'herbe tendre, commença par lui faire la cour. Ne réussissant pas à la séduire, le dignitaire employa la ruse. Il combla la mère de la princesse de cadeaux de toutes sortes, tant et si bien qu'il réussit à la rallier à sa cause. Voyant que la reine était bien disposée à son égard, il se dépêcha de remettre les présents d'usage et de demander la main de la princesse.

De retour à *kāsī*, *khun lū* pressa sa mère de faire les préparatifs pour la demande en mariage. Lorsque tout fut fin prêt, il revint à *naḥgan kāy* et, après s'être installé dans un pavillon, envoya des émissaires porter les présents à la reine. Celle-ci fit savoir aux envoyés qu'il était trop tard et que la jeune princesse avait été promise à *khun lāṅ*.

Dépité, *khun lū* rentra à *kāsī* pour rapporter les faits à sa mère. Indignée par la volte-face de la reine de *naḥgan kāy*, la mère de *khun lū* ne vit d'autre solution que la force pour s'emparer de *nāṅ wa2*. Prenant elle-même la tête de son armée, elle se dirigea vers la cité devenue ennemie. La bataille n'eut pas lieu, car la reine de *kāsī* et son fils *khun lū* furent invités à entrer dans la ville. La reine de *naḥgan kāy* leur expliqua que *nāṅ wa2* avait été promise depuis longtemps à une autre personne et qu'il ne lui était pas possible de revenir sur sa décision, à moins que *khun lū* ne réussisse dans l'épreuve qui lui serait imposée. Le jeune prince échoua et dut s'en aller, laissant *nāṅ wa2* plus malheureuse que jamais.

Peu de temps après, la jeune princesse fit parvenir une lettre à *khun lū* disant qu'elle l'aimait toujours. Rassuré quant aux sentiments de *nāṅ wa2* à son égard, le héros revint encore une fois à *naḥgan kāy* et réussit à s'introduire dans la chambre de sa bien-aimée. C'est ainsi qu'il apprit qu'elle allait bientôt être donnée à *khun lāṅ*. Il la consola en disant qu'il allait revenir avec son armée. Elle l'en dissuada en lui faisant remarquer que la guerre entraînait dans son sillon des actes déméritoires qui devraient être expiés par la suite. Elle lui dit d'aller l'attendre dans le parc et qu'elle l'y rejoindrait. Elle tint sa parole et les deux amants renouvelèrent leurs serments d'amour. Puis, ce fut la séparation. *khun lū* maudit le kamma qui l'obligeait à retourner à *kāsī* tandis que *nāṅ wa2* regagna son palais.

Après s'être habillée et parée de ses plus beaux bijoux, tenant cinq paires de bougies et de fleurs dans ses mains, *nāṅ wa2* fit une invocation aux Trois Joyaux* bouddhiques, priant que le vera* ne l'accable plus. Elle demanda ensuite pardon à sa mère pour le lait qu'elle avait tété, pour avoir été portée

dans son ventre, pour les offenses qu'elle avait pu lui faire en contrevenant aux us et coutumes. Elle demanda aussi pardon aux bhikkhu*, aux samaṇa* et aux sāmaṇera, au cas où elle les aurait offensés. Elle demanda enfin que *khun lū* lui pardonne de l'avoir quitté pour un autre monde.

Ses invocations faites, *nāṅ wa2* fit ses adieux à son palais d'or et à la grande cité qu'elle allait quitter à jamais. Les joues ruisselantes de larmes, elle pénétra dans la forêt et rencontra un couple de mainates à qui elle demanda de lui indiquer un santal* planté par un *phī* . Arrivée devant l'arbre, elle lui fit une offrande de fleurs tout en lui demandant de la faire retourner au ciel. Le santal se courba. Elle attacha une corde à la cime et introduisit son cou dans le noeud coulant tout en appelant *khun lū* et en lui faisant ses derniers adieux. A sa demande, l'arbre se redressa, mettant fin à sa vie. Elle monta au ciel, mais son corps resta pendu au santal.

Lorsqu'enfin, par la volonté d'Indra, on retrouva le corps de *nāṅ wa2* , celui-ci avait gardé, avec son teint d'or, toute sa beauté. Ne pouvant maîtriser sa passion, *khun lāṅ* prit la jeune princesse dans ses bras, la caressa et l'embrassa. Son émotion fut si forte qu'il en mourut pour tomber aussitôt dans l'enfer Avīci. La reine envoya des émissaires annoncer à *khun lū* la mort de *nāṅ wa2* . Apprenant la terrible nouvelle, le héros ressentit une douleur atroce. Saisissant son sabre, il mit fin à ses jours et monta au ciel où il retrouva *nāṅ wa2* . Tous deux devinrent mari et femme après qu'un *pāsī* eut été organisé en leur honneur par les divinités et vécurent désormais dans un palais d'or, entourés de mille nymphes célestes.

La disparition de *khun lū* plongea le royaume de *kāsī* dans une grande tristesse et, lors de la cérémonie funèbre, les sujets, par millions, offrirent des robes monastiques aux moines afin de transférer au défunt les mérites ainsi acquis.

COMMENTAIRES :

La légende de *khun lū-nāṅ wa2* se retrouve chez presque toutes les ethnies tai et elle est si populaire que "les Lao,

Shan, Tai Donx, Yuan et Tai Dam prétendent aujourd'hui que Khun Lu et Nang Woz ont réellement existé" (1). Si dans toutes les versions que nous avons pu lire, les amants connaissent une fin tragique, nous avons relevé, par contre, de nombreuses variantes, tant dans le nom des villes, la situation des personnages, les intrigues de palais, que dans l'explication des croyances et légendes dont *khun lū* et *nāṅ wa2* seraient à l'origine.

La version de *khun lū - nāṅ wa2* dont le résumé est donné ici, bien qu'éditée par la Bibliothèque Nationale Lao, s'apparente à la version Isan revue, corrigée et commentée par K. King Keo (2). Le texte lao est assez décousu et comporte une foule de mots appartenant au vocabulaire siamois moderne, tels que *nālikā* (montre), *kaḥjvṅ* (ministère) et *braḥ cau2 Yū1 hwa* (roi). La version donnée par C. Archaimbault (3), qui est la traduction d'une copie en lao du fonds de l'E.F.E.O., se distingue par son originalité et correspond mieux à l'environnement dans lequel évoluent les personnages. En effet, *khun lāṅ*, le rival du héros, est présenté comme étant le roi des Kha, ce qui est plus plausible pour un prétendant à une princesse héritière, et non pas un vieux dignitaire ni même un seṭṭhi (4). Si le vieux dignitaire parvient à faire pencher la balance en sa faveur, c'est parce qu'il comble la reine mère de toutes sortes de cadeaux. Ceci est la pratique courante, en Asie du Sud-Est, lorsqu'on veut arracher une faveur. Il est donc intéressant de retrouver la mentalité des habitants de cette région dans l'histoire de *khun lū* et *nāṅ wa2*. Ceci n'explique pas pour autant pourquoi cette légende jouit d'une si grande popularité parmi les

(1) *Cf*. P.-B. Lafont, "Contes Pu' tai" in *B.S.E.I.*, LXVI-1, 1971, p. 21-48.

(2) *Cf*. ก. กิ่งแก้ว (K. King Keo), ท้าวขูลู นางอั้ว *(dāv2 khū lū nāṅ wa2)*, Khonkaen: Glang Nana Withaya, 2500 E.B., repris en partie par Charuwan Dhammawat in *Caractéristiques ...*, *op. cit.*, p. 164-168.

(3) *Cf*. C. Archaimbault, "Le cycle de Nang Oua-Nang Malong et son substrat sociologique" in *France - Asie* , XVII, N° 170, p. 2581-2604.

(4) *Cf*. la version Isan éditée sous forme de *lāṃ* (chants alternés) par le Collège de Pédagogie de la province de Mahasarakham : ยอดวรรณกรรมอีสาน ขูนลูนางอั้ว กลอนลำเพลิน *(yat vrrṇkrrm īsān khun lū nāṅ wa2 klan lāṃ blein)*. Mahasarakham, 2525 E.B., 55 pages.

populations tai. Cette popularité vient d'ailleurs et peut s'expliquer de plusieurs manières. D'abord, c'est un récit qui tranche sur tous les autres, ne serait-ce que par l'amour de deux hommes pour une même femme (1) et, fait assez rare, par son dénouement tragique. Ensuite, parce qu'un tel drame ne peut manquer d'exercer une influence sur les amoureux et les âmes sensibles éprises de romantisme. Quant à Archaimbault (2), il note d'une part que cette légende permet de déceler un thème primitif, en milieu lao-thai, entre la sexualité libre et la liberté socialisée; et d'autre part qu'elle touche à des interdits sexuels qui durent jouer entre les aborigènes et les conquérants lao-thai dès la fondation des chefferies. Ces interdits se retrouvent aussi chez les P'u Tai et les Tai du Nord du Vietnam, mais sont d'un autre ordre (3) : *khun lū* et *nāṅ wa2* , nés de deux soeurs, sont considérés comme frère et soeur. Or, enfreindre l'interdit sexuel les expose à payer de leur vie un tel acte, ce qui n'est pas sans exciter l'imagination populaire et explique, sans doute, les légendes tournant autour des deux héros. D'après les versions P'u Tai, les deux amants se métamorphosent en deux étoiles dont l'une, plus brillante, est appelée *khun lū* et l'autre, *nāṅ wa2* . D'après une version siamoise (4), les amoureux deviennent des fleurs du soir, à l'instant où, jadis, les amants se rencontraient dans le parc. D'après une troisième et dernière version, ajoutée *in fine* dans l'ouvrage lao dont nous avons donné un résumé, les deux amoureux se transforment en un arc-en-ciel, *khun lū* devenant la couleur rouge de la partie supérieure et *nāṅ wa2* la couleur bleue de la partie inférieure.

Les versions de cette histoire sont tellement nombreuses et variées qu'il est impossible de savoir laquelle est la plus ancienne de toutes, d'autant que deux ethnies tai, au moins, prétendent posséder la tombe de *nāṅ wa2* sur leur territoire (5).

(1) On retrouve le même thème dans ลิลิตพระลอ *(liliT braḥ lă)*, une oeuvre de la littérature classique siamoise qui passe pour être originaire du Lan Na.

(2) C. Archaimbault, *loc. cit.*

(3) et (5) P.-B. Lafont, *loc. cit.*

(4) *Cf.* Urquhart, "Thao Khulu and Nang Ua" in *Tales from Old Siam.* Bangkok : Progress Publishing Company, 1963, p. 66-72.

12. Pā pū1 daṅ (1)

Jadis, un homme vivait heureux à la campagne avec ses deux femmes. La première lui donna une fille appelée *ōeeay2* et la seconde deux autres filles nommées *nāṅ āy2* et *nāṅ ī1*. Les trois fillettes grandirent ensemble dans l'amour et l'affection de leurs parents. Mais ce bonheur fut bientôt perturbé par la jalousie et les médisances de la seconde épouse. L'homme en vint même à détester sa première femme et *ōeeay2*, sa fille aînée.

Malgré les vexations de toutes sortes, l'épouse principale continuait à vaquer aux travaux ménagers, baignant dans la sueur au lieu d'eau (1). Elle ne répondait jamais aux injures et aux coups de son mari, préférant se réfugier dans les larmes en compagnie de sa fille. Un jour, au lever du soleil, son mari la pressa de l'accompagner à la pêche. Après plusieurs coups de filet, l'homme n'attrapa qu'un gobie doré qui, rejeté à l'eau parce que trop petit, se fit prendre à nouveau. La femme supplia son mari de garder la prise et de la donner à leur fille. Fâché de devoir rentrer bredouille, le pêcheur fit des reproches à la mère d'*ōeeay2* et, comme elle voulait l'empêcher de tuer le poisson, il la battit jusqu'au sang. Puis, d'un coup de pied, il la précipita dans le fleuve. Avant de périr noyée, la pauvre femme se demanda ce qu'allait devenir sa fille, bientôt réduite à l'état d'orpheline. Lorsqu'elle vit son père revenir seul et qu'il lui dit ne pas savoir où se trouvait sa mère, *ōeeay2* comprit que celle-ci était morte. Dérangée par les sanglots de la jeune fille, la marâtre la tira par les cheveux et la frappa.

La petite orpheline était malheureuse, surtout quand elle

(1) La version de ປາປູ່ຫອງ *(Pā pū1 daṅ)* dont nous donnons ici un résumé a été éditée en 1973 par la Bibliothèque Nationale Lao. Elle compte 130 pages.

(2) Litt. "baigner dans la sueur en guise d'eau", expression qui signifie "travailler durement" et dont l'équivalent biblique est "gagner son pain à la sueur de son front".

entendait dire que sa mère était partie avec un amant. A force d'être battue, elle n'eut même plus la force de pleurer. Indignés par les mauvais traitements infligés à l'enfant, les voisins intervinrent et accusèrent le père de vouloir tuer sa fille. Ils soignèrent l'enfant et lui donnèrent à manger. Pendant qu'on mettait du baume sur ses plaies, *ōeeay2*, qui souffrait énormément, n'osait pas gémir de peur d'attirer le courroux de son père et de sa marâtre. Dès le lendemain matin, alors qu'elle était encore faible et pouvait à peine tenir sur ses jambes, elle fut obligée par la marâtre à aller donner à manger aux animaux de la basse-cour. Elle faisait de son mieux dans les tâches qui lui étaient imposées, mais ne recevait en retour que des reliefs de repas et ne mangeait pas toujours à sa faim.

La mère d'*ōeeay2* renaquit sous la forme d'un gobie d'or. Le souvenir de sa vie antérieure la poussa à remonter les canaux et à arriver près de son ancienne demeure. Lorsque, dans l'après-midi, *ōeeay2* descendit dans l'eau pour se baigner, le gobie nagea et frétilla à ses côtés. Etonnée de ce que le poisson ne manifestait aucune frayeur, *ōeeay2* se dit que sa mère s'était probablement réincarnée sous cette forme. Sa supposition s'étant révélée exacte, la mère et la fille se racontèrent mutuellement leurs malheurs en pleurant. A partir de ce moment, la petite orpheline reprit goût à la vie. Elle vint tous les jours rendre visite à sa mère et lui apporter la poignée de riz qu'elle avait mise de côté.

Le changement dans le comportement d'*ōeeay2* intrigua son entourage. Sa demi-soeur, *nāṅ āy2*, se mit à l'espionner et rapporta les faits à la marâtre. Au petit jour, à son grand désespoir, *ōeeay2* reçut l'ordre d'emmener les boeufs au pâturage. Profitant de son absence, la méchante *nāṅ āy2* se rendit au bord du canal et, imitant la voix d'*ōeeay2*, appela le gobie. Quand celui-ci apparut, elle lui trancha l'échine d'un coup de machette. Avant que *nāṅ āy2* ne lui donne le coup de grâce, le gobie fit ses adieux à sa fille et formula le voeu qu'elle accomplisse des actes méritoires en sa faveur. Coupé en petits morceaux, le poisson fut mangé par la famille de *nāṅ āy2*. Les restes furent distribués aux chats et aux chiens.

De retour des champs, *ōeeay2* se précipita vers le canal et appela en vain le gobie. Elle comprit, alors, que sa mère avait été tuée par ceux qui l'avaient envoyée garder les boeufs. Pris de pitié, un canard l'appela pour lui raconter ce qui s'était passé et lui remit une écaille ramassée sous le plancher de la maison. La petite fille garda précieusement la relique dans une pièce d'étoffe puis l'enterra dans la rizière tout en souhaitant que sa mère soit délivrée du mauvais kamma qui la poursuivait.

A l'endroit où fut enfouie l'écaille, deux plantes portant des aubergines surgirent de terre. Ravie, *ōeeay2* en caressait tendrement les feuilles. Emmener les boeufs à la rizière devint un plaisir pour elle, mais la marâtre eut tôt fait de découvrir l'origine de la joie qui se lisait sur le visage de sa belle-fille et fit arracher les deux plantes. *ōeeay2*, à nouveau plongée dans la douleur, ne comprenait pas comment des êtres humains pouvaient être aussi méchants. Les quelques graines d'aubergine que lui remit le canard furent plantées dans un champ. Elles donnèrent naissance à deux ficus, l'un d'or et l'autre d'argent. La mère d' *ōeeay2*, dont l'esprit demeurait à l'intérieur de ces arbres, parlait à sa fille et la consolait : elle lui reviendrait une fois ses actes déméritoires expiés. L'enfant était heureuse et rendait visite tous les jours aux ficus.

Les mois et les années passèrent. *ōeeay2* devint une belle jeune fille que tous les garçons rêvaient d'épouser. Lors d'une promenade dans la forêt, le roi arriva devant les deux ficus et se coucha à leur ombre rafraîchissante. Le sifflement du vent à travers les feuillages était doux et triste à la fois. Bien que bercé par cette musique, le roi ne réussit pas à trouver le sommeil. Il ne put s'endormir qu'après avoir allumé des bougies en offrande. A son réveil, il constata que les deux arbres avaient encore grandi et qu'ils brillaient intensément. Intrigué par un tel phénomène, il donna l'ordre d'effectuer une enquête et c'est ainsi qu'*ōeeay2* lui fut présentée. Pendant que la jeune fille racontait sa triste histoire, il remarqua qu'elle était douée d'une beauté et d'une grâce infinies. Il éprouva tout à la fois un sentiment de bonheur et de compassion et

déclara qu'il n'était pas convenable pour une jeune fille de garder les boeufs dans la forêt. Ce disant, il l'emmena au palais et l'éleva au rang de Première Reine. A la demande d'*ōeeay2* , les deux ficus se laissèrent arracher pour être replantés dans les jardins du palais.

Apprenant la nouvelle, la marâtre chercha un moyen pour tuer sa belle-fille. Elle envoya ses deux filles, *nāṅ āy2* et *nāṅ ī1*, presser *ōeeay2* de rendre visite à leur père qui était mourant. De peur de ne plus revoir son père vivant, la jeune reine se rendit aussitôt à son ancien domicile. A peine eut-elle franchi la porte, elle marcha dans une chausse-trape qui la précipita dans une grande marmite d'eau bouillante et la tua. La marâtre fit porter à *nāṅ āy2* les mêmes vêtements et parures que la morte. Sous ce déguisement, la fille gagna le palais. Le roi, sous l'influence d'un philtre, ne s'aperçut point du subterfuge et prit *nāṅ āy2* pour son épouse.

Après sa mort, *ōeeay2* renaquit sous la forme d'une perruche. Le souvenir de sa vie antérieure la poussa à s'envoler vers le palais où elle vit que les deux ficus d'or et d'argent dépérissaient, ce qui la fit fondre en larmes et se demander qui donc avait, une fois de plus, tué sa mère. Le roi, entendant les questions que se posait l'oiseau, comprit et sut toute la vérité. Les yeux embués de larmes, il prit l'oiseau dans ses bras et l'installa dans sa chambre, à l'intérieur d'une cage. Il se rappela le temps où *ōeeay2* était sa douce et aimante reine et déplora qu'elle soit devenue un animal. Mais *nāṅ āy2* veillait. Lors d'une absence du roi, elle se saisit de l'oiseau et le remit à la cuisinière pour que celle-ci en fasse une soupe. Pendant qu'on la plumait, la perruche resta inanimée pour faire croire qu'elle était morte. Profitant de ce que la cuisinière la délaissait un instant pour aller chercher des condiments, elle s'échappa et trouva refuge dans un trou de souris. De crainte d'être punie, la cuisinière acheta un autre oiseau et prépara une soupe qu'elle offrit à sa maîtresse qui la mangea de bon appétit. La disparition de la perruche plongea le roi dans une aussi grande tristesse que s'il avait perdu son royaume.

Ayant pris congé de la souris qui l'avait hébergée, *ōeeay2*

la perruche se réfugia dans la forêt. En chemin, elle échappa de peu à un rapace et arriva dans une grotte habitée par un ermite. Ayant pitié d'elle, le saint homme la jeta dans le feu pour la transformer en être humain. Au lieu d'un garçon dont il espérait faire son serviteur, l'ermite vit apparaître une jeune femme qui lui raconta les souffrances endurées depuis plusieurs existences. L'ermite créa un pavillon qu'il mit à la disposition de sa protégée et celle-ci, en retour de ses bienfaits, lui apporta quotidiennement des fruits et de l'eau. Comme *ōeeay2* restait confinée dans son chagrin, l'ermite dessina une série de personnages et lui demanda de choisir l'un d'eux pour compagnon. La jeune femme choisit un dessin représentant un garçon de cinq ans qu'*ōeeay2* embrassa tendrement. L'enfant, qui reçut le nom de *cau2 lŏp*, vouait lui aussi une grande affection à *ōeeay2* qu'il prenait pour sa mère. A mesure que passait le temps, il assimilait l'enseignement des sciences magiques que lui prodiguait l'ermite.

A sept ans, *cau2 lŏp* voulut savoir qui était son père. Sa mère lui raconta les principales péripéties de ses existences. Il prit alors la décision d'aller voir son père au palais. Son arrivée dans la cité provoqua l'étonnement des habitants, car il ne cessait d'interroger les gens au sujet des deux ficus d'or et d'argent. Un dignitaire finit par le présenter au roi qui remarqua que son attitude et ses gestes raffinés le distinguaient des autres enfants. De plus, il avait sur la tête une couronne de fleurs dessinant les principales étapes de la vie d'*ōeeay2*. Au roi qui lui demandait d'expliquer les motifs floraux, il expliqua que sa mère se nourrissait de larmes. A mesure que l'enfant parlait, le roi sentit naître en lui un sentiment de mélancolie et de tristesse puis, tenant l'enfant dans ses bras, il s'enfonça dans la jungle pour aller à la rencontre de sa bien-aimée. Lorsqu'*ōeeay2* vit son mari le roi, elle se prosterna devant lui et les larmes coulèrent le long de ses joues. L'ermite fit remarquer à sa fille adoptive qu'elle avait d'ores et déjà expié ses actes déméritoires et que le moment était venu de rentrer au palais. Quant à *cau2 lŏp*, qui n'avait été créé que pour lui tenir compagnie, il disparaîtrait dans les trois jours. A ces mots, *ōeeay2* pleura de plus belle et son mari fit de

son mieux pour la consoler.

Le retour d'*ōeeay2* au royaume donna lieu à des festivités qui durèrent sept jours et sept nuits, après quoi le roi convoqua *nāṅ āy2* et lui fit administrer des coups de rotin. La reine *ōeeay2* ressentit de la compassion pour sa demi-soeur et pria le roi de la relâcher, car ce serait un acte déméritoire que de la faire mourir. Le roi se rangea à l'avis de son épouse, mais, comme il faisait nuit, il jugea préférable d'attendre le matin avant de rendre la liberté à l'usurpatrice. Dans sa cellule, l'infortunée pécheresse, ne sachant pas que sa demi-soeur avait obtenu sa grâce, préféra mettre un terme à sa vie en avalant un poison plutôt de mourir ignominieusement.

Au matin, lorsque le roi apprit que *nān āy2* s'était tuée, il donna l'ordre de découper son corps en morceaux, de le saler et de l'envoyer chez ses parents. Croyant que c'était de la viande de porc, les parents de *nāṅ āy2* en mangèrent de bon appétit. Quand ils virent les mains et les reconnurent comme celles de leur fille, ils prirent peur et s'enfuirent dans la forêt. La reine *ōeeay2* demanda leur grâce au roi et les fit venir au palais. Constatant que la reine n'était autre que sa propre fille, le père reconnut toutes ses erreurs. Le roi accorda son pardon aux parents de son épouse en déclarant que tous les malheurs qui s'étaient abattus sur elle étaient, en fait, la conséquence du kamma. *ōeeay2* vécut, dès lors, dans le bonheur aux côtés de son auguste mari qui régna dans l'observance des Préceptes.

COMMENTAIRES :

La version de *Pā pūl daṅ* donnée ici, à en juger par le vocabulaire et le cadre de la plupart du récit (1), est manifestement adaptée d'un texte siamois. Elle ne présente d'ailleurs pas beaucoup de différences avec celle éditée par J. Kasem Sibunruang

(1) Les canaux, pratiquement inconnus au Laos, sont typiques de la plaine centrale de la Thailande.

(1), laquelle affirme l'avoir résumée d'un texte datant du XVIe siècle et ne comportant pas moins de 16.000 vers.Nonobstant quelques variantes quant aux intrigues, les noms des personnages sont les mêmes de part et d'autre. La seule distinction, d'ailleurs minime, qui pourrait être faite se rapporte au cadre de l'histoire. La nôtre s'apparente à un conte imprégné de morale boudhique, alors que la version siamoise revêt la forme d'un jātaka extra-canonique précisant, à la fin du récit, ce que deviendront les personnages à l'époque du Gotama Buddha.



13. dāv2 cintā - cāṃPā daṅ (2)

Il y avait, jadis, un pays appelé *kăsPōe* . Un monarque, renommé pour sa puissance, régnait sur ce royaume où la joie de vivre était partagée par les habitants. Ce roi, qui était entouré de milliers de dames de compagnie toutes aussi belles les unes que les autres, fut au comble du bonheur en apprenant que la reine lui avait donné un fils beau comme un dessin exécuté par Indra. L'enfant, qui reçut le nom de *cintā* , grandit sous I'oeil vigilant de sa mère et, à l'âge de quinze ans, était devenu un beau jeune homme.

Le malheur voulut que le roi mourût cette année-là, emporté par une maladie. Après les obsèques et les offrandes rituelles faites au nom du défunt, *cintā* , malgré son jeune âge, se vit porté sur le trône. Tout roi qu'il était, *cintā*

(1) *Cf*. J. Kasem Sibunruang, "Le gobie d'or" in *Contes et légendes de Thailande*. Bangkok : Assumption Press, 1975, p. 181-189.

(2) La version de ท้าวจิมถา จำปาทอง *(dāv2 cintā-cāṃPā daṅ)* dont nous donnons ici un résumé a été éditée en 1972 par la Bibliothèque Nationale Lao. Elle compte 90 pages.

se sentit gagné par la solitude et le désir lui vint d'avoir une épouse "au teint pur comme un clair de lune".

Un jour, lors d'une promenade au bord d'un étang, un ermite pratiquant l'observance des Préceptes dans l'Himavant découvrit un lotus qui, en s'épanouissant, laissa apparaître une petite fille endormie. Il la ramena à l'ermitage, en fit sa fille adoptive et lui donna le nom de *cāṃPā daṅ*. A l'âge de quinze ans, *cāṃPā daṅ* était devenue une ravissante jeune fille aux seins bien fermes. Grâce aux mantra appris avec l'ermite, elle était devenue invincible. Elle avait, en outre, un sabre magique et un miroir qui, lorsqu'on le dirigeait vers ses ennemis, les tuait tous. Quotidiennement, elle cueillait des fleurs pour honorer son père, mais se sentait bien seule, d'autant que les cris des gibbons à la recherche de partenaires lui donnaient l'envie d'avoir un mari.

La solitude ne pesait pas qu'à *cāṃPā daṅ* , mais aussi à *sāy Bā2*, une veuve yakkhinī, qui jeta son dévolu sur *cintā*. La yakkhinī ne vit que la force des armes comme moyen de conquérir le coeur du jeune roi. L'arrivée de l'armée des yakkha dans les environs du royaume de *kăsPōe* sema la panique parmi la population et *cintā* ne sut trop comment s'y prendre pour repousser les envahisseurs.

Poussé par la volonté d'Indra, l'ermite prit ce jour-là son miroir magique pour jeter un coup d'oeil sur ce qui se passait de par le monde. Ayant observé la situation critique dans laquelle se trouvait le royaume de *kăsPōë* , il appela sa fille et lui dit d'aller aider *cintā* qui, dans une vie antérieure, avait été son mari. Il lui remit, à cet effet, une bague qui avait le pouvoir de la transformer en homme. Saisissant son sabre magique, *cāṃPā daṅ* s'élança dans les airs et, tel un aigle, se dirigea vers le royaume de *kăsPōe* où elle mit l'armée des yakkha en déroute. Furieuse d'avoir été vaincue, la yakkhinī se retira avec ses troupes tout en se promettant de se venger.

Le peuple de *kăsPōe* acclama le vainqueur et l'invita à se rendre au palais où le roi *cintā* lui demanda qui il était et l'invita à partager le gouvernement du royaume. *cāṃPā daṅ* , qui avait toujours l'aspect d'un homme, répondit qu'il habitait

chez son père l'ermite. Maintenant que l'ennemi était vaincu, il allait devoir rentrer chez lui dans la forêt. Ayant remarqué que les traits du jeune guerrier étaient si fins qu'on l'aurait cru sorti d'un moule, *cintā* le convia, à défaut d'accepter la moitié du royaume, à séjourner quelque temps à *kăsPōe* . Tout heureuse, la reine mère ordonna aux dignitaires d'organiser un *sūl khvăn* pour fêter l'amitié naissante entre son fils et *cāṃPā daṅ*. Durant toute la cérémonie, l'invité refusa obstinément de s'asseoir à côté de l'hôte royal, préférant prendre place parmi les esclaves. Intrigué par ce comportement, *cintā* s'introduisit, la nuit venue, dans la chambre de son ami et, pendant que celui-ci dormait profondément, lui enleva la bague du doigt et constata qu'il s'agissait d'une femme belle comme une divinité. Il voulut l'embrasser, mais se retint, de peur de la réveiller et de provoquer sa colère. Il lui remit alors la bague au doigt et s'en alla. Au matin, lorsqu'ils se rencontrèrent à nouveau, *cintā* déclara à *cāṃPā daṅ* qu'il savait tout sur elle et qu'il désirait l'épouser afin de l'avoir toujours à ses côtés. *cāṃPā daṅ* affirma être de sexe masculin et, malgré les protestations du jeune roi, repartit dans la forêt.

De retour à l'ermitage, *cāṃPā daṅ* reprit sa forme de jeune fille pour annoncer à son père la victoire remportée sur les yakkha et lui parler des sentiments que lui avait témoignés *cintā* durant les quinze jours passés à *kăsPōe*. Lorsque *cāṃPā daṅ* fut seule dans sa chambre, elle ne put s'empêcher de penser à *cintā* et de pleurer sur son oreiller. De son côté, *cintā* ne parvenait pas à détacher l'image de *cāṃPā daṅ* de son esprit. Il confessa son amour à sa mère et obtint d'elle la permission d'aller à la recherche de la jeune fille.

Le jeune roi prit le chemin de la forêt. Les animaux sauvages s'écartaient de son passage, car les divinités veillaient sur lui, grâce aux innombrables mérites qu'il avait acquis dans ses vies antérieures. Au fur et à mesure qu'il s'enfonçait dans la jungle, les divinités déblayaient son chemin pour qu'il ne se fatigue pas. Arrivé chez l'ermite, celui-ci lui demanda les raisons de sa visite, tout en lui faisant observer qu'il fallait être un bodhirāja pour être ainsi capable de traverser la forêt, domaine des *phī* . Le jeune roi expliqua au saint homme qu'il

était parti à la recherche d'une jeune femme nommée *cāṃPā daṅ*. Sans exiger d'autres éclaircissements, l'ermite unit le visiteur à sa fille et recommanda au jeune couple de vivre ensemble dans la bonne entente jusqu'à la mort. Après qu'ils eurent été bénis, les nouveaux mariés se rendirent dans le pavillon attenant à l'ermitage et s'enfermèrent dans la chambre où ils s'aimèrent jusqu'au matin.

Des années passèrent. Le couple s'adonnait sans se lasser aux joies de l'amour et *cintā* offrait quotidiennement des fleurs à l'ermite qui lui enseignait les mantra et les sciences magiques. Un beau matin, *cāṃPā daṅ* supplia son mari de l'emmener contempler les fleurs de l'Himavant. L'ermite à qui ils demandèrent la permission leur enjoignit de revenir le jour même, car la forêt était peuplée de yakkha réputés s'emparer des femmes qu'ils rencontraient pour en faire leurs épouses. Le sabre à la main, le couple s'élança dans les airs vers l'Himavant. *cāṃPā daṅ* confectionna des guirlandes de fleurs qu'elle offrit à son mari. Le parfum de ces fleurs, plantées par Indra, rappela à *cintā* que sa mère était seule et qu'il lui avait promis de rentrer sans tarder au royaume de *kăsPōe*. Poursuivant leur chemin, les deux époux prirent plaisir à regarder les écureuils sautiller de branche en branche. Fatigués, ils s'arrêtèrent pour se reposer et finirent par s'endormir.

En ce temps-là, vivaient sur une montagne d'or *sīsuvăn* et sa soeur *dipbaḥlī* qui, âgée de quinze ans, était réputée pour sa beauté. Au cours d'une promenade dans l'Himavant, ils aperçurent *cintā* et son épouse endormis à l'ombre d'un ficus. La vue du beau jeune homme donna envie à *dipbaḥlī* de l'enlever pour en faire son mari. Malgré les efforts de son frère pour l'en dissuader, *dipbaḥlī* , n'écoutant que sa passion amoureuse, souffla des mantra qui eurent pour effet d'endormir le couple et enleva *cintā*. Celui-ci, à son réveil, se demanda en pleurant ce qu'était devenue sa femme. Assise à côté de lui, *dipbaḥlī* le consola et lui dit de ne pas s'attrister davantage puisqu'il avait la possibilité de se marier avec elle et de régner sur la grande cité de la montagne d'or. *cintā* répondit à la princesse *dipbaḥlī* qu'il ne pouvait abandonner son épouse *cāṃPā daṅ*, mais qu'il était prêt à la prendre pour seconde épouse.

Le consentement du héros lui valut d'être immédiatement présenté au roi de la montagne d'or, père de *dipbaḥlī*. Ce dernier entra dans une grande colère et accusa sa fille d'être allée trouver son amant dans la forêt. Lorsqu'il apprit la vérité, le roi expliqua à sa fille que son comportement était contraire aux Cinq Préceptes et, qu'après sa mort, elle tomberait en enfer où on lui ferait avaler des boulets de fer rougis par le feu et subir le supplice du kapokier sauvage (1). Toutefois, pendant qu'il raisonnait sa fille, le roi remarqua que *cintā*, de par son allure, ne pouvait être qu'un prince. Lorsqu'il en eut confirmation, il accepta que sa fille ne devienne qu'une épouse de second rang. Puis, prétextant son grand âge, il fit don de son royaume à son gendre. Ayant regagné leur chambre, *cintā* et *dipbaḥlī* s'abandonnèrent aux délices de l'amour.

Quant à *cāṃPā daṅ*, grande fut sa surprise, à son réveil, de constater que son mari avait disparu. Elle se demanda s'il n'avait pas été dévoré par les *phī Pau2* (2), s'il ne s'était pas perdu dans la forêt ou s'il ne l'avait pas tout simplement abandonnée. Elle se résolut à rentrer à l'ermitage retrouver son père. Grâce au miroir magique, l'ermite sut que *cintā* avait été enlevé par une femme. Folle de rage, *cāṃPā daṅ* se promit d'aller récupérer coûte que coûte son mari. Empoignant son sabre et celui de *cintā*, elle s'élança en direction de l'Himavant et se trouva face à *sīsuvăn*, le frère de *dipbaḥlī*, qui gardait l'unique chemin menant à la cité de la montagne d'or. Retournant la bague qu'elle portait au doigt, *cāṃPā daṅ* se transforma en homme et engagea le combat avec l'ennemi. Le cliquetis des sabres retentit jusqu'au palais. Sachant que son épouse venait le chercher, *cintā* trembla pour elle et pleura, au grand mécontentement de *dipbaḥlī* qui lui enjoignit de ne plus penser à son ancienne femme.

(1) L'enfer dont il est question ici est l'enfer de l'adultère (Simbalī) où s'étend une vaste forêt de kapokiers sauvages. Forcés par les gardiens à monter sur ces arbres, les damnés sont cruellement blessés par les épines longues de seize doigts d'où jaillissent des flammes (*cf*. A. Peltier, "Iconographie de la légende de Braḥ Mālăy" in *B.E.F.E.O.*, LXXI , 1982, p. 67-70).

(2) *phī* qui se repaît de chair fraîche.

Ne pouvant venir à bout de ses adversaires, car *sīsuvăn* avait appelé du renfort, *cāṃPā daṅ* retourna à l'ermitage où son père lui remit, cette fois-ci, un sac magique et lui indiqua la façon de s'en servir. Reprenant le combat, *cāṃPā daṅ* enveloppa la montagne d'or dans son sac, plongeant cette montagne dans l'obscurité totale. Elle aurait bien voulu le frapper contre le flanc d'une colline pour faire périr tous ceux qui se trouvaient à l'intérieur, mais elle s'en abstint, de peur que son mari ne meure, lui aussi. Ayant regagné l'ermitage, elle déballa le sac et vit en sortir son mari et *dipbaḥlī*. L'ermite fit alors un sermon à la femme, disant que le fait de voler le mari d'autrui était contraire au dhamma et qu'il fallait demander pardon à *cāṃPā daṅ* en lui présentant une coupe de fleurs. S'adressant ensuite à sa fille, l'ermite lui recommanda d'accepter que *dipbaḥlī* devienne une épouse mineure. Les deux femmes suivirent les conseils de l'ermite, mais la mauvaise humeur de *cāṃPā daṅ* ne se dissipa pas pour autant.

Les aventures survenues dans l'Himavant n'empêchèrent pas *cintā* d'y retourner avec ses deux épouses. Pendant qu'ils dormaient tous les trois, un voleur enleva *cāṃPā daṅ* et l'entraîna dans une grotte dans l'intention d'abuser d'elle. Le voleur fut promptement mis à la raison par l'héroïne et demanda grâce. A son réveil, *cintā*, ne voyant plus *cāṃPā daṅ*, partit à sa recherche en compagnie de *dipbaḥlī*. Ils traversèrent collines et forêts, mais ne parvinrent pas à la retrouver. Epuisés, ils s'endormirent. Entre temps, *sāy Bā2*, la yakkhinī qui avait jadis voulu s'emparer de *cintā* pour en faire son mari, trouva ce dernier endormi à côté de son épouse. L'ogresse enleva d'abord *dipbaḥlī* qu'elle tua et jeta dans un fleuve. Prenant ensuite les traits de la morte, elle vint se coucher à côté de *cintā*, puis l'emmena dans le pays des yakkha. Ignorant que sa femme était en réalité une yakkhinī, *cintā* ne comprenait pas ce qui lui était arrivé, surtout lorsqu'il se vit placé sur un trône.

De son côté, libérée du voleur, *cāṃPā daṅ* s'en alla à la recherche de son mari et tomba sur le cadavre de *dipbaḥlī* qui flottait sur l'eau. Soufflant des mantra, elle la ressuscita et, grâce aux explications qui lui furent données, sut que c'était *sāy Bā2* la yakkhinī qui avait enlevé *cintā*. Les deux femmes

se concertèrent sur la façon de s'approcher de *cintā* sans éveiller la méfiance des yakkha et convinrent de se déguiser en astrologues. Arrivées devant leur mari, elles déplièrent une étoffe (1) sur laquelle figuraient des dessins décrivant, en détail, les événements survenus dans la forêt. *cintā* sut ainsi toute la vérité. Se voyant démasquée, la yakkhinī reprit son aspect d'ogresse nantie de dents aussi grandes que des pelles. Tremblant de tout son corps, *cintā* chercha refuge auprès de ses deux épouses. Saisissant son lasso magique, *cāṃPā daṅ* enserra le cou de la yakkhinī qui finit par avoir la tête tranchée.

Ne tenant pas à régner sur le pays des yakkha, *cintā* désigna un neveu de la yakkhinī pour lui succéder et dit à ses deux épouses que le moment était venu de rentrer chez sa mère. Avant de partir, il exhorta les yakkha à observer les Cinq Préceptes, à ne pas manger les êtres vivants et à prendre refuge dans le dhamma — ce qui leur permettrait de renaître au ciel. Ces recommandations faites, *cintā* et ses deux épouses s'élancèrent dans les airs et, peu de temps après, arrivèrent dans le royaume de *kăsPōe*. Transporté de joie, le peuple les accompagna jusqu'au palais où la reine mère, après que son fils lui eut raconté ses aventures, bénit ses deux brus et leur demanda de rester, désormais, dans son royaume. Une cérémonie de *pāsī* fut organisée pour fêter les retrouvailles. Remontant sur le trône, *cintā* régna avec ses épouses qu'il éleva au rang de reines. De nombreux princes vinrent lui rendre hommage et payer tribut. Le peuple vivait heureux et les coutumes étaient respectées. Après leur mort, *cintā* et ses épouses renaquirent au ciel.

COMMENTAIRES :

L'histoire de *dāv2 cintā - cāṃPā daṅ* est un des rares textes lao dont le titre comporte à la fois le nom du héros et celui de

(1) Cette pièce d'étoffe remplace, ici, la toile peinte utilisée par les devins et sur laquelle figurent douze animaux représentant les années du cycle duodénaire.

l'héroïne (1). Un tel titre indique la prééminence du rôle joué par l'héroïne. Cette place importante est accordée à la femme dans d'autres romans, en particulier dans ceux dont le héros est un orphelin.



14. pwa Raṅ - pwa Ryv (2)

Jadis, le royaume de Bārāṇasī était gouverné par un grand roi qui avait trois fils appelés *pwa Rŏm*, *pwa Raṅ* et *pwa Ryv* . Faisant fi des enseignements de leur père, qui leur recommandait une conduite conforme au dhamma, les trois princes se passionnaient pour les jeux d'argent. Un jour, en jouant aux échecs *(hmāk luk)* et aux dés *(hmāk saḥkā)* , ils gagnèrent quatre mille pièces d'or ainsi que quatre éléphants portant de belles défenses. Le perdant, qui était le fils d'un dignitaire, alla se plaindre à son père qui alla, à son tour, en informer le roi. Voulant donner une leçon à ses enfants, le roi dit au dignitaire de les attraper et de les battre avec une verge de rotin. Outrepassant cet ordre, le dignitaire ligota les trois garçons et les traîna par terre, tout en les menaçant de son sabre. Lorsqu'on lui eut rapporté le comportement du dignitaire, la reine ne put retenir ses larmes. Elle délivra ses enfants et les fit baigner par les dames du palais.

Lorsqu'ils se furent reposés, les trois princes se concertèrent et se dirent qu'il valait mieux quitter le pays. Ils

(1) On retrouve aussi ce doublet dans des textes de la littérature yuan et khoeun comme, par exemple, *mhāvŏṅs - tēṅ årl* et *suriyvŏṅs - klaisår.*

(2) La version de ປົວຣອງປົວຣຽວ *(pwa Raṅ - pwa Ryv)* dont nous donnons ici un résumé a été éditée en 1970 par la Bibliothèque Nationale Lao. Elle compte 144 pages.

prirent congé de leur mère, qui les bénit. Remettant leur sort au kamma, ils pénétrèrent dans la forêt. Après plusieurs jours de marche, bercés par le chant triste du coucou, ils arrivèrent au bord d'un étang. Après s'être baignés parmi les lotus, ils virent leur chagrin se dissiper peu à peu et leurs forces revenir. Poursuivant leur chemin, ils aperçurent un hameau abandonné et s'en approchèrent. Ils furent accueillis par une yakkhinī qui pensa tout d'abord les manger; mais, les trouvant beaux, elle organisa à leur intention un *pāsī* au cours duquel elle leur souhaita de vivre dix mille ans, loin de tout danger, et de voir dix mille princes venir leur rendre hommage.

Au bout de quelques jours, la yakkhinī, qui avait faim, partit dans la forêt à la recherche de gibier. Elle recommanda aux trois frères de ne pas s'éloigner pendant son absence, car ils risquaient d'être mordus par des serpents venimeux ou d'être attaqués par des bêtes féroces. Après le départ de leur protectrice, les trois frères se rendirent dans le parc où, à leur grand étonnement, ils virent une montagne de squelettes et de crânes humains. Réalisant la situation dans laquelle ils se trouvaient, ils prirent la fuite. La yakkhinī, dès son retour, partit à leur recherche, les retrouva et les ramena dans son repaire; mais, comme ils dépérissaient chaque jour davantage, elle prit pitié d'eux et leur rendit la liberté, non sans leur avoir, au préalable, donné des armes magiques et montré la manière de s'en servir.

Grâce à leur connaissance des formules magiques, les trois frères se transformèrent en oiseaux et, voyageant par la voie des airs, arrivèrent à *naḥgaḥret* , une grande cité dont le parc abondait en fleurs et en fruits de toutes sortes. Eblouis par la magnificence du paysage, les trois frères se mirent à danser, imités bientôt par d'autres oiseaux. Emerveillés par ce spectacle, le gardien du parc, qui avait remarqué que les trois frères-oiseaux étaient splendides, rapporta la chose au roi. Celui-ci manda un chasseur et lui donna l'ordre de capturer ces oiseaux.

Le lendemain matin, au chant du coq, *pwa Rŏm* vit ses pattes prises dans un noeud coulant et cria de toutes ses forces,

enjoignant à ses deux frères de prendre la fuite. Placé dans une coupe d'or, l'oiseau prisonnier fut présenté au roi. Celui-ci le donna à sa fille unique qui était aussi belle qu'une divinité céleste et habitait dans un palais entourée d'une multitude de servantes. Tout heureuse, la princesse donna à manger à l'oiseau et l'embrassa. Ayant remarqué un fil de soie autour de son cou, elle le délia et l'oiseau se métamorphosa en un jeune homme beau comme Indra. Elle l'enlaça sur le champ et, de peur qu'il ne prenne la fuite, le fit ligoter.

Les mois passèrent et le teint de la princesse perdit son éclat, comme si elle était malade. En fait, elle était enceinte et cette nouvelle mécontenta fort le roi qui se promit de châtier le coupable; mais, lorsque *pwa Rŏm* se présenta devant lui, il ne put retenir son admiration, tant le noble étranger était beau, avec une tiare sur sa tête et de nombreuses bagues aux doigts. Il lui demanda s'il était Indra, Brahma ou Vissukamma. Faisant appel à la magnanimité du roi, *pwa Rŏm* se prosterna et répondit qu'il était le fils du roi de Bārāṇasī. Cette réponse mit le roi au comble de la joie. Il déclara donner le trône à son gendre et ordonna les préparatifs du sacre.

Le règne du roi *pwa Rŏm* commença sous les meilleurs auspices : le peuple vivait en paix et le pays était redouté par ses voisins. Bien qu'étant entouré de 60.000 concubines et de 3.000 servantes, le nouveau roi n'en était pas pour autant heureux. Le souvenir de ses deux frères, qu'il voyait même en rêve, le hantait sans cesse. Sur les conseils de son épouse, il se rendit dans le parc, entouré d'une escorte, et ce fut avec joie qu'il les revit. Une amie de la nouvelle reine, *nāṅ cănda̤*, dénoua les fils de soie qui entouraient le cou des deux frères-oiseaux et ceux-ci se muèrent en deux charmants jouvenceaux. La métamorphose provoqua une grande émotion parmi les femmes qui, perdant toute retenue, se bousculèrent pour les embrasser. Après avoir chassé les femmes, dont il jugeait la conduite indigne, le roi organisa un *pāsī* en l'honneur de ses deux frères. Les ministres remplirent les jarres d'alcool et invitèrent le *phī mōeeaṅ* et les divinités à prendre part aux festivités. Après un séjour de plusieurs mois dans la grande cité, *pwa Raṅ* et *pwa Ryv* prirent congé du roi leur aîné et partirent à l'aventure.

A une vieille femme qui leur demandait où ils allaient, les deux frères répondirent qu'ils erraient à la recherche d'une épouse. La femme, qui les accueillit, leur raconta que le roi du pays avait une fille douée d'une grande beauté et appelée *nāṅ păpbāvaḥtī*. Toutefois, ceux qui se hasardaient à la regarder étaient aussitôt changés en pierre. Ne pouvant dominer sa curiosité, *pwa Ryv* risqua un coup d'oeil sur la princesse et fut pétrifié. Ne le voyant pas revenir, *pwa Raṅ* partit à sa recherche et arriva dans un pavillon situé en dehors de la cité. Voyant là des monceaux de pierres, il se remémora les formules apprises jadis chez la yakkhinī et ressuscita tous ceux qui avaient été victimes de la princesse et dont le nombre s'élevait à des millions. La nouvelle parvint aux oreilles du roi qui, tout heureux, ordonna aux dignitaires d'apprêter une coupe de fleurs et de bougies d'or et de prier les deux frères de monter sur le trône. Après un premier refus, dicté par la bienséance, les deux frères acceptèrent l'offre du roi qui prétendait être trop vieux pour continuer à régner. *pwa Raṅ* se désista en faveur de son frère *pwa Ryv* et celui-ci obtint le trône ainsi que la main de la princesse. Son frère sacré roi, *pwa Raṅ* le quitta bientôt pour de nouvelles aventures. Accompagné des 101 princes vassaux qui lui faisaient cortège, il monta sur son éléphant blanc et s'enfonça peu après dans la forêt dense.

En ce temps-là, le roi *TaḥlătTaḥrāt* , qui avait accompli maintes actions méritoires, avait une fille unique âgée de quatorze ans. Son teint doré lui donnait une beauté incomparable, mais elle souffrait d'une maladie incurable : la vue d'un homme lui donnait de violents maux de tête. Sur les conseils d'un devin qui avait prédit que la princesse ne guérirait que si elle quittait le royaume, le roi fit ériger une cité au milieu de la forêt et donna des instructions pour qu'aucun homme ne soit admis dans les alentours. C'est avec tristesse que la princesse *sīsaḥ rogā* quitta le palais de son père, tout en se promettant de revenir une fois ses actes déméritoires expiés.

Le chagrin de la princesse se dissipa lorsqu'elle arriva dans sa nouvelle résidence. C'était un parc, comparable à celui d'Indra, où poussaient toutes sortes de fruits et où résonnaient, au loin, les cris des animaux sauvages. Elle se promenait avec

ravissement dans ce lieu idyllique et en profitait pour cueillir des pousses de bambou. Soudain, des voix d'hommes se firent entendre. C'étaient les compagnons de *pwa Raṅ* . A haute voix, les suivantes de la princesse sommèrent les hommes de quitter les lieux, car ils violaient le territoire de leur maîtresse. Leur faisant écho, les hommes demandèrent aux femmes si elles étaient des *phī Pap* pour s'aventurer ainsi dans la forêt. Dépitées de se voir traitées de la sorte, les suivantes menacèrent les hommes de les faire périr par le sabre. Néanmoins, à mesure que s'instaurait un dialogue entre les deux parties, le ton se fit plus apaisant. Ayant appris que la princesse ne pouvait supporter la présence d'hommes, les compagnons de *pwa Raṅ* firent savoir aux femmes que leur prince fuyait les femmes, ce qui expliquait sa présence dans les parages.

Lorsque ses suivantes lui eurent rapporté les faits, la princesse écrivit une lettre pour inviter le prince *pwa Raṅ* à venir la rencontrer. Profitant de l'occasion, *pwa Raṅ* arriva avec son armée aux sons des tambours, des gongs et des pipeaux. La vue des femmes parées de leurs atours plongea les hommes dans un état tel que les chiques de bétel leur tombèrent de la bouche. La princesse *sīsaḥ rogā* s'avança pour saluer *pwa Raṅ* et lui demanda qui il était. Le noble étranger expliqua qu'il était le fils du roi de Bārāṇasī et qu'il venait la chercher, elle, la plus belle femme du Jambu. La princesse, guérie à tout jamais de ses maux de tête, fut ravie par cette déclaration et invita le jeune prince à venir régner sur son royaume. L'alcool fut servi aux hommes. Dans l'euphorie qui suivit, le héros enlaça la princesse tandis que ses compagnons prenaient leur plaisir avec les dames du palais et les soldats avec les servantes.

Ayant su que sa fille avait trouvé un mari qui ne pouvait être que de la lignée du Bouddha, le roi *TaḥlătTaḥrāt* envoya un émissaire inviter le couple à venir régner sur *kŏṅsī dāTārāt* . Monté sur son éléphant blanc, *pwa Raṅ* se présenta devant son beau-père qui était heureux de l'avoir pour gendre. Le roi ordonna les préparatifs du mariage et du sacre. Lors de la cérémonie de *pāsī*, au cours de laquelle les brahmanes bénirent le couple, les divinités furent priées d'accorder leur protection. *pwa Raṅ* , le Bourgeon-du-Bouddha, régna heureux jusqu'à sa mort.

COMMENTAIRES :

Le roman *pwa Raṅ - pwa Ryv* comporte plusieurs versions. La nôtre est analogue à le version yuan de Chiengmai (1), car, mise à part la forme, le déroulement du récit y est le même, tout comme les noms des personnages et des villes (2). Par contre, elle offre des variantes avec les versions Isan (3). Dans ces dernières, l'action se déroule à *cāṃPā* et non à Bārāṇasī. En outre, les trois frères quittent leur pays parce que le roi, leur père, les a condamnés à mort et non simplement parce qu'ils redoutent sa colère. Avant de partir dans la forêt, ils se font novices afin d'acquérir des mérites pour leur mère qui les a recueillis et défendus. Ce dernier épisode est absent de notre version, qui est peut-être originaire du Nord Laos, à moins qu'elle n'ait démarqué le texte yuan. Quant aux versions Isan — il serait plus juste de dire la version Isan, car trois ouvrages différents en donnent un résumé identique — les compilateurs n'ont indiqué ni leur provenance ni leur origine.

(1) *Cf.* ᨷᩥᨶ ᨷᩣᨿᩮ ᨷᩣᨶ *(pwa rŏm - pwa ryv - pwa raṅ)*, ms yuan du S.R.I. catalogué sous le N° 80.40.01D. 019-023.

(2) *Cf.* จารุบุตร เรืองสุวรรณ (Charubut Ruangsuwan), ของดีอีสาน *(Les chefs-d'oeuvre de la littérature Isan)*, Bangkok, 2520 E.B., p. 231-239; ธวัธ ปุณโณทก (Thawat Punnodok), วรรณกรรมอีสาน *(La littérature Isan), op. cit.*, p. 540-544, et จารุวรรณ ธรรมวัตร (Charuwan Dhammawat), ลักษณะวรรณกรรมอีสาน *(Les caractéristiques de la littérature Isan), op. cit.*, p. 172-173.

(3) Notons qu'une version de *pwa Raṅ - pwa Ryv* existe aussi chez les Lü du Sip Song Pan Na. *Cf.* ᦟᦟᦎᦵᧁ ᦅᧄ ᦉᦰᦓ *(lē Gm 3 to)*,"Les trois perroquets d'or", texte édité en R.P. de Chine, s.d., 169 p.

15. dāv2 kāṃ1 kā tāṃ (1)

Une femme, qui, bien que mariée depuis sept ans, n'avait toujours pas d'enfant, prit une coupe contenant des bougies et des fleurs et fit une invocation à Indra pour le prier de lui donner un fils. Son voeu fut exaucé, mais lorsqu'elle accoucha, elle s'aperçut que le nouveau-né était noir comme un corbeau et laid comme un singe. Grande fut sa déception et les railleries des voisins et parents ne firent qu'envenimer les choses. Malgré le désaccord du mari, elle abandonna l'enfant sur un radeau.

Au bout de sept jours de dérive, le jeune garçon finit par accoster une berge, à moitié mort de faim. Le voyant dans un état aussi pitoyable, Indra dépêcha un corbeau qui l'emmena aux abords du royaume de *Pěṅcān*. Là, il fut recueilli par la vieille gardienne du parc qui lui pardonna d'avoir volé des fruits de son verger. C'était un pardon calculé, car, la nuit précédente, elle avait fait un rêve faste et était persuadée que le petit voleur lui porterait bonheur.

Le garçon, que l'on nomma *kāṃ1 kā tāṃ*, parce qu'il avait été déposé là par un corbeau, ne manquait ni d'aplomb ni d'audace; il déclara à sa protectrice qu'avant longtemps elle aurait, grâce à lui, des centaines de servantes et n'aurait plus à travailler. Un matin, lorsqu'il la vit rapporter des fleurs pour en faire des guirlandes et les offrir au roi, il demanda à les confectionner lui-même. Qui sait! Peut-être que par ce moyen arriverait-il à attirer l'attention de la petite princesse qui, lors de la dernière de ses vies antérieures, avait été sa femme?

Les images florales de kinnara et de kinnarī dont étaient composées les guirlandes rappelèrent à la princesse les moments heureux passés, jadis, dans les étages célestes et elle refusa

(1) La version de ຫ້າວກໍ່ກາດໍ *(dāv2 kāṃ1 kā tāṃ)* dont nous donnons ici un résumé a été éditée en 1970 par la Bibliothèque Nationale Lao. Elle compte 70 pages.

de croire que la vieille femme avait confectionné de tels chefs-d'oeuvre. Elle fut si émue que, dès lors, elle refusa de s'alimenter. De retour à la cabane, pressée de questions, la vieille gardienne décrit à *kāṃ1 kā tāṃ* la beauté de la princesse cadette, disant qu'elle était belle comme une divinité céleste et que sa démarche était aussi gracieuse que celle d'un haṃsa.

Sous prétexte qu'un voleur s'était introduit dans le parc, la gardienne invita la princesse à venir constater les dégâts. Lorsque celle-ci, accompagnée de ses six soeurs, arriva sur les lieux, le jeune *kāṃ1 kā tāṃ* ne put maîtriser son émotion et, sans se faire voir, lui déclara son amour. La voix du jeune homme surprit agréablement la princesse qui se dit, alors, qu'il avait peut-être été son mari dans sa précédente existence.

Au coucher du soleil, *kāṃ1 kā tāṃ* descendit à la ville et se mêla à un groupe de garçons et de jeunes filles rivalisant dans des joutes oratoires. Arrachant le khène* des mains d'un musicien, il en tira une mélodie qui plongea toute la cité dans un grand ravissement. Intrigué par un son aussi envoûtant, le roi envoya chercher le musicien, mais en vain, car ce dernier en avait profité pour s'introduire dans la chambre de la princesse. Voyant qu'il était beau, celle-ci l'invita à prendre place sur la natte. S'étant murmurés des paroles tendres, les deux jeunes gens s'enlacèrent et laissèrent libre cours à leur passion amoureuse.

Au matin, *kāṃ1 kā tāṃ* regagna sa cabane et déclara à la vieille gardienne qu'il était comme le feu recouvert par la cendre, mais qu'il ne tarderait pas à briller, maintenant que ses actes déméritoires étaient expiés. Ce disant, il l'exhorta à solliciter une audience royale et à demander pour lui la main de la princesse. Malgré sa peur d'être châtiée, la gardienne se rendit au palais et, tremblant de tous ses membres, formula la demande en mariage. Le roi répondit que le prétendant devait non seulement lui remettre cent mille charges d'or, mille éléphants et leurs cornacs, mille chevaux et leurs cavaliers, ainsi que mille servantes, mais également construire un pont d'argent reliant la cabane au palais — tout cela dans les plus brefs délais.

Cette nuit-là, *kāṃ1 kā tāṃ* gagna la forêt. Ayant repéré une clairière, il fit une invocation à Indra, puis dirigea vers un point d'eau la bague que le roi des dieux lui avait donnée avant de l'envoyer renaître sur terre. Le roi des nāga apparut aussitôt, suivi de *byā thēn*, le roi des génies célestes. S'étant enquis des désirs du héros, les deux rois firent surgir un grand palais recouvert d'or et de pierres précieuses, ainsi qu'un vaste parc dont les fruits étaient comparables à ceux du ciel.

Le barrissement des éléphants et le hennissement des chevaux résonnèrent jusqu'à la cité de *Pĕňcān* et le roi crut que la guerre était à ses portes. Mais, voyant le pont d'argent incrusté de pierres précieuses, il comprit de quoi il s'agissait. Tout heureux, il donna sa fille à *kāṃ1 kā tāṃ* . De leur côté, *byā thēn* et le roi des nāga offrirent chacun une de leurs filles au jeune héros qui vécut dès lors dans un bonheur parfait avec ses trois épouses.

COMMENTAIRES :

La version de *dāv2 kāṃ1 kā tāṃ*, donnée ici, ne présente pas beaucoup de différences avec les deux versions éditées dans le Nord-Est de la Thailande, sauf que ces dernières sont en prose (1). Par contre, elle présente de nombreuses variantes avec les versions yuan (2) et khoeun (3). Dans la version yuan, le héros est le fils de la Première Reine accusée d'adultère et chassée du palais par le roi. Il ne se fait pas remarquer en jouant du khène, un instrument de musique typiquement lao, et se marie avec

(1) *Cf.* สุภณ สมจิตศรีปัญญา (Suphon Somjitsripanya), วรรณคดีชิ้นเอกของอีสาน ท้าวกำกาดำ *(Un texte de première importance dans la littérature Isan : dāv2 kāṃ1 kā tāṃ)*. Mahasarakham, 2522 E.B., 110 pages; et วรรณคดีอีสาน เรื่องกาดำน้อย *(La littérature Isan : Histoire du petit kā tāṃ)*, édité à l'occasion des obsèques de พระเทพวิสุทธาจารย์ *(braḥ deb visuddhācāry)*. Udorn Thani, 2514 E.B., 85 pages.

(2) *Cf.* หนังสือคำขอเรื่องกำกำดำ *(hnăňsōe gāv1 Ja rōeeaň1 kāṃ1 kā4 tāṃ)*. Chiengmai : Prathuang Withaya, 2511 E.B., 109 pages.

(3) *Cf.* ဂါဝျိကံ့ကာဒုံ *(Gāv1 Jå kāṃ1 kā ḍāṃ)*. Keng Tung (Birmanie) : Impr. Khemarat, 1967, 67 p.

deux femmes, au lieu de trois, dont l'une que le dieu Indra avait fait renaître dans une fleur de kapokier sauvage. Quant à la version khoeun, elle ne diffère pas beaucoup de la version yuan, sinon par une légère différence dans les noms des personnages.

Comparée aux versions citées plus haut, la nôtre est incomplète, il lui manque notamment les aventures du héros-Bodhisatta après son mariage. Cette lacune s'explique par le fait que la suite de l'histoire, qui devait faire l'objet d'un second volume, n'a pas été publiée.

16. byā kosŏn maḥhārāt (1)

Jadis, sous le règne de *byā kosŏn* , le peuple de *naḥgan sī* vivait heureux. Tous les ans, 101 princes vassaux venaient payer tribut au roi. Un jour, la reine accoucha d'une fille qui prit le nom de *simbaḥlī* . Devenue grande, la princesse obtint qu'on lui attribue un pavillon à quatre portes orientées vers les quatre points cardinaux pour la distribution des aumônes. De toutes parts, les gens affluaient pour profiter de la charité de la princesse. Irrité par ce va-et-vient continuel, *byā kosŏn* décréta que toute personne franchissant les portes de la cité devrait payer une redevance. Un tel comportement, contraire aux dix règles de conduite royale, causa beaucoup de tracas à la population.

Quelque temps plus tard, *byā kosŏn* tomba malade. Sentant sa fin prochaine, il fit venir sa fille *nāṅ simbaḥlī* et lui recommanda d'écouter les sons du tambour qu'il battrait lorsqu'il

(1) La version de ພຍາໂກສິນມະຫາຣາດ *(byā kosŏn maḥhārāt)* dont nous donnons ici un résumé a été éditée par la Bibliothèque Nationale Lao en 1972. Elle compte 40 pages.

serait au ciel. Sur ces paroles, il rendit le dernier soupir et, du fait de son kamma, tomba dans l'enfer Avīci (1) où il endura des souffrances atroces.

La princesse *simbaḥlī* organisa elle-même les obsèques. Pendant quatre mois eurent lieu des veillées funèbres au cours desquelles garçons et filles se faisaient la cour en se taquinant et en se récitant des poèmes. Des hommes en profitaient pour effleurer les seins des femmes ou pour soulever les jupes des divorcées qui dormaient inconscientes (2). Bien après la cérémonie d'incinération, la princesse continua à allumer des bougies tous les jours pour honorer la mémoire de son père. Comme elle n'entendait toujours pas de sons de tambour venant du ciel, elle fut envahie tout à coup par le doute et se dit que son père était peut-être vivant. Sur cette pensée, elle ordonna aux dignitaires du palais de partir à sa recherche.

Ayant entendu dire que la princesse *simbaḥlī* donnerait une grosse récompense à celui qui serait en mesure de retrouver l'ancien roi, un orphelin qui habitait chez la vieille gardienne du parc se présenta au palais et offrit ses services. La princesse accepta ses conditions, mais il devrait d'abord s'acquitter de sa mission.

Cette nuit-là, l'orphelin rêva qu'il obtenait une gemme resplendissant de mille reflets chatoyants et que, monté sur un éléphant mâle, il était conduit en grande pompe jusqu'au royaume des *phī* . La grand-mère, à qui il raconta son rêve, lui affirma que la chance allait bientôt lui sourire et qu'il réussirait dans

(1) L'enfer Avīci est le plus grand des huit principaux enfers. N'y tombent que ceux qui ont commis des fautes très graves, telles que parricide ou attentat à la vie d'un Pacceka Buddha*. Cependant, pour frapper l'imagination populaire, les contes édifiants lao dramatisent à souhait les châtiments infligés pour les fautes les plus vénielles.

(2) La mort n'a pas, pour les Lao, le même caractère que pour les Occidentaux. La maison où l'on veille un mort est appelée *Rōeean tī* : "La maison heureuse", et pendant les veillées funèbres, dont la durée varie en fonction du rang et de la fortune du défunt, la "maison heureuse" devient un centre de rendez-vous d'amoureux ou, encore, d'hommes et de femmes qui s'adonnent aux jeux de hasard (voir N. Abhay, "Rites de la mort et des funérailles" in *France-Asie* 118-119, 1956, p. 831-835).

son entreprise.

Ayant pris son repas matinal, l'orphelin quitta sa cabane et s'enfonça dans la forêt. Parvenu dans l'Himavant, il s'endormit, accablé de fatigue. A ce moment-là, le siège d'Indra se mit à chauffer. Jetant un regard sur la terre, le dieu vit ce qui se passait et, d'un simple geste, envoya l'orphelin dans l'enfer où se trouvait le roi défunt. Après avoir donné à Yama*, le roi des enfers, les raisons de sa visite, il fut emmené devant *byā kosŏn* à qui il apprit qu'il venait de la part de la princesse *simbaḷlī*. Il lui demanda aussi quels actes déméritoires il avait bien pu faire pour renaître en enfer. *byā kosŏn* expliqua qu'il devait subir des supplices parce qu'il avait opprimé son peuple. Le seul moyen d'échapper aux tourments était que *simbaḷlī* accomplisse des actes méritoires en sa faveur. *byā kosŏn* pressa l'orphelin de retourner au palais et, une fois la commission faite, d'épouser sa fille *nāṅ simbaḷlī*, car telle était sa volonté.

Avant de repartir, l'orphelin prit congé du roi des enfers qui lui suggéra de raconter ce qu'il avait vu et d'inciter les êtres humains à pratiquer l'observance des Préceptes. Pour cela, ils devaient s'abstenir de tout acte déméritoire, comme voler, s'adonner à la boisson ou se livrer aux jeux de hasard. Après avoir fait siennes les exhortations de Yama, l'orphelin regagna la surface de la terre. Il se rendit auprès de la princesse *simbaḷlī* et lui raconta que son père, *byā kosŏn*, était tombé en enfer et qu'il était continuellement brûlé par les flammes.

La princesse n'en crut pas ses oreilles, surtout lorsque l'orphelin lui dit que, sur les instructions de l'ancien roi, il devait se marier avec elle. Sommé de fournir des preuves à ses allégations, l'orphelin montra à *simbaḷlī* une écharpe d'or donnée par *byā kosŏn* et lui révéla que ce dernier lui avait signalé que de l'or avait été caché dans un oreiller. La princesse reconnut l'écharpe qui avait appartenu à son père et trouva un trésor à l'endroit indiqué. Convaincue de la vérité du message, elle ordonna les préparatifs du mariage.

Au jour faste fixé par le devin, les brahmanes, au cours de la cérémonie de *sūl khvăn* , bénirent les jeunes mariés et leur souhaitèrent de vivre loin de tout danger et de toute maladie. Après avoir été aspergé d'eau lustrale, l'orphelin fut placé sur le trône. Le soir venu, le nouveau roi s'enivra d'amour avec son épouse. Au matin, il raconta aux dames du palais ce qu'il avait vu en enfer et leur précisa que les damnés lui avaient demandé d'inciter leurs parents vivant sur terre à la pratique des bonnes oeuvres et du transfert des mérites ainsi acquis en leur faveur par le rituel du *Yāt nāṃ2* (1).

Les conseils de l'orphelin furent écoutés. Les gens du palais accomplirent des actes méritoires en faveur de *byā kosŏn* qui put ainsi quitter l'enfer pour renaître au ciel Tāvatiṃsa où il se retrouva entouré d'une multitude de nymphes célestes attentives à ses moindres désirs. Se souvenant de sa promesse, il fit résonner le tambour, à la grande joie de sa fille, *nāṅ simbaḷlī*, sûre, à présent, qu'il était bien au ciel. L'orphelin, devenu roi, vécut dans la félicité pour le restant de ses jours.

COMMENTAIRES :

Bien que présentée sous une forme romancée, l'histoire de *byā kosŏn maḥhārāt* ne fait pas moins partie des textes édifiants dont abonde la littérature bouddhique. La visite de l'orphelin dans l'enfer Avīci n'est pas sans rappeler les nombreux écrits se rapportant aux saints bouddhiques qui auraient eu le privilège de visiter les enfers et les cieux, en particulier Moggallāna* et *braḥ mālăy* . Mais c'est sur *mālăy bodisăt* , un texte racontant la visite de *braḥ mālăy* aux enfers que sont apparemment calquées les aventures de l'orphelin (2). Le roman lao se révèle donc

(1) Le rituel du *Yāt nāṃ2* (siamois *krvt nāṃ2*) consiste à verser sur le sol, de manière à prendre Dharaṇī, déesse de la terre, à témoin, l'eau "d'attestation" pour signifier que les mérites, acquis par une action pieuse, sont transférés au bénéfice d'une autre personne, notamment à un mort.

(2) Sur Moggalāna et *braḥ mālăy*, voir L. Finot, *op. cit.*, p. 64-66; et E. Denis, *Braḥ Māleyyadevattheravatthum, Légende bouddhiste du saint thera Māleyyadeva*. Paris : thèse, 1963.

comme un moyen bien commode pour véhiculer l'enseignement des textes bouddhiques, même si ces textes relèvent de la littérature religieuse extra-canonique.

17. dāv2 gāṃ san (1)

Jadis, dans le royaume de Bārāṇasī, vivait un garçon nommé *dāv2 gāṃ san* . A dix ans, il perdit ses parents et se retrouva, de ce fait, orphelin. Il fut recueilli par un vieux moine qui lui apprit à se conduire conformément aux bons usages. Les années passèrent. Devenu un beau jeune homme, il désira se marier et s'en ouvrit à son protecteur qui lui recommanda de choisir une épouse selon ses qualités, et non pour sa seule beauté. Le maître enseigna alors à l'élève l'art de discerner les qualités et défauts d'une femme par l'examen de ses traits physiques. Bien résolu à suivre les conseils du vieux moine, *dāv2 gāṃ san* partit à l'aventure tout en implorant Indra et Brahma dans l'espoir de rencontrer une épouse idéale.

Il arriva devant une cabane et demanda à une femme si elle avait des filles à marier. Lorsque la femme eut réuni toutes ses filles, *dāv2 gāṃ san* demanda à chacune d'elles si elle était prête à le craindre, à faire son lit, à se lever de bonne heure pour balayer la maison, à lui apporter de l'eau pour ses ablutions matinales, à ne manger qu'après qu'il ait pris trois bouchées de riz, etc... Devant les conditions posées par le prétendant, les jeunes filles se moquèrent de lui en le traitant de prétentieux et même de fou, car, même avec leurs propres parents,

(1) La version de ท้าวคำสอน *(dāv2 gāṃ san)* dont nous donnons ici un résumé a été éditée par le Comité Littéraire Lao en 1966. Elle compte 50 pages.

elles n'en faisaient pas autant. Ce disant, elles le chassèrent et déchirèrent ses vêtements. "Couilles au vent", notre jeune homme ne dut son salut qu'à la fuite. Tout en courant, il se demanda comment les femmes pouvaient être aussi méchantes. Il tenta sa chance dans une nouvelle maison et devint bientôt la risée de toutes les jeunes filles de la région. Fatigué, il s'arrêta dans un pavillon et, avant de s'endormir, implora l'aide d'Indra.

Quand il se réveilla, ce fut pour trouver à côté de lui une jeune fille qui avait l'air de réunir toutes les conditions requises. Renseignements pris, elle était orpheline, mendiante, et vivait aux abords des chemins, tout comme les boeufs et les buffles. Il lui demanda si elle acceptait de l'honorer avec des fleurs les jours saints* bouddhiques, d'être toujours la première à se lever et la dernière à se coucher, de ne jamais le tutoyer (1)... La jeune fille répondit qu'elle était prête à se plier à ses volontés, car, en vérité, les divinités n'aiment pas les femmes oisives. Les femmes qui tiennent tête à leur mari ne peuvent que tomber dans le grand enfer Avīci pour être bouillies dans des marmites. *dāv2 gāṃ san* présenta la jeune fille au vieux moine en déclarant qu'il avait maintenant trouvé sa femme. Le moine bénit le couple, leur souhaitant de vivre dix mille ans. Les nouveaux mariés s'installèrent dans une cabane non loin du monastère. Désormais, l'épouse s'occupa soir et matin de son mari, comme un disciple de son maître.

Le roi de Bārāṇasī fit annoncer à la population que celui dont le boeuf était capable de faire avancer le grand char royal haut de trois brasses* et large de huit pourrait emporter le chargement d'or et d'argent qui s'y trouvait entassé. Les habitants arrivèrent en grand nombre sur l'esplanade royale et certains d'entre eux se battirent pour placer leur boeuf en premier. Aveuglés par la cupidité, ils perdirent, les uns après les autres, leur bête au profit du roi.

De son côté, grâce à dix mille pièces d'or que lui avait données le moine, et sur les conseils de ce dernier, *dāv2 gāṃ san*

(1) Une maxime lao recommande aux maris et femmes de ne pas employer les pronoms personnels *kū* et *moeṅ*, correspondant au tutoiement, quand ils parlent entre eux.

avait acheté un vieux taureau qui, entre autres qualités, avait la faculté de parler la langue des hommes. Quand *dāv2 gāṃ san* se présenta avec l'animal, qui avait l'air décrépit et tenait à peine sur ses pattes, il fut l'objet de moqueries. Néanmoins, son taureau, après avoir rompu les grosses cordes qui le retenaient au timon, tant il était fort, fit avancer sans peine le char royal.

Connaissant, désormais, le bonheur et l'abondance, *dāv2 gāṃ san* déclara à sa femme qu'il voulait connaître ce qu'étaient le malheur et la misère. Le moine, à qui il soumit son idée, répondit que c'était simple. Il suffisait pour cela que mari et femme se lancent dans des injures et des disputes sans fin. Les conseils du moine furent suivis à la lettre et une situation intenable finit par prévaloir entre les deux époux. L'or, l'argent, les serviteurs et le bétail disparurent peu à peu pour laisser place à un dénuement total.

Le vieux moine, consulté une fois de plus, fit remarquer que le temps n'était plus à la plaisanterie et prêcha la réconciliation entre les deux époux. Toute dispute cessa. La vie reprit, comme jadis, dans l'observance des Préceptes et la distribution d'aumônes. Les richesses affluèrent et ils furent, à nouveau, servis par des esclaves.

COMMENTAIRES :

Le texte de *dāv2 gāṃ san*, tel qu'il est présenté ici, est surtout un code de conduite destiné à l'usage des époux. Il prêche, avant tout, la soumission de la femme au mari, considéré comme seigneur et maître. Il existe d'autres codes de conduite destinés tant aux hommes qu'aux jeunes filles et enfants (1). Ces codes se

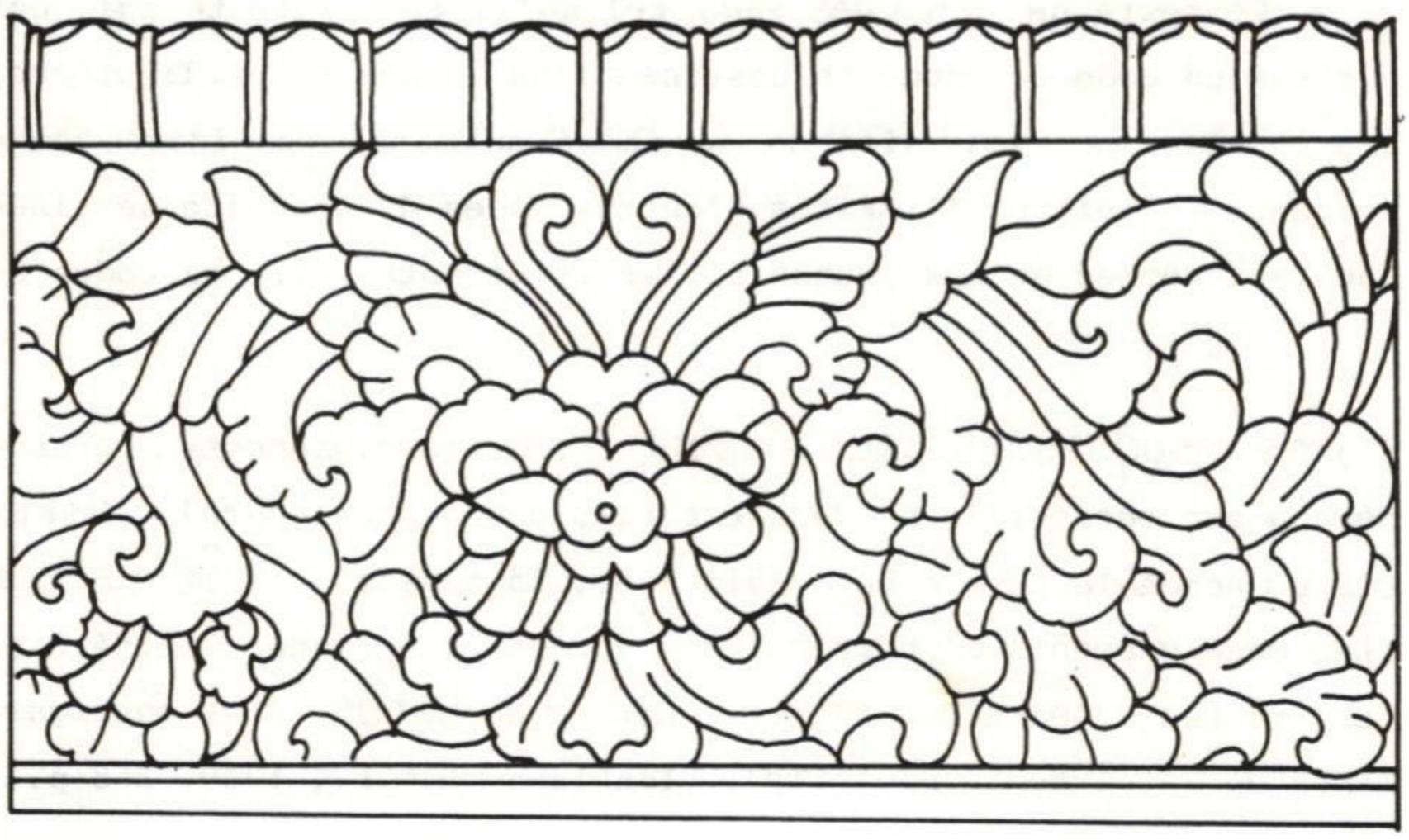
(1) *Cf.* ภาษปู่สอนหลานและหลานสอนปู่ *(Les enseignements du grand-père à son petit-fils et du petit-fils à son grand-père)*. Vientiane : Académie Royale Lao, 2513 E.B., 55 pages; อินทิยานสอนลูก *(Les enseignements d'indiyān à son enfant)*. Vientiane : Comité Littéraire Lao, 2508 E.B., 40 p.; ลัดสีโสมสอนลูกย่าว *(Les enseignements de lăt sī som à sa fille)*. Vientiane : B.N.L., 1969, 268 p.

retrouvent aussi au Cambodge où ils sont connus sous le nom de *cpāp'* ( ) (1). La version de *dāv2 gāṃ san*, donnée ici, diffère quelque peu des versions existant dans le Nord-Est de la Thailande, comme par exemple celles éditées par Phra Ariyanuwat et Charubut Ruangsuwan (2), auxquels il manque l'épisode du taureau. Ce dernier se retrouve, avec quelques variantes, dans un texte du Lan Na intitulé *"klāṃbrā2 ṅwa daṅ"* (L'Orphelin-Taureau d'or) (3). Si notre version, comme le souligne l'éditeur dans la préface de l'ouvrage, est connue et appréciée par les Lao, qui en font un modèle d'enseignement, c'est parce qu'elle est présentée, contrairement aux textes purement didactiques, sous forme de roman.

(1) *Cf* . S. Pou et P. Jenner, "Les cpāp' ou 'codes de conduite' khmers" in *B.E.F.E.O.* LXIV, 1977, p. 167-215, LXVI, 1979, p. 129-160 et LXX, 1981, p. 135-193.

(2) *Cf*. ท้าวคำสอน *(dāv2 gāṃ san)*. Mahasarakham, 2513 E.B., 26 p.; et ท้าวกำพร้าคำสอน *(dāv2 kāṃbrā2 gāṃ san)* in ของดีอีสาน *(Les chefs-d'oeuvre de la littérature Isan)*. Bangkok, 2520 E.B.

(3) Dans ce texte, le roi refuse de tenir sa promesse et fait subir d'autres épreuves au héros. On retrouve ce thème dans la majorité des textes où le héros est un orphelin. Voir, par exemple, ᩃᩣᩴᨻᩕᩣ᩶ᨲᩅᨦᩋᩢᩉᩁᩥᨲᩣ *(klāṃbrā2 ṅwa daṅ)*, ms yuan du S.R.I., catalogué sous le N° 78.005.01D.079-086.



18. dāv2 tāv rōēeaṅ (1)

Jadis, à Bārāṇasī, sous le règne de *kuslāt rājā*, deux frères seṭṭhi vivaient dans l'aisance grâce à leur fortune. L'aîné, qui s'appelait *daḥnŏnjai* , était doux et vertueux tandis que le cadet, *mūngot*, était orgueilleux et méchant. Marié depuis plusieurs années, *daḥnŏnjai* se plaignait de ne pas avoir d'héritier. Sa femme, la belle *suvănnaḥ bimbā*, ne vit d'autre moyen que d'implorer Indra. Le dieu exauça se demande en envoyant un bodhisatta prendre renaissance dans son sein. Au terme de sa grossesse, alors qu'elle était sur le point d'accoucher, *nāṅ suvănnaḥ bimbā*, à son grand désespoir, perdit son mari. *mūngot* , qui avait depuis lontemps les yeux rivés sur sa belle-soeur, la pressa de devenir sa femme. Se voyant débouté, il la roua de coups et la retint prisonnière. C'était le kamma qui voulait qu'il en soit ainsi. Peu de temps après, elle mit au monde un garçon beau comme un dessin appelé *tāv rōēeaṅ*, parce que né sous un ciel étoilé. En grandissant, l'enfant apprit de sa mère les vexations dont elle avait été l'objet et l'origine de leur misère, mais fut convaincu qu'il ne fallait pas pour autant en vouloir à l'oncle *mūngot*.

Un jour, pendant qu'il ramassait du bois dans la forêt, *tāv rōēeaṅ* fit une invocation aux divinités pour solliciter leur aide. Tout à coup, il vit ses forces décupler et égaler celles de sept éléphants réunis, ce qui lui permit de ramener une grande quantité de bois et d'en tirer un bénéfice appréciable. Impressionné par les prouesses de l'enfant, *mūngot* prit peur et se dit qu'une fois adulte, il ne manquerait pas de réclamer la fortune de son père qui lui revenait. A cette pensée, *mūngot* ordonna à ses hommes d'attraper son neveu et de le battre jusqu'au sang en espérant qu'il en mourrait, mais *tāv rōēeaṅ* fut sauvé par les voisins.

(1) La version de ທ້າວຄາວແຮ້ວ *(dāv2 tāv rōēeaṅ)* dont nous donnons ici un résumé a été éditée par la Lao Library Association en 1973. Elle compte 96 pages.

De retour au poulailler qui lui servait de demeure, *tāv rōeeaṅ* se dit que le seul moyen d'échapper à sa condition était de partir dans la forêt pour acquérir des connaissances dans les sciences magiques. Après quinze jours de pérégrinations, il rencontra un seṭṭhi qui se prit d'affection pour lui et le recueillit. Lorsque neuf années se furent écoulées, le seṭṭhi *kālaḥhŏk*, qui avait remarqué que son protégé était devenu un beau jeune homme, le maria à sa fille *nāṅ sāgan*. Le jeune couple vécut heureux et sans histoire.

A quelque temps de là, un batelier-marchand nommé *kondăn* fit escale dans le pays. La beauté de *nāṅ sāgan* qu'il vit se baigner dans le fleuve mit tous ses sens en éveil. Après s'être renseigné, il sut que la jeune femme avait déjà un mari. Qu'importe! Demandant à une vieille femme de lui servir d'entremetteuse, *kondăn* fit dire au seṭṭhi *kālaḥhŏk* qu'il était prêt à donner une grosse somme d'argent si *nāṅ sāgan* devenait son épouse. Alléché par l'offre du batelier, le seṭṭhi donna son accord. Il appela sa fille et déclara qu'il lui avait trouvé un nouvel époux, car *tāv rōeeaṅ*, un étranger à qui on ne connaissait aucun parent, était indigne d'elle. *nāṅ sāgan* avertit tout de suite son mari. Indigné par la conduite de son beau-père, *tāv rōeeaṅ* donna néanmoins à sa femme la possibilité de choisir entre le batelier et lui, mais *nāṅ sāgan* lui jura fidélité.

Pour éloigner son gendre et mettre son plan à exécution, le seṭṭhi l'envoya faire du commerce à l'étranger. *tāv rōeeaṅ* fut donc obligé de se séparer de sa femme. Bien que battue par son père, *nāṅ sāgan* refusa de céder à ses menaces et, pour éviter que le batelier ne la touche, se fit religieuse.

Le bateau dans lequel se trouvait *tāv rōeeaṅ* l'emmena sur une île lointaine d'où il envoya à sa femme un témoignage d'amour. Entre temps, *kondăn* le batelier voulut recevoir la main de *nāṅ sāgan*. Le seṭṭhi lui dit d'attendre qu'elle ait quitté la vie religieuse. Bien qu'on lui ait proposé une nouvelle femme et qu'il l'ait acceptée, le batelier essaya quand même, mais sans succès, de se saisir de *nāṅ sāgan*.

Sur son île située en plein milieu de l'océan, *tāv rōeeaṅ* aménagea un parc dont la beauté attira les divinités célestes

qui, de retour au ciel, offrirent à Indra, leur père, des fleurs qu'elles y avaient cueillies. Le dieu demanda alors à sa fille *nāṅ solŏt* si elle avait demandé l'autorisation au gardien avant de les cueillir, sinon il faudrait les rendre, car cela constituait un acte déméritoire. *nāṅ solŏt* redescendit sur terre pour chercher le gardien, mais, ne l'ayant pas trouvé, entra dans la cabane et prépara un repas à son intention. Comme le prodige se renouvelait tous les jours, *tāv rōeeaṅ* se cacha et, pendant que *nāṅ solŏt* était en train de cuisiner, il s'approcha doucement d'elle et la prit dans ses bras. De fil en aiguille, il apprit qu'elle était la fille d'Indra et comme elle demandait à rester avec lui, il l'embrassa sur la joue et l'enlaça.

Indra n'était pas heureux de voir sa fille tomber sous le pouvoir d'un homme. Prenant la forme d'un yakkha, il demanda à *tāv rōeeaṅ* de résoudre des énigmes sous peine d'être mangé. S'appuyant sur le dhamma, *tāv rōeeaṅ*, l'Omniscient, résolut une à une toutes les énigmes posées par le dieu. Satisfait des réponses reçues, le yakkha reprit sa forme première d'Indra. Le dieu apprit à l'homme que sa femme, *nāṅ sāgan* , pensait toujours à lui. Sur ces paroles, Indra fit apparaître un bateau rempli à ras bords de marchandises précieuses et enjoignit à *tāv rōeeaṅ* de rentrer retrouver son épouse tandis que lui-même et *nāṅ solŏt* regagneraient le ciel.

Après avoir été béni par Indra et les divinités, *tāv rōeeaṅ* leva l'ancre et partit. Au bout de dix jours, il arriva dans une cité où le roi était particulièrement cupide. S'étant aperçu que le navire était chargé d'or et de fines étoffes, il recourut à un stratagème pour se l'approprier : en pleine nuit il fit lâcher une tortue d'or dans le bateau et, au matin, accusa le jeune batelier de l'avoir volée.

Indignée par la malhonnêteté du roi, *nāṅ solŏt* descendit du ciel et prit place dans un magnifique bateau qu'elle accosta à un quai. Comme elle s'y attendait, le roi répéta le manège de la tortue d'or. Sans dire mot, elle jeta l'animal par-dessus bord et, le lendemain matin, s'opposa énergiquement à ce que le bateau soit fouillé. Avec sa suite de divinités célestes, elle se rendit au palais et proposa un marché au roi. Si on trouvait

la tortue dans le bateau, elle accepterait de devenir son esclave et lui remettrait tout ce qu'il voulait; dans le cas contraire, le roi lui cèderait son royaume. Croyant qu'il allait gagner, le roi accepta l'offre qui lui était proposée et ordonna à ses serviteurs de passer à l'action.

Le bateau eut beau être fouillé minutieusement, la tortue d'or resta introuvable. Le roi, ayant perdu son pari, se retrouva roturier et *nāṅ solŏt* prit sa place sur le trône. Devenue reine, elle fit libérer immédiatement *tāv rōeeaṅ*, après quoi elle l'invita à régner sur le pays. Voyant cela, Indra quitta sa céleste demeure et vint nouer les fils de coton (1) aux poignets des nouveaux mariés tout en leur souhaitant de connaître la prospérité et de régner avec justice.

Peu de temps après son avènement, *tāv rōeeaṅ* mit sur pied un important cortège comprenant un grand nombre de chevaux et d'éléphants pour aller retrouver sa première épouse et rendre visite à sa mère. Arrivé chez le seṭṭhi *kālaḥhŏk*, son beau-père, il somma celui-ci de lui indiquer où se trouvait *nāṅ sāgan* et apprit qu'elle s'était faite religieuse dans l'attente de son retour. L'émotion des retrouvailles fut si forte que mari et femme perdirent connaissance. Il fallut qu'une divinité verse une eau magique sur eux pour qu'ils reprennent leurs esprits. Suivi de ses deux femmes, qui s'entendaient à merveille, *tāv rōeeaṅ* continua son chemin pour se rendre chez sa mère. Lorsque le cortège eut atteint les environs de Bārāṇasī, il enleva tous ses ornements et se déguisa en mendiant. Ainsi accoutré, il essuya, en passant, les injures de son oncle *mūngot* avant de retrouver sa mère.

A la demande du roi de Bārāṇasī, *tāv rōeeaṅ* se rendit au palais et lui enseigna le dhamma. Imprégné de cet enseignement, le monarque abandonna la charge du royaume au prédicateur pour se livrer à l'austérité religieuse dans la forêt. *tāv rōeeaṅ* monta donc sur le trône de Bārāṇasī et sous son règne les habitants vécurent heureux.

(1) Allusion à la cérémonie de *sūi khvăn* (voir *supra*, p. 194-199).

Dix mois plus tard, *nāṅ sāgan* mit au monde un garçon à qui on donna le nom de *nŏncit*. Quand celui-ci eut sept ans, le roi *tāv roēeaṅ* , son père, voulut lui faire don du royaume. Mais l'enfant, estimant qu'il était encore trop jeune et trop ignorant, déclara qu'il lui fallait d'abord apprendre les sciences magiques. Sur ces paroles, il partit s'instruire chez un ermite dans la forêt.

Après sept ans d'absence, *nŏncit* retourna à Bārāṇasī et vit le pays assiégé par sept princes venus avec leurs armées. Grâce à ses connaissances, il provoqua une inondation qui fit périr hommes et bêtes, et les sept princes lui demandèrent grâce. Magnanime, il ressuscita tous ceux qui avaient été tués et leur fit un sermon sur le dhamma avant de les congédier. Le retour de leur fils fut une occasion pour *tāv roēeaṅ* et *nāṅ sāgan* de prendre congé des habitants et de se retirer dans la forêt. Après leur mort, ils renaquirent au ciel.

COMMENTAIRES :

Le roman *dāv2 tāv roēeaṅ* développe des thèmes qu'on retrouve dans la plupart des autres romans classiques, comme les multiples interventions d'Indra dans le monde des hommes, l'initiation d'un jeune prince aux sciences magiques par un ermite et le pardon accordé aux ennemis vaincus dans une bataille. Mais l'exemple d'un roi abandonnant la royauté pour se retirer dans la forêt montre qu'un roman peut servir à propager un thème bouddhique tel que celui du renoncement au pouvoir (1).

(1) *Cf*. "Mūgapakkha-jātaka (Les Epreuves de Temiya)" in *Choix de Jātaka* de G. Terral-Martini. Paris : Gallimard, 1958, p. 177 192.

19. dāv2 nŏk kaḥpā phōeeak (1)

Jadis, dans le grand royaume de Bārāṇasī, un roi vivait heureux entouré de ses deux reines et d'un grand nombre de dames d'atour. Le peuple vivait, lui aussi, dans le bonheur. Désireux d'avoir un héritier, le roi recommanda aux deux reines de faire une invocation aux divinités. Alerté par l'inconfort soudain de son trône, Indra jeta un regard sur la terre et vit les deux épouses du roi qui l'imploraient. Le dieu se dit qu'il n'était pas opportun de donner un fils à chacune des deux reines, car, une fois devenus grands, les deux princes ne manqueraient pas de s'entretuer pour s'emparer du royaume. Un seul fils suffirait. Indra réunit alors les devaputta et demanda que celui à qui il restait des actes déméritoires à expier descende sur terre. Un des devaputta, se sentant concerné, descendit se réincarner dans le sein de l'une des deux reines. Cette nuit-là, les reines *nāṅ sumā* et *nāṅ bimbā* firent toutes deux un rêve étrange. La première vit une étoile descendre vers les Trois Mondes; elle tendit la main pour s'en saisir, mais en vain. La seconde rêva qu'une étoile venait d'elle-même dans le creux de sa main. Au matin, les deux reines racontèrent leur rêve au roi qui manda aussitôt le devin. Après de savants calculs, celui-ci déclara que la reine *bimbā* allait bientôt avoir un fils.

Réjoui à l'idée de voir sa succession assurée, le roi rendit tous les jours visite à *nāṅ bimbā* , au grand mécontentement de la reine *sumā* qui, se sentant délaissée, chercha un moyen de se venger. Elle commença par soudoyer les gens du palais. Au lieu d'un garçon, la reine *bimbā* mit au monde un engoulevent blanc (2). Ce fut l'occasion inespérée pour la reine *sumā* d'écar-

(1) La version de ທ້າວນົກກະບາເຜືອກ *(dāv2 nŏk kaḥpā phōeeak)* dont nous donnons ici un résumé a été éditée par la Bibliothèque Nationale Lao en 1972. Elle compte 44 pages.

(2) *nŏk kaḥpā* désigne l'engoulevent blanc au plumage brun-roux. Le mot *phōeeak* signifie albinos ou blanc, ce qui explique que les éléphants albinos sont, dans les traductions courantes, assimilés à des éléphants blancs. La croyance populaire veut que la possession d'un animal albinos soit considérée comme de bon augure.

ter celle qui, à ses yeux, constituait une dangereuse rivale. Se précipitant au palais, elle mit le roi au courant de la situation et accusa l'accouchée d'avoir eu des relations coupables avec des animaux. Le premier geste du roi fut de convoquer le devin. Bien qu'ayant reconnu en l'oiseau un bodhisatta, le devin, corrompu par l'or et l'argent que lui avait fait remettre la reine *sumā*, déclara que la présence d'un tel animal ne manquerait pas d'attirer les malheurs sur le royaume et qu'il valait mieux éloigner la reine *bimbā*.

Chassée du palais, *nāṅ bimbā* pleura à chaudes larmes, mais se dit que ses mésaventures étaient sûrement la conséquence de son kamma. Elle prit le chemin de la forêt, son enfant *dāv2 kaḥpā* dans les bras. Là, elle rencontra un couple de vieux jardiniers qui veillaient sur le parc du roi de *mōeeaṅ sēn*. Elle leur raconta son histoire et leur demanda asile. Les jardiniers éprouvèrent une grande pitié pour *nāṅ bimbā* et la considérèrent désormais comme leur propre fille. *dāv2 kaḥpā*, qui était capable de parler tout comme un être humain, eut bientôt quinze ans, l'âge où les jeunes gens commencent à s'éveiller aux sentiments de la nature.

Le roi de *mōeeaṅ sēn* vint se promener ce jour-là dans le parc en compagnie de sa fille. La beauté de la princesse *nāṅ pwa khai* ravit tant *dāv2 kaḥpā* qu'il désira la prendre pour épouse. De branche en branche, il la suivit pour épier ses moindres mouvements et se retrouva à côté de sa mère *nāṅ bimbā* lorsque la princesse entra dans la cabane des vieux jardiniers. *nāṅ bimbā* présenta une coupe de gâteaux à la princesse, mais celle-ci n'avait d'yeux que pour le bel oiseau dont elle ne put s'empêcher de caresser le plumage. *dāv2 kaḥpā* était au comble de la joie et son émotion était partagée par la princesse qui demanda à l'emmener avec elle au palais. *nāṅ bimbā* s'y opposa et déclara qu'elle ne voulait en aucune façon se séparer de son fils. Etonnée d'apprendre qu'un oiseau pouvait être l'enfant d'un être humain, la princesse se fit raconter l'histoire et sut ainsi la vérité. Cela ne lui ôta pas pour autant le désir de s'approprier le Bourgeon-du-Bouddha. De retour au palais, elle pria son père d'envoyer les dignitaires demander encore une fois l'engoulevent blanc à *nāṅ bimbā* . La peur de la colère

royale fit que la mère consentit à laisser partir son fils.

Plusieurs mois passèrent puis, un soir *dāv2 kaḥpā* se transforma en un jeune homme beau comme Brahma. Il s'introduisit dans la chambre de *nāṅ pwa khai* qui dormait profondément et la réveilla doucement. Elle lui enjoignit de quitter immédiatement les lieux. Le jeune homme, tout en caressant la princesse, la supplia de se donner à lui, ne serait-ce qu'une seule fois. Tout en parlant, *dāv2 kaḥpā* étreignit la jeune fille et la serra bien fort contre lui. La princesse qui, en vérité, appréciait cela, se laissa alors embrasser.

Au matin, le jeune Bodhisatta reprit sa forme d'oiseau. Quelque temps après, le teint de la princesse se mit à flétrir et à jaunir. C'est ainsi que le roi apprit qu'elle était enceinte. Il ordonna aussitôt à ses hommes de surprendre l'amant de sa fille et de le lui amener. Ce fut en vain, car, à part l'engoulevent, il n'y avait aucun élément masculin dans la chambre de la princesse. Au terme de sa grossesse, *nāṅ pwa khai* mit au monde un garçon. Le roi fit crier à coups de gong à travers son royaume que le père de l'enfant se manifeste. Lorsque *dāv2 kaḥpā* se présenta devant lui, le monarque entra dans une grande colère et chassa sa fille du royaume. La princesse, emportant avec elle *dāv2 kaḥpā*, se réfugia chez la vieille gardienne du parc.

Un soir, alors qu'elles revenaient de la forêt, les deux femmes s'aperçurent que la cabane avait été nettoyée et qu'un bon repas les attendait. Comme le prodige se renouvelait tous les jours, elles se cachèrent afin d'en connaître la cause et surprirent *dāv2 kaḥpā* . *nāṅ bimbā* prit son fils dans ses bras pour l'embrasser et l'oiseau se métamorphosa en un beau jeune homme. *nāṅ pwa khai* reconnut tout de suite son amant. La famille de *dāv2 kaḥpā* vécut dès lors dans le bonheur.

Il n'en allait pas de même pour le roi qui, attaqué de tous les côtés, déplorait que personne ne soit capable de l'aider à bouter les envahisseurs hors du royaume. Prenant l'apparence d'un simple sujet, *dāv2 kaḥpā* se présenta devant le roi et, d'une seule flèche, anéantit tous les ennemis. Prié de monter sur le trône, le jeune héros récusa l'offre qui lui était faite

en arguant qu'il n'avait jusqu'ici que trop profité des bienfaits du roi.

Sachant que son mari avait remporté la victoire, *nāṅ pwa khai* courut au palais pour le retrouver et aussi pour se prosterner devant son père. Le monarque fut mis hors de lui par la vue de sa fille et pria celle-ci de déguerpir le plus vite possible. *dāv2 kaḥpā* pressa sa femme d'obéir, lui disant qu'il la retrouverait plus tard. Le roi réalisa alors qu'il était en présence de son gendre *dāv2 kaḥpā*. Sur son ordre, les dignitaires firent les préparatifs pour le retour de la princesse accompagnée de *nāṅ bimbā* et de la vieille gardienne du parc. Ainsi débuta le règne de *dāv2 kaḥpā*, qui fut des plus heureux.

COMMENTAIRES :

L'histoire de *dāv2 nŏk kaḥpā phōeeak* présente des similitudes avec un certain nombre de romans yuan et lao, comme par exemple *hŏṅ hin* (1) et *nāṅ Tēṅ an1*, où la reine est accusée de zoophilie et chassée pour cela du palais. La différence entre ces textes vient de ce qu'ici la reine donne vraiment naissance à un animal, alors que dans les deux autres récits mentionnés les reines accouchent d'enfants qui sont subrepticement remplacés dans un cas par un chiot et dans l'autre par un petit crocodile.

(1) *Cf.* ꪣꪣ , ms yuan du Fonds A.P.

20. byā găngāk (1)

Le Bodhisatta, qui vivait heureux entouré de cent mille nymphes célestes, manifesta le désir de renaître sur terre. Il entra dans le sein de la reine d'*indaḥPătthā naḥgan* et celle-ci donna naissance, au terme de sa grossesse, à un crapaud dont la peau brillait comme l'or. Tout heureux, le roi *byā ēk* plaça l'enfant-crapaud dans un berceau d'or et, juste à ce moment-là, le tonnerre se mit à gronder, la terre à trembler et les vagues à agiter l'océan, provoquant la panique parmi les nāga. De tels présages signifiaient que le nouveau-né avait beaucoup de mérites. Parvenu à l'âge de vingt ans, le jeune prince demanda à son père de lui trouver une épouse. Le roi fit remarquer à son fils qu'il n'était qu'un crapaud et que cela n'était pas convenable. Qu'il attende de devenir un être humain pour réaliser son désir.

Dépité, le jeune *găngāk* fit une invocation à Indra. Le dieu descendit sur terre et réalisa les voeux du Bodhisatta en faisant surgir un palais d'or et de pierres précieuses. Puis il se rendit dans l'Uttarakurudvīpa* et ramena une princesse qu'il plaça aux côtés de *găngāk* . A son réveil, ce dernier constata avec plaisir que le dieu avait réalisé tous ses désirs. Il quitta alors sa peau de crapaud et devint un homme d'une beauté éclatante, comparable à un portrait d'Indra. Prenant la princesse dans ses bras, il l'embrassa et s'unit à elle.

Au matin, les habitants virent un palais resplendissant qui se dressait au milieu de l'esplanade royale et dont le toit touchait les nuages. Devinant ce qui s'était passé, le roi se rendit au palais divin et, après avoir traversé des portes larges de 500 brasses sur lesquelles étaient gravées des images de devaputta, de nymphes célestes, de nāga et de garuḍa, vit son

(1) La version de ພຍາຄັ້ງຄາກ *(byā găngāk)* dont nous donnons ici un résumé a été éditée en 1970 par la Bibliothèque Nationale Lao. Elle compte 123 pages.

fils à côté d'une ravissante jeune femme. *găngāk* embrassa son père, l'invita à prendre place sur le trône de joyaux et lui présenta son épouse tout en expliquant qu'ils étaient mari et femme parce qu'ils avaient accompli, ensemble, des actes méritoires pendant leurs vies antérieures.

Après les présentations d'usage, *găngāk* procéda à la distribution d'aumônes. Le roi déclara alors qu'il donnait le trône à son fils et ordonna que l'on fasse les préparatifs pour le sacre. Le moment faste venu, Indra descendit sur terre et remit à *găngāk* un sabre et un arc magiques. Les quatre gardiens de l'univers* mirent à sa disposition une roue de joyaux qui pouvait, en un instant, l'emmener où il désirait. Le roi des nāga lui remit sept sortes de pierres précieuses. Vessavana* lui offrit 84.000 coupes contenant de l'eau lustrale et 84.000 éléphants blancs tandis qu'Īśvara lui donna 10.000 parasols blancs*. Dès lors, *găngāk* régna dans l'observance des Préceptes et ses sujets, s'abritant sous ses innombrables mérites, vécurent heureux.

Mécontent de voir tout le monde, y compris les yakkha et les *phī*, le délaisser pour honorer *găngāk*, *byā thēn** provoqua une sécheresse qui dura sept ans. Informé de l'attitude de *byā thēn*, *găngāk* se dit que le seul moyen de l'obliger à faire tomber la pluie sur terre était de lui livrer bataille et de le soumettre. Avec l'aide des nāga, des garuḍa, des *phī* et d'animaux de toutes sortes, *găngāk*, monté sur un éléphant blanc, prit la tête de son armée et tira une flèche en direction du royaume des *thēn**. Voyant ce qui se passait, *byā thēn* résolut de faire face à l'ennemi et le combat s'engagea, d'abord par animaux interposés, puis par l'emploi d'armes magiques et de mantra. Ensuite, il y eut un combat singulier entre *găngāk* et *byā thēn* qui se retrouva ficelé par un lasso lancé par le roi des nāga. *găngāk* signifia aux dignitaires que son intention n'était pas de s'emparer du royaume des *thēn*, mais de leur donner une leçon, car ils ne respectaient pas les us et coutumes les contraignant à faire tomber les pluies à la saison voulue. Les dignitaires s'étant soumis, *găngāk* fit relâcher *byā thēn* tout en lui enseignant le dhamma et en l'exhortant à laisser tomber la pluie de sorte que le riz atteigne, désormais, "la taille d'un palmier à sucre*". Après avoir écouté l'enseignement de

gănngāk, *byā thēn* organisa un *pāsī* en son honneur.

Après trois mois passés chez les *thēn*, *gănngāk* retourna dans son royaume et expliqua à *byā ēk*, son père, comment il avait vaincu les *thēn* et l'assura que désormais le riz pousserait en abondance. *gănngāk* le Bodhirāja régna dans l'observance des Préceptes et de la distribution d'aumônes jusqu'à l'âge de cent mille ans. A sa mort, Indra envoya un char royal escorté de devaputta pour l'emmener au ciel ainsi que son épouse.

COMMENTAIRES :

La version lao donnée ici est, à quelques détails près, identique aux versions yuan et khoeun (1). Par contre, elle présente des différences avec celles du Nord-Est de la Thailande (2). Dans ces dernières, *gănngāk* naît, non pas sous la forme d'un crapaud, mais sous celle d'un garçon très laid. Ce n'est qu'après avoir expié ses actes déméritoires qu'il est transformé en beau jeune homme. Notons que les textes se rapportant à *gănngāk* peuvent, à l'occasion, servir de sermon. Le sermon de *gănngāk* ne se lit généralement que durant les années de sécheresse. A l'instar du lancement des fusées et de la procession de la chatte *(hēl nāṅ mēv)* qui visent à faire tomber la pluie, *gănngāk*, à lui seul, peut la faire tomber, sans doute parce qu'il a vaincu les *thēn* (3). Ainsi le veut la tradition populaire.

(1) *Cf.* ᨻᩕᩣᨣᩣᨶᨣᩣᨠ *(bryā GāṅGāk)*, ms yuan du S.R.I., catalogué sous le N° 78.015.01D.087-9; et ᩈᩩᩅᨱ᩠ᨱᨣᩣᨶᨣᩣᨠ *(suvṇṇ GāṅGāk)*, ms khoeun, Fonds A.P. Les seules différences notables entre les trois versions tournent autour du songe fait par la reine avant que *gănngāk* ne prenne naissance dans son sein. Dans la version lao, la reine rêve que le soleil entre dans sa bouche et qu'elle l'avale. Dans la version yuan, elle voit un nāga se battre avec le soleil qu'elle attrape et garde dans ses mains. Dans la version khoeun, ce n'est pas le soleil, mais la lune qu'elle avale.

(2) *Cf.* จารุวรรณ ธรรมวัตร (Charuwan Dhammawat), ลักษณะวรรณกรรมอีสาน *(Les caractéristiques de la littérature Isan)*. Mahasarakham : Université Sri Nakarin Wirot, 2511 E.B., p. 157-160; et ธวัช ปุณโณทก (Thawat Punnodok), วรรณกรรมอีสาน *(La littérature Isan)*. Bangkok : Odeon Store, 2522 E.B., p. 237.

(3) *Cf.* C. Archaimbault, "Rites pour l'obtention de la pluie à Luang Prabang" in *B.S.E.I.*, XLIII-3, 1968, p. 199-217.

21. dāv2 Tau1 gāṃ (1)

Jadis, une jeune fille alla à la pêche et attrapa une tortue. Griffée au ventre par l'animal qui se débattait de toutes ses forces, elle lâcha sa prise qui retomba à l'eau. A quelque temps de là, elle devint enceinte et accoucha d'une tortue d'or.

En grandissant, l'enfant-tortue, appelé *dāv2 Tau1 gāṃ*, se révéla bon musicien, jouant à merveille du khène et du violon, et génial agriculteur, faisant pousser des concombres d'or et d'argent. Ayant offert ces concombres au roi, il obtint la main de *nāṅ kaisan*, la fille cadette du monarque, au grand mécontentement des sept princes étrangers qui l'avaient demandée en mariage. Grâce aux termites qu'il changea en soldats, il réussit à soumettre les sept princes et son exploit émerveilla la population qui lui voua dès lors un culte digne d'une divinité.

Les années passèrent et l'idée vint à *dāv2 Tau1 gāṃ* de mettre les sentiments de sa femme à l'épreuve. Sortant de sa carapace de tortue, il se changea en un jeune homme beau comme Indra et fit semblant de faire des avances à son épouse, qui les repoussa avec fermeté. Réintégrant sa carapace, il revint ensuite vers elle et, l'ayant accusée d'infidélité, la battit jusqu'au sang et la chassa. La pauvre femme partit sans demander son reste, mais, flairant une ruse, revint sur ses pas et trouva son mari endormi à côté d'une carapace vide qu'elle jeta aussitôt dans le feu. Libéré à jamais de sa condition animale, le héros, accompagné de son épouse, fit une entrée triomphale dans le royaume de son beau-père.

Le roi remit alors à *dāv2 Tau1 gāṃ*, son gendre, le sabre royal et le fit monter sur le trône sous les acclamations des dieux et des quatre gardiens de l'univers. Les six soeurs aînées de *nāṅ kaisan* voulurent imiter leur cadette et allèrent acheter

(1) La version de ທ້າວເຕົ່າຄຳ *(dāv2 Tau1 gāṃ)* dont nous donnons ici un résumé a été éditée en 1968 par la Bibliothèque nationale Lao. Elle compte 26 pages.

des tortues pour les élever. Elles furent cruellement mordues par ces tortues à qui elles donnaient leurs seins à téter. L'histoire se termine par un sermon du Bodhisatta recommandant à son auditoire d'être bienveillant envers les êtres vivants et de prendre refuge dans les Trois Joyaux bouddhiques.

COMMENTAIRES :

Le récit de *dāv2 Tau1 gaṃ* donné ici est présenté sous forme de jātaka, mais ne correspond ni aux deux Suvaṇṇakacchapa Jātaka du Paññāsajātaka siamois (1) ni au *tau1 Gāṃ jāḍǒk* (2) ni au conte recueilli par P. Lévy (3). En effet, dans le premier Suvaṇṇakacchapa Jātaka siamois, la tortue sauve 500 bateliers-marchands et leur offre sa chair en nourriture. Dans le deuxième, elle persuade un vieux couple de ne recueillir, lors d'une inondation, que des animaux (tigres, serpents et singes) et non des hommes. Ignorant ces conseils, le couple porte secours à un ministre du roi qui les trahit par la suite. Les récits donnés par le *tau1 Gāṃ jāḍǒk* et par P. Lévy correspondent *grosso modo* au deuxième Suvaṇṇakacchapa Jātaka (4), mais ne présentent aucune similitude avec notre texte. Celui donné par Prakong Nimmanhemind (5)

(1) *Cf*. PJS, I., N° 43, p. 807-814; et II., N° 55, p. 410-446. Dans la liste des différents recueils du Paññāsajātaka donnée par L. Finot (*op. cit.*, p. 48), le Suvaṇṇakacchapa Jātaka ne figure pas dans le PJL, mais dans le PJC sous le N° 44.

(2) *Cf*. ตัวเต่าทองกับฤาษี *(tau1 Gāṃ jāḍǒk)*, ms yuan du S.R.I., catalogué sous le N° 78.016.01D.019-019.

(3) *Cf*. "La tortue d'or" in *France-Asie* 118-119, 1956, p. 1084-1086.

(4) Dans l'analyse faite sur le premier Suvaṇṇakacchapa Jātaka, Dorothy Fickle *(An historical and structure study of the Paññāsa Jātaka*. University of Pennsylvania : thèse, p. 52-53) note qu'il a probablement été inspiré par l'Avadānakalpalatā (voir aussi E. Chavannes, *Cinq cents contes et apologues*. Paris : Adrien Maisonneuve, 1962, III., p. 29). En outre, il existe trois autres Kacchapa Jātaka figurant dans le recueil traditionnel (N° 178, 215 et 273), mais aucun de ces trois jātaka ne donne un récit similaire à celui du jātaka analysé par D. Fickle.

(5) Cf. ประคอง นิมมานเหมินท์ (Prakong Nimmanhemind), คำวซอเรื่องนางอุทธลา หรือเรื่องเต่าน้อยอองคำ in ลักษณะวรรณกรรมภาคเหนือ *(Les caractéristiques de la littérature du Nord [de la Thailande])*. Bangkok, 2517 E.B., p. 186-189.

relate que la tortue, réincarnation d'une épouse principale, est mangée par la fille de l'épouse de second rang. Cette dernière histoire, qui est originaire du Lan Na, rappelle d'une manière frappante l'histoire de *Pā pū1 daṅ* (le gobie d'or), la tortue tenant le rôle joué par le gobie. Il est difficile de savoir lequel de ces innombrables récits est l'original, à supposer qu'ils ont une origine commune.

22. dāv2 gătdaṇnām (1)

Jadis, dans le royaume de *sīsaḳket* (2), vivait une pauvre veuve qui excellait dans l'art de tisser de belles étoffes. Elle travaillait aussi une rizière que, par compassion, lui avaient donnée les habitants. Voyant qu'elle était seule à planter le riz, Indra descendit sur terre sous la forme d'un éléphant blanc, traça avec ses pattes un sillon dans le champ, et y déposa son urine. De retour au ciel, il demanda à un devaputta de prendre renaissance sur terre et de se réincarner dans le sein de la veuve. Celle-ci, lors d'une visite qu'elle fit à son bout de rizière, étancha sa soif en buvant le divin liquide. A quelque temps de là, elle devint enceinte et donna naissance à un garçon appelé *gătdaḳnām*.

A l'âge de sept ans, l'enfant questionna sa mère sur ses origines. Celle-ci lui répondit que son père était un éléphant blanc. Le garçon se rendit aussitôt à la rizière pour voir le

(1) La version de ท้าวอัดทะมาม *(dāv2 gătdaḳnām)* dont nous donnons ici un résumé a été éditée en 1970 par la Bibliothèque Nationale Lao. Elle compte 132 pages.

(2) Ville située dans le Nord-Est de l'actuelle Thailande, non loin des frontières lao et cambodgienne.

fameux sillon, mais toute trace avait disparu. Accompagné de sa mère, il s'enfonça dans la forêt à la recherche d'empreintes qu'aurait pu laisser son père et se trouva face à une yakkhinī qui se lança sur lui et sa mère, dans l'intention de les manger. Grâce au sabre royal qu'il tenait à la main, il mit l'ogresse à la raison. Cette dernière lui donna, pour prix de sa mansuétude, une grande quantité d'or ainsi qu'une gargoulette contenant une eau de jouvence. A partir de ce moment-là, sa mère ne fut plus obligée de travailler dans les champs et, grâce au fameux élixir, recouvra le teint pur et frais qu'elle avait à quatorze ans.

Impressionné par la puissance de l'enfant prodige, le roi de *sīsaḥket* lui donna le royaume. Le Bodhisatta *gătdaḥnām*, qui n'en demandait pas tant, lui offrit à son tour sa mère et demanda qu'elle soit élevée au rang de Première Reine. Sa mère vivant heureuse au palais, il partit à la recherche de son père.

En chemin, *gătdaḥnām* vainquit deux garçons doués d'une grande force et en fit ses fidèles compagnons de route. Ces deux compagnons furent tués par une *phī phet* (preta*) appelée *cināy*. Il les ressuscita et, grâce à son eau de jouvence, les rendit aussi beaux que des images exécutées par Indra. Après avoir rencontré une autre *phī phet* à qui il tordit la jambe, *gătdaḥnām* vainquit un couple de yakkha qui voulaient le dévorer et reçut en cadeau un bâton magique. Ce bâton avait la faculté de tuer ou de ressusciter les gens, selon le bout que l'on pointait sur eux.

Continuant leur route, *gătdaḥnām* et ses deux compagnons arrivèrent dans une ville où ils ne trouvèrent âme qui vive. Ils aperçurent, à l'entrée d'un monastère, un grand tambour et le frappèrent. Une voix féminine se fit entendre. D'un coup de sabre, *gătdaḥnām* fendit le tambour et délivra la princesse qui y avait été enfermée. Elle lui apprit alors qu'elle était la seule survivante d'un carnage causé par des serpents envoyés sur terre par *byā thēn* et que ces reptiles apparaissaient dès qu'ils voyaient de la fumée. *gătdaḥnām* alluma un feu, pointa son bâton magique vers les serpents lorsqu'ils apparurent et les tua tous.

L'exploit du Bodhisatta fut salué par les divinités du monde céleste. Pinçant alors une des cordes de sa vīṇa* magique, il fit surgir un fleuve qui emporta les serpents tués et les rassembla dans un endroit connu maintenant sous le nom de *bū hå bū Roṅ*. Pointant ensuite son bâton magique sur les ossements épars, il ressuscita tous les morts, y compris les animaux. Revenus à la vie, le roi et la reine donnèrent leur fille *nāṅ gāṃ kaṅ* au héros et le placèrent sur le trône.

Après un mois de règne, *gătdaḥnām* le Bodhisatta prit congé de sa femme et de ses concubines et partit de nouveau à l'aventure avec ses deux compagnons. Il arriva cette fois dans la cité de *hŏṅsāvaḥtī* (1) qui était devenue déserte, car tous ses habitants avaient été dévorés par des aigles. Il délivra la princesse *nāṅ gāṃ say2* qui s'était cachée dans une colonne du palais, tua les aigles et ressuscita les morts. Les cadavres des rapaces entassés pêle-mêle donnèrent naissance à une montagne connue de nos jours sous le nom de *tay Ruṅ2 Rēṅ2* (colline des aigles et des vautours). Porté sur le trône, *gătdaḥnām* quitta *hŏṅsāvaḥtī* peu de temps après et poursuivit sa recherche du père inconnu.

Ses pérégrinations le menèrent, cette fois-ci, à *cāṃPā* où il se lia à la fille d'un seṭṭhi qui lui donna un fils nommé *gătdaḥnek*. Dans cette cité, il apprit une histoire pour le moins curieuse : le roi, lors d'une chasse dans la forêt, avait été capturé par une yakkhinī. Alors qu'il était sur le point d'être dévoré, le roi avait proposé à l'ogresse de le laisser partir, lui promettant, en échange, un être humain à manger tous les jours. Relâché par la yakkhinī, le roi rentra au palais. Fidèle à sa promesse, il sacrifia un à un les criminels de son royaume jusqu'au jour où les prisons furent vidées de leurs détenus. Le roi, répugnant à faire mourir un innocent à sa place, résolut de s'offrir en pâture à l'ogresse. Sa fille, *nāṅ sītā* , demanda alors à prendre sa place et se rendit dans le pavillon où la yakkhinī avait coutume de venir manger les prisonniers sacrifiés.

(1) *hŏṅsāvaḥtī* ou Haṃsāvatī désigne l'ancien royaume de Pegu (Birmanie).

Sachant ceḷa, *gătdaḥnām* le Bodhirāja se rendit au pavillon et délivra la princesse. Lorsque survint la yakkhinī, il la tua et lança son corps au loin. Le cadavre de l'ogresse tomba en bordure d'un lac connu aujourd'hui sous le nom de *hnaṅ sē* (1). Se retrouvant seul avec la princesse, le héros l'embrassa et, avant de la quitter, lui donna la moitié d'une pièce d'étoffe. Il reçut, en échange, la bague qu'elle portait au doigt.

Le cadavre ensanglanté de la yakkhinī fut aperçu par un palefrenier qui courut au palais informer le roi qu'il avait tué l'ogresse de ses propres mains. Ayant appris par les dignitaires que sa fille était encore vivante, le roi crut aux dires du palefrenier et lui donna en récompense mille pièces d'or. Peu de temps après, *nāṅ sītā* expliqua à son père qu'elle avait été sauvée par un bodhisatta et lui en montra la preuve matérielle. Le roi envoya, alors, des messagers proclamer que celui qui lui apporterait l'autre moitié de la pièce d'étoffe recevrait la main de sa fille et monterait sur le trône.

Affluant de toutes les régions du royaume, les prétendants se rendirent au palais, mais aucun d'eux n'avait le tissu approprié. Apprenant qu'un jeune homme, qui avait trouvé asile chez une vieille jardinière, ne s'était pas encore présenté, le roi l'envoya chercher. *gătdaḥnām* se présenta au palais et, comme son vêtement correspondait, de par les franges, à la pièce donnée à la princesse, le roi le maria à sa fille et lui donna son trône. Sous le règne du nouveau roi, les épidémies et les dangers disparurent dans tout le royaume de *cāṃPā*.

Après quelques années de règne, au cours desquelles il eut à repousser l'attaque de deux rois étrangers qui voulaient s'emparer de *nāṅ sītā*, *gătdaḥnām* repartit à la recherche de son père. Jetant un regard sur la terre, Indra vit que le Bodhisatta le cherchait. Il descendit du svarga et se manifesta à *gătdaḥnām* sous la forme d'un éléphant blanc dont les empreintes étaient semblables à celles décrites jadis par sa mère. Le héros recon-

(1) *hnaṅ sē* (*hnaṅ* ayant le sens de lac) est employé dans les ouvrages d'histoire lao pour désigner l'ancien royaume du Nan Chao situé dans le Yunnan actuel.

nut son père. Celui-ci lui fit savoir, alors, qu'il était très âgé et qu'il allait mourir le jour-même. Il lui recommanda de recueillir ses défenses qui étaient douées de pouvoirs magiques. En effet, il suffisait d'y introduire du sable pour que l'or et l'argent coulent en abondance ou des feuilles de tamarinier pour faire apparaître des abeilles et des guêpes afin de disperser les ennemis. Ces défenses pouvaient aussi se transformer en bateau ou en engin volant. Ayant dit cela, l'éléphant mourut pour renaître au ciel.

Après les obsèques de son père, *gătdaḥnām* , grâce aux défenses, s'élança dans les airs et arriva à Takkasilā. Mais il ne descendit pas pour autant sur terre, préférant demeurer suspendu dans le ciel, ce qui mécontenta beaucoup le roi de cette cité qui considérait cela comme un mauvais augure *(kālaḥkhinī)*. Le roi fit tout pour chasser l'intrus, mais ce fut peine perdue. Ses hommes encerclèrent *gătdaḥnām* et celui-ci riposta en envoyant ses abeilles les piquer de leurs dards brûlants. Tout honteux, le roi se réfugia dans son palais et enjoignit à ses troupes de présenter une coupe de fleurs à l'étranger en signe de soumission. *gătdaḥnām* accepta le pacte d'amitié proposé par le monarque et s'installa dans un palais.

Le roi, ayant demandé à *gătdaḥnām* d'où il tenait ses pouvoirs magiques, apprit que c'était grâce à son bâton. Il persuada le héros de lui prêter son arme et en profita pour le tuer. Il garda ensuite la précieuse arme magique, ainsi que les défenses, dans un endroit sûr et fit jeter le cadavre de *gătdaḥnām* en dehors de la ville. La tombe du héros, sur laquelle apparut un trône de joyaux, devint un sanctuaire où se rendaient les malades priant pour leur guérison.

A *cāṃPā*, ne voyant pas revenir son mari, *nāṅ sītā* demanda à ses fils, *gătdaḥnek* et *gătdaḥcăn* , de partir à la recherche de leur père. Bien que le devin lui eût confirmé que son père était mort, *gătdaḥcăn* , mû par la piété filiale, prit néanmoins la route. Une première étape l'emmena dans une forêt où il rencontra un ermite qui lui indiqua le chemin de Takkasilā.

Cette nuit-là, le roi de Takkasilā eut un sommeil agité. Il manda un devin pour qu'il lui en explique la cause et, alors

que celui-ci était absorbé dans ses calculs, *gătdaḥcăn* arriva sur les lieux. Une bataille sanglante opposa le jeune homme aux soldats du roi puis au roi lui-même qui finit par être tué. Les dignitaires du royaume se prosternèrent devant le vainqueur et lui offrirent le trône. *gătdaḥcăn* leur expliqua que si le roi avait payé de sa vie, c'était à cause de sa cupidité et de sa méchanceté.

Devenu roi, *gătdaḥcăn* régna dans l'observance des Préceptes et pratiqua la distribution d'aumônes. Un jour, lors d'une promenade, il aperçut le trône de joyaux et se fit expliquer l'histoire par le détail. Ayant choisi un jour faste, il ordonna à un vieux dignitaire de lui remettre le bâton magique qui avait appartenu à son père et se rendit devant le trône. Il se prosterna et fit une invocation à Indra, émettant le voeu que son père revienne à la vie. A cet instant, *gătdaḥnām* le Bodhisatta renaquit de ses cendres et, ayant regagné le palais, fit apparaître, grâce aux défenses d'éléphants, des richesses en abondance qu'il distribua en aumône.

Sur les conseils de son père qui avait choisi de rester à Takkasilā, le jeune *gătdaḥcăn* retourna à *cāmPā* par la voie des airs, grâce aux défenses d'éléphants. A la vue des défenses magiques, *gătdaḥnek* , son aîné, exigea qu'il les lui donne. *gătdaḥcăn* refusa, arguant que son frère ne s'était pas donné la peine de l'accompagner. Les deux frères en vinrent à se battre à coups de sabre. Les deux défenses ne prirent parti ni pour l'un ni pour l'autre. Les frères ennemis firent apparaître tour à tour des nāga puis des millions d'éléphants qui se battirent entre eux dans un vacarme étourdissant. Leurs cadavres emplirent une forêt de santal, site sur lequel fut bâtie, plus tard, la ville de Vientiane *(vyṅ căn)* (1). La lutte fratricide ne cessant pas pour autant, Indra envoya Vissukamma pour l'arrêter, mais en vain. Le devaputta provoqua alors un vent "de rasoirs et de sabres" qui décapita *gătdaḥnek* . Ce vent est actuellement connu sous le nom de *lŏm hwa kut* (2). La tête du mort roula vers le

(1) *căn* : du pâli candana : l'arbre (ou le bois) de santal.

(2) Litt. : "vent (aux) têtes tranchées". Cette périphrase désigne ordinairement un tourbillon.

le bas de la montagne et se transforma en un nāga doté d'une bouche gigantesque appelé *mukhābăt*. Le nāga partit aussitôt à la recherche de l'eau en rampant, ce qui explique que la rivière porte le nom de *mē1 naṃ2 gān* (1). Le sang qui baigna la montagne donna à celle-ci le nom de *khau nāṃ2 gă̈n1* (2). Quant au corps, tombant d'une falaise, il se métamorphosa en un nāga qui fut appelé *să̈nkhāraḥmāt*. Le point de chute fut appelé *hlŏm leī̈y kēn1 dāv2* (3), nom qui a subsisté jusqu'à nos jours.

Quant à *gătdaḥcăn*, il lutta vaillamment contre le vent meurtrier. Vissukamma descendit à terre, le prit dans ses bras et l'emmena au ciel Tāvatiṃsa. Indra ordonna alors aux devaputta de conduire le jeune héros à *cāṃPā* après lui avoir fait revêtir les habits royaux. Les divinités devancèrent le héros pour demander aux habitants de la cité de la décorer afin de recevoir dignement *gătdaḥcăn* qui allait y être sacré cakkavattin*. Le moment faste venu, Indra quitta sa céleste demeure et vint lui-même sacrer le nouveau roi en l'aspergeant d'eau lustrale. Quant à *nā̈n sītā*, elle rejoignit son mari *gătdaḥnām* à Takkasilā. Ils régnèrent conformément aux dix règles de conduite royale et, à leur mort, renaquirent au ciel Tāvatiṃsa.

COMMENTAIRES :

Le roman *dāv2 gătdaḥnām* est parfois assimilé à un roman historique, notamment par Maha Khamphoun Philavong qui donne le sous-titre suivant à son édition de ce texte : "Poème se rapportant à l'histoire du Pays Lao et des pays voisins" (4). Il est

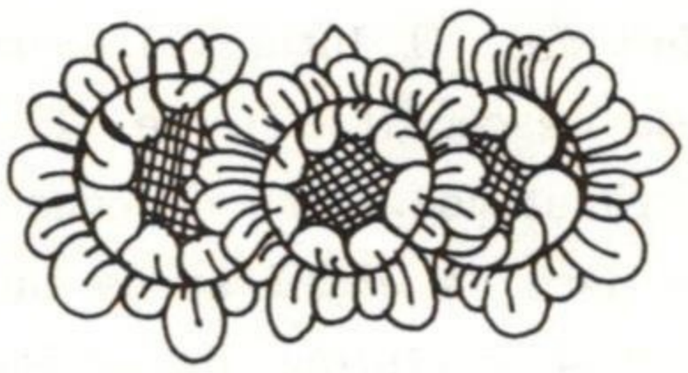
(1) *gān* signifie ramper et *mē1 nāṃ2 gān* est le nom d'une rivière de Luang Prabang.

(2) *gă̈n1* désigne soit une laque servant à préparer de la teinture (principalement pour les étoffes), soit la laque rouge. Il désigne aussi la couleur rouge sang. *khau nāṃ2 gă̈n1* a donc le sens de montagne rouge.

(3) Lieu se trouvant dans l'actuelle province de Loei (Nord-Est de la Thailande), au Sud de Luang Prabang.

(4) *Cf.* ท้าวลัดทะนาม - ลำกอม เป็นปะอัดสาดก่ยวกับเมืองลาวแลละปะ - เทดใกัลยงหลายแห่ง . Vientiane, 1986, 86 p.

intéressant de noter que *dāv2 gătdaḥnām* n'est pas seulement connu au Laos et en Pays Isan, mais jouit d'une certaine popularité dans le Nord de la Thailande sous le nom yuan de *gddhṇ* (1). Les aventures de *gddhṇ (gătdaḥnām)* sont d'ailleurs illustrées par les fresques du *văt bhūmindŕ* , dans la ville de Nan (2). Une étude comparative nous a montré que les textes lao et yuan sont presque identiques, étant tous deux des adaptations du Sīhanāda Jātaka du Paññāsajātaka.



23. dāv2 căndaḥgāt (4)

căndaḥgāt, ainsi nommé parce que né durant une éclipse de lune, et son frère *suriyaḥgāt*, né lors d'une éclipse de soleil, prirent le chemin de la forêt après avoir été chassés par des parents indignes alors que sévissait une disette. Indra prit pitié d'eux et leur indiqua une écorce d'arbre aux vertus miraculeuses. Grâce à cette écorce, les deux frères ressuscitèrent une yakkhinī qui leur enseigna, en retour, des formules magiques et une princesse qui avait été mordue par un serpent (5).

(1) *Cf.* ᨴᩣᩅ᩶ᨴᩫᨯᩢ , ms yuan du S.R.I., catalogué sous le N° 82.106. 01D.092-098.

(2) *Cf.* Sone Simatrang, *The structure of Lanna Mural Paintings* . Bangkok : Silpakorn University, 2526 E.B., p. 21-26.

(3) *Cf.* PJS N° 52, PJC N° 40, ᩈᩦᩉᨶᩣᨴ *(sīhnād)*,ms yuan du S.R.I., catalogué sous le N° 81.068.01D.054-055, et ᩈᩦᩉᨶᩣᨴᩤ *(sīhnādā)*, texte khoeun édité à Keng Tung (Birmanie) en 1971 et comprenant 68 pages.

(4) La version de ᩋᩣᩅᨧᨾᨸᨲᩢᨣ *(dāv2 căndaḥgāt)* dont nous donnons ici un résumé a été éditée par le Comité Littéraire Lao en 1965. Elle compte deux volumes totalisant 125 pages.

(5) On retrouve ce thème dans le 44e récit des *Entretiens de Nang Tantrai* d'E. Lorgeou (Paris : Bossard, 1924, p. 210-217), dans

*cănd*a*ḥgāt* se désista en faveur de son frère *suriya*ḥ*gāt* qui obtint la main de la princesse et monta sur le trône de *kāsĭ* après la mort du roi. Continuant seul ses randonnées, *cănd*a*ḥgāt* arriva dans une grande cité et ressuscita *nāṅ devaḥdĭ sŏṅkā*, une princesse mortellement blessée par une dent de tigre, qui devint sa femme. Séparé d'elle lors d'un naufrage, il rencontra trois filles de seṭṭhi qui s'étaient égarées dans la forêt et en fit ses épouses. Grâce aux chaussures magiques que lui avaient données une divinité sylvestre, il s'envola au secours de *nāṅ bŏmmaḥcārĭ* que son époux, le prince de *mithilā* , sur le point de prendre une autre épouse, *nāṅ gāṃ phĭv*, projetait de reléguer au rang d'épouse mineure. Après avoir tué le prince, *cănd*a*ḥgāt* épousa, non pas *bŏmmaḥcārĭ* , mais *nāṅ gāṃ phĭv* , qui lui donna un héritier. Une fois son fils mis sur le trône de *mithilā*, *cănd*a*ḥgāt* retourna à *indaḥPăt* , son pays natal, où il fut sacré roi. Il régna heureux, ayant à ses côtés *nāṅ devaḥdĭ sŏṅkā*, qu'il avait entre-temps retrouvée, et ses quatre autres épouses.

COMMENTAIRES :

L'histoire de *dāv2 cănd*a*ḥgāt* compte de nombreuses versions (1). On la retrouve dans une édition en yuan (2) ainsi que dans le Paṇṇāsajātaka (3).Si l'édition en yuan, à part quelques variantes dans les noms des personnages (4), ne présente pas beaucoup

les "Contes bouddhiques" de Przyluski (*J.A.* , 1936, p. 180), et aussi dans *nāṅ åraḥbim* : voulant aider l'héroïne et lui montrer les vertus médicinales de l'écorce d'un arbre, Indra descend sur terre accompagné du devaputta Vissukamma, l'un prenant la forme d'une mangouste et l'autre d'un serpent. Les deux animaux se livrent combat et quand l'un meurt, l'autre lui rend la vie en le frottant avec cette écorce.

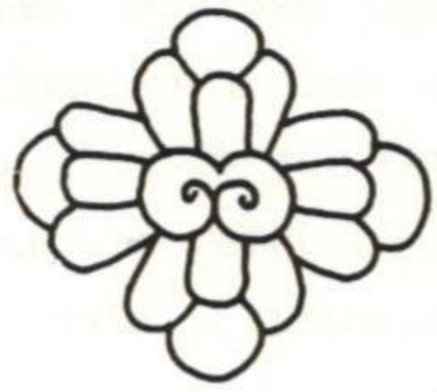
(1) P.S. Nginn en a aussi donné une adaptation française très succincte et tronquée (*Chanthakhat, oeuvre littéraire lao.* Vientiane : Comité Littéraire Lao, 1966, 29 P.), sans d'ailleurs mentionner l'origine de son texte.

(2) *Cf.* ค่าวซอเรื่องจันต๊ะคา *(gāv1 Ja rōeeaṅ1 căn4Taḥ3gā)*. Chiengmai: Prathuang Withaya, 2513 E.B., 213 p.

(3) *Cf.* PJL N° 7, p. 48-49; et PJS N° 11, p. 802-951.

(4) *cndgā* au lieu de *cănd*a*ḥgāt* , *suriyā* au lieu de *suriya*ḥ*gāt* , *nāṅ devdhĭ săṅkā* au lieu de *devaḥdĭ sŏṅkā*.

de différences avec la nôtre, elle se révèle cependant plus proche du PJL et du PJS qui, eux, expliquent les raisons de la disette (1) et font état du mariage de *cănd̄aḥgāt*, le Bodhisatta, avec *nāṅ bŏmmaḥcārī*, la femme qui avait appartenu à un autre homme.



24. nidān nŏk cak (2)

Deux moineaux avaient fait leur nid dans la barbe d'un ermite. Un jour, le mâle fut retenu prisonnier dans une fleur de lotus qui s'était refermée à la tombée de la nuit. Le lendemain, lorsqu'il revint au nid, son épouse l'accusa d'avoir été infidèle. Les disputes incessantes du couple irritèrent l'ermite qui les chassa, et les deux moineaux allèrent s'installer dans la forêt.

C'était la saison sèche. Le mari moineau jura à son épouse que si un feu de brousse se déclarait, il mourrait avec elle et leurs oisillons. Elle lui répondit que s'il ne tenait pas sa promesse et se sauvait le premier, elle n'adresserait plus la parole aux hommes dans ses prochaines existences. Peu de

(1) Un jour, une jeune fille appelée *nāṅ hemrăṅsī* étancha sa soif en buvant un liquide trouvé dans une empreinte laissée par un éléphant. Or, c'était de l'urine de tigre. Elle devint enceinte et donna naissance à un enfant doué d'une grande force. Son histoire fit le tour de la ville de *cāṃPākā* et les jeunes filles, voulant imiter son exemple, se donnèrent aux premiers hommes venus dans l'espoir d'avoir des fils "sans père", réputés robustes. Bientôt rejetées par la société, ces jeunes femmes quittèrent la ville qui peu à peu devint déserte. C'est cet état d'immoralité, précise le texte, qui fit que la sécheresse s'abattit sur la cité, entraînant avec elle une disette (PJS, p. 804-806).

(2) La version de ນິທານນົກຈອກ *(nidān nŏk cak)*, "le conte du moineau", dont nous donnons ici un résumé a été éditée par l'Académie Royale Lao en 1970. Elle compte 102 pages.

temps après, un feu éclata et au moment où les flammes atteignaient l'arbre sur lequel les moineaux avaient fait leur nid, le mâle s'envola, mais n'en réchappa pas pour autant, tandis que la femelle préféra mourir avec ses petits.

Les deux moineaux renaquirent, l'un comme prince de *kāsī*, l'autre comme princesse de *sīlā* . La princesse, devenue une ravissante jeune fille, refusait d'adresser la parole à tous les hommes, même à son père. Celui-ci déclara alors qu'il la donnerait à celui qui pourrait la faire parler. Rois, princes, dignitaires et roturiers déferlèrent dans le palais, mais aucun d'eux ne put lui arracher un mot. Vint enfin le tour du prince de *kāsī*. Sachant que la princesse avait été sa femme lors de la dernière de ses vies antérieures, il lui raconta diverses histoires et termina par celle des deux moineaux en précisant que c'était la femelle qui s'était envolée la première. Indignée, la princesse protesta avec véhémence. Elle avait enfin parlé à un homme! Aussi fit-on les préparatifs du mariage.

COMMENTAIRES :

L'histoire des deux moineaux jouit d'une grande popularité auprès des Thai et des Lao, vu les nombreuses versions écrites de ce conte. La version qu'en a donnée N. Abhay (1) est très proche de la nôtre, de même que celles éditées par le Vénérable Phra Ariyanuwat de Mahasarakham (2) et par l'Amicale des Musiciens de cette même province (3). Cette dernière est présentée sous forme de *lāṃ* (chants alternés). Les versions siamoises, qui s'inspirent du Sabbasiddhi Jātaka du Paññāsajātaka (4) et qui ont donné lieu

(1) *Cf*. "Les deux moineaux" in *Aspects du Pays Lao*. Vientiane : Comité Littéraire Lao, 1956, p. 113.

(2) *Cf*. นกกระจอก (ท้าววรกิต - นางจันทะจร) *(nk kraḥcak [dāv2 vrkiT - nāṅ căndaḥcr])*. Mahasarakham, 2513 E.B., 80 p.

(3) วิทยาลัยครู ชมรมสังคีตอีสาน (Collège de Pédagogie, Amicale des Musiciens Isan), กลอนลำเพลิน เรื่องนางนกกระจอกน้อย (*nāṅ nk kraḥcak nay2*, versifié en *klan lāṃ blein)*. Mahasarakham, s.d., 47 p.

(4) *Cf* . PJL N° 19, p. 72-76; PJS N° 40, p. 720-743. Notons que dans une thèse intitulée ปัญญาสชาดก : ประวัติและความสำคัญที่มีต่อวรรณกรรมร้อยกรองของไทย *(Paññāsajātaka : Historique et Influence sur la Lit-*

à de nombreuses adaptations en langues occidentales (1), offrent des variantes, en ce qui concerne le déroulement du récit et les noms des personnages. Par exemple, le héros est appelé *subāsit* ou *săbbaḥsiddh* au lieu de *vrciT* ou *vrkiT*. Une version yuan éditée à Chiengmai et intitulée *nk kraḥcāp* (Les moineaux sauvages) (2), compte un épisode supplémentaire qui raconte comment le héros, après son mariage, perd momentanément sa bien-aimée au profit d'un ami qui l'avait trompé. Il semble que cet épisode soit emprunté aux *"Entretiens de Nang Tantrai"* (3), car l'intrigue y est la même, jusque dans les moindres détails. Il existe encore d'autres versions, tant écrites qu'orales, du conte donné ici (4).

térature thai, p. 504-514), Niyada Sarikabhuti fait une comparaison entre la version thai de ce conte et celle du Sabbasiddhi Jātaka du Paññāsajātaka.

(1) *Cf*. J. Kasem Sibunruang, "Le fidèle krachâb" et "La princesse qui refuse de parler aux hommes" in *Contes et Légendes de Thailande*. Bangkok : Assumption Press, 1975, p. 49-87; et Urquhart, "Phra Sanphasith" in *Tales from Old Siam*. Bangkok : Progress Pub., 1963, p. 59-65.

(2) *Cf*. หนังสือคำ่าวซอเรื่องนกกระจาบ *(hnăṅsōe gāv1 Ja rōẹeaṅ1 nk kraḥcāp)*. Chiengmai : Prathuang Withaya, s.d., 90 p.

(3) *Cf*. E. Lorgeou, *op. cit.*, p. 73-74.
P. Schweisguth (*op. cit.*, p. 137-138), donne deux autres versions de ce récit qui se retrouve, précise-t-il, dans le "Pannyat Jataka sous le nom de Sapp'hasit".

(4) Ainsi dans son recueil sur la littérature orale du Nord de la Thailande intitulé ด้วยปัญญาและความรัก นิทานชาวเมืองเหนือ (*Sagesse et Amour : recueil de contes du Nord*. Bangkok : Siam Society, 2519 E.B., p. 391), Plenge mentionne un conte apparenté au nôtre et intitulé เจ้าสรรพสิทธิ์ นางนกกระจาบ *(cau2 srrbsiddhi - nāṅ nk kraḥcāp)*.

25. jyṅ nay2 coraḥTo (1)

Jadis, au temps où le roi *surilā* régnait à *Pĕñcān* , un couple et ses sept fils vivaient de la riziculture. Le cadet, qui avait pour nom *ārătsā* , ne s'intéressait à rien et se vautrait dans la paresse. Désespéré, son père le confia à un maître pour qu'il lui apprenne au moins à lire. Comme le garçon ne faisait aucun effort, il fut bientôt renvoyé et ses parents, ne sachant que faire, le mirent à la disposition du supérieur du monastère. Celui-ci le fit entrer dans le noviciat. Dans sa nonchalance, le novice mit des années pour apprendre les prières les plus élémentaires et, arrivé au stade de *coraḥTo* , ne put aller plus loin, sa mémoire lui faisant défaut.

Après neuf ans de vie monacale, il résolut de quitter le monastère et fut dès lors surnommé *jyṅ coraḥTo* . Mais comme il n'avait pas changé de caractère, il tomba bientôt dans la misère. Pour remédier à une telle situation, le supérieur du monastère réussit à le convaincre d'aller défricher un coin de forêt et d'y planter du coton. Les quelques graines enfouies dans le sol, quoique poussant convenablement, ne purent évidemment donner une récolte substantielle. Le supérieur incita alors le jeune *coraḥTo* à aller vendre son coton à l'étranger et le confia à un navigateur-marchand tout en demandant à ce dernier d'en faire un homme actif et travailleur.

Après un voyage de trois mois, le bateau accosta à *PāTaḥriput*. Tandis que les bateliers vendaient leurs marchandises à la criée, *jyṅ coraḥTo* jugea qu'il valait mieux, quant à lui, offrir son coton au roi. Celui-ci, ne sachant si ce coton, apparemment sans valeur, constituait une énigme ou un talisman, fit donner à son propriétaire, qui dormait sur le bateau, de l'or, de l'argent et des pierres précieuses. Poursuivant sa route, le

(1) La version de ຊຽງໝ້ອຍໂຈຣະໂຕ *(jyṅ nay2 coraḥTo)* dont nous donnons ici un résumé a été éditée en 1969 par la Bibliothèque Nationale Lao. Elle comprend 66 pages.

bateau fit escale au royaume de *hlā2 nāṃ2* . A l'instigation du navigateur, *jyṅ coraḥTo* offrit son trésor au roi *suraḥbăk* et reçut en retour une paire de défenses d'éléphants, échange qu'il estima injuste.

Ses affaires conclues, le navigateur-marchand mit voile en direction du grand océan et arriva à Takkasilā. Avec l'accord de *jyṅ coraḥTo*, les bateliers se rendirent au palais pour remettre les défenses au roi. Pendant ce temps, notre héros qui se tenait à l'arrière de l'embarcation apprit incidemment d'une vieille femme que le roi avait un fusil magique qui réalisait tous les désirs qu'on pouvait concevoir. Désirant obtenir coûte que coûte ce fusil, il invoqua Indra. Le dieu se dit qu'il était temps d'aider *jyṅ coraḥTo*, le Bourgeon-de-Bouddha, et d'en faire un roi. Il demanda alors à ses deux filles, *nān gāṃ sēn* et *nāṅ mēn hlau* de descendre sur terre et de s'introduire dans les deux défenses d'éléphants.

Lorsque les deux défenses furent présentées au roi, celui-ci en vit sortir deux souriantes jeunes filles au teint d'or. Appelant ses deux fils, *dāv2 sotā* et *dāv2 kănhā*, il leur demanda s'ils voulaient les prendre pour épouses. Les deux princes acceptèrent d'emblée et firent remarquer à leur père que si le propriétaire de ces défenses désirait quelque chose, on n'avait qu'à le lui donner. *jyṅ coraḥTo* fut donc invité à se présenter au palais et, à la question posée par le monarque, répondit qu'il désirait obtenir le fusil magique. Sur l'insistance de ses deux fils, le roi donna son fusil au jeune héros qui, après avoir prononcé des formules de voeux en guise de remerciement, regagna le bateau.

Quittant Takkasilā, *jyṅ coraḥTo* fit jeter l'ancre près d'une plage et, pendant que les hommes de l'équipage dormaient, il tira un coup de fusil et fit pleuvoir or et argent à foison. Ensuite, il réveilla ses camarades et leur dit de ramasser tout ce trésor éparpillé pour le mettre dans la cale. C'était un moyen pour lui de les récompenser, car le moment était venu de quitter le bateau et de partir à l'aventure. Prenant congé de ses amis, il leur recommanda de distribuer, une fois de retour à *Pĕṅcān* , une partie des biens à ses parents et au vieux moine, le supé-

rieur du monastère.

Après le départ du bateau, *jyṅ coraḥTo*, resté seul sur la plage, prit le parti de s'enfoncer dans la forêt. Ce faisant, il arriva au bord d'un fleuve et vit un homme qui flottait, accroché à une planche. C'était un navigateur qui avait tout perdu lors d'un naufrage. D'un coup de fusil, le jeune héros fit revenir le bateau à la surface de l'eau avec toute sa cargaison, de même que les 500 hommes de l'équipage qui, malgré les protestations du héros, s'offrirent à devenir ses esclaves jusqu'à la fin de leurs jours. Il arriva ensuite dans une ville d'où s'élevait de la fumée provenant d'un gigantesque incendie et vit des navigateurs-marchands faits prisonniers par les habitants qui croyaient avoir affaire à des pillards. Il réussit à les faire libérer et, pour montrer sa magnanimité envers les habitants, prit son fusil et tira en l'air. Des filets de lumière balayèrent alors le sol et firent resurgir les maisons de leurs cendres et ressuscitèrent tous ceux qui avaient péri.

En signe de reconnaissance, les habitants lui présentèrent *nāṅ gāṃ Yāt*, la fille du gouverneur de la cité, pour qu'il en fasse son épouse. Elle était la plus belle fille de la contrée et venait juste d'avoir quinze ans. Le Bourgeon-de-Bouddha expliqua aux habitants qu'il ne voulait nullement être récompensé pour quoi que ce soit, car il n'avait fait tout cela que par compassion pour les êtres vivants. A la vue de son futur mari, *nāṅ gāṃ Yāt* en devint tout de suite amoureuse et refusa dès lors de s'éloigner de lui. Sans doute avaient-ils été mari et femme lors de plusieurs vies antérieures. Comme la jeune fille s'obstinait à rester près de lui, le héros dut la garder. Il fit alors apparaître un palais pour y passer la nuit avec elle.

Le lendemain matin, *jyṅ coraḥTo* et son épouse prirent le chemin de la forêt. Ils durent faire face à de méchants *phī*, puis à des yakkha qui voulaient les manger. Grâce à son fusil, *jyṅ coraḥTo* les soumit tous, puis, avant de les laisser partir, leur recommanda l'observance des Préceptes; les mérites ainsi acquis les mèneraient droit au ciel et leur feraient même atteindre le Nibbāna*. Poursuivant sa route, le couple s'arrêta au village

de *jaigām* où *nāṅ gāṃ Yāt* avait une amie d'enfance, *nāṅ anɪ cănˇ*. Or, cette amie, à la suite d'une mauvaise chute, était devenue paralytique. A la demande de son épouse, *jyṅ coraḥTo* appliqua son fusil contre le corps de l'infirme et celle-ci put marcher comme auparavant. Comme elle n'avait rien à donner à son bienfaiteur, *nāṅ anɪ cănˇ* s'offrit à lui. *jyṅ coraḥTo* répondit que la décision appartenait à sa femme. *nāṅ gāṃ Yāt* accepta de bonne grâce que son amie devienne l'épouse mineure de son mari.

Suivi de ses deux femmes, *jyṅ coraḥTo* prit à nouveau la route, après avoir ressuscité un bûcheron mordu par un serpent. Ce bûcheron, qui avait une nombreuse progéniture et qui vivait dans le plus grand dénuement, obtint, grâce au fusil magique, une belle maison recelant toutes sortes de biens. Passant ensuite par le village de *bojai*, le héros continua ses bonnes actions en guérissant les malades victimes d'une épidémie. Sa renommée grandissait de jour en jour, si bien qu'on le surnomma le "Bienfaiteur de *Pĕṅcān*".

Parvenu dans la ville de Bārāṇasī, *jyṅ coraḥTo* guérit deux princesses qui souffraient depuis longtemps d'une maladie incurable et leur fit recouvrer leur beauté. Ravi, le monarque lui donna son trône et les deux princesses pour épouses. Après le sacre, le nouveau roi, connu désormais sous le nom de *braḥ cau2 corăt*, tira une salve avec son fusil magique. On vit alors apparaître des palais et toutes sortes de richesses, au grand contentement des habitants de Bārāṇasī qui vécurent désormais dans le bonheur et l'abondance.

Entouré de ses quatre reines, *nāṅ Gāṃ Yāt*, *nāṅ anɪ cănˇ*, *nāṅ hlan* et *nāṅ hlā2* – les deux dernières étant les deux princesses infirmes qu'il avait guéries – *braḥ cau2 corăt* régna selon les dix règles de conduite royale et, à sa mort, renaquit au ciel.

COMMENTAIRES :

Même si la trame du récit ressemble *grosso modo* aux autres romans, l'histoire de *jyṅ nay2 coraḥTo* présente quelques particularités qu'il convient de relever. En effet, ce ne sont ni les

mantra ni l'écharpe ni l'arc ou le sabre magiques qui permettent au héros de triompher de ses adversaires et de réaliser ses désirs, mais, signe des temps modernes, un fusil magique. Le héros n'est ni prince ni orphelin, mais un Bourgeon-de-Bouddha que sa paresse congénitale conduit d'abord à devenir novice dans un monastère puis à être sacré roi. Il faut sans doute voir là le caractère moqueur de la mentalité populaire qui n'hésite pas à se gausser de la royauté ou des institutions religieuses.



26. dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå (1)

Jadis, à Bārāṇasī, sous le règne de *bŏmmaḥdăt* , vivaient, dans le village de *Paḥcinnaḥgām*, *dāv2 sēn jaiy* et sa femme, *nāṅ pwa khai*. Les deux époux eurent un fils appelé *dāv2 pwa băn jăṅ2* qu'ils marièrent à *nāṅ Paḥdummā*, une jeune brahmane. Sept années s'écoulèrent et le couple, n'ayant toujours pas d'héritier, implora les divinités de lui donner un fils. Jetant un regard sur la terre et comprenant de quoi il s'agissait, le dieu réunit les devaputta demeurant dans les six étages célestes et demanda à l'un d'eux, *puspā*, de prendre renaissance dans le monde des hommes. Le devaputta, dont le séjour au ciel était près d'arriver à son terme, accepta de bonne grâce, mais, profitant des bonnes dispositions d'Indra à son égard, sollicita la réalisation des cinq voeux suivants : qu'il renaisse en même temps que ses quatre épouses célestes, qu'elles deviennent ses femmes, que chacune d'elles obtienne un objet ayant des propriétés magiques, qu'il règne comme roi de Bārāṇasī et qu'il soit secouru

(1) La version de ທ້າວກຳພ້າປາແດກປາສໍ *(dāv2 kāṃbā2 Pātēk-Pāsmå)* dont nous donnons ici un résumé a été éditée par Maha Khamphoun Philavong en 1972 Elle comprend deux volumes totalisant 269 pages.

chaque fois qu'il serait en danger. Indra accéda à tous les désirs du devaputta *puspā* et celui-ci descendit aussitôt dans le monde des hommes, accompagné de ses quatre reines célestes. Toutefois, le kamma voulut qu'ils soient dispersés par un vent et qu'ils ne se réunissent que plus tard, une fois devenus adultes.

Le devaputta *puspā* se réincarna dans le sein de *nāṅ Paḥ-dummā*, mais le malheur voulut qu'il perdît ses parents peu de temps après sa naissance. Ce fut sa grand-mère qui l'éleva et tous les deux furent obligés de mendier pour vivre. Un jour, ayant trouvé dans une vieille jarre deux crochets en forme d'hameçon, l'orphelin partit à la pêche. Il ramena des poissons *små* en telle quantité qu'il fallut en faire du *Pātēk* (1) dont la vente permit de tirer quelque bénéfice. Il fut connu, désormais, sous le surnom d'Orphelin *Pātēk - Pāsmå*.

Quant à ses quatre épouses célestes, la première, *nāṅ māt*, renaquit comme fille du roi de *rājgū*; la seconde, *nāṅ baḥyăkgaḥ kănyā*, comme fille de tigresse; la troisième, *nāṅ sīhaḥ kănyā*, comme fille de rājasīhī (2), et la quatrième, *nāṅ gaḥjaḥ kănyā*, comme fille d'une éléphante d'eau (3). Elles étaient toutes aussi belles les unes que les autres. A seize ans, *nāṅ māt*, qui avait le pouvoir de se souvenir de ses vies antérieures, sut que son ancien mari avait pris renaissance comme orphelin pauvre et que ses trois "soeurs" (4) vivaient dans la forêt, avec leurs mères. Le désir lui vint alors de les revoir. A cet effet, elle lança en l'air la bague que lui avait donnée Indra lors de sa

(1) Le *Pātēk*, appelé *Plā rā2* en siamois, est un poisson fermenté qui dégage parfois une forte odeur. Il assaisonne une grande partie des plats lao, en particulier les soupes *(kēṅ)* ou les salades de fruits, comme le *Tāṃ hmāk huṅ1*, salade de papaye verte. Le *pātēk-Pāsmå* est une saumure faite avec du poisson *små (Anabas testudineus)*, variété de poisson très courante au Laos et en Thailande où il est appelé *Plā hma*.

(2) Femelle de Rājasīha : lion mythique.

(3) L'éléphant d'eau *(jāṅ2 nāṃ2)* est un animal mythique, doté de nageoires et dont les oreilles sont, en effet, d'une taille anormalement petite. *jāṅ2 nāṃ2* désigne aussi l'hippopotame, animal étranger à cette partie du monde.

(4) Les trois "soeurs" désignent ici les trois autres femmes de l'orphelin.

descente sur terre. Averties par les rayons émis par le bijou magique, les trois soeurs se rendirent à *rājgū*, en compagnie de leurs mères. Elles furent reçues par *nāṅ māt* qui leur raconta la vie pénible que menait celui qui, jadis, avait été leur époux et maître. Toutes les quatre pleurèrent d'émotion. Après un bref séjour au palais, les trois autres soeurs demandèrent à regagner la forêt, car leurs mères éprouvaient de la gêne à vivre chez les hommes.

De son côté, l'orphelin réussit à confier une jarre de saumure de poisson à un batelier pour qu'il la vende à l'étranger. Arrivé à *mōeeaṅ hlā2 nāṃ2*, le batelier écoula toutes les marchandises emportées sur son bateau, sauf la jarre qu'il prit la décision d'ouvrir, à la demande des jeunes filles et des "divorcées" qui tenaient à voir ce qu'il y avait à l'intérieur. Une odeur de charogne emplit aussitôt l'atmosphère et finit par empester toute la ville.

L'inconfort de son trône prévint Indra qu'un événement inhabituel se passait sur terre. Quand tous les habitants se furent endormis, il quitta sa céleste demeure et se rendit sur le bateau. Ayant pris la jarre, il versa tout le contenu dans l'eau et le remplaça par une saumure d'un goût exquis. Au matin, intrigués par le parfum émanant de la jarre, le batelier en enleva le couvercle et découvrit de la saumure faite avec des tranches de poisson doré. Poussés par leur curiosité, les hommes du bateau goûtèrent à la sauce et s'aperçurent qu'elle provoquait en eux une mystérieuse sensation de bien-être en même temps qu'elle les guérissait de toutes leurs maladies. Aussi décidèrent-ils de l'offrir au roi. N'ayant jamais goûté à un aliment aussi savoureux, le monarque fut tout réjoui et se dit que l'orphelin méritait une récompense. Il remplit alors la jarre d'or et de pierres précieuses, la remit au batelier et lui dit de la rendre à son propriétaire. Pour éviter que le trésor ne soit découvert par les hommes du bateau, le roi avait fait ajouter de la saumure dans la partie supérieure de la jarre.

De retour à Bārāṇasī, le batelier remit la jarre à l'orphelin, qui éprouva une grande déception. Néanmoins, quand le batelier reprit la route, il lui confia à nouveau la jarre qui

fut, cette fois, offerte au roi de *rājgū* , le père de *nāṅ māt* . Trouvant que la saumure avait un goût divin, le monarque fit vider la jarre et grand fut son étonnement de voir s'en écouler des pierres précieuses de toutes sortes. Le propriétaire d'un tel trésor ne pouvait être qu'un homme aux grands mérites, digne de recevoir la main de sa fille *nāṅ māt*. Se réjouissant à l'idée de rejoindre l'homme qui avait été son mari dans le ciel Tāvatiṃsa, la princesse se prépara fébrilement pour le voyage.

Pour éviter que sa fille ne soit inquiétée par l'équipage du bateau, le roi de *rājgū* la cacha dans une paire de défenses d'éléphants qui furent confiées au batelier pour l'orphelin. Lorsque celui-ci vit débarquer deux défenses aussi grandes que des palmiers à sucre, il ne sut ni où ni comment les emporter. Les défenses se tournèrent d'elles-mêmes vers l'Est, indiquant ainsi le chemin à suivre. Parvenus à la lisière de la forêt, l'orphelin et sa grand-mère, à bout de forces, s'endormirent. *nāṅ māt* sortit alors de sa cachette, fit apparaître une cabane à l'intérieur de laquelle elle plaça ses hôtes et prépara un délicieux repas à leur intention. A leur réveil, l'orphelin et sa grand-mère mangèrent de bon appétit. Comme le prodige se renouvelait tous les jours, l'orphelin voulut en connaître la cause. S'étant caché à l'intérieur de la cabane, il surprit *nāṅ māt* , courut à sa rencontre, la prit dans ses bras et l'enlaça. Il apprit alors qu'elle avait jadis été son épouse et que lui, l'orphelin, allait bientôt monter sur le trône de Bārāṇasī.

La beauté de *nāṅ māt* ne tarda pas à être connue du roi *bŏmmaḥdăt* qui manifesta aussitôt le désir de l'élever au rang de Première Reine. Les hommes qu'il envoya espionner l'orphelin et sa femme lui rapportèrent que le corps de la jeune femme émettait des rayons comparables à ceux du soleil et que sa beauté dépassait "de plusieurs yojana" celle de la reine en titre. Aveuglé par sa passion, le roi de Bārāṇasī résolut de faire disparaître l'orphelin, sans penser un instant aux conséquences qu'une telle action pourrait entraîner. L'ayant convoqué, il lui ordonna, sous prétexte de guérir une maladie incurable, d'apporter au palais du lait de tigresse dans les trois jours, sinon il le

tuerait. *nāṅ māt* remit alors à son mari la bague magique. L'orphelin se rendit en pleine forêt et jeta le talisman en l'air. Les rayons de lumière qui en sortirent alertèrent *nāṅ baḥyăkgaḥ kănyā* qui vint à sa rencontre en compagnie de sa mère la tigresse. La jeune femme fut contente de retrouver l'homme qui avait été son mari et, s'étant informée de ses désirs, demanda à sa mère de remplir de son lait un cylindre de bambou. Pour bien prouver que c'était du lait de tigresse, la fille coupa les oreilles de sa mère et les mit dans le récipient. C'est à partir de ce jour que les tigres ont de courtes oreilles. *nāṅ baḥyăkgaḥ kănyā* prit ensuite congé de sa mère et quitta la forêt pour suivre son mari. *nāṅ māt* les accueillit avec joie, ravie de retrouver son mari et sa "soeur". L'orphelin vécut dès lors en compagnie de ses deux épouses.

Le roi de Bārāṇasī exigea alors que l'orphelin lui apporte du lait de rājasīhī. Sur les conseils de la dévouée *nāṅ māt* , l'orphelin procéda comme précédemment et obtint un cylindre de bambou rempli du lait de cet animal ainsi que ses oreilles. Depuis ce jour, les oreilles de rājasīha sont minuscules. Sur le chemin du retour, l'orphelin ramena avec lui *nāṅ sīhaḥ kănyā* , la fille de la rājasīhī qui devint ainsi sa troisième épouse. Après le lait de rājasīhī, le roi exigea du lait d'éléphante d'eau. Toujours grâce à l'aide de *nāṅ māt* , le héros obtint le précieux liquide avec, en prime, les oreilles de la bête. La fille de celle-ci, *nāṅ gaḥjaḥ kănyā* , vint rejoindre les trois "soeurs".

Le lait d'éléphante-d'eau ne mit pas fin pour autant aux exigences du roi de Bārāṇasī. Sur les conseils de son entourage, il décida d'en finir avec son rival en lui donnant, cette fois-ci, l'ordre d'aller rendre visite à des parents morts depuis longtemps et de lui rapporter des cadeaux de leur part. *nāṅ māt* vint, une fois de plus, au secours de son mari. Elle rentra dans les défenses d'éléphant et ressortit avec des pierres précieuses de toutes sortes qu'elle enveloppa dans de petits paquets portant les noms des heureux bénéficiaires, c'est-à-dire le roi de Bārāṇasī et les membres de sa famille. Ces paquets étaient censés venir des parents du roi. Elle écrivit aussi une lettre

dans laquelle le souverain défunt invitait son fils à venir lui rendre visite au ciel Tāvatiṃsa. Quand tout fut fin prêt, *nāṅ māt* confia les cadeaux et la lettre à son mari en lui recommandant de se cacher dans la jungle et de ne réapparaître qu'au troisième jour. Elle confectionna ensuite une effigie de l'orphelin avec de la cire, la fit coucher dans une pièce de la maison et prit soin d'allumer des bougies, comme cela se faisait pour un mort. Lorsque les hommes du roi vinrent chez l'orphelin pour l'espionner, *nāṅ māt* leur montra son "cadavre" et leur précisa qu'il fallait d'abord mourir avant de pouvoir rendre visite aux morts. Le subterfuge était parfait. Au troisième jour, elle brûla le cadavre et en recueillit les "cendres". Peu de temps après, les espions du roi virent revenir l'orphelin portant, aux extrémités d'un balancier, deux charges contenant les cadeaux destinés au roi de Bārāṇasī.

Emerveillé par les pierreries et par la lettre lui décrivant les fastes du ciel Tāvatiṃsa, le monarque émit alors le désir d'aller rendre visite à son père, qui était roi des dieux, et de lui succéder. Mais un doute subsistait en lui et il se demandait comment un homme pouvait mourir et revenir ensuite à la vie. Cependant, l'offre que lui firent ses trois compagnons de le suivre dans la mort et la description du ciel par l'orphelin achevèrent de le convaincre. En effet, l'orphelin lui vanta la magnificence des palais célestes faits de pierres précieuses de sept sortes. Il affirma aussi que si le roi se rendait au ciel, il ne voudrait certainement plus revenir sur terre, car tout y était plus beau et les nymphes célestes infiniment plus ravissantes que les femmes du monde des humains. Sur les conseils de l'orphelin, le roi se fit ligoter sur un grand bûcher avec ses trois compagnons. L'incinération faite, les cendres furent recueillies dans une marmite.

Après trois jours d'attente, ne voyant pas le roi *bŏmmaḥdăt* réapparaître, les dignitaires tinrent conseil pour lui trouver un successeur. Comme l'ancien monarque n'avait pas d'héritier, l'un d'eux proposa de s'en tenir à une coutume ancienne qui consistait à placer les cinq attributs de la royauté dans un char, puis à implorer Indra, Brahma, et les divinités de diri-

ger le char vers une personne aux innombrables mérites. L'idée du dignitaire fut retenue et, pendant qu'on procédait à la décoration du char royal, le trône d'Indra se mit à chauffer. Le dieu jeta un regard sur la terre et, ayant vu ce qui se passait, prit la décision de descendre et d'introniser l'orphelin, Bourgeon-de-Bouddha. A cet effet, il dirigea vers la cabane de son protégé le char tiré par des chevaux blancs et suivi par les dignitaires, ministres, commerçants et gens du peuple. Lorsque le cortège se fut arrêté chez l'orphelin, les dignitaires se prosternèrent à ses pieds et lui demandèrent de monter sur le trône.

Sur l'insistance de son épouse *nāṅ māt*, l'orphelin accepta l'offre qui lui était faite. A ce moment suprême, les gongs, tambours, conques et xylophones résonnèrent tandis qu'Indra, Brahma, les divinités et les quatre gardiens de l'univers lui faisaient un triomphe. Le peuple en liesse lui tendit, ainsi qu'à ses épouses, les insignes du pouvoir et les vêtements royaux. Ainsi parés, l'orphelin et les siens brillaient comme des divinités. Un nouveau cortège, divisé en cinq groupes, se forma pour les conduire au palais. Devant tous les assistants réunis, *nāṅ māt* se distingua par un prodige : elle invita l'orphelin et ses épouses à monter sur une roue de joyaux qui s'éleva aussitôt dans les airs et prit la tête du cortège en tirant le char royal. Lorsque le nouveau roi arriva à Bārāṇasī, le peuple lui rendit hommage et lui prêta allégeance. La cérémonie du couronnement, qui se déroula avec faste, fut suivie de la cérémonie du *pāsī*. Le pays vécut dès lors dans la prospérité, car l'orphelin régnait selon les dix règles de conduite royale.

Ayant appris que le roi de *rājgū* avait donné sa fille *nāṅ māt* à l'orphelin, le roi *suriyaḥvŏṅ* de Takkasilā fut fort dépité, d'autant qu'il avait, lors de sa demande en mariage, envoyé comme présents cent éléphants, chevaux, boeufs et buffles ainsi que cinq cents esclaves mâles et femelles. Estimant avoir été atteint dans son honneur, il lança une offensive sur *rājgū*. Désemparé par une attaque aussi soudaine, d'autant que les ennemis étaient invincibles grâce à la protection que leur procuraient les mantra, le roi de *rājgū* dut faire appel au roi des *phī*, *braḥyā phī mēnTādak*, qui habitait la septième chaîne des

monts Sattaparibaṇḍha. Après avoir mangé un buffle offert en sacrifice, ce *phī* vint avec son armée, mais ne réussit pas à déloger les troupes ennemies.

Averti par des émissaires que son beau-père, le roi de *rājgū*, était attaqué par des ennemis, l'orphelin se porta à son secours, juché sur sa roue de joyaux. Aux injures du roi *suriyaḥvŏṅ*, il répondit par des coups de gong magique. Au premier coup, les envahisseurs faiblirent au point de ne pouvoir lever ni bras ni jambes; au deuxième coup, ils tombèrent par terre; au troisième coup, ils recouvrèrent leurs forces et ceux qui avaient été tués ressuscitèrent. Au roi *suriyaḥvŏṅ*, qui se montra alors humble et soumis, l'orphelin enjoignit d'aller demander pardon au monarque de *rājgū* , son beau-père. A ces mots, il prit, avec ses épouses, le chemin du palais. Leur arrivée sur la roue de joyaux provoqua l'étonnement des habitants qui les prirent pour des divinités descendant du ciel. Accueillis par le roi et la reine, l'orphelin et ses épouses entrèrent dans le palais.

A quelque temps de là, le monarque de *rājgū* vit le roi *suriyaḥvŏṅ* venir lui rendre hommage et lui présenter des pierres précieuses ainsi que cent esclaves mâles, éléphants, chevaux, boeufs et buffles. Ce fut une occasion pour l'orphelin de donner une leçon de morale au vaincu en l'incitant à l'observance du dhamma et des quatre états du Brahma-Vihāra*. Il lui fit aussi remarquer, avant de le congédier, qu'une femme se gagnait par l'amour et non par la force.

La paix revenue dans le royaume, le roi de *rājgū* organisa un *pāsī* de mariage, car l'orphelin n'avait pas été marié suivant les traditions. Le jour faste venu, on sortit du trésor royal or et pierres précieuses. Pendant que le roi et la reine procédaient à l'aspersion d'eau lustrale, les divinités bénirent l'orphelin ainsi que ses épouses. Quant aux brahmanes et purohita*, ils les exhortèrent à se conformer fidèlement aux Dix Préceptes* bouddhiques.

Trois mois s'étant écoulés, ce fut le temps des adieux. Avant de laisser partir leur gendre, les souverains de *rājgū* lui recommandèrent d'aimer ses épouses d'une façon égale et de

régner selon les dix règles de conduite royale. A leur fille *nāṅ māt*, ils conseillèrent de respecter son mari et d'aimer ses "soeurs" autant qu'elle-même.

De retour à Bārāṇasī, l'orphelin reçut les marques de fidélité de son peuple. A ceux de ses sujets qui chantaient ses louanges, il prêcha l'observance des Cinq Préceptes, plus précieux que les ornements d'or, d'argent et de joyaux, car ils donnaient santé et richesse en ce monde et assuraient une vie céleste après la mort. De ses quatre femmes, l'orphelin eut deux fils et deux filles. Quand ils eurent seize ans, il les maria entre eux (1) et leur donna le royaume. L'aîné des fils devint roi et le cadet vice-roi. L'orphelin et ses épouses vécurent jusqu'à l'âge de cent vingt ans, moururent et renaquirent tous ensemble dans le ciel Tāvatiṃsa.

COMMENTAIRES :

Le roman de l'orphelin *Pātēk - Pāsmå* est également connu en pays Isan (Nord-Est de la Thailande). Le résumé qu'en a donné Charuwan Dhammawat (2) montre que les deux histoires sont pratiquement identiques. Par contre, notre texte présente de légères variantes avec un manuscrit de Vientiane (*kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå* - VPK-268) dans lequel le héros est une réincarnation non pas d'un devaputta, mais du dieu Indra descendant sur terre pour y expier une faute.

(1) Pratique courante dans les familles royales, notamment khmères.
(2) *Op. cit.*, p. 155-157.

27. dāv2 kāṃ1bā2 phī nay2 (1)

Jadis, dans le royaume de *sāvatthī*, vivait un couple de mendiants dont le fils portait le nom de *kāṃ1bā2* (orphelin). Le jeune garçon au nom prédestiné perdit bientôt son père puis sa mère, lors d'une épidémie. Il pleura pendant longtemps, se demandant qui donc désormais allait mendier pour le nourrir. Ce fut la grand-mère qui s'en chargea et il devint, à mesure que passaient les années, un beau jeune homme. Un jour, il décida de se rendre dans l'Himavant et de tendre des pièges pour attraper des animaux. Seulement, il n'y avait ni corde ni fil à la maison et comme il en réclamait avec insistance à sa grand-mère, celle-ci arracha ses poils pubiens et les lui remit.

Pendant que l'orphelin s'ingéniait à confectionner un noeud coulant avec d'aussi piètres matériaux, le trône d'Indra se mit à chauffer. Jetant un regard sur la terre, le dieu vit ce qui se passait se ordonna à une divinité de descendre sur terre afin de remettre des pièges magiques à l'orphelin qu'il savait être un Bourgeon-de-Bouddha. Le lendemain matin, l'orphelin se rendit dans une région boisée dominée par sept collines et mit ses pièges en place.

Cette nuit-là, pendant qu'il dormait, l'orphelin vit en rêve qu'il obtenait sept sortes de pierres précieuses et qu'un éléphant ayant sept défenses venait lui tenir compagnie. Pendant ce temps, ses pièges fonctionnaient à merveille. La première victime fut un *phī nay2* (petit *phī*). Les autres victimes furent le roi des civettes, le roi des cerfs, le roi des lions, le roi des éléphants-d'eau, le roi des aigles et un grand éléphant blanc. Leurs efforts pour se libérer s'étant révélés inutiles, tous ces animaux gémirent sur leur sort, croyant qu'ils allaient mourir et être séparés à jamais de leurs femmes et de leurs enfants.

(1) La version de ທ້າວກໍ່ພ້າຜີນ້ອຍ *(dāv2 kāṃ1bā2 phī nay2)* dont nous donnons ici un résumé a été éditée en 1973 par la Bibliothèque Nationale Lao. Elle comprend 117 pages.

Trois jours après l'installation de ses pièges, l'orphelin retourna dans l'Himavant et vit tout d'abord le *phī nay2* qui lui demanda grâce et qui s'offrit à le servir. Il lui fit boire l'eau du serment et le laissa partir. Poursuivant son inspection, il libéra les autres animaux qui le remercièrent de sa magnanimité et l'assurèrent de leur aide lorsque le besoin s'en ferait sentir.

Ayant reconnu en l'orphelin un Bourgeon-de-Bouddha, l'éléphant blanc lui donna sa fille, *nāṅ khemmā*, qui se trouvait dans une de ses défenses, et lui remit la pierre magique *maḥnījo* * ainsi que des vêtements divins. Avant de regagner *sāvătthī* , l'orphelin tint à prévenir sa nouvelle épouse qu'il habitait dans une petite cabane recouverte de chaume et qu'en raison de son indigence il n'y avait même pas de natte sur laquelle on pouvait s'allonger pour dormir. *nāṅ khemmā* répondit qu'elle était son esclave et que, de ce fait, elle se plierait entièrement à ses volontés. En signe de bienvenue, la grand-mère organisa un *sū1 khvăn* à l'intention de la jeune épouse. Le couple vécut dès lors heureux et sans histoire.

Le roi *mēn* , qui régnait sur le monde céleste des *thēn* et qui était veuf, demanda aux dignitaires de parcourir le monde terrestre à la recherche d'une femme réunissant en elle toutes les qualités et dont il ferait sa reine. Ayant parcouru tout le Jambu sans pouvoir trouver la femme idéale, les envoyés du roi parvinrent dans le royaume de *sāvătthī* . A la vue de *nāṅ khemmā*, ils comprirent qu'elle était la femme qu'ils cherchaient. De retour au pays des *thēn*, ils décrivirent à leur roi la beauté de celle qu'ils comparaient à un dessin exécuté par Indra, mais qui, malheureusement, avait déjà un mari. Le roi réunit alors tous les *phī* et les animaux de la forêt et promit une récompense à celui qui parviendrait à lui faire conquérir la femme de l'orphelin.

Un hibou, considéré comme "l'aîné" des oiseaux, se porta volontaire. Puis ce fut le tour d'un cobra. Tous deux échouèrent dans leur entreprise, grâce à la vigilance du *phī nay2* qui, se trouvant dans le ciel des *thēn*, savait tout ce qui s'y tramait. A son tour, un écureuil volant tenta sa chance. Survolant la

cabane de l'orphelin, il appela *nāṅ khemmā* et essaya de la convaincre d'aller régner aux côtés des *thēn*. Les cris répétés de l'animal firent perdre connaissance à la jeune femme qui mourut pour renaître dans le pays des génies célestes. Tout réjoui, le *byā thēn* ordonna qu'on organise les préparatifs du mariage.

Profitant des réjouissances populaires, le *phī nay2* chercha un moyen pour changer le cours des événements. Se liant d'amitié avec l'écureuil, il réussit à gagner sa confiance et à le faire descendre sur terre. Là, il l'attira dans un piège et, l'ayant maîtrisé, le somma de réciter les mantra qui devaient ressusciter *nāṅ khemmā* . Terrifié à l'idée de mourir, l'écureuil appela les *khvăn* qui ne tardèrent pas à réintégrer le corps de la jeune femme et à lui rendre la vie. *byā thēn* entra dans une grande colère en voyant *nāṅ khemmā* lui échapper et se promit de la reprendre par n'importe quel moyen.

Ses complices ayant, l'un après l'autre, échoué dans leur mission, *byā thēn* décida de descendre lui-même sur terre sous la forme d'un aigle, mais il tomba de tout son poids sur le sol. Les coups que lui assena l'orphelin — qui avait été informé de son projet par le *phī nay2* — le changèrent en un bouc avec des cornes et une longue barbiche lui donnant un aspect hideux. Comme les coups redoublaient, le bouc tenta de les esquiver en courant dans tous les sens et finit par tomber dans un piège. Un homme vint à passer; il cherchait à acheter de la viande de bouc pour l'épouse du roi *bū sūṅ* qui était tombée malade. Or, un devin avait prédit qu'elle ne guérirait que si elle mangeait de la viande de cet animal. Les marchandages faits, l'orphelin vendit sa prise pour mille cinq cents pièces d'or. Au détour d'un chemin, l'acheteur attacha le bouc à un piquet et s'éloigna pour satisfaire un besoin naturel. Profitant de l'occasion, le bouc-*byā thēn* se libéra et regagna le ciel. Quant à l'orphelin, il était content d'avoir retrouvé sa femme saine et sauve. Ainsi se termine l'épisode mouvementé de *byā thēn*, le roi des génies célestes.

Courant après un buffle sauvage, un chasseur passa ce jour-là devant la cabane de l'orphelin. La beauté de *nāṅ khemmā* l'enthousiasma et il se dépêcha de rapporter la chose à son

roi. Un désir intense s'empara du monarque et l'ordre fut donné aux dignitaires de lui amener cette femme au plus vite. Un vieux dignitaire lui fit remarquer qu'il n'était pas convenable d'abuser de la femme d'autrui et que cela constituait un acte démé-ritoire qu'il faudrait expier par la suite. Il lui suggéra d'engager un pari ou encore un combat de coqs avec l'orphelin en lui faisant mettre son épouse en jeu. Le roi approuva l'idée du dignitaire et fit venir l'orphelin. Sachant cela, *nāṅ khemmā* fit une invocation au *phī nay2* qui arriva sur le champ. Informé de la situation, le *phī* en appela au roi des civettes et celui-ci, grâce à ses mantra, prit la forme d'un magnifique coq que l'orphelin emporta au palais.

Voyant arriver l'orphelin, les dignitaires lui dirent de rentrer chez lui, car, en voulant s'opposer au roi, il risquait à la fois de perdre et son coq et sa femme. Ces railleries n'intimidèrent pas le héros qui, après s'être rendu sur l'esplanade royale, lança son animal contre celui du roi. En trois assauts, le coq du roi fut tué. Le roi, qui devait remettre le royaume à son adversaire, déclara que le pari n'était pas terminé. Aussi exigea-t-il que l'orphelin amène un buffle pour lutter contre le sien. Vaincu une fois de plus, le roi organisa une course de chevaux puis un combat d'éléphants. Grâce à l'aide du *phī nay2*, l'orphelin eut toujours le dessus.

N'acceptant pas la défaite, le roi imposa d'autres épreuves, à savoir qui boirait le plus d'alcool et qui distancerait l'autre dans une course de pirogues. Là aussi, l'orphelin gagna. Pressé d'en finir, le roi, qui trouvait que les choses n'avaient que trop duré, commanda à l'orphelin de manger dans une même soirée tous les buffles et poulets qui auraient été tués par ses hommes. Le roi des aigles que l'orphelin avait jadis libéré vint à sa rescousse. Le rapace prit l'apparence de son bienfaiteur et mangea tout ce qu'on lui présentait. C'est ainsi que cent marmites de viande furent englouties.

Irrité de voir que l'orphelin avait déjoué tous ses plans, le roi réclama l'impossible. Que son adversaire lui apporte un *"āy2 cice"*! C'en était trop pour que le *phī nay2* puisse apporter son concours. Ce fut *ācitTaḥ* , un devaputta envoyé par Indra,

qui intervint pour faire apparaître, grâce à ses mantra, un animal ayant la tête d'un chat, les pattes d'une chèvre, et dont les yeux dégageaient de la fumée. L'*āy2 cice*, qui avait en outre la faculté de parler le langage des hommes, fut amené sur l'esplanade royale pour être montré aux habitants. Le *phī nay2* expliquait à qui voulait l'entendre que l'animal ne se nourrissait que de charbons ardents. Les dignitaires s'empressèrent de donner un morceau de braise à la bête faramineuse. Celle-ci le mastiqua et l'avala. A cet instant même, une forte explosion se produisit, tuant le roi et tous les siens.

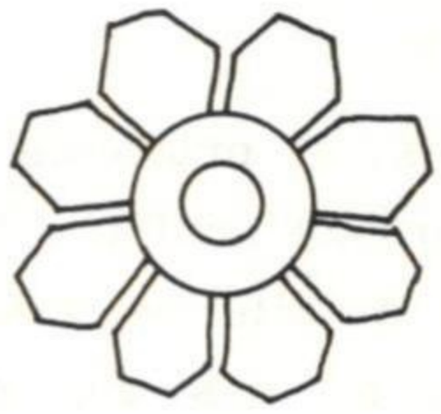
Le trône de *sāvătthī* devint alors vacant, car le défunt roi n'avait pas d'héritier direct pour lui succéder. Une assemblée de douze princes réunie pour trouver un successeur désigna l'orphelin, à la grande satisfaction du génie tutélaire du royaume et des divinités célestes. Indra enjoignit aux nāga, garuḍa et devaputta d'ériger le pavillon du sacre et de décorer la ville, la rendant aussi belle qu'une cité céleste. Un long cortège se forma pour se rendre chez l'orphelin. Arrivés devant la cabane, les brahmanes, tenant des fleurs et des bougies à la main, implorèrent l'homme aux grands mérites de venir régner sur *sāvătthī*.

Se comparant à une luciole qui ne pouvait en aucun cas se mesurer au soleil, l'orphelin répondit qu'il était indigne d'un tel honneur. Comme les dignitaires insistaient, il finit par accepter de devenir leur roi. Les devaputta lui remirent alors des vêtements royaux, de même qu'à *nāṅ khemmā*. Rayonnant de beauté, le couple gagna le palais où, la cérémonie d'ondoiement terminée, les devaputta remirent les cinq attributs de la royauté au nouveau roi qui fut sacré sous le nom de *maḥcăkdirāt* par Indra lui-même. Par une aspersion d'eau lustrale, le dieu changea l'éléphant d'eau en un éléphant blanc et métamorphosa en de beaux jeunes hommes tous les autres animaux qui avaient aidé l'orphelin à lutter contre l'ancien roi de *sāvătthī*.

L'orphelin, devenu roi, régna dans l'observance des Cinq et des Huit Préceptes*. Tous les ans, au Douzième Mois, princes et animaux venaient lui rendre hommage. Après mille ans de règne, le Bodhirāja mourut pour renaître au ciel.

COMMENTAIRES :

L'histoire de l'orphelin *phī nay2* présente quelques points de similitude avec celle de *nāṅ Tēṅ an1* dans la mesure où, dans l'une et dans l'autre, le héros a un *phī* pour compagnon. Quant à la trame du récit, elle est à peu près identique à celle des autres romans ayant pour héros un orphelin, les différences ne portant que sur les détails. Mais ceux-ci, à première vue insignifiants, sont souvent le reflet de l'environnement dans lequel l'oeuvre a été composée ou adaptée et peuvent expliquer sa notoriété à un échelon régional.



28. kāṃ1bā2 nā jēṅ (1)

Jadis, dans le royaume de *bā1ā* vivait un pauvre orphelin qui avait pour tout bien une courte pièce d'étoffe. Quand il s'en couvrait le torse, ses fesses étaient exposées au vent et cela le chagrinait tant qu'il se demandait ce qu'il avait fait comme actes déméritoires, dans ses vies antérieures, pour se retrouver dans un état aussi précaire. Sur les conseils de sa grand-mère, il se rendit auprès du roi pour solliciter une aide. Il se vit allouer une parcelle de rizière aride, ce qui lui valut le surnom de *kāṃ1bā2 nā jēṅ*. Quittant leur misérable cabane, l'orphelin et sa grand-mère allèrent se fixer près de ce terrain, au pied d'une colline. Tout en cultivant sa rizière, l'orphelin invoqua Indra pour qu'il lui trouve une épouse.

(1) La version de ກ່ຳພ້ານາຜ໐ *(kāṃ1bā2 nā jēṅ)* dont nous donnons ici un résumé a été éditée en 1969 par la Bibliothèque Nationale Lao. Elle comprend 64 pages.

En ce temps-là, un roi des nāga avait sept filles. Il chérissait particulièrement la benjamine, *nāṅ gāṃ kaṅ* , dont la beauté était comparable à une image exécutée par Indra. Un devin qu'il fit venir au palais prédit que la jeune princesse épouserait un homme qui, bien que roturier, aurait accumulé d'innombrables mérites.

Un jour, les filles du roi des nāga vinrent s'ébattre dans l'étang attenant à la rizière de l'orphelin. Voyant les gros épis de riz, *nāṅ gāṃ kaṅ* ne put s'empêcher d'en cueillir un qu'elle piqua dans son chignon. Or, l'orphelin avait fait un voeu : la première jeune fille qui se conduirait ainsi deviendrait sa femme.

De retour au palais, la princesse tomba malade, plongeant ses parents dans une grande anxiété. Le devin, convoqué pour la circonstance, prédit qu'elle ne guérirait que si elle était donnée à l'orphelin. Le roi des nāga ordonna alors aux dignitaires d'aller inviter le jeune homme, puis il fit surgir une cité merveilleuse où rien ne manquait. Quand tout fut en place, il organisa une cérémonie de *sūi khvăn* au cours de laquelle il maria sa fille à l'orphelin *nā jēṅ*. A cet instant même, *nāṅ gāṃ kaṅ* guérit et recouvra son teint doré. Avant de la laisser partir pour le monde des hommes, sa mère lui fit des recommandations sur la conduite à tenir vis-à-vis du mari : ne jamais répliquer à ses observations, se coucher après lui et se lever la première pour vaquer aux tâches matinales.

Accompagné de son épouse, l'orphelin retourna chez lui et vécut dans le bonheur et l'abondance. Mais ce bonheur ne devait être que de courte durée. La renommée de la beauté de *nāṅ gāṃ kaṅ* étant parvenue aux oreilles du roi, celui-ci envoya ses hommes se rendre compte *de visu* de ce qu'il en était. La vue de la jeune femme fit perdre la raison aux envoyés qui se dépêchèrent de revenir sur leurs pas pour déclarer au roi qu'elle était d'une beauté incomparable, comme si elle avait été modelée par Indra. Le roi ordonna alors à ses hommes de lui amener l'orphelin pour qu'il le mette à mort.

Lorsqu'il reçut l'ordre de se présenter au palais sous peine de mort, l'orphelin, ayant deviné les intentions du roi,

fit une invocation aux divinités. Voyant ce qui était en train de se tramer, le roi des nāga se rendit invisible et suivit son gendre au palais. Au moment où le roi levait son sabre pour donner un coup fatal au jeune homme, le nāga, d'un coup de queue, fit tomber le sabre de sa main. Profitant de la confusion, l'orphelin prit la fuite. Le roi envoya à nouveau ses gens sommer le héros de se présenter devant lui.

Avant de quitter sa femme, l'orphelin lui recommanda d'accomplir des actes méritoires en sa faveur, si jamais elle ne le revoyait plus. Une fois arrivé au palais, l'orphelin reçut l'ordre d'apporter, dans les dix jours, un *"Răṅ1 Rā"*, sinon sa tête volerait en éclats. Ne sachant pas ce que cela pouvait être, il prit conseil de sa femme qui lui dit d'aller consulter l'ermite "aux yeux de feu" qui habitait dans l'Himavant.

Grâce à l'aide d'Indra, l'orphelin franchit trois collines d'un seul bond et arriva chez l'ermite à qui il rendit hommage, tout en prenant soin de rester derrière lui pour ne pas être consumé par les flammes jaillissant de ses yeux. Le saint homme lui dit qu'il n'avait aucune idée de ce qu'était un *Răṅ1 Rā*, pour la simple raison qu'il n'en avait jamais vu. Ne sachant plus sur qui compter, l'orphelin implora Indra. Le dieu descendit alors sur terre et modela un animal semblable à un haṃsa céleste, mais ayant une tête de cerf et des pattes de cheval. Ce *Răṅ1 Rā* était d'autant plus beau qu'il avait des plumes nacrées et des yeux de la couleur de l'or sortant d'un moule. Il avait aussi la faculté de voler dans les airs et l'orphelin en profita pour se faire reconduire à *bālā*. Arrivés sur la grande esplanade royale, l'orphelin et sa monture provoquèrent l'étonnement de la population qui se rassembla pour les regarder avec admiration. Quant au roi, il n'en crut pas ses yeux et ne put résister à l'envie de chevaucher lui-même un animal aussi beau et majestueux. Il ne s'avouait pas vaincu pour autant. Sur les conseils d'un dignitaire du palais, il imposa une autre épreuve au héros : que celui-ci apporte sans délai le grand lotus parfumé de la montagne.

Tout joyeux à l'idée de pouvoir s'emparer de la femme de l'orphelin pendant son absence, le roi voulut s'amuser à

chevaucher le *Răṅ1 Rā* . Une fois dans les airs, l'animal fit des pirouettes et se laissa tomber dans la mer, entraînant la mort de son passager. Dès lors, le trône était vacant. Il y avait bien un héritier, mais il était trop jeune pour assumer la charge royale et ceux qui devaient désigner un nouveau monarque portèrent leur choix sur l'orphelin dont la puissance était sans limite.

Après avoir abandonné le fils de l'ancien roi sur un radeau, les dignitaires et la population se rendirent chez l'orphelin et lui demandèrent de monter sur le trône. Au moment où celui-ci acceptait la coupe d'arec qui lui était tendue, un vacarme retentit dans tout l'univers. C'étaient Indra, Brahma et les divinités célestes qui manifestaient leur contentement. Au cours de la cérémonie de sacre, les brahmanes bénirent l'orphelin et *nāṅ gāṃ kaṅ* , puis les invitèrent à prendre place sur le trône de joyaux. Le nouveau roi régna selon le dhamma et accomplit des actes méritoires au profit des preta afin qu'ils soient délivrés de leur condition.

Le fils du feu roi, parti à la dérive sur son radeau, fit naufrage et, après avoir erré longtemps dans la forêt, fut recueilli par un ermite qui lui donna le nom de *thēn lāt Pau2* et l'initia aux sciences magiques. Sept années passèrent. Le prince exilé était devenu un jeune homme doué de grands pouvoirs, capable de voler dans les airs et de vaincre les yakkha. Le temps était venu pour lui de rentrer à *bālā* et de venger son père. Il fit ses adieux à l'ermite et partit. Arrivé au bord d'un fleuve, il fit la connaissance d'un navigateur qui le prit à bord de son bateau. Il arriva ainsi dans une cité où régnait un monarque ayant une fille unique appelée *nāṅ gāṃ Yāt* . Etant tombée malade, la princesse ne guérissait pas malgré les soins prodigués par les médicastres. En désespoir de cause, le monarque déclara qu'il donnerait son royaume à celui qui guérirait sa fille. Comme personne n'était en mesure de le faire, le batelier pressa son protégé d'aller tenter sa chance. Celui-ci se rendit au palais et souffla des mantra sur la princesse qui guérit aussitôt. Tout content, le monarque organisa une cérémonie de *sū1 khvăn*, maria sa fille à l'étranger et lui donna son royaume.

L'idée de revoir son pays natal ne cessant de le hanter, le jeune roi ordonna aux dignitaires d'apprêter une armée de 790.000 hommes avec chevaux et éléphants. Quand tout fut mis en place, il marcha sur *bālā* et, en un rien de temps, mit en déroute les troupes de l'orphelin qui essayaient de lui barrer le passage. Ne sachant que faire, l'orphelin en appela à son beau-père, le roi des nāga. Après un combat acharné, le roi ennemi fut finalement capturé et présenté à l'orphelin. Comme l'assaillant implorait sa compassion, l'orphelin lui fit boire l'eau du serment.

Libéré par l'orphelin, le roi *thēn lāt Pau2* rentra chez lui et régna désormais dans l'observance des Cinq Préceptes bouddhiques et des dix règles de conduite royale.

COMMENTAIRES :

L'histoire de l'orphelin *nā jēṅ* est semblable, quant à la trame, aux autres romans ayant également pour un héros un orphelin. L'originalité, s'il en est une, réside dans le fait que l'orphelin *nā jēṅ* lutte non seulement contre un tyran, mais contre le fils de celui-ci. Un heureux dénouement, conforme à la morale bouddhique, suivi d'une énumération des qualités et des défauts d'une femme digne ou indigne de devenir une épouse, donnent à ce roman un caractère édifiant que l'on retrouve dans la plupart des textes de littérature tai.



29. kāṃ1bā2 kāp lāṅ (1)

Jadis, dans le royaume de *cāṃPā*, vivait un orphelin qui jouait merveilleusement du violon. Les sons qu'il en tirait plongeaient les habitants dans l'extase. On aurait dit de la musique céleste. Quand il lui arrivait d'aller seul dans la forêt avec son instrument, les animaux faisaient cercle autour de lui jusqu'à ce qu'il ait fini de jouer. Toutes les jeunes filles de la région rêvaient d'en faire leur amant. Quand on le complimentait sur ses traits, il répondait timidement qu'il n'était qu'un pauvre hère, mais cela ne l'empêchait pas de caresser furtivement les seins des demoiselles qui s'approchaient trop hardiment de lui.

Un jour, le fils d'un seṭṭhi lui demanda de l'accompagner chez la princesse *nāṅ pwa daṅ* à qui il faisait une cour assidue. La vue de l'orphelin mit le coeur de la princesse en émoi. Lorsque vint le moment de prendre congé, elle le retint, au grand mécontentement du fils du seṭṭhi, et l'invita à gagner ses appartements privés. Passant près de la fenêtre, le jeune seṭṭhi appela son ami et le somma de rendre les beaux vêtements qu'il lui avait prêtés. Sans mot dire, la princesse déshabilla l'orphelin et jeta les vêtements au dehors, tout en faisant remarquer au prétendant éconduit qu'il n'était point convenable de déranger les gens à une heure aussi tardive. L'orphelin et *nāṅ pwa daṅ* passèrent ensemble une belle nuit d'amour.

Voyant en l'orphelin un dangereux rival à éliminer à tout prix, le jeune seṭṭhi lui proposa d'aller commercer au loin, à *kā hlŏṅ*. Séduit par l'offre, l'orphelin soumit l'idée à la princesse qui le dissuada de partir, arguant que le trésor royal était à sa disposition. Mais l'appel des pays lointains étant le plus fort, l'orphelin promit à sa bien-aimée de revenir dans trois ans, trois mois et trois jours.

(1) La version de ภ๋ำพ้ำภาษลาว *(kāṃ1bā2 kāp lāṅ)* dont nous donnons ici un résumé a été éditée en 1970 par la Bibliothèque Nationale Lao. Elle comprend 245 pages.

Le lendemain matin, l'orphelin et le jeune seṭṭhi quittèrent *cāṃPā* et s'engagèrent dans la forêt. Après quatre mois de voyage, ils atteignirent l'Himavant. Une nuit, prétextant qu'il avait soif, le jeune seṭṭhi demanda à son compagnon d'aller puiser de l'eau qu'il entendait sourdre, non loin de là. L'orphelin se mit à la recherche de la source. Il se vit, peu de temps après, entouré de cent collines et se rendit compte qu'il s'était perdu.

Le jeune seṭṭhi en profita pour retourner seul à *cāṃPā* et raconter que l'orphelin s'était tué en tombant d'une falaise. La princesse *pwa daṅ*, en larmes, ordonna alors aux servantes d'aller offrir des robes monastiques aux moines afin de transférer les mérites ainsi acquis au défunt. De son côté, l'orphelin se demandait s'il n'allait pas être victime des *phī* et son émotion fut telle qu'il cessa de vivre. Sa dépouille fut veillée par Dharaṇī, la déesse de la terre, les nāga et les animaux de la forêt jusqu'à ce qu'Indra descende sur terre pour le ressusciter.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, l'orphelin vit une divinité qui lui offrit l'hospitalité dans sa grotte, car elle avait remarqué qu'il était un Omniscient ayant d'ores et déjà expié le lot des actes déméritoires commis lors de ses vies antérieures. L'orphelin s'installa dans la grotte avec la divinité qu'il honora à l'égal de sa mère, au milieu d'ors et de pierreries brillant de tout leur éclat. Sur les conseils de sa protectrice, il plongea dans l'étang situé à l'entrée de la grotte et en ressortit aussi beau qu'Indra. Il resta là jusqu'à ce que la divinité l'avertisse que son séjour sur terre était arrivé à son terme et qu'elle devait regagner le ciel. Avant de le quitter, elle lui remit un sabre magique et des chaussures permettant de se déplacer dans les airs.

Ayant fait ses adieux à la grotte et à la nature environnante, l'orphelin s'élança dans les airs et prit la direction de l'Est. Il s'arrêta à *selā* pour passer la nuit. Dans cette ville, il racheta et délivra tour à tour le roi des corbeaux et le roi des nāga qui avaient été capturés par un chasseur. En signe de reconnaissance, le roi des corbeaux lui donna la pierre

magique *maḥnījo* qui avait la faculté de réaliser tous les désirs de son possesseur. Quant au roi des nāga, une fois de retour dans son royaume, il tomba malade et demanda à l'orphelin de venir le guérir.

L'arrivée d'un homme dans le monde des nāga constituait un événement sans précédent. Toutes les nāgī rêvèrent de faire de l'orphelin leur mari et la passion qu'elles éprouvèrent pour lui était telle qu'elles en tombèrent malades. A mesure qu'il avançait, l'orphelin était émerveillé par l'or et les pierres précieuses qui rutilaient de partout. Arrivé au chevet du roi des nāga, il coupa la cordelette qui lui enserrait le corps et que le chasseur avait oublié de défaire. Le lendemain, le malade guérit et, au cours de la cérémonie de *pāsī* qui suivit, il offrit son royaume à son bienfaiteur qui n'accepta l'offre que pour une durée limitée, car il voulait rentrer à *cāṃpā*. Tout en visitant le monde des nāga, l'orphelin prenait son plaisir avec toutes les nāgī qui s'offraient à lui. Lorsqu'il se décida de partir, elles lui remirent chacune un cadeau et maudirent le kamma qui leur valait d'être abandonnées par leur amant. Quant au roi des nāga, il remit à son sauveur une écharpe magique qui, lancée en l'air, faisait apparaître tout ce que l'on désirait.

Fermant les yeux, l'orphelin se retrouva dans le monde des hommes. Ayant mis ses chaussures magiques, il prit la direction du Sud et arriva à *mitthilā*. Il fit un rêve dans lequel il vit une gemme brillante comme la lune échouer dans le creux de sa main. Ce songe présageait de nombreuses aventures.

nāṅ suvăṇṇaḥ bimbā, la fille unique du roi de *mitthilā*, avait par mégarde laissé choir une boucle d'oreille dans la mer. Fort contrariée, elle pleurait sans cesse et refusait de s'alimenter. Aussi le roi avait-il fait battre tambour pour annoncer qu'il donnerait son royaume à celui qui pourrait récupérer le précieux bijou. Personne n'osait s'aventurer dans l'eau, par crainte d'être la proie des *ṅoēeak* qui étaient aussi grands que des palmiers à sucre.

Ayant appris cela, l'orphelin prit son sabre et fendit les eaux qui s'écartèrent. Il descendit jusqu'au fond de l'océan et récupéra le bijou. Un être aussi puissant ne pouvait être qu'un

bodhisatta, et le roi fit chercher le héros pour lui donner le trône.

L'orphelin consentit à se rendre au palais où il fut reçu avec tout le faste dû à un monarque. Apercevant son futur mari, la princesse fut ravie de constater qu'il répondait en tous points à ses espérances. Au jour faste fixé par les devins, le roi de *mitthilā*, tout en nouant les fils de coton aux poignets de l'orphelin, lui fit don de sa fille et de son royaume. Le nouveau roi, à qui les sages donnèrent le nom de *byā dăm duk-khaḥTaḥ khaḥTiyaḥrāt*, régna conformément au dhamma. Grâce à la pierre magique que lui avait remise le roi des corbeaux, il provoqua une avalanche d'or, d'argent et de vêtements qu'il donna en aumône aux habitants qui affluaient de partout. Ceux qui recevaient ses aumônes en profitaient pour les consacrer aux oeuvres pies, telles que la construction de monastères ou l'ordination de nouveaux moines. Le jeune roi débuta son règne sous des auspices heureux mais l'idée de rentrer à *cāṃPā* ne l'avait pas quitté. Ayant reçu l'accord du vieux roi, son beau-père, il partit avec sa nouvelle épouse qui avait tenu à l'accompagner.

Après dix mois d'errance dans la forêt, le cortège arriva aux portes de *det dānī*, semant la panique parmi les habitants qui croyaient à une attaque. Pendant son bref séjour dans ce pays, l'orphelin aida le roi à retrouver la gemme, palladium du royaume, qui avait été enlevée par un aigle. En récompense, il reçut la princesse *nāṅ mătdaḥlī* en mariage. A la demande du roi et des dignitaires, il consentit à monter sur le trône. Il régna sur *det dānī* dans l'observance des Cinq Préceptes. Grâce à l'écharpe magique donnée par le roi des nāga, il faisait apparaître des biens de toutes sortes qu'il distribuait en aumône. Une année s'étant écoulée, l'orphelin, accompagné de ses deux épouses, prit la direction de *cāṃPā*.

Tout le long du chemin, le trio contempla avec joie les oiseaux voletant autour d'eux ou les gibbons se balançant dans les arbres et humèrent le parfum enivrant des fleurs de frangipaniers. Au terme de son voyage, l'orphelin donna l'ordre à son escorte de faire halte, car il voulait se rendre seul dans

cāṃPā. Grâce à la récitation de formules magiques, il franchit d'un seul coup les remparts de la ville et arriva chez lui où il retrouva sa grand-mère.

La joie des retrouvailles fut de courte durée, car l'orphelin apprit que *nāṅ pwa daṅ* avait été fiancée au jeune seṭṭhi et que le mariage devait avoir lieu incessamment. Mettant ses chaussures magiques, il fit un saut dans les cieux et, du haut des airs, égrena une mélodie qui plongea les habitants de la cité dans un grand ravissement et fit comprendre à *nāṅ pwa daṅ* que son amant était revenu.

La princesse courut à la rencontre de l'orphelin, mais ce dernier lui fit des reproches amers, l'accusant de n'avoir pas tenu sa parole. Tout en pleurs, *nāṅ pwa daṅ* implora la compassion de l'orphelin qui lui répliqua qu'il ne voulait en aucun cas s'emparer de la femme d'autrui. De son côté, le roi, très mécontent d'apprendre que l'orphelin était revenu, avait entendu dire que celui-ci disposait d'une armée importante, prête à livrer bataille. Alors, au lieu de pourchasser l'homme qui avait abusé de sa fille, il l'invita à venir lui rendre visite au palais et manifesta son intention de lui donner son royaume.

Le moment faste venu, l'orphelin, désormais connu sous le nom de *byā dăm* , "le roi vertueux", pénétra dans le pavillon du sacre accompagné de *nāṅ pwa daṅ*. Le roi des nāga, le roi des corbeaux, ainsi que le roi de *cāṃPā*, firent couler sur eux l'eau lustrale, tandis qu'Indra provoquait une pluie de pierres précieuses. Des animaux de toutes sortes furent remis en liberté. Lors de la cérémonie de *sūl khvăn* qui suivit, le roi des nāga souhaita longue vie aux nouveaux mariés tout en nouant des fils de soie et d'argent à leurs poignets, après quoi il fit surgir un grand palais de joyaux pour *byā dăm* et ses trois reines. Aussitôt après les festivités, le nouveau roi fit ériger un pavillon dans chacune des huit directions pour ses distributions d'aumônes. Ne nourrissant aucun sentiment de rancune, il fit aussi rechercher le jeune seṭṭhi qui s'était caché dans la forêt pour lui faire don d'une grande quantité de biens. Sous l'égide d'un monarque aussi pieux et généreux que *byā dăm* , le peuple ne pouvait que vivre dans le bonheur le plus complet.

COMMENTAIRES :

Le roman de l'orphelin *kāp lāṅ* n'a pas été publié dans sa totalité. Nous ne pouvons donc faire de commentaires sur l'ensemble de cet ouvrage. A en juger par le texte publié en partie par la Bibliothèque Nationale Lao, les batailles, typiques du roman classique lao, au cours desquelles s'opposent le héros et ses ennemis ne sont pas racontées en détail.

30. dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2 (1)

Il y avait, jadis, dans le royaume de *cāTum* , une femme qui cherchait un mari, mais dont personne ne voulait. A cette même époque, un ascète vivant dans la grande forêt éprouva, lui aussi, l'envie de prendre femme pour assurer sa descendance. Le hasard lui fit rencontrer cette femme à qui pesait la solitude. Ils se découvrirent des points communs et décidèrent de mener, dès lors, vie commune. Malheureusement, le destin voulut que l'homme meure peu de temps après et laisse sa femme seule avec le fils issu de leur union. Le garçon, devenu jeune homme, s'exerça à capturer les poules à l'aide d'un appeau, d'abord avec un chasseur, puis seul, lorsqu'il eut acquis assez d'expérience.

En ce temps-là, une princesse nāgi avait coutume de venir, accompagnée de sa suite, se baigner dans le monde des hommes. Elle nourrissait l'espoir d'y rencontrer celui qui avait été son mari lors de ses vies antérieures. En apprenant qu'il était orphelin et vivait dans le dénuement, elle éprouva une grande

(1) La version de ທ້າວກໍ່ພ້າໄກ່ແກ້ວ *(dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2)* dont nous donnons ici un résumé a été éditée par la Bibliothèque Nationale Lao. Elle compte 264 pages.

tristesse. Prenant la forme d'une poule blanche, elle se fit prendre au piège posé par l'orphelin. Mais au moment où celui-ci allait la saisir, elle disparut comme par enchantement, non sans laisser une plume de sa queue. En examinant la plume, qui répandait une odeur parfumée, la mère de l'orphelin lui apprit que ce n'était pas une plume ordinaire, mais qu'elle provenait d'une nāgī d'or. L'orphelin garda la plume près de lui, à côté de son lit. De retour au palais, la princesse nāgī ne put s'empêcher de penser à son ancien mari et de se remémorer les heureux moments passés ensemble, lors de leurs précédentes existences, quand il la prenait dans ses bras.

Le parfum dégagé par la plume ne tarda pas à emplir toute la ville, attirant l'attention du roi *kunjaḥlo* qui se demandait quelle était cette fleur qui sentait si bon. Quand il sut la vérité, il ordonna à ses hommes de faire venir l'orphelin pour qu'il indique à ses serviteurs l'orifice par lequel la poule blanche s'était enfuie. Lorsque l'orphelin leur eut montré l'emplacement, les serviteurs se mirent à creuser fébrilement, mais les jours et les semaines passèrent sans que rien n'apparaisse.

L'impatience du roi était à son comble. Il fit battre tambour et proclamer à travers le royaume que celui qui lui apporterait la poule blanche obtiendrait une belle récompense. Comme le temps passait et que rien ne venait, il s'enferma dans une tristesse à laquelle rien ne put le soustraire. Un sage paṇḍita finit par lui faire admettre que nul autre que l'orphelin n'était en mesure de satisfaire son désir. Se rangeant à l'avis de son conseiller, il proposa à l'orphelin la moitié de son royaume si celui-ci réussissait à capturer le fameux gallinacé. L'orphelin accepta l'offre qui lui était faite, sous réserve que sa mère soit nourrie pendant son absence et à condition qu'on lui procure un filin métallique long de cent mille brasses. Mille forgerons se mirent à l'oeuvre et tout fut prêt le mois suivant.

L'orphelin se fit conduire sur les lieux à dos d'éléphant. Arrivé à l'entrée du passage par lequel la poule blanche s'était enfuie, il fit une invocation à sa mère, aux divinités et aux Trois Joyaux puis, après s'être prosterné par trois fois, se laissa descendre dans le trou. Au bout de quinze jours, il en

atteignit le fond et vit le pays radieux des nāga. Il prit alors congé de Dharaṇī, la déesse de la terre, qui avait veillé sur lui pendant sa descente, et lui demanda de garder un oeil vigilant sur le filin d'acier jusqu'à son retour. Cette nuit-là, la princesse nāgī rêva qu'elle obtenait une gemme brillant de mille reflets. Au réveil, elle sut instantanément que son ancien mari était dans les lieux et alla l'attendre dans le parc.

De son côté, après s'être gavé de fruits, l'orphelin éprouva une grande soif. Voyant une jeune nāgī portant une cruche d'eau, il lui demanda à boire non sans avoir remarqué qu'elle était très belle, avec des seins semblables à des lotus et de jolis doigts fuselés ornés de bagues d'or. Ayant tout de suite compris qu'elle avait affaire à son ancien mari, la princesse nāgī répondit que l'eau qu'elle portait n'était bonne qu'à se laver les mains et qu'elle allait revenir avec de l'eau potable. Se précipitant au palais, elle se para de ses plus beaux bijoux et revint avec une carafe d'eau claire qu'elle tendit à l'homme assoiffé. Quand il eut fini de boire, elle lui demanda de devenir son mari. Ce disant, elle l'aspergea avec l'eau de la carafe, le transforma en beau jeune homme et lui fit mettre des vêtements de fils d'or, un collier et une bague.

L'orphelin, à présent aussi beau qu'une divinité céleste, se rendit au palais en compagnie de la princesse. Après les présentations d'usage, le roi des nāga, qui avait remarqué que le prétendant convenait parfaitement à sa fille, organisa une cérémonie de *sūi khvăn* et maria les deux jeunes gens. Au cours de leur première nuit d'amour, l'orphelin, qui avait constaté que sa femme dégageait un parfum semblable à celui de la plume, lui parla de la poule blanche et des péripéties qui l'avaient conduit dans le monde des nāga. La princesse nāgī expliqua à son mari qu'elle avait pris l'aspect de cette poule et que, grâce aux mérites acquis ensemble lors de vies antérieures, ils se rencontraient à nouveau, comme mari et femme, durant cette existence.

A la surface de la terre, le roi *kunjaḥlo*, qui trouvait le temps long, ordonna à ses hommes de reprendre à la mère de l'orphelin les trois paniers de riz et l'écharpe qu'il lui avait

remis. Quant à l'orphelin, il pensait aussi à sa mère et manifesta le désir de rentrer chez lui. La princesse nāgī demanda à son père la permission de suivre son mari. L'autorisation accordée, le couple se rendit à l'endroit où se trouvait le filin d'acier. La nāgī se rappela, tout à coup, qu'elle avait oublié sa bague magique, son peigne et son écharpe. L'orphelin partit les chercher. Pendant ce temps, la nāgī, poussée par la curiosité, ne put s'empêcher de s'asseoir sur la banquette attachée au filin d'acier.

Croyant que c'était un signal venant de l'orphelin, les hommes qui se trouvaient sur terre tirèrent le filin et la princesse nāgī se vit lentement remonter à la surface. Lorsque l'orphelin revint sur les lieux et vit sa femme montant de plus en plus haut, il lui souhaita de vivre heureuse, au palais du roi *kunjaḥlo* . La princesse nāgī attribua cette séparation au kamma. Au bout de quinze jours, elle arriva à la surface et se trouva en présence d'hommes qui lui demandèrent si elle n'avait pas vu un imbécile d'orphelin courant après une poule blanche. D'une voix qui se voulait sévère, elle répondit que c'était cet homme, en effet, qui lui avait dit de monter en premier.

La beauté de la princesse nāgī suscita l'admiration de tous ceux qui la regardaient. Le parfum de son corps fit perdre la raison aux hommes qui rêvèrent tous de la prendre dans leurs bras. Elle avait aussi un teint qui changeait suivant les moments de la journée, passant du blanc argent à l'aurore au jaune or quand le soleil est au zénith. Escortée au palais, la princesse nāgī, qu'on appela désormais *nāṅ kai1 kēv2* ("Princesse Poule Blanche"), fut présentée au roi qui l'éleva au rang de Première Reine. Mais les divinités rendirent son corps brûlant, ce qui interdit au monarque de la toucher.

L'orphelin, qui ne savait comment rejoindre le monde des hommes, sollicita l'aide de son beau-père. Alors qu'il dormait, le roi des nāga le prit dans ses bras et le remonta à la surface de la terre. Réveillé par le chant des oiseaux, l'orphelin ne savait pas au juste où il se trouvait. Remettant son sort à Indra, il erra dans la forêt et grand fut son étonnement de rencontrer une femme en train de se baigner. C'était *nāṅ āṃgā* , la fille

adoptive du yakkha *kăntān*. Ils firent connaissance et se racontèrent mutuellement leur histoire. Tout en sachant que la jeune fille était de race humaine et ne se nourrissait pas de chair fraîche, l'orphelin prit néanmoins peur, non de celle qui allait devenir son épouse, mais du grand yakkha. *nāṅ āṃgā* le rassura et le cacha dans un endroit retiré du palais.

Revenu chez lui, le yakkha s'affala sur son lit et s'endormit. Profitant de l'occasion, *nāṅ āṃgā* subtilisa ses chaussures et son sabre magiques, puis s'enfuit dans la forêt avec l'orphelin. Au bout de deux mois de pérégrinations, le couple arriva à *ketsăntan* et fut présenté au roi de ce pays. Emerveillé par le sabre et les chaussures magiques, le monarque proposa à l'orphelin de les troquer contre une noix d'arec qui, de par ses propriétés magiques, permettait de se déplacer sur un radeau volant. L'orphelin accepta, mais peu de temps après, comme la noix perdait de sa saveur et de son pouvoir, il la rendit au monarque en échange du bout de sa langue qui avait un pouvoir magique. L'échange ayant été fait, l'orphelin s'embarqua à nouveau sur le radeau volant qui les emmena, lui et sa femme, à *phā cvṅ*.

Le roi et la reine de ce pays étaient plongés dans une grande tristesse. Leur fille, *nāṅ căndā*, qu'ils chérissaient beaucoup, avait été mordue par un serpent et reposait dans un cercueil depuis trois mois. A la demande du roi, l'orphelin ressuscita la princesse. A son père qui voulait donner un million de pièces d'or à son bienfaiteur, la princesse fit remarquer que cette récompense était insuffisante. Voyant que son charme avait opéré sur la princesse, l'orphelin repoussa l'or et les pierres précieuses qu'on lui présentait et exigea que le roi lui donne son oeil. Il fallait trouver une issue à cette situation. Heureusement, parmi les dignitaires du palais, il y avait un sage qui avait deviné la pensée profonde de l'orphelin. Il déclara au roi que le noble étranger entendait par là qu'il désirait la main de la princesse *căndā*. Ebloui par une telle révélation, le roi déclara qu'il donnait son royaume et sa fille à l'orphelin. Lors de la cérémonie de *sūɪ khvăn* qui suivit, l'orphelin fut placé sur le trône et reçut la princesse en mariage. Il vécut,

dès lors, heureux avec ses deux femmes, *nāṅ cănda* se tenant à sa gauche et *nāṅ āṃgā*, considérée comme "soeur aînée", à sa droite.

Après huit mois de règne, l'orphelin manifesta le désir de rentrer chez lui pour rendre visite à sa première femme, *nāṅ sītā* (la princesse nāgī) et à sa mère. *nāṅ cănda* demanda à suivre son mari et le trio s'envola sur le radeau magique. Après dix jours de voyage, entrecoupé de pauses au cours desquelles l'orphelin, grâce à ses innombrables mérites, faisait surgir en pleine forêt des cités et des palais resplendissants pour que ses femmes passent confortablement la nuit, le radeau volant atterrit au pays de *cāTum*. L'orphelin courut chez lui et vit sa mère gisant par terre, épuisée par la fatigue et les privations. Grâce à l'eau lustrale que lui tendirent ses deux femmes, il la ranima et, par la même occasion, fit surgir un splendide pavillon dans lequel elle pourrait, désormais, vivre heureuse. L'orphelin demanda aussi à se faire conduire à l'endroit où avaient été enterrées les cendres de son père. Il le fit revenir à la vie et le transforma en un beau jeune homme, de même qu'il fit recouvrer l'aspect d'une jeune fille à sa mère. L'homme ressuscité fut heureux de retrouver sa femme et de faire la connaissance de son fils, qu'il n'avait jamais vu, et de ses brus.

Pendant ce temps, *nāṅ sītā*, la princesse nāgī, se morfondait dans le palais du roi *kunjaḥlo*. Elle sut, grâce à sa bague magique, que son mari l'orphelin était revenu et qu'il était accompagné de ses épouses. Quant à l'orphelin, il pensait lui aussi à elle. Son retour indisposa le roi qui envoya ses hommes l'arrêter. Sur un simple ordre, étant doué d'une parole magique, il figea les gardes venus l'arrêter. Le roi envoya alors des troupes contre celui qu'il considérait comme son rival, mais rien n'y fit. Soldats, éléphants et chevaux devinrent raides et immobiles sur une simple injonction de l'orphelin. Le roi *kunjaḥlo* vint alors lui-même avec toute son armée pour en finir avec son ennemi. Grâce à ses pouvoirs, l'orphelin provoqua une inondation qui fit périr tous les habitants du pays, sauf *nāṅ sītā*; puis monté sur le radeau volant, il partit la retrouver

au palais. Après avoir pris son repas avec elle, il tint à repartir seul, prétextant qu'elle avait appartenu à un autre homme. La jeune femme protesta de son innocence en disant que son corps, brûlant comme le feu, avait empêché quiconque de s'approcher d'elle. L'orphelin répliqua en arguant qu'un corbeau, à la vue d'une banane mûrie à point, ne pouvait résister à la tentation de la manger toute entière. Autrement dit, comment un homme dormant à côté d'une femme pouvait-til se retenir de toucher à ses seins ou à sa joue? Ce disant, l'orphelin repartit, laissant derrière lui *nāṅ sītā* , plus malheureuse que jamais.

Arrivé chez lui, l'orphelin ressuscita tous ceux qui avaient péri dans l'inondation, y compris le roi *kuṇjaḷo* qui, tout honteux, lui offrit le trône et lui rendit *nāṅ sītā* . Après avoir recommandé, au roi et aux dignitaires, l'observance des Préceptes, le Bodhirāja partit retrouver *nāṅ sītā* , accompagné de *nāṅ āṃgā* et *nāṅ cănda*. Ces deux dernières présentèrent alors à *nāṅ sītā*, qu'elles considéraient comme leur "soeur aînée", une coupe de fleurs. En retour, celle-ci les bénit de ses voeux puis prit place au côté droit de l'orphelin, laissant désormais le côté gauche à ses "cadettes".

A son réveil, le yakkha *kănta̍n* , qui dormait depuis un an, cria à sa fille adoptive, *nāṅ āṃgā*, de lui apporter de l'eau. Ne la voyant pas venir et après un rapide tour d'inspection, il constata que ses chaussures et son sabre magiques avaient disparu. Comme il avait senti une odeur d'homme, il comprit tout de suite ce qui s'était passé. Saisissant son bâton magique, il se promit d'attraper le voleur et de récupérer sa fille. Parvenu chez l'orphelin, il s'empara de *nāṅ āṃgā* , lui fit des reproches amers et la ramena de force chez lui. Grâce à ses pouvoirs, l'orphelin reprit son épouse et, au réveil, le yakkha constata que *nāṅ āṃgā* avait, une fois de plus, disparu. C'en était trop! Faisant tournoyer son bâton, il décida de punir sévèrement le ravisseur de sa fille. Mais sur une simple injonction de l'orphelin, le yakkha passa de vie à trépas.

Sur les supplications de *nāṅ āṃgā* , le yakkha fut ressuscité. Elle lui expliqua que l'orphelin était un Bourgeon-de-

Bouddha et, de ce fait, invincible. Mieux valait ne pas s'opposer à lui. Réalisant la situation, le yakkha implora la compassion de son adversaire, lui accorda officiellement la main de sa fille et commua en don le vol des chaussures et du sabre magiques. Avant que son beau-père ne prenne congé de lui, le Bodhisatta-orphelin fit un sermon où il était recommandé aux yakkha de ne plus manger les êtres humains, mais seulement des animaux. L'orphelin et ses trois femmes vécurent dès lors heureux, observant les Préceptes et distribuant l'aumône.

COMMENTAIRES :

Le roman de l'orphelin *kai1 kēv2* est également connu en pays Isan (Nord-Est de la Thailande) (1), surtout sous forme orale. Il est vrai que les récits mettant en scène des nāga et nāgī ont toujours frappé les imaginations populaires.

(1) *Cf.* น้อย ผิวผัน (Noi Phiuphan) et กำพล สมรัตน์ (Kambol Somrat) รวมนิทานภาคอีสาน จำปาสี่ต้น ท้าวกำพร้าไก่แก้ว *(Recueil de contes Isan : cāṃPā sī1 Tn2* [*Les quatre frangipaniers*], *dāv2 kāṃbrā2 kai1 kēv2* [*L'orphelin Poule Blanche*]). Khonkaen : Glang Nana Dham, 2504 E.B., 424 p.

31. căn smut (1)

Jadis, dans le grand royaume de *mithilā* , vivait un roi qui vouait une si grande affection aux oiseaux qu'il en vint à leur apprendre le langage des hommes. Mais un jour, comme répondant à un signal mystérieux, tous les oiseaux quittèrent le palais. La nuit précédant leur départ, le roi avait surpris la conversation de deux d'entre eux qui parlaient d'émigrer à *sē smut*, un royaume situé au fond de l'océan. Ce royaume où régnait l'abondance n'était habité que par des femmes dont la beauté rivalisait avec celle des divinités célestes. A son réveil, ne voyant plus aucun oiseau dans son jardin, le roi sut tout de suite ce qui s'était passé. Sans tarder, il réunit les dignitaires et leur demanda où donc pouvait se trouver *sē smut* , un pays dont il n'avait jamais entendu parler. Comme personne n'était en mesure de lui donner une quelconque indication à ce sujet, il fit proclamer qu'il donnerait une récompense à celui qui saurait le lui dire.

Parcourant tout le royaume, les émissaires du monarque s'arrêtèrent chez une vieille jardinière qui avait un petit-fils âgé de sept ans. Le garçon, qui était orphelin, mais aussi un bodhisatta, déclara qu'il savait où se trouvait *sē smut* . Cette contrée était, toutefois, quasiment inaccessible; il fallait d'abord atteindre un îlot et, de cet endroit, plonger au fond de la mer. Tout étonnés, les émissaires demandèrent alors à l'orphelin s'il était capable de se rendre dans ce pays enchanteur. L'enfant répondit par l'affirmative, mais posa la condition que ses directives soient suivies à la lettre.

Informé par ses hommes, le roi ordonna qu'on lui amène l'orphelin, qui ne consentit à prendre le chemin du palais que lorsque de beaux vêtements lui eurent été donnés. Quand le roi lui demanda s'il était en mesure de ramener *nāṅ căn smut*, reine

(1) La version de จันสมุก *(căn smut)* dont nous donnons ici un résumé a été éditée en 1969 par la Bibliothèque Nationale Lao. Elle compte 57 pages.

de *sē smut*, afin qu'elle soit élevée au rang de Première Reine, l'orphelin donna les assurances voulues tout en faisant remarquer que l'entreprise serait difficile et exigerait plusieurs années d'efforts. Satisfait des explications données, le roi remit une grosse somme d'argent à l'enfant qui la confia à sa grand-mère avant de quitter *mithilā*, suivi d'une importante escorte.

Le bateau sur lequel prit place l'orphelin cingla vers le large et, après un long voyage, arriva dans les parages d'une montagne de fer. Il fit jeter l'ancre et ordonna à l'équipage d'aller ramasser du fer et d'en fabriquer une chaîne longue de plusieurs milliers de yojana. Ceci fait, il attacha la chaîne à sa taille et se jeta dans les flots. Parvenu jusqu'au fond, il découvrit une cité resplendissante, semblable à celle du ciel Tāvatiṃsa, et retrouva tous les oiseaux qui avaient émigré de *mithilā*. Passant devant la cabane de la vieille gardienne du parc, il demanda à entrer pour se reposer. En fait, il s'y installa et cueillit chaque jour des fleurs, chargeant la gardienne d'aller les offrir à la reine *căn smut*. L'odeur mâle qui imprégnait ces fleurs intrigua la souveraine qui se dit qu'un homme devait sûrement être dans la ville. Elle le fit rechercher par les dames du palais. Quand elle sut qu'il habitait chez la la vieille gardienne, elle s'y rendit et l'invita à venir au palais et à prendre place sur le trône. L'orphelin raconta alors à son hôtesse qu'il avait bravé mille dangers pendant sept ans pour parvenir jusqu'à elle et lui offrir son amour. Les déclations du jeune héros plongèrent la reine *căn smut* dans une euphorie telle qu'elle l'invita à partager sa couche. Ils devinrent donc mari et femme.

Après plusieurs mois passés dans le pays de *sē smut*, l'orphelin, qui craignait que l'équipage du bateau ne s'impatiente de le voir trop tarder à donner signe de vie, convia sa nouvelle épouse à le suivre à *mithilā*. Accompagnée de son mari, *nāṅ căn smut* se rendit à l'endroit où se trouvait la chaîne de fer, mais se rappela soudain que l'écheveau de cheveux et son peigne avaient été laissés au palais. L'orphelin courut les chercher tout en recommandant à son épouse de ne pas s'approcher de la chaîne.

Piquée par la curiosité, *nāṅ căn smut* toucha la chaîne pour voir ce qui arriverait. Croyant à un signal donné par l'orphelin, les hommes remontèrent la chaîne et furent étonnés de voir émerger une femme à la surface de l'eau. Ils la placèrent dans le bateau et n'écoutant ni ses pleurs ni ses supplications mirent les voiles en direction de *mithilā* . Escortée au palais, *nāṅ căn smut* fut présentée au roi qui l'éleva au rang de Première Reine et mit un palais à sa disposition. Bien qu'étant entourée de cent mille suivantes, elle se sentait seule et triste. Pour éviter qu'on ne l'approche, elle fit une invocation à Indra demandant que son corps devienne brûlant comme le feu. Son voeu exaucé et malgré les tentatives du roi pour atténuer la chaleur en la faisant envelopper avec des spathes de bananier, il ne put que la contempler de loin.

De son côté, lorsqu'il s'aperçut de la disparition de sa femme, l'orphelin devint comme fou. Le voyant dans un état aussi pitoyable, les moineaux se rassemblèrent en grand nombre et, l'ayant placé sur leurs dos, le remontèrent à la surface. L'orphelin savait qu'il lui faudrait encore sept ans avant d'atteindre *mithilā* , mais l'idée de revoir son épouse bien-aimée lui ôtait toute envie de mourir. Comme il souffrait de faim, Indra fit surgir une plantation de bananiers et de cannes à sucre pour qu'il puisse se nourrir. Peu à peu les forces lui revinrent et il put continuer sa route.

Arrivé au bord d'un fleuve dont le courant était particulièrement fort, l'orphelin, ne sachant que faire, s'assit sur la berge. Il vit alors un gros rat rejeter de son ventre deux gemmes avant d'aller manger des fruits et se désaltérer. Profitant de l'occasion, l'orphelin s'empara des deux gemmes douées de pouvoirs magiques. Lorsqu'il constata la disparition de ses talismans, le rat, dans sa colère, se donna lui-même des coups tellement violents qu'il passa de vie à trépas. Tout joyeux, l'orphelin alluma un feu, passa l'animal à la broche et le mangea de bon appétit. La possession des deux gemmes permit au héros de continuer sa route sans encombre. Par enchantement, les dangers s'écartaient de son chemin.

Après plusieurs années de voyage, l'orphelin finit par

arriver à *mithilā* . Ayant échangé ses deux gemmes contre une hache et une machette magiques, il rentra chez lui et demanda à sa grand-mère — qui était heureuse de le revoir sain et sauf — d'aller remettre le peigne et l'écheveau de cheveux à *nāṅ căn smut* . A la vue de ces objets, elle sut que son mari était de retour. Sans tarder, elle le rejoignit. Les retrouvailles furent émouvantes, chacun racontant à l'autre les malheurs qu'il avait soufferts.

Comme *nāṅ căn smut* refusait de rentrer au palais malgré les ordres répétés, le roi vint la chercher à la tête de ses troupes. Il voulait aussi détruire la cabane de la vieille jardinière et en finir avec son rival, l'orphelin. Celui-ci tua un grand nombre de soldats qui voulaient le capturer et décapita le roi dans un combat singulier. Apprenant la mort de son mari, la reine se rendit au-devant du vainqueur et lui tendit une coupe contenant des fleurs, de l'encens et des bougies. Par ce geste, elle le priait de monter sur le trône. L'orphelin accepta de bonne grâce et régna avec *nāṅ căn smut* sur le royaume de *mithilā* conformément aux us et coutumes.

COMMENTAIRES :

L'histoire de *căn smut* présente de nombreuses similitudes avec celle de l'orphelin *kai1 kēv2*. On y trouve, de part et d'autre, les mêmes scènes et les mêmes intrigues avec, toutefois, quelques variantes. L'héroïne est non pas une princesse nāgī mais une divinité féminine et le monde souterrain des nāga est remplacé par le fond d'un océan. Quant au personnage du héros, il présente quelques particularités dignes d'être relevées. Contrairement aux autres héros, il ne se montre pas volage et reste fidèle à ses premières amours. Par contre, fait curieux pour un bodhisatta, il tue sans remords et sans vergogne en oubliant, comme dans la plupart des textes lao, de ressusciter ses ennemis, ce qui le laverait de cet acte contraire à la morale bouddhique.

32. dāv2 kālaḥthā (1)

Jadis, au temps où *byā bŏmmaḥsī* régnait à *Păncāraḥ naḥgan*, naquit un bodhisatta qui, en raison de son teint "noir comme un ours", prit le nom de *kālaḥthā* . A deux ans, l'enfant devint orphelin et fut élevé par sa grand-mère paternelle. Le peu d'or et d'argent que lui avaient laissé ses parents fut vite dépensé et les dernières piécettes servirent, en dépit des réticences de la grand-mère, à acheter un mainate attrapé par un chasseur. Or, c'était le roi des mainates. Tout heureux d'avoir échappé à la mort, l'oiseau, qui avait la faculté de parler la langue des hommes, manifesta, dès lors, un attachement sans borne à son sauveur. Ayant remarqué que ses maîtres vivaient dans un dénuement total, il réussit à les convaincre de s'installer à la lisière d'une forêt et d'y faire pousser des arbres fruitiers.

A cette époque, *byā bimmaḥsen* , qui régnait sur Bārāṇasī, avait une fille appelée *sīsaḥmut* dont la beauté était à l'origine de nombreuses demandes en mariage venant de princes étrangers. De peur qu'elle ne soit enlevée, il la cacha dans un pavillon au fin fond de la jungle. Un jour, alors que la princesse était confinée dans ses appartements, le mainate vint lui tenir compagnie et lui parla de *kālaḥthā*. A partir de ce moment, le désir de connaître le Bodhisatta ne cessa de la hanter.

Prévenu que ses avances ne seraient pas rejetées, *kālaḥthā* se rendit chez la belle *sīsaḥmut* juché sur le dos de son entremetteur qui, pour la circonstance, s'était transformé en un oiseau géant. Avant que l'amoureux ne se présente à l'esseulée, Indra descendit du ciel et le fit se baigner dans une cuvette d'or. Transformé en un beau jeune homme au corps brillant et paré de vêtements aux couleurs éclatantes, il donna alors de la voix et demanda asile.

(1) La version de ທ້າວກາລະຖາ *(dāv2 kālaḥthā)* dont nous donnons ici un résumé a été éditée en 1969-1970 par la Bibliothèque Nationale Lao. Elle comprend deux volumes totalisant 480 pages.

Après bien des hésitations et encouragée par le mainate qui lui expliqua que l'homme était un bodhisatta, *sīsaḥmut* entrouvrit la porte et fut agréablement suprise de voir un être d'une aussi grande beauté. Elle joignit les mains pour le saluer et, sans autre forme de procès, l'invita à partager sa couche. Au matin, elle lui dit de se cacher pour éviter d'encourir les foudres de la colère paternelle.

Le roi d'un pays voisin, *byā sāvăttī* , ayant appris que *sīsaḥmut* avait été cachée dans la forêt pour la soustraire à ses prétendants, envoya au père de la princesse, *byā bimmaḥsen*, une demande en mariage accompagnée de présents de grande valeur et d'une missive précisant qu'il anéantirait Bārāṇasī en cas de refus. Partagé entre la crainte de voir son royaume ravagé par la guerre et l'affection qu'il portait à sa fille, le roi *bimmaḥsen* ne sut trop quelle décision prendre et s'en remit aux dignitaires. Ceux-ci optèrent pour l'intérêt général, mais gardèrent la résolution secrète, de peur que la princesse ne prenne la fuite, car tout le monde savait qu'elle avait un amant que l'on disait appartenir à la lignée des bouddha. Avertie par sa mère qu'elle allait être enlevée de force pour être remise au roi *sāvăttī*, *sīsaḥmut* ne manifesta aucune appréhension. Lorsqu'elle vit les 4800 hommes envoyés par son père en train d'escalader les sept enceintes qui entouraient son pavillon, elle pointa sur eux le bâton magique de son amant et les tua tous. De son côté, le roi *bimmaḥsen* reçut la visite de mille mainates portant chacun dans son bec une bougie allumée, prêts à mettre le feu à la cité. La menace était trop grave pour être prise à la légère et le monarque dut déclarer que sa fille était libre quant au choix de son époux. A cette nouvelle, *kālaḥthā* ressuscita tous ceux qui avaient été tués. Lors de la cérémonie de mariage qui suivit, les brahmanes souhaitèrent au couple de vivre mille ans, loin de tout danger.

Ayant appris par ses émissaires que sa demande avait été rejetée et que la princesse *sīsaḥmut* l'avait traité de *phī Pap*, le roi *sāvăttī* entra dans une grande colère et se promit de se saisir de l'effrontée et d'en faire son esclave. Alors qu'il se préparait à partir pour une expédition punitive, le roi *sāvăttī*

vit s'avancer vers lui son jeune fils de sept ans qui lui reprocha sa conduite insensée. Furieux qu'un enfant ose lui faire des remarques, il le poursuivit pour le tuer. Le petit prince se réfugia dans la jungle et erra longtemps avant d'arriver au bord de la mer où il fut recueilli par un batelier qui l'emmena à Bārāṇasī. Présenté à *kālaṭhā* , il mit celui-ci au courant des intentions belliqueuses de son père et trouva asile au palais.

La disparition de son fils plongea la reine dans une grande tristesse. Irrité par les pleurs de son épouse, le roi *sāvăttī* la fit abandonner sur un radeau en haute mer. Ne pouvant laisser ainsi mourir une femme ayant acquis de grands mérites, Vissukamma descendit de sa céleste demeure et vint se loger dans le coeur du roi des mainates afin de dicter ses volontés à l'oiseau géant qui déposa la malheureuse reine à Bārāṇasī. Ce fut une double joie pour la rescapée : celle de revoir son fils et celle d'être accueillie par *sīsaḥmut* qui la traita comme une soeur.

Pendant ce temps, le roi *sāvăttī* se dirigeait vers Bārāṇasī. Partout où passait son armée les forêts étaient dévastées, les étangs asséchés et les habitants pillés de leur riz et de leur bétail. Arrivé aux portes de la ville, il exigea que *sīsaḥmut* lui soit remise, sinon la cité tout entière serait détruite. Son fils essaya de le raisonner en disant que *kālaṭhā* était un Bourgeon-de-Bouddha et que mieux valait se retirer. C'était faire peu de cas d'un roi qui se croyait invincible grâce à ses mantra. De son souffle, *kālaṭhā* dut balayer les serpents qui essayaient de franchir les remparts, faire disparaître l'inondation et éteindre les incendies provoqués par les pouvoirs magiques de son ennemi. Dans les combats au corps à corps qui s'ensuivirent, le roi *sāvăttī* perdit la quasi-totalité de ses hommes et finit par être capturé. Alors qu'il devait être puni pour ses forfaits, son fils obtint sa grâce et sa mise en liberté.

La victoire de *kālaṭhā* fut fêtée avec joie par les habitants, d'autant qu'il fit revenir à la vie tous les morts, y compris les chevaux et les éléphants qui avaient pris part à la bataille . Son beau-père, le roi de Bārāṇasī, jugea que le moment était venu de lui céder le trône. Lors du sacre, les

brahmanes formulèrent des voeux pour son règne et lui donnèrent le nom de *kālaḥdăm* , le roi vertueux. La cérémonie terminée, le roi *sāvăttī* prit congé du nouveau monarque pour rentrer chez lui, mais éprouva une grande déception en apprenant que sa femme et son fils refusaient de le suivre. Triste et abattu, il partit seul et mourut une fois de retour au pays, après avoir envoyé un tribut de dix mille pièces d'or et de cent mille pièces d'argent au roi *kālaḥdăm* . Sur les conseils de son protecteur, le jeune prince, fils du roi *sāvăttī*, regagna le royaume de ses ancêtres, fut couronné sous le nom de *căndaḥbŏm* et régna conformément aux dix règles de conduite royale.

A cette époque, le roi *isvn* avait sept filles toutes aussi belles les unes que les autres. Leurs joues d'or et leurs cheveux parfumés faisaient rêver les garçons qui les regardaient. Un jour, l'aînée des sept soeurs demanda à leur auguste père de leur trouver un mari à chacune. Le roi *isvn* accéda aux désirs de ses filles et leur dit de jeter des guirlandes de fleurs en l'air. Celle des guirlandes qui irait se poser sur la tête de tel ou tel garçon ferait de celui-ci l'heureux mari.

Les six aînées suivirent les indications données et virent leur voeu se réaliser. Il en fut autrement pour la benjamine : sa guirlande resta suspendue dans les airs puis se dirigea vers l'Est pour finalement disparaître à l'horizon. Impressionné par ce phénomène, le roi demanda au devin de lui en donner l'explication. Celui-ci, après de savants calculs, prédit que la princesse, qui avait à peine quatorze ans, se trouvait dans une année faste et qu'elle épouserait, avant longtemps, un prince étranger.

Le prince *mudgāt* , fils du roi *kālaḥdăm* , avait lui aussi quatorze ans. Alors qu'il se promenait dans le parc, grande fut sa surprise de voir une guirlande de fleurs tomber tout à coup du ciel et se poser sur ses épaules. En lisant le message qui y était accroché, il sut qu'elle provenait de la princesse *maḥnīdaṅ* et, sans même l'avoir vue, en devint amoureux. Néanmoins, cette princesse habitait dans une région lointaine, et pour y aller, il fallait traverser des zones habitées par des *phī* et des yakkha. Il obtint de son père l'autorisation de par-

tir, mais à condition d'aller d'abord chez un ermite pour s'instruire dans les sciences magiques.

Après un séjour de quatre mois auprès d'un ascète qui lui fit acquérir de grands pouvoirs, *mudgāt* prit place sur le dos du roi des mainates et s'envola pour se rendre auprès de celle qui lui avait envoyé la guirlande. Après avoir tué un serpent géant et un mille-pattes aussi grand qu'un palmier à sucre qui tentaient de lui barrer le passage, il arriva dans la cité gouvernée par le roi *isvn*. Sous le déguisement d'un marchand, il passa la nuit chez une vieille femme et en profita pour s'informer sur la princesse. Le lendemain matin, il gagna le palais et fut comme envoûté à la vue de *maḥnīdaṅ* . Il lui adressa la parole et elle fut à son tour séduite. La princesse l'invita ensuite à entrer dans ses appartements où, profitant de la situation, *mudgāt* embrassa avec fougue l'élue de son coeur et l'enlaça. La princesse *maḥnīdaṅ* obtint sans difficulté l'autorisation de son père d'épouser le prince étranger et le mariage fut célébré en grande pompe.

Poussés par la jalousie et de peur que *mudgāt* ne prenne la succession du royaume, les six autres gendres du roi se liguèrent contre lui et cherchèrent un moyen de l'envoyer à la mort. Ils persuadèrent leur beau-père d'ordonner au nouveau venu d'aller cueillir un lotus réputé pour son parfum et poussant dans le monde des nāga. Lorsqu'il arriva chez les nāga, *mudgāt* fut aperçu par *nāṅ gāṃ Baṅ* , la princesse nāgī, qui, le trouvant beau comme un dessin, prit forme humaine et le questionna sur ses intentions. Pendant qu'il exposait les raisons de sa visite, *mudgāt* regardait en connaisseur les formes de la jeune femme qui avait un chignon d'or, des yeux brillants comme des pierres précieuses et des seins bien relevés. Avant qu'il ait fini de parler, *nāṅ gāṃ Baṅ* lui susurra à l'oreille que malgré ses treize ans elle n'avait pas encore d'amant. Enhardi par cette confidence, il l'attira vers lui et l'embrassa. Le couple s'enivra ensuite dans une douce volupté qui ne prit fin qu'à la tombée du soir.

De crainte d'être punie si plus tard on découvrait sa liaison avec un être humain, la princesse nāgī préféra tout de

suite tout avouer à son père et lui présenter son amant. Estimant que ce qui était arrivé relevait du kamma, le roi nāga maria sa fille au jeune prince du monde des hommes. Trois années passèrent et *mudgāt* se dit que le temps était venu d'aller retrouver *maḥnīdaṅ* . Après avoir cueilli le fameux lotus, il prit congé de la nāgī *nāṅ gāṃ Baṅ*.

Il faisait déjà nuit lorsque *mudgāt* arriva aux portes de la cité. L'odeur parfumée de la fleur, qui embaumait l'atmosphère, avertit *maḥnīdaṅ* que son mari était de retour et grand fut son bonheur quand il la prit dans ses bras. Le jour suivant, le jeune héros remit à son beau-père, outre le lotus demandé, une lettre d'amitié du roi des nāga et une bague que celui-ci envoyait en cadeau. Il reçut en retour de l'or, des pierres précieuses et des étoffes qu'il distribua en aumône aux pauvres.

Les succès remportés par *mudgāt* portèrent ombrage aux six autres gendres qui se concertèrent à nouveau et demandèrent à leur beau-père de l'envoyer chercher du santal rouge sur une montagne peuplée de yakkha. Au moment de se séparer de son épouse *maḥnīdaṅ* , *mudgāt* lui recommanda de continuer à donner en aumône l'or et les pierres précieuses qui lui restaient puis, à la stupéfaction de tous, il s'éleva dans les airs et se dirigea vers la montagne. Chemin faisant, il arriva au bord d'un fleuve où il rencontra une méchante *nāṅ phī* qui voulut le dévorer, mais qu'il mit promptement à la raison et à qui il enseigna le dhamma avant de se diriger vers le sommet d'une colline pour y passer la nuit. Au matin, il constata que la couverture qui le protégeait de la fraîcheur était parsemée de fleurs de santal. Un regard sur l'étang lui fit découvrir de belles kinnarī qui se baignaient. Quand elles s'aperçurent de sa présence, les kinnarī interrompirent précipitamment leur baignade et s'apprêtèrent à prendre la fuite. Il les rassura en leur disant qu'il n'était point un méchant *phī* déguisé en humain, mais un prince de Bārāṇasī. Tranquillisée quant aux intentions de l'homme, *nāṅ cănd*ī s'approcha de lui et se présenta comme étant la fille du roi de *byā bū ṅein* . Elle lui chuchota qu'elle venait d'avoir seize ans et qu'elle n'avait pas encore de mari. C'était une invite à *mudgāt* . Profitant de l'occasion, il prit la main de

la princesse kinnarī et tous les deux, dans leurs ébats amoureux, s'enlacèrent "comme des serpents". Le coucher du soleil les sépara, car *nāṅ cănd*ī devait regagner son domicile. Ils promirent de se revoir.

Les pousses de santal que ramena *mudgāt* lui valurent, en récompense, de l'or et de l'argent qu'il continua à distribuer en aumône, mais, sous la pression des six autres gendres du roi, on lui demanda d'aller, cette fois, chercher un trésor gardé par un méchant *phī*. Il décida de partir avec son épouse *maḥnī-daṅ* . Une série de malheurs s'abattit bientôt sur le couple et la femme perdit la vie en pleine forêt. Comme abandonné par ses pouvoirs magiques, *mudgāt* traîna la morte avec lui et pénétra, sans le savoir, dans le domaine d'un yakkha. Il ne dut son salut qu'à la fuite et fut recueilli par une vieille yakkhinī qui le soigna comme son propre fils et lui donna toutes sortes de biens.

Alors qu'il se reposait, *mudgāt* entendit un bruit sourd venant de l'espace et vit des milliers d'oiseaux morts jonchant le sol. Il s'élança dans les airs et aperçut le roi des mainates envoyé à sa recherche en train de lutter contre un aigle furieux de voir un intrus pénétrer dans son territoire de chasse. Le rapace tué, le roi des mainates ramena *mudgāt* et son épouse à Bārāṇasī. Le roi *kālaḥdăm* envoya un char de gemme recevoir son fils *mudgāt* et lui donna son royaume. Le nouveau monarque fut couronné sous le nom de *bŏmmaḥgāt* et pendant qu'il distribuait l'aumône, son père enseigna le dhamma aux yakkha et leur recommanda l'observance des Cinq Préceptes.

Dix mois après son retour à Bārāṇasī, le roi *bŏmmaḥgāt* connut la joie d'avoir un fils. Lorsque l'enfant, appelé *jaisvn*, eut trois ans, *bŏmmaḥgāt* lui donna le royaume et s'en fut chez le roi *isvn*, son beau-père. La reine *maḥnīdaṅ* , qui avait été ressuscitée entre-temps, s'inquiétait pour son fils, en raison de son jeune âge. Elle ne le quitta qu'après lui avoir fait maintes recommandations, lui disant d'aller rendre visite à ses parents une fois atteint l'âge de dix ans, d'éviter la compagnie des esclaves, de s'abstenir des combats de coqs ou de poissons, de ne pas se fier aux femmes et de ne pas s'abandonner à la luxure

et aux jeux d'argent.

Sur ces conseils, le roi *bŏmmaḥgāt* et son épouse *maḥnīdaṅ* s'élancèrent dans les airs pour se rendre chez le roi *isvn*. Après avoir donné une correction, puis pardonné aux six gendres du roi qui avaient cherché à lui nuire, le roi *bŏmmaḥgāt* , avec l'accord de son beau-père le roi *isvn*, fit venir ses deux autres femmes, *nāṅ gāṃ Baṅ*, la nāgī, et *nāṅ cănd*ī , la kinnarī, au palais. Au cours de la cérémonie de mariage qui suivit – à laquelle furent également invités *byā bū ṅein* et *byā bū daṅ* , les pères des deux mariées – les brahmanes bénirent le roi *bŏmmaḥgāt* et ses trois femmes.

Par ses aumônes et ses nombreuses oeuvres pies, telles que l'érection de cetiya et la confection de statues de Bouddha, le roi *bŏmmaḥgāt* vit sa renommée se répandre jusque dans les contrées les plus lointaines. De partout, on venait lui rendre hommage. Sa conduite servit d'exemple à son fils *jaisvn* qui, après lui avoir rendu visite, fut sacré roi par le grand *kālaḥdăm*.

COMMENTAIRES :

dāv2 kālaḥthā est, à notre connaissance, un des rares romans lao à ne pas avoir un double en pays Isan, à moins qu'il n'y soit connu sous un autre nom. Mais les thèmes développés ne présentent pas pour autant un caractère original. L'épisode de la guirlande de fleurs se retrouve, par exemple, avec des variantes, il est vrai, dans *dāv2 sovăt*, et celui des six gendres du roi ligués contre le septième dans le Suvaṇṇasaṅkha Jātaka du Paññāsajātaka.

33. kiṅ1 cōeeaṅ hān (1)

Il y avait jadis un grand royaume connu sous le nom de *bālā*. Situé dans la Péninsule d'Or (2), au Sud de la Chine, ce pays était célèbre pour ses vestiges historiques et on y pratiquait le culte des génies. Chaque village avait un autel des esprits appelé *Tā hå* ou *Roṅ devaḥtā* (3) autour duquel se réunissaient les habitants lors des fêtes ou des événements importants. On y faisait des offrandes d'alcool ou des sacrifices de poulets, de porcs et de buffles pour honorer les *phī dai2* et les *phī thēn* (4), après quoi on chantait et on dansait.

Le roi de *bālā* honorait, quant à lui, un *phī* qui assurait la protection de son trône. Comme il n'avait pas de fils pour lui succéder, les dignitaires du royaume lui conseillèrent d'invoquer *yā1 ṅām1* , le *phī mōeeaṅ* , en faisant à ce dernier une offrande. Le *phī* emporta la patte de buffle et l'alcool de riz qu'on lui avait offerts et monta au ciel, chez *byā thēn* à qui il fit part du désir du roi d'avoir un fils. Le roi des *thēn* réunit alors ses enfants et demanda que l'un d'eux prenne renaissance sur terre. C'est ainsi que *yī1 nay2* se porta volontaire, au grand contentement du *phī yā1 ṅām1* dont les qualités d'intermédiaire entre les hommes et les dieux avaient porté leurs fruits.

Avant de descendre sur terre, *yī1 nay2* formula les voeux suivants : qu'il obtienne un éléphant blanc et un sabre royal, qu'il soit entouré par 100.000 dames du palais et qu'un million de soldats l'accompagnent, que *dāv2 gvāṅ* et *dāv2 ēṅ gan* , ses

(1) La version de ກົ ຈ ອ ົ ານ *(kiṅ1 cōeeaṅ hān)* dont nous donnons ici un résumé a été éditée en 1969 par la Bibliothèque Nationale Lao. Elle compte 53 pages.

(2) *hlēm daṅ* , qui signifie "Péninsule d'Or", désigne en fait la Péninsule Indochinoise.

(3) La présence d'un *Roṅ devaḥtā* (autel des divinités) à côté d'un *Tā hå* (autel des génies) témoigne ici d'un syncrétisme religieux attesté tout le long de ce roman.

(4) Voir *supra*, p. 127-128.

deux fidèles compagnons, ainsi que *dāv2 kiṅ1* , naissent en même temps que lui pour l'aider en cas de guerre, que ses femmes, *nāṅ gāṃ Yāt*, *nāṅ ū1 kēv2* , *nāṅ wa2 gāṃ* et *nāṅ in Pēṅ*, le suivent et qu'il les retrouve comme épouses dans le monde des hommes. Ayant reçu l'assurance que ses voeux seraient exaucés, *yī1 nay2* prit congé de *byā thēn* et prit renaissance dans le sein de la reine de *bālā*. Ses femmes renaquirent chacune dans un pays différent tandis que ses deux fidèles compagnons descendirent chez les *khā2 khaḥum* (1), à la tête de 300.000 hommes, et *dāv2 kiṅ1* à *mōeeaṅ jeīy*.

La renaissance de *yī nay2* fut marquée par des phénomènes surnaturels : les gongs et les tambours résonnèrent d'eux-mêmes, une lumière éclatante brilla sur le palais royal et la terre se mit à trembler. Le nom de *dāv2 cōeeaṅ* lui fut alors donné. Initié dès l'âge de sept ans à l'art de gouverner, il n'éprouva aucune difficulté à prendre la succession lorsque, peu de temps après, son père, le roi de *bālā*, mourut. A seize ans, désireux de prendre femme, il fit une invocation à *byā thēn* et demanda qu'il lui fasse savoir, par rêve, où habitaient celles qui, jadis, avaient été ses épouses. C'est ainsi qu'il apprit que *nāṅ in Pēṅ* résidait à *jyṅ gōeea* , *nāṅ wa2 gāṃ* à *mōeeaṅ ṅein yāṅ* , *nāṅ ū1 kēv2* à *baḥkăn* (Xieng Khouang) et *nāṅ gāṃ Yāt* à *mōeeaṅ Tūm vāṅ*. A son réveil, il chargea ses deux fidèles compagnons, *dāv2 gvāṅ* et *dāv2 ēṅ gan* d'une lettre pour *nāṅ in Pēṅ*. En guise de réponse, celle-ci lui fit parvenir une bague. *dāv2 cōeeaṅ* se rendit aussitôt à *jyṅ gōeea* , se maria avec elle et l'éleva au rang de Première Reine. La mère de *nāṅ in Pēṅ*, qui était veuve et qui régnait sur le pays depuis plusieurs années, donna le royaume à *dāv2 cōeeaṅ* qui devint aussi, de ce fait, roi de *jyṅ gōeea*.

Un roi annamite *(kēv)* avait envoyé une missive au roi de *mōeeaṅ ṅein yāṅ* pour demander la main de *nāṅ wa2 gāṃ* . Dépité de voir sa demande rejetée, le roi annamite lança son armée

(1) S'agit-il des Khmu chez qui la légende de *cōeeaṅ* reste encore vivace? (*cf*. M. Ferlus, "Le récit de Chuang et ses implications historiques pour le Nord Laos" in *A.S.E.M.I.* , vol. X-2, 3, 4, 1979, p. 327-365.

sur ce pays. Le roi de *mōeeaṅ ṅein yāṅ* demanda l'aide de son neveu *dāv2 cōeeaṅ*; celui-ci, après avoir délogé les troupes annamites, les poursuivit jusqu'à *bū meĭn* et *bū hyv2 gā* . Il se trouva soudain face à un grand nombre d'Annamites sortant des grottes. Dans la bataille qui s'ensuivit, *dāv2 ēṅ kā*, le commandant annamite, tomba de son éléphant, ce qui sema la débandade parmi les siens. *dāv2 cōeeaṅ* récupéra les éléphants et les armes des ennemis et rentra à *mōeeaṅ ṅein yāṅ* où le roi organisa un *pāsī* pour célébrer la victoire et, par la même occasion, lui donna sa fille, *nān wa2 gāṃ* , en mariage.

Malgré cela, *dāv2 cōeeaṅ* n'était pas satisfait : il voulait remporter une bataille décisive afin que les Annamites ne soient plus en mesure de menacer le pays. Dans le combat qui s'engagea entre les deux camps, *dāv2 cōeeaṅ* réussit à tuer l'éléphant de *dāv2 ēṅ kā* et à capturer le chef annamite qu'il enferma dans une cage. Furieux de voir son neveu retenu prisonnier, *dāv2 kvā*, le roi annamite, se lança dans la bataille et fut à son tour décapité par *dāv2 cōeeaṅ* . Sa tête fut offerte au roi de *mōeeaṅ ṅein yāṅ* qui commanda qu'après les obsèques les cendres soient conservées dans un cetiya. Ainsi se termina la guerre que mena *dāv2 cōeeaṅ* contre *dāv2 kvā* et *dāv2 ēṅ kā*.

S'étant souvenu, dans un rêve, que *nāṅ ūl kēv2* , la princesse appelée à devenir son épouse, demeurait à *baḥkăn* , *dāv2 cōeeaṅ* prit la décision d'aller attaquer la ville et de s'emparer d'elle pour en faire sa reine. Après qu'il eut conquis la cité, les dignitaires l'invitèrent à monter sur le trône. Ils lui présentèrent également *nāṅ ūl kēv2* qui fut élevée au rang de Première Reine. Estimant que *dāv2 gvāṅ* , son compagnon et cousin, l'avait beaucoup aidé dans sa victoire, *dāv2 cōeeaṅ* le mit sur le trône de *baḥkăn* . Quant à *mōeeaṅ hlā2 nay2* , qui avait appartenu à *dāv2 ēṅ kā*, il le donna à *dāv2 ēṅ gan*, son autre compagnon.

Après avoir triomphé des Annamites, *dāv2 cōeeaṅ* retourna à *mōeeaṅ ṅein yāṅ* et fut content de savoir que *nāṅ in Pēṅ* avait donné naissance à un fils appelé *dāv2 Ruṅ2* . L'enfant grandit en âge et en sagesse, sous la conduite d'un précepteur qui lui fit acquérir de vastes connaissances. Quant à *byā khun cōeeaṅ* (1),

(1) Le texte mentionne *byā khun cōeeaṅ* et *khun cōeeaṅ* au lieu de

il était devenu un grand monarque — ayant plusieurs chefferies sous sa dépendance — et un valeureux guerrier. Cela ne l'empêchait pas, en bon gouvernant, de se montrer équitable envers ses sujets et de veiller à la prospérité du royaume.

Un des fils du roi annamite *byā kvā*, nommé *hūp pǎṅ*, s'était réfugié à *mōeeaṅ Tūm vāṅ*. Il haïssait *khun cōeeaṅ* qui avait tué ses parents et donné le trône de *baḥkǎn* à *dāv2 gvāṅ*. Il chercha un moyen de se venger et, suivi de son compagnon *gāṃ pā*, *hūp pǎṅ* se présenta devant le roi *byā Bā2 Rvn1* de *Tūm vāṅ* pour lui demander une armée. Le roi accéda aux désirs des deux garçons, et ceux-ci marchèrent sans tarder sur *baḥkǎn*. N'étant pas en mesure de repousser l'attaque ennemie, *dāv2 gvāṅ* appela *khun cōeeaṅ* qui vint à son secours. *hūp pǎṅ* et *gāṃ pā* se replièrent à *Tūm vāṅ* où le roi invita *khun cōeeaṅ* à faire part de ses désirs. Saisissant l'occasion, celui-ci demanda en mariage la princesse *nāṅ gāṃ Yāt* en faisant valoir que, lors de sa vie précédente, elle avait été sa femme. La demande acceptée, *khun cōeeaṅ* vint séjourner à *Tūm vāṅ* et éleva *nān gāṃ Yāt* au rang de Première Reine, après quoi il quitta la cité pour regagner *mōeeaṅ ṅein yāṅ*.

dāv2 gvāṅ lui ayant fait remarquer que si *hūp pǎṅ* et *gāṃ pā* restaient à *Tūm vāṅ*, ils constitueraient une menace pour *baḥkǎn* et qu'il valait mieux les tuer, *khun cōeeaṅ* envoya une missive au roi *byā Bā2 Rvn1* pour réclamer les deux garçons. Devant la réponse dilatoire de celui-ci, *khun cōeeaṅ* envoya ses hommes attaquer *Tūm vāṅ*. N'étant pas en mesure de repousser les assaillants, *byā Bā2 Rvn1* demanda à *nāṅ mē1 yai*, le *phī* protecteur de la cité, de solliciter l'aide de *byā thēn*. Voyant *hūp pǎṅ* et *gāṃ pā* en danger de mort, *byā thēn* eut pitié d'eux et envoya au secours du roi de *Tūm vāṅ* trois millions de soldats - *phī thēn* ainsi que des éléphants et des chevaux. Sachant qu'il ne pourrait venir à bout de ses adversaires et qu'il allait mourir,

dāv2 cōeeaṅ, sans doute pour montrer que le héros est devenu un grand roi. Il est souvent difficile d'identifier les individus dans les textes historiques, car les personnes de haut rang changent presque toujours de nom chaque fois qu'elles montent dans la hiérarchie politique ou religieuse.

khun cōeeaṅ envoya sa famille se réfugier à *jyṅ gōeea* . Dans la bataille, *khun cōeeaṅ* perdit *dāv2 gvāṅ* et *dāv2 ēṅ gan* , ses deux compagnons les plus fidèles et fut à son tour tué. Son éléphant blanc et ses quatre femmes moururent en même temps que lui et tous renaquirent, y compris les hommes tués dans la mêlée, dans le monde des *thēn*.

Pour se venger de *byā thēn* , *khun cōeeaṅ* le mit hors de combat et s'empara du pays céleste où il régna pendant trois mois. *byā thēn* alla se plaindre auprès d'Indra qui, convoquant *khun cōeeaṅ*, *dāv2 ēṅ kā* et *dāv2 kvā*, leur enjoignit de cesser toute dispute. Pour les séparer, il nomma *khun cōeeaṅ* roi de l'enfer Cātummahārājikā (1) avec, comme ministres, ses deux fidèles compagnons. Quant à *dāv2 ēṅ kā* et *dāv2 kvā* , ils eurent droit chacun à régner sur une province, avec palais et femmes.

khun cōeeaṅ mort, le roi de *Tūm vāṅ* envoya *hūp păṅ* et *gāṃ pā* régner sur *baḥkăn*, à la grande satisfaction des Annamites. Installé sur le trône, *hūp păṅ* commença par restaurer la cité qui avait souffert des ravages de la guerre. De son côté, *dāv2 Ruṅ2* régna sur *jyṅ gōeea* , le royaume ayant appartenu à sa mère, et garda précieusement avec lui les objets protecteurs du royaume : le sabre royal et la bague magique. Quant aux pays vassaux , il les fit gouverner par des hommes sûrs.

Huit années passèrent, *dāv2 Ruṅ2* , fils de *khun cōeeaṅ* , pleurait toujours son père et sa haine pour *hūp păṅ* et *gāṃ pā* qui s'étaient emparés de *baḥkăn* ne cessait d'augmenter. Jugeant que le moment de reconquérir *baḥkăn* évait venu, il somma ses ennemis de lui rendre le royaume. *hūp păṅ* et *gāṃ pā* répondirent que *baḥkăn* avait appartenu à leur père et qu'ils avaient pris sa succession en toute légitimité. *dāv2 Ruṅ2* débuta les hostilités en tirant une flèche sur *baḥkăn*. Dans les batailles qui

(1) Le texte assimile le Cātummahārājikā à l'enfer alors que c'est le plus bas des étages célesţes, habité par les quatre gardiens de l'univers. Comme il est précisé que *khun cōeeaṅ* est nommé Yama, c'est bien de l'enfer qu'il s'agit.

s'ensuivirent et au cours desquelles un grand nombre d'Annamites furent tués, *hūp pa̍ṅ* et *gāṃ pā* furent capturés et mis à mort. *byā Bā2 Rvn1*, le roi de *Tūm vāṅ* , vint au secours de ses protégés et mourut dans le combat singulier qui l'opposa à *dāv2 Rūṅ2*. Celui-ci monta sur le trône de *Tūm vāṅ* et fit procéder aux obsèques du roi défunt.

Après avoir vaincu les "traîtres", *dāv2 Rūṅ2* plaça le fils de *dāv2 gvāṅ* sur le trône de *baḥkă̱n*. Puis il réorganisa l'administration des pays se trouvant sous sa dépendance et leur fit adopter à tous les mêmes lois. Il régna avec justice et ses sujets vécurent heureux. Il fut un bon exemple pour les autres monarques et son règne fut des plus brillants.

COMMENTAIRES :

La version de *kiṅ1 cōeaṅ hān* donnée ici vient d'un manuscrit sur feuilles de latanier dont l'éditeur n'indique pas l'origine. Si l'on se réfère aux annales Yonok (1), la légende de *khun cōeaṅ* a ses racines dans le Lan Na (ancien royaume de Chiengmai). Mais le *Tāṃnān braḥyā cōeaṅ* édité à Chiengmai (2), mentionne que le texte original, appelé aussi *duTiyvă̱ṅsaḥ mālinī* et datant du XIIe siècle A.D., est originaire de Luang Prabang. Quoiqu'il en soit, le texte le plus complet se trouverait actuellement à la Bibliothèque Nationale de Bangkok (3), texte dont Maha Sila Viravong a donné une édition en lao, qui fut transcrite en thai et publiée par l'Université des Beaux-Arts (4). De toutes les versions

(1) *Cf*. C. Notton, *Annales du Siam, Chronique de Xieng Mãi*, vol. III. Paris, 1932, et พระยาประชากิจกรจักร์ (Phraya Prajakit Koracakr), พงศาวดารโยนก *(Les Chroniques royales du Nord)*. Bangkok : Phrae Pittaya, 2515 E.B., p. 7-8, 235-238.

(2) *Cf*. ตำนานพระยาเจือง. Chiengmai : Université de Chiengmai, Faculté d'Anthropologie et de Sociologie, 1981, 165 + 180 p.

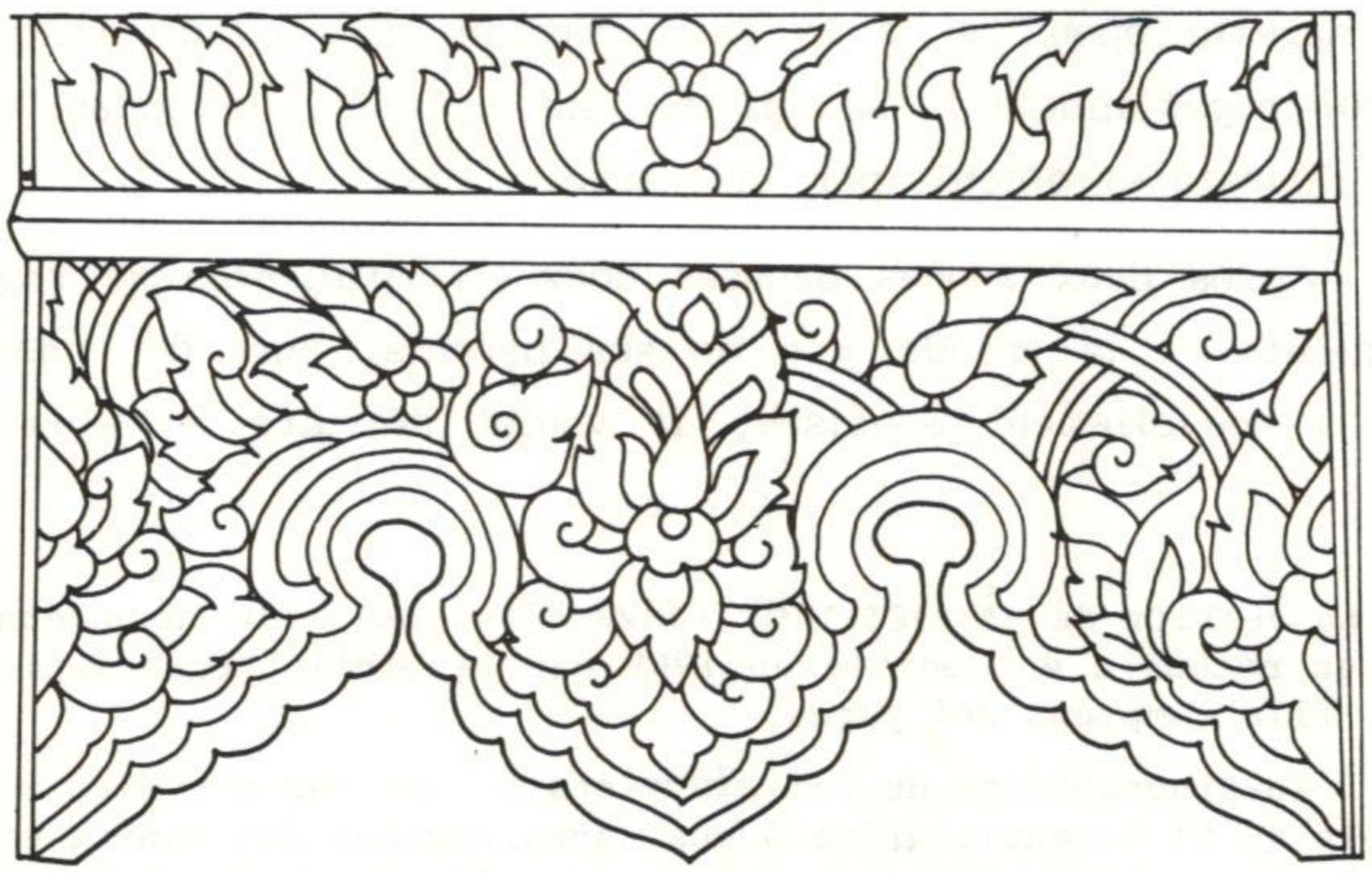
(3) Précision donnée dans la préface d'un fascicule intitulé *dāv2 yī1-pā cōeaṅ* et édité par le Collège de Pédagogie de Loei. Ce fascicule est une transcription en thai d'un manuscrit lao appartenant à un moine de cette province (*cf*. ท้าวยี่ - บาเจือง. Loei, 2524 E.B., 78 p.

(4) *Cf*. ท้าวฮุ่ง ท้าวเจือง *(dāv2 Huṅ1 - dāv2 cōeaṅ)*. Bangkok : Silpakorn University, 2522 E.B., 395 p.

que nous avons pu lire, y compris celles recueillies par Klaus Rosenberg (1) et par M. Ferlus chez les Khmu (2), les exploits du héros légendaire tournent principalement autour de la lutte menée contre les Annamites et de la prise, perte et reprise de *baḥkăn*, que notre texte identifie avec Xieng Khouang et d'autres avec le Pays *kēv*. De nombreuses localités y sont également mentionnées, mais seule une étude historique approfondie pourrait les situer, à moins que ce ne soient des localités mythiques, comme la plupart de celles citées dans les épopées. Comparée aux versions citées plus haut, la nôtre comporte des épisodes complémentaires se rapportant notamment à la lutte de *khun cōeeaṅ* avec *byā thēn*, à l'arbitrage d'Indra qui le nomme "roi des enfers", et à l'oeuvre entreprise par son fils *dāv2 Ruṅ2*, tant dans la reprise de *baḥkăn* aux Annamites que dans la réorganisation de l'administration.

(1) *Cf.* "A preliminary study in the story of Khun Chüang" in *Historical documents and literary evidence*. Bangkok : Chulalongkorn University (International Conference on Thai Studies - August 22-24, 1984), 22 p.

(2) *Loc. cit.*



34. dāv2 hlau gāṃ (1)

Jadis, *byā aḥnubāvăn* qui régnait sur *vyṅ căn* (Vientiane) avait trois fils et une fille qu'il affectionnait beaucoup. La vie lui était devenue morne et triste depuis que sa fille bien-aimée avait été donnée en mariage au roi *sīgot* de *Pĕñcān*. L'idée lui vint alors d'envoyer ses fils étudier les sciences magiques chez un ermite afin qu'ils puissent triompher du puissant *sīgot* et ramènent ensuite leur soeur à *vyṅ căn*.

Les trois frères partirent dans l'Himavant. Une divinité sépara l'aîné, *dāv2 hlau gāṃ*, de ses deux frères et le guida chez un ermite. Après les présentations d'usage, l'ermite offrit l'asile au jeune prince et lui enseigna les mantra.

La disparition de son fils *hlau gāṃ* — ses deux autres enfants étaient entre temps revenus au palais — plongea le roi dans une grande désolation. Le poids de l'âge et la fatigue lui interdisant toute action militaire, il ne vit d'autre moyen pour faire revenir sa fille que de lui envoyer une lettre lui disant de tuer son mari. La princesse hésita à accomplir la volonté de son père qui constituait un acte gravement déméritoire. Néanmoins, elle réussit à percer le secret de l'invulnérabilité de son auguste époux et à le faire mourir (2). Avant d'expier, le roi *sīgot* appela la malédiction sur *vyṅ căn*, demandant qu'il soit dévasté et détruit par la guerre.

Après deux années passées chez l'ermite, *hlau gāṃ* regagna le palais, à la grande joie de ses parents. Fort des connaissances nouvellement acquises, il voulut détruire au plus vite

(1) La version de ທ້າວຫຼ້າຄຳ *(dāv2 hlau gāṃ)* dont nous donnons ici un résumé a été éditée en 1969 par la Bibliothèque Nationale Lao. Elle comprend 264 pages.

(2) L'invulnérabilité du roi *sīgot* était liée aux pouvoirs surnaturels qu'il détenait grâce à ses connaissances des mantra et des gāthā. La seule partie de son corps que le tranchant ou la pointe des armes pouvait pénétrer était l'anus. Ce secret, qu'il livra à sa femme, fut à l'origine de sa perte : un dispositif comportant une lance, placé dans la fosse d'aisances, lui perfora le fondement.

kuṅ sī (1), le pays des Thai, qui avaient toujours manifesté du mépris pour les Lao. Malgré les réticences de son père, qui aurait voulu attendre l'Année du Singe pour mener cette opération (2), *hlau gāṃ* se lança sans attendre dans une expédition guerrière qui l'amena aux portes de *kuṅ sī*. Au bout de sept jours de combats acharnés, les Thai se soumirent. Le vainqueur s'installa dans le palais et mena une vie de délices parmi la centaine de femmes qui lui furent offertes.

Un mois passa. En représailles, une armée de *kuṅ sī* attaqua *vyṅ căn* qui tomba sans coup férir. Le roi *aḥnubāvăn*, les membres de la famille royale et les dignitaires faits prisonniers, les Thai saccagèrent la ville, pillèrent ses richesses, emportèrent chez eux le Bouddha d'Emeraude* et déportèrent la population. Les affres de la captivité minèrent les forces du roi *aḥnubāvăn* qui mit fin à sa vie en mangeant un gâteau de riz empoisonné.

Lorsque, de son palais, *hlau gāṃ* aperçut une vive lueur verte, qui ne pouvait provenir que du Bouddha d'Emeraude, il réalisa tout de suite la situation. Se sachant perdu, il prit congé de sa femme qui était enceinte de deux mois et quitta *kuṅ sī* avec la ferme intention de bouter les ennemis hors du royaume de son père. Il erra dans la forêt, le coeur en peine, parmi les bêtes sauvages. Sa randonnée solitaire le conduisit d'abord à *lau kāy* (3) puis à *bū jun*, en pays annamite, où les femmes étaient encore plus belles qu'à *kuṅ sī*. Le roi de ce pays, à qui il raconta ses mésaventures, lui accorda non seulement l'hospitalité mais aussi la main de sa fille.

(1) Le texte fait mention, p. 199, de *kuṅ sĪ kuṅ dep. kuṅ sĪ* désigne donc Krung Thep (Bangkok), la Capitale de la Thailande actuelle dont le véritable nom est : *kruṅ deb mhāngr pvrrăTnkosindŕ mhindrāyudhyā mhātilkbibhbnbrăTń rājdhānīpurirmý utmsănTisukh.*

(2) Il est précisé dans le texte que, d'après une prédiction bouddhique, *kuṅ sī* serait, cette année-là, transformée en décombres.

(3) La ville de Lao Kay est située dans le Nord du Vietnam, près de la frontière chinoise.

Une nuit, *hlau gāṃ* rêva que deux boules brillantes en provenance de *vyṅ căn* tombaient sur lui. Une des boules qu'il attrapa l'éleva dans l'espace et lui fit visiter tout le Jambu avant de le déposer à terre. Un devin consulté prédit qu'il aurait deux fils qui, devenus grands, iraient vaincre *kuṅ sī* et reconquérir *vyṅ căn*. Grande fut la joie de *hlau gāṃ*, quelque temps plus tard, de voir sa femme donner naissance à deux garçons qu'il appela *cyṅ gāṃ* et *daṅ tāṃ*. Lorsque ses deux fils furent âgés de sept ans, il leur apprit l'histoire du Pays Lao et les exhorta à reprendre les richesses accaparées par les Thai. Ils les prépara également à leur future mission en leur faisant apprendre des langues étrangères, puis leur recommanda de ramener son corps à *vyṅ căn* lorsqu'il serait mort et de l'y incinérer.

Les années passèrent. *hlau gāṃ* mourut, laissant ses deux fils seuls avec leur mère. Sous la pression et les menaces de leur oncle devenu entre temps roi de *bū jun*, *cyṅ gāṃ* et *daṅ tāṃ* durent quitter le Pays annamite. Franchissant collines et montagnes, bercés par le chant des cigales et des oiseaux, ils atteignirent *vyṅ căn*, le pays de leur père. L'état de délabrement et de ruine de la ville les emplit de tristesse et les poussa à poursuivre leur chemin en direction de *kuṅ sī* où ils rendirent visite à *nāṅ cunlā*, la première épouse de leur père. Elle les incita à aller rendre visite à *gāṃ Pŏn*, leur demi-frère (1), qui était allé s'établir dans un pays situé à l'Est.

Les deux frères prirent à nouveau la route et se retrouvèrent au bord de la mer. En longeant le rivage, ils rencontrèrent un roi des nāga qui leur montra la magnificence de son royaume. Revenus sur terre, ils s'enfoncèrent dans l'Himavant et, ayant rencontré un ascète, lui demandèrent à être initiés aux sciences magiques, afin d'aller combattre les Annamites. Grâce à sa vue divine, l'ascète sut tout de suite que les deux princes étaient des réincarnations de devaputta venant du ciel Tusita* et que l'un d'eux, *daṅ tāṃ*, n'était autre que le futur

(1) *gāṃ Pŏn*, le fils que *nāṅ cunlā* eut de *hlau gāṃ*, est considéré comme l'aîné de *cyṅ gāṃ* et de *daṅ tāṃ*.

Metteyya Buddha. Au bout de trois ans d'enseignement, le saint homme fit savoir à *cyṅ gāṃ* que sa future épouse l'attendait et que le moment était venu pour lui de se marier.

A regret, les deux frères quittèrent l'ermitage. Leurs pas les amenèrent à *vesālī* où ils rencontrèrent une princesse qui leur raconta qu'une yakkhinī ravageait la contrée et que dans quelques jours elle deviendrait la proie de cette ogresse. Elle les supplia de la sauver. *cyṅ gāṃ* fit apporter des peaux de buffles auxquelles il donna des formes humaines, grâce à ses mantra. Lorsqu'en sortant de la forêt, la yakkhinī vit l'effigie des deux princes et de la princesse, elle accourut pour les manger. Ayant avalé les peaux, son ventre ne tarda pas à se dilater et elle en mourut.

Au son du tambour, la population qui s'était cachée par peur de l'ogresse se rassembla et offrit le trône de *vesālī* aux deux héros. *daṅ tāṃ*, annonçant qu'il allait prendre le froc et vivre en ermite, se désista en faveur de son frère *cyṅ gāṃ* qui reçut, par la même occasion, la main de la princesse.

Devenu roi, *cyṅ gāṃ* envoya un émissaire inviter son demi-frère *gāṃ Pŏn*, qui régnait sur *cīeyraḥpăpbā*, à venir à *vesālī*. Accompagné de son épouse, *gāṃ Pŏn* arriva monté sur un haṃsa volant et lorsque les trois frères apparurent sur l'esplanade royale, ils resplendissaient comme la pleine lune tant ils étaient beaux.

Après que *cyṅ gāṃ* lui eut parlé et lui eut appris les dernières volontés de leur père *hlau gāṃ*, *gāṃ Pŏn* partit pour *kuṅ sī* afin de rendre visite à sa mère, *nāṅ cunlā*, et à sa tante, *nāṅ kesī*, qui était la concubine du roi. Ayant fait la connaissance de ses trois cousins, princes de *kuṅ sī*. Il leur fit part du devoir qui leur incombait, en tant que descendants de la lignée de *vyṅ căn*, et les exhorta à aller chez le grand monarque de *vesālī*, leur parent, qui détenait la Connaissance Suprême.

Lorsque ses trois fils lui eurent demandé l'autorisation d'aller apprendre les langues et les sciences à l'étranger, le roi de *kuṅ sī* la leur accorda et, après avoir confié la charge du royaume aux dignitaires, les accompagna à *vesālī*. Au roi de

vesālī qui le reçut avec les honneurs dus à un monarque le roi de *kuṅ sī* déclara que leurs royaumes étaient unis "comme un seul morceau de cire" et qu'ils étaient frères.

Après sept ans d'études, les trois princes connaissaient parfaitement une douzaine de langues et avaient appris, entre autres arts, celui de se rendre invisible. Ils regagnèrent *kuṅ sī* en apprenant la mort de leur père.

Le roi *cyṅ gāṃ* pensa que le moment était venu de porter la guerre à *bū jun*, pour punir le roi de ce pays. Informé par ses hommes, le roi de *bū jun* envoya son fils se réfugier à *kuṅ sī*. Craignant de mécontenter le roi de *vesālī*, le roi de *kuṅ sī* jugea préférable d'envoyer l'enfant à *rājgōe*.

Après dix-sept jours de combats, les troupes de *vesālī* investirent *bū jun* dont le roi avait péri. *cyṅ gāṃ* était vengé. Ainsi se termine l'histoire des rois lao de jadis.

COMMENTAIRES :

Comme *kiṅ1 cōeeaṅ hān* et *khun doeṅ* (VPK-353), *dāv2 hlau gāṃ* est considéré par les Lao comme un roman historique. Les événements auxquels il fait allusion sont ceux de la sombre période qui suivit la prise de Vientiane par les Siamois en 1828. La description des faits est toutefois loin de correspondre à une quelconque vérité historique. Et comme l'a noté l'éditeur dans la préface, *dāv2 hlau gāṃ*, appelé aussi *cāv2 rājvŏṅ* (1), n'a jamais existé. *dāv2 hlau gāṃ* n'est donc qu'une de ces nombreuses légendes empreintes de merveilleux (2), mais avec, en arrière-plan, le rappel pour la mémoire collective des Lao d'une période particulièrement tragique de leur histoire.

(1) Titre princier venant hiérarchiquement après *cau2 rājput*.

(2) On retrouve les aventures de *hlau gāṃ* dans "L'histoire de Sik'ot et Wieng Can" (*cf*. C. Archaimbault, *Contribution à l'étude d'un cycle de légendes lao*. Paris : Publication de l'E.F.E.O., 1980, p. 105-176).

35. braḥ lăk - braḥ lām (1)

(Version lao du Rāmāyaṇa)

Longtemps avant notre ère, une divinité brahmanique et son épouse descendirent du ciel Akaniṭṭhabhūmi* pour visiter la terre. Ayant goûté la saveur du sol, ils perdirent leurs divines connaissances et ne purent regagner le ciel. Ils fondèrent alors une cité qui prit le nom d'*indaḥPaḥthaḥ naḥgan* et eurent cent un fils qui furent les cent un rois de la terre.

Plus tard, ils eurent encore un enfant qu'ils appelèrent *Tăppåraḥmesvn* et qui succéda à son père à la mort de celui-ci. *Tăppåraḥmesvn* eut deux enfants : *virulhaḥ* qui succéda à son père et *dăTTaḥrăTthā* qui, sur les indications d'un nāga à sept têtes, fonda une nouvelle cité qui prit le nom de *căndaḥpulī sīsăTTaḥnāk* (2).

Pendant ce temps, une divinité brahmanique descendue du ciel pénétra dans le sein d'une femme habitant près d'*indaḥPaḥthaḥ naḥgan*. Dix mois plus tard, elle accoucha d'un enfant aux membres anormalement courts qui reçut le nom de *lullu*. Indra, désireux de refaçonner cet être, le fit monter aux étages célestes et le fit refondre dans un moule de diamant. *lullu* en sortit magnifiquement proportionné et d'une beauté égale à celle d'Indra. Le dieu prétendit que ce garçon serait, au cours de sa vie future, un être puissant, téméraire et courageux, qui triompherait de tous, sauf du Bodhisatta, mais aussi un être coléreux, sensuel et avide qui mourrait prématurément.

lullu descendit sur terre armé d'un sabre et d'un arc et pénétra dans le sein de *nāṅ maḥlīkā*, épouse de *virulhaḥ*, roi

(1) Ce texte a été résumé en français par P.-B. Lafont à partir d'un manuscrit lao de Vientiane comprenant 43 fascicules en feuilles de latanier, dont il détient une copie (*cf. P'ra Lak-P'ra Lam — version lao du Ramayana —, P'ommachak — version 'Tay Lu du Ramayana —*. Vientiane : E.F.E.O., Bibliothèque de diffusion VI, 1957, 34 p.). Nous donnons ici un résumé succinct de ce manuscrit.

(2) Nom pâli de Vientiane.

d'*indaḥPaḥthaḥ naḥgan*, qui accoucha dix mois plus tard d'un enfant qui reçut le nom de *rābbaḥnāsvn* (1).

A l'âge de trois ans, *rābbaḥnāsvn*, qui était instruit dans toutes les sciences, somma son oncle *dăTTaḥrăTthā*, roi de *căndaḥpulī sīsăTTaḥnāk*, de lui donner sa fille, *nāṅ căndā*, elle aussi âgée de trois ans. Connaissant l'invincibilité de son neveu, le roi fut obligé de lui livrer sa fille, mais supplia les dieux de lui donner un fils capable de dominer l'être qu'il considérait comme son ennemi. Indra envoya alors sur terre le futur Bouddha qui pénétra dans le sein de la reine *visutdisotā* qui enfanta deux jumeaux : *braḥ lăk* et *braḥ lām* (2).

braḥ lăk possédait un arc dont la vibration se répercutait dans tout l'univers; *braḥ lām* en possédait un qui obscurcissait le ciel, faisait trembler la terre et déchaînait les tempêtes chaque fois qu'on le bandait. Voyant la puissance de ses fils, le roi *dăTTaḥrăTthā* les envoya à *indaḥPaḥthaḥ naḥgan* avec mission de libérer leur soeur *nāṅ căndā*.

Les deux frères, après avoir franchi la Nam Kadinh et la Nam Hin Boun (3), parvinrent, après de nombreuses péripéties, à *indaḥPaḥthaḥ naḥgan*. *braḥ lām* pénétra dans la ville, enleva sa soeur et se mit en route pour *căndaḥpulī sīsăTTaḥnāk*. Ayant appris le rapt de sa femme, *rābbaḥnāsvn* se lança à la poursuite des fugitifs. Une bataille eut lieu sur le Mékhong mais, malgré l'aide que lui apportèrent les garuḍa et les yakkha, il fut vaincu. Sur l'ordre des vainqueurs, *rābbaḥnāsvn* leur fournit, grâce à ses pouvoirs magiques, un bateau surmonté d'un palais et pouvant aussi bien flotter sur l'eau que sur terre. Les deux frères et leur soeur regagnèrent *căndaḥpulī sīsăTTaḥnāk*.

rābbaḥnāsvn qui languissait d'amour pour *nāṅ căndā* vint alors demander sa main selon les us et coutumes. Le roi *dăTTaḥ-*

(1) *rābbaḥnāsvn* est la déformation de Rāvaṇa. Voir H. Deydier, "Les origines et la naissance de Rāvaṇa dans le Rāmāyaṇa laotien" in *B.E.F.E.O.*, XLIV-1, 1947, p. 141-146.

(2) *braḥ lăk* est la déformation de Lakṣmaṇa, et *braḥ lām* de Rāma.

(3) La Nam Kadinh et la Nam Hin Boun sont des affluents de la rive gauche du Mékhong, en aval de Vientiane.

răŤthā la lui accorda. De retour à *indaḥPaḥthaḥ naḥgan*, *rābbaḥnāsvn* gouverna en despote. Après avoir transporté sa capitale à *lăṅkā*, il alla étudier les sciences magiques auprès d'Indra dont il séduisit la femme, *nāṅ sujātā*. Celle-ci, indignée, attendit que *rābbaḥnāsvn* soit revenu à *lăṅkā* pour pénétrer dans le sein de la reine qui, dix mois plus tard, accoucha d'une fille qui reçut le nom de *nāṅ sĭtā*. Peu après sa naissance, *nāṅ sĭtā* donna un coup de couteau à son père qui, par colère, ordonna de l'abandonner sur un radeau. Poussée par les vagues, la frêle embarcation s'échoua sur une île habitée par un ermite qui adopta l'enfant.

nāṅ sĭtā devint d'une beauté telle que sa renommée parvint jusqu'à *rābbaḥnāsvn* qui, ignorant qui elle était, voulut la prendre pour épouse. Mais n'ayant pu satisfaire à l'épreuve que lui avait imposée l'ermite et qui consistait à bander un arc, il ne put l'épouser. *braḥ lăk* et *braḥ lām* qui avaient, eux aussi, appris l'existence de cette merveilleuse jeune fille vinrent demander sa main. L'ermite la donna à *braḥ lām* qui réussit à satisfaire à l'épreuve imposée.

Courroucé d'apprendre que *nāṅ sĭtā* était devenue l'épouse de *braḥ lām*, *rābbaḥnāsvn* décida de la lui ravir et, sachant qu'il ne pourrait vaincre son rival, usa d'un stratagème. Il envoya un cerf d'or passer près de la jeune femme qui désira le posséder. Pour plaire à son épouse, *braḥ lām* poursuivit l'animal et le tua, mais celui-ci, en mourant, poussa un cri imitant, à s'y méprendre, la voix de *braḥ lām*. *braḥ lăk*, qui gardait *nāṅ sĭtā*, plaça celle-ci sous la protection de la déesse de la terre et partit à la recherche de son frère. *rābbaḥnāsvn* en profita pour enlever *nāṅ sĭtā* et l'emmener à *lăṅkā*. *braḥ lăk* et *braḥ lām* se mirent à la recherche de la disparue. Errant dans la forêt, *braḥ lām* mangea un fruit du banian et se trouva transformé en singe.

Un ermite, ayant abandonné la vie d'ascète, modela une jeune fille à laquelle il donna la vie et avec laquelle il se maria. De cette union, naquirent une fille, *nāṅ bēṅsĭ*, et deux jumeaux, *săṅgĭp* et *braḥ lĭcăn*, qui fondèrent la ville de *kāsĭ*. Un jour qu'elle allait chercher des baies dans la forêt, *nāṅ*

bēṅsī mangea un fruit du banian et fut transformée en guenon. Le singe *braḥ lām* et la guenon s'étant rencontrés, ils se marièrent et eurent un fils doué d'une force surhumaine qu'ils appelèrent *hullaḫmān*.

Il y avait, alors, une troupe de bufflesses commandée par un buffle nommé *dwaraḥbī* qui tuait tous ses enfants mâles. Un jeune buffle, que sa mère avait réussi à garder en vie, attaqua son père, le tua et prit son nom. Le jeune *dwaraḥbī* partit à la conquête du monde. Il arriva à *kāsī* où il blessa *nāṅ kŏT-Taḥrāt*, femme de *săṅgīp* . Celui-ci et son frère attaquèrent le buffle. Ne pouvant le vaincre, *săṅgīp* proposa à *dwaraḥbī* d'aller lutter dans une caverne. Avant d'entrer, *săṅgīp* dit à son frère *braḥ līcăn* : "Si tu vois couler du sang rouge, le buffle m'aura tué; dans ce cas, bouche l'entrée de la caverne afin qu'il ne puisse sortir". *săṅgīp* tua le buffle, mais le sang de couleur foncée qui se mélangea avec de l'eau de pluie fit croire à *braḥ līcăn* que son frère avait été tué. Pensant bien faire, *braḥ līcăn* ferma l'entrée de la caverne. Ayant réussi à sortir de la grotte, *săṅgīp* accusa son frère d'avoir voulu le faire périr pour usurper le trône et épouser sa femme. Le frère, bien qu'innocent, fut donc chassé du royaume. Ayant rencontré *braḥ lām*, *braḥ līcăn* lui raconta ses malheurs, et *braḥ lām* lui promit son aide pour châtier *săṅgīp*, à condition qu'il l'aide à reprendre *nāṅ sītā*.

Fort de l'appui de *braḥ lām* , *braḥ līcăn* provoqua *săṅgīp* qui, aidé de sa femme *nāṅ kŏTTaḥrāt*, releva le défi. *braḥ līcăn* creva les yeux de la femme qui tomba à terre et *braḥ lām*, qui avait repris sa forme humaine, tua *săṅgīp* d'une flèche. Devenu roi, *braḥ līcăn* mit son armée au service de *braḥ lām* . Celui-ci, ayant redonné la vue à *nāṅ kŏTTaḥrāt*, veuve du roi *săṅgīp*, l'épousa et eut un enfant, *khvăn dau2 Bā2*. Puis il se dirigea vers *lăṅkā* afin de libérer *nāṅ sītā*. Après avoir fixé les trajets que ses soldats devraient parcourir, il fit le recensement des hommes capables de voler et n'en trouva que deux, ses fils *hullaḫmān* et *khvăn dau2 Bā2*. Désireux d'avoir des nouvelles de *nāṅ sītā* , *braḥ lām* les chargea de porter une bague à sa femme. Parvenus à *lăṅkā* et ayant accompli leur mission, les deux garçons, grâce aux mantra, endormirent tous les habitants du palais de *rābbaḫnāsvn* . Ils attachèrent ensuite les cheveux du roi à

ceux de *nāṅ cănda* et laissèrent près d'eux une lettre leur disant que les cheveux ne se dénoueraient que si la reine donnait trois petits coups à son mari; or, ce stratagème avait en réalité pour but de faire diminuer les connaissances et les pouvoirs magiques de *rābbaḥnāsvn*, ce qui se produisit.

Transformés en singes, les deux messagers narguèrent les soldats chargés de les attraper. Mais ayant, malgré tout, été capturés, *hullaḥmān* déclara qu'on ne pouvait les faire mourir qu'en les enveloppant dans une étoffe imprégnée d'huile et enflammée. Lorsque les soldats les eurent enveloppés dans des tissus enflammés, les deux singes sautèrent sur le palais et sur les maisons de *lăṅkā* qui fut incendié. Leur mission accomplie, les deux messagers revinrent vers le continent où se trouvaient *braḥ lām* et son armée.

braḥ lām somma *rābbaḥnāsvn* de lui rendre *nāṅ sītā*. Mécontent de voir *bikbī*, le devin, et *indaḥjī*, vice-roi de *lăṅkā*, lui conseiller de livrer la femme qu'il tenait prisonnière, *rābbaḥnāsvn* les chassa, ainsi que *jeTTaḥkummān* . Les trois proscrits se joignirent à l'armée de *braḥ lām* qui, après avoir construit un pont enjambant l'océan, pénétra dans *lăṅkā* et mit en déroute les yakkha qui constituaient le gros des troupes de *rābbaḥnāsvn*. Après que ses fils eurent été battus par *hullaḥmān*, *rābbaḥnāsvn* prit en main le commandement de ses troupes. Dans le combat qui suivit, touché par une flèche lancée par *braḥ lām*, il s'affaissa, provoquant une débandade parmi les soldats de *lăṅkā*.

Après avoir marié *bikbī* à la reine *cănda*, *braḥ lām* lui confia le trône de *lăṅkā* puis, avec son armée, il revint à *căndaḥpulī sisăTTaḥnāk*, ramenant avec lui son épouse, *nāṅ sītā* . De retour dans sa cité, et désireux de délivrer *hullaḥmān* de sa forme simiesque, il envoya son cheval volant chercher le fruit du banian. Après avoir mangé ce fruit, *hullaḥmān* fut transformé en un beau jeune homme.

Un jour, pour satisfaire la curiosité de ses suivantes, *nāṅ sītā* fit le portrait de *rābbaḥnāsvn*; mais comme *braḥ lām* arrivait, elle le glissa sous le lit. Lorsque *braḥ lām* s'assit sur le lit, le portrait s'écria : "Je suis un grand roi comme toi, ne t'assieds pas sur ma tête". Ayant trouvé le portrait, *braḥ*

lām demanda qui en était l'auteur et, sans écouter les explications, condamna *nāṅ sītā* à mort.

Il chargea *braḥ lăk* de l'exécuter hors de la cité et lui dit de ramener le sabre ruisselant de sang. *braḥ lăk* emmena *nāṅ sītā* dans la forêt, mais sur l'intervention d'Indra, chargea le cheval volant de la conduire auprès de son père adoptif l'ermite et présenta à son frère un sabre trempé dans le sang d'un chien.

Trois mois après son arrivée chez l'ermite, *nāṅ sītā* accoucha d'un garçon qu'elle appela *braḥ put* et à qui le saint homme apprit les sciences magiques. Afin que *nāṅ sītā* ne souffre pas de l'absence prolongée de son fils parti dans la forêt, l'ermite modela un double de *braḥ put* à qui il donna la vie et qu'il appela *braḥ Rūp*.

Après diverses aventures, les deux enfants entrèrent en lutte contre *braḥ lām* qui, ayant découvert leur identité, les accueillit avec des transports de joie et fit revenir *nāṅ sītā* auprès de lui.

Telle est l'histoire de *braḥ lām*, connu de par le monde comme le grand roi de *căndahpulī sisăTTaḥnāk*, et auquel succéda *braḥ put*.

COMMENTAIRES :

En Indochine, les versions du Rāmāyaṇa, connu aussi sous d'autres appellations (1), sont nombreuses et il serait vain de les énumérer toutes. Un aperçu des principales versions de l'Inde et des pays hindouisés de l'Asie du Sud-Est a néanmoins fait l'objet d'une publication (2), mais les résumés des textes y sont trop succincts pour qu'une étude des sources des versions indochinoises puisse être faite d'une façon rationnelle. Dans un cadre

(1) *Cf. supra*, p. 32, note 1.

(2) *Cf.* V. Raghavan, *The Rāmāyaṇa in Greater India*. Surat : South Gujarat University, 1975, 274 p.

plus restreint, celui des pays de langue tai, signalons une étude comparative entre une version du Nord (Chiengmai) et du Sud (Songkhla) de la Thailande (1). Au Laos même, P.-B. Lafont a réuni, dans un même livret, les résumés des versions lao et lü (2). Quant à l'édition en langue lao qu'a publiée S. Sahai (3), elle a été éditée à partir de plusieurs manuscrits, les uns en provenance du Vat Phra Keo (Vientiane), les autres de la périphérie de Vientiane, et les derniers de Roi-Et (Nord-Est de la Thailande). S. Sahai a aussi donné une traduction en anglais d'un épisode du *braḥ lăk - braḥ lām* intitulé *gvāy dwaraḥbī* (4) dont le manuscrit original est non pas en lao, mais en yuan.

(1) *Cf.* ฉัตรยุพา สวัสดิพงษ์ (Chatryubha Sawastibong), การเปรียบเทียบรามเกียรติ์แบบล้านนาและภาคใต้ *(Etude comparative des versions du Rāmāyaṇa du Nord et du Sud de la Thailande).* Chiengmai : Université de Chiengmai, 2523 E.B., 313 p.

(2) *Loc. cit.*

(3) *Cf.* ᨾᩮᩣᩋᩃᨠᨾᩮᩣᩋᩃᩣᨾ ᨲᩫ ᨾᩮᩣᩋᩃᩣᨾᨩᩣᨲᨠ *(braḥ lăk braḥ lām hlōe braḥ lām jātŏk).* New Delhi, 1973, 484 + 422 p.

(4) S. Sahai, *The Rāmāyaṇa in Laos, a study in the gvāy dvŏraḥbī.* New Delhi : B.R. Publ. Corp. 1976, 148 p.

36. dāv2 kai daṅ (1)

Jadis, deux royaumes habités par les crocodiles se partageaient un grand fleuve. Le royaume du Nord était gouverné par le grand et puissant *gocan* qui avait le pouvoir de prendre la forme d'un être humain. Ce roi avait un petit-fils, orphelin de père et de mère, appelé *sāraḥvăn* . Le vieux *gocan* veillait jalousement sur son territoire et repoussait énergiquement tous les intrus. Le royaume du Sud avait pour monarque *byā bănTā* et celui-ci avait un frère appelé *băn văṅ* et doué d'une grande puissance.

Un jour, de jeunes crocodiles venant du Nord franchirent les limites territoriales et pénétrèrent dans le Sud. Ce fut le début d'une guerre sans merci entre les deux royaumes. Pour venger les siens dont il estimait l'honneur bafoué — ils avaient été mordus par les crocodiles du Sud — le roi se rendit chez l'ennemi et lui lança un défi. Une grande bataille s'engagea. D'un coup de crocs, *gocan* trancha la tête de *byā bănTā* et le tua. La mort de son frère mit *băn văṅ* dans une rage d'autant plus violente que, jusqu'ici, personne n'avait osé le défier. Il prit, à son tour, les armes et se jeta sur l'assaillant. Alerté par le vacarme, Īśvara descendit du ciel et vint se loger dans la tête de *băn văṅ*, son protégé, afin de lui porter secours. Sous la menace du grand *gocan* , le dieu dut se retirer et rejoindre la berge, laissant les deux adversaires régler leur querelle. Dans un mouvement rapide, *gocan* réussit à saisir la nuque de son ennemi et à lui porter un coup mortel. Les partisans de *băn văṅ*, dont la tête fut offerte à Īśvara, s'enfuirent en débandade. La paix revint et les crocodiles vécurent, dès lors, heureux, à l'emplacement connu de nos jours sous le nom de *tāv gaḥnaṅ*.

En ce temps-là, vivait un homme, *khun kai cau2* , dont la

(1) La version de ທ້າວໄກທອງ *(dāv2 kai daṅ)* dont nous donnons ici un résumé a été éditée par la Bibliothèque Nationale Lao en 1973. Elle compte 104 pages.

puissance, liée à sa connaissance des mantra, terrorisait les sauriens. En effet, ceux des humains dont des parents avaient été mangés par les crocodiles venaient le voir et lui demandaient, contre rémunération, de les venger. Seul *āy2 tan keiy jăy*, un gros crocodile, osait lui tenir tête et continuait à dévorer tous ceux qui s'aventuraient sur les bords du *mē1 byā*. Une telle provocation ne pouvait se terminer que par un combat au cours duquel *khun kai cau2* perdit la vie.

Un jour, oppressé par la chaleur, le crocodile *sāraḥvăn* , qui se trouvait dans sa grotte, éprouva le besoin d'aller se rafraîchir dans l'eau. Voyant deux filles de seṭṭhi qui se baignaient toutes nues, l'envie le prit d'en faire ses femmes. Son choix se porta sur l'aînée. Il l'enleva, l'emmena dans son repaire et prit forme humaine avant de l'enlacer.

Averti par la cadette du drame qui venait de se dérouler, le seṭṭhi fit savoir à la population qu'il donnerait sa fille à celui qui serait en mesure de tuer le monstre. De nombreux hommes parmi les plus forts et les plus robustes tentèrent leur chance, mais échouèrent tous. Survint alors *kai daṅ* , le fils de *khun kai cau2*. Ayant juré de venger la mort de son père, il s'était préparé depuis longtemps pour la lutte en étudiant les formules magiques sous la direction d'un maître.

La veille de sa rencontre avec *kai daṅ* , *sāraḥvăn* rêva que sa maison brûlait. Le devin à qui il raconta le songe lui conseilla de bien fermer l'entrée de la grotte et d'attendre que la journée soit passée avant d'en sortir. Mais, sous l'effet des formules magiques récitées par *kai daṅ*, *sāraḥvăn* fut attiré vers la surface de l'eau où l'attendait son adversaire. *sāraḥvăn* , blessé d'un coup de javelot, se réfugia dans sa grotte. *kai daṅ* l'y rejoignit et dessina un yantra sur sa tête et sur sa queue pour le rendre inoffensif. *kai daṅ* partit ensuite à la recherche de *nāṅ Taḥbau daṅ*, la fille du seṭṭhi. L'ayant trouvée, il la ramena dans le monde des hommes en même temps que son ravisseur. Mais la jeune femme, possédée par le génie saurien, était incapable de parler. Seule la mort de *sāraḥvăn* pouvait lui rendre la parole. Le crocodile fut donc tué. Sur les conseils de sa femme, le seṭṭhi organisa une cérémonie de *sū1 khvăn* au

cours de laquelle il maria ses deux filles, *Taḥbau kēv2* et *Taḥbau daṅ*, au jeune héros.

Bien qu'étant parfaitement heureux avec ses épouses, *kai daṅ* ne pouvait s'empêcher de penser à la belle *nāṅ vimālā* , l'épouse de *sāraḥvăn* , qu'il avait aperçue dans la grotte. Sous prétexte qu'il lui fallait se retirer dans la forêt pour parfaire sa connaissance des sciences magiques, il prit congé de sa famille et, arrivé au bord du fleuve, s'introduisit sans difficulté chez la femme crocodile. Bientôt prise sous le charme des mantra, *vimālā* se laissa toucher les seins et finit par se donner à l'homme qui promettait de lui rester fidèle jusqu'à la mort.

Des années s'écoulèrent. *kai daṅ* se prit à penser à ses deux autres femmes. Devinant ses intentions, *vimālā* tint à l'accompagner. Ayant rejoint la terre ferme, il la changea en être humain et lui dit d'attendre dans le jardin pour éviter d'effaroucher ses deux autres épouses. Les soeurs seṭṭhi étaient ravies de revoir leur mari mais se fâchèrent lorsqu'elles s'aperçurent de la présence de *vimālā* , qu'elles firent battre par des servantes. La jeune femme enleva alors le yantra qui lui ceinturait la tête et reprit sa forme de crocodile. Apeurées, les deux soeurs se blottirent contre leur mari. Chassé par *kai daṅ*, *vimālā* partit en pleurant et en se lamentant sur son sort.

Retenu prisonnier par ses femmes, *kai daṅ* , qui aimait toujours *vimālā* , chercha un moyen de s'échapper et de lui rendre visite. Arguant qu'il ressentait le besoin d'aller apprendre le dhamma dans un monastère, il s'éclipsa et retourna à la grotte. L'absence prolongée de leur mari intrigua les deux soeurs qui ne tardèrent pas à comprendre ce qui s'était passé. Aussi allèrent-elles demander au maître-moine du monastère de les aider à faire revenir leur mari. Grâce à ses mantra, le religieux put pénétrer dans la grotte et trouva l'homme endormi aux côtés de ses deux femmes crocodiles, *vimālā* et *vilaivăn*. Il lui ceintura la tête avec un yantra, afin de prévenir toute vélléité de résistance, et le ramena sur terre.

kai daṅ ne fut pas mécontent d'être à nouveau avec ses

épouses humaines qui lui donnèrent chacune un fils, *kai kēv2* et *kai tā*. A seize ans, les deux garçons reçurent, sous l'égide du moine, l'instruction des mantra et acquirent de grands pouvoirs. De leur côté, *vimālā* et *vilaivăn* accouchèrent de deux fils beaux comme Indra appelés *kai vet* et *kai vŏṅ*. Devenus grands, ils demandèrent à leur mère et au maître qui leur enseignait les sciences magiques qui était leur père. L'ayant su, ils se transportèrent dans le monde des hommes, enlevèrent *kai daṅ* et lui firent regagner la grotte.

Sur terre, les soeurs seṭṭhi comprirent que leur mari, une fois de plus, n'avait pas résisté aux charmes ensorceleurs de ses amantes et envoyèrent leurs fils le chercher. Parvenus dans la grotte grâce aux mantra, ils se fâchèrent à la vue de leur père en galante compagnie et se lancèrent dans de violentes altercations avec les femmes crocodiles. Alertés par le tumulte, *kai vet* et *kai vŏṅ* accoururent et aidèrent leurs mères à repousser les intrus. Poursuivis par la horde des crocodiles, *kai kēv2* et *kai tā* ne durent leur salut qu'à la fuite. Ils se rendirent au monastère où leur maître leur remit un harpon magique. Revenant à l'attaque, les deux assaillants tuèrent, avec leur nouvelle arme, une multitude de sauriens et mirent en déroute leurs demi-frères, *kai vet* et *kai vŏṅ*. Ceux-ci demandèrent à leur tour l'aide du maître-crocodile qui provoqua une ébullition de l'eau. *kai kēv2* et *kai tā* furent obligés de regagner le rivage.

Comprenant que le conflit promettait de demeurer sans issue, les deux maîtres décidèrent de régler eux-mêmes le différend opposant leurs disciples en faisant apparaître, grâce aux formules magiques, un ouragan suivi d'une obscurité totale. Profitant que le maître-crocodile avait la gueule grande ouverte, le maître-moine lui coupa la langue. C'est depuis ce jour que les crocodiles n'ont pas de langue. Le maître-moine entra ensuite dans la grotte et trouva *kai daṅ* en train de goûter aux délices de l'amour. Il le sermonna et lui enjoignit de réconcilier ses femmes et ses enfants. Ce disant, avec l'accord de *vimālā*, il le ramena sur la terre.

La guerre des maîtres ne cessa pas pour autant. La

nuit venue, le maître-crocodile s'introduisit dans la cellule du maître-moine, dans l'intention de le tuer, mais fut pris dans un lasso magique. Il fut relâché, quelque temps plus tard, et rentra chez lui tout penaud, accompagné de ses deux disciples. Quant à *kai daṅ*, il vécut dès lors heureux dans l'abondance et maria ses fils à des filles de seṭṭhi.

COMMENTAIRES :

L'histoire de *dāv2 kai daṅ*, qui devrait prendre fin avec son retour définitif dans le monde des hommes, continue avec la lutte fratricide que se livrent ses fils, partagés en deux clans. Elle ne se termine que par la mort du maître-crocodile, qui renaît sous la forme d'un *phī soēea2*, et l'accession de *kai vŏṅ* au trône de *căndaḥpūrī*. La version lao est visiblement une adaptation d'un texte siamois intitulé *krai daṅ* (1) et l'action se déroule dans une localité *(tāv gaḥnaṅ)* qui fait maintenant partie intégrante de la Municipalité de Bangkok. Les auteurs d'une version siamoise de *krai daṅ* (2) affirment que cette légende est originaire de la Province de Phichit, située dans le Centre-Nord de la Thailande actuelle. Rama II (1809-1824) en tira une pièce de théâtre pour prouver à Sounthone-Bhou le grand poète (3) qu'il était non seulement capable d'écrire des vers s'adressant au cercle restreint de la cour, mais aussi au grand public (4). La version lao s'apparente davantage à la pièce de théâtre citée plus haut qu'au texte original et de légères variantes sont à signaler quant aux noms des personnages (5) et aux intrigues (6). Mais ce n'est qu'une adaptation assez libre, non exempte de confusions.

(1) *Cf.* บทละครนอกเรื่อง ไชยเชษฐ ไกรทอง มณีพิชัย *(jaiyjeṣṭh, krai daṅ, mṇībijăy, Adaptation pour le théâtre)*. Bangkok : Guru Sabha, 2518 E.B., 230 p.

(2) *Cf. jaiyjeṣṭh* ..., p. *gh*.

(3) *Cf.* C. Notton, *La vie du poète Sounthone-Bhou* (traduite du siamois). Limoges : Rougerie, 1959, 104 p.

(4) *Cf. jaiyjeṣṭh* ..., p. 115.

(5) *krai daṅ* au lieu de *kai daṅ*, *jālvăn* au lieu de *sāraḥvăn*, *mlāy-vrrṇ* au lieu de *vilaivăn*.

(6) Dans le texte siamois, si le crocodile *jālvăn* est tout d'abord invincible c'est parce qu'il a un croc de diamant, détail qui manque dans la version lao.

37. kēv2 hnā2 mā2 (1)

Jadis, le roi de *mithilā* avait un fils appelé *Pin1 dań*. De par son teint doré et brillant, le jeune prince était d'une beauté telle qu'on eût dit une réincarnation d'Indra. A seize ans, il faisait battre le coeur de toutes les jeunes filles qui le voyaient.

A cette époque, la femme d'un mendiant vivant à *mithilā* vit en rêve une divinité descendre du ciel et lui remettre un joyau. A quelque temps de là, elle découvrit qu'elle était enceinte. Les dix mois de grossesse révolus, elle mit au monde une fille ayant le visage d'un cheval et le corps d'un être humain. A cause de cette apparence, la fillette reçut le nom de *kēv2 hnā2 mā2* (2). En grandissant, elle devint capable de prédire l'abondance des pluies.

Alors qu'il s'amusait en compagnie des gens du palais, le prince *Pin1 dań* vit le fil de son cerf-volant se rompre et son jouet emporté au loin par le vent pour finalement disparaître dans la forêt. Le cerf-volant fut ramassé par *kēv2 (hnā2 mā2)* qui le garda chez elle. Les hommes qui couraient après le cerf-volant passèrent devant la maison de *kēv2* et lui demandèrent si elle ne l'avait pas vu. La jeune fille répondit qu'elle l'avait caché et que si le prince tenait à le récupérer, il n'avait qu'à venir chez elle. Après que ses hommes lui eurent rapporté les paroles de l'effrontée, le prince *Pin1 dań* s'habilla en toute hâte et, s'étant rendu chez elle, lui ordonna de rendre le cerf-volant sur le champ. *kēv2* fit savoir au prince qu'elle l'aimait et lui rendrait son bien s'il la prenait pour épouse.

(1) La version de แก้วหน้าม้า *(kēv2 hnā2 mā2)* dont nous donnons ici un résumé a été éditée en 1972 par la Bibliothèque Nationale Lao. Elle compte 81 pages.

(2) *hnā2 mā2* signifie "faciès de cheval"; *kēv2* qui a le sens de "verre" ou "joyau", est un nom propre et désigne généralement une jeune fille peu délurée, mais bavarde. Un proverbe de Chiengmai dit notamment : "Quoiqu'elle fasse, la jeune *ī kev2* au bec-de-lièvre ne sera jamais belle".

Etonné par une telle audace, le prince déclara qu'il n'avait pas envie d'avoir une jument pour femme. *kēv2* le supplia de ne pas la détester, car elle lui apporterait peut-être gloire et fortune. Après un marchandage serré et contre la promesse que, de retour au palais, le prince enverrait un émissaire demander sa main, la jeune fille rendit le cerf-volant. Ayant récupéré ce qui lui tenait le plus à coeur, le prince partit sans même dire un mot et regagna le palais.

kēv2 ne pouvait détacher de son esprit l'image du prince. Elle refusa dès lors de s'alimenter et menaça ses parents de se laisser mourir s'ils n'informaient pas le roi de la situation. La mère de *kēv2* se rendit donc au palais et déclara au roi que le prince *Pin1 daṅ* n'avait pas rendu, comme promis, visite à sa fille et que celle-ci était malade de chagrin. Fort fâché qu'une simple roturière ose lui tenir de tels propos, le roi ordonna aux bourreaux de l'emmener et de la tuer. La reine *năndā* s'interposa et fit remarquer à son mari qu'une décision aussi rapide n'était pas convenable et qu'il fallait d'abord s'enquérir auprès de *Pin1 daṅ* des promesses qu'il avait faites. Questionné, le prince admit qu'il avait effectivement fait la cour à *kēv2*, mais qu'il n'avait pas pour autant l'intention de l'épouser. La reine fit remarquer à son fils que toute promesse devait être tenue et, sur ces paroles, ordonna aux dignitaires d'aller chercher la jeune fille. Celle-ci refusa de suivre les émissaires et leur dit qu'elle ne se rendrait au palais qu'assise sur un palanquin d'or et suivie d'un long cortège.

Les exigences de *kēv2* furent satisfaites et elle fut reçue à la cour. Toutefois, le prince *Pin1 daṅ*, honteux d'avoir une compagne aussi laide, refusa de la prendre pour femme. Le roi, quant à lui, était mécontent d'avoir une telle bru et chercha un moyen de la faire périr. Pour commencer, il lui intima l'ordre d'aller chercher, sous peine de mort, le grand rocher du Mont Meru. L'envie de s'unir au jeune prince et de se faire reconnaître comme son épouse amena *kēv2* à faire ce qu'on exigeait d'elle. Ayant pris le chemin de la forêt, elle rencontra un ermite à qui elle raconta ses mésaventures. Le saint homme, soufflant des mantra, lui donna un joli visage et la para de beaux vêtements. Il lui remit aussi un char de gemme capable

de se déplacer dans le ciel et une machette magique permettant de vaincre tous ses ennemis.

Après plusieurs années d'absence, *kēv2* revint au palais. Fort surpris, le roi prit conseil auprès de la reine sur ce qu'il devait faire. Cette dernière lui dit que le moment était venu de marier l'infortunée jeune fille à *Pin1 daṅ*. Mais le roi avait d'autres projets pour son fils. Il l'avait fiancé à la princesse *nāṅ dăsmālī* du royaume de *lŏmvithī*. *Pin1 daṅ* se mit donc en route pour se rendre auprès de cette princesse et, avant de partir, injuria *kēv2*, disant qu'il n'avait jamais été son mari. Malgré cela, elle devrait lui présenter, à son retour, un enfant. *kēv2* ne savait trop comment faire, car *Pin1 daṅ* n'avait pas daigné, une seule fois, accomplir son devoir de mari. Triste et abattue, elle quitta le palais et trouva refuge chez une vieille femme. Elle prit ensuite l'aspect d'une ravissante jeune fille et fit en sorte que *Pin1 daṅ*, qui se trouvait sur un bateau, l'aperçoive. Son plan réussit à merveille, car, en la voyant, le prince tomba instantanément amoureux et lui proposa de devenir son épouse. En parfaite femme rusée, *kēv2* ne se donna au prince qu'après une cour assidue de plusieurs jours, de même qu'elle n'accepta de le rejoindre au palais qu'après l'accouchement.

Avant de quitter l'élue de son coeur pour poursuivre sa route, *Pin1 daṅ* lui mit une bague au doigt. Arrivé au milieu de l'océan, il fut fait prisonnier par les yakkha. De son côté, après avoir mis au monde un enfant beau comme un dessin, *kēv2* le confia à un ermite. Elle prit ensuite l'aspect d'un homme et vola au secours de son mari. Grâce à la machette magique, elle tua *bālaḥ*, le roi des yakkha. Le prince *Pin1 daṅ* vit alors les ogres se soumettre, tandis que trois jeunes et belles yakkhinī lui furent données comme épouses : *nāṅ dipbaḥlī, nāṅ căn* et *nāṅ say2*.

kēv2 retourna chez l'ermite et reprit son fils qu'elle présenta au prince *Pin1 daṅ* lorsque celui-ci fut de retour à *mithilā*. La joie du père laissa place à une grande déception lorsque *Pin1 daṅ*, ayant reconnu la bague, s'aperçut que la mère de l'enfant n'était autre que la femme qu'il détestait. Il la

chassa du palais, mais *kēv2* ne s'en alla pas pour autant, préférant rester auprès de son fils qu'elle appela *Pin1 kēv2* . Sur ces entrefaites, arriva *nāṅ dăsmālī* , la fiancée de *Pin1 daṅ* . Furieuse de se voir supplantée par d'autres femmes, la jeune princesse proférait à longueur de journée des imprécations fort déplaisantes. Battue par *kēv2* et les yakkhinī, elle préféra rentrer chez son père, au royaume de *lŏmvithī*.

Les amis du yakkha *bālaḥ* , ayant appris qu'il avait été tué, décidèrent de le venger en attaquant *mithilā*, mais périrent sous les coups portés par *kēv2*. A partir de ce moment, *Pin1 daṅ* manifesta un peu d'affection pour sa première épouse. Quant à ses trois épouses, les trois yakkhinī, elles donnèrent naissance à trois filles appelées *cēm1 căn*, *hirănrăt* et *Paḥbătsan*. Un jour, pendant que les fillettes s'amusaient dans un parc, elles furent enlevées par un aigle qui les emmena dans son aire pour les manger. Un ermite effraya le rapace et les sauva. Il en fit ses filles adoptives, leur donna une bonne instruction et leur enseigna les mantra.

A cette époque, le roi de *rŏmcăk* avait trois fils. Le premier avait pour nom *dinnaḥkan* , le second *sinnaḥrin* et le troisième *sinnaḥrā* . Le bateau sur lequel ils avaient pris place ayant fait naufrage, les trois princes furent recueillis par un nāga royal. Les années passèrent. Devenus de beaux jeunes hommes, ils regagnèrent la terre ferme et apprirent que l'ermite donnerait ses trois filles adoptives à ceux qui seraient en mesure de les vaincre. Ils tentèrent leur chance après que tous les garçons qui les avaient précédés eurent échoué. Comme la partie se révélait égale de part et d'autre, l'ermite maria ses trois filles aux trois princes.

Quant à *nāṅ dăsmālī* , une fois rentrée à *lŏmvithī*, elle donna naissance à un fils nommé *Pin1 sin jăy* . Elle pensait toujours à son mari *Pin1 daṅ*, et par l'intermédiaire d'un maître, fit opérer un charme pour qu'il lui revienne. *Pin1 daṅ* délaissa en effet sa famille et partit la rejoindre. A la tête d'une armée, *kēv2* se rendit à *lŏmvithī* et mit hors de combat les troupes adverses qui voulaient la retenir prisonnière. *dăsmālī* comprit que le seul moyen de retourner la situation en

sa faveur était de recourir à la ruse. C'est ainsi qu'elle invita sa rivale à venir rencontrer leur mari *Pin1 dań* au palais. Ne se doutant de rien, *kēv2* s'y rendit et, en un clin d'oeil, se retrouva ligotée. Lorsqu'il sut que sa mère était retenue prisonnière, *Pin1 kēv2* monta une expédition pour la délivrer. Avec l'aide des trois fils du roi de *rŏmcăk* qu'il avait soumis, et qui n'étaient autres que ses beaux-frères, il libéra ses parents et les ramena à *mithilā*.

COMMENTAIRES :

Les aventures de *kēv2 hnā2 mā2* s'arrêtent à son retour à *mithilā*. La suite de l'histoire se rapporte aux exploits de son fils, des membres de la famille et à une foule de personnages nouveaux, rois et princesses habitant des contrées lointaines, yakkha et *phī*, et dont il n'est pas aisé de démêler le fil conducteur. L'histoire de *kēv2 hnā2 mā* se présente souvent sous la forme d'un roman à épisodes, destiné principalement au théâtre et pouvant être joué en totalité ou en partie, suivant les besoins du moment. Ceci dit, le texte édité par la Bibliothèque Nationale est visiblement adapté d'un texte siamois, comme en témoigne le vocabulaire ainsi que les noms des personnages et des lieux.

troisième partie :

traduction intégrale

d'un texte lao

thá:w nók kà?ba: phùak

(l'engoulevent blanc)

A B R E V I A T I O N S

(utilisées dans la traduction littérale)

acc	accompli
aff	affirmatif
asp	aspect
aux	auxiliaire
coll	collectif
conj	conjonction
cop	copule
dur	duratif
évent	éventualité
excl	exclamation
exhort	exhortatif
hon	honorifique
id	*idem*
imp	impératif
interj	interjection
interr	interrogatif
nég	négatif
pl	pluriel
prép	préposition
sp	spécificateur



thá:w nók kà?ba: phùak

(L'engoulevent blanc)

P R E S E N T A T I O N

Une étude sur le roman classique lao serait incomplète, et cette idée est partagée par des chercheurs s'intéressant à notre travail, si elle n'était pas accompagnée de la traduction intégrale d'une oeuvre littéraire. Une telle traduction permet au lecteur d'avoir une idée concrète sur la façon dont les versificateurs développent un récit, sur le style et la linguistique lao, sur les difficultés d'interprétation et de traduction, ainsi que sur la manière dont sont lus ou récités les romans classiques lors d'une veillée.

Notre choix s'est porté sur thá:w nók kà?ba: phùak, un texte édité par la Bibliothèque Nationale Lao en 1972, pour deux raisons. *Primo* c'est une oeuvre courte, puisqu'elle ne totalise que 864 vers, alors que la plupart des romans en comportent de 4.000 à 15.000; *secundo* le thème développé, celui des tribulations d'un bodhisatta que le kamma a fait naître sous une forme animale ou a destiné à perdre ses parents dès sa plus jeune enfance, est le plus représentatif du roman classique lao.

La traduction du texte s'est effectuée en quatre phases : 1. la reproduction du texte original, 2. la transcription phonologique du texte lao selon le système préconisé par R. Gsell avec la notation des tons mélodiques pour un parler de Vientiane décrit dans le dictionnaire Laotien-Français de M. Reinhorn, 3. la traduction littérale donnant pour chaque terme ou locution lao la nuance convenant au contexte, 4. la traduction finale en français courant.

La transcription du texte lao en caractères romains a été faite de manière à servir deux objectifs : faciliter une analyse de la versification et permettre, en même temps, une étude linguistique. Les pieds sont séparés les uns des autres par un espace; les groupes de pieds formant les segments du vers compact, les anté-positions ou les post-positions sont séparés par trois espaces. Lorsqu'il est évident qu'un pied a été omis dans l'édition lao, cette lacune est indiquée par des points de suspension. Des pauses ont été indiquées à l'intérieur de chaque vers pour en faciliter la lecture. Les pieds formant un syntagme ou une locution ont été reliés par un trait d'union.

La traduction littérale donne l'équivalent français de chaque syntagme ou locution séparé par des traits obliques et correspond parfaitement à la transcription. Certains mots, souvent écrits incorrectement en lao, ont demandé une certaine interprétation de notre part, leur traduction est soulignée. Les termes abscons, ambigus ou incompris sont indiqués par un point d'interrogation. Lorsqu'un pied dissyllabique contient deux syntagmes, les deux traductions sont reliées par un + . Les abréviations en italiques donnent la fonction grammaticale dans la phrase lao des termes difficilement traduisibles en français.

En raison des différences entre les deux langues, autant dans la structure des phrases que dans le raisonnement, la traduction finale peut apparaître, de prime abord, comme une adaptation résumée du texte lao. Les redondances de termes, chères aux versificateurs lao, les répétitions, notamment du sujet d'une phrase ou d'un groupe de phrases au début de plusieurs vers successifs, nous ont contraint à raccourcir considérablement certains vers ou de transposer certains mots d'un vers à un autre. Les mots placés entre parenthèses dans la traduction finale ne figurent pas dans le texte lao. Le souci d'être compris par le lecteur français, autant que celui de conserver le style original, nous a donc dicté de prendre certaines libertés dans la rédaction finale de notre traduction.

Le texte original est une brochure ronéotypée de 44 pages comportant une courte introduction dont l'unique intérêt est de

mentionner que le manuscrit original consistait en une seule liasse *(phūk)* de feuilles de latanier (olles). Les vers sont séparés et écrits à raison d'un par ligne, chaque page comporte normalement vingt lignes. La présentation est bonne. Les caractères lao modernes, bien que de couleur bleu pâle sur un papier de qualité médiocre, sont lisibles et les fautes de frappe sont exceptionnellement rares. La lecture de ce texte est donc relativement aisée.

Le texte est versifié en *kan ān1 dămmaḥtā* et comporte 864 vers se regroupant en 128 quatrains *(pāt)* et 201 couplets *(Bōeeaṅ2)*. Certains de ces quatrains et couplets sont incomplets, car 50 vers semblent manquer dans le texte. Toutefois, nous pensons que ces vers "manquants" représentent des lapsus ou des omissions volontaires de la part du versificateur plutôt que des oublis commis par les copistes ou par les éditeurs du texte ronéotypé. Il n'est, d'ailleurs, jamais clairement évident que "l'omission" d'un vers nuit à la compréhension du texte.

Le style de versification du texte est assez variable, tant par le rythme que par l'harmonie. Le rythme est parfois disloqué par une insuffisance dans le nombre de pieds à l'intérieur d'un vers ou par un nombre excessif de syllabes longues. Ces irrégularités, notamment dans le cas des 28 vers incomplets que nous avons relevés, pourraient être dues aussi bien à des erreurs de copie qu'à des maladresses commises par le versificateur. Certains passages se distinguent nettement du reste du texte par une certaine recherche dans les rimes internes et externes. Ceci nous amène à penser que le versificateur — de ce qui est manifestement le résumé d'un roman classique — s'est inspiré d'une version qu'il avait en mémoire ou dont il disposait d'une copie, complète ou partielle.

Dans son ensemble, la qualité de la versification est assez bonne, voire meilleure que celle de bien d'autres romans puisqu'elle ne semble pas avoir trop souffert sous la main des copistes. Le format sous lequel les vers sont présentés dans l'ouvrage ronéotypé contribuent à faciliter la compréhension du texte.

Les difficultés émanent, avant tout, de la langue du texte. Ce texte, datant selon toute vraisemblance du XIXe siècle, est rédigé dans une langue différente de celle des grands classiques de la littérature lao avec lesquels nous sommes familier. Le versificateur, bien qu'imprégné par la langue littéraire des siècles précédents, n'a pu s'empêcher d'utiliser des expressions typiques de son époque ou de son terroir et des néologismes dont la présence s'explique mal dans un ouvrage littéraire. En effet, il ressort de la lecture de ce texte que le versificateur était fortement influencé par la langue siamoise. Les termes siamois, lorsqu'ils apparaissent sous une autre forme que l'orthographe siamoise habituelle, peuvent complètement désorienter le lecteur connaissant à la fois le lao et le siamois (1). De même qu'en plusieurs endroits, il est souvent difficile de savoir si telle expression ou tournure de phrase doit être comprise dans le sens lao ou siamois.

Le thème, souvent repris dans la littérature lao, d'un héros-bodhisatta né sur terre sous la forme d'un animal afin d'expier son kamma est développé trop brièvement dans ce texte pour nous permettre de glaner, lors de sa traduction intégrale, des détails originaux donnant des précisions intéressantes sur la culture et la vie quotidienne du peuple lao. Comme dans la majorité des autres romans classiques lao, le développement du thème est mal équilibré, c'est-à-dire que les premiers passages du récit décrivant les circonstances dans lesquelles vont se dérouler les principales actions du récit sont présentés avec une accumulation de détails et de fioritures stylistiques. Les passages suivants, ceux qui narrent les événements composant la partie la plus importante du récit, sont malheureusement dépourvus de détails susceptibles de retenir l'attention du lecteur et d'alimenter son imagination. Le dénouement heureux à la fin du roman – et cela est particulièrement vrai dans le

(1) Comme *Paḷlām* pour *Paḥrām* : signifiant une hutte de branchage appelée *phām* en lao. Ces huttes servent d'abris provisoires lors des expéditions en forêt à l'occasion des grandes fêtes (*cf.* p. 601, vers 858).

texte résumé de thá:w nók kà?ba: phùak — est tout simplement bâclé. Ainsi, le combat engagé par le héros-bodhisatta contre les ennemis du royaume de Bārāṇasī et à l'issue duquel il acquiert l'estime du roi dont il a fautivement séduit la fille est présenté de la manière la plus schématique, en net contraste avec les descriptions de combats interminables, typiques d'un grand nombre de romans classiques.

Le lecteur du texte est, sans aucun doute, assez surpris de voir le versificateur faire un si grand étalage de ses états d'âme, n'hésitant pas, à maints endroits, d'interrompre le récit qu'il dit, lui-même, être un résumé. Ce sont néanmoins ces commentaires, plus que le récit lui-même, qui distinguent le texte de la majorité des textes lao, car ils nous donnent — chose fort rare dans le roman classique — des renseignements sur l'auteur ainsi que sur la manière dont ces romans étaient récités lors des veillées. C'est ainsi que nous savons que le versificateur est un Lao habitant au Siam — vraisemblablement à Bangkok — depuis plusieurs années, sans doute afin de poursuivre ses études sous la robe monacale. Le fait que le versificateur se plaint à plusieurs reprises que les plaisirs de la chair lui soient interdits depuis longtemps et qu'il rêve de retourner dans son pays pour y retrouver sa bien-aimée, nous confirme dans cette idée. Nous avons là, certainement, un exemple typique d'auteur classique lao, c'est-à-dire une personne qui, entrée dans les ordres religieux afin de s'instruire, en profite pour voyager tout en trouvant le loisir de rédiger des romans "édifiants". Il satisfait à la fois son besoin de s'attacher aux choses de ce monde tout en s'efforçant de divertir les laïcs et d'accomplir un acte méritoire, en leur donnant des bribes d'enseignement bouddhique. Le versificateur ne précise pas de quelle région du Laos il est originaire; il est fort probable, d'ailleurs, qu'il soit natif, non pas du Laos actuel, mais du Nord-Est de la Thailande (Isan). Le fait qu'un Lao se soit expatrié au Siam dans le but implicite de poursuivre ses études nous consolide dans notre opinion que le texte a été rédigé au XIXe siècle, car ce fut à cette époque que s'accéléra le déclin politique et culturel du Laos et que l'élite de ce pays commença à se

tourner vers le Siam.

Il est presque évident que le versificateur, pris de nostalgie pour le pays natal dont il est séparé par la force des choses, a essayé de reconstituer, par l'addition de ses commentaires, l'ambiance prévalant lors des veillées durant lesquelles étaient récités les romans classiques. Nous l'imaginons volontiers versifiant des contes qu'il connaît de mémoire tout en se figurant les réciter devant les gens de son village. Il ne se contente donc pas de résumer un récit par écrit, mais prépare à l'avance les commentaires "impromptus" que les conteurs aiment rajouter aux textes afin de capter l'attention de leur auditoire. Ces remarques, faisant souvent allusion à des situations personnelles ou locales, sont généralement exprimées dans une langue autre que celle dite "classique" ou "littéraire" — un parler que nous ne pouvons situer ni dans le temps ni dans l'espace. Le versificateur utilise aussi certaines expressions grivoises, riches en sous-entendus, qui nous étaient jusqu'alors inconnues. Nous ne savons pas si ces expressions, bien que nous les comprenions, émanent d'un territoire ou d'un groupe social, à une époque donnée, ou si elles sont tout simplement issues de son imagination, comme celle, par exemple :

N'abandonnez surtout pas le "trou maussade", le "gland au cou gonflé" pourrait venir l'épier! (1)

Les passages au cours desquels le versificateur, se voyant en train de réciter son ouvrage, exhorte l'auditoire à lui prêter une oreille attentive montrent qu'au Laos, comme partout ailleurs, il est bien difficile de se faire écouter et que si les gens se réunissent, c'est pour bavarder entre eux plus que tout autre chose.

(1) *Cf.* page 562, vers 601.

ທ້າວນິກກະບາດຜົວກ

thá:w nók kà?ba: phùak

TRADUCTION

1. ບັດນີ້ ຈັກໄດ້ຂຽນນິທານກ້ອມ ສຳນວນກອນກອຍກ່າວ

bàt ní: / càk dáj khĭan ní?tha:n kɔ́:m // sămnuan kɔ:n kɔ:j-kà:w

fois/ci/*évent*/*aux*/écrire/conte/résumé/version/poème/raconter

2. ເປັນເຮື່ອງຣາວຂັ້ນຕົ້ນ ປະຖົມພຸ້ນກ່າວມາ

pen lŵaŋ- la:w khăn-tón // pà?thŏm phún kà:w ma:

être/histoire/initial/premier/là-bas/raconter/*asp*

3. ຍັງມີ ເມືອງໃຫຽ່ກວ້າງ ຣຽກຊື່ພາຣານະສີ

ɲaŋ mi: mŵaŋ ɲàj kŵa:ŋ // híak sŵ: pha:la:-ná?sĭ:

encore/avoir/pays/grand/large/appeler/nom/Bārāṇasī

4. ມີພຍາທິສພົມ ນັ່ງປອງເປັນເຈົ້າ

mi: phá?ɲa: thót-sà?-phom // nàŋ pɔ:ŋ pen cáw

avoir/roi/Dasabrahma/s'asseoir/régner/en/seigneur

5. ມີມະເຫສີເຫງົ້າ ສອງພຣະອົງທຽມພ່າງ

mi: má?- hĕ:-sĭ: ŋăw // sŏ:ŋ phá??oŋ thiam-phà:ŋ

avoir/reine/racine/2/*hon+sp*/à ses côtés

1. A présent, (je) vais écrire le résumé d'un conte (que je vous) réciterai.
2. C'est une histoire (que les gens se) racontent depuis le début des temps.
3. Il était une fois un vaste pays du nom de Bénarès
4. (Sur lequel) régnait le roi Dasabrahma
5. Avec ses deux reines assises à ses côtés.

6. สุมามาวมาดน้อย ท฽มกำ้ฝ่ายขอา

sù?-ma: na:ŋ ná:t-nɔ́:j // thiam kám fà:j khwa:

Sumā/dame/mignonne/placé/côté/*id*/droit

7. อันว่า กำ้ฝ่ายอ้าย มาวมาดพิมพา

?an-và: / kám fà:j sá:j // na:ŋ ná:t phim-pha:

quant à/côté/*id*/gauche/dame/gracieuse/Bimbā

8. อันว่า ทอวพยาดจ้ำ เมืาห้อวอยู่สะบาย

?an-và: / thɔ:ŋ phá?ŋa:-cáw // naw hɔ̌:ŋ jù: sà?ba:j

quant à/or/roi/demeurer/appartements/*dur*/à l'aise

9. ลันว่าหฺายปีได้ วันเดือนเดือนดั่ว

khan-và: / lă:j pi: dáj // van dwan khwàn-khèŋ

lorsque/plusieurs/année/*acc*/jour/mois/se dérouler

10. พระกำ จุ่งบันลังแห่นแก้ว มาได้พ่ำมาน

phá? kɔ: soŋ ban- laŋ thè:n ké:w // ma: dáj phàm-na:n

hon/alors/*aux*/trône/*id*/joyau/*asp*/*acc*/longtemps

11. มีแต่บามใจสู้ สิมมะมาอ้อยอิ่ม

mi: tè: ba:n-caj sŭ: // sŏm-má?na: sɔ́:j swì:n

avoir/seulement/heureux/exubérant/bonheur/fin/joyeux

12. บ่มีความเดือดร้อม หฺังแม้ห่นฺลิ

bɔ̀: mi: khwa:m-dwàt-hɔ́:n // ŋăŋ thé: thɔ̀: thu:li:

nég/avoir/inquiétude/quelconque/vraiment/égal à/poussière

6. La gracieuse petite reine Suma était placée à (sa) droite.
7. Sur le côté gauche (se trouvait) la gracieuse Bimba.
8. Quant au roi, il vivait heureux.
9. Pendant plusieurs années, passant au fil des jours,
10. L'auguste roi qui, depuis bien longtemps, était assis sur un trône de joyaux,
11. Ne connut que le bonheur et la douceur de vivre.
12. Aucun souci, fût-il de la grosseur d'un grain de poussière, ne venait le troubler.

13. ບໍ່ມີໄພຣີກ້ວ ສັດຕຣູມາບັງບຽດ ພຣະອົງແລ້ວ

bɔ̀: mi: phaj-li: kúa // sàttu: ma: baŋ-bìat phá??oŋ lɛ́:w

nég/avoir/ennemi/envahir/ennemi/venir/nuire/S.M./*acc*

14. ມີແຕ່ ສຸກສິບສ້າງ ສິມອ້ອຍຄ່ອຍສ່ຳຮານ

mi: tɛ̀: sùk sù̱:p sà̱:ŋ // sǐn sɔ́:j khɔ̀:j sàmla:n

avoir/seulement/bonheur/continuer/bâtir/précepte/fin/*aux*/agréable

15. ກໍຫາກດົນນານລ້ຳ ຫຼາຍປີເທົ້າທ່ຽງ

kɔ: hà:k don na:n lám // lǎ:j pi: tháw thìaŋ

alors/*aff*/longtemps/*id*/très/plusieurs/année/comme/égal

16. ຝູງສນົມຫນຸ່ມເຫນ້ົາ ມາເຕ້ົາແຫ່ແຫນ

fǔ̱:ŋ sà - nǒm nùm nǎ̱w // ma: táw hɛ̀:-hɛ̌:n

pl/courtisane/jeune/*id*/venir/rassembler/entourer

17. ບໍ່ອາດນັບອ່ານໄດ້ ຫຼາຍສ່ຳເດີມດຳ

bɔ̀: ?à:t náp-?à:n dáj // lǎ:j sàm dɤ:m-dam

nég/pouvoir/dénombrer/*aux*/plusieurs/groupe/<u>premiers temps</u>

18. ມີທ້ັງຫຼາຍສານສັດ ຫມູ່ອາຊະໄນມ້ົາ

mi: thaŋ lǎ:j sǎ̱:n sàt // mù: ?a:-sá?naj má:

avoir/aussi/plusieurs/éléphant mâle/bête/*pl*/destrier/cheval

19. ອັນວ່ຳ ຣາຊາເຈ້ົ້າ ຄອງເມ ືອງຕຸ້ມໄພ่

?an-và: / la:-sa:-cáw // khɔ:ŋ mɯaŋ tú:m phàj

quant à/roi/veiller/pays/protéger/sujets

13. Il n'avait point d'ennemis l'attaquant ou lui causant du tort.
14. Il ne faisait que bâtir (des mérites) et observer les fins Préceptes dans le bonheur et la quiétude.
15. Pendant très longtemps, durant plusieurs années,
16. Les jeunes dames d'atour se rassemblèrent autour (du roi) pour lui tenir compagnie.
17. Il en était ainsi depuis les temps immémoriaux!
18. Il y avait aussi de nombreux éléphants et chevaux de race.
19. Quant à Sa Majesté le Roi, il veillait sur (son) pays (et ses) sujets,

20. ให้ຄวามสุกแก่ไพ่ฟ้า หายล้มอะเมกมอๅ

hǎ̋j khwa:msùk / kὲ: phàj-fá: // lǎ:j lɔ́n ʔὰʔnὲ:k nɔ:ŋ

accorder/bonheur/à/sujets/beaucoup/très/nombreux/inonder

21. พระกໍล่อยปุนป้อๅ ลอๅเมืองให้เยินอุ่น

phá? kɔ: khɔ̀:j pun pɔ́:ŋ // khɔ:ŋ mɯaŋ hǎ̋jjen sùm

hon/donc/*aux*/*aux*/protéger/gouverner/pays/rendre+frais/humide

22. บ่ให้เดือดร้อม บฺรมข้าพมู่พ้น

bɔ̀:hǎ̋j dɯ̀at-hɔ́:n // bian khǎ̋: mù: phon

nég+rendre/inquiet/ennuyer/serviteur/*pl*/soldat

23. คนกໍสีมๆเข้า ในวังเป้นพมู่

khon kɔ: sǒn-sǒn khǎ̋w // naj vaŋ pen mù:

gens/alors/en confusion/entrer/dans/palais/en/groupe

24. ยู่เป้นแถอถี่ถ้าม สะถามกว้างมั่งเม็า

jù: pen thɛ̌:w thì: thǎ̋:n // sà?thǎ:n kwáŋ nàŋ naw

demeurer/en/rangée/serré/rang/lieu/vaste/s'asseoir/*dur*

25. บ่อ่าแต่พอกเจ้า อุมไพ่พ้นแผม

bɔ̀: và: tὲ: phúak cáw2 // khǔn phàj phon phɛ:n

nég/que/seulement/*pl*/seigneur/noble/sujet/soldat/force armée

26. ยินแต่สฺยงอุ๊ยับ ก่อมระงึมอ้องกว้างๅ

ɲin tὲ: sǐaŋ sɔ: khàp // kɔ̀:m rá?ŋom vaŋ kwá:ŋ

entendre/seulement/son/viole/jouer/bercer/bruyant/palais/vaste

20. Leur assurant un bonheur sans failles.

21. Il s'efforçait d'assurer un bien-être paisible

22. A (ses) serviteurs (et) soldats, leur épargnant tout souci.

23. Une foule de gens entraient en confusion dans le vaste palais

24. Et s'y tenaient assis en rangs serrés.

25. Sans parler des princes, nobles, sujets et militaires.

26. On entendait constamment le son des violes berçant le vaste palais.

27. ຄົນທັ້ງປວງຫຼລາຍລ້ົນ ໄປວ້ັງຂັບເສບ

khon thaŋ- puaŋ lǎ:j lón // paj vaŋ khàp-sè:p

gens/*coll*/nombreux/très/aller/palais/faire de la musique

28. ທຸກຄ่ຳເຊ້ົ້າ ຂັບເສບແຄນລະບ້ຳ

thúk khàm sáw // khàp-sè:p khɛ:n lá?bam

chaque/soir/matin/faire de la musique/khène/danse

29. ທ້ຳຢู่ເປັນແຖວ ໆ ແຕ່ເດີມເມ້ືອງບ້ານ

tham jù: pen-thɛ̌:w-thɛ̌:w // tὲ: dɤ:m mɯaŋ-bá:n

faire/*dur*/en rangées/depuis/début/pays

30. ພຣະทัยบานใจสู้ สຽงระบ้ำຂับก่อม

phá? kɔ: ba:n-caj sű: // sĭaŋ lá?bam khàp kɔ̀:m

hon/alors/heureux/exubérant/son/danse/chant/bercer

31. ล่อยถมอมก่อมกั๊ว เมั๊ยหั้นให้สอ่างใจ

khɔ̀:j thà?- nɔ̌:m kɔ̀:m kíŋ // mia lĭ́n hăjswà:ŋ-caj

aux/chérir/bercer/se rouler/épouse/s'amuser/rendre + soulagé

32. พระยากได้ลูกน้อย มาสืบหน่ ่แหนตะกูน

phá? jà:k dáj lú:k nɔ́:j // ma:sɯ̀:p nɔ̀: thɛ:n tà?kun

hon/désirer/avoir/enfant/petit/ *asp* + continuer/rejeton/remplacer/ lignage

33. ก็จึ่งมีคำจา ต่ำางสองน้อย

kɔ:-cì ŋ mi: kham-ca: // tɔ̀: na:ŋ sɔ̌:ŋ nɔ́:j

et donc/avoir/parole/pour/dame/2/petit

27. Tout le monde allait au palais pour chanter ou jouer de la musique.

28. Soir et matin, on dansait et jouait du khène,

29. Faisant cela en rangs bien alignés depuis la fondation du royaume.

30. Le roi se réjouissait, bercé par les chants et les danses,

31. Oubliant ses soucis et se livrant aux jeux d'amour avec ses chères épouses.

32. Le roi, désirant avoir un enfant pour assurer sa succession,

33. S'entretint avec les deux tendres petites dames,

ห้ามจำหน่าย

34. ขໍ ใ ห้ อะ หิ ด ถา น ตั้ ว ทั ว สอ ว น้ อย อ่ อ น

khɔ̌: hǎj / ʔàʔthít-thǎ:n táŋ // thaŋ-sɔ̌:ŋ nɔ́:j ʔɔ̀:n

demander/que/prier/fermement/tous les deux/petit/tendre

35. ฮ อ มอ่ำ ไ ด้ ลู ก น้ อย มา สา ง สิ บ ม ะ ถ อ ม

lɔ̌:n-và: / dáj lú:k nɔ́:j // ma: sǎ:ŋ sù:p náʔkhɔ:n

Si par hasard/obtenir/enfant/petit/venir/bâtir/perpétuer/cité

36. อั น อ่ำ นา ง แก่ น ต้ น สุ มา เ ม ฮ มิ่ ง

ʔan-và: / na:ŋ kὲ:n tón // sùʔ-ma: mia mìŋ

quant à/dame/faste/début/Sumā/épouse/porte-bonheur

37. ก็ หา ก คิ ด ไ ด้ ด้ อ ย ด อ ม มิ่ ง พิ อ แ พ ง

kɔ: hà:k khít-khàj dúaj // dɔ:m mìŋ phw̌a phɛ:ŋ

alors/*aff*/désirer/ainsi que/*id*/porte-bonheur/mari/cher

38. ต า อั น แ ล ง เ ลี ย คิ ด ก่ำ อ ก อ ม อ อ ม ไ ห้ อ้

ta:-van lɛ:ŋ / lɤ:j khít kà:w-kɔ:n vɔ:n vǎj

soleil/soir/*asp*/penser/prononcer/prier/joindre les mains

39. กั บ ทั ว สา ย ใ จ แ ก้ ว พิ ม พา น้ อย อ่ อ น

kàp-thaŋ sǎ:j-caj kɛ́:w // phim-pha: nɔ́:j ʔɔ̀:n

ainsi que/chéri/joyau/Bimbā/petit/tendre

40. ก็ หา ก ก อ ม อ อ ก ใ ห้ อิ น ฟ้ า อยู่ สะ วั น

kɔ: hà:k kuan ʔɔ̀:t hǎj // ʔin fá: jù: sàʔvăn

alors/*aff*/déranger/amadouer/*prép*/Indra/ciel/demeurer/svarga

34. Leur demandant de faire chacune un voeu
35. Pour voir si, par hasard, elles n'auraient pas un fils qui régnerait sur la cité.
36. Suma, la première épouse bien-aimée,
37. Eut la même pensée que son cher mari.
38. Au soleil couchant, elle joignit les mains et se mit à prier.
39. Il en fut de même pour la tendre et chère petite Bimba
40. Qui adressa sa supplique à Indra demeurant dans les étages célestes.

41. ສອງກ໋ອນໆໄຫວ້ ຄຶ່ນດຽວພ້ອມພ໋ຳ

sɔ̌:ŋ kɔ: vɔ:n-vɔ:n vā̋j // khɯ:n diaw phɔ́:m-phàm

2/alors/prier/joindre les mains/nuit/même/ensemble

42. ທັ້ງສອງນາດນ້ອຍ ກ໋ອນໄຫວ້ຮອດໄຕ

thaŋ-sɔ̌:ŋ (na:ŋ) ná:t-nɔ́:j // kɔ:vɔ:n vā̋j hɔ́:t taj

tous les deux/.../mignonne/alors + prier/joindre les mains/vers/
Trois (Joyaux)

43. ນ້ອຍກ໋ຣ້ອນຮອດໄຫ້ ເທວະຣາດອິ່ນຕາ

nɔ́:j kɔ: hɔ́:n hɔ́:t thā́j // the:-vá?lá:t ?in-ta:

instant/alors/chaud/atteindre/seigneur/devarāja/Indra

44. ຫີນສີລາ ກ໋ເລ່ົາເຢັນແຂງກະດ້າງ

hǐ:n sǐ:-la: // kɔ:làw jen khɛ̌:ŋ kà?dá:ŋ

pierre/*id*/alors + *asp*/froid/dur/durcir

45. ພຣະຈ່ົ້ງມອງລົ້ງພົ້ນ ຈຸ໋ມພູໂລກລ่ຸມ

phá? cìŋ mɔ:ŋ loŋ phʉ́:n // som-phu: ló:k lùm

hon/donc/regarder/*asp*/surface/Jambu/monde/en-bas

46. ເຫັນສອງນາດນ້ອຍ ອອມໄຫວ້ຮອດໄຕ

hěn sɔ̌:ŋ (na:ŋ) ná:t-nɔ́:j // vɔ:n vā̋j hɔ́:t taj

voir/2/.../mignonne/prier/joindre les mains/vers/Trois (Joyaux)

41. Elles prièrent ainsi, toutes les deux, au cours de la même nuit.
42. Joignant les mains, les deux gracieuses petites dames invoquèrent les Trois Joyaux.
43. Leurs préoccupations ne tardèrent pas à atteindre Indra le Roi des dieux
44. Dont le trône de pierre se refroidit et se durcit.
45. Le dieu jeta un regard sur le Jambu, le monde d'ici-bas,
46. (Et) vit les deux petites dames joignant les mains pour invoquer les Trois Joyaux,

47. ເຫັນນາງຄິດຢາກໄດ້ ລູກອ່ອນນອນແຝງ

hěn na:ŋ khwát-jà:k dáj // lú:k ʔɔ̀:n nɔ:n fɛ̌:ŋ

voir/dame/désirer/obtenir/enfant/tendre/coucher/se blottir

48. ພຣະກໍແຄງໃຈຄິດ ຮ່ຳເພິ່ງຫຼາຍຊັ້ນ

phá? kɔ: khɛ:ŋ-caj khwát // hàm-phɤ:ŋ lă:j sán

hon/alors/douter/penser/méditer/plusieurs/degré

49. ຄັນຊິປັນທ້າວສອງໃຫ້ ກຸມານລົງໄປເກີດ

khan sí?pan thaŋ-sɔ̌:ŋ hăj // kù?ma:n loŋ paj kɤ̀:t

si/*évent* + allouer/tous les deux/*aux*/enfant/descendre/*asp*/naître

50. ຄັນຊິໃຫ້ອ່ອນນ້ອຍ ສອງແທ້ກໍ່ບໍ່ຄວນ ແທ້ແລ້ວ

khan sí? hăj ʔɔ̀:n nɔ́:j // sɔ̌:ŋ thɛ́: kɔ:bɔ̀: khuan / thɛ́:-lɛ́:w

si/*évent*/donner/tendre/petit/2/vraiment/alors+*nég*/convenable/*excl*

51. ຄວນເຮົາຫາຄວາມເວົ້າ ເທວະບຸດລົງໄປເກີດ ກ່ອນແລ້ວ

khuan haw / hă: khwa:m-váw // the:-vá?bùt loŋ pajkɤ̀:t / kɔ̀:n-lɛ́:w

convenir/nous/chercher/discours/devaputta/descendre/*asp* + naître/*excl*

52. ຄວນສົ່ງແຕ່ນ້ອຍ ນາງຫຼ້າຜູ້ດຽວ

khuan sòŋ ... tɛ̀: nɔ́:j // na:ŋ lắ: phŭ́: diaw

convenir/envoyer/.../seulement/petit/dame/benjamin/*sp*/seul

53. ຄັນຊິໄປສອງແທ້ ກຸມາມັນຊິກ່ຽງ

khan sí? paj sɔ̌:ŋ thɛ́: // kù?-ma:n man sí?kìaŋ

si/*évent*/aller/2/vraiment/enfant/eux/*évent* + disputer

47. Dans (leur) désir d'avoir (chacune) un enfant couché à (ses) côtés.
48. Le dieu médita longuement et se posa maintes questions :
49. "Si j'envoyais naître un enfant à chacune des deux,
50. Cela ne serait vraiment pas convenable!
51. Il faudrait, tout d'abord, se concerter pour envoyer un devaputta renaître (sur terre)
52. Uniquement (dans le sein de) la plus jeune des (deux) petites reines.
53. Si j'envoyais deux enfants, ils finiraient par se quereller

54. ເກີດຍາດເມືອງແຍ່ງບ້ານ ບໍ່ສົມແລ້ວບໍ່ເອົາ

kỳ:t ɲá:t- mɯaŋ-ɲὲ:ŋ-bá:n // bɔ̀:sɔ̌m lέ:w bɔ̀: ʔaw

survenir/se disputer le royaume/*nég* + convenable/*acc*/*nég*/vouloir

55. ຄວນໃຫ້ອ່ອນນ້ອຍ ລູກເກີດທຽມນາງ

khuan hā̋j ...ʔɔ̀:n nɔ́:j // lú:k kỳ:t thiam na:ŋ

convenir/donner/.../tendre/petit/enfant/naître/côte-à-côte/dame

56. ໄປແຕ່ພຽງຕົນດຽວ ກໍຫາກສົມຄວນແລ້ວ

paj tὲ: phiaŋ khon diaw // kɔ:hà:k sɔ̌m-khuan lέ:w

aller/rien que/seulement/*sp*/un seul/alors + *aff*/convenable/déjà

57. ພໍ່ເມື່ອ ພຣະຮ່ຳແລ້ວ ຂໍ້ນຽກເທວະບຸດ

phɔ:-mɯ̀a / phá? hàm lέ:w // ʔý:n híak the:-vá?but

dès que/*hon*/méditer/*acc*/appeler/*id*/devaputta

58. ໃຫ້ຜູ້ຫມົດກັມເວນ ໃຫ້ຢู่ເມົາທາງພີ້

hā̋j phū̋: mòt kam ve:n // hā̋jjù: naw tha:ŋ-phí:

commander/personne/épuiser/kamma/vera/que + demeurer/*id*/par ici

59. ໃຜຜູ້ມີກັມໃຊ້ ໃຫ້ລົງໄປໃຊ້ຊ່ວງ

phǎj-phū̋: mi: kam sáj // hā̋jloŋ paj sáj-sùaŋ

quiconque/avoir/kamma/expier/laisser + descendre/*asp*/expier

60. ລົງໄປກ້ຳຝ່າຍເບື້ອງ ເມືອງບ້ານມະນຸດຄົນ

loŋ paj / kám fà:j bɯ́aŋ // mɯaŋ-bá:n má?nút khon

descendre/*asp*/côté/*id*/*id*/pays/humain/personne

54. Et se disputer le royaume. Cela n'est pas convenable; je n'en veux pas!
55. Il conviendrait de faire naître un petit enfant, couché aux côtés (de sa mère),
56. A seulement une des deux. Voilà ce qu'il faudrait faire!"
57. Après avoir réfléchi, il appela les devaputta
58. Pour envoyer ici-bas celui (d'entre eux) qui aurait épuisé (ses) mérites.
59. Que celui qui a (encore) du kamma descende l'expier
60. Dans le monde des hommes.

61. ແຕ່ນັ້ນ ກ່າວກຸມທ້າວ ເທວະບຸດສຸດສອາດ

tè:-nán / kà:w-kun thá:w // the:-vá?bùt sùt swà:t

dès lors/grande famille/seigneur/devaputta/extrême/félicité

62. ຂ້າຜູ້ຍັງຊ່ວງໃຊ້ ກັມກ້ຽວກໍຫາກມີ ພຣະເຈົ້ຍ

khá: phú: ɲaŋ sùaŋ-sáj // kam kíaw kɔ:hà:k mi: / phá? hɤ:j

serviteur/qui/encore/expier/kamma/enrouler/alors + *aff*/avoir/*hon*/*interj*

63. ລູກຈັກລົງໄປກ່ຳ ກັບເກີດເປັນມະນຸດ ກ່ອນແລ້ວ

lú:k càk loŋ paj kám // kàp kɤ̀:t pen má?nút / kɔ̀:n-lɛ́:w

enfant/*évent*/descendre/*asp*/côté/retourner/naître/en/humain/*excl*

64. ເພາະກັມບັນດົນ ທ່ຽງຈິງຄືງຮູ້

phɔ́? ... kam ban-don // thìaŋ ciŋ khá?niŋ hú:

car/.../kamma/causer/juste/vrai/penser/savoir

65. ພໍເມື່ອ ທ້າວກ່າວແລ້ວ ຕົກແຕ່ງເດົາດາ

phɔ:-mɯ̀a / thá:w kà:w lɛ́:w // tòk-tɛ̀:ŋ daw-da:

dès que/seigneur/parler/*acc*/apprêter/préparer

66. ຫາເຄື່ອງຊົ່ງມາສອມ ແຕ່ງຕົວປະດາເມື້ອ

hă: khɯ̀aŋ- soŋ ma: sŭam // tɛ̀:ŋ-twa pà?da:-nɯ́a

chercher/vêtements royaux/*asp*/revêtir/s'habiller/*id*

67. ກັບທັ້ງເຝືອແຝງງ້າວ ພຣະຂັນໄຊດວງປະເສີດ

kàp-thaŋ fɯ̆a fɛ̆:ŋ ŋá:w // phá?khăn-saj duaŋ pà?sɤ̀:t

et aussi/enlacer/insérer/sabre/sabre royal/*sp*/excellent

61. Dès lors, un noble devaputta prit la parole et dit :

62. "Il me reste encore à expier le kamma qui s'attache à moi, ô seigneur!

63. Je descendrai sur terre pour renaître (sous la forme d'un) être humain,

64. Car telle est la conséquence de mes actions passées. Je m'en rends compte parfaitement!"

65. Ayant ainsi parlé, le seigneur fit ses préparatifs.

66. Il alla chercher ses habits et s'en revêtit,

67. Ayant fixé à ses côtés son précieux sabre royal

68. ອັນມີຣິດເດດກ້າ ບໍ່ກົວຢ້ານໝູ່ມານ

ʔan mi: / lít-dè:t ká: // bɔ̀:kwa já:n mù: ma:n

lequel/avoir/puissance/forte/*nég* + craindre/redouter/*pl*/démon

69. ທ້າວກໍ້ົມຂາບໄຫວ້ ລາພໍ່ພຣະອິນຕາ

thá:w kɔ: kóm khà:p vâj // la: phɔ̀: phá??in-ta:

seigneur/alors/se courber/se prosterner/joindre les mains/prendre congé/père/*hon* + Indra

70. ກັບທັງປາງຫໍຄຳ ບ່ອນເລີຍເມົ້ຍັ້ງ

kàp-thaŋ pa:ŋ hɔ̌: kham // bɔ̀:n khɤ:j naw-ɲáŋ

et aussi/palais/pavillon/d'or/endroit/*asp*/résider

71. ບັດນີ້ ລູກຈັກໄດ້ລາຈາກເຈົ້າ ພຍາພໍ່ອິນຕາ ກ່ອນແລ້ວ

bàt ní: / lú:k càkdáj la: cà:k cáw // phá?ɲa: phɔ̀: ?in-ta: / kɔ̀:n-lɛ́:w

fois/ci/enfant/*évent* + *aux*/prendre congé/quitter/seigneur/roi/père Indra/*excl*

72. ຂໍໃຫ້ເທ້ຽຣະຄາສຸກ ຢູ່ກະເສມເສີມສ້ຳ

khɔ̌: hâj / thia-lá?kha: sùk // jù: kà?sĕ:m sɤ̌:m sâ:ŋ

demander/que/durable/bonheur/vivre/bienheureux/augmenter/bâtir

73. ກັບທັງໂຮງປາງກວ້ຳ ຫໍທອງທັງແທ່ນ

kàp-thaŋ ho:ŋ pa:ŋ kwá:ŋ // hɔ̌: thɔ:ŋ thaŋ thɛ̀:n

et aussi/salle/palais/vaste/édifice/d'or/*conj*/trône

68. Doué de pouvoirs magiques, il n'avait rien à craindre des démons.

69. Le seigneur joignit les mains, se prosterna et prit congé de son père, l'auguste Indra,

70. Ainsi que du palais d'or, sa résidence habituelle.

71. "Je prendrai, à présent, congé de mon père le roi Indra.

72. Je prie que son bonheur soit durable et qu'il règne en paix;

73. Et, qu'assis sur son trône d'or dans son vaste palais,

74. ເທວະດາແກ່ນເຫງົ້າ ບ້ງຄົ້ມເກົ້າກາບຖວາຍ

the:-vá?- da: kὲ:n ŋ̄ǎw // baŋkhom-káw kà:p thà?vǎ:j

divinité/faste/racine/rendre hommage/se prosterner/présenter

75. ພ້ອ່າແລ້ວກ໋ຜ້າຍ ເຫາະເວ̄ີ່ນລົ່ງໄປ

phɔ: và: lέ:w kɔ: phā̋:j // hɔ̀? vɤ̀:n loŋ paj

dès/dire/*acc*/alors/se déplacer/s'envoler/planer/descendre/*asp*

76. ກາຍຝຸ່ງລົ້ມມິຣິດ ຍ່ານຍາວຄາວກ້ວ້າງ

ka:j fŭ:ŋ lom mi:-lít // ɲà:n ɲa:w kha:w kwá:ŋ

dépasser/*pl*/vent/puissant/distance/longue/distance/large

77. ທ້າວຍ່ອງລົ່ງຫ້ອງ ພາຣາມະສີໂລກລຸ່ມ

thá:w ... ɲɔ̀:ŋ loŋ hɔ̄̋:ŋ // pha:la:-ná?sĭ: ló:k lùm

seigneur/.../avec aisance/descendre/lieu/Bārāṇasī/monde/en bas

78. ເຫັນແຕ່ຄວັນເມກກຸ້ມ ເປັນຟ້າຜ່ານມຸ້ງ

hěn tὲ: khwan mé:k kúm // pen fá: phà:n muŋ

voir/seulement/fumée/nuage/couvrir/*cop*/ciel/passer/recouvrir

79. ຈິດຂອງທ້າວກໍມຸ່ງ ໄປເກີດໃນຄັນ

cì̀t khɔ̌:ŋ thá:w kɔ: mùŋ // paj kɤ̀:t naj khan

esprit/de/seigneur/alors/se diriger/*asp*/naître/dans/sein

80. ບັນດົ້ມມີຄວາມຝັນ ເກີດແກ່ນາງສອງນ້ອຍ

ban-don mi: khwa:m-făn // kɤ̀:t kὲ:na:ŋ sɔ̌:ŋ nɔ́:j

causer/avoir/rêve/survenir/à + dame/2/petit

74. Il reçoive les hommages des divinités prosternées (à ses pieds)."

75. Ayant dit cela, il s'envola et descendit (sur terre),

76. Passant entre les vents les plus forts soufflant sur de longues distances.

77. Le seigneur descendit à Bénarès, le monde d'en-bas.

78. On ne voyait que des nuages dans le ciel couvert.

79. L'esprit du seigneur alla renaître dans le sein (de la jeune reine),

80. Faisant que les deux petites dames fissent (chacune) un rêve.

81. ອັນວ່າ สุมาสัอย ฝันไปแปกปลาด

ʔan-và: / sù?-ma: sɔ̌:j // fǎn paj pɛ̀:k pà?là:t

quant à/Sumā/chéri/rêver/*asp*/étrange/*id*

82. ฝันว่าดาวยาดย้อย ลิ่วพ้นแผ่นไต

fǎn và: / da:w jà:t-ɲɔ́:j // loŋ phún phɛ̀:n taj

rêver/que/étoile/resplendir/descendre/surface/*id*/Trois (Mondes)

83. นางถอาดัฐได้ หลูดมือยหม่

na:ŋ ... khwa:-khia dáj // lù:t mɯ: nɔ́:j nɔ̀:

dame/.../allonger le bras/*acc*/tomber de/main/petit/rejeton

84. ดาวเลียเหาะร่อมพ้าย พายลำล่องไป

da:w lɤ:j hɔ̀? hɔ̀:n phâ:j // phǎ:j lám-lùaŋ paj

étoile/*asp*/s'envoler/planer/parcourir/se déplacer/dépasser/*asp*

85. นางกำเลียบ่ได้ สืมถั่งละเมหมาย

na:ŋ kɔ: lɤ:j bɔ̀: dáj // sǒm dàŋ khá?ne: mǎ:j

dame/alors/*asp*/*nég*/réussir/conformément/comme/compter/espérer

86. ดาวเลียกายนางหมี เล่าบ่เห็นเยินจ้อย

da:w lɤ:j ka:j na:ŋ nǐ: // làw bɔ̀:hěn jen-cɔ́:j

étoile/*asp*/passer outre/dame/partir/*conj*/*nég* + voir/disparu

87. ลันแม่นนางลอยแล้ว ลอยฟายกำดายเป่า

khan mɛ̀:n na:ŋ khɔ:j lɛ́:w // khɔ:j lǎ:j kɔ:da:j pàw

si/être/dame/attendre/*acc*/attendre/beaucoup/alors + futile/vain

81. Quant à la chère Suma, elle fit un songe étrange,

82. Rêvant qu'une étoile resplendissante descendait vers les Trois Mondes.

83. Elle tendit la main pour s'en saisir, (mais) en vain.

84. L'étoile poursuivit sa trajectoire pour disparaître au loin.

85. Ainsi, la jeune reine ne put combler ses espoirs.

86. L'étoile s'éloigna d'elle et disparut à jamais.

87. C'eût été futile de l'attendre plus longtemps.

88. ເລີຍບໍ່ມີທີ່ວ້ຳ ເລີຍສ້ຳເປ່ຳພຣະໄທ

lɤ:j bɔ̀: mi: thì:-váw // lɤ:j sa̋w pàw phá?thaj

conj/*nég*/avoir/de quoi parler/*conj*/triste/vide/*hon* + coeur

89. ບັດນີ້ ຈັກກ່ຳວເຖິງນ້ອຍນາດໃຫ້ ພິມພາມາງນາດ

bàt ní: / càkkà:w thɤ̌ŋ nɔ́:j-ná:t thâj // phim-pha: na:ŋ ná:t

fois/ci/*évent* + parler/de/mignonne/reine/Bimbā/dame/gracieuse

90. ນາງກໍຝັນປລາດແທ້ ຄືນນີ້ຕ່ຳງຫຼັງ

na:ŋ kɔ: fǎn pà?là:t thɛ́: // khɯ:n ní: tà:ŋ lǎŋ

dame/alors/rêver/étrange/vraiment/nuit/ce/différent/avant

91. ອັນວ່ຳ ໃນຄວາມຝັນນັ້ນ ໃຈນາງຫມັ້ນທ່ຽງ

?an-và: / najkhwa:m-fǎn nán // caj na:ŋ mā̋n thìaŋ

quant à/dans + rêve/ce/esprit/dame/ferme/juste

92. ກໍເລີຍຝັນວ່ຳດາວຢ່ຳດຍ້ອຍ ລົງກ້ຳຝ່ຳຍອອມ

kɔ: lɤ:j fǎn và: da:w jà:t-ɲɔ́:j // loŋ kám fà:j ?ɔ:n

alors/*asp*/rêver/que/étoile/resplendir/descendre/côté/*id*/belle dame

93. ນາງກໍຊວນມ̄ຣັບ ຮ̄ີບເອ̄ຳປະນ̄ົມໄຫວ້

na:ŋ kɔ: suan mɯ: háp // hí:p ?aw pà?nom vā̋j

dame/alors/<u>tendre</u>/main/recevoir/se hâter/prendre/joindre les mains /*id*

94. ດາວເລີຍໄຫ̄ມາເຂ̄ຳ ໃນກອມນ້ອຍອ່ອນ

da:w lɤ:j lǎj ma: khā̋w // naj kɔ:n nɔ́:j ?ɔ̀:n

étoile/*asp*/couler/*asp*/entrer/dans/main/petit/tendre

88. Et, ne sachant que dire, elle fut remplie de tristesse.

89. A présent, nous allons parler de la gracieuse petite reine Bimba.

90. Elle fit, cette nuit-là, un rêve vraiment étrange (et) différent de (ceux qu'elle avait faits) auparavant.

91. L'esprit de la reine était fermement concentré dans le rêve.

92. (Elle) vit donc l'étoile resplendissante venir se placer à ses côtés.

93. La reine ne tarda pas à joindre les mains en signe de vénération

94. Et l'étoile vint se poser sur sa main.

95. สีสมอมแจ่มเจ้า เอ๊าได้ด่ำปะสิ่ง

sǐ: sà?- mɔ̌:n cè:m-cáw // ?aw dáj dàŋ pà?sǒŋ

hon/amour/sérénissime/prendre/*acc*/comme/désirer

96. เพาะอ่า มาวคามห้า โมหะมาถึกร่อม

phɔ́?-và: / na:ŋ kha:n lā́: // mo:-thá?na: thɯ̀:k hɔ̀:m

parce que/dame/charmant/benjamin/se réjouir dans les oeuvres pieuses/conformément/usages

97. คึงอุได้มาดน้อย ฦามาบน้อยเกิดมา แท้แล้อ

khoŋ sí? dáj ná:t-nɔ́:j // kù?ma:n nɔ́:j kɤ̀:t ma: / thɛ́:-lɛ́:w

aux/*évent*/obtenir/mignonne/enfant/petit/naître/*asp*/*excl*

98. พ่เมื่อ เดิกอ้อม ๆ ธาติไก้อุร่ว มาแล้อ

phɔ:-mɯ̀a / dɤ̀k khɔ̄:n-khɔ̄:n // la:-ti: káj sí?hùŋ ma: lɛ́:w

dès que/tard/tirant vers la fin/nuit/près de/*évent* + aurore/venir/*acc*

99. ไก่ก็ตีบปีกท้า อันแท้ห่ฯวลิม

kàj kɔ: tòp-pì:k thá: // khǎn thɛ́: thìaŋ-khɯ:n

coq/alors/battre des ailes/défier/crier/vraiment/minuit

100. อันอ่า มาวมาดน้อย มิดทะมั่วเม็ามอม

?an-và: / na:ŋ ná:t-nɔ́:j // nít-thá?nèŋ naw nɔ:n

quant à/dame/mignonne/dormir/demeurer/coucher

95. La splendide et sérénissime chère dame put combler ses désirs,

96. Car elle avait, selon les bons usages, participé avec joie aux oeuvres pies,

97. Il était donc sûr que la petite dame aurait un petit enfant.

98. Lorsque la nuit tira à sa fin (et que) le jour commença à poindre,

99. Les coqs battirent des ailes et lancèrent des cris de défi.

100. Quant à la gracieuse petite reine, elle dormait sur sa couche.

101. มาออมอุอมลึมพัด เอื่อยลึมในเนื้อ

ma: ʔɔ:n- sɔ:n lom phát // sẁaj lom naj nẃa

venir/tendre et doux/vent/souffler/frais/vent/dans/chair

102. มาๆกໍคอาเถ้ยไก้ เอ๊าสะใบมาห่ิม

na:ŋ kɔ: khwa:-khia dáj // ʔaw sà?baj ma: hòm

dame/alors/tendre le bras/*acc*/prendre/écharpe/*asp*/envelopper

103. หมาอลึมมาสองอะฮุโมไอ ฝ่องแถงแกมสี้ว

nă:w lom ma: sɔ̌:ŋ ʔà?rú?-no:-khăj // phɔ̀:ŋ dɛ:ŋ kɛ:m sǐw

froid/vent/venir/2/aurore/clair/rouge/mêlé de/bleu vert

104. ลึมมาผิอกายต้อง อึมหัวพองกายสั่น

lom ma: phǐw ka:j tɔ́:ŋ // khɔ̌nhŭa phɔ:ŋ ka:j sàn

vent/venir/souffler/corps/toucher/cheveu/se dresser/corps/trembler

105. หมาออึกจึมสะบั้น ใจกั้นเกื่อมกะหาย

nă:w ʔɔ̀k con sà?-bán // caj kán kẁan-kà?hă:j

froid/poitrine/*conj*/frissonner/coeur/se retenir/brûler de désir

106. เก๊าเอลากายลาอ้อย มาๆลามสะดุ้งต่ืม

káw ... ve:-la: ka:j kha:w nɔ́:j // na:ŋ kha:n sà?dúŋ tẁ:n

9/.../temps/dépasser/instant/petit/dame/charmant/sursauter/se réveiller

101. Une brise fraîche et douce souffla sur son corps.

102. Elle tendit alors le bras, saisit une écharpe et s'en couvrit.

103. Les deux (reines) eurent froid (à cause du) vent (au moment où) l'aurore (teintait le ciel) de rouge mêlé de bleu vert.

104. Ce vent, au contact de leur corps, gonfla leur chevelure (et) les fit grelotter.

105. Elles eurent froid à la poitrine au point de frissonner et de se pâmer, le souffle coupé.

106. Un peu après neuf (heures), la charmante dame se réveilla en sursaut.

107. ຄິດເຫັນຄືນລ່ວງແລ້ວ ຝັນແມ້ງປລາດໃຈ

khwt hěn khw:n lùaŋ lɛ́:w // fǎn mɛ́:ŋ pà?là:t-caj

croire/voir/nuit/dépasser/*acc*/rêve/parfait/étonné

108. ກັບທັ້ງນາງນາດໄທ້ ສີສຸມາເມັ່ຽເອກ ພຣະອົ້ງນັ້ນ

kàp-thaŋ na:ŋ ná:t thâj // sǐ: sù?ma: mia ?è:k phá??oŋ nán

et aussi/dame/gracieuse/reine/*hon*/Sumā/épouse/premier/*hon* + *sp*/ce

109. ກໍຫາກຝັນປລາດລ້ັນ ເຫຼືອແທ້ດ່ັ້ງກັນ ນ້ັນແລ້ວ

kɔ: hà:k fǎn pà?là:t lón // lŵa thɛ́: dàŋ-kan / nán-lɛ́:w

alors/*aff*/rêver/étrange/très/excessif/vraiment/semblables/*excl*

110. ອັນວ່ า ສອງມ ี ້ ງແກ ้ ວ ກໍເລ ิ ຍອາບສ ิ ້ ງສ ิ

?an-và / sɔ̌:ŋ mìŋ kɛ́:w // kɔ:lɤ:j ?à:p sǒŋ sǐ:

quant à/2/faste/joyau/alors + *asp*/se baigner/*id*/frotter

111. ເອ ิ ້ າຂ ອ ້ ງຫ ອ ມມ າ ທ า ລ ูบปะโลมท าเ ม ื ่ อ

?aw khɔ̌:ŋ hɔ̌:m ma: tha: // lú:p pà?lo:m tha: nŵa

prendre/chose/parfumée/*asp*/enduire/masser/caresser/enduire/corps

112. แล ้ ว จ ่ ้ ง ส ุ บสอดเส ื ่ อ ผ ิ มคำแพงค ่ า

lɛ́:w-cìŋ sùp sɔ̀:t sŵa // phŵn kham phɛ:ŋ khà:

et puis/enfiler/se glisser/corsage/*sp*/d'or/cher/prix

107. Elle se rendit compte que dans la nuit passée elle avait fait un curieux rêve prémonitoire.

108. Il en fut de même pour la gracieuse et splendide première épouse Suma.

109. Elles avaient bien fait toutes les deux un rêve étrange.

110. Les deux joyaux chéris se baignèrent et firent, ensuite, leur toilette.

111. Elles prirent des produits parfumés et s'en passèrent doucement sur le corps.

112. Ensuite, elles enfilèrent des corsages de grande valeur (tissés de fils) d'or,

113. ทาม้ำหอมและแป้ๆ ถิถ้อมถึบขัม

tha: nám- hɔ̌:m lɛ́? pɛ́:ŋ // di: thŭan khóp-khăn

enduire/parfum/et/poudre/bien/complètement/au complet

114. นางก๋ำหมายใจถั้ม อุ๊ก้มอาบหูบฝัม

na:ŋ kɔ: mă:j-caj dán // sí?kóm khà:p thu:n făn

dame/alors/se décider/entrer/*évent* + se courber/se prosterner/
raconter/rêve

115. ต๋ำพระอ๊ิงธาอุา ยอดเมืองอู๋วรู้

tɔ̀: phá?- ?oŋ la:-sa: // ɲɔ́:t mɯaŋ soŋ hú:

à/S.M./roi/sommet/pays/*aux*/savoir

116. พ่อว่านางถิดแล้อ ก๋ลุกย่างล๊ิงปาง

phɔ:-và: / na:ŋ khít lɛ́:w // kɔ:lúk ɲà:ŋ loŋ pa:ŋ

dès que/dame/penser/*acc*/alors + se lever/marcher/descendre/pavillon

117. เถิมตามทางไปเถิง บ่อมพระอ๊ิงเมี๊ยั๊ง

dɤ:n ta:m tha:ŋ paj thɤ̌ŋ // bɔ̀:n phá??oŋ naw-ɲáŋ

marcher/le long de/chemin/aller/jusque/endroit/S.M./résider

118. พ๋พระธาอุาเจ้ำ มอ๊งภูจิดแปก

phɔ: phá? la:-sa:-cáw // mɔ:ŋ du: cìt pɛ̀:k

dès que/*hon*/roi/regarder/voir/esprit/étonné

119. จักอุ๊เป๋นเหตร้อม ปะกามแห้ย่างใด

càk sí? pen hè:t hɔ́:n // pà?ka:n thɛ́: jà:ŋ daj

évent/*id*/être/événement/inquiétant/*sp*/vraiment/sorte/quel

113. Se parfumèrent et se poudrèrent, partout et avec grand soin.

114. Elles décidèrent d'approcher le roi pour lui raconter leur rêve

115. Afin que Sa Majesté le Sommet-du-Pays en prenne connaissance.

116. Ayant (ainsi) réfléchi, elles se levèrent, descendirent de leur pavillon

117. Et se dirigèrent vers les appartements du roi.

118. Dès qu'il les vit, le roi, perplexe, se demanda :

119. "De quelle sorte d'affaire urgente pourrait-il bien s'agir

120. ອັນວ່າ ນາງນາດໄທ້ ສະເດັດດ່ວນມາເປີ້ອງ ສັນນ້ີ

ʔan-và: / na:ŋ ná:t thâj // sà?dèt dùan ma: pwaŋ / săn-ní:

quant à/dame/gracieuse/reine/se déplacer/urgent/*asp*/vite/ainsi

121. ຫຼືຫາກເຄືອງໃຈຄິດ ຢາງໃດບໍ່ມີຮ້

hlɯ̌: hà:k khwaŋ-caj khwt // jà:ŋ daj bɔ̀:mi: hú:

ou bien/sans doute/irrité/penser/sorte/quel/*nég* + *id*/savoir

122. ຄວນກູຖາມນ້ອຍ ສາຍສມອນເມັຽມ່ືງ ດູທ້ອນ

khuan ku: thă:m ... nɔ́:j // să:j-sà?mɔ̌:n mia mìŋ / du: thɔ́:n

convenir/moi/demander/.../petit/chéri/épouse/faste/voir/*exhort*

123. ພໍໃຫ້ຮູ້ເຫດอ้ ຈອມສ້ອຍດ່ວນມາ

phɔ: hā̋j hú: hè:t-khɔ̋: // cɔ:m-sɔ̋j dùan ma:

assez/faire que/savoir/raison/très cher bijou/urgent/venir

124. ຄັນແມ່ນພໍຄາວນ້ອຍ ນາງແພງກໍ້ກົ້ມຂາບ

khan mɛ̀:n phɔ: kha:w nɔ́:j // na:ŋ phɛ:ŋ kɔ:kóm khà:p

lorsque/être/juste/instant/petit/dame/cher/alors + se courber/se prosterner

125. ຖວາຍການກາບไหว้ ພຣะอົ๋งผู้เผ่าผือ

thà?-vă:j ka:n kà:p vā̋j // phá??oŋ phū: phàw phwă

présenter/affaire/se prosterner/joindre les mains/S.M./*sp*/lignée/mari

126. ແล้วจึ่งทูนกะบิมเบื้อง ต๊อนางฝันต่าง

lɛ́:w-cìŋ thu:n kà?bin bɯ́aŋ // twa na:ŋ făn tà:ŋ

et puis/dire/<u>rêve</u>/côté/soi-même/dame/rêver/à part

120. Pour que les gracieuses reines se dépêchent ainsi de (me voir)?

121. Elles sont peut-être irritées pour une raison que j'ignore.

122. Il faudrait que je les interroge

123. Afin de savoir pourquoi elles se sont hâtées de venir!"

124. Lorsqu'après un moment, elles se furent prosternées

125. Devant leur époux le roi et l'eurent salué les mains jointes,

126. Elles lui révélèrent le rêve qu'elles venaient de faire

127. ນາງຄຶງບາງອ່ອນນ້ອຍ ທູມຖ້ວນຊຸ່ປະການ

na:ŋ khi:ŋ ba:ŋ ʔɔ̀:n nɔ́:j // thu:n thŭan sù: pàʔka:n

dame/corps/mince/tendre/petit/dire/complètement/chaque/sorte

128. ພຣະກໍຮູ້ເຫດ້ ນ້ອຍຫນໍ່ນາງຝັນ

phá kɔ: hú: hè:t-khɔ̌: // nɔ́:j nɔ̀: na:ŋ făn

hon/alors/savoir/cause/petit/rejeton/dame/rêver

129. ອັສຈັນຄຶດ ຊຶ່ຢ່າງໃດສັນ້ ́

ʔàt-sàʔcan khŭ́t // sí?jà:ŋ daj săn-ní:

merveilleux/penser/*évent* + sorte/quel/ainsi

130. ຊຶຝັນດີຫຼືຮ້າຍ ໄປຫາໂຫມມາຫວາຍເບ̀ຶ

sí? făn di: lɯ̌: há:j // pajhă: hŏ:n ma:thwa:j bɤ̀ŋ

évent/rêver/bon/ou/mauvais/aller + chercher/astrologue/venir + deviner/voir

131. ຈ໋ ຊຶຮູ້ເຫດເບ̀ຶ ກະບວນ̂ ́ແຫ່ງຝັນ

cì:ŋ sí? hú: hè:t bŭ́aŋ // kàʔbuan khɔ̌: hɛ̀:ŋ făn

conj/*évent*/savoir/cause/côté/série/argument/du/rêve

132. ພໍ ́ເມ̀ຶ ພຣະກ່າວແລ̂ ́ ເຕີນປ່າວເສນາ

phɔ:-mɯ̀a / phá? kà:w lɛ́:w // tɤ:n pa:w sĕ:-na:

dès que/*hon*/parler/*acc*/avertir/publier/officiers

133. ສູ່ຈ໋ ́ໄປຫາໂຫມ ຮ̂ ́ບມາດ̀ ́ຽວ̂ ́

sŭ: cò:ŋ paj hă: hŏ:n // hí:p ma: diaw ní:

vous/*imp*/aller/chercher/astrologue/se hâter/venir/instant/ci

127. Et le lui racontèrent dans ses moindres détails.

128. Sachant, alors, que c'était à cause du rêve qu'elles avaient fait,

129. Sa Majesté se demanda ce que cela voulait dire :

130. "Serait-ce un bon ou mauvais présage? Faisons venir un astrologue

131. Afin de connaître la signification de ces rêves."

132. Ayant ainsi parlé, le roi alerta ses officiers (et leur dit:)

133. "Allez chercher un astrologue et hâtez-vous de le faire venir!"

134. ແຕ່ນັ້ນ ເສນາທ້າວ ເຮອພລັນໂດຍດ່ວນ

tè:-nán / sě:-na: thá:w // he:w phá?lan do:j-dùan

dès lors/officier/seigneur/vite/se dépêcher/d'urgence

135. ກົ້ມຂາບໄຫວ້ ພຣະອົງແລ້ວລ່ວງໄປ

kóm khà:p vâj // phá??oŋ lɛ́:w lùaŋ paj

se courber/se prosterner/joindre les mains/S.M./puis/*asp*/aller

136. ບັດນີ້ ຈັກກ່າວເຖິງພິມພານ້ອງ ນາງແພງສະເດັດດ່ວນ ມາແລ້ວ

bàt ní: / càkkà:w thŏŋ phim-pha: nɔ́:ŋ // na:ŋ phɛ:ŋ sà?dèt dùan / ma: lɛ́:w

fois/ci/*évent*+parler/de/Bimbā/cadet/dame/cher/venir/urgent/*asp*/*acc*

137. ນາງກໍທູນເຫດ້ ກະບວນເບື້ອງແຫ່ງຝັນ

na:ŋ kɔ: thu:n hè:t-khɔ̌: // kà?buan bɯ́aŋ hɛ̀:ŋ fǎn

dame/alors/présenter/cause/thème/côté/du/rêve

138. ພຍາຮູ້ເຫດແລ້ວ ກໍຄິດແປກໃນຈິດ

phá?-ɲa: hú: hè:t lɛ́:w // kɔ:khít pɛ̀:k naj cìt

roi/savoir/cause/*acc*/alors + penser/étrange/dans/coeur

139. ມະໂນໃນຄິດ ແປກເປັນຫຼາຍແທ້

má?no:-naj khít // pɛ̀:k pen lǎ:j thɛ́:

for intérieur/penser/étrange/*cop*/beaucoup/vraiment

140. ຈັກຊິມັ້ນຕ້ອງ ຣາວ້ີບ້ງບຽດ ບໍ່ຮູ້

càk sí? mi: kam tɔ́:ŋ // la:-vi: baŋ-bìat / bɔ̀: hú:

évent/*id*/avoir/kamma/toucher/causer du tort/nuire/*nég*/savoir

134. Dès lors, les officiers s'empressèrent

135. De se prosterner devant le roi avant de s'en aller.

136. A présent, nous allons parler de la chère cadette Bimba qui s'était hâtée de venir.

137. Elle lui raconta ce qu'elle avait vu en rêve.

138. Le roi, une fois informé, se mit à réfléchir

139. Et trouva tout cela fort étrange.

140. Un malheur viendra-t-il nous frapper? Qu'en savons-nous?

141. ອັນວ່າ สองนางน้อย จึ่งฝันผิดดั่งกัน

ʔan-và: / sɔ̌:ŋ ná:t-nɔ́:j // cìŋfǎn phǐan dàŋ-kan

quant à/2/mignonne/*conj* + rêver/étrange/semblables

142. แต่นั้น จักท่าวถึงสมาท้าว มำโหมฮิบถวม มาแล้ว

tὲ:-nán / càkkà:w thx̌ŋ sě:-na: thá:w // nam hɔ̌:n hí:p dùan / ma: lɛ́:w

dès lors/*évent* + parler/de/officier/seigneur/amener/astrologue/se hâter/d'urgence/*asp*/*acc*

143. พ่มาถึงแห่งห้อง โรงกว้างกาบถวาย

phɔ: ma: thx̌ŋ hὲ:ŋ-hɔ̃:ŋ // ho:ŋ kwá:ŋ kà:p thàʔvă:j

dès/venir/à/endroit/salle/vaste/se prosterner/présenter

144. โหมก็เลียถามเจ้า พยาเมืองฮิบเร่ง

hɔ̌:n kɔ: lɤ:j thă:m cáw // phάʔŋa: mɯaŋ hí:p hèŋ

astrologue/alors/*asp*/demander/seigneur/roi/pays/se hâter/s'activer

145. พระหากมีเหตร้อม ปะกามแท้สิ่งใด พระเอ๋ย

phá:ʔ hà:k mi: hὲ:t hɔ́:n // pàʔka:n thé: sìŋ daj / phá:ʔ ʔɤ:j

hon/*aff*/avoir/motif/urgent/sorte/vraiment/chose/quel/*hon*/*interj*

146. จึ่งได้ฟันตัวข้า มาหาไวด่วน

cìŋ dáj than twa-khȃ // ma: hă: vaj dùan

conj/*aux*/mander/serviteur/venir/voir/vite/d'urgence

141. Pour ce qui est des deux gracieuses petites, elles ont fait un rêve pour le moins étrange".

142. Parlons, à présent, des officiers revenus d'urgence avec un astrologue.

143. Une fois dans le vaste palais, ils se présentèrent en se prosternant.

144. Le devin demanda, sans tarder, au seigneur :

145. "O sire! Quelle affaire urgente préoccupe Sa Majesté

146. Pour qu'Elle ait fait convoquer d'urgence son humble serviteur?"

147. ແຕ່ນັ້ນ ພຣະຕອບຕ້ານ ຈາຕໍ່ພາມໂຫມ

tɛ̀:-nán // phá? tɔ̀:p-tá:n // ca: tɔ̀: pha:m hɔ̌:n

dès lors/*hon*/répondre/dire/au/brahmane/astrologue

148. ດູລາເຈົ້າ ຫມໍໂຫມຊະຣາແກ່

du:-la cáw // mɔ̌:-hɔ̌:n sá?la: kɛ̀:

interj/seigneur/astrologue/âgé/vieux

149. ອັນວ່າ ນາງນາດນ້ອຍ ເມັຽເຮົາຝັນຫຼາກ ຄືນນີ້

?an-và: / na:ŋ ná:t-nɔ́:j // mia haw fǎn là:k khɯ:n ní:

quant à/dame/mignonne/épouse/nous/rêver/étrange/nuit/ci

150. ກັບພິມພາມິ່ງເຫງົ້າ ກໍຝັນແຍ້ດ່ຽງກັນ

kàp phim- pha: mìŋ ŋáw // kɔ:fǎn thɛ́: dàŋ-kan

et/Bimbā/faste/racine/aussi + rêve/vraiment/semblables

151. ພຣະກໍຈາຄຳເວົ້າ ໂຫມຟັງໃຫ້ຮູ້ເຫດ

phá? kɔ: ca: kham-váw // hɔ̌:n faŋ hǎjhú: hɛ̀:t

hon/alors/parler/parole/astrologue/écouter/faire que + savoir/cause

152. ໂຫມຈຶ່ງລົງເລກຕັ້ງ ເປັນຖ້ານອ່ານສຽງ

hɔ̌:n cìŋ loŋ lé:k táŋ // pen-thā́:n ?à:n sǐaŋ

astrologue/donc/poser/chiffre/dresser/en rangées/lire/voix

153. ພໍໂຫມລຽງເລກຕັ້ງ ຕັດອອກເປັນຕອນ

phɔ: hɔ̌:n liaŋ lé:k táŋ // tàt-?ɔ̀:k pen-tɔ:n

dès/astrologue/aligner/chiffre/dresser/retrancher/en segments

147. Dès lors, l'auguste roi répondit au brahmane astrologue:

148. "O vénérable astrologue!

149. "Notre gracieuse épouse a fait, cette nuit-même, un rêve très étrange,

150. Tout comme, d'ailleurs, la bien-aimée Bimba.

151. Poursuivant l'entretien, Sa Majesté renseigna l'astrologue.

152. L'astrologue se mit à écrire des chiffres et à les lire à haute voix.

153. Il aligna ces chiffres (et) les sépara.

154. ເອົາເລກຕັ້ງ ກັບເສດສູນຄູນ

?aw lé:k táŋ // kàp-sè:t sǔ:n khu:n

prendre/chiffre/dresser/"*kap-set*"/zéro/multiplier

155. ອັນວ່າ ສຸມາແກ້ວ ຝັນໄປແປກປລາດ ດັ່ງນີ້

?an-và: / sù?-ma: kɛ́:w // fǎn paj pɛ̀:k pà?là:t dàŋ-ní:

quant à/Sumā/joyau/rêver/*asp*/étrange/*id*/ainsi

156. ຄົງບໍ່ໄດ້ລູກນ້ອຍ ຈົງແທ້ແນ່ນອນ

khoŋ bɔ̀: dáj lú:k nɔ́:j // ciŋ-thɛ́: nɛ̀:-nɔ:n

aux/*nég*/avoir/enfant/petit/vraiment/sûrement

157. ແລ້ວເລົ່າໂຫມວອນໄຫວ້ ທູນຖແລງຕ້ານຕໍ່ ພຍານັ້ນ

lɛ́:w-làw / hǒ:n vɔ:n vǎ̋j // thu:n thà?lɛ̌:ŋ tá:n tɔ̀: phá?ŋa: nán

puis/astrologue/supplier/les mains jointes/présenter/déclarer/dire/à/roi/ce

158. ອັນວ່າ ນາງສມອນນ້ອຍ ສຸມາຝັນແປກ ສັນນີ້

?an-và: / na:ŋ sà?mɔ̌:n nɔ́:j // sù?-ma: fǎn pɛ̀:k săn-ní:

quant à/dame/amour/petit/Sumā/rêver/étrange/ainsi

159. ວ່າຊິໄດ້ລູກນ້ອຍ ມາເກີດທຽມອົກ

và: sí? dáj lú:k nɔ́:j // ma: kɤ̀:t thiam ?ɔ̀k

que/*évent*/avoir/enfant/petit/venir/naître/côte-à-côte/poitrine

160. ແຕ່ວ່າ ຈິດໃຈນາງ ກາບວອນບໍ່ຫມາຍຫມັ້ນ

tɛ̀:-và: / cìt-caj na:ŋ // kà:p vɔ:n bɔ̀:mă:j mǎ̋n

mais/esprit/dame/se prosterner/prier/*nég* + espérer/fermement

154. Et, ayant pris l'Année Kap-Set pour repère, les multiplia.

155. (Il se dit) : "La chère Suma a fait un rêve bien étrange,

156. (Mais) il est certain qu'elle n'aura pas d'enfant".

157. Ensuite, joignant humblement les mains, le devin poursuivit et déclara au roi :

158. Ainsi donc, la chère petite dame Suma, qui a rêvé d'une façon étrange,

159. Qu'il lui naîtrait un petit enfant couché à ses côtés ;

160. Comme, toutefois, dans sa prière, son esprit n'était pas bien concentré,

161. ເຄືອງທໍ້ສັນຫລູດພັ້ນ ຫນ້ໃກ້ນ້ອຍອ່ອນ

khwaŋ thì: ʔàt-sàʔ- can lù:t phón // nǐ kaj nɔ́:j ʔɔ̀:n

irrité/du fait que/merveilleux/se détacher/*asp*/partir/loin/petit/tendre

162. ບໍ່ມີຄວາມເດືອດຮ້ອນ ຫຽ້ງແທ້ທໍ່ໃຍ ພຣະເອີ

bɔ̀: mi: khwa:m-dɯ̀at-hɔ́:n // ɲǎŋ thɛ́: thɔ̀: ɲaj / phá? hɤ:j

nég/avoir/inquiétude/quoi/vraiment/égal/brin/*hon*/*interj*

163. ຄັນນາງອະທິຖານຕັ້ງ ໃນໃຈຕົ້ງທ່ຽງ

khan na:ŋ ʔàʔthíʔ-thǎ:n táŋ // naj caj toŋ-thìaŋ

si/dame/prier/fermement/dans/coeur/droit

164. ຄົງຊົ່ສົມມາດແມ້ງ ໃຈຫມັ້ນດ່ັ້ງຫມາຍ

khoŋ síʔ sǒm-má:t mɛ́:ŋ // caj mǎn dàŋ mǎ:j

aux/*évent*/être exaucé/parfait/coeur/ferme/ainsi que/espérer

165. ອັນວ່ໍາ ພາຍພຣະນາງນ້ອງ ອະທິຖານຕັ້ງບໍ່ທ່ຽງ

ʔan-và: / pha:j phá?na:ŋ nɔ́:ŋ // ʔàʔthíʔ-thǎ:n táŋ bɔ̀:thìaŋ

quant à/côté/ *hon*+ dame/cadet/prier/fixer/*nég* + juste

166. ຈຶ່ງບໍ່ມີລູກນ້ອຍ ມາໄດ້ດ່ັ້ງໃຈ

cìŋ bɔ̀: mi: lú:k nɔ́:j // ma: dáj dàŋ-caj

donc/*nég*/avoir/enfant/petit/venir/*acc*/selon le désir

167. ແຕ່ນັ້ນ ນາງນາດໄທ້ ໄດ້ຍິນຄໍາໂຫມຫ໋ໍາວ

tɛ̀:-nán / na:ŋ ná:t thâj // dájɲin kham hɔ̌:n kà:w

dès lors/dame/gracieuse/reine/*aux* + entendre/mot/astrologue/dire

161. Le merveilleux objet s'est éloigné d'elle, et cela est fort regrettable.

162. Mais pas le moindre souci ne viendra la troubler. O Sire!

163. Si elle avait fait droitement dans son coeur une ferme résolution,

164. Elle verrait, c'est certain, son voeu se réaliser.

165. Mais comme son voeu n'avait pas été formulé avec ferveur,

166. Elle n'aura donc pas d'enfant, (contrairement) à ce qu'elle désirait.

167. Dès lors, la gracieuse reine, ayant écouté l'astrologue,

168. ເຈັບອົກປວດຈ້າວ ໆ ຄິ່ງຮູ້ເມື່ອຝັນ

cèp ʔòk pùat cá:w-cá:w // khá ʔniŋ hú:-mùa fǎn

douleur/poitrine/douleur/aiguë/penser/prendre conscience/rêve

169. ແຕ່ນັ້ນ ຈັກກ່າວເວົ້າ ນ້ອຍອ່ອນພິມພາ

tè:-nán / càk kà:w váw // nɔ́:j ʔɔ̀:n phim-pha:

dès lors/*évent*/raconter/parler/petit/tendre/Bimbā

170. ໝໍຮູຣາເລີຍລຶ່ງ ເລກຄູນປູນຕັ້ງ

mɔ̌:-hu:- ha: lɤ:j loŋ // lé:k khu:n pu:n táŋ

astrologue/*asp*/poser/chiffre/multiplier/*aux*/dresser

171. ພໍດີສົມເລກຖ້ວນ ທວນດູເລກຄູ່

phɔ:-di: / sɔ̌m lé:k thūan // thuan du: lé:k khù:

juste alors/additionner/chiffre/complet/revoir/regarder/chiffre/pair

172. ໝໍດູທວາຍຖືກຕ້ອງ ບໍ່ມີເວັ້ນຫຼີກໜີ

mɔ̌:-du: thwa:j thɯ̀k-tɔ́:ŋ // bɔ̀:mi: vén lì:k nǐ:

devin/deviner/correctement/*nég* + *id*/éviter/s'esquiver/fuir

173. ນາງຈັກມີລູກນ້ອຍ ແມ່ປະເສີດລືອຸาย

na:ŋ càk mi: lú:k nɔ́:j // nɛ:w pà ʔsɤ̀:t lɯ:-sa:j

dame/*évent*/avoir/enfant/petit/lignée/excellent/célèbre

174. ຈັກມາເປັນເພດອຸาย ດັ່ງໃຈກໍຈົ່ງແຈ້ງ

càk ma: pen-phé:t-sa:j // dàŋ-caj kɔ:coŋ cɛ́:ŋ

évent/venir/de sexe mâle/selon le désir/*conj* + *aux*/clair

168. Ressentit dans son coeur une douleur aiguë en se remémorant son rêve.

169. Nous allons parler, désormais, de la tendre petite Bimba.

170. L'astrologue disposa les chiffres

171. Après quoi, il les additionna tous et rechercha les chiffres pairs.

172. Le devin ne pouvait manquer de faire un pronostic correct:

173. "La reine aura un petit enfant d'une célèbre et haute lignée.

174. Ce sera un garçon, manifestement désiré.

175. ຂໍໃຫ້ລີງແພງເຈົ້າ ອະທິຖານທຸກເຊົ້າຄ່ຳ

khɔ̌: hǎj / khi:ŋ phɛ:ŋ cáw // ʔàʔthí -thǎ:n thúksáw khàm

demander/que/corps/cher/reine/prier/chaque + matin/soir

176. ໃຫ້ສົມປາກເວົ້າ ອັນແທ້ຢຸ່ປະການ

hǎjsɔ̌m pà:k váw // ʔan thɛ́: sù:-pàʔka:n

faire que + conforme à/bouche/parler/*sp*/vraiment/en tous points

177. ພໍເມື່ອ ໂຫມຫາຍແລ້ວ ຈົບດີຖ້ວນຖີ່

phɔ:-mɯ̀a / hɔ̌:n tha:j lɛ́:w // còp di: thǔan-thì:

dès que/astrologue/deviner/*acc*/fini/bien/complet

178. ນາງເທວີອ່ອນອ້ວນ ຫົວຍຸ້ມດັ່ງໃຈ

na:ŋ the:- vi: ʔɔ̀:n ʔúan // hŭa-ɲúm dàŋ-caj

dame/déesse/tendre/replet/sourire/conforme au désir

179. ຄິດໄຄ່ໄດ້ລູກນ້ອຍ ມາເກີດທຽມອົກ

khít-khàj dáj lú:k nɔ́:j // ma: kɤ̀:t thiam ʔòk

désirer/obtenir/enfant/petit/venir/naître/côte-à-côte/poitrine

180. ນາງກໍ່ອນໆຄິດ ຮ່ຳຄນຶງຄືຄ້ອຍ

na:ŋ kɔ: vɔ:n-vɔ:n khít // hàm kháʔniŋ khi:-khɔ́:j

dame/alors/supplier/penser/continuellement/penser/balbutier

181. ຕົວຂອງພິມພານ້ອຍ ປະນົມກອນກົ້ມຂາບ

twa-khɔ̌:ŋ phim-pha: nɔ́:j // pàʔnom-kɔ:n kóm khà:p

quant à/Bimbā/petit/joindre les mains/se courber/se prosterner

175. Que la chère reine prie chaque jour, soir et matin,
176. De manière que toute chose se passe comme il a été dit!"
177. Le devin ayant fait un pronostic favorable dans ses moindres détails,
178. La tendrement potelée petite déesse sourit de satisfaction.
179. Désirant obtenir un petit enfant couché à ses côtés,
180. Elle se mit à méditer tout en balbutiant des prières.
181. La petite Bimba joignit les mains, se prosterna,

182. ลาพระอ๊ายบาดไท้ ไปหอ้างแห่งต๋ม

la: phá?- ?oŋ-bà:t-thái // paj hɔ̌:ŋ hè:ŋ ton

prendre congé/S.M. le Roi/aller/appartements/de/soi

183. อันอ่า พยาหวงเจ๊า จัดแจ่งเงินคำ

?an-và: / phá?ŋa: lŭaŋ cáw // càt-cè:ŋ ŋɤ:n kham

quant à/roi/grand/seigneur/apprêter/argent/or

184. เอ๊ามาเป็นของขวัน มอบให้โหมพ่ร้อย

?aw-ma: pen-khɔ̌:ŋ-khwăn // mɔ́:phăj hɔ̌:n phɔ:-hɔ́:j

apporter/en cadeau/offrir + *aux*/astrologue/centaine

185. พระกิดิใจด้วย พิมพามางมาด

phá? kɔ: di:-caj dúaj // phim-pha: na:ŋ ná:t

hon/alors/content/de/Bimbā/dame/gracieuse

186. ว่าจักได้ลูกน้อย มาสิบหม่นแหมตะกุน

và: càk dáj lú:k nɔ́:j // ma:sŭ̀:p-nɔ̀:-thɛ:n-tà?kun

dire que/*évent*/obtenir/enfant/petit/*asp* + assurer la succession

187. พระกำพูนความสุก บ่ทุกใจพ่น้อย

phá kɔ: phu:n khwa:m-sùk // bɔ̀:thúk-caj phɔ:-nɔ́:j

hon/alors/accumuler/bonheur/*nég* + malheureux/un tant soit peu

188. พ่เมื่อแลงล้อย พยาหวงสะเด็ดด่อม

phɔ:-mŭ̀a / lɛ:ŋ ... khɔ́:j // phá?ŋa: lŭaŋ sà?dèt dùan

dès que/soir/.../baisser/roi/grand/se déplacer/d'urgence

182. Prit congé de Sa Majesté le Roi et s'en retourna dans ses appartements.

183. Quant au grand roi, il prit (des pièces) d'or et d'argent

184. Et en donna une bonne centaine au devin pour le récompenser.

185. Alors, le roi se réjouit au sujet de la gracieuse reine Bimba

186. Du fait qu'il aurait un petit enfant pour assurer sa lignée.

187. Il vit s'accroître son bonheur et n'eut plus le moindre souci.

188. Chaque jour, à la tombée du soir, le roi se hâta d'aller

189. ไปสู่ห้ๅแห่วห้ออ ผิมพาแก้วอุ่วัม

paj sù: hǒ: hɛ̀:ŋ-hɔ̋:ŋ // phimpha: kɛ́:w sù: van

aller/à/pavillon/endroit/Bimbā/joyau/chaque/jour

190. อันว่า สีสุมาน้อย เห็นพระอ๊งเป็นต่าง

ʔan-và: / sǐ: sùʔma: nɔ́:j // hěn phá??oŋ pen tà:ŋ

quant à/*hon*/Sumā/petit/voir/S.M./*cop*/différent

191. คิดยากอิดสาเผ่าแก้ว ผิมพาน้อยยู่บ่เจ๊า

khít jà:k ʔìtsǎ: phàw kɛ́:w // phimpha: nɔ́:j jù: bɔ̀:saw

penser/vouloir/envier/race/joyau/Bimbā/petit/*dur*/sans arrêt

192. เพาะว่า พระบาดเจ้า บ่เห็นห่างมาวไก

phɔ́ʔ-và: / phá?-bà:t-cáw // bɔ̀:hɤ̌:n-hà:ŋ na:ŋ kaj

parce que/S.M. le Roi/*nég* + se détacher de/dame/loin

193. นางก็มีใจคิด บฮดบฮมนางน้อย

na:ŋ kɔ: mi: caj khít // bìat-bian na:ŋ nɔ́:j

dame/alors/avoir/coeur/penser/nuire/dame/petit

194. หวังจักหาทางไว้ จักทำลายให้มุดมอด

vǎŋ càk hǎ: tha:ŋ váj // càktham-la:j hɔ̋jmút mɔ́:t

espérer/*évent*/trouver/moyen/*aux*/*évent* + détruire/*aux* + plonger/
éteindre

195. นางก็คิดด้อย ๆ บ่มรู้เมื่อทาง

na:ŋ kɔ: khít khɔ́:j-khɔ́:j // bɔ̀:mi: hú: mɯ̀a tha:ŋ

dame/alors/penser/continuellement/*nég* + *id*/savoir/moment/moyen

189. Rendre visite à la chère Bimba dans ses appartements.

190. La petite Suma s'aperçut que Sa Majesté n'était plus le même

191. Et n'eut de cesse d'être jalouse de la précieuse petite Bimba,

192. Du fait que l'auguste seigneur ne s'éloignait plus d'elle.

193. L'idée lui vint de causer du tort à la petite reine,

194. Espérant trouver un moyen pour la mener à sa perte.

195. Elle réfléchit longuement sans trouver de réponse.

196. ນາງຈິ່ງທຳກົນໃຫ້ ທຳເປັນດັ່ງຮັກຫໍ່ ກັນແລ້ວ

na:ŋ cìŋ tham kon hǎj // tham pendàŋ hák hɔ̀: / kan-lɛ́:w

dame/*conj*/faire/ruse/*aux*/faire/*cop* + comme/aimer/envelopper/*excl*

197. ເອົາໃຈດີເຂົ້າປະໂລມນາດນ້ອຍ ພິມພາແກ້ວໃຫ້ອ່ອນໃຈ

ʔaw-caj di: khǎw / pàʔlo:m ná:t-nɔ́:j // phimpha: kɛ́:w hǎjʔɔ̀:n-caj

ménager/bien/*asp*/flatter/mignonne/Bimbā/joyau/faire que + attendri

198. ຄັນແມ່ນຫຼາຍວັນໄດ້ ຫຼາຍເດືອນຂ້າມລ່ວງ ມາແລ້ວ

khan mɛ̀:n / lǎ:j van dáj // lǎ:j dɯan khǎ:m lùaŋ ma: lɛ́:w

lorsque/être/plusieurs/jour/*acc*/plusieurs/mois/traverser/au-delà/*asp*/*acc*

199. ພິມພາດນ້ອຍ ກໍມີທ້ອງລອດມາ

phimpha: ná:t-nɔ́:j // kɔ:mi:-thɔ́:ŋ lúat ma:n

Bimbā/mignonne/alors + être enceinte/*asp*/grossesse

200. ອັນວ່າ ນາງຄາມນ້ອຍ ສີສຸມາກໍຄິດບ້ຽບຽດ

ʔan-và: / na:ŋ kha:n nɔ́:j // sǐ:sùʔma: kɔ:khít baŋ-bìat

quant à/dame/charmant/petit/*hon* + Sumā/alors + penser/nuire

201. ເອົາໃຈກັບຫມ່ອມຫຼ້າ ແດນບັ້ນບໍ່ຫ່າງໄກ

ʔaw-caj kàp mɔ̀:m lǎ: // dɛ:n bán bɔ̀:hà:ŋ-kaj

ménager/*prép*/titre/cadet/limite/section/*nég* + s'éloigner

202. ນາງກໍພາໄພ່ນ້ອຍ ສົມໝຸ່ມເຫຼືອຫຼາຍ

na:ŋ kɔ: pha: phàj nɔ́:j // sàʔnɔ̌m nùm lɯ̌a lǎ:j

dame/alors/mener/sujet/petit/courtisane/jeune/excessif/nombreux

196. Imaginant un stratagème, elle feignit d'être aimable et serviable.

197. Elle se fit gentille et entoura la petite Bimba de flatteries.

198. Lorsque, jour après jour, plusieurs mois se furent écoulés,

199. La gracieuse cadette Bimba conçut et devint enceinte.

200. La charmante et glorieuse petite Suma chercha à causer du tort

201. A la royale cadette, tout en essayant de lui plaire et de ne jamais la quitter.

202. Elle réunit un grand nombre de sujets et de courtisanes,

203. ເອົາທອງເປັນລາງວັນ ມອບຝຸງສນົມເຫນ້ົາ

?aw thɔ:ŋ pen-la:ŋ-van // mɔ́:p fŭ:ŋ sà?nŏm nā́w

prendre/or/en récompense/offrir/*pl*/courtisane/jeune

204. ທໍາທົນດ້ວຍ ເວລາມາງຈັກປະສູດ

tham kon dúaj // ve:la: na:ŋ càk pà?sù:t

faire/ruse/*aux*/temps/dame/*évent*/accoucher

205. ຝຸງຫມູ່ສນົມຫນຸ່ມນ້ອຍ ກໍເຫັນພ້ອມຈຸ່ຄົນ

fŭ:ŋ-mù: sà?nŏm nùm nɔ́:j // kɔ:hĕn-phɔ́:m sù:-khon

pl/courtisane/jeune/petit/alors + être d'accord/chacun

206. ເພາະເຂົາໄດ້ ຫຼາຍສ່ໍາເງິນຄໍາ

phɔ́? khăw dáj // lă:j sàm ŋɤ:n kham

car/elles/obtenir/beaucoup/sorte/argent/or

207. ເປັນຂອງຂວັນ ຈ່ວຍອໍາພາງຂໍ້

pen-khɔ̆:ŋ-khwăn // sùaj ?am-pha:ŋ khɔ̆̃:

en cadeau/aider/dissimuler/argument

208. ພໍ່ເມ ເຫ ງມານໄດ້ ສິບເດ ອນທ ສມາດ

phɔ:-mɯ̀a hɤ̆:ŋ na:n dáj // sìp dɯan thót-sà?má:t

dès que/longtemps/*id*/*acc*/10/mois/période de dix mois

209. ທ ອງຂອງນາງນາດນ ອຍ ພ ມພາເຈ ົ້າແກ ່ຈວນ

thɔ́:ŋ khɔ̆:ŋ na:ŋ ná:t-nɔ́:j // phimpha: cáw kɛ̀: cuan

ventre/de/dame/mignonne/Bimbā/princesse/mûr/à point

203. Prenant de l'or et le leur offrant en récompense,

204. Elle mit au point avec elles une ruse pour le moment où la reine accoucherait.

205. Les jeunes courtisanes furent, alors, toutes d'accord,

206. Car elles avaient obtenu beaucoup d'argent et d'or

207. Comme prix de leur complicité.

208. Lorsque, longtemps après, se furent écoulés les dix mois de gestation,

209. La grossesse de la gracieuse petite reine Bimba approcha son terme.

210. ນາງກໍຫົມຫວຍກັ້ນ ລົມປວນເປັນຕ່າງ

na:ŋ kɔ: hŏn-hŭaj kán // lom puan pen tà:ŋ

dame/alors/inquiet/se faire violence/souffle/changer/*cop*/différent

211. ເຈັບໃນທວງທ່ວງເທົ້າ ກຸມາມນ້ອຍອຸ໋ອອກມາ

cèp naj thuaŋ thùaŋ tháw // kù?ma:n nɔ́:j si??ɔ̀:k ma:

douleur/dans/poitrine/disposition/jusqu'à/enfant/petit/*évent* + sortir/*asp*

212. ອັນວ່າ ສຸມານ້ອຍ ກໍ່ຄອຍດູຫຼົງລ່ຳ

?an-và: / sù?-ma: nɔ́:j // kɔ:khɔ:j du: lĭŋ làm

quant à/Sumā/petit/alors + attendre/regarder/observer/regarder

213. ມາອຸ່ວຍຄ້ຳ ນາງນ້ອຍຢູ່ບໍ່ວາງ

ma: sùaj khám // na:ŋ nɔ́:j jù: bɔ̀:va:ŋ

venir/aider/soutenir/dame/petit/*dur*/*nég* + abandonner

214. ພໍປະມານໄດ້ ກຸມາມຈັກປະສູດ

phɔ: pà?ma:n dáj // kù?-ma:n càk pà?sù:t

dès/déterminer/pouvoir/enfant/*évent*/accoucher

215. ນາງກໍ ຈາເລດລ້ຽວ ໃຫ້ເອົາຜ້າຫໍ່ຕາ

na:ŋ kɔ: ca: lé:t líaw // hăj?aw phă: hɔ̀: ta:

dame/alors/dire/supercherie/retors/faire + prendre/étoffe/enveloper/oeil

216. ກົວ່າພິມພາເຈົ້າ ຈັກວິນເປັນຕ່າງ

kwa và: phim-pha: cáw // càk vin pen tà:ŋ

craindre/que/Bimbā/princesse/*évent*/avoir le vertige/*cop*/différent

210. Elle se fit violence pour dominer son inquiétude, son souffle s'accéléra

211. (Et) les douleurs de l'enfantement commencèrent à se faire sentir.

212. Quant à la petite Suma, elle veillait sur la (reine Bimba),

213. La réconforta sans la quitter (un instant).

214. Lorsqu'il fut évident que l'enfant allait naître,

215. La perfide (Suma) prit une étoffe et banda les yeux

216. De Bimba, craignant que cette dernière ne soit prise de vertiges

217. ເຫັນໂລຫິດສະລ້າງ ຊໍ້ວິນຫນ້າບໍ່ສະບາຍ ແທ້ແລ້ວ

hěn lo:- hìt sà?-lá:ŋ // sí?vin-nā̌: bɔ̀: sà?ba:j / thɛ́:-lɛ́:w

voir/sang/perplexe/*évent* + vertiges/*nég*/à l'aise/*excl*

218. ນາງບໍ່ຮູ້ເຫດກໍ້ ກົນເກົ່ງຂອງນາງ

na:ŋ bɔ̀: hú: hè:t kám // kon kèŋ khɔ̌:ŋ na:ŋ

dame/*nég*/savoir/cause/côté/ruse/astucieux/de/dame

219. ກໍ່ເລີຍວາງໃຫ້ເອົາ ຫໍ່ຕານາງໄວ້

kɔ:-lɤ:j va:ŋ hā̌j khǎw // hɔ̀: ta: na:ŋ váj

et alors/préparer/*aux*/elles/envelopper/oeil/dame/*asp*

220. ຄັນແມ່ນ ພໍ່ຄາວນ້ອຍ ກຸມານສະເດັດດ່ວນ ມາແລ້ວ

khan mɛ̀:n / phɔ: kha:w nɔ́:j // kù?-ma:n sà?dèt dùan ma: lɛ́:w

lorsque/être/juste/instant/petit/enfant/venir/d'urgence/*aux*/*acc*

221. ກໍ່ຫາກ ເປັນຮູບຮ້າຍ ບໍ່ຄືແທ້ດັ່ງຄົນ

kɔ: hà:k pen hú:p há:j // bɔ̀:khɯ: thɛ́: dàŋ khon

alors/*aff*/être/forme/vilaine/*nég*+ressembler/vraiment/comme/humain

222. ເຂົາກໍເຫັນເປັນ ເດັຽຣະສານສັດຖ່ອຍ

khǎw kɔ: hěn pen ... // dia-lá?sǎ:n sàt thɔ̀:j

elles/alors/voir/*cop*/.../bête/animal/vil

223. ເກີດເປັນນົກນ້ອຍ ໆ ດູແລ້ວຫຼາກກໍໃຈ

kɤ̀:t pen nók nɔ́:j-nɔ́:j // du: lɛ́:w là:k kɔ:caj

naître/comme/oiseau/petit/regarder/*acc*/étrange/*prép* + coeur

217. A la vue du sang et ne se sente mal.

218. (Bimba) ne se rendit pas compte que (Suma) agissait par ruse

219. Et se laissa bander les yeux.

220. Lorsque, peu de temps après, parut enfin l'enfant,

221. On constata que son aspect physique n'avait rien d'humain

222. Et qu'il s'agissait d'une vile espèce animale.

223. Tout le monde fut bouleversé de voir naître un petit oiseau.

224. ບໍ່ໄດ້ຍິນສຽງໃຜ ປະການໃດນາງກໍຕ່າງ

bɔ̀: dáj ɲin sǐaŋ hǎj // pà?ka:n-daj na:ŋ kɔ:tà:ŋ

nég/aux/entendre/bruit/pleurer/quoi que ce soit/dame/alors + différent

225. ສຸມາເຫັນມາດແມ້ງ ມະໂນແລ້ວດັ່ງໃຈ

sù?-ma: hěn má:t mɛ́:ŋ // má?no: lɛ́:w dàŋ-caj

Sumā/voir/exaucé/parfait/esprit/*acc*/selon le désir

226. ນາງຈຶ່ງໄດ້ ເວົ້າຕໍ່ໝູ່ນາງສນົມ

na:ŋ cìŋdáj váw // tɔ̀: mù: na:ŋ-sà?nǒm

dame/alors + *aux*/parler/à/*pl*/courtisane

227. ອັນວ່າ ກຸມານສົງ ຊ່າງເປັນສັນນີ້

?an-và: / kù?-ma:n sǎŋ // sà:ŋ-pen săn-ní:

quant à/enfant/pourquoi/*excl*/ainsi

228. ອັນວ່າ ສີສັນພ້ຽງ ສັກກຸນາປຸນປຽບ ກັນແລ້ວ

?an-và: / sǏ: săn phíaŋ // sàkku:-na: pun-piàp / kan-lɛ́:w

quant à/teint/comme/égal à/oiseau/comparable/*excl*

229. ມາຊ່າງເປັນປລາດແທ້ ບໍ່ເຄີຍພໍ້ຊ່າງເປັນ ແທ້ນໍ

ma:-sà:ŋ- pen pà?là:t thɛ́: // bɔ̀:khɤ:j phɔ́: sà:ŋ-pen / thɛ́:-nɔ:

excl/étrange/vraiment/jamais/rencontrer/*excl*/*excl*

230. ພໍເມື່ອ ເຫັນທາງແລ້ວ ທ້ວງຫາຍກໍໃສ່ໂທດ ນາງແລ້ວ

phɔ:-mɯ̀a / hěn tha:ŋ lɛ́:w // thaŋ-lǎ:j kɔ:sàj-thót na:ŋ lɛ́:w

dès que/voir/moyen/*acc*/tous/alors + condamner/dame/*acc*

224. N'entendant aucun cri (humain), la reine ne sut que penser.

225. (Mais) Suma put voir ainsi se réaliser ses désirs.

226. (Suma) prit la parole et dit aux dames d'atour :

227. "Qu'est-ce donc cet enfant pour avoir un pareil aspect!

228. Il est, quant à son apparence, tout comme un volatile!

229. C'est vraiment bien curieux! On n'a jamais vu une chose aussi bizarre!"

230. Elles surent toutes, dès lors, de quoi accuser la reine.

231. ວ່າເຫັນພິມພາມາດນ້ອຍ ເດີນດົ້ນທ່ຽວຜູ້ດຽວ

và: hěn phimpha: ná:t-nɔ́:j // dɤ:n dán thìaw phŭ:-diaw

dire que/voir/Bimbā/mignonne/marcher/s'aventurer/se promener/tout seul

232. ເຫັນຂຽວເດີນດົ້ນ ເດີນໄປໃນປ່າ

hěn ... khĭaw khɯ:n dán // dɤ:n paj naj pà:

voir/.../se presser/revenir/s'aventurer/marcher/*asp*/dans/forêt

233. ຈັກວ່າໄປທ່ຽວດົ້ນ ປະສົງແທ້ສິ່ງໃດ

càk và: / paj thìaw dán // pàʔsŏŋ thé: sìŋ-daj

évent/dire/aller/se promener/s'aventurer/désirer/vraiment/quoi

234. ອັນວ່າ ນາງບາບໃບ້ ສຸມານາງເອກ

ʔan-và: / na:ŋ bà:p báj // sùʔ-ma: na:ŋ-ʔè:k

quant à/dame/péché/sot/Sumā/Première Dame

235. ກໍໄປກົ້ມຂາບໄຫວ້ ພຍາເຈົ້າເລົ່າຄວາມ

kɔ: paj kóm khà:p văj // pháʔŋa: cáw làw khwa:m

alors/aller/se courber/se prosterner/joindre les mains/roi/seigneur/raconter/histoire

236. ກັບທັງຫາເຫດຂໍ້ ເວົ້າຕໍ່ພຍາຫຼວງ

kàp-thaŋ hă: hè:t khɔ̆: // váw tɔ̀: pháʔŋa: lŭaŋ

et aussi/chercher/cause/argument/parler/à/roi/grand

237. ວ່ານາງໄປຫາອຸ້ມ ເສບສັຕຢູ່ໃນໄພດ້າວ

và: na:ŋ paj hă: som- // sè:p sàt jù:naj phajdá:w

dire que/dame/aller/trouver/prendre son plaisir/bête/demeurer + dans/forêt + contrée

231. Elles disaient avoir vu la gracieuse petite Bimba se promener toute seule

232. Dans la forêt et revenir en se hâtant.

233. On ignorait le but de ses promenades.

234. Quant à la pécheresse, la première reine Suma,

235. Elle alla, ensuite, se prosterner devant le roi pour tout lui raconter,

236. Tout en cherchant les arguments qu'elle lui présenterait.

237. Elle dirait que la reine s'était livrée à des amours coupables avec des bêtes sauvages

238. ຈ່ຶງໄດ້ມີກຸມາມນ້ອຍ ນົກກະບາສີເຜືອກ

cìŋ dáj mi: kù?ma:n nɔ́:j // nók-kà?ba: sǐ: phùak

conj/aux/avoir/enfant/petit/engoulevent/couleur/albinos

239. ມັນຈັກ ເປັນໂຕສະໜຽດຮ້າຍ ພຍາເຈົ້າໃຫ້ຮ່ຳເຜິ້ງ ແດ່ທ້ອນ

man càkpen to: sà?nìat há:j // phá?ɲa:-cáw hǎjhàm-phʏ:ŋ/dɛ̀:-thɔ́:n

ça/*évent* + être/animal/néfaste/mauvais/roi/*imp* + réfléchir/*exhort*

240. ແຕ່ນັ້ນ ພຣະບາດເຈົ້າ ໄດ້ຍິນຄຳນາງກ່າວ

tɛ̀:-nán / phá?-bà:t-cáw // dájɲin kham na:ŋ kà:w

dès lors/S.M. le Roi/*aux* + entendre/parole/dame/dire

241. ພຣະກໍ່ບໍ່ໄດ້ຄິດໄຄ່ຮູ້ ກະບວນແຈ້ງດັ່ງໝາຍ

phà? kɔ: bɔ̀: dáj khít khàj hú: // kà?buan cɛ́:ŋ dàŋ mǎ:j

hon/alors/*nég*/*aux*/penser/*aux*/savoir/aspect/clair/selon/intention

242. ຈຶ່ງໃຫ້ເສນາພ້ຳຍ ນຳໂຫມມາດ່ວນ

cìŋ hǎj sɛ̌:-na: phǎ:j // nam hɔ̌:n ma: dùan

alors/ordonner/officiers/aller/amener/astrologue/*aux*/d'urgence

243. ແຕ່ນັ້ນ ເສນາຟ້າວ ເຮວໄວຮັບເຮັ່ງ

tɛ̀:-nán / sɛ̌:-na: fá:w // he:w vaj háp hèŋ

dès lors/officiers/se hâter/vite/preste/acquiescer/s'activer

244. ເຖິງແຫ່ງຫ້ອງ ເຮືອນນ້ອຍພໍ່ໂຫມ

thʏ̌ŋ hɛ̀:ŋ-hɔ̋:ŋ // hɯan nɔ́:j phɔ̀: hɔ̌:n

arriver/endroit/maison/petit/père/astrologue

238. Et que c'était ainsi qu'elle avait eu pour enfant un engoulevent blanc.

239. "Cela, dit-elle, constitue un mauvais présage, je prie Sa Majesté d'y bien réfléchir!"

240. Le roi, ayant écouté ce que lui disait la reine,

241. Ne discerna point (ses) desseins.

242. Il envoya ses officiers mander d'urgence le devin.

243. Dès lors, les officiers se hâtèrent d'acquiescer (et partirent).

244. Arrivés chez l'astrologue,

245. ເຂົາກໍໄປກ່າວກ້ຽວ ເວົ້າຕໍ່ໂຫຣາ

khǎw kɔ: paj kà:w kíaw // váw tɔ̀: hǒ:-ha:

eux/alors/aller/dire/enjôler/parler/à/astrologue

246. ພ້ອມທັ້ງເອົາທອງຄຳ ໃສ່ມືໂຫມເຖົ້າ

phɔ́:m-thaŋ ʔaw thɔ:ŋ-kham // sàj mɯ: hǒ:n thǎw

conj/prendre/or/mettre/main/astrologue/vieux

247. ໃຫ້ໂຫມທາຍຕາມຂໍ້ ແນວບໍ່ດີຫາເຫດ

hǎj hǒ:n tha:j ta:m khɔ̌: // nɛ:w bɔ̀:di: hǎ:-hè:t

faire que/astrologue/deviner/selon/argument/sorte/*nég* + bien/chercher noise

248. ຫວັງຈັກ ຂັບພົມພາແກ່ນເຫງົ້າ ໃຫ້ພອຍບ້ານໄລ່ຫນີ

văŋ càk khàp phim- pha: kɛ̀:n ŋǎw // hǎjphɔ:j bá:n làj-nǐ:

espérer/*évent*/chasser/Bimbā/faste/racine/faire+abandonner/maison/chasser

249. ໂຫມກໍເຫັນຄຳເຂັ້ມ ດີໃຈຊົ່ມຊື່ນ

hǒ:n kɔ: hěn kham khém̌ // di:-caj som-sɯ̀:n

astrologue/alors/voir/or/couleur foncée/content/heureux

250. ລືມສັດຈະທັມກ່າວໄວ້ ໄປສິ້ນບໍ່ຄິດເຫັນ

lɯ:m sàt- cà?tham kà:w váj // paj-síň bɔ̀:khɯ́t-hěn

oublier/"Loi de la Vérité"/dire/*asp*/complètement/*nég* + considérer

245. Ils l'amadouèrent

246. Tout en lui remettant de l'or et de l'argent.

247. De manière à ce qu'il dise quelque chose de compromettant sur (la reine).

248. Ils espéraient ainsi faire chasser du royaume la jeune et chère Bimba.

249. Voyant, alors, la belle couleur de l'or, l'astrologue se sentit tout joyeux

250. (Et) oublia, pour ne plus y penser, tous les enseignements de la "Loi de la Vérité".

251. ເຂົາກໍເຮອພລັນຟ້າວ ໄປເປ໋ອງຮີບດ່ວນ

khǎw kɔ: he:w phá?lan fá:w // paj pɯaŋ hí:p dùan

ils/alors/vite/*id*/se hâter/*asp*/très/se dépêcher/d'urgence

252. ພໍໄປເຖິງແຫ່ງຫ້ອງ ໂຮງກວ້າງກໍກ່າວຈາ

phɔ: paj thɤ̌ŋ hɛ̀:ŋ-hɔ̋:ŋ // ho:ŋ kwá:ŋ kɔ:kà:w ca:

dès que/*asp*/arriver/endroit/salle/vaste/alors + dire/*id*

253. ອັນວ່າ ຣາຊາເຈົ້າ ພຍາເມ໋ອງມີເຫດ ສັ່ງນໍ

?an-và: / la:-sa:-cáw // phá?ŋa:-mɯaŋ mi: hè:t săŋ nɔ:

quant à/roi/roi du pays/avoir/motif/quoi/*interr*

254. ຈຶ່ງໄດ້ນໍາຜູ້ຂ້າ ມາຟ້າວຮີບເປ໋ອງ ສັນນ໌ີ

cìŋ dáj nam phŭ̋:-khă̋: // ma: fá:w hí:p pɯaŋ / săn-ní:

conj/*aux*/amené/serviteur/venir/se dépêcher/se hâter/vite/ainsi

255. ແຕ່ນ໋ັ ພຣະຕອບຕ້ານ ຈາຕໍ່ຫມໍໂຫນ

tɛ̀:-nán / phá? tɔ̀:p-tá:n // ca: tɔ̀: mɔ̌:-hŏ:n

dès lors/*hon*/répondre/dire/à/astrologue

256. ອັນວ່າ ນາງເມ໋ຽເຮົາ ກໍຫາກມີປລາດລ້ໍ

?an-và: / na:ŋ mia haw // kɔ:hà:k mi: pà?là:t lám

quant à/dame/épouse/nous/alors + *aff*/avoir/étrange/extrêmement

257. ອັນວ່າ ສີ໋ຕານ໊ອຍ ພິ໋ມພາປະສູດ ມານ໋ີ

?an-và: / sĭ: kha:n nɔ́:j // phim-pha: pà?-sù:t ma: ní:

quant à/*hon*/charmant/petit/Bimbā/accoucher/*asp*/ci

251. Il partit, faisant diligence,

252. Entra dans le vaste palais (et) parla en ces termes :

253. "De quelle affaire le Roi, notre Seigneur, se préoccupe-t-il?

254. Puisqu'il a convoqué d'urgence son humble serviteur."

255. Dès lors, Sa Majesté répondit au devin :

256. "Une chose tout à fait étrange est arrivé à notre épouse,

257. La splendide et charmante Bimba a accouché

258. ກໍຫາກເປັນຊາດເຊື້ອ ບໍ່ຄືຮູບເປັນຄົນ

kɔ: hà:k pen sá:t-sŭa // bɔ̀:khш: hú:p pen khon

alors/*aff*/être/race/*nég* + ressembler/forme/être/humain

259. ກໍຫາກເປັນແນວນາມນົກ ຕ່າງກໍໃຈເຮົາແທ້

kɔ:hà:k pen nɛ:w na:m nók // tà:ŋ kɔ:caj haw thɛ́:

alors + *aff*/être/lignée/nom/oiseau/différent/*prép* + coeur/nous/ vraiment

260. ແຕ່ນັ້ນ ໂຫມຮຸ່ງຮູ້ ວ່າແມ່ນໂພທິສັດ

tè:-nán / hŏ:n hùŋ hú: // và: mè:n pho:-thí?sàt

dès lors/astrologue/clairement/savoir/que/être/bodhisatta

261. ຣາຊາເຈົ້າ ເມົາໃນຮູບໜໍ່

la:-sa:-cáw // naw naj hú:p lɔ̀:

roi/demeurer/dans/forme/moulée

262. ແຕ່ວ່າ ໄດ້ຮອງຄ່າຈ້າງ ຊິທາຍພ້ຽນໃສ່ຄວາມ

tè:-và: / dájkhŏ:ŋ khà:-cá:ŋ // sí?tha:j phîan sàj-khwa:m

mais/obtenir + chose/salaire/*évent* + deviner/falsifier/accuser

263. ໂຫມກໍລົງເລກຕັ້ງ ບວກເລກຕາມຕົວ

hŏ:n kɔ: loŋ lé:k táŋ // bùak lé:k ta:m twa

astrologue/alors/poser/chiffre/*asp*/ajouter/chiffre/selon/*sp*

258. D'un être d'une autre race que celle des humains.

259. C'est, de toute évidence, un oiseau, un être complètement différent de nous!"

260. Dès lors, l'astrologue eut la certitude qu'il s'agissait d'un bodhisatta

261. Né sous une telle forme.

262. Mais, ayant été soudoyé, il fit un pronostic transformé en accusation.

263. L'astrologue aligna donc des chiffres puis les additionna un à un.

264. ນີ້ຈັກເປັນລ໊ວມາມ ບຮຸດບຮຸມພຣະອົ້ງເຈົ້າ

ní: càk pen lwa ma:n // bìat-bian phá??oŋ-cáw

ceci/*évent*/être/tromperie/démon/nuire/Sa Majesté

265. ຄວນພຣະອົ້ງຂັບສູ້ ໜີໄກຈາກຖິ่ນ

khuan phá?- ?oŋ khàp sŭ: // nĭ: kaj cà:k thìn

convenir/S.M./chasser/lutter/partir/loin/du/territoire

266. ໃຫ້ຂັບໜີຈາກບ້ານ ເອົາໄວ້ຊິເກີດເຂັ້ນ ພຣະເອີ

hăj khàp- nĭ: cà:k bá:n // ?aw váj sí?kỳ:t khĕn / phá? ?ɤ:j

imp/expulser/du/pays/*aux*/garder/*évent* + arriver/malheur/*hon*/*interj*

267. ແຕ່ອົ๎ญาງน้อย ຊິໄກພอยพัดพาก

tè: ?ì?- du: na:ŋ nɔ́:j // sí?kaj phɔ:j phát-phá:k

mais/avoir pitié/dame/petit/*évent* + loin/abandonné/séparé

268. ຄันพระอົ้งลัรงอ่อมน้อยไว้ ไพร้ายรอดพระอົ้ง

khan phá?-?oŋ líaŋ ?ɔ̀:n nɔ́:j váj // phaj há:j hɔ́:t phá??oŋ

si/S.M./élève/tendre/petit/*aux*/danger/mauvais/atteindre/S.M.

269. แต่มั้น พระยาหวงเจ้า ไก้ยินคำโหมท่าว

tè:-nán / phá?ɲa: lŭaŋ cáw // dájɲin kham hŏ:n kà:w

dès lors/roi/grand/seigneur/*aux* + entendre/mot/astrologue/dire

270. พระกำต้ังโหดร้าย มาງน้อยถั่งไฟ

phá kɔ: táŋ hò:t há:j // na:ŋ nɔ́:j dàŋ faj

hon/alors/commencer/cruel/méchant/dame/petit/comme/feu

264. Ceci n'était, évidemment, qu'une supercherie visant à porter du tort à la reine.

265. "Il conviendrait que le roi la chasse du royaume.

266. Qu'elle quitte le pays, la garder porterait malheur! O Sire!

267. Si, par pitié pour la petite dame abandonnée et éloignée,

268. Vous la gardez, elle sera la cause de votre malheur! O Sire!

269. Le grand roi ayant entendu les paroles de l'astrologue,

270. Se mit en colère et eut des paroles cruelles pour la petite dame.

271. ພຣະກໍ່ໄລ່ແຈ່ມເຈົ້າ ຕົນມີ່ງເມັ່ຽອັນ

phá kɔ: làj cɛ̀:m-cáw // ton mìŋ mia khwǎn

hon/alors/chasser/sérénissime/*sp*/porte-bonheur/épouse/bien-aimée

272. ໃຫ້ນາງໜີ່ຈາກເມ່ືອງ ອອກໄປວັນນ້ີ

hǎ̋j na:ŋ nǐ: cà:k mwaŋ // ʔɔ̀:k paj van ní:

ordonner/dame/partir/du/pays/*asp*/*asp*/jour/ce

273. ກັບທ້ັງ ກຸມານນ້ອຍ ບຸດແພ່ງລູກມ່ີ່ງ ນາງນ້ັ້ນ

kàp-thaŋ kù?-ma:n nɔ́:j // bùt phɛ:ŋ lǔ:k mìŋ na:ŋ nán

et aussi/enfant/petit/fils/cher/enfant/cher/dame/cette

274. ໃຫ້ເອົ້າໄປພ่ຳພ้ອມ ດຽວນ้ີ่ຢ่ານານ

hǎ̋j ʔaw- paj phàm-phɔ́:m // diaw ní: jà:-na:n

imp/emporter/ensemble/instant/ci/sans tarder

275. ພໍນາງໄດ้ ຍິນຄຳພຣະອົ້ງກ່ຳວ

phɔ: na:ŋ dáj ɲin kham phá??oŋ kà:w

dès que/dame/*aux*/entendre/mot/S.M./dire

276. ນາງກໍ່ປວດจ้าว ๆ ມະໂນຮ້ອນດ่ັ่ງໄฟ

na:ŋ kɔ: pùat cá:w-cá:w // má?no: hɔ́:n dàŋ faj

dame/alors/douleur/aiguë/coeur/chaud/comme/feu

277. ນາງກໍ້ົ້ມຂາບໄຫວ້ ວອນແອ่ວຄຳຖແลๆ

na:ŋ kɔ: kóm khà:p vǎ̋j // vɔ:n ʔɛ̀:w kham-thà?lɛ̌:ŋ

dame/alors/se courber/se prosterner/joindre les mains/supplier/
faire des caprices/déclaration

271. Le roi chassa, alors, son épouse chérie la reine bien-aimée,

272. Lui ordonnant de quitter le pays le jour-même

273. Avec le petit enfant, son fils chéri.

274. Qu'elle l'emporte avec elle, à cet instant, sans tarder.

275. Ayant entendu les paroles du roi,

276. La reine ressentit une douleur lancinante dans son coeur tourmenté.

277. Elle se prosterna et balbutia des supplications :

278. ขໍแก่ธาอุาพธะ โปดปามดาอน้อย

khɔ̌: kɛ̀: la:-sa: phá // pò:t-pa:n kha:w nɔ́:j

prier/*prép*/roi/*hon*/daigner accorder/instant/petit

279. ขໍได้สิวสามบ้าว พายพระมาวดืมป่รอ แด่ท้อม

khɔ̌: dáj / sǒŋ-sǎ:n bá:ŋ // pha:j phá?na:ŋ khon pìaw / dɛ̀:-thɔ́:n

prier/*aux*/compatir/un peu/part/*hon* + dame/*sp*/solitaire/*exhort*

280. ย่าได้อับไล่ข้อยว ไปท้อมใต้อีกู แด่ท้อม

jà: dáj khàp-làj khɨ̌aw // paj thɔ́:n hɑ̌j?ì?-du: / dɛ̀:-thɔ́:n

nég/*aux*/chasser/se dépêcher/*asp*/*exhort*/*imp* + compatir/*exhort*

281. มาวก็อยมๆไหว้ จาพธะอ๊วงฐายเล่ำ

na:ŋ kɔ: vɔ:n-vɔ:n vɑ̌j // ca: phá??oŋ lă:j-làw

dame/alors/supplier/joindre les mains/dire/S.M./plusieurs reprises

282. พธะยาใจเบ๊าถ่อยร้าย บ่ฟังพาทมาวจา

phá?-ɲa: cajbaw thɔ̀:j há:j // bɔ̀:faŋ phá:k na:ŋ ca:

roi/négligent/vil/méchant/*nég* + écouter/parole/dame/dire

283. กับทั้วโทหาจัด ฝาดตีมาวน้อย

kàp-thaŋ ko:-tha: càt // fá:t ti: na:ŋ nɔ́:j

et aussi/colère/excessif/frapper/battre/dame/petit

284. ใต้มึวไปดูอมี้ ดืมอับปีใจถ่อย

hɑ̌j mɯŋ paj diaw ní: // khon ?àppi: caj thɔ̀:j

imp/tu/aller/instant/ci/personne/maudit/coeur/vil

278. "Je prie l'auguste Roi de daigner m'accorder un petit instant!

279. Puisse-t-il être compatissant envers la reine abandonnée!

280. Qu'il ne se hâte pas de me chasser et m'accorde sa mansuétude!

281. Joignant les mains, la reine supplia le grand roi à plusieurs reprises.

282. Le roi, par négligence et méchanceté, ne crut pas la reine.

283. Se mettant en colère, il la roua de coups.

284. "Que tu t'en ailles en ce moment-même! Femme maudite au coeur impur!

285. ภูบ่ฟังพาทถ้อย มิ๋งแท้ห่ทูลิ นั้นแล้ว

ku: bɔ̀: faŋ phá:k thɔ̃:j // mɯŋ thé: thɔ̀: thu:li: / nán-lɛ́:w

moi/*nég*/écouter/parole/mot/toi/*excl*/égal/poussière/*excl*

286. แต่นั้น นางนาดน้อย บ่หานหัดคำถแลง

tɛ̀:-nán / na:ŋ ná:t-nɔ́:j // bɔ̀:tha:n-thát kham-thà?lɛ̌:ŋ

dès lors/dame/mignonne/*nég* + s'opposer/déclaration

287. นางก็แยงลิ่วปาง ล่วงเดินโรงก้าง

na:ŋ kɔ: ɲɛ:ŋ loŋ pa:ŋ // lùaŋ dɤ:n ho:ŋ kwá:ŋ

dame/alors/se diriger/descendre/palais/*asp*/marcher/salle/vaste

288. เจ็บในทองปานไฟไหม้ เจ็บในใจปานฟ้าผ่า

cèp najthuaŋ pa:n faj mȃj // cèp najcaj pa:n fá:phà:

douleur/dans + coeur/comme/feu/brûler/douleur/dans + coeur/comme/foudroyé

289. เพาะกัมมาธอดแล้ว ไปท้อมเพาะดอม

phɔ́? kam ma: hɔ́:t lɛ́:w // paj thɔ́:n phɔ́? ve:n

parce que/kamma/venir/*aux*/*acc*/aller/*exhort*/à cause de/vera

290. นางก็ต้ามต่น้อย ลูกอ่อมแมวสัด

na:ŋ kɔ: tá:n tɔ̀: nɔ́:j // lú:k ʔɔ̀:n nɛ:w sàt

dame/alors/s'adresser/au/petit/enfant/tendre/lignée/animal

291. ลูกอ่างทำกัมดอม ต่แม่เงิสันนี้

lú:k sà:ŋ tham kam ve:n // tɔ̀:mɛ̀: khi:ŋ săn-ní

enfant/*excl*/faire/kamma/vera/à + mère/toi/ainsi

285. Je n'écouterai pas le moindre mot de ce que tu me dis!"

286. Dès lors, la gracieuse petite dame ne protesta pas davantage,

287. Elle s'en alla et se dirigea vers le grand pavillon.

288. Son coeur brûlait de douleur, comme frappé par la foudre.

289. "Mon kamma m'a rejoint! C'est la conséquence de mes mauvaises actions!"

290. Elle s'adressa, alors, à son fils, le petit enfant de race animale :

291. "Comment peux-tu faire tant de malheur à ta mère, mon enfant!"

292. ນາງກໍຍັ່ງໆໄຫ້ ນ້ຳພຣະເນດນອງໄຫຼ

na:ŋ kɔ: ɲàŋ-ɲàŋ hǎj // nám-phá?né:t nɔ:ŋ lǎj

dame/alors/sans cesse/pleurer/*hon* + larme/inonder/couler

293. ທ້ຽວລ່ຳ ເອົາກຸມານ ລູກລຸນເປະໂລມໄວ້

thaŋ-làw ?aw kù?-ma:n // lú:k lun pà?lo:m váj

conj/prendre/enfant/*sp*/benjamin/consoler/*asp*

294. ນາງກໍໂຍມມະນາໄຫ້ ໃນໃຈຄ້ອຍຄ່ຽ

na:ŋ kɔ: ɲo:m-má?na: hǎj // naj caj khɔ́:j khàŋ

dame/alors/larme/pleurer/dans/coeur/découragé/tourmenté

295. ໄປລຳພັງແຕ່ນ້ອຍ ບໍ່ມີຮູ້ເບິ່ງຜູ້ໃດ

paj lam- phaŋ tɛ̀: nɔ́:j // bɔ̀:mi: hú: bɤ̀ŋ phǔ:daj

aller/solitaire/rien que/petit/*nég* + *id*/savoir/regarder/quiconque

296. ອັນວ່ຳ ນາງນາດໄຫ້ ກໍເອ້ນສັ່ງຫໍປາງ

?an-và: / naŋ ná:t thái // kɔ:?ɤ́:n sàŋ hɔ̌:-pa:ŋ

quant à/dame/gracieuse/reine/alors+appeler/faire ses adieux/palais

297. ທ້ຽສນົມນາງໃນ ຄ່ອຍຢູ່ດີດີເຈົ້າ

thaŋ sà - nɔ̌m na:ŋ naj // khɔ̀:j jù:di: dɤ: cáw

conj/courtisane/dame/intérieur/*aux*/demeurer + bien/*exhort*/vous

298. ເຮົາຈັກ ເທ້ຽຣະຄາພ້ຳຍ ຕາມກັມນຳຈ່ອງ ກ່ອນແລ້ວ

haw càk thia-lá?kha: phǎ:j // ta:m kam nam cɔ̀:ŋ / kɔ̀:n-lɛ́:w

nous/*évent*/longuement/parcourir/selon/kamma/mener/s'accrocher/*excl*

292. Elle ne cessa de pleurer et ses yeux furent inondés de larmes.

293. Ce faisant, elle prit son enfant et le berça de mots tendres.

294. Abattue et tourmentée, elle versait des larmes.

295. Elle partit toute seule avec son petit enfant, n'osant plus regarder les gens.

296. Alors, la gracieuse reine fit ses adieux au palais

297. Et à ses dames de compagnie, leur disant : "Demeurez en paix, ô vous!

298. Nous aurons à parcourir un chemin bien long, selon notre kamma! Voilà!

299. ຢ່າໄດ້ມີເດືອດຮ້ອນ ມາໝ້ອງຢ່າງໃດ

jà: dáj mi: dɯ̀at-hɔ́:n // ma:n tɔ́:ŋ jà:ŋ daj

nég/aux/avoir/inquiet/démon/toucher/sorte/quel

300. ອັນວ່າ ຄວາມເຈັບໄຂ້ ໂພຍພັຍບ້ວຍຮຸດ

ʔan-và: / khwa:m-cèp-khăj // pho:j-phaj baŋ-bìat

quant à/maladie/danger/nuire

301. ຂໍຢ່າມີພຍາດຮ້າຍ ມາໃກ້ໃຫ້ພ່າຍໜີ

khɔ̌: jà: mi: pháʔŋá:t há:j // ma: káj hăjphà:j nǐ:

prier/*nég*/avoir/maladie/méchante/venir/près/faire que+fuir/partir

302. ຝຸ້ງໝູ່ສີກາເຈົ້າ ທ້ຳພົນເໝພໄພ່

fŭ:ŋ-mù: / sǐ:-ka: cáw // thaŋ phon phɛ:n phàj

pl/servante/seigneur/*conj*/soldat/force armée/sujet

303. ໃຫ້ຄ່ອຍສືບສ້ຳ ກະເສມຊ້ອຍຄ່ອຍສຳຣານ

hăjkhɔ̀:j sɯ̀:p să:ŋ // kàʔsĕ:m sɔ́:j khɔ̀:j sămla:n

imp + *asp*/continuer/bâtir/tranquillité/doux/*asp*/joyeux

304. ເຮົາຊິ່ອກຈາກບ້ານ ຕາມຊາດມີເວນ

haw sí? ʔɔ̀:k cà:k bá:n // ta:m sá:t mi: ve:n

nous/*évent*/sortir/de/maison/selon/incarnation/avoir/vera

305. ໄປຕາມເຂັນດ້ຳງເຮົາ ຈາກໂຮງປ່ຳງກ້ວ້ຳງ

paj ta:m khĕn dɯŋ haw // cà:k ho:ŋ pa:ŋ kwá:ŋ

aller/selon/mauvais sort/entraîner/nous/quitter/salle/palais/vaste

299. N'ayez point de soucis et qu'aucun mal ne vous frappe!

300. Pour ce qui est des maladies, des dangers et des difficultés,

301. Je prie qu'ils ne vous approchent point, et qu'ils s'en aillent au loin!

302. Que les servantes du roi, les militaires et les sujets

303. Continuent à oeuvrer (pour la prospérité du royaume) dans la tranquillité et la joie!

304. Nous allons quitter le pays à cause des fautes (qu'il nous reste à expier).

305. Abandonnant le vaste palais nous irons au gré de notre destin.

306. ຄົນທັງປວງໃນຫ້ອງ ພາຣານະສີທັງໄພ່

khon thaŋ- puaŋ naj hɔ̌:ŋ // pha:la:-ná?sǐ: thaŋ phàj

gens/*coll*/dans/lieu/Bārāṇasī/*conj*/sujets

307. ໃຫ້ຄ່ອຍສຸກຢູ່ລ້ວນ ພາຍພ້ຄ່ອຍຢູ່ດີ

hā̋j khɔ̀:j sùk jù: lúan // pha:j-phí: khɔ̀:jjù: di:

que/*aux*/bonheur/*dur*/parfait/ici/*aux* + demeurer/bien

308. ກັບທັງ ຫໍປາສາດກວ້າງ ທີ່ເຄີຍນັ່ງເມົ້ານອນ

kàp-thaŋ hɔ̌: pà:sà:t kwá:ŋ // thì:khɤ:j nàŋ naw nɔ:n

et aussi/pavillon/palais/vaste/lieu + *aux*/s'asseoir/demeurer/

coucher

309. ໃຫ້ເຈົ້າຮົ່ງໆໃສ ຢู่ດັ່ງເດີມຢ່າສູນເສົ້າ

hā̋j cáw hoŋ-hoŋ sǎj // jù:dàŋ dɤ:m jà:sǔ:n sā̋w

que/vous/brillant/clair/demeurer + ainsi que/avant/*nég* + anéanti/

triste

310. ຮຽມເຄີຍເມົ້າຫໍແກ້ວ ປ່າງທອງຢ່າຫມອງໝົ່ນ

hiam khɤ:j naw hɔ̌: kɛ́:w // pa:ŋ thɔ:ŋ jà:mɔ̌:ŋ-mòn

je/*aux*/vivre/pavillon/joyau/palais/d'or/*nég* + maussade

311. ຜູ້ທົນທຸກໄຫມ້ ອຸ໊ໄກວ້ັ້ນເພາະເວນ

... phū: thon thúk mā̋j // sí?kaj-vén phɔ́? ve:n

.../personne/endurer/malheur/brûler/*évent*+éloigné/à cause de/vera

518. Que tous les habitants de Bénarès

307. Vivent dans un bonheur parfait, ici, et y demeurent heureux!

308. Qu'il en soit de même du vaste palais où (je) demeurais autrefois,

309. Que vous resplendissiez comme toujours et ne ternissiez pas!

310. Que le palais d'or et de gemme où je résidais jadis ne devienne pas triste et maussade!

311. (Tout comme) un être touché par le malheur doit partir au loin pour expier ses mauvaises actions,

312. ເປັນນຳກັມຂອງຂ້ອຍ ຍິງພ້ອຍຊີ້ພັດພາກ

pen-nam kam khɔ̌:ŋ khɔ̋:j // ɲiŋ phɔ:j sí?phát-phá:k

être du fait du/kamma/de/moi/femme/abandonné/ *évent*+ séparé

313. ຊີ້ໄດ້ໄກຈາກຫ້ອງ ໂຮງກວ້າງຂ່ວງສນາມ

sí? dáj kaj cà:k hɔ̋:ŋ // ho:ŋ kwá:ŋ khùaŋ sà?nă:m

évent/*aux*/loin/de/appartements/salle/vaste/cour/esplanade

314. ຊີ້ໄປຕາມກະບິນເບ້ອງ ແມ່ນຮຽມບໍ່ເຫມືອນ

sí? paj ta:m kà?bin bɯ́aŋ // nɛ:w hiam bɔ̀:khɯ: phɯ̀n

évent/aller/selon/déroulement/côté/espèce/moi/*nég* + ressembler/ autrui

315. ຊີ້ໄດ້ພາອ່ອນນ້ອຍ ຫ້ວໄຫ້ພ່ອງເດີນ

sí? dáj pha: ?ɔ̀:n nɔ́:j // hɨ̌w-hā̋j phɔ̀:ŋ dɤ:n

évent/*aux*/emmener/tendre/petit/pleurer/parfois/marcher

316. ຄ່ອຍຢູ່ດີເຍ ອັນວ່າຍອດຍໍ້ຟ້າ ປາສາດມຸງມະນີ ຮຽມເອີ

khɔ̀:j jù: di: ɲɯ̀: / ?an-và: / ɲɔ́:t sɔ̀:-fá // pa:-sà:t muŋ

má?ni: / hiam-?ɤ:j

aux/demeurer/bien/*exhort*/quant à/sommet/pinacle/palais/recouvert de/joyau/*excl*

317. ຮຽມຊີ້ຫນີໄກຕຽງ ບ່ອນບັນທົມຍັ້ງ

hiam sí? nɨ̌: kaj tiaŋ // bɔ̀:n ban-thom ɲáŋ

moi/*évent*/partir/loin/lit/endroit/se coucher/s'arrêter

312. C'est par la faute de mon kamma que je suis devenue une femme abandonnée,

313. Vouée à quitter le palais et la grande cité royale.

314. Je m'en irai au gré du hasard, moi qui suis différente des autres,

315. Emmenant avec moi mon petit enfant, marchant et pleurant!

316. Demeurez en paix, ô sommet du pinacle du palais recouvert de joyaux!

317. Je vais m'éloigner de la couche royale où je me reposais!"

318. ໃຫ້ຄ່ອຍຟັງຫົວຂໍ້ ກອນລາວອຸໃດ້ພາກ

hǎj khɔ̀:j faŋ hwa-khɔ̌: // kɔ:n la:w sí?dáj phá:k

imp/*aux*/écouter/argument/poème/lao/*évent* + pouvoir/parole

319. ຢ່າຊູປາກວ້ຳຫຼົ້ມ ຟັງພົ້ນແດ່ເປັນຫຽງ

jà: su: pà:k váw lǐ:n // faŋ phɯ́:n dɛ̀: penŋǎŋ

nég/*aux*/causer/parler/s'amuser/écouter/récit/*exhort*/*exhort*

320. ໃຫ້ຄ່ອຍພາກັນຕັ້ງ ຄ່ອຍນັ່ງຟັງກອນ

hǎj khɔ̀:j pha:-kan táŋ // khɔ̀:j nàŋ faŋ kɔ:n

imp/*aux*/tous ensemble/établir/*aux*/s'asseoir/écouter/poème

321. ຢ່າຖລອນເດີໃຜ ໃຫ້ຄ່ອຍຟັງນິທານກ້ອມ

jà: thà?- lɔ̌:n dɤ: phǎj // hǎjkhɔ̀:j faŋ ní?tha:n kɔ́:m

nég/minauder/*exhort*/quiconque/*imp* + *aux*/écouter/conte/résumé

322. ໃຫ້ຄ່ອຍອົດອ່ອມໄວ້ ຟັງໄປບັ້ນຊຸ່ມ

hǎj khɔ̀:j / ?ɔ̀t ?ɔ̀:m váj // faŋ paj bán sí?mùan

imp/*aux*/se passer de/bavarder/*asp*/écouter/*asp*/chapitre/*évent* +
intéressant

323. ບ່ອນສີ່ນວນໂສດເຈົ້າ ຟັງທ້ອນບ່ອນຈັງ

bɔ̀:n sǐ:- nuan sɔ̀:t cáw // faŋ thɔ́:n bɔ̀:n caŋ

endroit/belle jeune fille/célibataire/vous/écouter/*exhort*/endroit
/joli

318. Ecoutez bien les arguments de ces vers lao pour en tirer profit!

319. Ne vous livrez pas aux bavardages et suivez bien le fil de cette histoire.

320. Venez donc tous ensemble vous asseoir pour écouter le poème!

321. Ne contez fleurette à quiconque; écoutez (plutôt) ce conte abrégé!

322. Soyez patients et attentifs, car ce chapitre est intéressant!

323. Quant aux jolies filles, qu'elles écoutent donc les jolis passages!

324. ຕົວຂອງຮຽມມ໌ຕ໋ ຕິດຕໍ່ເຕີມກອນ

twa-khɔ̌:ŋ- hiam ní:/táŋ tìt tɔ̀: tɤ:m kɔ:n

moi/ci/débuter/coller/bout à bout/ajouter/poème

325. ບົດອອນຊອນຍັງມີ ບ່ອນພຣະນາງເດີນດ້າວ

bòt ʔɔ:n- sɔ:n ɲaŋ mi: // bɔ̀:n phá²na:ŋ dɤ:n dá:w

récit/charmeur/encore/avoir/endroit/*hon* + dame/marcher/contrée

326. ໃຫ້ມາຟັງຄາວເຣື່ອງ ນິທານກອນຂ້ອຍສາ ກ່ອນ

hǎj ma: faŋ kha:w lɯ̀aŋ // ní²tha:n kɔ:n khɔ̌:j sǎ:kɔ̀:n

imp/venir/écouter/récit/histoire/légende/poème/moi/*excl*

327. ຄັນແມ່ນຕອນໜ້າພຸ້ນ ຕົວຂ້ອຍຊິ ກ່າວ ນາງ ກ່ອນ ແລ້ວ

khan mɛ̀:n tɔ:n nǎ: phún // twa-khɔ̌:j sí²kà:w na:ŋ / kà:n-lɛ́:w

si/être/section/prochain/là-bas/moi/*évent* + raconter/dame/*excl*

328. ບັດ ນີ້ ຈັກ ກ່າວ ນ້ອງ ແກ່ນ ຕົ້ນ ພິມ ພາ ມາ ດ ໄກ ນະ ຄອນ ກ່ອນ ແລ້ວ

bàt ní: / càk kà:w nɔ́:ŋ kɛ̀:n tón // phimpha: má:t kaj má²khɔ:n/

kɔ̀:n-lɛ́:w

fois/ci/*évent*/raconter/cadet/faste/début/Bimbā/gracieuse/loin/

cité/*excl*

329. ໜ້າ ອອນ ຊອນ ສຽງ ນົກ ສົ່ງ ລາ ງ ສຽງ ຮ້ອງ

nǎ:-ʔɔ:n- sɔ:n sǐaŋ nók // sòŋ la:ŋ sǐaŋ hɔ́:ŋ

mélodieux/son/oiseau/envoyer/présage/son/crier

324. Quant à moi, je suis décidé à rajouter la suite du poème.

325. Il y aura encore de charmants passages où l'auguste dame errera dans les contrées lointaines!

326. Venez plutôt écouter ma légende versifiée!

327. Dans les chapitres à venir, je vous parlerai de la reine!

328. Nous allons parler, à présent, de la gracieuse reine Bimba, éloignée de la cité royale.

329. Les oiseaux annonçaient des présages par leurs chants mélodieux.

330. ฟังส฽งกาเว้าร้อง เที่งพูหาคู่

faŋ sǐaŋ ka:-vaw hɔ́:ŋ // thɤŋ phu: hă: khù:

écouter/son/coucou/chanter/sur/montagne/chercher/compagne

331. นางก๋อลูกน้อย ทั่งไห้ร่ำไร

na:ŋ kɔ: su: lú:k nɔ́:j // thaŋ hăj hàm-haj

dame/alors/soutenir/enfant/petit/*conj*/pleurer/radoter

332. นางก๋เข้าป่าไม้ ด้นป่าดิมด฽ว

na:ŋ kɔ: khắw pà:-máj // dán pà: khon-diaw

dame/alors/entrer/forêt/s'aventurer/forêt/tout seul

333. ท่฽วลิธิไพสิม ทุกท้นกอยก้น

thì̀aw khi:- li: phaj-sŏn // thúk thon kɔ:j kán

parcourir/montagne/forêt dense/malheur/endurer/penser/se faire violence

334. นางกะสันนำน้อย บุดตาลูกอ่อม

na:ŋ kà?- săn nam nɔ́:j // bùt-ta: lú:k-ʔɔ̀:n

dame/désirer ardemment/*prép*/petit/enfant/nourrisson

335. หน้าออมอุอมหมู่ไม้ ลำถ้อท่อถิ่ง

nắ:-ʔɔ:n- sɔ:n mù: máj // lam dẃa thwà doŋ

mélancolique/*pl*/arbre/tronc/vigoureux/partout/jungle

336. นางก๋เดินลัดโค้ง ร้อยเล่าพันหฺบ

na:ŋ kɔ: dɤ:n lát khó:ŋ // hɔ́:j làw phan lòp

dame/alors/marcher/prendre raccourci/courbe/100/reprises/1000/fois

330. Ecoutez chanter sur la montagne le coucou à la recherche d'une compagne!

331. La reine portait son petit enfant tout en pleurant et ressassant des complaintes.

332. Elle pénétra dans la jungle et s'y aventura toute seule,

333. Parcourant monts et forêts, elle subit son malheur

334. Tout en se préoccupant de son petit enfant.

335. Que c'est mélancolique, tous ces grands arbres, partout dans la forêt!

336. La reine les contourna cent et mille fois.

337. ກໍ່ບໍ່ເຫັນເມືອງຄົນ ໄດ້ເພິ່ງພາຈຳເວົ້າ

kɔ: bɔ̀: hěn muaŋ khon // dájphɤ̀ŋ-pha: cam váw

alors/*nég*/voir/pays/homme/*aux* + avoir recours à/se rappeler/parler

338. ນາງກໍໂສກາເສົ້າ ນຳບາລູກອ່ອນ

na:ŋ kɔ: sǒ:-ka: sa̋w // nam ba: lú:k-ʔɔ̀:n

dame/alors/triste/*id*/au sujet de/garçon/nourrisson

339. ກັບທ້ຽວຮ້ອນອ່ายโค้ง ลົງเกี๊ยฆ่มเอົา

kàp-thaŋ hɔ́:n ʔwà:j khó:ŋ // loŋ kɤ́:j lìam khǎw

conj/chaud/virer/courbe/descendre/replat/arête/montagne

340. ນາງກໍไปเอົายั้ง ไพไอ่ต้นใหร่

na:ŋ kɔ: paj saw ɲáŋ // pho:-saj tón ɲàj

dame/alors/aller/s'arrêter/*id*/banian/*sp*/grand

341. ນາງກໍหักฟืดไม้ ปูแล้วเล่ามอม

na:ŋ kɔ: hàk fót máj // pu: lɛ́:w làw nɔ:n

dame/alors/briser/brindille/bois/recouvrir/*acc*/*asp*/se coucher

342. ກับท้าวลูกอ่อนน้อย เอ๊อหม่สักกุมา

kàp-thaŋ lú:k-ʔɔ̀:n nɔ́:j // sa̋a nɔ̀: sàkku:-na:

et aussi/nourrisson/petit/lignage/rejeton/oiseau

343. นกกะขาสีขาว ลูกลุนนาวน้อย

nók-kà - ba: sǐ:-khǎ:w // lú:k lun na:ŋ nɔ́:j

engoulevent/blanc/enfant/benjamin/dame/petit

337. Elle ne vit aucun endroit habité par des hommes avec qui parler.

338. Elle s'attrista, alors, au sujet de son tendre et petit garçon,

339. Alors qu'elle se hâtait en contournant les arêtes et en suivant les replats des collines.

340. Elle fit halte sous un grand banian.

341. Ayant brisé des brindilles de bois, elle en recouvrit (le sol) avant de se coucher

342. Avec son petit enfant de la race des volatiles,

343. L'engoulevent blanc.

344. ນາງກໍ່ອຍໆເວົ້າ ບຸດຕາລູກອ່ອນ

na:ŋ kɔ: ʔɔ:j-ʔɔ:j váw // bùt-ta: lú:k-ʔɔ̀:n

dame/alors/avec douceur/parler/enfant/nourrisson

345. ພາກັນນອນຮົ່ມໄມ້ ໃຊ້ຕົ້ນຮົ່ມຫນາ

pha:-kan nɔ:n hòm máj // saj tón hòm nǎ:

aller ensemble/se coucher/ombre/arbre/banian/*sp*/ombre/épaisse

346. ອັນວ່າ ເທວະດາເຈົ້າ ໃນພົງໄພ່າ

ʔan-và: / the:-váʔda: cáw // naj phoŋ phaj pà:

quant à/divinité/seigneur/dans/jungle/*id*/forêt

347. ມາຮັກສາແວດລ້ອມ ສອງນ້ອຍຢູ່ສະບາຍ

ma: hák- sǎ: vɛ́:t-lɔ́:m // sɔ̌:ŋ nɔ́:j jù: saʔba:j

venir/veiller sur/entourer/2/petit/demeurer/à l'aise

348. ອັນວ່າ ສາຍສມອນສ້ອຍ ພິມພາຕົ້ນແມ່ ບານັ້ນ

ʔan-và: / sǎ:j-saʔmɔ̌:n-sɔ̋:j // phim-pha: ton mɛ̀: ba: nán

quant à/bien-aimée/Bimbā/*sp*/mère/garçon/ce

349. ກໍຫາກທົນທຸກກັ້ນ ເພາະພອຍຮ້າງຈາກປ່າງ

kɔ: hà:k thon thúk kán // phɔ́ʔphɔ:j há:ŋ cà:k pa:ŋ

alors/*aff*/endurer/malheur/se faire violence/car+abandonné/déserté /quitter/palais

350. ນາງກໍ່ຍັ້ງໆໄຫ້ ຫໍ່ວຫວດຫ້ວງແຄນ

na:ŋ kɔ: ɲàŋ-ɲàŋ hăj // hĭw-hɔ̀:t thaŋ khɛ:n

dame/alors/sans arrêt/pleurer/sangloter/*conj*/être dans le besoin

344. Elle parla avec douceur à son tendre nouveau-né.

345. Ils allèrent se coucher à l'ombre du (grand) banian.

346. Quant aux divinités tutélaires de la grande forêt,

347. Elles veillèrent sur eux, les entourant de leurs soins.

348. Quant à la chère Bimba, mère du petit garçon,

349. Elle se fit violence pour contenir sa peine, ayant dû quitter le palais.

350. La reine pleurait sans arrêt, se lamentant des privations subies.

351. ພໍ່ແມ່ ດົກອອນຊອນ ນ່ຳນອນຫຼັບນ້ຳ

phɔ:-mɯ̀a / dɤ̀k ʔɔ:n-sɔ:n // nì:ŋ nɔ:n-làp mí:ŋ

dès que/tard dans la nuit/charmant/immobile/dormir/silencieux

352. ອັນວ່າ ຄິງແພງນ້ອງ ທ້າວສອງລູກອ່ອນ

ʔan-và: / khi:ŋ phɛ:ŋ nɔ́:ŋ // thaŋ-sɔ̌:ŋ lú:k ʔɔ̀:n

quant à/corps/cher/cadet/tous les deux/enfant/tendre

353. ກໍຫາກນອນແຈບຈ້ອຍ ໃນດ້າວດ່ານດົງ

kɔ: hà:k nɔ:n cɛ̀:p cɔ́:j // naj dá:w dà:n doŋ

alors/*aff*/coucher/ferme/bien/dans/contrée/territoire/jungle

354. ຍິນສຽງຟານປີບໂป้ງ ຮ້ອງລັ่ນໃນດົງ ພ้ຸນຢี่

ɲin sǐaŋ fa:n pì:p-pó:ŋ // hɔ́:ŋ làn naj doŋ / phún jɤ̀:

entendre/bruit/chevreuil/cri/crier/retentir/dans/jungle/là-bas/
excl

355. ฟ้ังสຽงสักกูนานึก ร่ำรอนในด้าว

faŋ sǐaŋ sàkku:-na: nók // hàm-hɔ:n naj dá:w

écouter/cri/oiseau/*id*/ressasser/dans/contrée

356. ฟ้ังสຽงกาเอ้าร้อง ในไพก้องสนั่น

faŋ sǐaŋ ka:-vaw hɔ́:ŋ // naj phaj kɔ́:ŋ sàʔnàn

écouter/cri/coucou/chanter/dans/jungle/retenir/bruyant

351. Tard dans la nuit enchanteresse, ils fermèrent doucement les yeux.

352. La chère cadette et son tendre enfant

353. Dormirent profondément dans la contrée boisée.

354. On entendait le cri du chevreuil retentissant à travers la forêt, là-bas!

355. On entendait les oiseaux ressassant leurs cris dans les contrées lointaines!

356. On entendait le chant du coucou résonnant à travers la jungle!

357. ไก่ เถื่อนตีบปีกท้า ขันก้องทั่วไพ

kàj thɯ̀an tòp-pì:k thá: // khăn kɔ́:ŋ thwà phaj

coq/sauvage/battre des ailes/défier/chanter/retentir/partout/
jungle

358. สูริโยพ้น ผายแสงแจ้งสว่าง

su:-riʔɲo: phón // phă:j sɛ̌:ŋ cɛ́:ŋ sàʔvà:ŋ

soleil/dépasser/propager/lumière/clair/radieux

359. นางก็ลุกสว่ายหน้า พาน้อยถุ่งเดิน

na:ŋ kɔ: lúk swà:j nā: // pha: nɔ́:j dùŋ dɤ:n

dame/alors/se lever/laver/visage/mener/petit/se frayer passage/
marcher

360. พ้เมื่อ อ้ามป่าไม้ ฏายย่ามในดง

phɔ:-mɯ̀a / khā:m pà:-máj // lă:j ɲà:n naj doŋ

dès que/franchir/forêt/plusieurs/région/dans/jungle

361. นางก็ทนทวงเหงา ผ่องไปปำไป้

na:ŋ kɔ: thon thuaŋ ŋăw // phɔ̀:ŋ paj pam-páj

dame/alors/endurer/coeur/solitaire/parfois/aller/régulièrement

362. ครันแม่น พ้คาวแล้ว เดินไพฏายย่าม

khan mɛ̀:n / phɔ: kha:w lɛ́:w // dɤ:n phaj lă:j ɲà:n

lorsque/être/assez/distance/*acc*/marcher/jungle/plusieurs/région

363. เลียไปจอบหมู่บ้าน เอ๊าชั่วอุ่อถาว

lɤ:j paj cùap mù:-bá:n // saw hā̆n swà-kha:w

conj/aller/rencontrer/village/s'arrêter/là/provisoirement

357. Partout dans la forêt, les coqs battaient des ailes et lançaient leurs cris de défi!

358. Le soleil émergea (de l'horizon) et répandit sa clarté.

359. La reine se leva, fit sa toilette et poursuivit sa marche, emmenant son enfant avec elle.

360. Franchissant maintes régions boisées

361. Et avançant d'un pas régulier, elle endura patiemment ses souffrances.

362. Ayant marché assez longtemps à travers plusieurs forêts,

363. Ils trouvèrent, enfin, un village et firent halte.

364. ธรมผู้คิดท่าอก้รว ขรมขิดเป้นกอม

hiam-phŭ: / khít kà:w kíaw // khĭan khì:t pen-kɔ:n

moi qui/penser/parler/amadouer/écrire/tracer/en vers

365. กๆหากจากหมิไก ถ่วดรอกับน้อย

kɔ: hà:k cà:k nĭ: kaj // dàŋ-diaw kàp nɔ́:j

alors/*aff*/quitter/partir/loin/pareillement/avec/petit

366. อันอ่า ตินตือข้อย กๆนอมดายกายเป่า

ʔan-và: / ton-twa-khɔ̌:j // kɔ:nɔ:n da:j ka:j pàw

quant à/moi-même/alors + coucher/vainement/corps/simple

367. ปู่ผู้ดรอล้องค้อง ในห้องจ่องแขม

jù: phŭ:- diaw lɔ́:ŋ-khɔ́:ŋ // naj hɔ̌:ŋ cɔ̀:ŋ khɛ̌:n

vivre/tout seul/solitaire/dans/chambre/s'accrocher/bras

368. เป้นเพาะ แมนบ่นำฟั้น จำอายให้ไกห่าง

pen phɔ́ʔ nɛ:n bɔ̀:nam fán // cam sa:j hájkaj hà:ŋ

être/à cause de/destin/*nég*+mener/s'enlacer/obliger/mâle/faire que + loin/éloigné

369. จึงได้ธามจากน้องๆ พายพี่เด็ม ดอกมา

cìŋ dáj ha:m-cà:k nɔ́:ŋ // pha:j-phí: thì: dɤ:m / dɔ̀:k-na:

donc/*aux*/en manque de/cadet/par ici/endroit/d'origine/*excl*

370. ผัดแต่ ธรมหมิจากบ้าม ลึงไปไหบ่มิเผื่อม

phàt-tɛ̀: hiam / nĭ: cà:k bá:n // loŋ pajthaj bɔ̀:mi: phɯ̀an

à compter de/moi/partir/de / maison/descendre/*asp* + Thai/*nég* + avoir /ami

364. Moi, qui ai composé ce récit versifié,

365. Je me suis enfui au loin, tout comme la petite!

366. Car moi, votre serviteur, couche en solitaire;

367. Je suis bien seul, dans ma chambre, les bras pendant dans le vide.

368. C'est le destin qui me tient éloigné et m'empêche d'enlacer (ma bien-aimée).

369. Je suis ici, sans ma cadette chérie,

370. Depuis que j'ai quitté ma maison pour aller (chez les) Thai (où) je n'ai pas d'amis,

371. ອົດສາຂຽນຂີດແຕ້ມ ຕາງໃຫ້ອຸ່ນໃຈ

ʔòt-sǎ: khǐan khì:t té:m // ta:ŋ hǎj-ʔùn-caj

s'efforcer/écrire/tracer/dessiner/en guise de/réconforter

372. ແຕ່ວ່າ ໃນພຣະໄທອ້າຍ ຫມາຍນາງຕັ້ງຕໍ່

tè:-và: / naj phráʔthaj ʔá:j // mǎ:j na:ŋ táŋ-tɔ̀:

mais/dans/*hon* + coeur/aîné/espérer/dame/ne penser qu'à

373. ວ່າອຸໂງ່ຕ່າວໂຄ້ງ ມາພັ້ແຕ່ໃດ

và: sí? ŋo: tà:w-khó:ŋ // ma: phí: tè:-daj

dire/*évent*/virer/revenir/venir/ici/depuis quand

374. ມັນຫາກ ໄກກັນລ້ຳ ກຸງຄຳໄກບ້ານເກົ່າ

man hà:k kaj-kan lám // kuŋ kham kaj bá:nkàw

cela/*aff*/éloigné/très/cité/d'or/loin/maison + ancienne

375. ສຸດທີ່ຄິດໂສກເສົ້າ ນຳນ້ອງຢູ່ບໍ່ລືມ ແທ້ດາຍ

sùt-thì: khít sò:k-sâw // nam nɔ́:ŋ jù: bɔ̀:lɯ:m / thé́:-da:j

à l'extrême/penser/triste/au sujet de/cadet/*dur*/*nég* + oublier/*excl*

376. ຄັນແມ່ນຕົ້ນບັດນີ້ ເຊີຍກອນຂຽນຕໍ່

khan mɛ̀:n / mɤ̀t bàt ní: // sɤ:j kɔ:n khǐan tɔ̀:

si/être/tout/fois/ci/paisiblement/poème/écrire/continuer

371. Je m'efforce d'écrire (des vers) pour me réchauffer le coeur.

372. Tout au fond de mon être, je ne pense qu'à celle que je désire.

373. Il y a longtemps que (je me) dis que (je) finirai par rentrer chez moi.

374. Ils sont évidemment bien éloignés l'un de l'autre, la cité d'or et le pays natal!

375. Je pense avec beaucoup de tristesse à la cadette que je ne peux oublier.

376. Pour l'instant, je continue paisiblement à rédiger (ces) vers.

377. ບໍ່ໄດ້ລໍຖ້ອງນ້ອງ ດິນສໍຈ້ຳໜ່ຳລົງ

bɔ̀: dáj lɔ: dɔ̀:k nɔ́:ŋ // dinsɔ̌: cám nàm loŋ

nég/aux/attendre/*excl*/cadet/crayon/tamponner/à plusieurs reprises /*asp*

378. ຮຽມຂໍເຊົ້າວັກໂຄ້ງ ກອນພາກຂອງນາງ

hiam khɔ̌: saw vák-khó:ŋ // kɔ:n phá:k khɔ̌:ŋ na:ŋ

je/demander/arrêter/revenir/poème/part/de/dame

379. ຄາວຕໍ່ໄປຈັກຂຽນ ກ່າວຍາຍສອງເຖົ້າ

khaw: tɔ̀:- paj càk khǐan // kà:w ɲa:j sɔ̌:ŋ thǎw

fois/suivant/*évent*/écrire/raconter/grand-mère/2/vieillard

380. ສອງກໍເປັນຄົນເຝົ້າ ສວນອາຄຸດທິຍານ

sɔ̌:ŋ kɔ: pen khon fǎw // sŭan ʔà:t ʔùt-thíʔɲa:n

2/donc/être/personne/surveiller/jardin/magnifique/parc de plaisance

381. ຂອງພຣະຍາເມືອງແສນ ຢູ່ຮະວັງວັນລ້ອມ

khɔ̌:ŋ pháʔ- ɲa: mɯaŋ sɛ̌:n // jù: ráʔvaŋ van lɔ́:m

de/roi/pays/"cent mille"/demeurer/veiller sur/forêt/entourer

382. ວັນນັ້ນ ສອງເຂືອເຖົ້າ ພາກັນເດີນປ່າ

van nán / sɔ̌:ŋ khɯ̌a thǎw // pha:-kan dɤ:n pà:

jour/ce/2/eux/vieillard/aller ensemble/marcher/forêt

383. ຫາອາຫານຫມາກໄມ້ ມາໃຫ້ຄົບຂັ້ນ

hǎ: ʔa:- hǎ:n mà:k-máj // ma: hǎj khóp-khǎn

chercher/nourriture/fruits/*asp*/faire que/au complet

377. Et sans plus attendre ma cadette, je gribouille avec mon crayon.

378. Interrompons (ici) le récit sur la reine.

379. A présent, je vais écrire sur un couple de vieillards.

380. Ils étaient, tous deux, gardiens du parc de plaisance

381. Appartenant au roi de Muong Sen, entouré de forêts.

382. Un jour, les deux vieillards partirent ensemble dans la forêt

383. A la recherche des fruits dont ils se nourrissaient.

384. สองกໍพากันด๊ົ้น ເดินไปฟ้าอฝ่ง

sɔ̌:ŋ kɔ: pha:-kan dán // dɤ:n paj fá:w-fàŋ

2/alors/aller ensemble/s'aventurer/marcher/*asp*/se dépêcher

385. ເลียไปจอบอ่อมน้อย พิมพาสัอยด่างอ฽ม

lɤ:j paj cùap ʔɔ̀:n nɔ́:j // phimpha: sɔ̋:j dàŋ khǐan

conj/aller/rencontrer/tendre/petit/Bimbā/fin/comme/dessiner

386. สองกໍเลียจาเว้า ดอมมางคำม่อม

sɔ̌:ŋ kɔ: lɤ:j ca:-váw // dɔ:m na:ŋ kham mùan

2/alors/*asp*/parler/avec/dame/mot/agréable

387. แม่มเจ้ามาแต่ด้าอ ใดแท้ผู้เดียว ๆามเอ๊ย

mɛ̀:n cáw ma: tɛ̀: dá:w // daj thɛ́: phū́:-diaw / lă:n ʔɤ:j

être/vous/venir/de/contrée/quel/vraiment/tout seul/petite-fille/*interj*

388. แต่ม้น มางตอบต้าม จาต่สองเอ๊อ

tɛ̀:-nán na:ŋ tɔ̀:p-tá:n // ca: tɔ̀: sɔ̌:ŋ khŭa

dès lors/dame/répondre/dire/à/2/eux

389. ข้ากໍเม๊าในกุง พาธามะสีเมืองกว้าง

khā́: kɔ: naw naj kuŋ // pha:la:-ná?sǐ: mɯaŋ kwá:ŋ

servante/alors/demeurer/dans/cité/Bārāṇasī/pays/vaste

390. เป้นคนขอางเมืองบ้าม พระยาเมืองขับไล่ ยายเอ๊ย

pen khon khwă:ŋ mɯaŋ-bá:n // phá?ɲa: mɯaŋ khàp-làj / ɲa:j ʔɤ:j

être/personne/néfaste/pays/roi/pays/chasser/grand-mère/*interj*

384. Tous deux s'en allaient en pressant le pas,

385. Lorsqu'ils rencontrèrent la tendre petite Bimba, fine comme si elle eût été dessinée.

386. Alors, tous deux lui dirent des mots de gentillesse :

387. "De quelle contrée venez-vous, toute seule? O petite-fille!"

388. Dès lors, la jeune dame leur répondit à tous deux :

389. "Je demeurais dans la cité du grand royaume de Bénarès.

390. Etant une personne (considérée) comme néfaste pour le pays, le roi m'en a chassée, ô grand-mère!

391. ᥖᥬᥐᥛᥒᥰᥖᥭᥬᥒᥴᥰᥘᥭᥴᥰ ᥓᥬᥛᥲᥛᥴᥰᥖᥱᥛᥔᥲᥑ

phɔ́ʔ pàʔ- sù:t lú:k nɔ́:j // na:m nɔ̀: pen sàt

car/accoucher/enfant/petit/nom/rejeton/*cop*/animal

392. ᥒᥭᥲᥐᥰᥖᥱᥛᥘᥭᥰᥐᥱᥛᥔᥲᥑ ᥘᥭᥰᥖᥬᥒᥴᥰᥖᥱᥛᥑᥲᥒ

cìŋ dáj dɤ:n phɔ:j phát // phŭ:-diaw dɤ:n dán

conj/*aux*/marcher/abandonné/éloigné/tout seul/marcher/se frayer passage

393. ᥑᥲᥐᥰᥑᥬᥐᥭᥲᥐᥬᥛᥲᥑᥱᥛᥰ ᥐᥬᥛᥘᥲᥭᥑᥭᥲᥒᥰᥑᥲᥐᥰᥔᥰ

khă: khɔ̆: saw kha:w ní: // dɔ:m ɲa:ɟ síʔdáj bɔ̀:

servante/prier/s'arrêter/fois/ci/avec/grand-mère/*évent* + pouvoir/*interr*

394. ᥒᥭᥲᥐᥰᥑᥲᥒᥰᥘᥭᥲᥑᥭᥲᥒᥑᥲᥒᥰᥑᥭᥲᥒᥑᥲᥒᥰᥑᥭᥲᥒᥑᥲᥒᥰ

397. ແຕ່ນັ້ນ ສອງຕາເຖົ້າ ຈາມາງຄຳມ່ວນ

tɛ̀:-nán / sɔ̌:ŋ ta: thǎw // ca: na:ŋ kham mùan

dès lors/2/grand-père/vieillard/dire/dame/mot/agréable

398. ແມ່ບໍ່ຂົ່ມອ່ອນນ້ອຍ ເຫັນໜ້າກໍ່ດູ

mɛ̀: bɔ̀: khǐ:n ʔɔ̀:n nɔ́:j // hěn nǎ: kɔ:ʔì:-du:

mère/*nég*/s'opposer à/tendre/petit/voir/visage/alors + compatir

399. ຂໍໃຫ້ບຸນຊູແກ້ວ ນາງໄປເຊົ້າຈອດ

khɔ̌: hǎj / bun su: kɛ́:w // na:ŋ paj saw cɔ̀:t

prier/que/mérite/soutenir/joyau/dame/*aux*/s'arrêter/*id*/

400. ແມ່ຊິລ້ຽງອ່ອນນ້ອຍ ສເມືອນລູກຕົນ

mɛ̀: sí? líaŋ ʔɔ̀:n nɔ́:j // sàʔmɤ̌:-phíaŋ lú:k ton

mère/*évent*/nourrir/tendre/petit/tout comme/enfant/moi

401. ນາງໄດ້ຍິນຄຳຕ້ານ ຂອງຍາຍຍິນມ່ວນ ສັນນີ້

na:ŋ dáj ɲin kham-tá:n // khɔ̌:ŋ ɲa:j ɲin mùan / săn-ní:

dame/*aux*/entendre/réponse/de/grand-mère/ressentir/agréable/ainsi

402. ນາງກໍຄິດຄ້ອຍ ໆ ຫົວຍຸ້ມຈິ່ງຈາ

na:ŋ kɔ: khít khɔ́:j-khɔ́:j // hwǎ-ɲúm cìŋ ca:

dame/alors/penser/continuellement/sourire/*conj*/dire

403. ນາງກໍກົ້ມຂາບໄຫວ້ ຕາຍາຍພ້ອມພ່ຳ

na:ŋ kɔ: kóm khà:p vǎj // ta:-ɲa:j phɔ́:m-phàm

dame/alors/se courber/se prosterner/joindre les mains/grands-parents/ensemble

397. Dès lors les deux vieillards lui dirent des paroles aimables.

398. (La grand-mère lui dit) : "Je ne vous refuserai pas (mon aide); la vue de votre visage inspire la compassion.

399. Que la précieuse dame, protégée par ses mérites, demeure (ici).

400. Je m'occuperai de vous, comme de mon propre enfant!"

401. A ces mots, la dame ressentit de la joie.

402. Elle réfléchit longuement avant de répondre en souriant.

403. Elle joignit les mains et se prosterna devant les deux vieillards

404. ທ້ງເລ່ົາຄຳລະຫ້ອຍ ກອນເຈ້ົາຕໍ່ເຂ ົ ອ

thaŋ-làw kham lá?-hɔ̋:j // kɔ:n cáw tɔ̀: khŭ̌a

conj/mot/soupirer/parole/princesse/à/eux

405. ໂອນ ໍ ແມ ່ ເ ອ ົ ຍ ລູກຫາກມ ີ ບຸນລ ັ ້ ນ ຈ ົ ່ ງມາຈວບເ ຈ ົ ້ ຍຍາຍ

?o:-nɔ:/mɛ̀: ?ɤ:j/lú:k hà:k mi: bun lón // cìŋma: cùap-cɤ̀? ɲa:j

excl/mère/*interj*/enfant/ *aff* /avoir/mérite/beaucoup/*conj* + *asp*/

rencontrer/grand-mère

406. ຄ ັ ນແມ ່ ນທ ົ ່ ງຕາຍ ສ ົ ່ ວນ ບ ໍ ່ ຍ ັ ງນ ໍ ້ າບ ້ ານ

khan mɛ̀:n / tha:ŋ ta:j ... // sùan bɔ̀:ɲaŋ nam bá:n

si/être/chemin/mourir/.../*conj*/*nég* + encore/mener à/maison

407. ແ ຕ ່ ນ ັ ້ ນ ນ ົ ່ ງມ ົ ດ ໍ ້ ອ ຫ ໍ ່ ພ ິ ມພ ົ ່ ງ

tɛ̀:-nán / na:ŋ nát nŭ́a // nɔ́:j nɔ̀: phim-pha:

dès lors/dame/gracieuse/biche/petit/rejeton/Bimbā

408. ກ ໍ ່ ຈ ົ ່ ງເ ດ ິ ນຕ ົ ່ ງ ໍ ່ ຍ ົ ່ ງ ພ ໍ ່ ກ ັ ນ ວ ັ ນ ນ ີ ້

kɔ: cìŋ dɤ:n ta:m ɲa:j // phàm-kan van ní:

donc/*conj*/marcher/suivre/grand-mère/ensemble/jour/ce

409. ພ ໍ ເ ມ ່ ົ ອ ໄ ປ ເ ຖ ິ ງ ເ ທ ົ ້ ້ ້

411. ເຖົ້າກໍ່ເວົ້າຕໍ່ນ້ອຍ ເຊີນອ່ອນຂຶ້ນເຮືອນ

thǎw kɔ: váw tɔ̀: nɔ́:j // sɤ:n ʔɔ̀:n khŭn huan

vieillard/alors/parler/à/petit/inviter/tendre/monter/maison

412. ນາງກໍປຽວເປືອງປົບ ຟ່ຽໄປມີ້ຊ້າ

na:ŋ kɔ: piaw pɯaŋ pòp // fàŋ paj mi:-sá:

dame/alors/prestement/vite/courir/avec hâte/*asp*/sans tarder

413. ມືຖືບາລານນ້ອຍ ແມວນາມລູກອ່ອນ

mɯ: thŭ: ba: kha:n nɔ́:j // nɛ:w na:m lú:k-ʔɔ̀:n

main/tenir/garçon/charmant/petit/lignage/nom/nourrisson

414. ນາງນັ້ນ ທ້ຽວລ່ຳລຳລູບໄล้ ບາທ້າວຢู่ສະບາย

na:ŋ nán / thaŋ-làw kham lú:p láj // ba:-thá:w jù: sàʔba:j

dame/ce/*conj*/masser/pétrir/oindre/jeune seigneur/demeurer/à l'aise

415. ยายกໍ່ເຫັນปลาดรู้ ນำนาງเป็นต่าง

ɲa:j kɔ: hěn pàʔlà:t hú: // nam na:ŋ pen tà:ŋ

grand-mère/alors/voir/étrange/savoir/*prép*/dame/être/différent

416. มาอ่าງได้ลูกน้อย ยามเอื้อบ่แม่นถืม ແท้ນໍ

ma:-sà:ŋ dáj lú:k nɔ́:j // na:m sɯ́a bɔ̀:mɛ̀:n khon / thɛ́:-nɔ:

excl/avoir/enfant/petit/nom/race/*nég* + être/humain/*excl*

417. ท้ຽวล่ำ บาลานท้าว ผายลำเว้าต่ำ

thaŋ-làw / ba:-kha:n-thá:w // phă:j-kham váw-tɔ̀:

et aussi/charmant petit prince/s'exprimer/répliquer

411. Et prièrent la petite (dame) de bien vouloir y entrer;
412. Ce que, sans plus tarder, elle se hâta (de faire),
413. En tenant dans ses bras son cher petit garçon.
414. Elle le caressait et le dorlotait.
415. Alors, la grand-mère se rendit compte que quelque chose d'étrange distinguait la dame des autres.
416. N'est-ce pas bizarre que d'avoir un enfant qui ne soit pas de race humaine?
417. D'autant plus que le charmant seigneur répond à ce qu'on lui dit!

418. มาฮ่ำๆเปันปากเว้า ถิแท้ถั่งถืม

ma:-sà:ŋ- pen pà:k váw // khɯ: thé: dàŋ khon

excl/bouche/parler/semblable/vraiment/comme/humain

419. ยายก็สืมใจถ้อย บ่เคียเต้นจักเที่อ

ɲa:j kɔ: sǒn-caj dúaj // bɔ̀:khɤ:j hěn càk-thɯ̀a

grand-mère/alors/interessée/*prép*/jamais/voir/une seule fois

420. นกกะบาเผือกผู้ ถิแท้ถั่งถืม

nók-kà?- ba: phɯ̀ak phū: // khɯ: thé: dàŋ khon

engoulevent/albinos/mâle/ressembler/vraiment/comme/humain

421. นางก็คิดสะเถือกรู้ ต๊อท้าวอิ่ยู่ใส บ่ย่าแล้ว

na:ŋ kɔ: khít-sà?dɯ̀ak-hú: // twa-thá:w sí?jù: sǎj / bɔ̀:jà:-lé́:w

dame/alors/se rendre compte/le seigneur en question/*évent* + demeurer/où/*excl*

422. มีหากแม่นแมอนามไท้ โพทิยานลิงใอ้อาด

ní: hà:kmɛ̀:n nɛ:w na:m tháj // pho:-thí?ɲa:n loŋ sájsá:t

ce/*aff* + être/lignage/nom/roi/bodhiñāṇa/descendre/expier fautes

423. ถอนเธ๊าลัฐวอ่อมม้อย พ่ไก้พึ่งติม ไว้ท้อม

khuan haw / lía ŋ ʔɔ̀:n nɔ́:j // phɔ: dáj phɤ̀ŋ ton / váj thɔ́:n

convenir/nous/élever/tendre/petit/assez/*aux*/s'appuyer/soi/*asp*/*exhort*

418. Que c'est étonnant! Il sait parler tout comme un être humain!

419. La grand-mère en fut intriguée, n'ayant encore jamais vu

420. Un engoulevent blanc (se comportant) tout comme un être humain.

421. C'est alors que la reine se rendit compte de ce qu'était réellement le (jeune) seigneur.

422. "Il est de la lignée des rois de la Sagesse Suprême descendus sur terre pour expier (leurs) fautes.

423. Il convient donc de l'élever afin qu'il devienne notre soutien! Allons!"

424. ພໍເມື່ອ ຣາຕີຍ້ອນ ປີເດືອນກໍຍ້າມລ່ວງ ໄປແລ້ວ

phɔ:-mɯ̀a / la:-ti: khɔ̌:n // pi: dɯan kɔ:khǎ:m lùaŋ paj lɛ́:w

dès que/nuit/s'accumuler/année/mois/alors+franchir/*asp*/*asp*/*acc*

425. ທ້າວກໍເລີຍໃຫຍ່ກ້າ ສິບຫ້າຖ້ວນຂວບປີ

thá:w kɔ: lɤ:j ɲàj ká: // sìphǎ: thǔan khùap pi:

seigneur/alors/*conj*/grand/vigoureux/15/tout juste/cycle/année

426. ທ້າວກໍໄປຫາຫຼ້ົ ຕາມທາງຢູ່ທ່າງ

thá:w kɔ: paj hǎ: lǐn // ta:m tha:ŋ ɲù:-thà:ŋ

seigneur/alors/aller/chercher/s'amuser/selon/chemin/à l'aise

427. ທ້າວກໍພາຍເຜັນຜ້ົ ບິນເຈ້ຍເຈ็ດລ็ົ

thá:w kɔ: phǎ:j phěn phǎ:j // bin cɤ́:j cɤ̀:t loŋ

seigneur/alors/se déplacer/bondir/parcourir/voler/avec flegme/en vol plané/descendre

428. ບັ ນ ີ ຈັກກ່າວເຖິງໄທ ພຍາເມືອງສະເດັດອອກ ກ່ອນແລ້ວ

bàt ní: / càkkà:w thɤ̌ŋ thá:j // phá?ɲa: mɯaŋ sà?dèt ?ɔ̀:k/kɔ̀:n-lɛ́:w

fois/ci/*évent* + parler/de/seigneur/roi/pays/se déplacer/*asp*/*excl*

429. ທ້າວກໍຍາບໆຍ້ົ ພົນພ້ອມພ່ໍ່ແສນ

thá:w kɔ: ɲá:p-ɲá:p ɲá:j // phon phɔ́:m-phàm sɛ̌:n

seigneur/alors/fourmillant/se déplacer/armée/*conj*/100.000

424. Lorsque, nuit après nuit, des mois et des ans se furent écoulés,

425. Le seigneur, âgé de quinze ans, était devenu grand et fort.

426. Il s'en alla, alors, en quête de divertissement, flânant par les chemins.

427. Il s'élançait dans les airs, volait avec nonchalance pour redescendre en vol plané.

428. Nous allons, à présent, parler du roi du pays sortant (de son palais),

429. (A la tête d'une) armée grouillante de cent mille (soldats)

430. ພ້ອທັບກຸມາມນ້ອຍ ບຸດຕາຕົນລູກ

phɔ́:m-kàp kù?-ma:n nɔ́:j // bùt-ta: ton lú:k

conj/enfant/petit/fille/soi-même/enfant

431. ຊະສ່ອນໜ້າ ງາມພ້ຽງດ່ັງສວັນ ແທ້ແລ້ວ

sá?-sɔ̀:n nā: // ŋa:m phíaŋ dàŋ sà?văn / thɛ́:-lɛ́:w

agréable/visage/beau/égal/comme/svarga/*excl*

432. ຄັນແມ່ນ ເຫັນນາງແລ້ວ ຫູຕາມຶນເມື່ອຍ

khan mɛ̀:n / hěn na:ŋ lɛ́:w // hŭ: ta: mɯn mùaj

si/être/voir/dame/*acc*/ouïe/vue/engourdi/fatigué

433. ເພາະວ່າ ຕົກຄະມະຄ້ານ ເຫັນແລ້ວເປີດບໍ່ເປັນ

phɔ́?-và: tòk-khá?má? khá:m // hěn lɛ́:w pɤ̀:t bɔ̀:pen

parce que/s'effrayer/craindre/voir/*acc*/s'en lasser/*nég* + pouvoir

434. ຊາຍໃດເຫັນຈຶ່ມລົ້ມ ເປັນລົມສະນ້ັງເມ່ືອຍ

sa:j daj / hěn con lóm // pen-lom sà?míŋ mùaj

mâle/quel/voir/en/tomber/s'évanouir/*id*/fatigue

435. ນາງສະເດັດພ່ຳພ້ອມ ປິຕາໄທ້ປະພາດສວນ

na:ŋ sà?- dèt phàm-phɔ́:m // pì?ta: thâj pà?phá:t sŭan

dame/se déplacer/*conj*/père/roi/se promener/jardin

436. ນາງກໍຊວນເອົາໄດ້ ສນຶ່ມນາງພໍໜ່ືມ

na:ŋ kɔ: suan ?aw dâj // sà?nŏm-na:ŋ phɔ: mɯ̀:n

dame/alors/proposer/*aux*/*acc*/courtisane/juste/10.000

430. Et accompagné de sa fille,

431. Au visage agréable, à l'égal (des divinités du) svarga.

432. (Ceux) qui voyaient la princesse (pour la première fois), se sentaient défaillir

433. (Et) craignaient de ne pouvoir se lasser de la contempler.

434. Un homme, en la voyant, tombait à la renverse et s'évanouissait.

435. La princesse, se promenant dans le parc avec son père le roi,

436. Prit avec elle dix mille dames d'atour

437. ເຂົາກໍຊົມຊື່ນສູ້ ຫົວແຍ້ມຕໍ່ກັນ

khǎw kɔ: som-sŵ:n sŭ: // hwǎ ɲɛ́:m tɔ̀:-kan

elles/alors/joyeux/exubérant/rire/sourire/les uns aux autres

438. ຟັງສຽງຍ່ຽງຮ້ອງ ສຽງເສບເພັງຣະບຳ

faŋ sǐaŋ ɲàŋ-ɲàŋ hɔ́:ŋ // sǐaŋ sè:p pheŋ lá?bam

écouter/bruit/sans arrêt/crier/son/musique/chanson/danse

439. ເດີນຕາມມໍຣະຄາ ດຸ່ງໄປທາງກວ້າງ

dɤ:n ta:m mɔ:-lá?-kha: // dùŋ paj tha:ŋ kwá:ŋ

marcher/le long de/chemin/circuler/*asp*/chemin/large

440. ຄົນທັ້ງປວງເຕັມພື້ນ ປະຖະພີຈົມຊິ່ມ

khon thaŋ- puaŋ tem phŵ:n // pà?-thà?phi: con sí?lɔ̀m

gens/*coll*/plein/surface/terre/jusqu'à/*évent* + s'enfoncer

441. ປາມວ່າລົມຟາດຕ້ອງ ປາຍໄມ້ຢູ່ມີ້ນັ້ນ

pa:n-và: lom fá:t tɔ́:ŋ // pa:j máj jù: nì:nan

lorsque/vent/frapper/toucher/extrémité/bois/*dur*/bruissant

442. ຂ້າຜູ້ຂຽນໂຄງໄວ້ ເປັນກອນສອນສັ່ງ

khǎ̋:-phŭ̋: khǐan kho:ŋ váj // pen kɔ:n sɔ̌:n-sàŋ

serviteur qui/écrire/vers/*aux*/*cop*/poème/enseigner

443. ມາເຫັນນາງພ່ຳພ້ອມ ເລີຍຊິ້ນຽມທ່າວລົງ

ma: hěn na:ŋ phàm-phɔ́:m // lɤ:j sí?mían thà:w loŋ

asp/voir/dame/ensemble/*conj*/*évent*+s'évanouir/tomber à la renverse/*asp*

437. Qui se réjouirent tout en échangeant des sourires.

438. On entendait les sons ininterrompus des chansons et des airs de danse.

439. Marchant sur les vastes allées,

440. La foule (pesait) sur la terre, au point de s'y enfoncer.

441. Alors que le vent agite bruyamment les cimes des arbres,

442. Je rédige ces vers édifiants.

443. (Lorsqu'il) m'arrive de voir une assemblée de dames, je tombe à la renverse et me pâme.

444. สาวแต่ในกุงกอ้าง มะลอมหองเธ๊าอู่ ดงอมี้

săːw tèː naj kuŋ kwáːŋ // náʔkhɔːn-lŭaŋ haw jùː diaw-níː

filles/rien que/dans/cité/vaste/capitale/nous/demeurer/à présent

445. ก็หากงามปากย้อย พ็ใจ้อู่ถ็ม

kɔː hàːk ŋaːm jàːt-ŋɔ́ːj // phɔː-sáj sùː-khon

alors/*aff*/beau/resplendir/suffisamment/tous

446. พี่เป็นถ็มจอมบ้าม สะถามเถ็มจากถิ่ม

phìː pen khon cɔːn báːn // saʔthăːn dɤːm càːk thìn

aîné/être/homme/circuler/village/lieu/d'origine/quitter/territoire

447. อ็ให้ยิมอ่าวโอ้ ถอมอ้อยให้อุ่มใจ แถ่ม

khɔ̆ː hăj / ɲin ʔàːw-ʔóː // dɔːm khɔ̆ːj hăjʔùn-caj / dɛ̀ː-mɛː

prier/que/ressentir/nostalgie/avec/moi/réconforter/*exhort*

448. อ็ดพ็เย็อมอ่อยหน้า จาต้ามบ่าวพี่ฮาย แถ่ห้อม

ʔòt phɔː / ɲŵan ʔùaj nắː // caː táːn bàːw phìːsaːj / dɛ̀ː-thɔ́ːn

endurer/assez/patienter/tourner/visage/parler/adresser/garçon/

frère aîné/*exhort*

449. พี่ก็ห็มทะลอมโอ้ มำมาๆบ่เอ็นหว่างๆ

phìː kɔː thon thaʔlɔːn ʔóː // nam naːŋ bɔ̀ːvén làːŋ

aîné/alors/endurer/minauder/soupirer/après/dame/*nég* + omettre/

espace

444. Pour ne (parler) que des filles de la vaste capitale où nous demeurons à présent,

445. Elles sont toutes passablement jolies.

446. Je suis un vagabond éloigné de sa terre natale.

447. Je vous demande de partager ma nostalgie pour me réchauffer le coeur!

448. Souffrez de tourner vos visages vers moi, votre aîné, et de me parler, s'il vous plaît!

449. Votre aîné fait de son mieux pour conter fleurette aux dames à tout moment.

450. ຈຶ່ງໄດ້ຄະຄາດຮ້າງ ມາພົ້ເພື່ອປະສົງ

cìŋ dáj khá? khá:t há:ŋ // ma: phí: phwà pà?sŏŋ

conj/aux/partir/s'en aller/déserter/*asp*/ici/car/désirer

451. ພີ່ຊິລົ້ງລາໄວ້ ລາວໄທໃຫ້ຟັງແດ່

phì: sí? loŋ la: váj // la:w thaj hâjfaŋ dɛ̀:

aîné/*évent*/*asp*/quitter/*aux*/lao/thai/*imp* + écouter/*exhort*

452. ຢ່າຊູແງະເປີດແງ້ມ ແຫງນໜ້າໜ່າຍໜີ

jà: su: ŋɛ́? pɤ̀:t ŋɛ́:n // ŋɛ̌:n nâ: nà:j nǐ:

nég/aux/soulever/se lasser/désirer ardemment/lever/visage/se lasser/partir

453. ຕອນດີ ໍ ມີ ໍ ບ້າງ ຕອນນາງຊ ິ ໄດ້ຮ່ວມ

tɔ:n di: kɔ: mi: bá:ŋ // tɔ:n na:ŋ sí?dáj hùam

passage/bon/alors/avoir/quelques/passage/dame/*évent+aux*/participer

454. ພ ່ ໍ ລ ັ ກລອບລ ັ

phì: sí? lák-lɔ́:p lí: // pajhă: kɛ́:w thìaŋ-khɯ:n

aîné/*évent*/subrepticement/fuir/aller + chercher/joyau/minuit

455. ຢ່າໄດ ັ ບ ີ ໍ ມຫຼາຍດີ ດົນຫຼາຍມັນຊ ິ ເມ ່ ຍ

jà: dáj bɯ:n lă:j dɤ: // don lă:j man sí?mùaj

nég/aux/se débattre/beaucoup/*exhort*/longtemps/très/cela/*évent* + engourdi

450. Et c'est donc pour cela qu'il a quitté son pays pour venir par ici!

451. Votre aîné va (vous quitter)! Que les Lao et les Thai m'écoutent!

452. Ne partez pas avec un air dégoûté!

453. Il reste encore quelques bons chapitres et des passages sur la dame que nous (écouterons) ensemble!

454. Votre aîné va partir en cachette chercher le "joyau de minuit"!

455. Ne vous tortillez pas trop lorsque, après quelque temps, il se sera engourdi!

456. ໃຫ້ຄ່ອຍຟັງວາດວ້ຳ ນິທາມຂ້ອຍກ່ຳວກອມ

hǎ̋j khɔ̀:j faŋ vá:t váw // ní?tha:n khɔ̌:j kà:w-kɔ:n

imp / *asp*/écouter/parole/parler/légende/moi/raconter

457. ຊິດຖ້ຽກອມເຂົ້າເຢ້ີຍ ຈາກັມນິ່ຳ

sí? thɤ̌ŋ kɔ:n khǎw jɤ́:j // ca:-kan ni:-nàm

évent/arriver/poème/ils/persifler/se parler/à grand bruit

458. ເຂົ້າຊິລັກລອບລ້ຳ ກິນກົ້ນຕ່ຳນາ

khǎw sí? lák-lɔ́:p lám // kin kón tàw na:

ils/*évent*/faire en secret/*asp*/manger/cul/tortue/rizière

459. ຢຸດຕິກ່ອນ ໄປໜ້ານ້ຳ ກ່ອນແລ້ວ

ɲút-tì?ka: váj // paj nǎ̋: sí?kà:w kɔ:n / kɔ̀:n-lɛ́:w

terminer/*aux*/aller/en avant/*évent* + raconter/poème/*excl*

460. ບັດນີ້ ຈັກກ່າວເຖິງເຈົ້າ ສີຂາວນົກກະບາດເຜືອກ ກ່ອນແລ້ວ

bàt ní: / càkkà:w thɤ̌ŋ cáw // sǐ:khǎ:w nók-kà?ba: phɯ̀ak /
kɔ̀:n lɛ́:w

instant/ci/évent + parler/de/seigneur/blanc/engoulevent/albinos/
excl

461. ທ້າວກໍໄປທ່ຽວຫຼ້ິນ ໃນດ້າວອຸ່ວັນ

thá:w kɔ: paj thìaw-lǐn // naj dá:w sù: van

seigneur/alors/aller/se promener/dans/contrée/chaque/jour

456. Ecoutez gentiment la légende que je vous raconte!

457. On arrivera à des passages où les auditeurs persifleront en se parlant bruyamment!

458. Ils s'esquiveront pour aller "manger le cul de la tortue des rizières!"

459. Finissons-en et passons à la suite de notre poème!

460. Nous allons, à présent, parler de l'engoulevent blanc!

461. Le seigneur-oiseau s'en allait promener à travers les contrées chaque jour.

462. ได้ยินอัสจันล้ม ถึมโธร้อวโท่

dáj ɲin ʔàt-sàʔcan lón // khon ho: hɔ́:ŋ hɔ̀:

aux/entendre/merveilleux/très/gens/crier "ho"/crier/"oh"

463. ท้าวก๋ดแปกแท้ ก๋เลียโล้วต่าวถึม

thá:w kɔ: khwt pè:k thé: // kɔ: lɤ:j khó:ŋ tà:w-khɯ:n

seigneur/alors/penser/étrange/vraiment/alors + *asp*/courbe/revenir

464. ถึดว่า จักเป้มเอ้มร้าย เถิงแม่มาดา

khít và: / càkpen khěn há:j // thɤ̌ŋ mɛ̀: ma:-da:

penser/que/*évent* + être/malheur/mauvais/atteindre/mère/*id*

465. ก๋เลียบิ๋นมา รอดเธ็อมสะถ่านย้ัว

kɔ:lɤ:j bin ma: // hɔ́:t hɯan sàʔthǎ:n-ɲán

alors + *asp*/voler/venir/jusque/maison/domicile

466. ฟ้วสยวแอวเอ้ำ สยวเถ้วเค้ำถิ่ม

faŋ sǐaŋ sɛ:w-sɛ:w váw // sǐaŋ kheŋ kháw khɯ̀:n

écouter/bruit/bruyant/parler/voix/retentissant/se réunir/gronder

467. เอ็าก๋แหมแห่เจ้า พระยาผู้เผ่าเมิอว

khǎw kɔ: hɛ̌:n-hɛ̀: cáw // phá?ɲa: phū̌: phàw mɯaŋ

ils/alors/escorter/seigneur/roi/*sp*/race/pays

468. ท้าวก๋จ็วเคื่อวต้ัม ท็วปู่ค๋สาม

thá:w kɔ: soŋ khɯ̀aŋ-tón // thoŋ jù: khɔ: sǎ:n

seigneur/alors/porter/attributs/monter/*dur*/cou/éléphant mâle

462. Il fut très étonné en entendant des gens s'interpeller à grands cris.

463. Intrigué, le seigneur fit demi-tour pour rentrer (chez lui),

464. Craignant qu'un grand malheur ne soit arrivé à (sa) mère.

465. Volant à tire-d'aile, il retourna chez lui.

466. Il entendit le brouhaha retentissant

467. De l'escorte du roi du pays.

468. Le roi, revêtu de ses attributs, était assis sur le cou de (son) éléphant.

469. ฝูงทมู่เสมาไซ้ ฮี่งมาพ่ร้อย

fǔ:ŋ mù: sě:-na: lǎj- // làŋ ma: phɔ:-hɔ́:j

pl/officiers/déferler/*asp*/centaine

470. ภับทังกันละยาน้อย กุมานลูกมิ่ง

kàp-thaŋ kan-lá?ŋa: nɔ́:j // kù?-ma:n lú:k mìŋ

conj/jeune fille/petit/enfant/*id*/faste

471. กำสะเด็ดล่วงเข้า เถิงเท้าธอดสวน

kɔ: sà?- dèt lùaŋ khǎw // thɤ̌ŋ tháw-hɔ́:t sǔan

alors/se déplacer/*aux*/*asp*/arriver/jusque/jardin

472. พระกำเมือเจ้ายั้ง พันทวงพักร่ม

phá? kɔ: mɯa saw ɲáŋ // phon lǔaŋ phák hòm

hon/alors/retourner/s'arrêter/*id*/armée/grande/se reposer/ombre

473. ละเลื่องช้าง ลิงแล้วกำล่ำเจ้า

lá? khwàŋ sá:ŋ // loŋ lɛ́:w kɔ:làw saw

laisser/appareil/éléphant/descendre/*acc*/alors + *asp*/s'arrêter

474. พันกำพักกินเข้า เจ้าร่มลาวแลม

phon kɔ: phák kin khǎw // saw hòm kha:w khɛ:n

soldat/alors/se reposer/manger/riz/s'arrêter/ombre/moment/aller mieux

475. พันพ่แสนเหื่อหาย อั่งดิงเต็มด้าว

phon phɔ: sɛ̌:n lɯ̌a lǎ:j // ?àŋ doŋ tem dá:w

armée/juste/100.000/excessif/nombreux/encombrer/jungle/plein/contrée

469. Cent officiers arrivèrent en masse

470. Avec la bien-aimée jeune fille

471. Et pénétrèrent dans le jardin.

472. Sa Majesté arrêta son armée et alla se reposer à l'ombre (d'un arbre).

473. Délaissant (son) éléphant d'apparat, il mit pied à terre pour se reposer.

474. Les soldats firent la pause et prirent leur repas.

475. Une grande armée de cent mille (soldats) occupa toute la jungle.

476. ຄັນແມ່ນ ພໍຄາວນ້ອຍ ນາງຄາມສະເດັດອອກ

khan mɛ̀:n / phɔ: kha:w nɔ́:j // na:ŋ kha:n sà?dèt ?ɔ̀:k

lorsque/être/assez/moment/petit/dame/charmant/se déplacer/*asp*

477. ไປຊົມສວນດອກໄມ້ ສນົມລ້ອມຖ່ັນ

paj som sŭan dɔ̀:k-máj // sà?nŏm lɔ́:m thì: thăn

aller/contempler/jardin/fleur/courtisane/entourer/serré/rangée

478. ແຕ່ນັ້ນ ທ້າວເຜືອກຜູ້ ແມ່ອຸາດນົກກະບາ

tɛ̀:-nán / thá:w phwàk phū: // nɛ:w sá:t nók-kà?ba:

dès lors/seigneur/albinos/mâle/lignage/race/engoulevent

479. ທ້າວກໍບິນມາຫາ ຫວ່າງຄົນຫຼາຍລົ້ນ

thá:w kɔ: bin ma: hă: // và:ŋ khon lă:j lón

seigneur/alors/voler/venir/chercher/parmi/gens/nombreux/très

480. ພໍມາເຫັນນາງນ້ອຍ ບົວໄຂນາງນາດ

phɔ: ma: / hĕn na:ŋ nɔ́:j // bwa-khăj na:ŋ ná:t

dès/*asp*/voir/dame/petit/"Lotus Epanoui"/dame/gracieuse

481. ທ້າວກໍຄິດປລາດແທ້ ໃຈສະທ້ານຫວ່ັນໄຫວ

thá:w kɔ: khwít pà?là:t thɛ́: // caj sà?thá:n ván-văj

seigneur/alors/penser/étonné/vraiment/coeur/sursauter/trembler

482. ທ້າວກໍຄິດຢາກໄດ້ ເປັນມ່ີງມະເຫສີ

thá:w kɔ: khwít-jà:k dáj // pen mìŋ má?hĕ:-sĭ:

seigneur/alors/désirer/avoir/pour/faste/reine

476. Après un court moment, la charmante princesse se remit en route

477. (Et) alla contempler le jardin floral entourée de suivantes en rangées serrées.

478. Dès lors, le seigneur albinos de la lignée des engoulevents

479. S'envola à la rencontre de la grande escorte.

480. Dès qu'il aperçut la gracieuse petite Bua Khai,

481. Le seigneur-oiseau sentit son coeur trembler d'émotion.

482. Alors, il la désira pour en faire sa reine.

483. ขาก๋มีใจมัก อ่าวกะสัมถึงม้อง

ba: kɔ: mi: caj mák // ʔà:w kàʔsăn thŏŋ nɔ́:ŋ

garçon/alors/avoir/coeur/aimer/soupirer/désirer ardemment/*prép*/ cadet

484. อ่าสอยวอยหน้า มางงามแมนหื้

... và: sɔ̌:j-vɔ:j nā: // na:ŋ-ŋa:m mɛ:n lɔ̀:

.../que/avenant/visage/belle dame/ciel/mouler

485. มางบ่รู้เหตุ้ ขาห้าวอ่าวกะสัม

na:ŋ bɔ̀: hú: hè:t-khɔ̌: // ba:-thá:w ʔà:w kàʔsăn

dame/*nég*/savoir/cause/jeune seigneur/soupirer après/désirer ardemment

486. ห้าวก๋แอบฟุ่มไม้ จอบพ่มองมาง

thá:w kɔ: ʔɛ̀:p fùm-máj // cɔ̀:p phɔ̀: mɔ:ŋ na:ŋ

seigneur/alors/se cacher/buisson/épier/regarder/*id*/dame

487. หาหื้มหางตามติด ถือเอ็ามางน้อย

hă: hŏn- tha:ŋ ta:m-tìt // khŭ́t sí?aw na:ŋ nɔ́:j

chercher/moyen/suivre/penser/*évent* + prendre/dame/petit

488. ลันมางล่อยไปหน้า ขาลามตามมาด

khan na:ŋ khɔ̀:j paj nā: // ba: kha:n ta:m ná:t

lorsque/dame/*aux*/aller/vers l'avant/garçon/charmant/suivre/ gracieuse

483. Le garçon en tomba amoureux et soupira de désir pour elle.

484. Il pensait que la belle princesse au visage avenant avait été moulée par les dieux.

485. La princesse ignorait que le jeune seigneur était amoureux d'elle.

486. Le seigneur se cacha (derrière) un buisson afin de l'épier.

487. Il chercha un moyen pour la suivre dans l'espoir d'en faire sa conquête.

488. Quand la princesse allait de l'avant, le charmant garçon la suivait.

489. ພໍໄປເຖິງແຫ່ງຫ້ອງ ເຮືອນນ້ອຍຍ່ໍາສວນ

phɔ: paj thɤ̌ŋ hɛ̀:ŋ-hɔ̃:ŋ // hwan nɔ́:j ɲà: sǔan

dès/*aux*/arriver/endroit/maison/petit/grand-mère/jardin

480. ຍ່ໍາກໍເຊີນນາງອົ້ນ ເຊົ້າເຮືອນພັກເມື່ອຍ

ɲà: kɔ: sɤ:n na:ŋ khŵn // saw hwan phák mɯ̀aj

grand-mère/alors/inviter/dame/monter/s'arrêter/maison/se reposer/fatigue

491. ຄັນວ່ໍາສີສະອາດນ້ອຍ ສະເດັດຂົ້ນສູ່ເຮືອນ

khan-và: / sǐ: sà??à:t nɔ́:j // sà?dèt khŵn sù: hwan

Lors que/*hon*/pur/petit/*aux*/monter/dans/maison

492. ອັນວ່ໍາ ນ້ອຍນາດສ້ົ ພິມພານາງນາດ

?an-và: / nɔ́:j ná:t nɯ́a // phim-pha: na:ŋ ná:t

quant à/petit/gracieuse/biche/Bimbā/dame/gracieuse

493. ກໍຫາກມາຮັບຕ້ອນ ນາງນ້ອຍລູກພຣະຍາ

kɔ: hà:k ma: háp-tɔ́:n // na:ŋ nɔ́:j lú:k phá?ɲa:

alors/*aff*/venir/accueillir/dame/petit/enfant/roi

494. ຫາເອົາພູຢາຫວ້ານ ຂອງເມົ້ານາຮັບພາກ

hă: ?aw phu: ja: vă̋:n // khɔ̌:ŋmaw ma: háp-phá:k

chercher/*aux*/bétel/tabac/rhizome/chose + enivrante/*asp*/accueillir

495. ມີຫັ້ງຂັນພ່ໍາພ້ອມ ໂອກ້ຽງຮັບພຣະນາງ

mi: thaŋ khăn phàm-phɔ́:m // ?o: kíaŋ háp phá?na:ŋ

avoir/*asp*/coupe/*conj*/pomélo/orange/accueillir/*hon* + dame

489. Lorsqu'ils arrivèrent près de la cabane de la vieille gardienne du parc,

490. Celle-ci invita la princesse à y entrer pour se reposer.

491. La splendide et pure petite (princesse) monta dans la maison.

492. Quant à la gracieuse Bimba,

493. Elle vint à la rencontre de la fille du roi,

494. Lui apportant du bétel, du tabac et des rhizomes pour la recevoir.

495. Il y avait aussi, pour l'accueillir, une coupe de pomélos et d'oranges.

496. ອັນວ່າ ກັລຍາແກ້ວ ບົວໄຂກໍເມົ້າຢູ່

ʔan-và: / kan-láʔɲa: kɛ́:w // bwa-khǎj kɔ:naw jù:

quant à/jeune fille/joyau/"Lotus Epanoui"/alors + demeurer/*dur*

497. ເລັຍແລເຫຼັອດແຫນ້ນ ເຫັນທ້າວນົກກະບາ

... lɤ:j lɛ: lɯ̀at nɛ̋:n // hěn thá:w nók-kàʔba:

.../*conj*/regarder/lorgner/fermement/voir/seigneur/engoulevent

498. ນາງກໍເຫັນຍັງທ້າວ ບາລາມແປກປລາດ ສັນນີ

na:ŋ kɔ: hěn ɲaŋ thá:w // ba: kha:n pɛ̀:k-pàʔlà:t / săn-ní:

dame/alors/voir/*prép*/seigneur/garçon/charmant/étrange/ainsi

499. ກໍຈົ່ງລຸກຍ່າງຍ້າຍ ໄປພ້າຍລ່ຳແຍງ

kɔ:-cìŋ lúk ɲà:ŋ ɲá:j // paj phɛ̋:j làm ɲɛ:ŋ

et alors/se lever/marcher/se déplacer/*asp*/parcourir/regarder/admirer

500. ທ້າວກໍແກ້ງ ທຳຢູ່ເຫມືອນຫຼັບ

thá:w kɔ: kɛ́:ŋ // tham jù: mɯ̌an làp

seigneur/alors/feindre/faire/*dur*/comme/dormir

501. ໄດ້ຍິນສຽງນາງຈາ ກໍອິ່ມໃຈຈົ່ງແມ້ງ

dáj ɲin sĭaŋ na:ŋ ca: // kɔ:ʔì:m-caj coŋ mɛ́:ŋ

aux/entendre/voix/dame/parler/alors + satisfait/*aux*/parfait

502. ອັນວ່າ ນາງແພງແກ້ວ ຄວາມລູບຄ່ຳ

ʔan-và: / na:ŋ phɛ:ŋ kɛ́:w // khwa: mɯ: lú:p bɤ̀ŋ

quant à/dame/cher/joyau/tendre/main/tâter/voir

496. Quant à la jeune et précieuse Bua Khai qui demeurait là,

497. Elle aperçut l'engoulevent et le fixa du regard.

498. Remarquant (l'aspect) étrange du jeune seigneur,

499. Elle se leva et se rapprocha (de lui) afin de l'admirer.

500. Le seigneur, quant à lui, fit semblant de dormir.

501. Entendant la voix de la (jeune) princesse, il fut au comble de la joie.

502. Quant à la chère et précieuse princesse, elle tendit la main pour le caresser.

503. ທ້າວກໍມິດອ້ຽ ຕ້ຽ ບໍ່ມຮູ້ເມ່ືອຝັນ

thá:w kɔ: mít ʔíŋ-tíŋ // bɔ̀:mi: hú:-mùa fǎn

seigneur/alors/silencieux/immobile/*nég* + *id*/se rendre compte/rêve

504. ແຕ່ຈິດໃຈນາງນັ້ນ ຊົ່ງກະສັນດອມອ່ອນ

tɛ̀: cìt- caj na:ŋ nán // soŋ kàʔsǎn dɔ:m ʔɔ̀:n

mais/coeur/dame/ce/*aux*/désirer ardemment/*prép*/tendre

505. ຄັນແມ່ນນອນກໍຫາກຮູ້ ທຳສຽງຂໍ້ນດັ່ງໂກນ

khan mɛ̀:n / nɔ:n kɔ:hà:k hú: // thamsǐaŋ khŵn dàŋ ko:n

lorsque/être/dormir/alors + *aff*/savoir/faire + bruit/*asp*/comme/

ronfler

506. ນາງກໍສົນໃຈດ້ວຍ ເຫັນບາສີ່ຕ່າງ

na:ŋ kɔ: sŏn-caj dúaj // hěn ba: sǐ: tà:ŋ

dame/alors/intéressé/par/voir/garçon/couleur/différent

507. ນາງກໍຄິດຢາກໄດ້ ໄປລ້ຽງໄວ້ລ່ຳແຍງ

na:ŋ kɔ: khŵt-jà:k dáj // paj líaŋváj làm ɲɛ:ŋ

dame/alors/désirer/avoir/*aux*/élever + *aux*/regarder/admirer

508. ແຕ່ນັ້ນ ນາງແພງສ້ອຍ ກ່ອຍຄຳຖແລງກ່າວ

tɛ̀:-nán / na:ŋ phɛ:ŋ-sɔ̋:j // kɔ:j kham-thàʔlɛ̌:ŋ kà:w

dès lors/dame/cher bijou/dire/déclaration/dire

503. Le seigneur, se tenant silencieux, se demandait s'il ne rêvait pas.

504. Mais, dans son coeur, la princesse désirait ardemment le jeune homme.

505. On pouvait croire qu'il dormait, car il faisait un bruit semblable à un ronflement.

506. La princesse, attirée par le garçon-oiseau qui se distinguait par sa couleur,

507. Le désira pour l'élever et le contempler.

508. Dès lors, la bien-aimée princesse prit la parole et dit:

509. ຂ້ານໍ້ຄິດຢາກໄດ້ ນົກກະບາຂາວສີເຜືອກ

khǎ: kɔ: khít-jà:k dáj // nók-kà?ba: khǎ:w sǐ:phwàk

servante/alors/désirer/avoir/engoulevent/blanc/couleur + albinos

510. ຂ້ຍາຍຍ່າເຖົ້າ ໄປໄວ້ລ່ຳແຍງ

khɔ̌: ... ɲa:j-ɲà: thǎw // paj váj làm ɲɛ:ŋ

demander/.../aïeule/vieille/*aux*/garder/regarder/admirer

511. ຫຼືຊຸແພງເອົາໄວ້ ແມວໃດໃຫ້ເວົ້າຕໍ່ ມາທ້ອນ

lɯ̌: sí? phɛ:ŋ ?aw váj // nɛ:w daj hǎjváw-tɔ̀: / ma:-thɔ́:n

ou/*évent*/chérir/*aux*/*aux*/façon/quel/*imp* + répondre/*exhort*

512. ແຕ່ນັ້ນ ຍາຍຍ່າເຖົ້າ ຈ່າຕໍ່ນາງຄານ

tɛ̀:-nán / ɲa:j-ɲà: thǎw // ca: tɔ̀: na:ŋ kha:n

dès lors/aïeule/vieille/dire/à/dame/charmant

513. ຂໍໃຫ້ຖາມພິມພາດູ ຜູ້ແມ່ຄີງຂອງທ້າວ

khɔ̌: hǎjthǎ:m phim-pha: du: // phǔ:mɛ̀: khi:ŋ khɔ̌:ŋ thá:w

prier/que + demander/Bimbā/voir/*sp* + mère/corps/de/seigneur

514. ອັນວ່າ ສົມພາວພ້ຽງ ນາງງາມກໍແຈ້ງແຫດ

?an-và: / sǒm-pha:w phíaŋ // na:ŋ-ŋa:m kɔ:cɛ́:ŋ hè:t

quant à/jeune fille/égal/belle dame/alors + déclarer/fait

515. ຂໍແກ່ນາງພີ່ເອີ້ຍ ຍົກໃຫ້ແກ່ພຣະນາງ ແດ່ທ້ອນ

khɔ̌: kɛ̀: na:ŋ phì:-?ɯ́aj // ɲók-hǎj kɛ̀: phá?na:ŋ / dɛ̀:-thɔ́:n

prier/*prép*/dame/aînée/offrir/à/*hon* + dame/*exhort*

509. "Je voudrais avoir l'engoulevent blanc.

510. Que la vieille grand-mère l'apporte (au palais) pour que je puisse le contempler à loisir.

511. Ou bien, désirez-vous le garder? Dites-le moi!"

512. La vieille grand-mère dit alors à la charmante princesse :

513. "Demandez-le, je vous prie, à Bimba, sa mère!"

514. La divinement belle princesse fit part de son désir à (Bimba) :

515. "(Je vous) prie, ô grande soeur, de me (le) donner,

516. ຫຼືຫາກເຄືອງຄຳຮ້ອນ ແນວໃດໃຫ້ເວົ້າຕໍ່ ມາທ້ອນ

lɯ̌: hà:k khwaŋ kham-hɔ́:n // nɛ:w daj hǎjváw-tɔ̀: / ma: thɔ́:n

ou/*aff*/irrité/angoisse/façon/quel/*imp* + répondre/*asp*/*exhort*

517. ແຕ່ນັ້ນ ພິມພານ້ອຍ ນາງງາມກໍຄິດຫ່ວງ

tɛ̀:-nán / phim-pha: nɔ́:j // na:ŋ-ŋa:m kɔ:khít hùaŋ

dès lors/Bimbā/petite/belle dame/alors + penser/se préoccuper de

518. ອັນວ່າ ລູກແກ່ນແກ້ວ ຂອງຂ້າຜູ້ດຽວ ນີ້ແລ້ວ

ʔan-và: / lú:k kɛ̀:n kɛ́:w // khɔ̌:ŋ khǎ: phɯ̋: diaw / ní:-lɛ́:w

quant à/enfant/faste/joyau/de/servante/*sp*/unique/*excl*

519. ຄັນຊິຍໍບາໃຫ້ ກໍສົງສານລູກອ່ອນ

khan sí? ɲɔ: ba: hǎj // kɔ:sɔ̌ŋ-sǎ:n lú:k ʔɔ̀:n

si/*évent*/offrir/garçon/*aux*/alors + compatir/enfant/tendre

520. ຊິໄປນອນແຄ່ຫ້ອງ ຫໍກ້ວ້າງຊິບໍ່ຄວນ ດອກນາ

sí? paj nɔ:n khɛ̀: hɔ̋:ŋ // hɔ̌: kwá:ŋ sí?bɔ̀: khuan / dɔ̀:k na:

évent/aller/coucher/dans/appartements/pavillon/vaste/*évent* + *nég*/convenable/*excl*

521. ຂໍແກ່ກັລຍາແກ້ວ ກຸນາພາຍໂພດ ຮຽມທ້ອນ

khɔ̌: kɛ̀: / kan-lá?ɲa: kɛ́:w // ku:-na: phǎ:j-phòt / hiam thɔ́:n

prier/*prép*/jeune fille/joyau/compassion/prendre en pitié/moi/*exhort*

522. ຂ້າກໍໃຫ້ບໍ່ໄດ້ ເພາະເປັນແກ້ວລູກຕົນ

khǎ: kɔ: hǎj bɔ̀: dáj // phɔ́?pen kɛ́:w lú:k ton

servante/alors/donner/*nég*/pouvoir/car + être/joyau/enfant/moi-même

516. Et si cela vous chagrine d'une façon ou d'une autre, dites-le moi!"

517. Dès lors, la belle petite Bimba fut prise d'inquiétude (et répondit :)

518. Ce (fils) précieux et bien-aimé est mon unique enfant!

519. Si je vous le donnais, j'aurais pitié de lui.

520. Il ne convient point qu'il couche dans un palais.

521. Je prie Votre Altesse d'avoir pitié de moi!

522. (Votre) servante ne saurait vous le donner, car c'est son propre enfant chéri!"

523. ແຕ່ນັ້ນ ບົວໄຂນ້ອຍ ພອຍນິນກ້ຽງນິ່ມລິ່ນ

tɛ̀:-nán / bwa-khǎj nɔ́:j // phɔ:j nin kía ŋ mìnlìn

dès lors/"Lotus Epanoui"/petit/gemme/saphir bleu/lisse/scintillant

524. ໄດ້ຍິນສຽງກ່າວຖ້ອຍ ນາງນ້ອຍກໍແປກໃຈ

dáj ɲin sǐa ŋ kà:w thɔ̋:j // na:ŋ nɔ́:j kɔ:pɛ̀:k-caj

aux/entendre/voix/parler/parole/dame/petite/alors + étonné

525. ນາງວ່າເປັນລູກໄທ້ ແມ່ເກີດກັບອົກ

na:ŋ và: pen lú:k thá j // nɛ:w kɤ̀:t kàp ʔòk

dame/dire/être/enfant/reine/lignage/naître/à même/poitrine

526. ນາຊ່າງເປັນແມ່ນົກ ຈ່ົງໃດຂໍຮູ້

ma:-sà:ŋ- pen nɛ:w nók // càŋ-daj khɔ̆: hú:

excl/espèce/oiseau/comment/demander/savoir

527. ອັນວ່າ ບຸນຊູນ້ອຍ ພິມພາໄຂເຫດ

ʔan-và: / bun su: nɔ́:j // phim-pha: khǎj hè:t

quant à/mérite/soutenir/petit/Bimbā/dévoiler/cause

528. ໃຫ້ແກ່ນາງນາດນ້ອຍ ຈົ່ງຮູ້ຈຸ່ປະການ

hā̋j kɛ̀: na:ŋ ná:t-nɔ́:j // soŋ hú: sù: pàʔka:n

donner/à/dame/mignonne/*aux*/savoir/chaque/manière

523. Dès lors, la petite Bua Khai, (belle comme) un saphir bleu lisse et étincelant,

524. Fut vivement intriguée en entendant les paroles de la petite dame.

525. "Elle dit que c'est un enfant de royale lignée, né de sa propre chair!

526. Je voudrais bien savoir comment cela se fait-il qu'il soit (né) oiseau!"

527. La petite Bimba, soutenue par ses mérites, en dévoila la cause

528. A la gracieuse petite princesse en lui donnant tous les détails.

529. ພໍ່ວ່ານາງຮູ້ແລ້ວ ກໍນັ່ງຢູ່ໃນໃຈ

phɔ:-và: / na:ŋ hú: lɛ́:w // kɔ:níŋ jù: naj caj

dès que/dame/savoir/*acc*/alors + rester/*dur*/dans/coeur

530. ໃນພຣະໄທນາງຄຶດ ກໍຢາກຊູບາທ້າວ

naj phá? thaj na:ŋ khwt́ // kɔ:jà:k du: ba:-thá:w

dans/*hon*/coeur/dame/penser/alors + désirer/voir/jeune seigneur

531. ອັນວ່າ ສົມພາວພ້ຽງ ນາງແມນກໍຈິດຊອບ

ʔan-và: / sŏm pha:w phíaŋ // na:ŋ mɛ:n kɔ:cìt sɔ́:p

quant à/physique/beau/égal/dame/ciel/alors + coeur/aimer

532. ຄຶດຢາກໄດ້ແກ່ນຕົ້ນ ແມວເຫົ້າຫນໍ່ພຸດໂທ ບໍ່ຢ່ານແລ້ວ

khwt́:t jà:k- dáj kɛ̀:n tón // nɛ:w ŋáw nɔ̀: phúttho: / bɔ̀:jà:-lɛ́:w

penser/désirer/faste/début/espèce/racine/rejeton/Bouddha/*excl*

533. ບັດນີ ຈັກກ່າວເຖິງນ້ອຍ ພິມພານາດບຶວໄຂ

bàt ní: / càkkà:w thɤ̌ŋ nɔ́:j // phimpha: ná:t bwa-khăj

instant/ci/*évent*+parler/de/petit/bien faite/gracieuse/"Lotus Epa-noui"

534. ພໍນາງໄປເຖິງປາງທອງ ຢູ່ສະບາຍຫາຍຮ້ອນ

phɔ: na:ŋ pajthɤ̌ŋ pa:ŋ thɔ:ŋ // jù: sàʔba:j hă:j hɔ́:n

dès/dame/arriver/palais/d'or/demeurer/à l'aise/soulager/chaud

529. Lorsqu'elle sut (la vérité), la princesse réfléchit longue-ment

530. Et un désir la poussa à voir le jeune seigneur.

531. La divinement belle princesse sentait naître en elle un sentiment d'affection

532. Et n'eut de cesse qu'elle ait obtenu le précieux rejeton de la lignée des Bouddha.

533. A présent, nous allons parler de la belle et gracieuse petite Bua Khai.

534. Revenue dans son palais d'or, elle se reposa et se sentit soulagée.

535. ຄັນແມ່ນ ສາຍສມອນແກ້ວ ບົວໄຂພູວະນາດ

khan mɛ̀:n / săj-sà?mɔ̌:n kɛ́:w // bwa-khăj phu:-vá?ná:t

si/être/chéri/joyau/"Lotus Epanoui"/Maître-de-la-Terre

536. ນາງກໍ່ດຢາກໄດ້ໜໍ່ທ້າວ ແມວເຊື້ອນົກກະບາ

na:ŋ kɔ: khít-jà:k dáj nɔ̀: thá:w // nɛ:w swá nók-kà?ba:

dame/alors/désirer/avoir/rejeton/seigneur/espèce/race/engoulevent

537. ມາຂັງໄວ້ ຍາມເຫງົາຊິໄດ້ບ່ຽງ

ma: khăŋ váj // ɲa:m ŋăw sí?dáj bɤ̀ŋ

venir/enfermer/*aux*/heure/solitaire/*évent* + pouvoir/regarder

538. ນາງກໍ່ດບໍ່ແລ້ວ ຄນິງຮູ້ຢູ່ບໍ່ເຊົ່າ ແທ້ແລ້ວ

na:ŋ kɔ: khŵt bɔ̀: lɛ́:w // khá?niŋ-hú: jù: bɔ̀:saw thɛ́:-lɛ́:w

dame/alors/penser/*nég*/finir/réfléchir/*dur*/sans arrêt/*excl*

539. ນາງກໍ່ເວົ້າຕໍ່ເຈົ້າ ພຣະຍາພໍ່ປິຕາ

na:ŋ kɔ: váw tɔ̀: cáw // phá?ɲa: phɔ̀: pì?ta:

dame/alors/parler/à/seigneur/roi/père/*id*

540. ວ່າຢາກໄດ້ນົກກະບາ ສີຂາວເອົ້ານາລ້ຽງ

và: jà:k dáj nók-kà?ba: // sǐ:khă:w ?aw-ma: líaŋ

dire/désirer/avoir/engoulevent/blanc/apporter/élever

541. ເພາະວ່າ ເມືອງຣົານີ້ ບໍ່ເຄີຍເຫັນແປກປລາດ

phɔ́?-và: mɯaŋ haw ní: // bɔ̀:khɤ:j hĕn pɛ̀:k-pà?là:t

parce que/pays/nous/ci/jamais/voir/étrange

535. Toutefois, la bien-aimée Bua Khai, (fille du) Maître-de-la-Terre

536. Désirait ardemment obtenir le rejeton précieux de la race des engoulevents.

537. Pour l'enfermer (dans une cage) et le regarder lorsqu'elle se sentirait seule.

538. La princesse ne fit plus que penser à cela.

539. Alors, elle en parla au roi, son auguste père,

540. Disant : "Je voudrais élever (cet) engoulevent blanc,

541. Car dans notre pays, on ne voit jamais rien d'étrange."

542. ແຕ່ນັ້ນ ພຣະຍາຫຼວງເຈົ້າ ປິຕາຕົນພໍ່

tè:-nán / phá?ɲa: lŭaŋ cáw // pì?-ta: ton phɔ̀:

dès lors/roi/grand/seigneur/père/*sp*/père

543. ກໍຈຶ່ງບອກເສນາເຈົ້າ ໄປແທ້ທ່ຽວພລັນ

kɔ:cìŋ bɔ̀:k sĕ:-na: cáw // paj thɛ́: thìaw phá?lan

alors+*conj*/dire/officier/seigneur/aller/vraiment/se hâter/diligent

544. ໃຫ້ໄປທັນເອົາໄດ້ ນຳຍາຍຍ່ຳຈຳສວນ

hăj paj than ?aw dáj // namɲa:j-ɲà: cam sŭan

imp/aller/quérir/*aux*/*acc*/*prép* + aïeule/garder/jardin

545. ວ່າບຸດຕິເຮົາ ຢາກເອົາມາລ້ຽງ

... và: bùt-ti: haw // jà:k ?aw-ma: líaŋ

.../dire/fille/nous/désirer/amener/élever

546. ຂໍໃຫ້ປ່ຽວເປືອງຟ້າວ ນຳມາໂດຍດ່ວນ

khɔ̆: hăj / piaw pwaŋ fá:w // nam-ma: do:j-dùan

demander/que/leste/vite/se hâter/amener/d'urgence

547. ໃຫ້ສູເອົາມາພ່ຳພ້ອມ ດຽວນີ້ຢ່າອຸ່ມານ

hăjsŭ: ?aw- ma: phàm-phɔ́:m // diaw-ní: jà:sù: na:n

imp + vous/apporter/tous ensemble/à présent/*nég* + *aux*/longtemps

548. ແຕ່ນັ້ນ ເສນาฟ้าว เดินไปฟ้าวฟั่ว

tè:-nán / sĕ-na: fá:w // dɤ:n paj fá:w-fàŋ

dès lors/officier/se hâter/*asp*/aller/se hâter

542. A ce moment-là, son père le grand roi

543. Dit à ses officiers de partir avec diligence

544. Et d'aller chercher (l'oiseau) chez la vieille gardienne du parc.

545. "Dites que notre fille désire l'élever

546. Et demandez qu'elle se hâte de l'apporter avec elle.

547. Faites-les tous venir, à présent, sans tarder!"

548. Dès lors, les officiers se pressèrent de se rendre

549. ເຖິງແຫ່ງຫ້ອງ ເຮືອນນ້ອຍຍ່າສວນ

thɤ̌ŋ hɛ̀:ŋ-hɔ̌:ŋ // hwan nɔ́:j ɲà: sǔan

arriver/endroit/maison/petit/grand-mère/jardin

550. ເຂົາສໍຮຸນແຮງເອ້ີ ຫາຍາຍຟ້າວຟ່ຽ

khǎw kɔ: hun-hɛ:ŋ ʔɤ́:n // hǎ: ɲa:j fá:w-fàŋ

ils/alors/fort/appeler/chercher/grand-mère/se hâter

551. ຍາຍກໍໄຂປາກຕ້ານ ຄອມເສນາຄຳມ່ວນ

ɲa:j kɔ: khǎj pà:k tá:n // dɔ:m sě:na: kham mùan

grand-mère/alors/ouvrir/bouche/répondre/à/officier/mot/agréable

552. ຝູງທ່ານມີເຫດຮ້ອນ ປະການແທ້ສິ່ງໃດ

fǔ:ŋ thà:n mi: hè:t hɔ́:n // pàʔka:n thɛ́: sìŋ daj

pl/vous/avoir/affaire/pressante/manière/vraiment/chose/quel

553. ແຕ່ນັ້ນ ເຂົາກ່າວຕ້ານ ຄອມຍ່າຈຳສວນ

tɛ̀:-nán khǎw kà:w tá:n // dɔ:m ɲà: cam sǔan

dès lors/ils/dire/répondre/à/grand-mère/garder/jardin

554. ພຣະພູບານພິ່ນໃຊ້ ຝູງຂ້າຈົ່ງດ່ວນມາ ນີ້ແລ້ວ

phá? phu:- ba:n phɤ̀n sáj // fǔ:ŋ khǎ̋: cìŋdùan ma: / ní: lɛ́:w

hon/roi/il/ordonner/*pl*/serviteur/*conj*+d'urgence/venir/ici/*acc*

555. ເພິ່ນຢາກໄດ້ຫນໍ່ແກ້ວ ແມວຫນໍ່ນົກກະບາ

phɤ̀n jà:k dáj nɔ̀: kɛ́:w // nɛ:w nɔ̀: nók-kà?ba:

il/désire/avoir/rejeton/joyau/espèce/rejeton/engoulevent

549. A la cabane de la vieille gardienne du parc.

550. D'une voix forte, ils appelèrent aussitôt la grand-mère.

551. La vieille femme s'adressa aux officiers et leur dit courtoisement :

552. "Quelles sont les raisons pressantes qui vous (amènent ici)?"

553. Dès lors, ils répondirent à la vieille gardienne du parc :

554. "L'auguste roi nous a donné l'ordre de nous hâter de venir ici,

555. (Car) il désire avoir le précieux rejeton de la race des engoulevents!

556. ວ່າໃຫ້ມາຂໍໄປ ໜ່ອມພຣະນາງອາສາລ້ຽງ

và: hăj ma: khǒ: paj // mɔ̀:m phá?na:ŋ ?a:sǎ: líaŋ

dire/que/venir/demander/*aux*/noble/*hon* + dame/désirer/élever

557. ຍາຍກໍເຄືອງຂັດຂ້ອງ ຢິ່ມພຍາຊຸ່ມໂທດ

ɲa:j kɔ: khwaŋ khàt-khǒ:ŋ // khǐ:n phá?ɲa: sí?mi: thó:t

grand-mère/alors/inquiet /en difficulté/s'opposer/roi/*évent*+avoir /faute

558. ກໍຈຶ່ງຖາມແຈ່ມແຈ້ຈ ພິ່ມພາເຫງົ້າແມ່ຄີ

kɔ: cìŋ thă:m cè:m-cáw // phimpha: ŋăw mè: khi:ŋ

donc/*conj*/demander/sérénissime/Bimbā/racine/mère/corps

559. ໂອ່ນ໋ລູກເອີຍ ອັນວ່າພຣະຍາເຈ້ຈ ໃນວັງເພິ່ນໃຊ້ຊ່ວງ

?o:-nɔ:/lú:k ?ɤ:j/?an-và:/phá?-ɲa: cáw // najvaŋ phʉ̀n sáj-sùaŋ

interj/enfant/*interj*/quant à/roi/seigneur/dans+palais/il/ordonner

560. ໃຫ້ເສນາມາກລ້ົ ມາຂໍທ້າວນ໋ກກະບາ

hăj sě:- na: má:k lón // ma:khǒ: thá:w nók-kà?ba:

que/officiers/beaucoup/très/venir + demander/seigneur/engoulevent

561. ເປັນຈັງໃດນ໋ຫຼ້ າ ຖວາຍພຣະຍາຊຸ່ໄດ້ ບໍ່

pen caŋ- daj nɔ: lă: // thà?vă:j phá?ɲa: sí?dáj bɔ̀:

être/comment/*excl*/benjamin/offrir/roi/*évent* + pouvoir/*interr*

556. Il nous a dit de venir vous le demander, car Son Altesse sa fille désire l'élever!"

557. La grand-mère fut alors très gênée, car s'opposer au roi constitue une offense.

558. S'adressant à la reine Bimba, mère (du prince-oiseau), elle lui demanda:

559. "O mon enfant! Le roi, en son palais, a ordonné

560. A ses nombreux officiers de venir demander l'éngoulevent (blanc)!

561. Qu'en dites-vous, ma petite? Peut-on l'offrir au roi?"

562. ແຕ່ນ ນາງບໍ່ຍິນຍັດ ຄຳຍາຍຈາຕໍ່

tè:-nán / na:ŋ bɔ̀: khǐ:n khàt-... // kham ɲa:j ca:-tɔ̀:

dès lors/dame/*nég*/s'opposer/difficulté/mot/grand-mère/répondre

563. ລູກຫາກຄິດຮ່ຽຮູ້ ບາທ້າວລູກລຸນ ແຫ້ແລ້ວ

lú:k hà:k khít hùŋ hú: // ba:-thá:w lú:k lun / thɛ́:-lɛ́:w

enfant/*aff*/penser/clair/savoir/jeune seigneur/enfant/benjamin/
excl

564. ພໍ່ເມື່ອ ທ້າງຮຸ່ງຮູ້ ແຈ້ງເຫດພຣະຍາຫຼວງ

phɔ:-mɯ̀a / thá:w hùŋ hú: // cɛ́:ŋ hè:t phá?ɲa: lŭaŋ

dès que/seigneur/clair/savoir/déclarer/raison/roi/grand

565. ແມ່ຢ່າຫວງຕົວບາ ໃຫ້ປ່ອຍໄປດູທ້ອນ

mɛ̀: jà: hŭaŋ twa ba: // hăjpɔ̀:j paj du: thɔ́:n

mère/*nég*/être possessif/*sp*/garçon/*imp* + lâcher/*asp*/voir/*exhort*

566. ຄັນແມ່ນ ເຮົາຂັດຂ້ອງ ຊີວິງເຮົາຈັກມຸດມອດ ບໍ່ຢ່າແລ້ວ

khan mɛ̀:n / haw khàt-khɔ̌:ŋ // si:vaŋ haw càkmút mɔ́:t / bɔ̀:jà:-lɛ́:w

si/être/nous/difficulté/vie/nous/*évent* + plonger/s'éteindre/*excl*

567. ຂໍໃຫ້ແມ່ແຈ່ມເຈົ້າ ໄລຂ້າປ່ອຍໄປ ເບິ່ງທ້ອນ

khɔ̌: hăj / mɛ̀: cɛ̀:m-cáw // laj khă: pɔ̀:j paj / bɤ̀ŋ thɔ́:n

demander/que/mère/sérénissime/laisser/serviteur/lâcher/*asp*/voir/
exhort

568. ແຕ່ນ ພິມພານ້ອຍ ໄດ້ຍິນວາດຍາຄາມ

tè:-nán / phim-pha: nɔ́:j // dájɲin vá:t ba: kha:n

dès lors/Bimbā/petit/*aux* + entendre/parole/garçon/charmant

562. Dès lors, sans s'opposer à la grand-mère, la dame répondit:

563. "Sachez bien qu'il s'agit de mon fils unique!"

564. Dès qu'il fut renseigné sur le désir du roi (le seigneur-oiseau répondit:)

565. "Ne m'accaparez pas, laissez-moi partir, je vous prie!

566. Si nous persistons dans notre refus, nous y perdrons sûrement la vie!

567. Je prie Son Altesse ma mère de me laisser partir pour voir!"

568. Entendant les propos du charmant jeune prince, la petite Bimba

569. ກໍເລີຍທຳຕາມບາ ບໍ່ຂັດຂ້ອ

kɔ: lɤ:j tham ta:m ba: // bɔ̀: khɔ̌:n ba: thá:w

alors/*asp*/faire/selon/garçon/*nég*/s'opposer/jeune seigneur

570. ແຕ່ນັ້ນ ເສນາຟ້າວ ນຳມາໂດຍດ່ວນ

tɛ̀:-nán / sě:-na: fá:w // nam ma: do:j-dùan

dès lors/officier/se hâter/mener/*asp*/d'urgence

571. ພໍໄປເຖິງແຫ່ງຫ້ອງ ຫໍກວ້າງມອບຖວາຍ

phɔ: paj thɤ̌ŋ hɛ̀:ŋ-hɔ̋:ŋ // hɔ̌: kwá:ŋ mɔ́:p thà?vă:j

dès/*aux*/arriver/endroit/pavillon/vaste/offrir/présenter

572. ພຣະກໍບາຍເອົາຫ້າວ ມາຈາລຳມ່ວນ

phá? kɔ: ba:j ?aw thá:w // ma: ca: kham mùan

hon/alors/saisir/prendre/seigneur/*asp*/parler/mot/agréable

573. ວ່າລູກເຮົາຢາກໄດ້ຫນໍ່ຫ້າວ ມາລ້ຽງໄວ້ເບິ່ງແຍງ

và: lú:k haw jà:k dáj nɔ̀: thá:w // ma: líaŋváj bɤ̀:ŋ ɲɛ:ŋ

dire/enfant/nous/désirer/avoir/rejeton/seigneur/*asp*/élever + *aux*/
regarder/admirer

574. ນາງພຣະຍາເລີຍແຈ້ງ ເຖິງນາດບຸດຕິ

na:ŋ phá?- ɲa: lɤ:j cɛ́:ŋ // thɤ̌ŋ ná:t bùt-ti:

dame/royale/*asp*/déclarer/à/gracieuse/fille

575. ຂໍໃຫ້ກຸມາຣິນາງ ຮັບເອົາໄປລ້ຽງ

khɔ̌: hă̋j / kù?ma:-li: na:ŋ // háp ?aw-paj líaŋ

demander/que/fille/dame/accepter/emporter/élever

569. Se rendit à ses arguments, sans faire de difficultés.
570. Dès lors, les officiers se hâtèrent d'emporter (l'oiseau avec eux).
571. Arrivés dans le vaste palais, ils le présentèrent (au roi).
572. Sa Majesté prit le seigneur-oiseau dans ses mains et lui parla gentiment,
573. Disant : "Notre fille désire vous élever et prendre soin de vous, petit prince!"
574. La reine prit la parole et dit à sa gracieuse fille :
575. Que ma fille accepte de le prendre et de le nourrir!"

576. ແຕ້ນ ຈອມເມືອງນ້ອຍ ບົວໄຂລູກອ່ອນ

tɛ̀:-nán / cɔ:m mɯaŋ nɔ́:j // bwa-khăj lú:k ʔɔ̀:n

dès lors/sommet/pays/petit/"Lotus Epanoui"/enfant/tendre

577. ນາງກໍມາຮັບຕ້ອນ ບາທ້າວບໍ່ວາງ

na:ŋ kɔ: ma: háp-tɔ́:n // ba:-thá:w bɔ: và:ŋ

dame/alors/venir/accueillir/jeune seigneur/*nég*/lâcher

578. ນາງກໍເອົາໄປໄວ້ ຫໍປາງເທິງແທ່ນ

na:ŋ kɔ: ʔaw-paj váj // hɔ̌: pa:ŋ thɤŋ thɛ̀:n

dame/alors/emporter/garder/pavillon/palais/sur/trône

579. ບໍ່ໃຫ້ແຄມເດືອດຮ້ອນ ຫຽງແມ້ໜຸ່ນຼ

bɔ̀: hăj / khɛ:n dɯ̀at-hɔ́:n // ɲăŋ thé: thɔ̀: thu:li:

nég/laisser/dans le besoin/angoissé/quoi/vraiment/égal/poussière

580. ຄົນແມ່ນຫຼາຍວັນໄດ້ ບາຄາມພາກແມ່

khan mɛ̀:n / lă:j van dáj // ba: kha:n phá:k mɛ̀:

si/être/plusieurs/jour/*acc*/garçon/charmant/séparé/mère

581. ກໍເລີຍບິນລ່ວງພ້ຽ ພາຍລ້ຳຫ່ຽວຍາມ

kɔ: lɤ:j bin lùaŋ phă̋:j // phă:j lám thìaw-ɲa:m

alors/*asp*/voler/*asp*/parcourir/aller vite/très/rendre visite

582. ຄົນທ້າວໄປຮອດແລ້ວ ຈາແມ่มาดา

khan thá:w paj-hɔ́:t lɛ́:w // ca: mɛ̀: ma:-da:

lorsque/seigneur/arriver/*acc*/dire/mère/*id*

576. Alors, la tendre Bua Khai, le petit Sommet-du-Pays,
577. Vint recevoir le petit seigneur et, dès lors, ne le lâcha plus.
578. Elle l'emporta, l'installa dans son pavillon,
579. Et ne permit pas qu'il eût le moindre ennui, ne serait-ce qu'à l'égal d'un grain de poussière.
580. Quelques jours plus tard, le charmant garçon séparé de sa mère
581. Partit à tire-d'aile (lui) rendre visite.
582. Une fois arrivé, le seigneur dit à sa mère :

583. ลูกจักหาเมียมา ຢู่สองฝ่ายอ้อม

lú:k càk hǎ: mia: ma: // jù: sɔ̌:ŋ fɛ̌:ŋ sɔ́:n

enfant/*évent*/chercher/épouse/*asp*/demeurer/2/placer à côté/accoupler

584. หน้าสะออมใจเด ม็กกะบายากมีคู่

nā̋:-sà?- ʔɔ:n-caj de: // nók-kà?ba: jà:k mi:khù:

enthousiasmant/*excl*/engoulevent/désirer/avoir + compagne

585. บ่มีใผไล่รู้ บาท้าวอยู่ใม

bɔ̀: mi: phǎj khàj hú: // ba:-thá:w jù: naj

nég/avoir/quelqu'un/*aux*/savoir/jeune seigneur/demeurer/dedans

586. อันว่า รูบม็กนั้น เป็นคาบที่สอง ดอกมา

ʔan-và: / hú:p nók nán // pen khá:p thi:-sɔ̌:ŋ / dɔ̀:k-na:

quant à/forme/oiseau/ce/être/enveloppe/deuxième/*excl*

587. อันว่า แมวทางใม แม่นใผอื่นเห็นรู้

ʔan-và: / nɛ:w tha:ŋ-naj // mɛ̀:n phǎj sí?hěn hú:

quant à/espèce/intérieur/être/qui/*évent*+ voir/savoir

588. แต่นั้น แม่ตอบต้าม ดอมอ่อมทุมาม

tɛ̀:-nán / mɛ̀: tɔ̀:p-tá:n // dɔ:m ʔɔ̀:n kù?-ma:n

dès lors/mère/répondre/à/tendre/enfant

589. ลูกอ่างมาจาสัง บ่ถ่องถือมแจ้ง

lú:k sà:ŋ- ma: ca: săŋ // bɔ̀:khɔ̀:ŋ khɯ: khuan cɛ́:ŋ

enfant/*excl*/dire/quelque chose/*nég* + seyant/*id*/convenable/clair

583. "Je vais me trouver une épouse pour me tenir compagnie!"

584. Que c'est émouvant! Un engoulevent désirant avoir une compagne!

585. Personne ne sait ce qui est (caché) en lui!

586. La forme d'oiseau n'est, en fait, qu'une enveloppe!

587. Qui donc peut voir ce qui (se cache) à l'intérieur (d'un être)?

588. Dès lors, la mère répondit à son tendre enfant :

589. "Ce que vous dites est bien étonnant et pas du tout convenable!

590. ໂຕຫາກເປັນແນວເຊື້ອ ເດັ່ຽະສາມສັດປ່າ

to: hà:k pen nɛ:w sŭa // dia-lá?să:n sàt pà:

toi/*aff*/être/lignage/race/bête/animal/forêt

591. ມາອ່ຳໆຫາວາດເວົ້າ ບໍ່ສົມພ້ຽງເຜົ່າຄົນ ລູກເອີຍ

ma:-sà:ŋ hă: vá:t váw // bɔ̀:sŏm phíaŋ phàw khon / lú:k ʔɤ:j

excl/chercher/parole/parler/*nég* + convenir/égaler/race/humaine/ enfant/*interj*

592. ບາກໍຫົວຍຸ້ມເປ້ີຍ ຈາແມ່ມາດາ

ba: kɔ: hŭa-ɲúm pɤ́:j // ca: mɛ̀: ma:-da:

garçon/alors/sourire/en biais/parler/mère/*id*

593. ປະມານພໍຄາວ ກໍຕ່ຳວຄືນວັງກ້ວາງ

pà?ma:n phɔ: kha:w // kɔ:tà:w-khɯ:n vaŋ kwá:ŋ

environ/dès/moment/alors + revenir/palais/vaste

594. ນາງກໍເມົ່ານ້ວຽວ ຕາມຫາບ່ອ່ອນ

na:ŋ kɔ: maw-mwa ŋúaŋ // ta:m-hă: ba: ʔɔ̀:n

dame/alors/égaré/tourner en rond/rechercher/garçon/tendre

595. ແລ້ວກໍຫາຍມິດຈ້ອຍ ຄອຍແລ້ວກໍເປ່ົ່າດາຍ

lɛ́:w-kɔ: hă:j mít-cɔ́:j // khɔ:j lɛ́:w kɔ:pàw-da:j

et alors/disparaître/complètement/attendre/*acc*/alors + en vain

596. ພໍເມ່ືອ ນາງເຫັນແລ້ວ ກໍດີໃຈຊຸ່ມຊ່ືນ

phɔ:-mŭa / na:ŋ hĕn lɛ́:w // kɔ:di:-caj som-sŭ:n

dès que/dame/voir/*acc*/alors + content/heureux

590. Vous êtes, de toute évidence, de la race d'une bête sauvage!

591. Que vos paroles sont bizarres! Il n'est pas convenable, mon enfant, de vous placer à l'égal des humains!"

592. Esquissant un sourire, le garçon parla à sa mère

593. Pendant un moment et s'en retourna au palais.

594. (Entre temps), la princesse tournait en rond à la recherche du tendre garçon.

595. Il avait simplement disparu; elle l'attendait en vain!

596. En le revoyant, elle fut remplie de joie

597. ทำเอ็านึกเจ้า กะขามาป้อมเตรื่อ

... kɔ: ʔaw nók cáw // kà'ba: ma: pɔ́:n ɲwà

.../alors/prendre/oiseau/prince/engoulevent/*asp*/nourrir/pâture

598. ลันแม่น ราตีข้อม ฆายลืมฮ้ามล่วง มานั้ม

khan mɛ̀:n / la:-ti: khɔ̋:n // lă:j khɯ:n khắ:m lùaŋ ma:-nán

Lorsque/être/nuit/s'accumuler/plusieurs/nuit/franchir/*aux*/*excl*

599. ท้าวทำลึดไล่ฮ้อม ถอมมาดบ็อไข

thá:w kɔ: khít-khàj sɔ́:n // dɔ:m ná:t bwa-khăj

seigneur/alors/désirer/s'accoupler/avec/gracieuse/"Lotus Epanoui"

600. ฟังจักจาระไมทอม ต่ำไปพ้ำู

faŋ càk ca:-lá'naj kɔ:n // tɔ̀:-paj phɔ: hú:

écouter/*évent*/commenter/poème/par la suite/assez/savoir

601. ย่าอูปะธูบั๊ง บักลำพึงอุ๋มาจอบ

jà: su: pà' hu: bŭ́ŋ // bàkkhɔ: phɯŋ sí'ma: cɔ̀:p

nég/*asp*/abandonner/trou/maussade/gland + cou/gonflé/*évent* + venir/épier

602. ให้ล่อยฟังพากถ้อย ลาวมื้อุ๋ท่าวบา ก่อมแล้อ

hă̋j khɔ̀:j faŋ phá:k thɔ̋:j // kha:w ní: sí'kà:w ba: / kɔ̀:n-lɛ́:w

imp/*aux*/écouter/parole/mot/fois/ci/*évent* + raconter/garçon/*excl*

597. Et lui donna à manger.

598. Après que plusieurs nuits se furent écoulées,

599. Le seigneur eut alors le désir de s'unir avec la gracieuse Bua Khai.

600. Ecoutez-moi commenter le poème, vous en saurez plus par la suite!

601. Ne négligez surtout pas le "trou maussade", le "gland au cou gonflé" pourrait venir l'épier!

602. Ecoutez bien mes paroles, je m'en vais, à présent, vous parler du garçon!

603. ບັດນີ້ ພໍເມື່ອຣາຕີຍ້ອມ ກາເວົ້າວອນຮ້ອງຮ່ຳ

bàt ní: / phɔ:-mɯ̀a / la:-ti: khɔ̋:n // ka:vaw vɔ:n hɔ́:ŋ hàm

fois/ci/dès que/nuit/s'achever/coucou/supplier/chanter/ressasser

604. ໄດ້ຍິນສຽງປີບປ້ຳຮ້ອງ ສຽງກ້ອງສິ່ວລາວ

dájɲin sĭaŋ pì:p-póŋ hɔ́:ŋ // sĭaŋ kɔ́:ŋ sòŋ la:ŋ

aux + entendre/bruit/strident/crier/son/retentir/envoyer/présage

605. ໄດ້ຍິນສຽງກ່ຳງໄມ້ ສີກັນກ້ອງສນັ່ນ

dáj ɲin sĭaŋ kà:ŋ-máj // sĭ: kan kɔ́:ŋ sà?nàn

aux/entendre/bruit/feuillages/frotter/se/retentissant/bruyant

606. ໄດ້ຍິນລົມພັດໄມ້ ປາຍໄພ່ຍາມດຶກ

dáj ɲin lom phát máj // pa:j phàj ɲa:m dɤ̀k

aux/entendre/vent/souffler/bois/extrémité/bambou/heure/tardive

607. ບາຄນິ່ງນຳນາງ ຜູ້ດຽວນອນແລ້ງ

ba: khá?- niŋ nam na:ŋ // phŭ̋:-diaw nɔ:n lɛ́:ŋ

garçon/penser/à/dame/tout seul/coucher/vainement

608. ບາກໍແປງຕົນຂົ້ນ ເປັນຄົນຖອດຄາບ

ba: kɔ: pɛ:ŋ ton khŭ̋n // pen khon thɔ̀:t khá:p

garçon/alors/transformer/soi/*asp*/en/humain/enlever/enveloppe

609. ສີສະອາດແຈ່ມເຈົ້າ ງາມຍ້ອຍດ່ຶງພົມ

sĭ: sà?- ?à:t cɛ̀:m-cáw // ŋa:m ɲɔ́:j kɤ̀ŋ phom

hon/pur/sérénissime prince/beau/ruisseler/à l'égal de/Brahma

603. A présent, la nuit touchant à sa fin, le coucou ressassait sa complainte;

604. On entendait (ses) cris stridents annonçant des présages!

605. On entendait le bruit des feuillages se frottant les uns aux autres

606. (Et) le vent nocturne soufflant parmi les bambous.

607. Le garçon, couchant en solitaire, ne pensait qu'à la princesse.

608. Alors, il ôta son enveloppe pour devenir un être humain.

609. Le glorieux et sérénissime prince ruisselait de beauté à l'égal de Brahma!

610. ຫຼຽວເບິ່ງເນື້ອກົ່ມກ້ຽງ ປຸ່ນປຽບເທວາ

lǐaw bì̀ŋ nɯ́a kòm kíaŋ // pun-pìap the:-va:

regarder/*id*/chair/<u>rondelet</u>/lisse/comparer/divinité

611. ບໍ່ແມ່ນແມວກະບາສັດ ຢູ່ໄພແກມເນື້ອ

bɔ̀: mɛ̀:n nɛ:w kà?ba: sàt // jù: phaj kɛ:m nɯ́a

nég/être/espèce/engoulevent/animal/demeurer/forêt/mêlé/gibier

612. ບາກໍ່ຫົວຣະເນັ້ຽເຂົ້າ ໃນປ່າງນາງນາດ

ba: kɔ: thwa-lá?nia khǎw // naj pa:ŋ na:ŋ ná:t

garçon/alors/s'aventurer/*asp*/dans/palais/dame/gracieuse

613. ສີສະອາດແຈ່ມເຈົ້າ ນອນນິ່ງບໍ່ຕິ

sǐ: sà?- ?à:t cɛ̀:m-cáw // nɔ:n níŋ bɔ̀: ti:ŋ

hon/pur/sérénissime/coucher/immobile/sans/bouger

614. ນອນນິ ້ ງ ບໍ່ຮູ້ເມື່ອຄວາມຝັນ ແທ້ແລ້ວ

nɔ:n mít ?íŋtíŋ // bɔ̀:hú:-mɯ̀a khwa:m-fǎn / thɛ́:-lɛ́:w

coucher/silencieux/immobile/*nég* + se rendre compte/rêve/*excl*

615. ແຕ່ນັ້ນ ຈອມໃຈເຈົ້າ ບາລາມກໍ່ໄຂພາກ

tɛ̀:-nán / cɔ:m-caj cáw- // ba:-kha:n kɔ:khǎj-phá:k

dès lors/bien-aimé/charmant petit prince/alors + prendre la parole

610. Regardez son aspect bien en chair, comparable à un dieu!

611. Ce n'est plus un engoulevent, un animal des forêts peuplées de bêtes sauvages!

612. Le jeune homme s'introduisit dans le pavillon de la gracieuse princesse.

613. La pure et splendide princesse était étendue immobile;

614. Elle couchait sans faire un bruit, véritablement perdue dans ses rêves.

615. Dès lors, le charmant jeune homme se mit à parler

616. ทังเลี่าปุกแจ่มเจ้า มางน้อยใต้ตื่นมา พี่ท้อม

thaŋ-làw pùk cɛ̀:m-cáw // na:ŋ nɔ́:j hăjtɯ̀:n ma: / phì:-thɔ́:n

conj/réveiller/sérénissime/dame/petit/réveiller/*asp*/*exhort*

617. แต่นั้น มางมาดน้อย บัวไขแมนขุ่

tɛ̀:-nán / na:ŋ ná:t-nɔ́:j // bwa-khăj mɛ:n lɔ̀:

dès lors/dame/mignonne/"Lotus Epanoui"/ciel/mouler

618. ได้ยินสรรอื่นอ้อย มางแก้วกื่นตา

dáj ɲin săŋ ʔìn-ʔɔ́:j // na:ŋ kɛ́:w kɔ:tɯ̀:n ta:

aux/entendre/voix/amadouer/dame/joyau/alors + se réveiller/oeil

619. พ่มางมาเห็นหน้า บาดานก่จิดหลูด

phɔ: na:ŋ ma: hĕn nā: // ba: kha:n kɔ:cìt lù:t

dès/dame/*asp*/voir/visage/garçon/charmant/alors + coeur/se détacher

620. มางก่ออกปากเว้า จาต้านต่อาย

na:ŋ kɔ: ʔɔ̀:k-pà:k váw // ca: tá:n tɔ̀: sa:j

dame/alors/s'exprimer/parler/*id*/répondre/à/garçon

621. อันนั่น เป็นจังใดแท้ บาดานอ่างบังอาด แท้น่

ʔan ní: nɔ:/pen caŋ-daj thɛ́: // ba: kha:n sà:ŋ baŋʔà:t /

thɛ́:-nɔ:

chose/ci/*excl*/être/comment/vraiment/garçon/charmant/*excl*/témé-

raire/*excl*

616. Pour réveiller la princesse : "Réveillez-vous, petite dame! Allons!"

617. Dès lors, la gracieuse petite Bua Khai moulée par les dieux,

618. Ayant entendu la voix mélodieuse, se réveilla (et ouvrit les) yeux.

619. A la vue du visage du charmant garçon, son coeur se mit à sursauter.

620. Ouvrant la bouche, elle répondit au garçon :

621. "Que signifie cela? Ce charmant garçon est téméraire! Vraiment!

622. ຈ່າງຊີລັກລອບລີ້ ມາແທ້ແຕ່ທີ່ໃດ

sà:ŋ sí? lák-lɔ́:p lí: // ma: thɛ́: tɛ̀: thì:daj

excl/*évent*/subrepticement/se cacher/venir/vraiment/de/où

623. ຈົ່ງໄດ້ເຂົ້າສູ່ຫ້ອງ ປາງທອງນາງນາດ ສັນນີ້

cù̀ŋ dáj khǎ̋w sù: hɔ̋:ŋ // pa:ŋ thɔ:ŋ na:ŋ ná:t / săn-ní:

conj/*aux*/entrer/dans/chambre/palais/d'or/dame/gracieuse/ainsi

624. ເຈົ້າບໍ່ຢ້ານເພີ່ນຮູ້ ຊິ່ດເຈົ້າມອດຊີ້ວັງ ແທ້ແລ້ວ

cáw bɔ̀: já:n phə̀n hú: // si:vít cáw mɔ́:t si:vaŋ / thé:-lɛ́:w

seigneur/*nég*/craindre/eux/savoir/vie/seigneur/éteindre/vie/*excl*

625. ບາຊ່າງນາລ່ວງລ້ຳ ປະຕູດ້ານໃນວັງ ແທ້ນໍ

ba: sà:ŋ- ma: lùaŋ-lám // pà?tu: khá:j naj vaŋ / thɛ́:-nɔ:

garçon/*excl*/transgresser/porte/ville/dans/palais/*excl*

626. ອິດເຈົ້າໜີໄປທ້ອນ ຢ່ານ້ອເມົ້ານອນຢູ່

?ɔ̀t cáw / nǐ: paj thɔ́:n // jà: mwa-maw nɔ:njù:

patienter/seigneur/partir/*asp*/*exhort*/*nég*/s'égarer/coucher + *dur*

627. ພຣະຍາຊີ້ຮู ຊີ້ຕາຍແທ້ບໍ່ສົ່ງ

phá?ŋa: sí? hú: // sí?ta:j thɛ́: bɔ̀: sɔ̌ŋ

roi/*évent*/savoir/*évent* + mourir/vraiment/*nég*/douter

628. ແຕ່ນັ້ນ ທ້າວຕອບຕ້ານ ດອນນາດແພງຂວັນ

tɛ̀:-nán / thá:w tɔ̀:p-tá:n // dɔ:m ná:t phɛ:ŋ-khwǎn

dès lors/seigneur/répondre/à/gracieuse/bien-aimé

622. D'où vient-il pour s'introduire (en ce lieu)
623. Et entrer, ainsi, dans ma chambre?
624. Ne craignez-vous pas qu'on le sache et que vous y perdiez la vie?
625. Quel toupet d'avoir franchi les portes du palais! Vraiment!
626. Veuillez vous en aller! Ne commettez pas l'imprudence de vous coucher ici!
627. Que le roi vienne à le savoir et vous mourrez à coup sûr!"
628. Dès lors, le seigneur répondit à la gracieuse et chère princesse :

629. ใจปะสิ๎วอ๎วอาย ยากธ่อมนาวหาวพี้

caj pà?- sŏŋ khɔ̌:ŋ sa:j // jà:khùam na:ŋ tha:ŋ-phí:

coeur/désir/de/mâle/vouloir + s'unir/dame/par ici

630. ผี้ พม ลูกแต๎ถาว ถ้ำที่เมืองไท นาวเอ๊ย

phì: ní: / lúk-tɛ̀: dá:w // dán thì: mwaŋ kaj / na:ŋ ʔɤ:j

aîné/ci/venir de/contrée/s'aventurer/dans/pays/lointain/dame/*interj*

631. อ๋อให้ภูมาผาย โผดพี่อายปาวมื้

khɔ̌: hăj / ku:-na: phă:j- phò:t phì:sa:j pa:ŋ ní:

demande/que/compassion/prendre en pitié/frère aîné/moment/ci

632. อันอ่า ซือถ้าย ยอ๋ายตายส่วง

ʔan-và: / si:-vít ʔá:j // ɲɔ:-thàʔvă:j ta:j sìaŋ

quant à/vie/aîné/offrir/mourir/risquer

633. บ่มีความก๊อย้าม อาถยาจักสิ่ง

bɔ̀: mi: khwa:m-kwa-já:n // ʔà:t-ɲa: càk-sìŋ

nég/avoir/crainte/roi/un tant soi peu

634. เถิงอุมุดมอดม้วม ตายถิ้มบ่อ่าสิ๎ว ดอกมา

thɤ̌ŋ sí? mút-mɔ́:t-mían // ta:j thím̂ bɔ̀:và: săŋ / dɔ̀:k na:

bien que/*évent*/disparaître/mourir/délaisser/*nég* + dire/rien/*excl*

635. อ๋อให้ทันละยาม้อง สิ๎วสามอ้ายพี่ อายท้อม

khɔ̌: hăj kan-lá?ɲa: nɔ́:ŋ // sŏŋ-să:n ʔá:j phì:- sa:j thɔ́:n

demande/que/jeune fille/cadet/compatir/aîné/frère aîné/*exhort*

629. "Le désir de mon coeur est de m'unir à vous!

630. Votre aîné vient d'un pays lointain, ô princesse!

631. Il vous prie de le prendre en pitié et de le combler, céans, de vos faveurs!

632. Pour ce qui est de sa vie, votre aîné la risque pour vous!

633. Je ne crains point le roi, en quoi que ce soit!

634. J'irai jusqu'à y perdre la vie, sans pour autant me plaindre! Assurément!

635. Je vous prie donc, cadette, d'avoir pitié de votre aîné!"

636. ແຕ່ນັ້ນ ນາງຕອບຕ້ານ ດອມບາຄຳມ່ວນ

tɛ̀:-nán / na:ŋ tɔ̀:p-tá:n // dɔ:m ba: kham mùan

dès lors/dame/répondre/à/garçon/parole/agréable

637. ນ້ອງບໍ່ເຄີຍຢອກກ້ຽວ ຈາເວົ້າຕໍ່ໃຜ ພີ່ເອີ

nɔ́:ŋ bɔ̀:- khɤ:j jɔ̀:k-kíaw // ca: váw tɔ̀: phǎj / phì: ʔɤ:j

cadet/jamais/flirter/parler/*id*/à/quiconque/aîné/*interj*

638. ຂໍໃຫ້ຈອມພຣະໄທເຈົ້າ ຄືນເມືອເສິ້ງກ່ອນ

khɔ̌: hǎ̋j / cɔ:m phá̋ʔthaj cáw // khɯ:n-mɯa sǐa-kɔ̀:n

demander/que/sommet/*hon* + coeur/seigneur/retourner/*acc*

639. ຄັນອ້າຍຢາກຢູ່ຮ້ອມ ວັນໜ້າຈິ່ງຄ່ອຍມາ ພີ່ເອີ

khan ʔá́:j jà:k jù: sɔ́:n // van nǎ̋: cìŋkhɔ̀:j ma: / phì: ʔɤ:j

si/aîné/vouloir/demeurer/côte-à-côte/jour/prochain/*conj+asp*/venir /aîné/*interj*

640. ຢ່າຊູມາຊິ່ງຫຼັ້ນ ກາຍຍາມເຂົ້າຊິຫຸ່ມ

jà: su: ma: si:ŋ lǐ̋n // ka:j ɲa:m khǎw sí̋ʔhùm

nég/*aux*/venir/s'emparer/s'amuser/dépasser/heure/on/*évent*+mépriser

641. ມັນຫາກເດິກຊັກໃຊ້ ໄປຫ້ອນບ່າວພີ່ຊາຍ

man hà:k dɤ̀k sák-sáj // paj thɔ́:n bà:w phì:sa:j

cela/*aff*/tard/de plus en plus/aller/*exhort*/jeune homme/frère aîné

636. Dès lors, la princesse répondit au jeune homme par des paroles aimables :

637. "Votre cadette n'a jamais conté fleurette avec qui que ce soit! O mon aîné!

638. Je prie donc le Sommet-du-Coeur de rentrer d'abord (chez lui)!

639. Si vous voulez rester (couché) à mes côtés, revenez donc un autre jour!

640. Ne venez pas me séduire pour vous amuser, l'heure est avancée et l'on me mépriserait!

641. Il se fait tard! Partez! Je vous en prie!"

642. ແຕ່ນັ້ນ ທ້າວບໍ່ເອີ ຈາຕໍ່ຄຳຖແລງ

tɛ̀:-nán / thá:w bɔ̀: ʔwa // ca: tɔ̀: kham-thàʔlɛ̌:ŋ

dès lors/seigneur/*nég*/s'en préoccuper/parler/*aux*/déclaration

643. ມືເລົ່າຈັບແຂນນາງ ອອດອອຍຈາເວົ້າ

mɯ: làw càp khɛ̌:n na:ŋ // ʔɔ̀:t-ʔɔ:j ca: váw

main/*asp*/attraper/bras/dame/amadouer/dire/parler

644. ໃຫ້ພີ່ ຄືນເມືອບ້ານ ສະຖານທອງບ້ານເກົ່າ

hǎj phì: / khɯ:n mɯa bá:n // sàʔthǎ:n thɔ:ŋ ba:n kàw

laisser/aîné/retourner/*id*/maison/local/d'or/maison/ancienne

645. ມັນກໄກຂນາດລ້ຳ ຊຸໄປໄດ້ດັ່ງໃດ ນ້ອງເອີ

man kɔ: kaj khàʔnà:t-lám // síʔpaj dáj dàŋ-daj / nɔ́:ŋ ʔɤ:j

cela/alors/loin/très/*évent* + aller/pouvoir/comment/cadet/*interj*

646. ອົດໃຫ້ລ້ຽງພີ່ໄວ້ ຄາວແຄ້ນເທື່ອດຽວ ນ້ອງເອີ.

ʔòt hǎj líaŋ phì: váj // kha:w khɛ́:n thɯ̀a diaw / nɔ́:ŋ ʔɤ:j

patienter/que/élever/aîné/*aux*/temps/pénible/fois/unique/cadet/*interj*

647. ທ້າວກໍເຊ້ຽໆເວົ້າ ນຳນາງບໍ່ເວັ້ນຫວ່າງ

thá:w kɔ: sia-sia váw // nam na:ŋ bɔ̀:vén và:ŋ

seigneur/alors/chuchoter/parler/avec/dame/sans laisser/intervalle

642. Dès lors, faisant la sourde oreille, le seigneur-oiseau,

643. Tout en tenant la princesse par le bras, lui débita ces mots enjôleurs :

644. "(Quoi?) Laisser l'aîné rentrer chez lui, dans son ancienne demeure d'or?

645. Mais c'est extrêmement loin, ô cadette! Comment pourrait-il le faire?

646. Souffrez de le garder (avec vous), juste une seule fois! O cadette!"

647. Le seigneur se rapprocha de la princesse et lui parla doucement.

648. ນາງກໍ່ຕົກຄະມະຄ້ານ ຊາຍຕ້ອງຖືກໂຕ

na:ŋ kɔ: tòk-khá?má?-khá:m // sa:j tɔ́:ŋ-thɯ̀:k to:

dame/alors/s'effrayer/mâle/toucher/corps

649. ໂອນໍ ເຈົ້າຜູ້ຂູ້ຕ່າງບ້ານ ອຸເມົ້າແນບນອນອຶມ

?o:-nɔ:/cáw phŭ: sú: tà:ŋ-bá:n // sí?naw né:p nɔ:n som

interj/seigneur/*sp*/amant/étranger/*évent* + demeurer/se presser contre/coucher/prendre plaisir

650. ຍັງບໍ່ເປັນຜົວເມັຽ ອຸກິນເສັຽເລີຍອ້ອນ

ɲaŋ bɔ̀: pen phwă mia // sí?kin sĭa lɤ:j sɔ́:n

encore/*nég*/être/mari/femme/*évent* + consommer/*acc*/*conj*/s'accoupler

651. ຢ້ານແຕ່ ຊາຍຕົວະຫຼອກຫຼິ້ນ ເຫັນແລ້ວອຸເລົ່າຫນີດອກນາ

já:n tɛ̀: sa:j twà?lɔ̀:k lĭ̈n // hĕn lɛ́:w sí?làw nĭ: / dɔ̀:k-na:

craindre/seulement/mâle/mentir + leurrer/s'amuser/voir/*acc*/*évent* + *asp*/partir/*excl*

652. ຂໍຢ່າໄດ້ມາຈັບຕ້ອງ ກາຍາມັນອຸລ່າ

khɔ̌: jà:dáj ma: càp-tɔ́:ŋ // ka:-ɲa: man sí?là:

demander/*nég* + *aux*/venir/toucher/corps/lui/*évent* + défait

653. ບໍ່ທັນໄດ້ຢູ່ຈ້ອນ ອຸນອນຫຼັ້ນກ່ອນຫາ ພີ່ເອີຍ

bɔ̀: than dáj jù: sɔ́:n // sí?nɔ:n lĭ̈n kɔ̀:m hă: / phì: ?ɤ:j

nég/encore/*aux*/demeurer/côte-à-côte/*évent*+coucher/s'amuser/bercer /chercher/aîné/*interj*

648. Celle-ci s'affola lorsqu'il la toucha.

649. "O vous, l'amant venu d'un autre pays, vous allez ainsi prendre votre plaisir avec moi!

650. Nous ne sommes pas encore des époux pour agir de la sorte!

651. Je crains que vous ne me trompiez et, qu'une fois fini, vous ne vous enfuyiez! Assurément!

652. Je vous demande de ne pas me toucher, vous abîmez ma toilette!

653. Le temps n'est pas encore venu de vous étendre à mes côtés et vous enivrer d'amour! O mon aîné!"

654. ທ້າວກໍ່ຫົວຍຸ້ມເປ້ຍ ຈາເວົ້າຕໍ່ພຣະນາງ

thá:w kɔ: hŭa-ɲúm pɣ́:j // ca: váw tɔ̀: phá?na:ŋ

seigneur/alors/sourire/en biais/parler/*id*/à/*hon* + dame

655. ທາງມືຄວາເອົາໄດ້ ແຂນນາງດຶງຈ່ອງ

tha:ŋ-mɯ: khwa: ?aw dáj // khɛ̌:n na:ŋ dɯŋ cɔ̀:ŋ

du côté main/allonger le bras/*aux*/*acc*/bras/dame/tirer/s'accrocher à

656. ທ້າວກໍ່ກອດອ່ອນນ້ອຍ ມາໄວ້ແອບກາຍ

thá:w kɔ: kɔ̀:t ?ɔ̀:n nɔ́:j // ma: váj ?ɛ̀:p ka:j

seigneur/alors/étreindre/tendre/petit/*asp*/garder/serrer/corps

657. ນາງກໍ່ຫມາຍຊຶ້ມຊ້ອມ ດອມຊາຍບໍ່ເວັ້ນຫວ່າງ

na:ŋ kɔ: mă:j som sɔ́:n // dɔ:m sa:j bɔ̀:vén và:ŋ

dame/alors/espérer/prendre plaisir/côte-à-côte/avec/mâle/sans laisser/intervalle

658. ແຕ່ນາງທໍາໂລບລ້ຽວ ກົນກ້ຽວແຫ່ງຍິງ

tɛ̀: na:ŋ tham ló:p-líaw // kon kíaw hɛ̀:ŋ ɲiŋ

mais/dame/faire/artifice/astuce/amadouer/de/femme

659. ແຕ່ຄວາມເປັນຈິງແລ້ວ ນາງເຫັນກໍ່ຄຶດຊອບ

tɛ̀:/khwa:m- pen-ciŋ lɛ́:w // na:ŋ hěn kɔ:khít sɔ́:p

mais/réalité/*acc*/dame/voir/alors + penser/aimer

654. Le seigneur esquissa, alors, un sourire et parla à la jeune princesse.

655. Ce faisant, il la prit par le bras et la tira vers lui,

656. Pour l'étreindre et la serrer bien fort contre son corps.

657. Bien que la princesse eût voulu étreindre l'homme sans jamais se lasser de lui,

658. Elle recourait, cependant, à tous les artifices et ruses de la gent féminine.

659. En vérité, elle appréciait (tout cela).

660. มาวกำโอบอ่อมเอ้า ให้บาห้าวจูบอุ้ม

na:ŋ kɔ: ʔò:p ʔɔ̀:n khǎw // hǎjba:-thá:w cù:p-som

dame/alors/embrasser/tendre/s'approcher/laisser + jeune seigneur/donner un baiser

661. พ่อเมื่อ สูริโยอ้อม แสวงหาไก้อุ่ง

phɔ:-mɯ̀a / sŭ:-rí?ŋo: khɔ̌:n // sɛ̌:ŋ thɔ:ŋ káj sí?hùŋ

dès que/soleil/poindre/lumière/doré/proche/*évent* + aurore

662. แสวงอะรุ่มพุ่งอ้ม กำบอมมั้งแต่ปาง แท้แล้ว

sɛ̌:ŋ ʔa?- lun phùŋ khm̄̌m // kɔ:nɔ:n níŋ khè: pa:ŋ / thɛ́:-lɛ́:w

lueur/aurore/surgir/*asp*/alors + coucher/immobile/dans/palais/*excl*

663. อันว่า นางนาดน้อย ขือไอกำจิดฮ่า

ʔan-và: / na:ŋ ná:t-nɔ́:j // bwa-khǎj kɔ:cìt là:

quant à/dame/mignonne/"Lotus Epanoui"/alors + coeur/défait

664. ย้ามคืนรู้เขาเอ้ยง อุ่ายหน้าพ่อพระยา แท้แล้ว

já:n khon hú: hè:t-bɯ́aŋ // sí?khǎ:j-nā: phɔ̀: phá?ŋa: thɛ́:-lɛ́:w

craindre/gens/savoir/événement/*évent* + déshonorer/père/roi/*excl*

665. นางกำปรอเปียงฟ้าว ลิงปางฟ้าวฟ่ง

na:ŋ kɔ: piaw-pɯaŋ-fá:w // loŋ pa:ŋ fá:w-fàŋ

dame/alors/se hâter/descendre/palais/se hâter

666. ไปปะสิงอาบน้ำ ยามเอ๊้าบาดต่มมา

paj pà?- sŏŋ ʔà:p-nám // ŋa:m sáw bà:t tɯ̀:nma:

aller/*aux*/se baigner/heure/matin/fois/réveiller + *asp*

660. Alors, se serrant contre le tendre jeune homme, elle se laissa embrasser.

661. Lorsque, au point du jour, les lueurs dorées de l'aurore

662. Surgirent (de l'horizon), ils dormaient ensemble dans le palais.

663. Quant à la gracieuse petite Bua Khai, elle s'attrista,

664. Craignant que cela ne se sache et que son royal père ne soit déshonoré.

665. Alors, elle se hâta de descendre de son palais

666. Pour faire ses ablutions matinales.

667. ອັນວ່າ ນົກກະບາທ້າວ ກໍເມົ້ານອນໃນບ່ອນ

ʔan-và: / nók-kàʔba: thá:w kɔ:naw nɔ:n naj bɔ̀:n

quant à/engoulevent/seigneur/alors + demeurer/coucher/dans/endroit

668. ກໍເລົ່າກັບຄາບເຂົ້າ ເປັນແຫ້ດັ່ງເດີມ

kɔ: làw kàp khá:p khǎw // pen thɛ́: dàŋ dɤ:m

puis/*asp*/retourner/enveloppe/*aux*/être/vraiment/comme/avant

669. ຮຽມຜູ້ຂຽນຕາມຂໍ້ ແປງນິທານໃຫ້ອ່ານ

hiam-phǔ: khǐan ta:m khɔ̌: // pɛ:ŋ níʔtha:n hǎj ʔà:n

moi qui/écrire/selon/argument/adapter/conte/pour/réciter

670. ຢູ່ບໍ່ສຳຣານດ້ຽ ເມັ້ຽຂ້ອຍກໍ່ບໍ່ມີ

jù: bɔ̀: sǎmla:n dí:-dí: // mia khɔ̌:j kɔ:bɔ̀: mi:

demeurer/*nég*/à l'aise/pas du tout/épouse/moi/alors + *nég*/avoir

671. ພ່ໍ່ຄິດຕໍ່ເນ້ ນ້ອຍຫນໍ່ຊາວເຮົ້າ ນ້ ແລ້ວ

phì: kɔ: khwt̀ tɔ̀: nwá // nɔ́:j nɔ̀: sa:w haw / ní:-lɛ́:w

aîné/alors/penser/à/biche/petit/rejeton/gens/nous/*excl*

672. ອົດພໍ່ສົ່ງສານຊ່ວຍ ຜູ້ແຕ່ງສານມາກ້ຽວ

ʔòt phɔ: sǒŋ-sǎ:n sa:j // phǔ:tɛ̀:ŋ sǎ:n ma: kíaw

patienter/assez/compatir/homme/rédacteur/texte/*asp*/amadouer

673. ເຄີຍນອນດ່ຽວມາແລ້ວ ຫຼາຍປີນັບບໍ່ໄຫວ

khɤ:j nɔ:n diaw ma: lɛ́:w // lǎ:j pi: náp bɔ̀:khwàj

aux/dormir/seul/*asp*/*acc*/plusieurs/année/compter/*nég* + complet

667. Quant au seigneur engoulevent, il resta couché là.

668. Ensuite, il rentra dans son enveloppe et reprit sa forme première.

669. Moi, à qui il arrive d'adapter des contes pour la récitation,

670. Le bonheur m'est interdit, car je n'ai pas d'épouse!

671. Je pense aux petites biches, fleurons de notre pays!

672. Ayez donc la bonté d'être compatissantes envers celui qui a rédigé ce texte pour vous séduire!

673. J'ai l'habitude de coucher tout seul depuis tant d'années que je n'arrive plus à compter!

674. นางค้มสอยอ๊กให้เต้องต่ำอ้าย อายห้าผู้อู่ไภ แด่ห้อม

na:ŋ khon sŭaj ʔòt hăjtwáŋ tɔ̀: ʔá:j // sa:j lă: phŭ:jù: kaj dɛ̀:-thɔ́:n

dame/*sp*/jolie/patienter/*imp* + s'intéresser/à/aîné/mâle/benjamin/qui demeure/loin/*exhort*

675. พี่กิดยากอ้อม แก้มอ่อมนวมขาว

phì: kɔ: khít-jà:k sɔ́:n // kɛ́:m ʔɔ̀:n nuan khăˊ:w

aîné/alors/désirer/se mettre contre/joue/tendre/doux/blanc

676. สาวผู้ดีค้มสวย ให้อ่อยฟังทางนี้

săˊ:w phŭ: di: khon sŭaj // hăj?ùaj faŋ tha:ŋ-níˊ:

fille/*sp*/bien/*sp*/joli/*imp* + tourner/écouter/par ici

677. ให้มาฟังกอนซี้ บาดามบ่กิดยาก

hăj ma: faŋ kɔ:n síˊ: // ba: kha:n bɔ̀:khít ɲáˊ:k

imp/venir/écouter/poème/ce/garçon/charmant/*nég* + penser/difficile

678. ย่าอิปากดีฟ้า ฟังห้อมบ่อมอิจ๋า

jà: síˊ? pàˊ:k dɤ: lă: // faŋ thɔ́:n bɔ̀:n síˊ?caŋ

nég/*évent*/parler/*exhort*/benjamine/écouter/*exhort*/endroit/*évent* + joli

679. บัดนี้ จักท่าวถึงท้าว บาดามกับดผด ก่อมแล้ว

bàt níˊ:/ càkkàˊ:w thŸŋ thá:w- // ba:-kha:n kàp phéˊ:t / kɔ̀:n-lɛ́ˊ:w

fois/ci/*évent* + parler/de/charmant petit prince/changer/apparence/*excl*

674. Que les jolies dames fassent un effort pour penser à moi, le jeune homme demeurant au loin! Je vous en prie!

675. Votre aîné voudrait bien se serrer contre une joue douce et claire!

676. Que les filles bien et jolies se tournent par ici et l'écoutent!

677. Venez écouter ce poème! Que les charmants garçons n'y voient là aucun mal!

678. Ne bavardez surtout pas, (mes) petites! Ecoutez, car ce passage est bon!

679. Cette fois-ci, nous parlerons du jeune et charmant seigneur (doué du pouvoir de) changer d'apparence.

680. ທ້າວກໍເຂົ້າກອດກ້ຽວ ນາງນ້ອຍອຸ່ວັນ

thá:w kɔ: khǎw kɔ̀:t kíaw // na:ŋ nɔ́:j sù: van

seigneur/alors/entrer/étreindre/s'enrouler/dame/petit/chaque/jour

681. ແຕ່ວ່າ ບົວໄຂນ້ອຍ ຄິ່ງໃຈຄິດຮ່ຳ

tɛ̀:-và: / bwa-khǎj nɔ́:j // khá?niŋ caj khít hàm

mais/"Lotus Epanoui"/petit/penser/coeur/penser/sans arrêt

682. ທ້າວອຸ໋ໄປຢູ່ໃສແທ້ ບົວໄຂນ້ອຍກໍບໍ່ເຫັນ

thá:w sí? paj jù:sǎj thɛ́: // bwakhǎj nɔ́:j kɔ:bɔ̀: hěn

seigneur/*évent*/aller/demeurer + où/vraiment/"Lotus Epanoui"/petit/
alors + *nég*/voir

683. ອັນວ່າ ກາງເວັນທ້າວ ບາຄານອຸ໋ເມົ້າຢູ ໃສນໍ

?an-và: / ka:ŋ-ven thá:w- // ba:-kha:n sí?naw jù: sǎj nɔ:

quant à/de jour/charmant petit prince/*évent*+demeurer/*id*/où/*interr*

684. ຄັນແມ່ນຍາມມ໊ເຊົ້າ ບາທ້າວກໍຕື່ນສວາຍ

khan mɛ̀:n / ɲa:m mɯ́:-sáw // ba:-thá:w kɔ:tɯ̀:n swǎ:j

lorsque/être/heure/matin/jeune seigneur/alors + se réveiller/tard

685. ນາງກໍຫົ່ນຫວຍແທ້ ໃນໃຈຄິດຕ່າງ

na:ŋ kɔ: hǒn-hǔaj thɛ́: // naj caj khít tà:ŋ

dame/alors/être mal à l'aise/vraiment/dans/coeur/penser/étrange

686. ນາງບໍ່ຮູ້ເຫດເບ໊ອງ ບາທ້າວແຕ່ຢ່າງໃດ ແທ້ແລ້ວ

na:ŋ bɔ̀: hú: hè:t-bɯ́aŋ // ba:-thá:w tɛ̀:-jà:ŋ-daj / thɛ́:-lɛ́:w

dame/*nég*/savoir/raison/jeune seigneur/en nulle façon/*excl*

680. Le seigneur-oiseau venait chaque jour enlacer la petite princesse,

681. Qui n'arrêtait pas de se demander :

682. "Par où s'en va le seigneur, vraiment? Je n'ai jamais pu le savoir!

683. Et pendant la journée, où donc demeure-t-il?

684. Car chaque matin, il se réveille tard!"

685. La princesse se sentait mal à l'aise et ne savait que penser,

686. Car elle ne savait rien sur le jeune seigneur. Vraiment!

687. ອັນວ່າ ແມ່ນນາມເຊື້ອ ໂພທິຍານັກເພດ

ʔan-và: / nɛ:w na:m sŭ́a // pho:thíʔɲa:n kàp phé:t

quant à/lignage/nom/race/bodhiñāṇa/changer/apparence

688. ກໍຫາກເມົາຢູ່ຫ້ອງ ນາງນ້ອຍຢູ່ຍຸຍາມ

kɔ: hà:k naw jù: hɔ̌:ŋ // na:ŋ nɔ́:j jù: sù:ɲa:m

alors/*aff*/demeurer/*dur*/chambre/dame/petit/demeurer/toute heure

689. ແຕ່ວ່າ ຕື່ນຂຶ້ນ ບາເຂົ້າສູ່ສິ່ງໃດ

tɛ̀:-và: / tɯ̀:n mɯ́:-sáw // ba: khâw sù: sìŋdaj

mais/se réveiller/le matin/garçon/entrer/dans/quoi

690. ທ້າວກໍມິດຊົ້ງຕ້ຽ ໃນຄາບກະບາຂາວ

tha:w kɔ̀: mít ʔíŋ-tíŋ // naj khá:p kàʔba: khǎ:w

seigneur/alors/silencieux/immobile/dans/enveloppe/engoulevent/
blanc

691. ນາງສີໄວໄປ ເລົ່າຖແລງເຫັນຮู້

na:ŋsǐ: vaj paj // làw thàʔlɛ̌:ŋ hěn hú:

dame + *hon*/vite/aller/*conj*/déclarer/voir/savoir

692. ຕົກກາງຄືນມາແລ້ວ ບຸນຊູທິບພະອົ່ນ

tòk ka:ŋ- khɯ:n ma: lɛ́:w // bun su: thíp phá?khìn

échoir/de nuit/*asp*/*acc*/mérite/soutenir/divin/bien-aimé

687. Quant au (rejeton de) la lignée de la Sagesse Suprême,
(doué du pouvoir de) changer de forme,

688. Il demeurait à toute heure dans la chambre de la petite princesse.

689. Mais chaque matin, au réveil, il prenait une autre apparence

690. Et gardait le silence dans son enveloppe d'engoulevent blanc.

691. La splendide princesse (ne) savait plus (que) penser.

692. Dès qu'il faisait nuit, le divin amant soutenu-par-les-mérites

693. ກໍຫາກລະລາບທ້າວ ມາກ້ວຫມ່ອມພຣະນາງ ແທ້ແລ້ວ

kɔ: hà:k lá? khá:p thá:w // ma: kwa mɔ̀:m-phá?na:ŋ / thɛ́:-lɛ́:w

alors/*aff*/quitter/enveloppe/seigneur/venir/se vautrer/noble dame/
excl

694. ກາງເວັນລ້ ກາງຄືນນອນຢູ່ຮ່ວມ

ka:ŋ-ven lí: // ka:ŋkhɯ:n nɔ:n jù: hùam

de jour/se cacher/de nuit/coucher/*dur*/s'unir

695. ເຂົ້າມານອນຢູ່ສ້ວມ ນ້ອງບໍ່ຫ່າງກາຍ ແທ້ແລ້ວ

khǎw ma: nɔ:n jù: sûam // nam nɔ́:ŋ bɔ̀:hà:ŋ ka:j / thɛ́:-lɛ́:w

entrer/*asp*/coucher/dans/chambre/avec/cadet/*nég* + s'éloigner/corps/
excl

696. ອັນວ່າ ທາງຂາປ້າຍ ມືບ່າຍຊົມກອດ

?an-và: / tha:ŋ khǎ: pá:j // mɯ: ba:j som kɔ̀:t

quant à/côté/jambe/repliée/main/tâter/embrasser/étreindre

697. ສອງກໍມີຄໍາສຸກ ຢູ່ສະບາຍໃນຫ້ອງ

sɔ̌:ŋ kɔ: mi: kham-sùk // jù: sà?ba:j naj hɔ̌:ŋ

2/alors/avoir/bonheur/demeurer/à l'aise/dans/chambre

698. ຄັນແມ່ນ ຫຼາຍວັນໄດ້ ຫຼາຍເດືອນຂ້າມລ່ວງ ມາແລ້ວ

khan mɛ̀:n / lǎ:j van dáj // lǎ:j dɯan khǎ̂:m lùaŋ ma: lɛ́:w

lorsque/être/plusieurs/jour/*acc*/plusieurs/mois/franchir/*aux*/*asp*/
acc

693. Quittait son enveloppe et venait s'ébattre avec la noble dame.

694. (Il) se cachait pendant le jour (et) s'unissait à (elle) pendant la nuit.

695. Il dormait dans la chambre et ne s'éloignait pas de la petite cadette,

696. Les jambes repliées et les mains palpant et étreignant.

697. Demeurant tous deux dans la chambre, ils goûtaient au bonheur.

698. Lorsque, jour après jour, plusieurs mois se furent écoulés,

699. ອັນວ່າ ນາງນາດນ້ອຍ ສີໜ້າຕ່າງຫຼັງ ແທ້ແລ້ວ

ʔan-và: / na:ŋ ná:t-nɔ́:j // sǐ:-nā́: tà:ŋ lăŋ / thɛ́:-lɛ́:w

quant à/dame/mignonne/teint/différent/avant/*excl*

700. ອັນວ່າ ກາຍາສ້ຳ ເສັ້ຽສີເຫຼືອງໜ່ຳ

ʔan-và: / ka:-ɲa: sā́w // sǐa sǐ: lŭ̌aŋ là:

quant à/ corps/terne/perdre/couleur/jaune/blême

701. ເກີດສົງສັຍຮອດໄທ້ ຈອມທ້າວພໍ່ພຣະຍາ ແທ້ແລ້ວ

kɤ̀:t sŏŋ- săj hɔ́:t tháj // cɔ:m thá:w phɔ̀: pháʔɲa: / thɛ́:-lɛ́:w

survenir/se douter/*prép*/roi/sommet/seigneur/père/roi/*excl*

702. ນາງກໍ່ຖ້ຽງໄຂ້ ຫູຕາມົນເມື່ອຍ

na:ŋ kɔ: thŭ̄:-khi:ŋ khā́j // hŭ: ta: mun mùaj

dame/alors/malade/fièvre/ouïe/vue/engourdi/fatigué

703. ພ່ອງວິ່ນປ່ວງເພ້ ເພ້ເອ້ນຮອດບາ

... phɔ̀:ŋ vin pùaŋ phɤ́: // phɤ̌: ʔɤ́:n hɔ́:t ba:

parfois/vertiges/délirer/distrait/perdre la tête/appeler/*prép*/ garçon

704. ພຣະຍາຫຼວງເຈົ້າ ກໍ່ຖ້ຽງຖາມບຸດຕະຣາດ

pháʔɲa: lŭ̌aŋ cáw // kɔ:soŋ thă:m bùt-tàʔrá:t

roi/grand/seigneur/alors + *aux*/demander/fille de roi

699. La gracieuse petite dame s'aperçut que son teint n'était plus comme jadis.

700. Son corps s'était terni; sa peau, devenue blême, avait perdu sa couleur dorée.

701. Sa Majesté le Roi, père de la princesse, finit par avoir des doutes.

702. La princesse avait de la fièvre et ses sens s'étaient engourdis.

703. Prise parfois de vertiges et perdant la tête, elle appelait le garçon en délirant.

704. Le roi interrogea sa fille,

705. ກໍ່ບ່ອກເຫດເບື້ອງ ສິ່ງໃສ່ແທ້ທໍ່ໃຍ

kɔ: bɔ: bɔ̀:k hè:t-bŵaŋ // sǒŋsǎj thé: thɔ̀: ɲaj

alors/*nég*/dire/raison/se douter/vraiment/égal/brin

706. ນາງກໍ່ອຳພາງໄວ້ ຄົນໃນວັງເຂົ້າຫຸ່ມ

na:ŋ kɔ: ʔam-pha:ŋ váj // khon najvaŋ khǎw hùm

dame/alors/dissimuler/*aux*/gens/dans + palais/ils/mépriser

707. ວ່ານາງມີຄູ້ຊ້ອນ ນອນກົ້ງກ່ອມສອງ ແທ້ແລ້ວ

và: na:ŋ mi: khù:-sɔ́:n // nɔ:n kíŋ kɔ̀:m sɔ̌:ŋ / thé:-lɛ́:w

dire que/dame/avoir/amant/coucher/se rouler/bercer/2/*excl*

708. ຄັນແມ່ນຫຼາຍວັນໄດ້ ຫຼາຍຄືນກໍ່ທ້ອງແກ່ ມາແລ້ວ

khan mɛ̀:n / lǎ:j van dáj // lǎ:j khɯ:n kɔ:thɔ́:ŋ kɛ̀: / ma:-lɛ́:w

lorsque/être/plusieurs/jour/*acc*/plusieurs/nuit/alors + ventre/mûr/*excl*

709. ທ້ອງຜິດແປກດ້ານ ນາງນ້ອຍຕ່າງຫຼັງ ແທ້ແລ້ວ

thɔ́:ŋ ... phìt-pɛ̀:k dá:m // na:ŋ nɔ́:j tà:ŋ lǎŋ / thé:-lɛ́:w

ventre/.../étrange/très/dame/petit/différent/auparavant/*excl*

710. ພໍ່ກໍ່ຮູ້ເຫດເບື້ອງ ວ່ານ້ອຍອ່ອນມີຄັນ

phɔ̀: kɔ: hú: hè:t-bŵaŋ // và: nɔ́:j ʔɔ̀:n mi:khan

père/alors/savoir/cause/que/petit/tendre/être enceinte

705. Qui ne dit rien de susceptible d'éveiller le moindre soupçon.

706. Elle cacha la vérité, (de peur d'être) méprisée par les gens du palais

707. Qui diraient qu'elle avait un amant avec qui elle s'enivrait d'amour.

708. Lorsque, après plusieurs jours et nuits, son ventre se mit à grossir

709. (Et) prit un aspect inquiétant, tout à fait différent de celui d'avant,

710. Le père sut, alors, que la tendre petite était devenue enceinte.

711. พระกำไปถามนาง กำหากจากอมห้าว

phá? kɔ: paj thǎ:m na:ŋ // kɔ:hà:k ca: dɔ:m thá:w

hon/alors/aller/demander/dame/alors + *aff*/dire/à/seigneur

712. โอม์ พ่ทิบพระอิ่มอ้อย หวยธาดปิตา ลูกเอ๊ย

ʔo:- nɔ:/phɔ̀: thíp- phá? khìn khɔ̌:j // thuaj lá:t pì?-ta: / lú:k-ʔɤ:j

interj/père/divin/bien-aimé/moi/citoyen/peuple/père/*interj*

713. ยังมีโสมงามห้าว โสมงามแมนฏ่ี

ɲaŋ mi: sǒ:m ŋa:m thá:w // sǒ:m ŋa:m mɛ:n lɔ̀:

encore/avoir/corps/beau/seigneur/corps/beau/ciel/mouler

714. ห้าวกำมาล่วงห้อง มางม้อยอุ่อัม

thá:w kɔ: ma: lùaŋ hɔ̌:ŋ // na:ŋ nɔ́:j sù: van

seigneur/alors/venir/transgresser/chambre/dame/petit/chaque/jour

715. ดันแม่นต่มสั้ะอ้ำ พ่สวายงายกำบ่ต่ม

khan mɛ̀:n / tù:n mɯ́:-sáw // phɔ: sw̌a:jŋa:j kɔ:bɔ̀: tù:n

lorsque/être/se réveiller/matin/dès/tard dans la matinée/alors + *nég*/se réveiller

716. ดันลูกไปอาบน้ำ มาห้องกำบ่เห็น พ่เอ๊ย

khan lú:k paj ʔà:p-nám // ma: hɔ̌:ŋ kɔ:bɔ̀: hěn / phɔ̀: ʔɤ:j

lorsque/enfant/aller/se baigner/venir/chambre/alors+*nég*/voir/père /*interj*

717. แต่น พ่กำรู้เหตเบื้องๆ ลำพามางจา

tɛ̀:-nán/phɔ̀: kɔ: hú: hè:t-bẃaŋ // kham-phá:k na:ŋ ca:

dès lors/père/alors/savoir/cause/parole/dame/dire

711. Sa Majesté le Roi alla l'interroger et elle lui répondit :

712. "O père bien-aimé!

713. Un prince beau comme s'il eût été moulé par les dieux

714. Entre chaque soir dans ma chambre.

715. Pour ce qui est de se réveiller, il ne le fait que très tard dans la matinée.

716. Lorsque, après mon bain, je reviens dans ma chambre, je ne le revois plus, ô père!"

717. Ayant ainsi été renseigné par sa fille,

718. ພຣະກໍ່ເຕີ່ນເສນາ ໜຸ່ມພ້ອຍ

pha? kɔ̀: tɤ:n sě:-na: // mù: sum phɔ:-hɔ́:j

hon/alors/alerter/officier/*coll*/se réunir/centaine

719. ສູຈ໋ຶງຄອຍຈັບທ້າວ ຍາມບາຢ໋ລັກລອບ ມາທ້ອນ

sǔ: coŋ khɔ:j càp thá:w // ɲa:m ba: sí?lák-lɔ́:p ma: thɔ́:n

vous/*imp*/guetter/attraper/seigneur/heure/garçon/*évent*+subrepti-cement/venir/*exhort*

720. ໃຫ້ສູຈັບແຈ່ມເຈ້ົາ ນຳໃຫ້ມອບຖວາຍ

hǎj sǔ: càp cɛ̀:m-cáw // nam hǎj mɔ́:p thà?vă:j

imp/vous/arrêter/sérénissime prince/amener/donner/présenter/offrir

721. ແຕ່ນັ້ນ ເສນາໄດ້ ຟັງຄຳຮັບພາກ

tɛ̀:-nán / sě:-na: dáj faŋ-kham háp phá:k

dès lors/officier/*aux*/entendre/mot/acquiescier/parole

722. ກໍປະຕິບັດຢຸ່ມ ບໍ່ເຫັນທ້າວທີ່ໃດ ແທ້ແລ້ວ

kɔ: pà?tì?- bàt sù: mɯ́: // bɔ̀:hěn thá:w thì:-daj / thɛ́ :-lɛ́:w

alors/oeuvrer/chaque/jour/*nég*+voir/seigneur/nulle part/*excl*

723. ອັນວ່າ ນາງນາດນ້ອຍ ທ້ອງໃຫຍ່ຫຼາຍເດືອນ ມາແລ້ວ

?an-và: / na:ŋ ná:t-nɔ́:j // thɔ́:ŋ ɲàj lă:j dɯan ma:-lɛ́:w

quant à/dame/mignonne/ventre/gros/plusieurs/mois/*excl*

724. ແຕ່ນາງທ໋ຶງຄວາມທຸກ ເວທນານຳທ້ອງ

tɛ̀: na:ŋ thoŋ khwa:m-thúk // ve:-thá?na: nam thɔ́:ŋ

mais/dame/*aux*/malheur/doléance/à cause de/ventre

718. Le roi fit rassembler une centaine de ses officiers.

719. "Surveillez le jeune homme et emparez-vous de lui au moment où il se faufilera (dans la chambre)!

720. Arrêtez-le et ramenez-le-moi!"

721. Dès lors, les officiers excutèrent les ordres du roi

722. Chaque jour, mais ne virent le seigneur nulle part.

723. Quant à la gracieuse petite princesse, elle avait le ventre gros depuis déjà plusieurs mois,

724. Ce qui lui causa bien des souffrances.

725. ນັບສິບສອງເດືອນໄດ້ ນາງຄານທົນທຸເຣດ

náp sìp- sɔ̌:ŋ dwan dáj // na:ŋ kha:n thon thú?ré:t

compter/12/mois/*acc*/dame/charmant/endurer/pénible

726. ຄັນຄົບຖ້ວນຖີ່ແລ້ວ ກນາງນ້ອຍອຸ່ອອກນາ ແທ້ແລ້ວ

khan khóp thūan-thì: lɛ́:w // kù?ma:n nɔ́:j sí??ɔ̀:k ma: /thɛ́:-lɛ́:w

lorsque/à terme/exact/*acc*/enfant/petit/*évent* + sortir/*asp*/*excl*

727. ວັນນັ້ນ ນາງກໍ່ເຈັບຫນ່ວງລົ້ນ ອຸທອນເທົ້າທົ່ວ

van nán/na:ŋ kɔ: cèp-nùaŋ lón // ?ù?-thɔ:n tháw-thwà

jour/ce/dame/alors/douleurs abdominales/extrême/ventre/de partout

728. ນາງກໍ່ເຈັບຄ້ອຍ ໆ ກຸນາງນ້ອຍກໍ່ອອກນາ ແທ້ແລ້ວ

na:ŋ kɔ: cèp khɔ́:j-khɔ́:j // kù?ma:n nɔ́:j kɔ:?ɔ̀:k-ma: / thɛ́:-lɛ́:w

dame/alors/avoir mal/constamment/enfant/petit/alors + sortir/*excl*

729. ພໍເມື່ອດຶນນານໄດ້ ກຸນາງສອນຍ່າງ

phɔ: mɯ̀a / don na:n dáj // kù?-ma:n sɔ̌:n-ɲà:ŋ

dès que/longtemps/*id*/*acc*/enfant/apprendre à marcher

730. ຄັນວ່າ ພຣະພໍ່ເຈົ້າ ກໍ່ຕ້ອງປ່າວຫາ ແທ້ແລ້ວ

khan-và: / phá? phɔ̀: cáw // kɔ:ti: khɔ́:ŋ pà:w hă: / thɛ́:-lɛ́:w

lorsque/*hon*/père/roi/alors + frapper/gong/publier/chercher/*excl*

731. ເອົາຄົນມາຖ້ວຍ ເຂົ້າໄປຫານ້ອຍອ່ອນ

?aw khon ma: thŭ̄: kúaj // khăwpaj hă: nɔ́:j ?ɔ̀:n

amener/personne/*aux*/porter/banane/s'approcher/voir/petit/tendre

725. Pendant une douzaine de mois, elle endura sa peine.

726. La grossesse venue à son terme et l'enfant sur le point de naître,

727. Elle ressentit d'atroces douleurs au ventre

728. Qui persistèrent jusqu'à la délivrance du petit enfant.

729. Après quelque temps, le garçon apprit à marcher.

730. Alors, le royal père fit frapper le gong et fit crier publiquement

731. Que chacun s'avance vers le tendre enfant, des bananes à la main.

732. ຄົນຫາກມາຮັບຕ້ອນ ຊິ່ຈ່ງແທ້ພໍ່ຄ່ິງ

khan hà:k ma: háp-tɔ́:n // sí?ciŋ-thɛ́: phɔ̀: khi:ŋ

si/*aff*/venir/accueillir/*évent* + véritable/père/soi

733. ອັນວ່ຳ ຢູ່ໃນທິບໃຕ້ ເມ່ືອງໃຫຍ່ພຣະຣາມະສ ີ

?an-và: / jù: najthí:p táj // mɯaŋ ɲàj phá?la:-ná?sĭ:

quant à/demeurer/dans + continent/sud/pays/grand/Bārāṇasī

734. ເຂົ້ຳກ໋ໍ່ກັນມາ ຮຽກຫາບ່າທ້າວ

khăw kɔ: ?ɔ:-kan ma: // híak hă: ba:-thá:w

ils/alors/se rassembler/venir/appeler/*prép*/jeune seigneur

735. ບ໋ໍ່ມ ີໃຜໄປໄດ້ ກຸມ່ານນ້ອຍອ່ອນ

bɔ̀: mi: phăj paj dáj // kù?-ma:n nɔ́:j ?ɔ̀:n

nég/avoir/quiconque/aller/pouvoir/enfant/petit/tendre

736. ທ້ າວກ໋ໍ່ແລ່ນຕ້ອນ ໃຜແທ້ທ໋ໍ່ໃຍ ແທ້ແລ້ ວ

thá:w kɔ: bɔ̀: lɛ̀:n tɔ́:n // phăj thɛ́: thɔ̀: ɲaj / thɛ́:-lɛ́:w

seigneur/alors/*nég*/courir/à la rencontre/quiconque/vraiment/égal à/brin/*excl*

737. ບັ ດ ນ ີ ຈັ ກ ່ າ ວ ກ ້ ຳ ຊ ຸ ຍ ເ ຜ ົ ່ ອ ກ ະ ບ າ ຂ າ ວ ກ ່ ອ ນ ແ ລ ້ ວ

bàt ní: / càk kà:w kám // sa:j phɯ̀ak kà?ba: khă:w / kɔ̀:n-lɛ́:w

fois / ci /*évent*/parler/côté/mâle/albinos/engoulevent/blanc/*excl*

738. ທ ້ າ ວ ກ ໍ ກ ັ ບ ໄ ປ ເ ຮ ົ ອ ນ ສ ູ ່ ສ ວ ນ ຍ າ ຍ ເ ຖ ົ ້ ຳ

thá:w kɔ: kàp paj hɯan // sù: sŭan ɲa:j thăw

seigneur/alors/retourner/*asp*/maison/à/jardin/grand-mère/vieille

732. L'enfant viendrait à la rencontre de son véritable père.

733. Les (habitants du) Continent méridional, le grand royaume de Bénarès,

734. Vinrent tous se rassembler pour appeler le petit garçon,

735. Mais personne ne réussit à le (faire venir).

736. Il ne courut à la rencontre de qui que ce soit. Vraiment!

737. A présent, nous allons parler de l'engoulevent blanc.

738. Le seigneur retourna chez la vieille gardienne du parc.

739. ບາກໍວາຈາເວົ້າ ດອມຍາຍທ້ງແມ่

ba: kɔ: va:-ca: váw // dɔ:m ɲa:j thaŋ mɛ̀:

garçon/alors/parole/parler/à/grand-mère/et/mère

740. ລູກຈັກມີຄู่ຊ้อม ແມວເຊื้อลูกพระยา แม่เธิย

lú:k càk mi: khù:-sɔ́:n // nɛ:w sŭa lú:k phá?ɲa: / mɛ̀: hɤ:j

enfant/*évent*/avoir/compagne/lignage/race/enfant/roi/mère/*interj*

741. แต้ม ย่าตอบต้าม เว้าต่ทั้งหือ

tɛ̀:-nán / ɲà: tɔ̀:p-tá:n // váw tɔ̀: thaŋ hwă

dès lors/grand-mère/répondre/parler/continuer/*conj*/rire

742. ฐานจ่ำงมาจาผิดลอง บ่ไปตามธิด แท้ม่

lă:n sà:ŋma: ca: phìt khɔ:ŋ // bɔ̀:paj ta:m hí:t ... / thé́:-nɔ:

petit-fils/*excl*/parler/contraire/usages/*nég* + aller/selon/coutume (du pays)/*excl*

743. โตหากเป้มแมวเจื้อ เด้ียระสามสัดถ่อย

to: hà:k pen nɛ:w sŭa // dia-lá?să:n sàt thɔ̀:j

toi/*aff*/être/lignage/race/bête/animal/vil

744. สังอิมาท่าวเว้า เป้มเอียเถ้าท่ามพระยา แท้ม่

săŋ sí? ma: kà:w-váw // penkhĭ:j thăw thà:n phá?ɲa: / thé́:-nɔ:

comment/*évent*/venir/raconter/être + gendre/vieux/Sire/Roi/*excl*

745. พ่เมื่อ ท้าวท่าวแล้ว กิ๊บด่วมลิงเธ๊อม

phɔ:-mŭa / thá:w kà:w lɛ́:w // kɔ:hí:p dùan loŋ hŭan

dès que/seigneur/raconter/*acc*/alors + se hâter/d'urgence/descendre/maison

739. Il dit, alors, à sa mère et à la grand-mère :

740. "Je vais avoir une compagne de lignée royale! ô mère!"

741. Alors, la grand-mère répondit en riant :

742. "Qu'a donc mon petit-fils pour dire (de telles choses), contraires aux us et coutumes (de notre pays)?

743. Il est, lui-même, d'une vilaine espèce animale!

744. Comment peut-il donc raconter qu'il est le gendre de (notre) vieux roi?"

745. Après avoir raconté (ces choses), le seigneur-oiseau se hâta de quitter la cabane

746. ท้าวก็เธอพลันเมื่อ รอดโรงปางกว้าง

thá:w kɔ: hew phá?lan mɯa // hɔ́:t ho:ŋ pa:ŋ kwá:ŋ

seigneur/alors/vite/s'activer/retourner/jusque/salle/palais/vaste

747. ท้าวก็ดวาเอ็าได้ สาลิ้ขาวโพดถี่

thá:w kɔ: khwa: ?aw dáj // săːli: khă:w phó:t thì:

seigneur/alors/s'emparer de/prendre/*acc*/céréale/maïs/serré

748. ก็จิ่งบินเฉี่ยผ่าย ลายท้าวแล่นมา

kɔ: cìŋ bin vɤ̀:n phă̋:j // ka:j thá:w lɛ̀:n-ma:

alors/*conj*/voler/planer/se déplacer/dépasser/seigneur/accourir

749. ปากก็ร้องธรรกอั้น ลุนพ่มาสา

pà:k kɔ: hɔ́:ŋ híak ?ɤ́:n // khun phɔ̀: ma: săː

bouche/alors/appeler/*id*/*id*/*hon*/père/venir/*exhort*

750. พระยาตื่นแปลกหูาย โกดเลิมเต็มแล้น

phá?-ɲa: hěn pɛ̀:k lă̋:j // kɔ̀:t khem tem khɛ́:n

roi/voir/étrange/beaucoup/en colère/salé/plein/fâché

751. พระก็จามาวน้อย ยิ้วไขลูกอ่อม

phá? kɔ: ca: na:ŋ nɔ́:j // bwa-khă̋j lú:k ?ɔ̀:n

hon/alors/dire/dame/petit/"Lotus Epanoui"/enfant/tendre

752. มาอ่ำวเอ็าอยู่อ้อม แมวเอ๊ือมึกกะบา

ma:-sà:ŋ ?aw jù: sɔ́:n // nɛ:w sɯ́a nók-kà?ba:

excl/prendre/demeurer/côte-à-côte/lignage/race/engoulevent

746. Et se dépêcha de regagner le grand palais.

747. Saisissant un maïs (aux grains) serrés,

748. Il vola près du petit garçon qui accourut à sa rencontre

749. Et l'appela en criant :"Père, venez donc!"

750. Le roi trouva (cela) tout à fait anormal et se mit en colère.

751. Sa Majesté dit alors à Bua Khai, sa tendre fille :

752. "Pourquoi avoir pris un oiseau pour amant?

753. ໃຫ້ພາກັນໜີໄປທ້ອນ ຢ່າມອນປາງໃຫ້ມັນເກົ່າ

hǎjpha:-kan nǐ: paj thɔ́:n // jà:nɔ:n pa:ŋ hǎjman kàw

imp + aller ensemble/partir/*asp*/*exhort*/*nég* + coucher/palais/rendre+cela/vieux

754. ໃຫ້ເຈົ້າໄລໂຄດເຊື້ອ ໄປທ້ອນຈາກເມືອງ ນີ້ທ້ອນ

hǎj cáw laj khó:t sɯ́a // paj thɔ́:n cà:k mɯaŋ / ní: thɔ́:n

imp/vous/abandonner/famille/race/aller/*exhort*/de/pays/ci/*exhort*

755. ພໍ່ບໍ່ລ້ຽງໄວ້ ອາຍໜູ່ເສນາ

phɔ̀: bɔ̀:líaŋ váj // ʔa:j mù: sě:-na:

père/*nég* + élever/*aux*/avoir honte/*pl*/officier

756. ໃຫ້ສູພາກັນໄປ ຈາກເມືອງໜີເວ້ນ

hǎj sǔ: pha:-kan paj // cà:k mɯaŋ nǐ: vén

imp/vous/aller ensemble/*asp*/quitter/pays/partir/éviter

757. ແຕ່ນັ້ນ ສອງກໍພາກັນໄດ້ ລົງປາງຟ้າວຟ່ຽ

tɛ̀:-nán/sɔ̌:ŋ kɔ: pha:-kan dáj // loŋ pa:ŋ fá:w-fàŋ

dès lors/2/alors/aller ensemble/*acc*/descendre/palais/se hâter

758. ກໍໄປເຖິງແຫ່ງຫ້ອງ ເຮືອນນ້ອຍຍ่າສອນ ผุ้มแล้อ

kɔ: paj thɤ̌ŋ hɛ̀:ŋ-hɔ̌:ŋ // hɯan nɔ́:j ɲà: sǔan / phún-lɛ́:w

alors/aller/à/endroit/maison/petit/grand-mère/jardin/*excl*

759. ทับทังแม่แก่นแก้อ รักห์ยังหลาม

kàp-thaŋ mɛ̀: kɛ̀:n kɛ́:w // hák hɔ̀: ɲaŋ lǎ:n

et aussi/mère/faste/joyau/aimer/envelopper/*prép*/petit-fils

753. Allez-vous-en, tous les deux! Ne couchez plus dans le palais! Cela ne peut pas durer!

754. Oubliez votre race et famille et sortez du royaume! Allez!

755. Je ne m'occuperai plus de vous; j'ai honte devant (mes) officiers!

756. Quittez donc le pays!"

757. Dès lors les deux (amants) se hâtèrent de sortir du palais

758. Et se rendirent à la cabane de la vieille gardienne du parc

759. Et de (Bimba), la mère bien-aimée, qui chérit son petit-fils.

760. ເຖິງວັນລຸນ ຈ່ວຍແຮງກັນລ້ຽງ

thɤ̌ŋ van lun // sùaj-hɛ:ŋ-kan líaŋ

arriver/jour/après/s'entraider/élever

761. ອັນວ່າ ບົວໄຂ່ນ້ອຍ ຫັງບາພ້ອມຍ່າ

ʔan-và: / bwa-khǎj nɔ́:j // thaŋ ba: phɔ́:m ɲà:

quant à/"Lotus Epanoui"/petit/*conj*/garçon/*conj*/grand-mère

762. ພາກັນເຂົ້າປ່າໄມ້ ໄປຊອກສແວງຫາ

pha:-kan khǎw pà:-máj // paj sɔ́:k sàʔvɛ̌:ŋ-hǎ:

aller ensemble/*asp*/forêt/aller/chercher/rechercher

763. ເກັບຜາລາມັນແຊງ ຫ່ຽວເອົາມາລ້ຽງ

kèp phǎ:- la: man sɛ:ŋ // thìaw ʔaw ma: líaŋ

récolter/fruit/tubercule/igname/errer/*aux*/*asp*/nourrir

764. ອັນວ່າ ບາຄາມທ້າວ ກໍນອນເມົາເຊົ້າຢູ່

ʔan-và: / ba:-kha:n-thá:w // kɔ:nɔ:n naw saw jù:

quant à/charmant petit prince/alors+coucher/demeurer/s'arrêter/*dur*

765. ຄັນແມ່ນພວກແມ່ເຈົ້າ ມາແລ້ວພ່ຳກັນ

khan mɛ̀:n phuák mɛ̀: cáw // ma: lɛ́:w phàm-kan

lorsque/être/*pl*/mère/seigneur/venir/*acc*/ensemble

766. ກໍມາເຫັນພາເຂົ້າ ເຕັມພາພ້ອມພ່ຳ

kɔ: ma: hěn pha:-khǎw // tem pha: phɔ́:m-phàm

alors/*aux*/voir/plateau à riz/plein/plateau/tout ensemble

760. Désormais, chacun fit de son mieux pour s'occuper (du petit garçon).

761. La petite Bua Khai, le garçon et la grand-mère

762. Allèrent ensemble dans la forêt à la recherche

763. De fruits, de tubercules et d'ignames afin de se nourrir.

764. (Pendant ce temps,) le charmant seigneur restait à la cabane.

765. Lorsque (les femmes) revinrent chez elles,

766. Elles virent le plateau du repas garni de toutes sortes de mets.

767. ເຂົາກໍຄິດປລາດແທ້ ໃຜຕົ້ງແຕ່ງມາ ນີ້ເດ

khǎw kɔ: khít pà?là:t thɛ́: // phǎj táŋ-tɛ̀:ŋ ma: ní: de:

ils/alors/penser/étrange/vraiment/qui/apprêter/*asp*/ceci/*interr*

768. ກໍຫາກສົງໄສແທ້ ຫຼືມາມາບ້ຽນ

kɔ: hà:k sǒŋ-săj thɛ́: // lɯ̌: ma:n ma:baŋ-bìat

alors/*aff*/se douter/vraiment/*conj*/démon/venir + nuire

769. ເພື່ອຈັກເບຶອສ່ຳຂ້າ ໃຫ້ຕາຍຖ້ົມນອດຊີວ້ຽ ນັ້ນລື

phɯ̀a càk bɯa sàm khǎ: // hǎjta:j thím mɔ́:t si:vaŋ nán lɯ:

car/*évent*/empoisonner/*pl*/serviteur/faire + mourir/*aux*/éteindre/vie /cela/*interr*

770. ຄັນແມ່ນຝຸ້ງນາດນ້ອຍ ກັບເຖົ້າຍ່ຳທັ້ງສາມ

khan mɛ̀:n / fŭ:ŋ ná:t-nɔ́:j // kàp thǎw ɲà: thaŋsǎ:m

si/être/*pl*/mignonne/et/vieillard/grand-mère/tous les trois

771. ເຂົາກໍ່ບໍ່ກິນສັ້ງ ກົວຈັກມ໊ວເມົ້ານ

khǎw kɔ: bɔ̀:kin săŋ/kwa càk mwa-maw ŋúan

eux/alors/*nég* + manger/rien/craindre/*évent*/intoxiqué/poison

772. ວັນຫຼ້ັງນັ້ນ ກໍ່ຍ້ັງເປັນສັ້ນເກົ່ານ

van lăŋ nán // kɔ:ɲaŋ pen săn kàw

jour/après/cela/alors + encore/être/pareil/ancien

773. ເຂົາກໍລັກລອບລ໊ີ ມອ້ງຈ້ອ້ງແອບແຝ້ງ

khǎw kɔ: lák-lɔ́:p-lí: // mɔ:ŋ cɔ́:ŋ ʔɛ̀:p fɛ̌:ŋ

eux/alors/agir subrepticement/regarder/guetter/se cacher/se blottir

767. Elles furent alors très étonnées et se demandèrent qui l'avait apprêté.

768. Méfiantes, elles se dirent que c'était peut-être un mauvais génie

769. Qui voulait les empoisonner pour se débarrasser d'elles.

770. La gracieuse cadette, la grand-mère et (la mère), toutes trois

771. Redoutant les effets d'un poison, s'abstinrent de manger.

772. Les jours suivants, le (prodige) se renouvela.

773. Alors, elles se cachèrent pour voir (de quoi il s'agissait).

774. ฉต่ั้น จักก่าวเถิงบาลามท้าว ไวเป็งจากลาบ ก่อนแล้ว

tɛ̀:-nán / càkkà:w thɤ̌ŋ ba:-kha:n-thá:w // vaj-pɯaŋ cà:k khá:p / kɔ̀:n-lɛ́:w

dès lors/*évent* + parler/de/charmant petit prince/vite/quitter/ enveloppe/*excl*

775. ท้าวก๋จัดถี่ถ้วน กะบวนเบ็ยงเลี้ยงกิน

thá:w kɔ: càt thì:-thūan // kà?buan bɯ́aŋ khɯ̀aŋ-kin

seigneur/alors/arranger/au complet/préparé/côté/nourriture

776. อันว่า แม่แจ่มเจ้า ก็เห็นแปกในจิต

?an-và: / mɛ̀: cɛ̀:m cáw // kɔ:hěn pɛ̀:k naj cìt

quant à/mère/sérénissime/alors + voir/étrange/dans/coeur

777. ก็เลียดอาดสังวับ กอดเอ็าบาท้าว

kɔ: lɤ:j khwa:-khia càp // kɔ̀:t ?aw ba:-thá:w

alors/*asp*/tendre le bras/attraper/étreindre/*aux*/jeune seigneur

778. อันว่า บาไอ่ท้าว ก็เลียกายเป็นรูป

?an-và: / ba:-saj-thá:w // kɔ:lɤ:j ka:j-pen hú:p

quant à/glorieux petit prince/alors + *asp*/devenir/forme

779. เพาะว่า ท้าวอ็มเสื่อมสิ้น ยามแล้วเพาะกัม

phɔ̀?-và: ... thá:w khŏn sɯ̀am sǐn // ɲa:n lɛ́:w phɔ́? kam

Car/.../seigneur/plume/se perdre/complet/détendu/*acc*/à cause de/ kamma

774. A présent, nous allons parler du charmant jeune prince quittant (son) enveloppe (animale)

775. Pour apprêter soigneusement un repas.

776. Etonnée par ce qu'elle vit, Son Altesse la mère

777. Allongea le bras et étreignit le jeune seigneur.

778. Le jeune et victorieux seigneur reprit alors sa forme (humaine).

779. Son plumage se détacha et tomba, car il (avait expié) son kamma.

780. ภับทาวน้อยมาดเมื่อ จิดอ่อมบ็อไอ

kàp-thaŋ nɔ́:j ná:t mɯ́a // cìt ʔɔ̀:n bwa-khǎj

et aussi/petit/gracieuse/biche/coeur/tendre/"Lotus Epanoui"

781. พ็อเมื่อ เห็นบาดาม ก็เลื่าจาห็อแย้ม

phɔ:-mɯ̀a / hěn ba: kha:n // kɔ:làw ca: hwǎ-ɲɛ́:m

dès que/voir/garçon/charmant/alors + *asp*/parler/sourire

782. นางก็คิดสะเก็อกรู้ ผัวมิ่งขอวตัม

na:ŋ kɔ: khít-sà?dɯ̀ak-hú: // phwǎ mìŋ khɔ̌:ŋ ton

dame/alors/prendre conscience/mari/bien-aimé/de/soi

783. ก็หากเม็าในเอื้อ แมอาดเดัรยะสาม

kɔ: hà:k naw naj sɯ́a // nɛ:w sá:t dia-lá?săn

alors/*aff*/demeurer/dans/race/lignée/race/animal

784. ดันพ็ตากางดิ็น บาดามจิ่งมาร่อม

khan phɔ: tòk ka:ŋ-khɯ:n // ba: kha:n cìŋma: hùam

lorsque/juste/échoir/la nuit/garçon/charmant/alors + venir/s'unir

785. กางเอ็นมาบ่เห็นมิดอ้ังต้ัง ไปแห้ยู่ที่ใด เจ้าเอ็ย

ka:ŋ-ven ma: bɔ̀:hěn / mít ʔíŋ-tíŋ // paj thɛ́: jù: thìdaj /

cáw ʔɤ:j

de jour/venir/*nég* + voir/silencieux/immobile/aller/vraiment/demeu-

rer/où/vous/*interj*

780. Il en fut de même pour Bua Khai, la gracieuse petite biche au coeur tendre.

781. Lorsqu'elle vit le charmant jeune homme, elle (lui) sourit tout de suite.

782. Elle se rendit compte que c'était son mari,

783. Qui était (jusqu'alors) demeuré (dans une enveloppe) animale

784. (Et qui) venait s'unir (à elle) pendant la nuit.

785. Le jour venu, il disparaissait et (on) ne le voyait plus! Où allait-il donc? O vous!

786. ແຕ່ນັ້ນ ບາຄານເຈົ້າ ກໍເມົ້ານອນກ້ຽກ່ອມ

tὲ:-nán / ba:-kha:n-cáw // kɔ:naw nɔ:n kíŋ kὸ:m

dès lors/charmant petit prince/alors + demeurer/coucher/se rouler/bercer

787. ຖນອມນາດນ້ອຍ ແພງລ້ານບໍ່ຫ່າງຄືງ ແທ້ແລ້ວ

thὰʔnɔ̌:m ná:t-nɔ́:j // phɛ:ŋ lá:n bɔ̀:hà:ŋ khi:ŋ / thé:-lé:w

chérir/mignonne/chère/million/sans s'éloigner/corps/*excl*

788. ອັນວ່າ ນ້ອຍນາດແກ້ວ ພິມພາຕົນຍ່າ

ʔan-và: / nɔ́:j-ná:t kɛ́:w // phim-pha: ton ɲà:

quant à/mignonne/joyau/Bimba/*sp*/grand-mère

789. ກໍຫາກຮັກນາດນ້ອຍ ສເມີພ້ຽງເກົ່ງຕາ ແທ້ແລ້ວ

kɔ: hà:k hák ná:t nɔ́:j // sàʔmɤ̌: phíaŋ kɤ̀ŋ ta: / thé:-lé:w

alors/*aff*/aimer/gracieuse petite/à l'égal de/*id*/*id*/oeil/*excl*

790. ກັບທັ້ງແກ້ວໜໍ່ເຊື້ອ ຫຼານຍ່າກຸມານ

kὰp-thaŋ kɛ́:w nɔ̀: sŵa // lă:n ɲà: kùʔ-ma:n

et aussi/joyau/rejeton/race/petit-fils/grand-mère/enfant

791. ກໍຫາກລ່ອຍພຽນຮັບ ຊ່ອຍແຮງນາງນ້ອຍ

kɔ: hà:k khɔ̀:j phian háp // sɔ̀:j-hɛ:ŋ na:ŋ nɔ́:j

alors/*aff*/*aux*/s'efforcer/accepter/aider/dame/petit

792. ເຂົາກໍລ່ອຍປຸນປ້ອງ ຖນອມນຳຮັກຫໍ່

khăw kɔ: khɔ̀:j pun-pɔ́:ŋ // thàʔnɔ̌:m nam hák hɔ̀:

eux/alors/*aux*/entourer/chérir/ensemble/aimer/envelopper

786. Dès lors, le jeune et charmant seigneur s'enivra d'amour,
787. Chérissant la très chère et gracieuse petite, sans jamais se séparer d'elle.
788. Quant à Bimba, la grand-mère,
789. Elle aima la gracieuse petite (Bua Khai) comme (la prunelle de ses) yeux
790. Ainsi que le cher petit prince, son propre petit-fils.
791. Elle fit donc tout ce qu'elle put pour aider la petite princesse.
792. Tous la chérirent et l'entourèrent de leur affection,

793. ບໍ່ໃຫ້ມີຄວາມເດືອດຮ້ອນ ອຸທອນແສ້ໍາໂສກເຫງົ້າ

bɔ̀:hǎj mi: khwa:m-dɯ̀at-hɔ́:n // ʔù²thɔ:n sǎw-sɔ̀:k ŋǎw

nég + laisser/avoir/inquiétude/ventre/triste/*id*

794. ທຸກຄ່ໍາແຊ້ົ ນາງເລ່ົ່ໍາໂລມຂວັນ

thúk khàm sáw // na:ŋ làw lo:m-khwǎn

chaque/soir/matin/dame/*conj*/dorloter

795. ເຂົ ົ່ໍາກໍ່ເທ ຽ ະຄາສຸກ ທຸກວັນບໍ່ມີວ ັ ້ນ

khǎw kɔ: thia-lá²kha: sùk // thúk van bɔ̀:mi: vén

eux/alors/durable/bonheur/chaque/jour/*nég* + *id*/exception

796. ເຖິງກາງເວັນພາບາ ັ ້ ນ ຊຸ ົ ່ໍ ມສວນຊວນເບ ິ ່ ງ

thɤ̌ŋ ka:ŋven pha: ba: lɯ́n // som sǔan suan bɤ̀ŋ

prép/de jour/emmener/garçon/s'amuser/admirer/jardin/proposer/ regarder

797. ບາງພ ່ ອງ ເຢ ົ ່ ໍ ະຢອກ ເ ວ ົ ້ ໍ ົ ່ ໍ ົ ່ ໍ ົ ່

800. ฟังนี่ สาวอุมซ้อ ฟังนิทานสานก่าว

faŋ nỳ: / săːw sum sẃa // faŋ níʔthaːn săːn kàːw

écouter/*exhort*/fille/*coll*/race/écouter/conte/texte/raconter

801. พวกผู้สาวย่าอ้ ฟังอ้ายอิก่าวกอม

phúak phű:- săːw jàː ʔẃː // faŋ ʔáːj síʔkàːw kɔːn

pl/fille/*nég*/faire du bruit/écouter/aîné/*évent* + raconter/poème

802. หน้าอมอุอมดเอ้ โอมทุกขะเวด

nấː-ʔɔːn- sɔːn deː ʔóː // ʔoː-nɔː thúk-khàʔvéːt

nostalgique/*excl*/*interj*/*id*/conscience de la douleur

803. อ็ดให้สาวสมเพดอ้าย ผู้เลียแต้มแต่งกอม

ʔòt hấjsăːw sŏm-phéːt ʔáːj // phű:khɤːj téː:m-tèː:ŋ kɔːn

patienter/que + fille/prendre en pitié/aîné/*sp* + expérimenté/com-
poser/poème

804. ก็หากมอมคืนดูเอ็ว ป่รอพอยกอยก้ัม

kɔː hàːk nɔːn khon-diaw // pìaw-phɔːj kɔːj kón

alors/*aff*/coucher/tout seul/solitaire/abandonner/postérieur

805. หวังจักมาฉฝ่งฝั้น สเมหาก็อก็ม พายผี้

văŋ càk maː fɛ̌ːŋ-fấn // saʔneː-hăː kẃa kìn phaːj-phíː

espérer/*évent*/venir/enlacer/passion amoureuse/se vautrer/odeur/
par ici

800. Ecoutez bien, vous les filles! Ecoutez (ce) récit!

801. Ne faites pas de bruit, les filles! Ecoutez (votre) aîné réciter (son) poème!

802. Il est rempli de nostalgie et de sentiments douloureux!

803. Ayez donc la bonté de prendre en pitié (votre) aîné qui écrit des poèmes

804. Et couche en solitaire, sans jouir des plaisirs de la chair!

805. Il voudrait bien être à (vos) côtés et se livrer à des jeux d'amour!

806. ອົດໃຫ້ເປື້ອງປົ່ນຫນ້າ ຄອຍອ້າຍຢ່າຫນ່າຍແຫນງ ຫົ້ມຫ້ອມ

ʔòt hǎj pwaŋ-pìn nǎ: // khɔ:j ʔá:j jà:nà:j-nɛ̌:ŋ hǎn-thɔ́:n

patienter/que/tourner/visage/attendre/aîné/*nég* + se dégoûter/*excl*

807. ຢ່າຟ້າວແລ່ນນຳຊູ້ ລືມຊາຍຜູ້ຫນີຈາກ

jà: fá:w lɛ̀:n nam sú: // lɯ:m sa:j phǔ:nǐ:-cà:k

nég/se presser/courir/avec/amant/oublier/mâle/*sp* + abandonner

808. ອົດຖ້າຄອຍຫມ່ອມອ້າຍ ພາຍພໍ້ຊ່າວລືມ ດອກນາ

ʔòt thǎ: khɔ:j mɔ̀:m ʔá:j // pha:j-phí: sí?tà:w-khɯ:n / dɔ̀:k-na:

patienter/attendre/*id*/noble/aîné/par ici/*évent* + revenir/*excl*

809. ຍຸດຕິກາບັ້ນ ນິທານກອນໄວ້ສ່ານ

ɲút-tì?ka: bán // ní?tha:n kɔ:n váj sǎ:kɔ̀:n

achevé/chapitre/conte/poème/*aux*/*acc*

810. ບົດອອນຊອນຍັງຢູ່ຫນ້າ ຟັງອ້າຍບ່ອນຊີ້ຈ້ວ

bòt ʔɔ:nsɔ:n ɲaŋ jù: nǎ: // faŋ thɔ́:n/bɔ̀:n sí?caŋ

chapitre/charmant/encore/demeurer/devant/écouter/*exhort*/endroit/*évent* + joli

811. ບັດນີ້ ຈັກກ່າວເຖິງຣາຊາທ້າວ ພຣະຍາເມືອງຍົດໃຫຍ່ ກ່ອນແລ້ວ

bàt ní:/càkkà:w thɤ̌ŋ la:-sa: thá:w // phá?ɲa: mɯaŋ ɲót ɲàj / kɔ̀:n-lɛ́:w

fois/ci/*évent* + parler/de/roi/seigneur/roi/pays/rang/grand/*excl*

806. Ayez la charité de vous tourner vers lui, sans montrer du dégoût!

807. Ne vous empressez pas de courir après (votre) amant! Oubliez celui qui vous a abandonnées!

808. Attendez patiemment (votre) aîné; il sera sûrement de retour! Assurément!

809. C'est la fin du chapitre; laissons, pour un moment, de côté, le récit!

810. Il y a encore de charmants passages! Ecoutez-les bien, car certains sont jolis!

811. Nous allons, à présent, parler du roi (de Muong Sen).

812. ເພິ່ນກໍມີເສິກອຸມາເຂົ້າ ໃນກຸງບ້ງບຽດ

phɤ̀n kɔ:mi: sɤ̀k sí?ma: khɤ̌w // naj kuŋ baŋ-bìat

il/alors + avoir/ennemi/*évent* + venir/pénétrer/dans/cité/nuire

813. ເຂົາກະໄວ້ສີ່ມື້ ອຸມາເຂົ້າແຍ່ງເມືອງ

khɤ̌w kà? váj sì: mɯ́: // sí?ma: khɤ̌w ɲɛ̀:ŋ mɯaŋ

eux/fixer/*aux*/4/jour/*évent* + venir/pénétrer/s'emparer/pays

814. ພຣະກໍເຄືອງຄຳຮ້ອນ ຫາຄົນອາສາຣາດ

phá? kɔ: khɯaŋ kham-hɔ́:n // hǎ: khon ?a:sǎ: lá:t

hon/alors/irrité/angoisse/chercher/personne/secourir/royauté

815. ກໍບໍ່ມີທ່ຽງແທ້ ອາສາເຂົ້າຕໍ່ເຮວ

kɔ: bɔ̀: mi: thìaŋ-thɛ́: // ?a:sǎ: khɤ̌w tɔ̀:-he:w

alors/*nég*/avoir/vraiment/volontaire/entrer/lutter

816. ບັດນີ້ ທ້າວຫນໍ່ເຊື້ອ ແມວຊາດກະບາຂາວ

bàt ní: / thá:w nɔ̀: sɯ́a // nɛ:w sá:t kà?ba: khǎ:w

moment/ci/seigneur/rejeton/race/lignage/race/engoulevent/blanc

817. ປອມເປັນຄົນຊາວເມືອງ ແປກປອມມາໄຫ້ວ

pɔ:m pen khon sa:w-mɯaŋ // pɛ̀:k-pɔ:m ma: vɤ̌j

falsifier/en/personne/indigène/falsifier/venir saluer

818. ຂ້າຈັກອາສາເຂົ້າ ຊິ່ງເຮວຕ່າງປະເທດ

khɤ̌: càk ?a:-sǎ: khɤ̌w // si:ŋ he:w tà:ŋ pà?thé:t

serviteur/*évent*/prendre sur soi/*aux*/disputer/lutter/autre/pays

812. Des ennemis, lui voulant du mal, vinrent attaquer son royaume.

813. Ils s'étaient donnés quatre jours pour s'en emparer.

814. Sa Majesté, dans son angoisse, fit rechercher un homme capable de servir la royauté,

815. Mais pas un seul ne se porta volontaire.

816. Alors, le seigneur de la race des engoulevents blancs

817. Se déguisa en homme du peuple et vint se présenter (au roi) :

818. "Votre serviteur prend sur lui de combattre les étrangers

819. ຂ້າກໍ່ຂໍ ເພິ່ງບຸນ ເຈົ້າ ຄາວ ນັ ເທ ຶ່ ອ ເດ ຽ ວ ດອກນາ

khā́: kɔ:khɔ̌: phɤ̀ŋ bun cáw // kha:w ní: thɯ̀a diaw / dɔ̀:k-na:

serviteur/alors + demander/s'appuyer sur/mérite/seigneur/fois/ci/
sp/unique/*excl*

820. ພຣະ ແ ຈ່ ມ ເ ຈົ້ າ ເ ຫັ ນ ແ ປ ກ ປ ລ າ ດ ໃ ນ ຕ າ ດັ ່ ງ ນັ ້ ນ

phá? cɛ̀:m-cáw // hěn pɛ̀:k-pà?là:t najta: / dàŋ nán

hon/sérénissime prince/voir/étrange/dans + oeil/comme/ça

821. ພຣະ ກ ໍ ມ ີ ວ າ ຈ າ ອ ่ อ ม ห ว า ม ถ อ ม ท ้ า ว

phá? kɔ: mi: va:-ca: // ʔɔ:n-vă:n dɔ:m thá:w

hon/alors/avoir/parole/aimable/avec/seigneur

822. ຂ້ າ ກ ໍ ยิ ม ดี ด ้ ว ย ถ อ ม ค ุ ม ผ ู ้ ม า โ ผ ด ค า ว ั ์

khā́: kɔ: ɲin-di: dúaj // dɔ:m khun phū́: ma:phò:t kha:w ní:

serviteur/alors/content/*aux*/de/bienfait/personne/venir + libérer/
fois/ci

823. พ ໍ ่ เ ม ื ่ อ เ ถ ิ ง เ ส ึ ก แ ล ้ ว ข า บ ่ า ว ฮ ุ ้ ง เ ร อ

phɔ:-mɯ̀a / thɤ̌ŋ sɤ̀k lɛ́:w // ba:-bà:w sí?si:ŋ he:w

dès que/arriver/combat/*acc*/garçon/*évent* + disputer/lutter

824. ม ื อ ข า ถ ื อ ส อ ม อ ุ ่ ต ์ เ ร อ ฮ ุ ้ ง บ ้ า ม

mɯ: ba: thɯ̌: ta:w sɔ̌:n // sí?tɔ̀:-he:w si:ŋ bá:n

main/garçon/tenir/sabre/flèche/*évent* + lutter/disputer/pays

825. บ ่ ั น ม า น เ ส ึ ก เ ข ้ า ย ิ ง ห ม า ย ย า ด แ ย ่ ง

bɔ̀: than na:n sɤ̀k khā́w // ɲiŋ mă:j ɲá:t-ɲɛ̀:ŋ

nég/encore/longtemps/combat/entrer/tirer/intention/disputer

819. Et demande de s'appuyer, ne serait-ce que cette fois-ci, sur les mérites de Votre Majesté!"

820. L'auguste roi, surpris par ce qu'il voyait devant lui,

821. Répondit au seigneur par des paroles aimables.

822. "Je suis rempli de gratitude envers mon bienfaiteur!"

823. Lorsque fut venue l'heure d'engager le combat,

824. Le jeune homme prit un sabre et des flèches et partit en guerre défendre le pays.

825. Le combat n'avait pas encore été engagé qu'il décocha (une flèche) pour annoncer les hostilités.

826. ບາກໍຍິງລ່າວລົ້ມ ຕາຍມ້ວມມອດຊີວັງ

ba: kɔ: ɲiŋ là:w-lóm // ta:j múaj-mɔ́:t si:vaŋ

garçon/alors/tirer/tomber les uns sur les autres/mourir/éteindre/vie

827. ບໍ່ອາດພັງເມືອງບ້ານ ພົນຫຼວງໄດ້ແຕກພ່າຍ

bɔ̀: ʔà:t phaŋ mɯaŋ-bá:n // phon lŭaŋ dájtɛ̀:k phà:j

nég/pouvoir/détruire/pays/armée/grand/*aux* + dispersé/prendre la fuite

828. ບາບ່າວທ້າວ ເສັ້ງສູ້ຕໍ່ເຮວ ດັ່ງນັ້ນ

ba:-bà:w thá:w // sĕŋ sŭ: tɔ̀:-he:w / dàŋ-nán

garçon/seigneur/se mesurer à/affronter/lutter/ainsi

829. ຄັນແມ່ນ ເສິກໃຫຍ່ນ້ອຍ ແຕກພ່າຍຫນີໄກ

khan mɛ̀:n / sɤ̀k ɲàj nɔ́:j // tɛ̀:k phà:j nĭ: kaj

lorsque/être/ennemi/grand/petit/dispersé/battre en retraite/fuir/loin

830. ພຣະຍາເມືອງເລີຍ ມອບເມືອງເຄນທ້າວ

phá?ɲa: mɯaŋ lɤ:j // mɔ́:p mɯaŋ khe:n thá:w

roi/pays/*asp*/offrir/pays/offrir/seigneur

831. ແຕ່ນັ້ນ ບາຄານທ້າວ ແນວປອມແປງຊາດ

tɛ̀:-nán // ba:-kha:n-thá:w // nɛ:w pɔ:m pɛ:ŋ sá:t

dès lors/charmant petit prince/espèce/falsifié/transformer/race

826. A peine eut-il tiré (que les ennemis) tombèrent à la renverse et moururent entassés les uns sur les autres.

827. La grande armée (ennemie), incapable de prendre le pays par la force, se dispersa et prit la fuite.

828. C'est ainsi que le jeune seigneur se comporta au combat.

829. Que l'ennemi fût grand ou petit, il était mis en déroute.

830. Le roi offrit alors son royaume au seigneur.

831. Dès lors, le jeune et charmant seigneur, qui avait caché sa vraie nature sous un déguisement,

24/7 ห้ามจำหน่าย

832. ท้าวบ่เอ็าแบ่งบ้าม ฮามสู้ตอบคุม

thá:w bɔ̀: ʔaw bɛ̀:ŋ bá:n // khǎ:n sū: tɔ̀:p khun

seigneur/*nég*/prendre/partage/pays/accepter/lutter/répondre/bien-fait

833. เผาะอ่า บุมคุมเพิ่นล้ียว ยาถามทำตอบ ด่ังนั้ม

phɔ́ʔ-và: / bunkhun phə̀n líaŋ // ba: kha:n tham-tɔ̀:p / dàŋ-nán

car/bienfait/autrui/élever/garçon/charmant/réciproquer/ainsi

834. ท้าวก๋ยมอบใต้ เถมเจ้าตอบคืม

thá:w kɔ: ɲɔ:-mɔ́:p-hǎj // khe:n cáw tɔ̀:p-khɯ:n

seigneur/alors/présenter/offrir/roi/restituer

835. บัดนี้ จักท่าวถึงบ๊อไข่น้อย แมอิ่นถิ่นฐ์

bàt ní:/càkkà:w thə̌ŋ bwa-khǎj nɔ́:j // nɛ:w ʔin thàʔvǐn lɔ̀:

fois/ci/*évent+* parler/de/"Lotus Epanoui"/petit/lignage/Indra/penser à/mouler

836. พ่อ่าได้อ่าวผู้ ผ๊อเข้าต่เธอ

phɔ: và: / dáj khà:w phū: // phwǎ khǎw tɔ̀:-he:w

dès que/avoir/nouvelles/*sp*/mari/entrer/lutter

837. นางก๋เธ๊อพลันฟ้าอ ตามมาโดยด่วน

na:ŋ kɔ: hew phâʔlan-fá:w // ta:m ma: do:j-dùan

dame/alors/vite/se hâter/suivre/*asp*/d'urgence

838. พ่มาเถิงอ่างคุ้ม นางก้มอาบถวาย

phɔ: ma: thə̌ŋ khwà:ŋ khúm // na:ŋ kóm khà:p thàʔvă:j

dès/venir/jusque/cour/quartier/dame/se courber/se prosterner/présenter

832. Et qui n'avait accepté de combattre que par piété, refusa sa part du royaume.

833. Ses sentiments de reconnaissance l'avaient poussé à agir ainsi.

834. Et il restitua au roi ce que celui-ci lui avait donné.

835. Nous allons parler, à présent, de la petite Bua Khai, de le lignée (des êtres) moulés par Indra.

836. Dès qu'elle eut appris que son mari était parti en guerre,

837. Elle se hâta de se rendre (au palais).

838. Arrivée là, elle se prosterna.

839. ພໍ່ເມ່ືອ ພຣະພໍ່ເຈ້ົ້າ ເຫັນນາດນາງມາ ດ່ັງນ້ັນ

phɔ:-mɯ̀a phá? phɔ̀: cáw // hěn ná:t na:ŋ ma: dàŋ-nán

dès que/*hon*/père/seigneur/voir/gracieuse/dame/venir/ainsi

840. ພຣະກໍໂກທາອ ຶມ ໂກດເຄັມຄຳຮ້າຍ

phá? kɔ: ko:-tha: khǒm // kò:t khem kham há:j

hon/alors/en colère/amer/en colère/salé/parole/méchante

841. ທ ັ ງເລ ່ ົ ານ ິ ຄວາມວ ້ ົ າ ຜ ັ ກໄສ ໄ ລ ່ ສ ີ ່ ງ

thaŋ-làw / mi: khwa:m-váw // phàk-săj làj sòŋ

conj/avoir/parole/repousser/chasser/envoyer

842. ບ ่ ໃ ຫ ້ ນ ານ ຢ ู ่ ຊ ้ ົ າ ໄ ປ ທ ้ ອ ມ ຢ ่ ານ ານ

bɔ̀: hăj na:ŋ jù: sá: // paj thɔ́:n jà:-na:n

nég/laisser/dame/demeurer/longtemps/aller/*exhort*/sans tarder

843. ແ ຕ ้ ນ ັ ້ ນ ບ ານ ຕ ອ ບ ต ้ ານ ຈ ານ ต ่ ໍ ່ ເ ມ ັ ຽ ຂ ວ ັ ນ

tɛ̀:-nán / ba: tɔ̀:p-tá:n // ca: tɔ̀: mia khwăn

dès lors/garçon/répondre/parler/à/épouse/bien-aimée

844. ໃ ຫ ้ ນ ານ ໄ ປ ລ ອ ย ข ุ ย ๔๐ ผ ๊ ุ ต ามด ฺ ร ั ว ้ ั

hăj na:ŋ paj khɔ:j sa:j // phì: sí?ta:m diaw ní:

imp/dame/aller/attendre/mâle/aîné/*évent* + suivre/moment/ci

845. ພ ໍ ພ ะ ย า ด ห ั ม ร ู ้ ป ็ น ด ิ ๊ ว ป ก ป ล า ด ด ่ ั ง น ้ ั ม

phɔ: phá?- ɲa: hěn hú: // pen sɤ:ŋ pè:k-pà?là:t dàŋ-nán

dès/roi/voir/savoir/être/manière/étrange/ainsi

839. Dès que son père le roi la vit venir ainsi,

840. Il se mit en colère, proféra des paroles fort méchantes

841. Et la chassa (du palais),

842. Sans lui laisser le temps de s'attarder.

843. Dès lors, prenant la parole, le jeune homme dit à sa chère épouse :

844. "Partez d'abord et attendez-moi! Je vous rejoins tout de suite!"

845. Ayant bien remarqué ce comportement étrange,

846. ກໍ່ຈຶ່ງເຫັນເຫດເບື້ອງ ກໍເລີຍຮູ້ຢູ່ປະການ

kɔ: cìŋ hěn hè:t-bŵaŋ // kɔ:lɤ:j hú: sù: pà?ka:n

alors/*conj*/voir/raison/alors + *asp*/savoir/chaque/chose

847. ແຕ່ນັ້ນ ພຣະກໍ່າວຕ້ານ ເວົ້າຕໍ່ບາຄານ

tɛ̀:-nán / phá? kà:w tá:n // váw tɔ̀: ba: kha:n

dès lors/*hon*/déclarer/adresser/parler/à/garçon/charmant

848. ທ້າວຫາກປອມເປັນ ນົກກະບາຕົວນ້ອຍ

thá:w hà:k pɔ:m ... pen // nók-kà?ba: twa nɔ́:j

seigneur/*aff*/falsifié/.../en/engoulevent/*sp*/petit

849. ອັນວ່າ ຕົວຂອງຂ້ອຍ ຍັງບໍ່ຄ່ອຍແຈ້ງເຫດ

?an-và: / twa khɔ̌:ŋ khɔ̋:j // ɲaŋ bɔ̀:khɔ̀:j cɛ́:ŋ hè:t

quant à/corps/de/moi/encore/*nég* + *asp*/clair/raison

850. ຂໍໃຫ້ຈອມເກດເກົ້າ ບາທ້າວຣີບຕ່າວມາ ພໍ້ທ້ອມ

khɔ̌: hăj / cɔ:m kè:t káw // ba:-thá:w hí:ptà:w ma: / phɔ̀: thɔ́:n

demander/que/sommet/cheveux/tête/jeune seigneur/se hâter + revenir /*asp*/père/*exhort*

851. ແຕ່ນັ້ນ ບາຕອບຕ້ານ ຈາຕໍ່ຄຸນຕາ

tɛ̀:-nán / ba: tɔ̀:p-tá:n // ca: tɔ̀: khun ta:

dès lors/garçon/répondre/parler/à/*hon*/grand-père

846. Le roi comprit alors de quoi il s'agissait, dans les moindres détails.

847. Alors, l'auguste roi s'adressa au charmant jeune homme et lui dit :

848. C'est évidemment vous, qui preniez la forme d'un petit engoulevent.

849. Quant à moi, je n'en vois pas encore clairement la raison!

850. Je prie Son Altesse le jeune prince de se hâter de revenir!

851. Dès lors, le jeune homme répondit (au roi), son beau-père:

852. ขอความกะรุนาผาย ย่าเคืองคำร้อม

khɔ̌: khwa:m- kà?rú?na: phă:j // jà: khwaŋ kham-hɔ́:n

demande/compassion/accorder/*nég*/fâché/courroux

853. ลูกหากเมียอยู่ยั้ง ในสวนดอมย่า

lú:k hà:k naw jù:-jáŋ // naj sŭan dɔ:m ɲà:

enfant/*aff*/demeurer/résider/dans/jardin/avec/grand-mère

854. พ้อมทั้งแม่แก่นเจ้า ของข้ากำพ่ำกัน นั้นแล้ว

phɔ́:m-thaŋ mὲ: kὲ:n ŋáw // khɔ̌:ŋ khǎ: kɔ:phàm-kan / nán-lɛ́:w

conj/mère/faste/fondement/de/serviteur/alors + aussi/*excl*

855. แต้นั้น พระบาทเจ้า เติมไพ่เสมา

tὲ:-nán / phá?-bà:t-cáw // tɤ:n phàj sĕ:-na:

dès lors/S.M. le Roi/avertir/sujet/officier

856. สูจ่งเถ้าดาโภ แต่งปะลำพายล้ม

sŭ: coŋ / daw-da: tòk- tὲ:ŋ/pà?lam lă:j lón

vous/*imp*/faire les préparatifs/apprêter/hutte/beaucoup/très

857. กับทั้งอ็อเงินพ้อม อ็อคำพ้อมพ่ำ

kàp-thaŋ khwă ɲɤn phɔ́:m // khwă kham phɔ́:m-phàm

et aussi/pont/argent/ensemble/pont/or/tout ensemble

858. เข้าไปแทมแห่เจ้า นางแก้วลูกเอิง

khǎw paj hĕ:n-hὲ: cáw // na:ŋ kɛ́:w lú:k khi:ŋ

entrer/*asp*/escorter/princesse/dame/joyau/enfant/propre

852. Je prie Sa Majesté de m'accorder sa compassion et de ne pas se courroucer!

853. J'habite dans le parc avec la vieille gardienne

854. Et ma mère bien-aimée!"

855. Dès lors, Sa Majesté alerta ses hommes :

856. "Allez donc apprêter un grand nombre de pavillons,

857. Ainsi qu'un pont d'argent et un pont d'or!

858. Allez escorter la précieuse princesse et son enfant,

859. ກັບທັງແມ່ແຈ້ມເຈົ້າ ພ້ອມຍ່າຈຳສວນ

kàp-thaŋ mɛ̀: cɛ̀:m-cáw // phɔ́:m ɲà: cam sŭan

et aussi/mère/sérénissime/avec/grand-mère/garder/jardin

860. ເຂົ້າມາເມົາຫໍປາງ ຢູ່ສເວີຍສີນສ້າງ

khăw ma: naw hɔ̌: pa:ŋ // jù: sà?vɤ̌:j sĭn săŋ

entrer/*asp*/demeurer/pavillon/palais/demeurer/régner/préceptes/bâtir

861. ຈັດສົ່ມມາລ້ອມ ບາລາມຫົກຫມື່ນ

càt sà?- nŏm ma: lɔ́:m // ba: kha:n hòk-mù:n

apprêter courtisane/venir/entourer/garçon/charmant/60.000

862. ທ້າວກໍ່ຊົມຊື່ນສູ ຄອງບ້ານຢູ່ສເວີຍ ແທ້ແລ້ວ

thá:w kɔ: som-sù:n sű: // khɔ:ŋ bá:n jù: sà?vɤ̌:j / thé:-lɛ́:w

seigneur/alors/heureux/exubérant/gouverner/pays/*dur*/régner/*excl*

863. ອາວະສານສຸດແລ້ວ ນິທານທັມສອນສັ່ງ

?a:vá?- săn sùt lɛ́:w // ní?tha:n tham sɔ̌:n-sàŋ

conclusion/fin/*acc*/conte/dhamma/enseigner

864. ໃຜຜູ້ຟັງອາດເວົ້າ ຢ່າຕຽນຂ້ອຍຜູ້ແຕ່ງກອນ ແດ່ທ້ອນ

phăj-phű: faŋ vá:t váw // jà:tian khɔ̌:j/phű:tɛ̀:ŋ kɔ:n / dɛ̀:-thɔ́:n

quiconque/écouter/parole/parler/*nég* + critiquer/moi/rédacteur/poème/*exhort*

859. La mère du Prince Sérénissime et la vieille gardienne du parc!

860. Qu'ils viennent habiter au palais et régner selon les préceptes!

861. Faites que soixante mille dames de compagnie entourent le charmant jeune homme!"

862. Le seigneur régna désormais dans un bonheur sans faille.

863. Voici venue la fin de ce conte édifiant!

864. Que ceux qui ont écouté l'histoire ne critiquent pas celui qui l'a rédigée. Je vous en prie!

G L O S S A I R E

DE TERMES RELEVES DANS LES RESUMES

*Abhidhamma :

Troisième des "Trois Corbeilles" connues sous le nom de Tipiṭaka. Ensemble de textes canoniques traitant de la doctrine bouddhique à l'état pur, sans anecdotes ni commentaires personnels.

*Akaniṭṭhabhūmi :

Demeure des Akaniṭṭha devā située dans le plus haut des Sudhāvāsā (Pures Demeures). Y séjournent les êtres ayant mené des vies saintes en compagnie d'un Bouddha et prédestinés à atteindre l'état d'Arahant. Les akaniṭṭhā devā sont ainsi appelés, car ils sont tous égaux; nul d'entre eux n'est "cadet" (kaniṭṭha).

*Avīci (enfer-)

Un des plus grands enfers, selon la tradition bouddhique (voir Note 1, p. 354).

*banian :

Arbre *(Ficus indica)* à nombreuses racines aériennes. (Pâli nigrodha, voir ficus).

*bhikkhu :

Etymologiquement, un ascète ou brahmane errant et vivant d'aumônes (sanskrit bhikṣu). Moine bouddhique.

*Bodhirāja :

Epithète de bodhisatta devenu roi.

*Bodhisatta :

Etre prédestiné à devenir un Bouddha, mais lié au cycle des réincarnations et expiant les actes déméritoires l'empêchant encore d'atteindre la Connaissance parfaite.

*Bouddha d'Emeraude :

Image très vénérée du Bouddha en jaspe vert sculpté dans le style de Chiengsaen (XIII-XIVe siècles). Elle se trouve actuellement à Bangkok, au Wat Phra Keo.

*Bouddha Metteyya :

Le cinquième Bouddha de l'ère (kappa) actuelle. Sa venue dans le monde des hommes inaugurera une longue période de bien-être pour l'humanité.

*Bourgeon-de-Bouddha :

Epithète de bodhisatta. Un Bouddha "en formation" ou en "germination".

*Brahma :

Etre suprême, premier dieu de la Trinité hindoue.

*brahmane :

Membre de la caste des prêtres, la plus haute des quatre castes de l'Inde. Les personnes officiant dans certaines cérémonies telles que le *sūl khvăn*, reçoivent parfois le titre de brahmane.

*brasse :

Mesure de longueur ancienne égale à 5 pieds et équivalente à 1,6 m.

*byādan :

Génies ou divinités forestières "détentrices de la connaissance (des formules magiques et des sciences secrètes)".

*byā thēn :

Prince ou roi des *thēn* (voir *thēn*).

*cakkavattin :

Litt. "Celui-qui-fait-tourner-la-Roue". Souverain universel (cakkavāla - cakkavattin), empereur ou roi. Epithète de roi juste et pieux.

*cetiya :

A l'origine, un tumulus funéraire. Dans les pays bouddhiques, les cetiya contiennent des reliques (dhātu) d'un personnage sacré (voir note 1, p. 301).

*Cinq Préceptes :

Les cinq préceptes fondamentaux guidant la conduite individuelle de tout bouddhiste :

1. S'abstenir de tuer les êtres vivants.
2. S'abstenir de prendre ce qui n'a pas été donné.
3. S'abstenir de commettre l'adultère.
4. S'abstenir du mensonge.
5. S'abstenir de consommer toute substance enivrante.

*devadhītā :

Litt. "fille des dieux".

*devaputta :

Litt. "fils des dieux". Dans la littérature, il s'agit notamment d'une divinité vivant en compagnie d'Indra — qui en est presque toujours le père — dans le Tāvatiṃsa.

*dhamma :

La Loi : la Doctrine bouddhique, la morale, la justice.

Dharaṇī :

Déesse de la terre (voir note 3, p. 127).

*dignitaires :

Désigne les hauts-fonctionnaires, souvent anoblis par le roi.

*Dix Préceptes :

Les dix préceptes fondamentaux réglant la conduite du moine bouddhique, à savoir, les Huit Préceptes plus :

9. S'abstenir de l'usage de sièges élevés et de couches somptueuses.

10. S'abstenir du port d'ornement d'or et d'argent.

*dix règles de conduite royale :

Les dix qualités du bon monarque sont : 1. la libéralité, 2. la bonne pratique morale, 3. la charité (don d'aumônes) ou le sacrifice, 4. la droiture, 5. la douceur (ou indulgence), 6. la maîtrise de soi, 7. l'absence de colère, 8. l'absence de cruauté, 9. la patience et 10. l'esprit conciliant.

*eau du serment :

Eau sur laquelle sont prononcées des imprécations contre celui qui, en ayant bu, trahit son serment par la suite.

*ermite :

Litt. *rōesī* ou *rătsī* (sanskrit ṛṣi). Anachorète menant une vie solitaire dans une retraite forestière. Il est généralement végétarien, mais se vêt de peaux de tigre. Certains textes le décrivent comme un adorateur du feu (culte brahmanique). La pratique de la méditation lui a permis d'acquérir de nombreux pouvoirs magiques.

*ficus :

Plus précisément, le *Ficus religiosa* (Litt. *Tŏn2 bo*, du pâli bodhi), à l'ombre duquel le Gotama Buddha atteignit la Connaissance parfaite.

*garuḍa :

Oiseau mythique à corps humain et tête de rapace. Monture de Viṣṇu; ennemi des nāga.

*gāthā :

Vers, ou stance, d'un poème. Par extension, une formule magique (voir note 2, p. 220-221).

*haṃsa :

Oie sauvage. Par extension, en poésie,le cygne ou le flamant. Oiseau mythique souvent associé avec Brahma, dont il est la monture.

*Himavant :

Litt. "neigeux". Les montagnes neigeuses (Himālaya) du Nord de l'Inde. Dans les légendes, les régions froides de haute altitude.

*Huit Préceptes :

Les principes fondamentaux observés par les laïcs durant les jours saints. Ce sont les Cinq Préceptes, plus :

6. S'abstenir de s'alimenter après l'heure de midi (solaire).

7. S'abstenir de chanter, de jouer des instruments de musique et d'assister à des spectacles.
8. S'abstenir de l'usage de parfums et de cosmétiques.

*Indra :

Divinité régnant sur le ciel Tāvatiṃsa, célébrée pour sa beauté. Il est considéré comme le père des bodhisatta et les protège pendant leur séjour sur terre (voir p. 125-127).

*Īśvara :

Dieu suprême. Désigne Indra, Brahma, Śiva ou Viṣṇu.

*Jambu :

Un des sept continents, selon la cosmogonie indienne, entourant le Mont Sumeru. Le mond· des hommes; le subcontinent indien.

*Jātaka :

Conte narrant une des vies antérieures du Gotama Buddha.

*jours saints :

Litt. *văn sīn* : le jour (d'observance) des Préceptes. C'est-à-dire les jours de nouvelle et de pleine lune et les 8e jours de lune croissante et décroissante.

*kamma :

Litt. "action" (sanskrit karman). Somme des actions passées se traduisant par une accumulation de mérites et de démérites et déterminant les existences futures. Souvent pris dans le sens négatif, confondu avec vera et opposé à puñña (mérites).

*khène :

Instrument de musique lao consistant en un assemblage de 14 ou 16 tubes de roseau (*mai2 jāṅ* : *Dendrocalamus strictus*) comportant des anches de cuivre à l'intérieur d'une soufflerie de bois sculpté. Cet instrument est très populaire chez les Lao des deux rives du Mékhong.

*kinnara :

Oiseau mythique à tête et buste humain. Souvent décrit comme une créature libidineuse aimant se baigner dans les étangs de l'Himavant (voir p. 129-130).

*kinnarī :

kinnara femelle.

*mantra :

Formules magiques; charme (voir note 2, p. 220-221).

*mérites :

Conséquences heureuses des bonnes actions commises dans les vies antérieures (pâli : puñña).

*Moggallāna :

Un des principaux disciples du Gotama Buddha. Ses voyages à travers les différents mondes, notamment les enfers,lui permirent d'exhorter les humains à se bien conduire.

*Mont Sumeru (ou Meru) :

Montagne fabuleuse en or massif située au centre du monde et autour de laquelle sont disposés, selon la cosmogonie indienne, les continents et les océans.

*nāga :

Serpent fabuleux doué de pouvoirs magiques et occupant soit le domaine aquatique,soit le monde souterrain (voir p. 131-132).

*nāgī :

Femelle de nāga.

*Nibbāna :

L'extinction des désirs humains entraînant la cessation de l'enchaînement des actes (kamma) accomplis dans les existences antérieures; la fin du cycle des réincarnations; l'anéantissement total et l'entrée dans un état définitif de béatitude. Le Nibbāna, selon la philosophie bouddhique, représente le summum des aspirations spirituelles de tout être vivant (sanskrit : nirvāṇa).

*nymphes célestes :

Litt. *nāṅ Bā2* : dame (du) ciel. Terme générique désignant les divinités secondaires résidant dans le ciel (ou svarga).

*olle(s) :

Feuille(s) de latanier *(Corypha umbraculifera)* séchée(s) et découpée(s) en bandes, dont sont composés la majorité des manuscrits lao (voir p. 8).

*Omniscient :

Epithète de Bouddha ou de bodhisatta (pâli : sabbaññu).

*pacceka Bouddha :

Etre n'atteignant l'état de Bouddha que pour son propre compte,sans laisser d'enseignement pour les autres êtres humains.

*palmier à sucre :

Palmier à longue tige robuste *(Borassus flabellifer)*, à feuilles étalées en éventail, dont les bourgeons sont comestibles et dont la sève sert à confectionner un sucre. Les palmiers à sucre, ou borasses, dominent les rizières et donnent l'impression de s'élever très haut au-dessus du sol.

*paṇḍita :

Un savant; un lettré.

*parasols blancs :

Un des attributs royaux.

*pāsī :

Voir *sūl khvăn*.

*phī :

Générique des génies, des esprits, des dieux ou divinités (pré-bouddhiques) et des démons. *phī mōeaṅ* : génie protecteur ou tutélaire d'une ville ou d'un royaume.

*pierre magique *maḥnīǰo* :

Plus souvent appelée *kēv2 maḥnīǰot* (pâli : maṇi + joti) : "pierre-de-lumière", douée de pouvoirs magiques.

*pluie miraculeuse :

Pluie de joyaux accompagnant les grands événements, considérée comme une manifestation divine.

*Préceptes :

Les Dix Préceptes bouddhiques.

*preta :

Démon ou esprit damné qui ne peut se réincarner (pâli : peta), souvent appelé *phī phet* en lao.

*purohita :

Sorte de chapelain ou conseiller du roi en matière de religion.

*quatre états du Brahma-Vihāra :

Les quatre vertus essentielles de "l'état parfait" : 1. mettā : le désir du bien, 2. karuṇā : la compassion, 3. muditā : l'amour et 4. upekkhā : l'impartialité vis-à-vis de tous les êtres.

*quatre gardiens de l'univers :

Les lokapāla gardant chacun un des quatre points cardinaux. Ces gardiens occupent le premier étage du svarga (Cātummahārājika) situé au sommet du Mont Sumeru.

*radeau :

Jadis, notamment chez les Tai installés dans les grandes vallées, les personnes bannies d'une localité étaient abandonnées sur un radeau flottant au gré des flots.

*sabre royal :

Epée du roi, un des cinq attributs de la royauté, considérée comme possédant des pouvoirs magiques, appelée *braḥ khăn* ou *tāp jăy* (sabre-de-la-victoire).

*samaṇa :

Le moine bouddhique (litt. "une personne ayant acquis la paix spirituelle par la pratique de l'austérité").

*Sāmaṇera :

Novice bouddhique. Appelé plus fréquemment *nen* ou *ṇer* (not. en Thailande) ou *cwa* (par les Lao).

*santal :

Pterocarpus santalinus : bois odorant servant à confectionner des préparations médico-magiques et généralement importé de l'Inde.

*Sattaparibaṇḍa :

Les sept chaînes de montagnes encerclant le Mont Sumeru.

**senā* :

Officier (not. militaire) de la Maison du Roi; fonctionnaire royal ou ministre.

*seṭṭhi :

Membre éminent de la "bourgeoisie" des anciens royaumes de l'Asie méridionale, chef de corporation, banquier ou riche marchand.

*sūl khvăn :

Cérémonie propitiatoire (voir p. 194-199).

*tai :

Désigne la grande famille ethno-linguistique à laquelle appartiennent les Siamois, les Lao et diverses peuplades minoritaires telles que les Yuan, les Shan, les Khoeun, les Lü, etc.

*tambour-de-la-victoire :

Désigne ici les tambours royaux frappés lors des grandes occasions.

*Tāvatiṃsa :

Deuxième étage du svarga. Demeure d'Indra régnant en tant que pair parmi trente-trois divinités.

*thēn :

Divinité pré-bouddhique (voir 127-128).

*Trois Joyaux (bouddhiques) :

Le Bouddha. Le Dhamma (la Loi). le Saṅgha (la Communauté religieuse).

*Tusita :

Le quatrième des six étages du svarga, résidence des divinités célestes. Normalement, les bodhisatta y naissent lors de leur avant-dernière existence. Selon la tradition, le Bouddha Metteyya y réside actuellement.

*Uttarakurudvīpa :

Le continent du Nord (selon la cosmogonie indienne) ou pays mythique où le riz pousse tout seul et où les habitants n'ont ni besoin de travailler ni de se marier.

*veda :

Hymnes écrits en sanskrit archaïque (langue védique) du XIIe au Ve siècle avant J.-C.; ils étaient déjà depuis longtemps élaborés et retenus par tradition orale par les brahmanes, dépositaires des sciences sacrées. La connaissance des veda est considérée comme étant l'attribut de l'homme parfaitement érudit.

*vera :

conséquences néfastes des mauvaises actions commises lors des vies antérieures.

*Vessavaṇa :

Divinité, roi des yakkha, aussi appelée Kubera ou Kuvera (voir p. 132-133).

*vīṇa :

Instrument à cordes ressemblant au luth.

*Vissukamma :

Divinité habitant dans le Tāvatiṃsa. Architecte et réalisateur des projets commandés par Indra.

*Vue divine :

Litt. *Tā dip*. Pouvoir magique permettant de voir tout ce qui se passe dans le monde.

*yakkha :

Génies, demi-dieux ou ogres d'apparence humaine au visage grimaçant nanti de crocs. Ils sont presque invariablement les ennemis du Bodhisatta (voir p. 132-135).

*yakkhinī :

Femelle de yakkha.

*Yama *(byā yŏm)* :

Dieu de la mort (voir note 1, p. 439).

*yantra :

Signes cabalistiques doués de pouvoirs magiques (voir p. 222).

*yojana :

Mesure de longueur variant entre 2 et 7 milles géographiques (soit 3,2 à 11,3 km).



ANNEXES

ALPHABET LAO

ก k	—	ข kh	—	ค g	—	—	ง ṅ
จ c	—	ฉ s	—	ช j	—	—	ย y
—	—	—	—	—	—	—	—
ฏ t	ฐ T	ฑ th	—	ฒ d	—	—	ย n
บ p	ป P	ผ ph	ฝ PH	พ b	ฟ B	—	ม m
Semi-voyelles & Liquides					Sifflantes		
—	ย Y	ร r	ล l	ว v	—	—	—
Autres							
ห h	—	อ a	ฮ R				

Voyelles et Diphtongues: -ะ = aḥ; ั- = ă; -า = ā; ิ = i; ี = ī; ึ = oe; ื = oē; ุ = u; ู = ū; เ-ะ = eaḥ; เ ั- = ĕ; เ- = e; แ-ะ = ēaḥ; แ ั- = ĕ̄; แ- = ē; โ-ะ = oaḥ; ็- = ŏ; โ- = o; เ-าะ = auaḥ; -ัว- = aŭ; -ำ = å; -ว- = a; เ ิ = ei; เ ี = eī; เ ิย = eiy; เ ีย = eīy; เ ิอ = oeea; เ ีอ = ōeea; เ ียะ = ieyaḥ; -ั- = ў; เ ็ = īey; -ย- = y; ั ะ = waaḥ; -ั- = vă; ั = wa; -ว- = v; ไ- = ai; ใ- = aï; เ ็า = au; -ำ = āṃ

Digrammes: หง = hṅ; หญ ou หย = hy; หน ou หนว = hn; หม ou หมว = hm; หร = hr; หล ou หลว = hl; หว = hv

Signes: ๑ = 1; ๒ = 2; ๓ = 3; ๔ = 4; ๕ = ๕; -๗ = 7; -๙ = -...; ๙ลๆ = etc.

Chiffres: ๑ = 1; ๒ = 2; ๓ = 3; ๔ = 4; ๕ = 5; ๖ = 6; ๗ = 7; ๘ = 8; ๙ = 9; ๐ = 0

ALPHABET SIAMOIS

ก k	——	ข kh	ฃ KH	ค g	ฅ G	ฆ gh	ง ṅ
จ c	——	ฉ ch	——	ช j	ฌ J	ฌ jh	ญ ñ
ฏ ṭ	ฏ Ṭ	ฐ ṭh	——	ฑ ḍ	——	ฒ ḍh	ณ ṇ
ด t	ต T	ถ th	——	ท d	——	ธ dh	น n
บ p	ป P	ผ ph	ฝ PH	พ b	ฟ B	ภ bh	ม m
Semi-voyelles & Liquides					Sifflantes		
ย y	——	ร r	ล l	ว v	ศ ś	ษ ṣ	ส s
Autres				Consonnes-voyelles			
ห h	ฬ ḷ	อ a	ฮ H	ฤ ṛ	ๅ ṝ	ฦ ḷ	ๅ ḹ

Voyelles et Diphtongues: ◌ะ = -ah; ◌ั◌ = -ă; ◌า = -ā; ◌ิ = -i; ◌ี = -ī; ◌ึ = -oe; ◌ื = -oea; ◌ุ◌ = -oe; ◌ู = -u; ◌ู = -ū; เ◌ะ = -eah; เ◌็◌ = -ĕ; เ◌ = -e; แ◌ะ = -eāh; แ◌็◌ = -ē8; โ◌ะ = -oah; ◌◌ = -; โ◌ = -o; เ◌าะ = -auah; ◌็◌ = -a8; ◌็ = -a; เ◌อะ = -eaah; เ◌อ = -ea; เ◌ิ◌ = -ei; เ◌ือ = -oeea; เ◌ียะ = -ieyah; เ◌ีย = -iey; ◌ัวะ = -văah; ◌ัว = -vă; ◌ว◌ = -v; ใ◌ = -ai; ไ◌ = -ai; เ◌า = -au; ◌ำ = -ām

Digrammes: หง = hṅ; หญ = hñ; หน = hn; หม = hm; หย = hy; อย = ay; หร = hr; หล = hl; หว = hv

Signes: ◌๋ = 1; ◌๊ = 2; ◌๋ = 3; ◌๋ = 4; ◌็ = -8; ◌์ = -; -ๆ = ...; ๆลๆ = etc.; ๆ = 7

Chiffres: ๑ = 1; ๒ = 2; ๓ = 3; ๔ = 4; ๕ = 5; ๖ = 6; ๗ = 7; ๘ = 8; ๙ = 9; ๐ = 0

ALPHABET DHAM

k	—	kh	—	g	—	gh	ṅ
c	—	ch	—	j	—	jh	ñ
ṭ	—	ṭh	—	ḍ	—	ḍh	ṇ
t	—	th	—	d	—	dh	n
p	p	ph	PH	b	B	bh	m
Semi-voyelles & Liquides					Sifflantes		
y	Y	r	l	v	—	—	s
Autres							
h	ḷ	a	R				

Digrammes: = hṅ; = hn; = hm; = hy; = hl;

= hv.

Voyelles initiales: = a; = ā; = i; = ī;

= u; = ū; = e; = o.

Voyelles: = aḥ; = ă; = ā; = i; = ī; = oe;

= ōe; = u; = ū; = e; = ē; = ŏ; = o; = ai;

= aī; = au; = aṃ; = āṃ.

Chiffres: = 1; = 2; = 3; = 4; = 5; = 6;

= 7; = 8; = 9; = 0.

ALPHABET YUAN

k	—	kh	—	g	G	gh	ṅ
c	—	ch	—	j	J	jh	ñ
ṭ	—	ṭh	—	ḍ	—	ḍh	ṇ
t	—	th	—	d	—	dh	n
p	P	ph	PH	b	B	bh	m
y	Y	r	l	v	ś	ṣ	s
Autres				ṗ			
h	ḷ	a	H				

Digrammes: hṅ = hn; hn = hn; hm = hm; hy = hy; hl = hl; hv = hv; kr = kr; khr = khr; gr = gr; tr = tr; dr = dr; pr = pr; br = br; sr = sr

Voyelles initiales: a = a; ā = ā; i = i; ī = ī; u = u; ū = ū; e = e; o = o

Voyelles: -aḥ = aḥ; ă = ă; -ā = ā; i = i; ī = ī; oe = oe; ōe = ōe; u = u; ū = ū; e- = e; o- = o; au = au; ai = ai; auŏ = auŏ; ṁ = ṁ

Signes: 1 = 1; 2 = 2

Chiffres: 1 = 1; 2 = 2; 3 = 3; 4 = 4; 5 = 5; 6 = 6; 7 = 7; 8 = 8; 9 = 9; 0 = 0

ALPHABET KHOEUN

ក k	—	ខ kh	—	គ g	ឃ G	—	ង ṅ
ច c	—	ឆ ch	—	ជ j	ឈ J	ឍ jh	ញ ñ
ដ ṭ	—	ឋ ṭh	—	ឌ ḍ	—	ឍ ḍh	ណ ṇ
ត t	—	ថ th	—	ទ d	—	ធ dh	ន n
ប p	ផ P	ព ph	ភ PH	ម b	ឝ B	ឞ bh	យ m
Semi-voyelles & Liquides					Sifflantes		
រ y	ល Y	វ r	ឝ l	ឞ v	—	—	ស s
Autres							
ហ h	ឡ ḷ	អ a	—				

Digrammes: ហ្ន = hṅ; ហ្ន = hn; ហ្ម = hm; ហ្យ = hy; ហ្ល = hl; ហ្វ = hv; ក្រ = kr; គ្រ = gr; ត្រ = tr; ទ្រ = dr; ប្រ = pr; ព្រ = br; ស្រ = sr

Voyelles initiales: អ = a; អា = ā; ឥ = i; ឦ = ī; ឧ = u; ឩ = ū; ឯ = e; ឱ = o

Voyelles: -ះ = ah; -ា = ā; ិ = i; ី = ī; ុ = u; ូ = ū; េ- = e; ែ- = o; ំ = ām; ៃ- = ai; ោ = auă; ំ = ṁ

Chiffres: ១ = 1; ២ = 2; ៣ = 3; ៤ = 4; ៥ = 5; ៦ = 6; ៧ = 7; ៨ = 8; ៩ = 9; ០ = 0

ALPHABET LÜ

ᦀ k	ᦁ K	ᦂ kh	ᦃ KH	ᦄ g	ᦅ G	ᦆ gh	ᦇ ṅ
ᦈ c	—	ᦉ s	—	ᦊ j	ᦋ J	ᦌ jh	ᦍ ñ
ᦎ ṭ	—	ᦏ ṭh	—	ᦐ ḍ	—	ᦑ ḍh	ᦒ ṇ
ᦓ t	—	ᦔ th	—	ᦕ d	—	ᦖ dh	ᦗ n
ᦘ p	ᦙ P	ᦚ ph	ᦛ PH	ᦜ b	ᦝ B	ᦞ bh	ᦟ m
Semi-voyelles & Liquides					Sifflantes		
ᦠ y	ᦡ Y	ᦢ r	ᦣ l	ᦤ v	—	—	—
Autres							
ᦥ h	ᦦ ḷ	ᦧ a	H				

Digrammes: ᦪ = hṅ; ᦫ = hñ; ᦬ = hn; ᦭ = hp; ᦮ = hr; ᦯ = hl; ᦰ = hv

Voyelles initiales: ᦀᦷ = a; ᦀᦸ = ā; ᦀᦹ = i; ᦀᦺ = ī; ᦀᦻ = u; ᦀᦼ = ū; ᦀᦽ = e; ᦀᦾ = o

Voyelles: -ᦷ = aḥ; -ᦸ = ā; -ᦹ = i; -ᦺ = ī; -ᦻ = oe; -ᦼ = ōe; -ᦽ = u; -ᦾ = ū; ᦿ- = e; ᦿᦿ- = ē; ᧀ- = ai; -ᦿ = oi; -ᧁ = ă; -ᧂ = ŏ; -ᧃ = å; -ᧄᦸ = āṃ

Chiffres: ᧑ = 1; ᧒ = 2; ᧓ = 3; ᧔ = 4; ᧕ = 5; ᧖ = 6; ᧗ = 7; ᧘ = 8; ᧙ = 9; ᧐ = 0

ALPHABET KHMER

ក k	—	ខ kh	—	គ g	—	ឃ gh	ង ṅ
ច c	—	ឆ ch	—	ជ j	—	ឈ jh	ញ ñ
ដ ṭ	—	ឋ ṭh	—	ឌ ḍ	—	ឍ ḍh	ណ ṇ
ត t	—	ថ th	—	ទ d	—	ធ dh	ន n
ប p	—	ផ ph	—	ព b	—	ភ bh	ម m
Semi-voyelles & Liquides					Sifflantes		
យ y	—	រ r	ល l	វ v	—	—	ស s
Autres					Consonnes-voyelles		
ហ h	ឡ ḷ	អ a	—	ឫ ṛ	ឬ ṝ	ឭ ḷ	ឮ ḹ

Voyelles initiales: ឥ = i; ឦ = ī; ឧ = u; ឩ = ū; ឯ = ae;
ឱ = ai; ឳ = o; ឴ = au

Voyelles: - = a; -ា = ā; ◌ិ = i; ◌ី = ī; ◌ឹ = i̱; ◌ឺ = ī̱; ◌ុ = u;
◌ូ = ū; ◌ួ = uo; ◌ើ = oe; ◌ឿ = īoe; ◌ឿ = īe; ◌ៀ = e; ◌ែ = ae;
◌ៃ = ai; ◌ោ = o; ◌ៅ = au; ◌ុំ = um̱; ◌ំ = am̱; ◌ាំ = ām̱; ◌ះ = aẖ

Signes diacritiques: ◌ ◌ = ◌̣; ◌ ◌ = ◌̤; ◌ ◌ = ◌̂; ◌ ◌ = ◌̆; ◌ ◌ = ◌̄;
◌ ◌ = ◌̱; ◌ ◌ = ◌̲; ◌ ◌ = ◌̥

Chiffres: ១ = 1; ២ = 2; ៣ = 3; ៤ = 4; ៥ = 5; ៦ = 6; ៧ = 7;
៨ = 8; ៩ = 9; ០ = 0

B I B L I O G R A P H I E

I. OUVRAGES EN LANGUES OCCIDENTALES.

ABHAY, N. *Aspects du Pays Lao* . Vientiane : Comité Littéraire, 1956, 129 p.

- "Rites de la mort et des funérailles", *F.A.*, 118-119, 1956.

ARCHAIMBAULT, C. *Contribution à l'étude d'un cycle de légendes lau*. Paris : Public. de l'E.F.E.O., 1980, 440 p., pl.

- "Le cycle de Nang Oua - Nang Malong et son substrat sociologique, *F.A.*, XVII, N° 170, 1961, p. 2581-2604.

- "Rites pour l'obtention de la pluie à Luang Prabang", *B.S. E.I.*, XLIII-3, 1968, p. 199-217.

BAREAU, A. *Les religions de l'Inde : Bouddhisme, Jaînisme, Religions archaîques*. Paris : Payot, 1966, 334 p.

- *Recherches sur la biographie du Buddha dans les Sūtrapiṭaka et les Vinayapiṭaka anciens*. Paris : Public. de l'E.F.E.O., LXXVII, 1970-1971; T. I : 318 p.; T. II : 342 p.

BATTEUR, C. "Sculptures rupestres au Laos (Grotte de Nong Phin)", *B.E.F.E.O.*, XXV, 1925, p. 203-205.

BITARD, P. "Un manuscrit laotien illustré : La légende de Nang Teng On", *B.S.E.I.*, XXXI-2, 1956, p. 113-133.

BOISSELIER, J. *La Peinture en Thailande*. Paris : Office du Livre, 1976, 272 p.

- *La Sculpture en Thailande*. Paris : Office du Livre, 1974, 270 p.

BRENGUES, J. "Les Mo Lam : la chanson au Laos", *Revue Indochinoise*, (10-1904), p. 588-592.

CHAVANNES, E. *Cinq cents contes et apologues* . Paris : A. Maisonneuve, 1962, 4 vol. : 430, 450, 395, 348 p.

COEDES, G. *Les Etats Hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*. Paris: Boccard, 1964, 496 p.

- *Les Peuples de la Péninsule Indochinoise*. Paris : Dunod, 1962, 228 p.

- "Documents sur l'histoire politique et religieuse du Laos Occidental", *B.E.F.E.O.*, XXV, 1925.

- "La littérature laotienne en Indochine", *L'Indochine*. Paris, 1931, T. I.

- "Un yantra récemment découvert à Angkor", *J.A.*, 1952, p. 465-477.

COEDES, G., ARCHAIMBAULT, C. *Les Trois Mondes (Traibhūmi Braḥ R'vaṅ)*. Paris : Public. de l'E.F.E.O., LXXXIX, 1973, 294 p.

CONDOMINAS, G. "Notes sur le Bouddhisme populaire en milieu rural lao", *B.A.R.L.*, N° 9, p. 27-120.

COWELL, E.B. *The Jātaka or Stories of the Buddha's former Births*. Londres : Luzac & Company, 1969, 6 vol.

DE GLASENAPP, H. *Les littératures de l'Inde*. Paris : Payot, 1963, 363 p.

DENIS, E. *Braḥ Māleyyadevattheravatthum, Légende bouddhiste du Saint Thera Māleyyadeva*. Paris : thèse, 1963.

DEYDIER, H. *Un fragment du Paññāsa Jātaka laotien*. Hanoi, 1953, 231 p. (dactylographié)

- "Les origines et la naissance de Rāvaṇa dans le Rāmāyaṇa laotien", *B.E.F.E.O.*, XLIV-1, 1947, p. 141-146.

DHANIT YUPO. *The Khōn and Lakon* . Bangkok : Dept. of Fine Arts, 1963, 260 p.

DISKUL, S. M.C. *L'art en Thailande*, traduit et annoté par Khaisri Sri-Aroon. Bangkok : Université Silpakorn, 1978, 77 p.

DOWSON, J. *A Classical Dictionary of Hindu Mythology and Religion, Geography, History, and Literature*. Londres, 1928, 411 p.

FERLUS, M. "Le récit de Chuang et ses implications historiques pour le Nord-Laos", *A.S.E.M.I.*, X-2, 3, 4, 1979, p. 327-365.

FICKLE, D.H. *An historical and structure study of the Paññāsa Jātaka*. University of Pennsylvania (thèse), 1978, 402 p.

FILLIOZAT, J. "Les usages des tablettes votives aux 'Saintes Empreintes'", *Arts Asiatiques*, I-4, 1954, p. 309-316.

FINOT, L. "Recherches sur la littérature laotienne", *B.E.F.E.O.*, XVII-5, 1917, 221 p.

- "La stèle de Dan Sai", *B.E.F.E.O.*, XV-2, 1915, p. 28-36.

- "L'inscription sanskrite de Say Fong", *B.E.F.E.O.* , III-1, 1903, p. 18-33.

FOUCHER, A. *La vie du Bouddha*. Paris : Payot, 1949, 383 p.

FRANCE - ASIE, Ed. *Présence du Bouddhisme* . *F.A.* 153-157 (Numéro spécial), 1959, 1025 p.

- *Présence du Royaume Lao*. *F.A.* 118-119 (Numéro spécial), 1956, 1056 p.

GABAUDE, L. *Les Cetiya de sable au Laos et en Thailande*. Paris : Public. de l'E.F.E.O., 1979.

JOHNSON, D. & J. *God and Gods in Hinduism*. New Delhi : Arnold-Heinemann, 1976, 88 p.

KRULL, G., MELCHERS, D. *Tales from Siam*. Londres : Robert Hale, 1966, 192 p.

LAFONT,P.-B. *Bibliographie du Laos*. Paris : Public. de l'E.F.E.O., I, 1964, 269 p.; II, 1978, 413 p.

- "Inventaire des manuscrits des pagodes du Laos", *B.E.F.E.O.*, LII-2, 1965, p. 429-545.

- "Contes P'u Tai", *B.S.E.I.*, XLVI-1, 1978, p. 21-48.

- *P'ra Lak - P'ra Lam* (Version lao du Ramayana), *P'ommachak* (Version 'Tay Lu du Ramayana). Vientiane : E.F.E.O., Bibliothèque de diffusion, VI, 1957, 34 p.

- "Génies, Anges et Démons en Asie du Sud-Est", *Génies, Anges, et Démons*. Paris : Ed. du Seuil (Sources Orientales 8), 1971, p. 345-382.

- "Introduction du Bouddhisme au Laos", *Présence du Bouddhisme*. *F.A.*, 153-157, 1959, p. 889-892.

- "La littérature politique lao", *Littératures contemporaines de l'Asie du Sud-Est*. Paris : Asiathèque, 1974, p. 41-55.

LANCEREAU, E. *Hitopadésa ou l'Instruction utile* . Paris : Maisonneuve et Larose, 1967, 387 p.

- *Pañcatantra* . Paris : UNESCO - Gallimard (Collection Connaissance de l'Orient), 1965, 383 p.

LE BOULANGER, P. *Histoire du Laos français. Essai d'une étude chronologique des principautés laotiennes*. Paris : Plon, 1931.

LECLERE, A. *Contes laotiens et contes cambodgiens - recueillis, traduits et annotés*. Paris : Leroux, 1903, 272 p.

LEJOSNE, J.-C. *Le journal de voyage de G. Van Wuysthoff et de ses assistants au Laos (1641 - 1642)*. Présentation, traduction, commentaires, notes et index. Paris : Ed. du Centre de Documentation du Cercle de Culture et de Recherches Laotiennes, 1987, 370 p.

LEVY, P. *Histoire du Laos*. Paris : P.U.F. (Collection Que Sais-je?), 1974, 128 p.

- "Doublets onomastiques au Laos et ailleurs dans l'Asie du Sud-Est. A propos de S'ien Dong - S'ien T'ong, un ancien nom de Luang Prabang", *B.I.I.E.H.*, V. 1942.

- "La tortue d'or", *F.A.*, 118-119, 1956, p. 1084-1086.

- "Deux relations de voyages au Laos au XVIIe siècle : I. Le voyage de Gerrit Van Wusthoff, II., Relation de voyage du Père de Marini. *F.A.*, 118-119, 1956, p. 742-758.

- "Ti-khi : un jeu de mail rituel au Laos", *Annuaire de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, Ve Section*, 1952-1953, p. 1-15.

LICHTENSTEIN, J. *Sieng Hmieng*. Paris : Péninsule, N° 6-7, 1983, 231 p.

LORGEOU, E. *Les entretiens de Nang Tantrai*. Paris : Bossard, 1924, 257 p.

MALALASEKERA, G.P. *Dictionary of Pāli Proper Names*. Londres: Luzac & Company, 1960, 2 vol. : 1163, 1170 p.

MARTINI, F., BERNARD, S. *Contes populaires inédits du Cambodge*. Paris : G.P. Maisonneuve, 1946, 292 p.

MASSON, J. *La religion populaire dans le Canon bouddhique pâli*. Louvain : Bibliothèque du Muséon, vol. 15, 1942, 154 p.

MAULE, R.B. "Comments on the History and Culture of Haripunchai : observations from the inscriptions of Savvadhisiddhi", *Customs and Tradition*. Bangkok : Chulalongkorn University (International Conference on Thai Studies, vol. 5, August 22-24, 1984), p. 1-20.

MAUNG HTIN AUNG. *Burmese Folk-tales*. Calcutta : Oxford University Press, 1959, 250 p.

MILLER, T.E. *Kaen playing and Mawlum singing in Northeast Thailand*. Indiana University : Dept. of Musicology (thèse), 1977, 676 p.

NGINN, P.S. *Chanthakhat, oeuvre littéraire lao*. Vientiane : Comité Littéraire Lao, 1966, 29 p.

- *Eléments de grammaire laotienne* . Vientiane : Comité Littéraire Lao, 1965, 98 p.

- *Les fêtes profanes et religieuses au Laos*. Vientiane : Comité Littéraire Lao, 1967, 61 p.

NOTTON, C. *La vie du poète Sounthone-Bhou* (traduite du siamois). Limoges : Rougerie, 1959, 104 p.

- *Annales du Siam. Première partie, chroniques de : Suvaṇṇa Khamdĕng, Suvaṇṇa K'ôm Khăm, Siṅhanavati*. Paris : Charles-Lavauzelle, 1926, 216 p.

- *Annales du Siam. Vol. II, Chronique de La:p'un. Histoire de la Dynastie Chamt'evi*. Paris Charles-Lavauzelle, 1930, 68 p.

- *Annales du Siam. Vol. III, Chronique de Xieng Mâi*. Paris : Paul Geuthner, 1932, 287 p.

NYANATILOKA. *Vocabulaire Pâli-Français des termes bouddhiques*. Paris : Adyar, 1961, 336 p.

O' FLAHERTY, W.D. *Karma and Rebirth in Classical Indian Traditions*. University of California Press, 1980, 342 p.

OLSSON, R.A. *The Ramakien, a prose translation of the thai version of Ramayana*. Bangkok : Phrae Pittaya, 1968, 431 p.

PANGKHAM, Thao. *Sinsay, chef-d'oeuvre de la littérature lao*. Traduction de Thao Nhouy Abhay et P.S. Nginn. Vientiane, 1965, 80 p.

PAVIE, A. *Mission Pavie (Etudes diverses) : Recherches sur la littérature du Cambodge, du Laos et du Siam*. Paris : E. Leroux, T. I, 1898, 367 p.

PELTIER, A.-R. *Un texte classique lao, le Syvsvāt*. Paris : E.F.E.O. (Collection de textes et documents sur l'Indochine, X), 1971, 191 p.

- *Dictons et Proverbes thai* . Bangkok : Thai Wathana Panich, 1980, 99 p.

- "Iconographie de la légende de Braḥ Mālăy", *B.E.F.E.O.*, LXXI, 1982, p. 63-76, pl.

- *Introduction à la connaissance des hlvṅ bal de Thailande*. Paris : Public. de l'E.F.E.O., CXV, 1977, 214 p., pl.

- [illegible] . วรรณกรรมไทยเขิน . *La littérature tai khoeun Tai Khoeun Literature*. Bangkok : Ed. Duang Kamol, 1986, 262 p.

PHIMMASONE, P. "Cours de littérature lao", *B.A.R.L.*, 4-5, 1971, p. 5-70.

PHINIT, S. "La Littérature lao contemporaine", *Littératures contemporaines de l'Asie du Sud-Est* . Paris : Asiathèque, 1974, p. 29-39.

PICHARD, P. *Pimay, Etude architecturale du temple* . Paris : E.F.E.O., 1976.

POU, S. *Etudes sur le Rāmakerti* . Paris : Public. de l'E.F.E.O., CXI, 1977, 201 p.

- *Rāmakerti*. Paris : Public. de l'E.F.E.O., I. CX, 1977, 299 p.; II, CXXXII, 1982, 307 p., illustr.

POU, S., JENNER, P. "Les cpāp' ou 'codes de conduite' khmers", *B.E.F.E.O.*, LXIV, 1977, p. 167-215; LXVI, 1979, p. 129-160; LXX, 1981, p. 135-193.

PRZYLUSKI, J. "Contes bouddhiques", *J.A.*, 1936.

RAGHAVAN, J. *The Rāmāyaṇa in Greater India* . Surat : South Gujarat University, 1975, 274 p.

RAMACHANDRA RAO, S.K. *Tantra, Mantra, Yantra* . New Delhi : Arnold Heinemann, 1979, 79 p.

REINHORN, M. *Dictionnaire Laotien - Français* . Paris : C.N.R.S., 1970, 2 vol., 2150 p.

- *Grammaire de la langue lao* . Paris : Institut National des Langues et Civilisations Orientales, 1980, 204 p.

RENOU, L., FILLIOZAT, J. *L'Inde Classique, Manuel des Etudes Indiennes*. Hanoi : Bibliothèque de l'E.F.E.O., I, 1947, II, 1953, 758 p.

RHYS DAVIDS, T.W., STEDE, W. *Pāli - English Dictionary* . Londres : Luzac & Company, 1966, 738 p.

ROSENBERG, K. "A preliminary study in the story of Khun Chüang", *Historical documents and literary evidence*. Bangkok : Chulalongkorn University (International Conference on Thai Studies, vol. 8, August 22-24, 1984), p. 1-22.

SAHAI, S. *The Rāmāyaṇa in Laos, a study in the gvāy dvŏraḥbī*. New Delhi: B.R. Publ. Corp., 1976, 148 p.

- *The Kṛṣṇa Saga in Laos (A Study in the Braḥ Ku'td Braḥ Bān of the story of Bāṇāsura)*. New Delhi : B.R. Publ. Corp., 1978, 124 p.

SCHWEISGUTH, P. *Etude sur la littérature siamoise*. Paris : Imprimerie Nationale, 1951, 409 p.

SIBUNRUANG, J.K. *Contes et légendes de Thailande* . Bangkok : Assumption Press, 1976, 231 p.

SIMATRANG, S. *The Structure of Lanna Mural Paintings* . Bangkok : Silpakorn University, 2526 E.B., 66 p.

TAMBIAH, S.J. *Buddhism and the Spirit Cults in North-East Thailand*. Cambridge University Press, 1969, 388 p.

TERRAL-MARTINI, G. *Choix de Jātaka*. Paris : UNESCO-Gallimard (Collection Connaissance de l'Orient), 1958, 200 p.

THIERRY, S. *Etude d'un corpus de contes cambodgiens traditionnels. Essai d'analyse thématique et morphologique*. Lille : Université de Lille III (Atelier de reproduction de thèse), 1978, 553 p.

- "Littérature laotienne", *Histoire des Littératures*. Paris : N.R.F. Encyclopédie de la Pléiade, 1967, I, p. 1343-1352.

TAWNEY, C.H. *Translation of Somadeva's Kathā Sārit Sāgara (or Ocean of Streams of Story)*. Londres : Chas. J. Sawyer, 1928, 10 vol.

TOUREILLE-LICHTENSTEIN, J. *La légende de Ŝieng Hmieng2 - Version Commentée*. Paris : Université de Paris III (thèse), 1982, 608 p.

URQUHART, W.A.M. *Tales from Old Siam* . Bangkok : Progress Publishing Company, 1963, 155 p.

VIDAL, J. "Noms vernaculaires de plantes (Lao, Méo, Kha) en usage au Laos", *B.E.F.E.O.*, XLIX-2, 1959, p. 435-608, pl.

ZAGO, M. *Rites et Cérémonies en Milieu bouddhiste lao*. Rome : Università Gregoriana (Documenta Missionalia - 6), 1972, 408 p.

II. PUBLICATIONS EN LAO (PUBLICATIONS ET MANUSCRITS)

A. PUBLICATIONS DE LA BIBLIOTHEQUE NATIONALE LAO ຫໍສມຸດແຫ່ງຊາດ . VIENTIANE

byā găngāk ພຍາຄັນຄາກ , 1970, 23 p.

byā kosŏn maḥhārāt ພຍາໂກສົມມະຫາຣາດ , 1972, 40 p.

byā kusrāt ພຍາກຸສຣາດ , 1969, 56 p.

cāṃPā sī1 Tŏn2 ຈຳປາສີ່ຕົ້ນ , 1969, 2 vol. : 345, 355 p.

căn smut ຈັນສມຸດ , 1969, 57 p.

dāv2 cintā - cāṃPā daṅ ທ້າວຈິນດາ ຈຳປາທອງ , 1972, 90 p.

dāv2 gătdaḥnām ທ້າວຄັດທະນາມ , 1970, 132 p.

dāv2 hlau gām, bōen2- ຫ້ົ້ວທ້າວເຫຼົ້າຄຳ , 1969, 264 p.

dāv2 kai daṅ ທ້າວໄກທອງ , 1973, 104 p.

dāv2 kālaḥthā ທ້າວກາລະຖາ , 1969, 2 vol. : 258, 222 p.

dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2 ທ້າວກ່ຳພ້າໄກ່ແກ້ວ , 1973, 264 p.

dāv2 kāṃ1bā2 phī nay2 ທ້າວກ່ຳພ້າຜີນ້ອຍ , 1973, 117 p.

dāv2 kāṃ1 kā tāṃ ທ້າວກໍ່ກາດຳ , 1970, 92 p.
dāv2 lin daṅ, rōeeaṅ1- ເຮ ີ ອງທ້າວລິ ນທອງ , 1974, 204 p.
dāv2 nŏk kaḥpā phōeeak ທ້າວນົ ກກະບາເຜ ີ ອກ , 1972, 44 p.
dāv2 sovăt ທ້າວໂສວັ ດ , 1970, 304 p.
dāv2 Tau1 gāṃ ທ້າວເຕົ ່ າຄຳ , 1968, 26 p.
dāv2 tāv rōeeaṅ ທ້າວຄາວເຮ ີ ອງ , 1973, 96 p.
jyṅ nay2 coraḥTo ຊ ຽ ງນ ້ ອຍໂຈຣະໂຕ , 1969, 66 p.
kāṃ1bā2 kāp lāṅ ກ ຳ ພ ້ າຄາບລ ານ , 1970, 245 p.
kāṃ1bā2 nā jēṅ ກ ຳ ພ ້ າມ ານ ຊ ຽ ງ , 1969, 63 p.
kēv2 hnā2 mā2 ແ ກ ້ ວໜ ້ ານ ້ ຳ , 1972, 81 p.
khun lū - nāṅ wa2 ຂ ຸ ນລ ູ ນ ານ ້ ອ , 1970, 98 p.
kiṅ1 cōeeaṅ hān ກ ິ ງເຈ ີ ອງຫ ານ , 1969, 53 p.
lătsī som san lūk yiṅ ລ ັ ດສ ີ ໂສມສ ອ ນລ ູ ກ ຍ ິ ງ , 1969, 265 p.
nāṅ åraḥbim ນ ານ ງ ອ ໍ ຣ ະພ ິ ມ , 1970, 71 p.
Pā pū1 daṅ ປ ານ ່ ູ ທ ອ ງ , 1973, 130 p.
pwa Raṅ - pwa Ryv ບ ິ ວຣ ອ ງ ບ ິ ວຣ ຽ ວ , 1970, 143 p.
văn naḥbām ວ ັ ນ ມ ະ ພ ານ , 1970, 145 p.

B. PUBLICATIONS DU COMITE LITTERAIRE LAO

ກ ົ ມ ວ ັ ນ ນ ະ ຄ ະ ດ ີ ລ າ ວ . VIENTIANE.

bōen2 jaḥnaḥ săndaḥ ພ ັ ນ ຊ ະ ນ ະ ສ ັ ນ ທ ະ , 1967, 171 p.
dāv2 căndaḥgāt, nidān- ນ ິ ທ ານ ທ ້ າ ວ ຈ ັ ນ ທ ະ ຄ າ ດ , 1965, 2 vol. : 62, 63 p.
dāv2 gāṃ san, hnăṅsōe nidān- ຫ ນ ັ ງ ສ ິ ນ ິ ທ ານ ທ ້ າ ວ ຄ ຳ ສ ອ ນ , 1966, 50 p.
dāv2 kālaḥket, nidān- ນ ິ ທ ານ ທ ້ າ ວ ກ າ ລ ະ ເ ກ ດ , 1967, 2 vol. : 207, 222 p.
dāv2 lin daṅ, hnăṅsōe nidān- ຫ ນ ັ ງ ສ ິ ນ ິ ທ ານ ທ ້ າ ວ ລ ິ ນ ທ ອ ງ , 2509 E.B., 81 p.
dāv2 sīdŏn, nidān- ນ ິ ທ ານ ທ ້ າ ວ ສ ີ ທ ົ ນ , 1967, 113 p.
dāv2 surivŏṅ, hnăṅsōe- ຫ ນ ັ ງ ສ ີ ທ ້ າ ວ ສ ຸ ຣ ິ ວ ົ ງ , 2511 E.B., 200 p.
gāṃ kan subāsit ຄ ຳ ກ ອ ນ ສ ຸ ພ າ ສ ິ ດ , 1958, 23 p.
hnăṅsōe jyṅ hmyṅ2 ຫ ນ ັ ງ ສ ີ ຊ ຽ ງ ຫ ມ ້ ຽ ງ , 1968, 198 p.
hnăṅsōe nidān jyṅ hmyṅ2 ຫ ນ ັ ງ ສ ິ ນ ິ ທ ານ ຊ ຽ ງ ຫ ມ ້ ຽ ງ ; 1956, 2 vol.
indiyān san lūk, hnăṅsōe- ຫ ນ ັ ງ ສ ິ ອ ິ ນ ທ ິ ຍ ານ ສ ອ ນ ລ ູ ກ , 2508 E.B., 40 p.
kāṃ1bā2 Tĕn tan1 ກ ຳ ພ ້ າ ເ ຕ ັ ນ ດ ່ ອ ນ , s.d., 187 p.
khun pūrŏm (rājādirāt), hnăṅsōe bōen2- ຫ ນ ັ ງ ສ ີ ພ ັ ນ ຂ ຸ ນ ບ ູ ຣ ິ ມ ຣ າ ຊ າ ທ ິ ຣ າ ດ ,
1967, 147 p.

kŏm vănnaḥgaḥtī lāv mēn1 hyăń? ກົມວັນນະຄະດີລາວແມ່ນຫຍັງ? 1972, 32 p.

nāń TănTai, nidān- ນິທານນາງຕັນໄຕ, 2509 E.B. 4 vol.: 98, 56, 62, 48 p.

nāń Tēń an1, nidān- ນິທານນາງແຕ່ງອ່ອນ , 1967, 2 vol.: 208, 138 p.

săń sin jăy, hnăńsōe- ໜັງສືສັງສິນໄຊ , 1966, 236 p.

syv svāt, hnăńsōe- ໜັງສືສຽວສວາດ , 1968, 224 p.

vănnaḥgaḥtī sān ວັນນະຄະດີສານ (Revue littéraire)

C. PUBLICATIONS DE L'ACADEMIE ROYALE LAO

ຣາຊບັນດິດສະພາລາວ . VIENTIANE.

bāsit lāv pūRān ພາສິດລາວບູຮານ , 1970, 45 p.

kāp Pū1 san hlān lēaḥ hlān san Pū1 ກາບປູ່ສອນຫລານ ແລະ ຫລານສອນປູ່ , 1970, 55 p.

nidān nŏk cak ນິທານນົກຈອກ , 1970, 102 p.

rājpăntit saḥbā lāv mēn1 hyăń? ຣາຊບັນດິດສະພາລາວແມ່ນຫຍັງ 1973, 32 p.

vaiyākan lāv ໄວຍາກອນລາວ , 1970, 4 vol.

D. PUBLICATIONS DIVERSES.

dāv2 Pāńgāṃ ທ້າວປາງຄຳ. ສັງຂ໌ສິລປ໌ໄຊ ກວດທານໂດຍມະຫາສິລາວິຣະວົງສ໌. ວຽງຈັນ, ພ.ສ. ๒๕๑๘, ๔๔๐ ຫນ້າ.

INSTITUT DES ETUDES BOUDDHIQUES ສຖາບັນສຶກສາພຸທສາສນາ. ພຣະເຈົ້າ ๕๐ ຊາດ (Paññāsajātaka lao, PJL). ວຽງຈັນ, ພ.ສ. ๑๙๗๔, ๑๙๘ ຫນ້າ.

KHAMBANG CHANNIYAVONG ຄຳບາງ ຈັນນິຍາວົງສ໌. ປະເພນີລາວບູຮານວ່າດ້ວຍ ກາມສູ່ຂວັນ ແລະ ຜູກແຂນ. ສວັນນະເຂດ, ຄ.ສ. ๑๙๒๙, ๗๘ ຫນ້າ.

KHAMPHOUN PHILAVONG ຄຳພຸນ ພິລາວົງສ໌ (ພຣະມະຫາເມທີວໍຣະຄຸນ). ແກ້ບັນຫາ ສຽວສວາດ. ວຽງຈັນ, ຄ.ສ. ๑๙๗๔, ๑๒๗ ຫນ້າ.

- ທ້າວກຳພ້າປາແດກປາສນໍ. ວຽງຈັນ, ພ.ສ. ๒๕๑๔, ๑๕๘ + ๑๔๑ ຫນ້າ.
- ທ້າວຄັດທະນາມ - ຄຳກອນເປັນປະວັດສາດກ່ຽວກັບເມືອງລາວແລະປະເທດໃກ້ຄຽງ ຫລາຍແຫ່ງ. ວຽງຈັນ, ພ.ສ. ๒๕๑๑, ๘๒ ຫນ້າ.
- ທ້າວສີທະນົນໄຊ ຫລື ທ້າວຊຽງຫມ້ຽງ. ວຽງຈັນ, ພ.ສ. ๒๕๑๒, ๗๐ ຫນ້າ.

MAHA SILA VIRAVONG ມະຫາສິລາ ວີຣະວົງສ໌. ວັຈນານຸກົມພາສາລາວ. ວຽງຈັນ :

ກະຊວງສຶກສາທິການ, ພ.ສ. ๒๕๐๕, ๑๑๘๕ ໜ້າ.

- ພົງສາວະດານລາວ. ວຽງຈັນ : ກະຊວງສຶກສາທິການ, ພ.ສ. ๒๕๐๐, ๓๐๑ ໜ້າ.
- ປະວັຕໜັງສືລາວ. ວຽງຈັນ : ໂຮງພິມໄຜ່ໜາມ, ຄ.ສ. ๑๙๗๓, ๕๓ ໜ້າ.
- ນິທານທ້າວສຽວສວາດທັມມິກະບັນດິດ. ບາງກອກ : ໂຮງພິມແສງສິລປ໌, ພ.ສ. ๒๕๐๒, ๒๗๗ ໜ້າ.
- ໜັງສືເທດ ເຣື່ອງ ວວດສັນຕຣະຊາດົກ. ວຽງຈັນ : ກົມວັນນະຄະດີ, ພ.ສ. ๒๕๐๕, ๒๓๒ ໜ້າ.
- ປະເພນີບູຮານ ຄວາມສູ່ຂວັນຕ່າງ ๆ . ວຽງຈັນ, ພ.ສ. ๒๕๐๑, ๕๑ ໜ້າ.
- ພູໄຊ້ທ້າວ. ວັນນະຄະດີສານ. ວຽງຈັນ, ສະບັບທີ ๓, ຄ.ສ. ๑๙๕๓, ໜ້າ ๔๗-๕๕.

SAHAI, S. ດຣ. ສັຈຈິດານັນດະ ສະຫາຍ. ພຣະລັກພຣະລາມ ຫຼື ພຣະລາມ ຊາດົກ (Rāmāyaṇa Lao). New Delhi : The Indian Council for Cultural Relations, 1973, 2 vol. : 484, 422 p.

VONGVICHIT, P. ພູມີ ວົງວິຈິດ. ໄວຍາກອນລາວ. ຊຳເໜືອ : ແນວລາວ-ຣັກຊາດ, ຄ.ສ. ๑๙๗๓, ๒๒๓ ໜ้า.

E. MANUSCRITS LAO

bimbā rāṃ1 rai VPK-63

braḥ ādit VPK-781

braḥ lăk - braḥ lām fonds privé

brāhmaḥnā hmāk khī2 kā VPK-75

dāv2 hyn um1 VPK-1417

dāv2 liṅ VPK-1429

dāv2 pē fonds privé

dāv2 yī VPK-1449

hnā2 phāk kai kaḥtŏn2 VPK-559

kaḥPam1 gāṃ VPK-288

kaisan tak pwa VPK-259

lām dāt jaḥkuṅ VPK-171

lătsī siṅ VPK-386

mālăy bodisăt VPK-460

nāṅ gosŏp VPK-538
nāṅ sip saṅ VPK-542
nŏk yāṅ gāṃ VPK-648
ṅwa usubaḥrāt VPK-659
saḥbau hlŏṅ keāaḥ VPK-1163
saṅ khau2 Paḥtăp tin VPK-1054
sĭdŏn VPK-1121
sĭvijaḥjaḥ kumān VPK-1125
smāt căndaḥPătjot VPK-1002
subrŏmmaḥmokkhā VPK-1271
sudaḥnū VPK-1317
sujaḥvănnaḥcăk VPK-1256
suPunnaḥnāk VPK-1272
surindaḥjūmbū VPK-1275
sutTaḥsom, braḥyā- VPK-1311
suvănnaḥcăkkaḥ VPK-1323
suvănnaḥ hay săṅ VPK-1327
suvănnaḥ mukkaḥ VPK-1330
suvănnaḥ săṅkhā VPK-1334
suvănnaḥ siṅ gāṃ VPK-1336
suvănnaḥ Tam1 gāṃ VPK-1339
Tāṃnān byā dăm VPK-1397
vătthu braḥyā sĭ1 sau VPK-1551



III. OUVRAGES EN SIAMOIS (THAI)

AMICALE DES MUSICIENS ISAN ชมรมสังคีตอีสาน. กลอนลำเพลินเรื่องนางนกกระจอกน้อย. มหาสารคาม : วิทยาลัยครู, พ.ศ. (?), ๔๗ หน้า.

AMICALE LITTERAIRE ISAN ชมรมวรรณคดีอีสาน. นางผมหอม. กรุงเทพฯ, พ.ศ. ๑๕๒๖, ๑๔๐ หน้า.

ANONYME. กลอนลำลาวเรื่องสังข์ศิลป์ชัย. กรุงเทพฯ : โรงพิมพ์พานิชศุภาผล, พ.ศ. (?), ๑๑๔ หน้า.

- ทำขวัญต่างๆ. กรุงเทพฯ : โรงพิมพ์พานิชศุภาผล, พ.ศ. (?), ๔๗ หน้า.
- วรรณคดีอีสาน เรื่องกาดำน้อย พิมพ์ในการพระราชทานเพลิงศพ พระเทพวิสุทธาจารย์. อุดรธานี, พ.ศ. ๒๕๑๔, ๘๕ หน้า.

BANGKOK BANK , Ed. ธนาคารกรุงเทพ. วรรณกรรมไทย เรื่องภูมิลาสินี. กรุงเทพฯ,

พ.ศ. ๒๕๑๓.

BOONCHUAY SRISAWAT บุญช่วย ศรีสวัสดิ์. ลื้อ คนไทยในประเทศจีน. กรุงเทพฯ, พ.ศ. ๒๔๙๘, ๕๒๘ หน้า.

BOONRUANG THAVORNSAWAT บุญเรือง ถาวรสวัสดิ์. หมอลำ. ขอนแก่น, พ.ศ. ๒๕๒๑, ๘๗ หน้า.

CHAROEUN JONBAIROT เจริญ ชนไพโรจน์. นิมกลอนลำ. มหาสารคาม : มศว, พ.ศ. ๒๕๒๖, ๑๗๑ หน้า.

CHARUBUTR RUANGSUWAN จารุบุตร เรืองสุวรรณ. ประวัติความเป็นมาของกวีอีสาน, หมอลำ. ขอนแก่น, พ.ศ. ๒๕๒๑, หน้า ๗-๒๙.

- ของดีอีสาน. กรุงเทพฯ, พ.ศ. ๒๕๒๐
- วรรณกรรมพื้นบ้านอีสาน, อีสานคดี. มหาสารคาม : วิทยาลัยครู, พ.ศ. ๒๕๒๑, หน้า ๓๙-๗๖.

CHARUWAN DHAMMAWAT จารุวรรณ ธรรมวัตร. วิเคราะห์เพลงเด็กอีสาน. มหาสารคาม : มศว, พ.ศ. ๒๕๒๒, ๙๑ หน้า.

- วิเคราะห์นิทานชาวบ้านอีสานจาก ๓ หมู่บ้าน. มหาสารคาม : มศว, พ.ศ. ๒๕๒๒, ๒๑๒ หน้า.
- ลักษณะวรรณกรรมอีสาน. มหาสารคาม : มศว, พ.ศ. ๒๕๒๑, ๒๓๙ หน้า.
- ผญา บทกวีของชาวบ้าน. มหาสารคาม : มศว, พ.ศ. ๒๕๒๓, ๒๕๗ หน้า.
- รายงานวิจัยตามโครงการปริวรรตวรรณกรรมอีสานจากหนังสือผูก. มหาสารคาม : มศว, พ.ศ. ๒๕๒๘, ๗๑ หน้า.

CHATRYUBHA SAWASTIBONG ฉัตรยุพา สวัสดิพงษ์. การศึกษาเปรียบเทียบรามเกียรติ์แบบล้านนาและภาคใต้. มหาวิทยาลัยเชียงใหม่, พ.ศ. ๒๕๒๓, ๓๑๓ หน้า.

CHINDA DUANGCHAI จินดา ดวงใจ. นิทานท้าวหมาหยุย คำกลอนโบราณอีสาน. ขอนแก่น : คลังนานาวิทยา, พ.ศ. ๒๕๐๔, ๒๑ + ๑๗ หน้า.

- รวมนิทานอีสาน ชุดที่ ๒ นิทานเชียงเมี่ยง, นิทานวัดเชตุพน, นิทานท้าวเต่าคำ, นิทานท้าวโสวัตร, นิทานท้าวขูลู - นางอั้ว. ขอนแก่น : คลังนานาธรรม, พ.ศ. ๒๕๒๕, ๓๔๐ หน้า.
- นิทานสังข์ศิลป์ชัย คำกลอนลำโบราณภาคอีสาน, เล่ม ๓. ขอนแก่น : คลังนานาวิทยา, พ.ศ. ๒๕๐๖, ๒๒ หน้า.

CHITR BHUMISAK จิตร ภูมิศักดิ์. โองการแช่งน้ำและข้อคิดใหม่ในประวัติศาสตร์ไทยลุ่มแม่น้ำเจ้าพระยา. กรุงเทพฯ : ดวงกมล, พ.ศ. ๒๕๒๔, ๓๙๑ หน้า.

COLLEGE DE PEDAGOGIE วิทยาลัยครู. บัญชีสำรวจเอกสารโบราณ. มหาสารคาม, พ.ศ. ๒๕๒๗, ๒๓๕ + ๒๑๔ + ๒๑๐ หน้า.

- ท้าวหมาหยุย ภาค ๑. มหาสารคาม, พ.ศ. ๒๕๒๐, ๔๗ หน้า.
- อีสานคดี. มหาสารคาม, พ.ศ. ๒๕๒๑, ๑๗๘ หน้า.

DANUBOL JAIYASINDHU ดนุพล ไชยสินธุ์. เชียงเหมี้ยง. เลย, พ.ศ. ๒๕๒๔, ๕๓ หน้า.

DANUBOL JAIYASINDHU, THONGSUK CHARUMEDHIJON ดนุพล ไชยสินธุ์, ทองสุข

จารุเมธิชน. วรรณกรรมท้องถิ่นอีสาน ท้าวยี่ บาเจือง. เลย: วิทยาลัยครู, พ.ศ. ๒๕๒๔, ๗๘ หน้า.

DEPARTEMENT DES BEAUX-ARTS กรมศิลปากร. ปัญญาสชาดก ฉบับหอสมุดแห่งชาติ (Paññāsajātaka siamois, PJS). กรุงเทพฯ, พ.ศ. ๒๔๙๙, ๒ เล่ม : ๑๐๔๐ + ๙๘๔ หน้า.

GURU SABHA, Ed. คุรุสภา. บทละครนอกเรื่อง ไชยเชษฐ์ ไกรทอง มณีพิชัย. กรุงเทพฯ, พ.ศ. ๒๕๑๘, ๒๓๐ หน้า.

KAMBOL SOMRAT กัมพล สมรัตน์. นิทานปลาบู่ทอง คำกลอนภาคอีสาน. ขอนแก่น : คลังนานาวิทยา, พ.ศ. ๒๕๐๗, ๒ เล่ม : ๒๔ + ๒๒ หน้า.

KINGKEO, K. ก. กิ่งแก้ว ท้าวขูลู นางอั้ว. ขอนแก่น : คลังนานาวิทยา, พ.ศ. ๒๕๐๐

KINGKEO, K., KAVIVONG, A. ก. กิ่งแก้ว, อ. กวีวงศ์. นิทานท้าวโสวัตร เล่ม ๑. ขอนแก่น : คลังนานาธรรม, ๒ เล่ม : ๒๒ + ๒๐ หน้า.

KUN HLENG คุณ เหล็ง. นิทานนกกะบาเผือก. กรุงเทพฯ : ไทยวัฒนาพานิช, พ.ศ. ๒๔๙๙, ๒๒ หน้า.

MANAS SUKSABAY มนัส สุขสบาย. การบาศรีสูตรขวัญ. อุบลฯ, พ.ศ. ๒๕๒๖, ๘๑ หน้า.

MANI BAYOMYONG มณี พยอมยงค์. พจนานุกรมลานนาไทย. มหาวิทยาลัยเชียงใหม่ : คณะศึกษาศาสตร์, พ.ศ. ๒๕๒๕ (?), ๒๐๐ หน้า.

MINISTERE DE L'EDUCATION NATIONALE กระทรวงศึกษาธิการ. หนังสืออ่านกวีนิพนธ์ เรื่องลิลิตพระลอ. กรุงเทพฯ, พ.ศ. ๒๕๑๓, ๑๙๐ หน้า.

- นิทานเรื่องท้าวผาแดง - นางไอ่ และประเพณีบุญบั้งไฟ. กรุงเทพฯ, พ.ศ. ๒๕๒๑, ๒๓๓ หน้า.

NIYADA SARIKABHUTI นิยะดา สาริกภูติ. ปัญญาสชาดก ประวัติและความสำคัญที่มีต่อวรรณกรรมร้อยกรองของไทย (วิทยานิพนธ์). กรุงเทพฯ : จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย, พ.ศ. ๒๕๒๔, ๕๕๘ หน้า.

NOI PHIUPHAN น้อยผิวผัน. ท้าวเต่าคำ นิทานคำกลอนภาคอีสาน. ขอนแก่น : คลังนานาวิทยา, พ.ศ. ๒๕๐๔, ๒ เล่ม : ๑๗ + ๑๖ หน้า.

- หนังสือปัญหาเสียวสวาสดิ์. ขอนแก่น : คลังนานาธรรม, พ.ศ. ๒๕๑๕, ๖๔ หน้า.

NOI PHIUPHAN, KAMBOL SOMRAT น้อยผิวผัน, กำพล สมรัตน์. รวมนิทานภาคอีสาน จำปาสี่ต้น ท้าวกำพร้าไก่แก้ว. ขอนแก่น : คลังนานาธรรม, พ.ศ. ๒๕๐๔, ๔๒๔ หน้า.

PELTIER, A.-R. ความสัมพันธ์ระหว่างล้านนากับล้านช้างในด้านวรรณกรรม, ล้านนา-ไทย. เชียงใหม่, พ.ศ. ๒๕๒๖-๒๕๒๗, หน้า ๑๔๙-๑๕๖.

PHAN VONG-UAN ผ่าน วงษ์อ้วน. พญาคันคาก. มหาสารคาม : วิทยาลัยครู, พ.ศ. ๒๕๒๕, ๙๙ หน้า.

PHRA ARIYANUWAT KHEMACHARI THERA พระอริยานุวัตร เขมจารีเถระ. ท้าวคำสอน. มหาสารคาม : วัดมหาชัย, พ.ศ. ๒๕๑๓, ๒๖ หน้า.

- พญาคำกอง (สอนไพร่). มหาสารคาม : วัดมหาชัย, พ.ศ. ๒๕๑๓, ๓๐ หน้า.

- พระลัก - พระลาม (รามเกียรติ์). กรุงเทพฯ : มูลนิธิเสฐียรโกเศศ - นาคประทีป, พ.ศ. ๒๕๑๘, ๑๓๘ หน้า.

- จำปาสี่ต้น. กรุงเทพฯ : โรงพิมพ์สาส์นสวรรค์, พ.ศ. ๒๕๑๕, ๕๙๒ หน้า.
- วรรณคดีอีสาน เรื่องกาฬะเกษ. อุบลฯ : วัดทุ่งศรีเมือง, พ.ศ. ๒๕๑๙, ๔๘๐ หน้า.
- นกกระจอก (ท้าววรกิต - นางจันทะจร). มหาสารคาม : วัดมหาชัย, พ.ศ. ๒๕๑๓, ๘๐ หน้า.
- ผาแดงนางไอ่. มหาสารคาม : มศว, พ.ศ. ๒๕๒๔, ๑๐๘ หน้า.
- สีทนต์ มโนราห์. มหาสารคาม : วัดมหาชัย, พ.ศ. ๒๕๑๓, ๔๗ หน้า.
- เสียวสวาด วรรณคดีสำนวนเอกของอีสาน. มหาสารคาม : มศว, พ.ศ. ๒๕๒๓, ๖๑ หน้า.
- สุพรหมโมกขา. มหาสารคาม : วัดมหาชัย, พ.ศ. ๑๕๑๒, ๘๘ หน้า.
- วรรณกรรมอีสาน เรื่องชนะสันทะยอดคำสอน. มหาสารคาม : มศว, พ.ศ. ๒๕๒๕, ๑๔๓ หน้า.

PHRA MAHA SINDH SUKHACITTO พระมหาสินธ์ สุขจิตฺโต. พระมาลัยสูตร. ขอนแก่น: คลังนานาธรรม, พ.ศ. ๒๕๑๓, ๑๑๑ หน้า.

PHRAYA PRAJAKIT KORACHAKRพระยา ประชากิจกรจักร์. พงศาวดารโยนก. กรุงเทพฯ : แพร่พิทยา, พ.ศ. ๒๕๑๕, ๕๔๕ หน้า.

PIRAPONGS BOLVIENGDHAM พีรพงษ์ พลเวียงธรรม. ยอดวรรณกรรมอีสาน ขูนลู นางอั้ว กลอนลำเพลิน. มหาสารคาม : วิทยาลัยครู, พ.ศ. ๒๕๒๕, ๕๕ หน้า.

PITOON MALIWAN พิทูร มลิวัลย์. วรรณคดีไทยอีสาน เรื่องขูนทึง. กรุงเทพฯ : วัดจักรวรรดิราชาวาส, พ.ศ. ๒๕๑๑, ๒๕๖ หน้า.

PORNJAI SRISARAKHAM พรชัย ศรีสารคาม. วรรณกรรมอีสาน เรื่องท้าวคำสอน. มหาสารคาม : วิทยาลัยครู, พ.ศ. ๒๕๒๗, ๓๓ หน้า.
- ผญาอีสาน. มหาสารคาม : วิทยาลัยครู, พ.ศ. ๒๕๒๒, ๑๔๑ หน้า.

PRAKONG NIMMANHEMIND ประคอง นิมมานเหมินท์. ลักษณะวรรณกรรมภาคเหนือ. กรุงเทพฯ : สำนักพิมพ์สมาคมสังคมศาสตร์แห่งประเทศไทย, พ.ศ. ๒๕๑๗, ๒๔๗ หน้า.

PRATHUANG WITHAYA, Ed. ร้านประเทืองวิทยา. ค่าวซอเรื่องธรรม จันต๊ะฆา. เชียงใหม่, พ.ศ. ๒๕๑๓, ๒๑๓ หน้า.
- ค่าวซอเรื่องธรรม ชิวหาลิ้นคำ. เชียงใหม่, พ.ศ. ๒๕๑๑, ๑๔๙ หน้า.
- หนังสือค่าวซอ กำกาดำ. เชียงใหม่, พ.ศ. ๒๕๑๑, ๑๐๙ หน้า.
- ค่าวซอเรื่องธรรม วรรณพราหม. เชียงใหม่, พ.ศ. ๒๕๑๑, ๘๔ หน้า.
- หนังสือค่าวซอ เรื่องนกกระจาบ. เชียงใหม่, พ.ศ. (?), ๙๐ หน้า.

PRICHA PINTHONG ปรีชา พิณทอง. ไขภาษิตโบราณอีสาน. อุบลฯ โรงพิมพ์ศิริธรรม, พ.ศ. ๒๕๒๘, ๕๖๔ หน้า.
- กาพย์ปู่สอนหลาน หลานสอนปู่. อุบลฯ:โรงพิมพ์ศิริธรรม, พ.ศ. ๒๕๒๗, ๑๑๗ หน้า.
- สิริจันโทวาทยอดคำสอน. อุบลฯ : โรงพิมพ์ศิริธรรม, พ.ศ. ๒๕๒๗, ๑๐๓ หน้า.
- สังข์ศิลป์ชัย. อุบลฯ : โรงพิมพ์ศิริธรรม, พ.ศ. ๒๕๒๔, ๔๔๐ หน้า.
- เวสสันดร คำโคลงอีสาน. อุบลฯ : โรงพิมพ์ศิริธรรม, พ.ศ. ๒๕๒๕, ๔๘๐ หน้า.
- วรรณคดีอีสาน ท้าวกำกาดำ. อุบลฯ : โรงพิมพ์ศิริธรรม, พ.ศ. ๒๕๒๗, ๑๗๘ หน้า.
- วรรณคดีอีสาน เรื่องขูลู นางอั้ว. อุบลฯ : โรงพิมพ์ศิริธรรม, พ.ศ. ๒๕๒๔, ๑๗๕ หน้า.

- วรรณคดีอีสาน นกจอกน้อย. อุบลฯ : โรงพิมพ์ศิริธรรม, พ.ศ. ๒๕๒๗, ๑๓๑ หน้า.
- วรรณคดีอีสาน เรื่องผาแดงนางไอ่. อุบล : โรงพิมพ์ศิริธรรมม, พศ.ศ ๒๕๒๔, ๒๒๔ หน้า.
- รวมวรรณกรรมอีสาน เล่ม ๑ พระยากาเผือก หน้าผากไกลกะโด้น ท้าวหมาหยุย ท้าวคำสอน เสียวสวาสดิ์ เล่ม ๒ สังศิลป์ชัย นางแต่งอ่อน ท้าวเต่าคำ พระคุณของ-บิดามารดา พญาคันคาก. อุบลฯ : โรงพิมพ์ศิริธรรม, พ.ศ. ๒๕๒๒, ๒ เล่ม, ๒๔๐ + ๒๕๗ หน้า.
- สู่ขวัญโบราณอีสาน. อุบลฯ โรงพิมพ์ศิริธรรม, พ.ศ. ๒๕๐๖, ๗๖ หน้า.

SA-NGUAN RODBOON สงวน รอดบุญ. พุทธศิลปลาว. กรุงเทพฯ โรงพิมพ์การศาสนา, พ.ศ. ๒๕๒๖, ๒๑๔ หน้า.

SATHIEN KOSET (ANUMAN RAJADHON) เสฐียร โกเศศ. เมืองสวรรค์ และผีสางเทวดา. กรุงเทพฯ : สำนักพิมพ์บรรณาคาร,พ.ศ. ๒๕๑๕, ๔๘๔ หน้า.

SOMDET PHRA MAHA VIRAVONGS สมเด็จพระมหาวีรวงศ์. พจนานุกรมภาคอีสาน - ภาคกลาง. กรุงเทพฯ : ไทยวัฒนาพานิช, พ.ศ. ๒๕๑๕, ๕๒๕ หน้า.

SUBHON SOMJITSIPANYA สุภณ สมจิตศรีปัญญา. วรรณคดีขึ้นเอกของอีสาน ท้าวก่ำกา-ดำ. มหาสารคาม วิทยาลัยครู, พ.ศ. ๒๕๒๒, ๑๑๐ หน้า.

THAWAT PUNNODOK ธวัธ ปุณโณทก. จันทโครบคำฉันท์. กรุงเทพฯ หน่วยศึกษานิเทศก์ กรมฝึกหัดครู, พ.ศ. ๒๕๑๖, ๔๒ หน้า.
- วรรณกรรมอีสาน. กรุงเทพฯ : โอเดียนสโตร์, พ.ศ. ๒๕๒๒, ๕๖๔ หน้า.
- วรรณกรรมท้องถิ่น. กรุงเทพฯ : โอเดียนสโตร์, พ.ศ. ๒๕๒๕, ๔๐๒ หน้า.

THONGPUL PORNSAWAT, PONGTHAI PETDEE ทองพูล พรสวัสดิ์, พงษ์ไทย เพชรดี. ชุมนุมกาพย์เซิ้งบ้องไฟ. ขอนแก่น : คลังนานาธรรมม พ.ศ. ๒๕๑๒, ๙๖ หน้า.

UDOM BUABUTR อุดมบัวบุตร. คู่มือการอ่านอักษรธรรมอีสานโบราณ. มหาสารคาม : วิทยาลัยครู, พ.ศ. ๒๕๒๘, ๓๕๓ หน้า.

UDOM RUNGRUANGSI อุดม รุ่งเรืองศรี. วรรณกรรมล้านนา. มหาวิทยาลัยเชียงใหม่ : คณะมนุษยศาสตร์, พ.ศ. ๒๕๒๖, ๓๕๓ หน้า.

UNIVERSITE DE CHIENGMAI & COLLÈGE DE PEDAGOGIE DE CHIENGMAI มหาวิทยาลัยเชียงใหม่ และวิทยาลัยครูเชียงใหม่. ตำนานพระยาเจือง. เชียงใหม่, พ.ศ. ๒๕๒๔, ๒ เล่ม ๑๖๕ + ๑๘๐ หน้า.

UNIVERSITE SILPAKORN, FACULTE D'ARCHEOLOGIE คณะโบราณคดี มหาวิทยาลัยศิลปากร. ท้าวฮุ่ง ท้าวเจือง. กรุงเทพฯ, พ.ศ. ๒๕๒๒, ๓๙๕ หน้า.

VAGN PLENGE เวาน์ เพลงเออ. ด้วยปัญญาและความรัก นิทานเมืองเหนือ. กรุงเทพฯ: สยามสมาคม, พ.ศ. ๒๕๑๙, ๕๒๓ หน้า.

IV. PUBLICATIONS EN YUAN, EN KHOEUN ET EN LÜ

Gāv1 Jå
mhāvŏṅs Tēṅ år1 ᨣᩣᩫᨩᩮᨾᩉᩣᩅᩚᩈᩢᨠᩣᨶᨯᩮᩣᩁᩣᨩ Chiengmai : Impr. Charoeun Muang, 2598 E.B. 230 p.

Gāv1 Jå sīhnādā ᨣᩣᩫᨩᩮᩈᩦᩉᨶᩣᨯᩣ Keng Tung (Birmanie), 1971, 68 p.

Gāv1 Jå kāṃ1 kā dāṃ ᨣᩣᩫᨩᩮᨠᩴᨠᩣᨯᩴ Keng Tung : khemarat, 1967, 67 p.

lē Gm 3 To ᩃᩮᨣᨾ᩠᩵᨟᩶ᨲᩮᩣ République Populaire de Chine, s.d., 169 p.

V. MANUSCRITS YUAN

bryā GāṅGāk ᨻᩕᩭᩣᨣᩣᨦᨣᩣᨠ ms du S.R.I.

Gāv1 Jå cau2 suvāḍ nāṅ pwa Gāṃ ᨣᩣᩫᨩᩮᨧᩮᩣᩅᩈᩩᩅᩣᨯᨶᩣᨦᨻᩩᩣᨣᩴ ms du Fonds A.P.

gddhṇ ᨣᨯᨯᩉᨱ ms du S.R.I.

hŏṅ hin ᩉᩮᩣᨦᩉᩥᨶ ms du Fonds A.P.

jivhā lin2 Gāṃ ᨩᩥᩅᩉᩣᩃᩥᨶᩮᩣᨣᩣᩴ ms du S.R.I.

klāṃbrā2 ṅwa daṅ ᨠᩃᩣᩴᨻᩕᩮᩣᨦᩅᩣᨯᩮᩣᨦ ms du S.R.I.

pwa rŏm - pwa ryv - pwa raṅ ᨻᩩᩣᩁᩮᩴ ᨻᩩᩣᩁᩭᩴ ᨻᩩᩣᩁᩢᨦ ms du S.R.I.

sīhnād ᩈᩦᩉᨶᩣᨯ ms du S.R.I.

suriyvŏṅs - klaisår ᩈᩩᩁᩥᩭᩴᩅᩮᩣᨦᩈ᩠ᨠᩃᩣᩁᩈᩩᩅ ms du S.R.I.

taul Gāṃ jaḍŏk ᨲᩮᩣᩃᩴᨣᩣᩴᨩᩣᨯᩮᩣᨠ ms du S.R.I.

ussāpārŏs ᩍᩈᩈᩣᨻᩣᩁᩮᩣᩈ ms du S.R.I.

vṇṇbrāhm ᩅᨱᨱᨻᩕᩣᩉᨾ ms du S.R.I.

VI. MANUSCRITS KHOEUN (FONDS ANATOLE PELTIER)

alaṅ Pā sŏm2 ᨡᩃᩢᨦᨻᩣᩈᩮᩴᩉ

beḥ Gāṃ ᨻᩮᩉᨣᩣᩴ

brhmcăk ᨻᩕᩉᨾᨧᩢᨠ

hmā rūy ᩉᨾᩣᩁᩪᩭ

jivhā lin2 Gāṃ ဇိဝှာလိင်္ဂံ

kāṃ1 kā ḍāṃ ကံ်ကာဍံ

kussrāḍ ကုဿဿဍ်

nāṅ årbim ဥာင်္ဂအိဗ္ဗိ

Pū Gāṃ ပူဂံ

sūdhūr သူဒ္ဓူ

suriyyvŏns - kaisår သုရိယ္ယဝ်ဒ်ဧကသ္ဒိ

suvăḍ သုဝ်ဍ

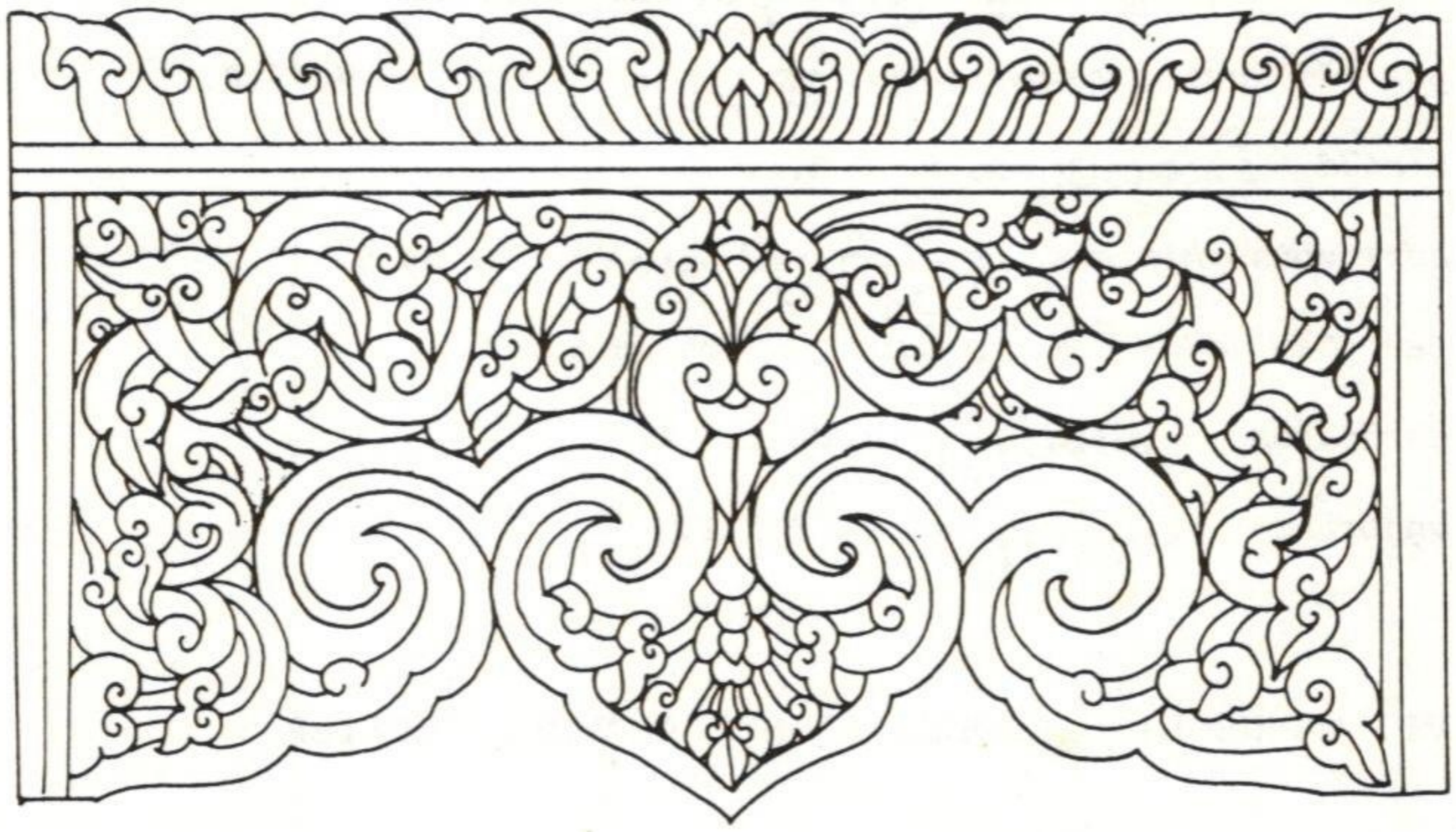
suvṇṇ GāṅGāk သုဝဏ်္ဏဂင်္ဂက

suvṇṇ khāṅ Gāṃ သုဝဏ်္ဏခင်္ဂဂံ

suvṇṇ Tau1 Gāṃ သုဝဏ်္ဏတော်ဂံ

syv1 phī syv1 gŏn သျံဖိသျံဂ်ုံ

ussāpārŏḍ ဥဿာပါဠိ



INDEX GENERAL

Akaniṭṭhabhūmi (G) 447
amulette (voir : talisman) 173 222
Ānanda 137 234 235
Angkor 21 22 295
Anglais, anglais 145 453
animisme, animiste 194 209 231 237
Aniruddha 31
ānisaṃsa 33 233 239
Annam (Empire d'-) 23
Annamite, annamite 258 436-441 443 444
Anuruddha 235
arec, aréquier 38 151 173 174 192 218 408 419
art (traditionnel) 125 139 156 170 187
Asie du Sud-Est 35-37 149 165 168 170 232 245 329 452
Asie méridionale 38 172
Asoka 120
asura 132 147 304
Avīci (G) 197 238 257 328 354 356 358
Ayudhya 30 31 187
banian (G) 271
Bangkok 35 295 440 443 458
bétel 38 83 164 173 174 348
Bhaddā Kapilānī Therī 236
bhikkhu (G) 142 328
Bibliothèque Nationale (de Bangkok) 29 440
bibliothèque de pagode 1 3 9 11 239 251
Bimbā (Devī) 234
Birman, birman 26 28-31 36 145 266
Birmanie 4 5 28 32 259 377 382
bodhiñāṇa 90
Bodhirāja (G) 279 280 308 339 372 378 404 421
Bodhisatta (G) 36 67 90 92 95 106 116 119 126 132 137 145 155 160 174 175 181 182 184 186 190 200 218 220 222 224 226 228 233 239 242 243 256 257 264 266-269 276 277 291 297 299 304 308 310 312 353 361 367 368 370 374 376-378 380 384 413 422 423 426-428 447
Bouddha (Buddha) 11 22 33 60 90 126 133 137 143 150 186 187 191 196 198 221 222 233-237 277 313 348 428 434 448
Bouddha (Ariya) Metteyya (G) 216 326 445
Bouddha d'Emeraude (G) 22 443
Bouddha en germination 90 244
bouddhisme 35-37 194 221 232-

234 237 239 242 243 246 247
Bourgeon-de-Bouddha (G) 97 119 131 234 270 274 276 289 300 310 325 348 367 388 389 391 397 400 401 421 429
Brahma (G) 106 108 126 132 282 292 301 316 346 357 368 396 397 408
braḥ maḥhā Pāsmăn (Vénérable-) 22 231
braḥ mālăy 214 228 356
brahmane (G) 67 91 96 97 180 190 256 313 314 317 324 348 356 391 398 404 408 428 430 434
brasse (G) 151
byādan (G) 105 129 217 219 271 303
byā thēn (G) 136 139 236 237 402
cakkavattin (G) 146 150 182 381
Cambodge 23 143 231 265 292 360
Cambodgien, cambodgien (voir : khmer) 32 45 170 375
Campa *(cāṃPā)* 150 349
Cātummahārājikā (G) 133 439
Centre (Laos) 1 278
Centre (Thailande) 143
cetiya (G) 193 240 301 434 437
Chakri (dynastie-) 34
Champassak 16 23 247
Chiengmai 4 16 22 23 26 28-31 247 318 349 386 440 453 459
Chine, chinois 28 310 311 435 443
Cingalais 145
cinq attributs de la royauté 396 404
Cinq Préceptes (G) 238 275 341 343 399 404 409 413 433
code(s) de conduite (voir : règles de conduite) 19 111 303 359
Communauté (bouddhique, religieuse) 33 142 144 186 187 251 303 359
Connaissance (Suprême ou parfaite) 90 186 445
copiste (voir : scribe) 11-13 15 75 79 86 88
cosmogonie 150
cour d'amour 74 122 192 199 200
Dan Sai, stèle de- 31
Devadatta 234 236
devadhītā (G) 285 286
devaputta (G) 91 95 115 125 266 277 286 321 366 370 372 375 380 381 383 391-392 399 403 404 444
devarāja 90
dham 13 30 31 222 261
dhamma (G) (voir : Loi) 82 90 99 104 185-187 196 270 275 278 301 342 343 344 363-365 371 398 408 413 432 433 456
Dharaṇī (G) 105 127 132 225 284 356 411 417
dignitaires (G) 35 117 121 144 152 164 179 190 191 262 276 279 290 292
Direction des Beaux-Arts 255-259
Dix Préceptes (bouddhiques) (G) 398
dix règles de conduite royale (G) 117 152 266 271 324 325 353

381 390 397 399 409 430
eau d'attestation 193 356
eau du serment (G) 401 409
écriture 4 8 10 13 14 26 28 30-32 34-37 40 41 75 141
E.F.E.O. 1 40 309 329
éléphant blanc (albinos) 94 178 258 286 289 347 348 366 371 375 378 400 401 404 435 439
ermitage 19 26 98 113 153 273 274 280 282 283 290 298 299 304 305 338-342 445
ermite (G) 24 26 98 99 104 107 108 110 113 118 119 133 140 141 147 154 171 173 183 187 215 217-219 256 265 266 269 270 272 273 276 277 280-283 286 290 298 299 303-305 335 338-342 365 379 384 407 408 431 442 445 449 452 460-462
esprits vitaux *(khvăn)* (voir : forces vitales) 66 190 194 195
Etat Shan 4
Européens, européen 170 185
Fa Ngum 21 22 224 247
fête(s), festivités 34 123 168 183 187 189 201 206 277 288 313 414 435
ficus (G) 160 285 294 305 333-335 340
forces vitales (voir : esprits vitaux)
Français, français 3 17 35 145 247 255 447
France 23 194 253
fusées (fête des-) 372
gardiens de l'univers 128 371 373 397 439
garuḍa (G) 69 106 131 220 236 263 266 269 276 277 284 286 300 310 370 371 404 448
gāthā (G) 120 135 220 221 442
Gāvl Jå, grāvl Jå 27 53 292 302
génie(s) (voir : *phī*) 22 127 132 135-137 139 155 225-227 232 237 242 243 352 402 404 435 455
Gijjhakūṭa *(gijkūt)* 154
Gotama Buddha 106 120 186 233 337
graphie 14 30 31 34
grivois(erie) 27 180 191 193 201 202 207 212 246
guirlande (de fleurs) 25 90 98 108 202 255 270 274 275 280 281 300 315 316 340 350 430 431 434
haṃsa (G) 96 108 218 256 295 314 316 317 351 407 445
Haṃsavatī (Hamsavati) 31 377
Haribhuñjaya (Haripunchai) 29 30
Himavant (G) 26 140 154 158 218 265 266 275 280-282 286 288 289 303 311 312 338 340-342 355 400 401 407 411 442 444
histoire (Laos) 2 20 21 378 446
hmyṅ2 144 173 180
hnaṅ sē 378
Hnong Bua Lamphu 16
Ho 17 266
Hollandais, hollandais 17 23
Huit Préceptes (G) 238 404
Inde 31 154 186 220 452
Indien, indien 24 31 32 81 82

145 150 154 165 180 209 214
222 236 247
Indochine 31 452
Indra (G) 83 91 92 95 99 101
106-108 110 111 113 115 116
119 125-128 132 137 153 172
173 207 214-216 218 219 223
225 257 262-264 266 268-270
274-276 278-281 285 288 290-
295 297 299 301 304 310 311
315-317 321 324 328 337 338
340 346 347 350 352 353 355
357 358 361 363-366 370-373
375 376 378 380-383 388 391
393 396 397 399-401 403-408
411 414 418 425 427 439 441
447-449 452 457 459
Institut Bouddhique (Vien-
tiane) 248 253
Isān (pays-) (voir Nord-Est de
la Thailande) 26 139 265 287
292 329 349 399 422
Īśvara (G) 127 296 371 454
Jambu (G) 166 280 307-309 315
348 401 444
jātaka (G) 28 29 31 33 108 132
214 220 233 234 245 246 295
337 374 463
javanais 34 145
jours saints (bouddhiques) (G)
358
jyṅ 11 143 144
kamma (G) 19 33 84 91 95 103
106 110 155 176 183 184 238
239 273 280 285 296 299 301 306
310 314 316 318 325 327 333
336 345 354 361 367 392 412
418 432
kan ān1 (kɔ:n ʔà:n) 27 42 47 53
55-57 59 60 62 63 72 75 197
199 207 247 292 302
kan ān1 dăммaḥtā (kɔ:n ʔà:n
thammáʔda:) 10 27 47 57 60-62
73 75 79 88
Kassapa Thera 234 235
Keng Tung 4 382
kēv (voir : Annamites, Vietna-
miens)
Khammouane 258
khène (G) 74 351 352 373
khmer (voir : cambodgien) 10 11
22 31 36 37 45 46 81 83 231
246 247 254 399
khmu 436 441
khoeun 4 5 28 30 32 123 139 218
248 251 259 308 313 344 352
353 372 382
Khong, Ile de- 310 312
khvăn (voir : esprits vitaux)
402
kinnara (G) 129 130 182 277 350
kinnarī (G) 17 100 122 129 130
154 204 226 263 272-274 276
277 297 305 306 350 432-434
Kṛṣṇa 31 32
Lakṣmaṇa 448
Lanka 32
Lan Na 4 5 22 26 27 30 33 53
247 259 292 330 360 375 440
Lan Xang 17 22 23 26 30 31 146
224 231
Lao, Laotien 2-4 6 7 12 26 27
33 34 37 38 40 42 68 103 130
143 144 147 155 161 166 170
174 175 182 189 190 193 194
199 200 209 214 216 224 226

228 229 232 237 242 248 292
328 354 360 385 443 446
lao (langue) 2 4 7 13 26 27
34 40 41 45 84-86 221 253
254 329 440
Lao Kay 443
Laos 1 5 16 17 20 23 28 32 34
37 46 47 57 130 141 146 147
222 231 232 239 242 246-248 252
-254 266 278 310 318 336
349 382 392 453
latanier (voir : olles)
liṅga 191
littérature indienne 24 31
130 209 236
littérature khoeun 5 218 248
littérature orale 36 37 386
littérature siamoise 18 23 33
211 252 253 330
littérature tai 2 35 45 245
409
littérature yuan 5 23 24 26
218 248
Loei 381 440
Loi (bouddhique) (voir : dham-
ma) 146 157 186 187 232 241
Lopburi (style de-) 295
Lü 4 28 30-32 251 258 259 318
349 453
Luang Prabang 1 16 22 23 26
31 35 225 227 247 251 254
256-258 292 315 381 440
Lwa 33 143
Mae Nam Chao Phraya 295
Mahā Māyā 233
Mahasarakham 15 278 329 385
maḥnījo(t) (G) 138 198 280
Malais 34
Mangrai 4 26 29
mantra (G) 97 98 102-105 132
133 135 138 220-222 224 261
275 290 296 298-299 306 338
340 342 371 391 397 402-404
408 429 442 445 450 455-457
460
manuscrit 2-4 5 7 9-17 22-24 34
75 113 143 145-147 251-255
257-259 261 278 308 318 399
440 447 453
Mâra 127 133 267
méditation (bhāvanā) 113 290
Mékhong 2 23 32 155 227 310 382
434 448
mérite (G) 90 91 108 128 152
175 176 184 189 190 193 234
238-241 279 280 297 299 309
321 323 325 339 349 370 371
389 394 397 404 406 411 417
420 429
Metteyya Buddha (voir : Bouddha
(Ariya) Metteyya)
microfilm 4 24 256 309
Moggallāna (G) 234 235 240 356
Môn, môn 28-31 36 37 143 145
247
môn-khmer 31 37 45 247
Mont (Meru ou) Sumeru (G) 150
154 166 192 228 274 460
nāga (G) 94 98 104 106 131 132
139 155 186 191 202 210 220
224-226 228 236 239 261 264
274 277 284 286 303 308 310
352 370 372 380 381 404 406
407 409 411-414 417 418 422
426 431 432 444 447 462
nāgī (G) 100 101 107 155 226

258 286 412 415-418 420 422 426 431 432 434
Nan 382
Nan Chao 378
Nibbāna (G) 241 389
ṅōeeak 132 155 182 225 227 283 284
Nord (Laos) 1 28 147 247 266 318 349
Nord (Thailande) 4 143 239 382 386 453
Nord (Vietnam) 330 443
Nord-Est (de la Thailande) 16 26 239 247 251 265 278 287 292 295 352 360 372 375 381 399 422 453
nymphes (célestes) (G) 90 113 292 328
Occident 17 145 180 193 212
Occidentaux, occidental 6 40 75 143 174 185 209 211 225 229 232 242 354 386
ogre, ogresse 119 132 140 271 274 284 296 300 301 342 343 376-378 445 461
olle (G) 4 5 7 8 10 12 13 15 60 147 251-255 258 308 440 447
Omniscient (G) 275 310 363 411
oralité 37 40
orphelin 18 77 91 93-96 107 110 118 121 122 124 126 136 171 184 185 205 224 233-235 239 240 242 256-258 283 285 290 319-324 344 354-357 360 391-427 454
orpheline 331 332 358
orthographe 14 46 77 81-83 85 252
Pacceka Buddha (G) 354
pâli 5 11 26 70 74 81-83 90 113 136 141 198 221 267 277 380 447
palmier à sucre (G) 219
paṇḍita (G) 279 416
pārami (perfections) 224 241
parasols (blancs) (G) 127 371
pāsī (G) 27 286 317 328 345 346 348 372 397 398 412 437
Pātēk (poisson en saumure) 173 257 392
Pays Lao 16 22 23 65 231 444
Pegu (Birmanie) 377
Péninsule d'Or 435
Péninsule (Indochinoise) 20 29 32 37 145 324 435
peta (voir : preta)
phī 22 106 132 135-137 154 155 194 197 226 232 234 237 242 243 258 271 272 276 289 290 298 300 303 308 316 328 339 348 354 371 376 389 397 398 400-405 411 428 430 432 433 435 438 458 463
Phichit 458
phī mōeeaṅ 136 137 237 242 243 291 292 435
Phra Muong Keo 26
Phya Taksin 30
Pimay (temple de-) 295
pluie (miraculeuse) (G) 106 217 276 300 324 414
Portugais 145
Pothisarath 22 31 232
Préceptes (G) (bouddhiques) 106

111 114 118 160 186 187 238-241 243 261 279 286 325 336 338 355 359 371 372 380 389 421 422
preta (G) 239 240 376 408
prose 5 7 10-12 38 57 74 75 98 247 248 352
proto-indochinois 37 45
proverbe 74 115 121 142 200 459
purohita (G) 398
P'u Tai 330
(quatre états du) Brahma-vihāra (G) 238 398
radeau (G) 104 114 124 130 182 218 224 238 242 269 277
rāhū 304
Rāhula 234
rājadhamma 117
rājasīha 69 154 392 395
rājasīhī 392 395
rājgū 191 393 398
Rāma 156 448
Rama II 458
Rāvaṇa 448
règles de conduite 141 146 257
règles de discipline 188 193
règles de versification 11 12 39-41 43 46 47 74 75 85 88
réjouissances populaires (voir : fêtes) 174 183 188 189 194 301 402
religion 194 209 231 232 236 237 262
République Démocratique Populaire (Lao) 9 248 253
rêve (prémonitoire) 91 115 124 134 190 262 266 275 280 289 293 300 301 309 310 316 350 354 366 400 436
Roi-Et 453
roman historique 37 246 446
rukkha-devatā 129 225
sacrifice 137 226 237 243 398 435
Sagesse Suprême (voir : Connaissance Suprême) 244
Sahassanayana (voir : Indra) 125
Sakka (voir : Indra) 125
Samaṇa (G) 328
sāmanera (G) (voir : novice) 11 141 188 294 328
saṃbhārabodhirāja 90
saṃsāravaṭṭa 161
Sam Sen Thai 22
Saṅgha (voir : Communauté) 187 196 198
sanskrit 81-83 90 105 220 221 271 277
santal (G) 177
Sāriputta 234 235
Sattaparibhaṇḍa (G) 150 154 266 398
Say Fong, stèle de- 231
scribe (voir : copiste) 13-16 21 36 179 233 254
sēn 314
senā (G) 121 269-271 276 310 318
sēn mōeaṅ 121
Setthathirat 16 22 26
seṭṭhi (G) 107 180 184 256 262 289 303 306 309 329 361 362 364 377 383 410 411 414 455-458

Shan (voir : Etat Shan) 32 329
Siam 23 30 34 35 187 246 253
Siamois, siamois 10 11 17 18 20 32-35 38 40 60 65 66 68 70-73 221 242 246 253 254 258 278 287 294 329 330 336 337 356 374 385 392 446 458 463
Simbalī 341
Sip Song Panna 28 259 349
Sisavang Vong 225
Śiva 191
Songkhla 453
Souligna Vongsa 17 23
Sounthone-Bhou 458
Source(s) (origines) 3 5 16 21 24 30
souverain universel (voir : cakkavattin)
stūpa, stoûpa 120 151 232
Sud (Laos) 1 16 247 278 310
Sud (Thailande) 453
Suddhodana 233 234
sūl khvăn (G) 27 180 190 194-199 289 356 364 401 406 408 414 417 419 455
sutta 141
svarga 83 152 285 378
syncrétisme (religieux) 195 232 435
Tai, tai (G) 4 20 27-31 36 37 45 47 53-55 57 83 85 130 136 168 232 236 237 247 271 292 328 330 453
Takkasila 150 214 379-381 388 397
tambour-de-la-victoire (G) 317
Tāvatiṃsa (G) 31 83 90 93 112 113 119 125 127 185 214 218 219 261 265 274 277 280 308 324 356 381 394 396 399 424
Thai, thai, thailandais 4 34 139 252 295 385 386 440 443 444
Thailande 4 16 26 28 130 132 141 143 222 239 247 248 251 265 278 287 292 294 336 352 360 372 375 381 382 386 392 399 422 443 453 458
thēn (G) 96 104 127 128 131 139 228 232 234 236 241 352 371 372 401 402 435 439
theravādin 231
Tiao Petsarath 225
Tisaraṇa (voir : Trois Refuges) 198
tons mélodiques 40 47 53-56 58 59 65 66 75 76 79 247
tradition écrite 36 246
tradition orale 2 7 13 16 21 35-37 177 207 245 246
traits caractéristiques *(lăk-khaḥnaḥ)* 191 319 357
transcription phonologique 40 54 55
translittération 40 54-56
Trois Joyaux (bouddhiques) (G) 327 374 416
Trois Mondes 366
Trois Refuges (Trois Joyaux) 187 196 198 240
Tusita (G) 444
Ubon Rajadhani 278
Université de Chiengmai 22 24
Université de Chulalongkorn 29
Université des Beaux-Arts 440

Université Payap (de Chiengmai) 29
Uppalavaṇṇā Therī 236
Uttarakurudvīpa (G) 370
Vang Sang 231
Vat Phra Keo 453
vera (G) 327
vers, versification 4 6-8 10-12 14 26 27 30 38-44 46-48 50 53-55 57-66 69-81 83 85-88 160 161 163 247 264 302 337 458
Vessavaṇa (G) 104 132 133 261 291 371
vidyādhara (voir : *byādan*)
Vientiane 2 4 12 14 18 20 22 23 26 38 40 54 143 231 232 252-254 258 380 399 442 446-448 453
Vietnam, Vietnamiens 20 38 330
Vissukamma (G) 95 125 225 263 273 276 316 321 346 380 381 383 429
Voeungsai 292
vue divine (G) 119 225 273
Wat Mahajai 278
Xieng Khouang 20 38 258 436 441
yakkha (G) 100 103 105 106 118 119 129 132-137 140 154 174 178 182 203 204 210 216-220 226 236 238-242 255 256 261 263 266 267 271 272 274-278 282 284-286 290 291 297-301 303 304 306-309 311 312 321 338-340 342 343 363 371 376 389 408 419 421 422 430 432 433 448 451 461-463
yakkhinī (G) 98 100 101 114 132-136 178 256 263 271 284 285 291 296 297 301 302 338 342 343 345 376-378 382 433 445 461 462
Yama (G) 355 439
yantra (G) 222 455 456
yojana (G) 214 299 394 424
Yonok (voir : yuan) 29 440
Yuan, yuan 4 5 16-18 24-33 36 102 123 139 144 218 222 259 287 292 302 308 315 318 329 344 349 452 353 369 372 374 382 383 386 453
Yugandhara 228
Yunnan 266 378

INDEX DES TEXTES LITTERAIRES

Avadānakalpalatā 374

beḥ Gāṃ 313

bimbā rāṃ1 rai 33

bōen2 jaḥnaḥ săndaḥ 111

braḥ ādit 37

braḥ koet - braḥ bān 31

braḥ lăk - braḥ lām 19 32 74 97 131 139 223 247 258 447-453

braḥ lăk - braḥ lām hlōe braḥ lām jātŏk 57 453

brāhmaḥnā hmāk khī2 kā 121

brŏmmcăk 32

bryā GāṅGāk 24 372

butdaḥsen 10

byā găngāk 24 80 92 104 115 120 127 128 131 133 139 163 167 221 223 228 236 238 240 241 257 312 370-372

byā kosŏn maḥhārāt 19 107 116 124 163 183 195 197 240 241 257 353-356

cāṃPā sī1 tŏn2 24

cāṃPā sī1 Tŏn2 7 10 17 24 30 110 153 177 302

Candagādha Jātaka 29

căn smut 107 111 124 139 204 214 216 217 239 258 423-426

cau2 srrbsiddḱhi-nāṅ nk kraḥcāp 386

cau2 suvătr - nāṅ pwa Gāṃ 25

cndghā 25 29

Culavana 160

Dasavaṃsa 31

dāv2 căndaḥgāt 25 107 111 116 121 125 126 129 155 167 174 178 184 185 190 192 217 218 221 236 238 241 242 257 382-384

dāv2 căndaḥgorŏp 19 108 111 129 135 204 223

dāv2 cintā - cāṃPā daṅ 18 97 100 107 110 112 114 183 215 217 241 256 337-344

dāv2 gāṃ san 19 93 111 191 239-241 257 357-360

dāv2 gătdaḥnām 19 25 122 123 139 150 176 184 217 219 220 223 241 257 312 324 375-382

dāv2 hlāu gāṃ 17 20 37 38 97 150 258 442-446

dāv2 Huṅ1 - dāv2 cōeeaṅ 440

dāv2 hyn um1 120

dāv2 kai daṅ 17 18 33 97 102 127 139 155 185 222 228 258 454-458

dāv2 kālaḥket 7 17 29 76 79 83 98-100 104 105 109 114-116 123 126 129-131 133 134 136 139-141 161 162 171 183 204 217-220 238 241 255 265-278 302

dāv2 kālaḥthā 94 98 102 104 105

108 110 117 130 135 138 139 178 196 205 214 215 219 220 235 239 241 258 427-434

dāv2 kāṃbrā2 gāṃ san 360

dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2 11 77 93 102 107 111 112 115 116 118 119 127 131 134 136 137 139 178 195 196 202 214 216 -218 221 225 238 241-243 258 415-422

dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå 57 77 91 96 107 110 112 118 122 136 155 173 178 185 196 216 218-220 228 237 238 243 257 391-399

dāv2 kāṃ1bā2 phī nay2 25 77 94 96 128 131 136 139 177 178 195 216 219 221 223 233 237 258 400-405

dāv2 kāṃ1 kā tāṃ 24 30 115 124 182 184 238 256 350-353

dāv2 khūlū - nāṅ wa2 329

dāv2 liṅ 92 223

dāv2 lin daṅ 17 19 25 99-102 104 106 114 120 129 130 133 134 136 139 183 204 220 223 242 255 256 303-309

dāv2 lin daṅ (hnăṅsōe nidān-) 308

dāv2 nŏk kaḥpā phōeeak 6 93 115 116 123-125 153 172 173 183 185 215 223 257 366-369

dāv2 pē 92 124 182 184 185 215 218 223 255 256 309-313

dāv2 sīdaḥnŏnjăy 125

dāv2 sīdaḥnŏnjăy hlōe dāv2 jyṅ hmyṅ2 33 142 253

dāv2 sīsudŏn 130

dāv2 sovăt 17 19 25 83 97 98 100-102 106 108 111 114 115 119 127 128 131-133 136 139-141 175 176 178 183 214 215 217 221 235 238 241 255 279-287 302 434

dāv2 surivŏṅ 17 25 97 99 106 108 109 132 135 139-141 183 185 204 219 239 240 256 295-302

dāv2 suvănnaḥsām 126 130

dāv2 Tau1 gāṃ 92 110 124 153 177 184 214 215 218 223 233 240 257 373-375

dāv2 tāv rōeeaṅ 107 111 118 119 128 177 185 215 238 241 257 361-365

dāv2 yī 138 214

dāv2 yī - pā cōeeaṅ 440

Dhammatthakathā 31

dhneñjăy 143

Divyādana 31

duTiyvăṅsaḥ mālinī 440

Gāv1 Jå cau2 suvăḍ - nāṅ pwa Gāṃ 287

Gāv1 Jå kāṃ1 kā ḍāṃ 352

Gāv1 Jå mhāvŏṅs tēṅ år1 292

gāv1 Ja rōeeaṅ1 căn4Taḥ3gā 383

gāv2 Ja rōeeaṅ1 jivhā lin2 gāṃ 308

gāv1 Ja rōeeaṅ1 dhrrm vrrṇbrāhm 318

gddhṇ 25 382

gvāy dwaraḥbī 32 453

hårmān 32

hā2 sip jāt 28

hnăṅsōe gāv1 Ja rōeeaṅ kāṃ1 kā4 tāṃ 352

hnăṅsōe jyṅ hmyṅ2 20 78 80 83 152 164 169 172 176 177 180 181 189-191 193 195 201 207 208 215

hnā2 phāk kai kaḥtŏn2 20

hŏṅ hin 369

ihnau 34

Inao 17

indiyān san lūk 359

inhau 17 34

jivhā lin2 Gāṃ 25 308

jyṅ hmyṅ2 (nidān-) 34 143 144 210

jyṅ hmyṅ2 - sīdaḥnŏnjai 33

jyṅ myṅ1 143

jyṅ nay2 coraḥTo 57 107 109 111 112 142 143 155 177 220 235 257 387-391

Kacchapa Jātaka 374

kaḥPam gāṃ 223

kaisan tak pwa 223

kāṃ1bā2 kāp lāṅ 77 85 95 102 109 121 126 127 129 131 132 136 138 163 195 196 206 214 216 217 219 228 239 240 258 410-415

kāṃ1bā2 nā jēṅ 77 94 96 107 110 116 153 166 171 182 195 204 221 233 239 240 258 405-409

kāṃ1bā2 Tĕn tan1 77 81 84 94 95 102 108 116 122 138 139 157 170-174 177 178 184 190 205 217 218 226 256 319-324

kāṃ1 kā ḍāṃ 24

kāp Pū1 san hlān lēaḥ hlān san Pū1 359

kēv2 hnā2 mā2 17 18 33 107 110 114 135 136 259 459-463

khūlū - nāṅ wa2 34

khun doeṅ 446

khun lū - nāṅ wa2 18 20 34 97 101 106 185 195 238 240 256 325-330

khun purŏm 37 90

kiṅ1 cōeaṅ hān 18 20 37 38 57 91 98 107 137 150 195 242 258 435-441 446

khĪ2 thai keĪt Pĕn gāṃ 33

klāṃbrā2 ṅwa daṅ 360

klan lāṃ blein rōeaṅ1 nāṅ nk kraḥcak nay2 385

krai daṅ 33 458

Lalitavistara 220

lāṃ dāt jaḥkuṅ 125

lăṅkā 10 ho 32

lătsĪ siṅ 113 114 214 224

lătsĪ som san lūk yiṅ 359

lē Gm 3 To 349

liliT braḥ la 330

Mahaumagga Jātaka 108

Mahāvaṃsa 220

Mahāvana 160

Mahāvastu 31

mālăy bodisăt 356

mhāvŏṅs - tēṅ år1 25 344

mokgaḥlā hlŏṅ lok 214

Mūgapakkha Jātaka 365

nāṅ åraḥbim 20 25 98 99 111 115 120 125 142 178 188 233 235 243 255 293-295 383

nāṅ gosŏp 37

nāṅ phŏm ham 223

nāṅ sip saṅ 135

nāṅ TănTai 31 248

nāṅ Tēṅ an1 11 17 25 30 78 81 87 97 98 103 105 110 117 120

121 125 126 128 132-134 136
137 153 155 159 161 162 164
167 171 173 175 178 179 181
184-186 190 192 195 196 200
204 206 214 216 219-221 224
228 238-241 255 288-292 302
369 405
nidān nŏk cak 19 25 86 98 99
101 113 116 137 183 243 257
384-386
nk kraḥcak (dāv2 vrkit - nāṅ
cănḍaḥcr) 385
nk kraḥcāp 386
nŏk krcāp 25
nŏk yāṅ gāṃ 126 223
ṅwa usubaḥrāt 107 223
Pācitt 25 29
Pācittakumāra Jātaka 29 293
294
Pañcatantra 31 138
Paññāsajātaka 24 28-31 36 108
129 246 264 278 294 312 324
374 382 383 385 386 434
Pā1 pū1 daṅ 17 20 34 38 38 107
178 182 185 196 238 256 331-
337 375
Plā pū1 daṅ 34
pñāās jāḍŏk 28
pwa Raṅ - pwa Ryv 25 30 97 98
102 104 116 117 123 135-137
183 195 221 238 243 256 344-
349
pwa rŏm - pwa ryv - pwa raṅ 349
pwa ryv - pwa raṅ 25
rāmaĸerti, rāmkīeyrTi 32
Rāmāyaṇa 32 258 265 447 448
452
Rāmhyr 32
Sabbasiddhi Jātaka 385 386
saḥbau hlŏṅ keāaḥ 32
Samuddaghosa Jātaka 28
saṅ khau2 Paḥtăp tin 240
săṅkh silP jăy 16 29 41 42 47
48 50 83 92 185 204 219 223
255 261-265 302
săṅ sin jăy 11 15 17 19 26
sanselkey 265
Sātakavadana 31
Savvadhisiddhi 28
sīdaḥnŏnjăy 35
sīdŏn 122
Sieng Hmieng 158 161 162 166
167 176 180-182 186 188 191
192 201 207
Sīhanāda Jātaka 29 265 312 324
382
sīhnād, sīhnādā 29 382
sin jăy 255
sīvijaḥjaḥ kumān 113
smāt căndaḥPătjot 133
smāt kinnaḥrī nŏk nay2 130
śrīdhnñjăy 33 143
subrŏmmaḥmokkhā 138
sudaḥnū 18 140
Sudhana Jātaka 28 130
Sudhanu Jātaka 28 265 278
Supina Jātaka 108
suPunnaḥnāk 145
surindaḥ jūmbū 114 117
suriyvŏṅs - klaisår 25 302 344
sutTaḥsom, braḥyā- 118
Suttantapiṭaka 36
suvănnaḥcăkkaḥ 118
suvănnaḥ hay săṅ 92
suvănnaḥ mukkhaḥ 92 223
suvănnaḥsām 19 236 238
suvănnaḥ săṅkhā 114

suvăṅṇaḥ siṅ gāṃ 114 223
suvăṅṇaḥ Tam1 gāṃ 125 224
Suvaṇṇakacchapa Jātaka 374
Suvaṇṇasaṅkha Jātaka 265 434
suvṇṇ GāṅGāk 372
syv1 phĪ - syv1 Gŏṅ 25
syv svāt 14
Tāṃnān braḥyā cōeaṅ 440
Tāṃnān byā dăm 238
tau1 Gāṃ jāḍŏk 374
Tripiṭaka 22 31 120
usāpārŏt 17 25
ussāpārŏs 25
vănnaḥbām 14 25 76 96 108 123 185 195 218 256 313-318
Varavaṃsa Jātaka 265
Vattaṅgulirāja Jātaka 29
vătthu braḥyā sĪ1 sau 117
Vessantara Jātaka 66 67 91 108 160 248
vṇṇbrām 25 318
vrrṇgtĪ Īsān kālaḥkeṣ 278
Xieng Mieng 143
yat vrrṇkrrm Īsān khun lū nāṅ wa2 klan lāṃ blein 329
Zimme Paṇṇasa 28



INDEX DES NOMS DE LIEUX

aḥnorād (Pays du yakkha *kumbăńd*; de Anurādhā (15e nakṣatra?))
(săńkh silP jăy) 261

ānomā (un lac; réminiscence de la rivière Anomā?)
(dāv2 sovăt) 284

baḥkăn (Ancien nom de Xieng Khouang) 258
(kiṅ1 cōeeaṅ hān) 436-441

bālā (Royaume; Bārāṇasī (Bénarès)) 150 204 258
(kāṃ1bā2 nā jēṅ) 405 407-409; *(kāṃ1bā2 kāp lāṅ)* 410; *(kiṅ1 cōeeaṅ hān)* 435 436

Bārāṇasī (Royaume; Bénarès) 138 150 214
(dāv2 kālaḥket) 265-267 271 273-275 277; *(pwa Raṅ - pwa Ryv)* 344 346 348 349; *(dāv2 gāṃ san)* 357 358; *(dāv2 tāv rōeeaṅ)* 361 364 365; *(dāv2 nŏk kaḥpā phōeeak)* 366; *(jyṅ nay2 coraḥTo)* 390; *(dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå)* 391 393-397 399 *(dāv2 kālaḥthā)* 427-429 432 433

bojai (Un village; Bodhijaya?)
(jyṅ nay2 coraḥTo) 390

bŏmmaḥkŏt (Royaume; de brahma + kata : bâti par Brahma)
(dāv2 sovăt) 279 281 282 286

bū hå - bū Roṅ (Lieu-dit; collines des autels aux génies)
(dāv2 gătdaḥnām) 377

bū hvy2 gā (Lieu-dit; colline du ruisseau de l'herbe à paillote)
(kiṅ1 cōeeaṅ hān) 437

bū jun (?; Ha Tin, ville de l'Annam) 258
(dāv2 hlau gāṃ) 443 444 446

bū meĪn (Lieu-dit; colline *"meĪn"*)
(kiṅ1 cōeeaṅ hān) 437

bū sūṅ (Royaume; haute (?) colline)
(dāv2 kāṃ1bā2 phĪ nay2) 402

byā, fleuve-(=Mae Nam Chao Phraya)
(nāṅ åraḥbim - commentaires) 296

cāṃPā (Royaume; réminiscence du Campa ou Champa?) 150
(sǎṅkh silP jǎy) 262; *(dāv2 surivǒṅ* - commentaires) 302; *(dāv2 pē)* 310; *(vănnaḥbām)* 315; *(pwa Raṅ - pwa Ryv* - commentaires) 349; *(dāv2 gătdaḥnām)* 377-381; *(kāṃ1bā2 kāp lāṅ)* 411-414

cāṃPākā (Royaume; Campaka)
(nidān nŏk cak) commentaires) 384

căndaḥpulī - sīsăTTaḥnāk (Ancien Vientiane : Candanapuri Śrī chatta nāgānahutta)
(braḥ lăk - braḥ lām) 447 448 451 452

căndaḥpūrī (Royaume : Candanapuri?)
(dāv2 kai daṅ - commentaires) 458

cāTūm (Pays; Quatre...?)
(dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2) 415 420

cīeyraḥpăpbā (Royaume; :"Qui-existe-depuis-tout-temps"?)
(dāv2 hlau gāṃ) 445

det dānī (Royaume; Desa + Dhānī)
(kāṃ1bā2 kāp lāṅ) 413

dummā (Royaume; Paduma?; Padumā?)
(dāv2 pē) 309 310

dvārāvaḥtī (=Dvaravati) 151 193

hlā2 nāṃ2 (Royaume; *hlā2 nāṃ2* = Les Eaux)
(jyṅ nay2 coraḥTo) 388

hlēm daṅ (La "Péninsule d'Or" = la Péninsule Indochinoise)
(kiṅ1 cōeeaṅ hān) 435

hlŏm leīy kēn1 dāv2 (Lieu-dit)
(dāv2 gătdaḥnām) 381

hnaṅ sē (Le Lac Tali (?); Le Nan Chao)
(dāv2 gătdaḥnām) 378

hŏṅsāvaḥtī (= Haṃsāvatī)
(dāv2 gătdaḥnām) 377

indaḥPaḥthaḥ naḥgan (Indapaṭṭha, ville du Pays Kuru)
(braḥ lăk - braḥ lām) 447-449

indaḥPăt (= *indaḥPaḥthaḥ*)
(nāṅ åraḥbim) 293; *(kāṃ1bā2 Tĕn tan1)* 322; *(dāv2 căndaḥgāt)*383

indaḥPătthā naḥgan (= *indaḥPaḥthaḥ*) 234
(byā găngāk) 370

jaigām (Un village; Jayagāma)
(jyṅ nay2 coraḥTo) 390

jyṅ daṅ (Royaume; ancien Luang Prabang)

(vănnaḥbām) 315

jyṅ gōeea (Ville; "La Cité-de-la-liane"?)

(kiṅ1 cōeeaṅ hān) 436 439

kā hlŏṅ (Contrée (imaginaire?); "Le Corbeau-(y)-perd-son-chemin")

(kāṃ1bā2 kāp lāṅ) 410

kāsī (Royaume; réminiscence d'un ancien royaume ayant Bārāṇasī pour capitale) *(vănnaḥbām)* 315 317; *(khun lū - nāṅ wa2)* 325 327 328; *(dāv2 căndaḥgāt)* 383; *(nidān nŏk cak)* 385; *(braḥ lăk-braḥ lām)* 449 450

kăsPōe (Royaume; nom de consonance proto-indochinoise)

(dāv2 cintā - cāṃPā daṅ) 337-340 343

ketsăntan (Royaume; Kessantara?)

(dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2) 419

khau nāṃ2 găṅ1 (La montagne "Laque-Rouge")

(dāv2 gătdaḥnām) 381

kŏṅsī dāTārāt (Royaume; groupe (mot. chinois) + Dhātā + rāja)

(pwa Raṅ - pwa Ryv) 348

kosī (Royaume; voir *kāsī*) 87 197 200 255

(nāṅ Tēṅ an1) 288-290 291

kuṅ deb (= Bangkok)

(nāṅ åraḥbim - commentaires) 295

kuṅ sī (Royaume; le Siam, de Krung Sri Ayudhya)

(dāv2 hlau gāṃ) 443-446

lăṅkā (Royaume; Ceylan ou Sri Lanka)

(braḥ lăk - braḥ lām) 449-451

lau kāy (Ville; Lao Kay)

(dāv2 hlau gāṃ) 443

lŏmvithī (Royaume; Rama - vithī?)

(kēv2 hnā2 mā2) 461 462

mē byā (voir *byā*, fleuve-)

(dāv2 kai daṅ) 455

mē1 nāṃ2 gān (Rivière du Laos)

(dāv2 gătdaḥnām) 381

mithilā ou *mitthilā* (Mithilā, capitale du Pays Videha) 204

(dāv2 căndaḥgāt) 383; *(kāṃ1bā2 kāp lāṅ)* 412 413; *(căn smut)* 423 426; *(kēv2 hnā2 mā2)* 459 461-463

mōeeaṅ hlā2 nāṃ2 (voir *hlā2 nāṃ2*)

(dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå) 393

mōeeaṅ hlā2 nay2 (Pays; "le Petit-Benjamin")
(kiṅ1 cōeeaṅ hān) 437
mōeeaṅ jeĪy (Pays; "Prisonniers-de-Guerre"?)
(kiṅ1 cōeeaṅ hān) 436
mōeeaṅ ṅein yāṅ (Pays; "Argent-Résine" : ancien nom de Chieng Saen) *(kiṅ1 cōeeaṅ hān)* 436-438
mōeeaṅ sēn
(dāv2 nŏk kaḥpā phōeeak) 367
naḥgaḥret (Cité; nagara + iśa = "la capitale")
(pwa Raṅ - pwa Ryv) 345
naḥgan kāy (Royaume; Gayā?)
(khun lū - nāṅ wa2) 325-327
naḥgan sĪ (Royaume; "La Glorieuse Ville")
(kāṃ1bā2 Tĕn tan1) 319 322-324; *(byā kosŏn maḥhārāt)* 353
Nam Hin Boun (Rivière du Laos)
(braḥ lăk - braḥ lām) 448
Nam Kadinh (Rivière du Laos)
(braḥ lăk - braḥ lām) 448
Paḥcinnaḥgām (Village, V. "de l'Ouest")
(dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå) 391
Pẵcā1 (Royaume; voir *Pĕṅcān*)
(vănnaḥbām - commentaires) 318
Pañcāla 150
Păncāraḥ naḥgan (Royaume; voir *Pĕṅcān*)
(dāv2 kālaḥthā) 427
PāTaḥriput (Pays; Pāṭaḷiputta?)
(jyṅ nay2 coraḥTo) 387
Pĕṅcā1 (Royaume; voir *Pĕṅcān*)
(săṅkh silP jăy) 261 262 264
Pĕṅcān (Royaume; le Pañcala, vaste région du Nord de l'Inde) 150 256
(dāv2 surivŏṅ) 295-298 301 302; *(vănnaḥbām)* 313 317 318; *(dāv2 kāṃ1 kā tāṃ)* 350 352; *(jyṅ nay2 coraḥTo)* 387 388 390; *(dāv2 hlau gāṃ)* 442
phā cvṅ (Lieu-dit; montagne des "fausses-cannelles")
(dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2) 419
Rājagaha 150
rājgōe (Ville; réminiscence de Rājagaha) 150
(dāv2 hlau gāṃ) 446

rājgū (voir *rājgōe*)
(dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå) 392-394 397 398
rŏmcăk (Royaume; rama? + cakka)
(kēv2 hnā2 mā2) 462 463
Sattaparibhaṇḍa (G) 150 154
(dāv2 kālaḥket) 266; *(dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå)* 398
sāvătthĪ (Royaume; Sāvatthi, capitale du Kosala)
(dāv2 kāṃ1bā2 phĪ nay2) 400 401 404
selā (Ville; "Rocher") 205
(kāṃ1bā2 kāp lāṅ) 411
sē smut (Pays mythique)
(căn smut) 423 424
sĪlā (Royaume; *sela?*) 183
(nidān nŏk cak) 385
sĪsaḥket (Ville; la ville actuelle de Srisaket?)
(dāv2 gătdaḥnām) 375 376
sĪ săTnāk (Royaume; voir *căndaḥpulĪ*)
(dāv2 lin daṅ) 303-307
Takkasilā (Ville de l'Inde) 150 214
(dāv2 gătdaḥnām) 379-381; *(jyṅ nay2 coraḥTo)* 388; *(dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå)* 397
tāv gaḥnaṅ (Lieu-dit; localité de la région de Bangkok)
(dāv2 kai daṅ) 454 458
tay Ruṅ2 Rēṅ2 (Lieu-dit; "collines des éperviers et des vautours") *(dāv2 gătdaḥnām)* 377
Tūm vāṅ, mōeeaṅ- (Ville)
(kiṅ1 cōeeaṅ hān) 436 438 440
vesālĪ (Pays; réminiscence de Vesāli, capitale des Lecchavis?)
(dāv2 hlau gāṃ) 445 446
vyṅ căn (= Vientiane)
(dāv2 gătdaḥnām) 380; *(dāv2 hlau gāṃ)* 442-445

INDEX DES NOMS DES PERSONNAGES

ācitTaḥ (un devaputta; Accuta?)
(dāv2 kāṃ1bā2 phĪ nay2) 403

aḥnu, aḥnubāvăn (roi; Anou; Roi de Vientiane 1767-1829)
(dāv2 hlau gāṃ) 442 443

ăkgĪ 24

āṃgā, nāṅ- (-) (?) 202
(dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2) 418-421

an1 căn, nāṅ- (princesse?; "tendre santal")
(jyṅ nay2 coraḥTo) 390

åraḥbim, nāṅ- (héroïne; "belle figure" ou P.S. Aravinda "lotus")
(nāṅ åraḥbim) 293 294

åraḥtĪ, nāṅ- (suivante; "le regret" ou "charmante + forme"?)
(dāv2 sovăt) 284 286

ārătsā (nom de naissance du héros; du pâli ālassa = paresseux)
(jyṅ nay2 coraḥTo) 387

āy2, nāṅ- (demi-soeur de l'héroïne; "Première?")
(Pā pū1 daṅ) 331 332 334 336

āy2 tan keĪy jăy (nom d'un crocodile; "l'Aîné *tan* qui a connu la victoire?")
(dāv2 kai daṅ) 455

baḥyăkgaḥ kănyā, nāṅ- ("la fille-tigre)
(dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå) 392 395

bālaḥ (un yakkha; "méchant")
(kēv2 hnā2 mā2) 461 462

Baṅ smut, nāṅ- ("écume-de-mer", "vague")
(dāv2 lin daṅ) 306 308

bān svăn (un yakkha; "le chasseur céleste?")
(dāv2 kālaḥket) 274 276

băn Tā, byā- (un roi des crocodiles appelé "Mille Yeux")
(dāv2 kai daṅ) 454

bă̆n vă̆ṅ (frère de *ban Tā*; "mille palais?")
(dāv2 kai daṅ) 454

Bā2 Rvnl, byā-(Roi de *Tūm vāṅ*; "le ciel-qui-gronde")
(kiṅl cōeeaṅ hān) 438 440
bēṅsī, nāṅ- (fille d'un ermite; "chère et splendide")
(braḥ lăk - braḥ lām) 449 450
bikbī (devin, Vibhisana)
(braḥ lăk - braḥ lām) 451
bimbā, nāṅ- 173
(dāv2 surivŏṅ) 295-302; *(văn naḥbām* - commentaires) 318; *(dāv2 nŏk kaḥpā phōeeak)* 366-369
bimmaḥsan, nāṅ- (princesse de *Pĕṅcān*)
(văn naḥbām) 314-318
bimmaḥsen, byā- (roi de Bārāṇasī, "Patchouli")
(dāv2 kālaḥthā) 427 428
bodisān (Roi de *kāsī*, Bodhisāra)
(văn naḥbām) 315 317 318
bŏmmaḥcārī, nāṅ- (princesse; "vierge")
(dāv2 căndaḥgāt) 383 384
bŏmmaḥdăt (Roi; Brahmadatta = "Don de Brahma")
(dāv2 sovăt) 279; *(dāv2 surivŏṅ)* 295 296 301 302; *(dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå)* 391 394 396
bŏmmahgāt, byā- (Roi; Brahmaghātaka = "meurtrier d'un brahmane?")
(dāv2 kālaḥthā) 433 434
bŏmmaḥsī (Roi; "Splendeur de Brahma")
(khun lū - nāṅ wa2) 325; *(dāv2 kālaḥthā)* 427
braḥ bān (Bāṇa) 31
braḥ koet (Kṛṣṇa) 31
braḥ lăk (= Lakṣmaṇa)
(braḥ lăk - braḥ lām) 448 449 452
braḥ lām (= Rāma)
(braḥ lăk - braḥ lām) 448-452
braḥ līcăn (jumeau, frère de *săṅgīp*; ?)
(braḥ lăk - braḥ lām) 449 450
braḥ pārŏt (Aniruddha) 25 31
braḥ put (fils de *nāṅ sītā*; putta = "le fils")
(braḥ lăk - braḥ lām) 452
braḥ Rūp (double de *braḥ put*; rūpa = "l'image")
(braḥ lăk - braḥ lām) 452
brŏmmdăt 25

byā bū daṅ (Le Roi "montagne d'or")
(dāv2 kālaṭhā) 434
byā bū ṅein (Le Roi "montagne d'argent")
(dāv2 kālaṭhā) 432 434
byā thēn (le Roi des *thēn*) 234
(dāv2 kāṃ1 kā tāṃ) 352; *(byā găngāk)* 371 372; *(dāv2 gătdaḥnām)* 376; *(dāv2 kāṃ1bā2 phĪ nay2)* 402; *(kiṅ1 cōeeaṅ hān)* 435-441
căkkĪ (maḥhāvŏṅ) (Prince de *kosĪ*; "Celui-qui-tient-le-Cakra") 178
(nāṅ Tēṅ an1) 288-290 292
cāṃPā daṅ (princesse "frangipanier d'or")
(dāv2 cintā - cāṃPā daṅ) 338-343
căn, nāṅ- (yakkhinĪ : "Lune" ou "Santal")
(kēv2 hnā2 mā2) 461
căndā, nāṅ-
(săṅkh sil P jăy) 261 262; *(vănnaḥbām)* 315; *(pwa Raṅ - pwa Ryv)* 346; *(dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2)* 419-421; *(braḥ lăk - braḥ lām)* 448 451
căndaḥbŏm (Roi; canda + Brahma?)
(dāv2 kālaṭhā) 430
căndaḥgāt (héros,"Eclipse de Lune")
(dāv2 căndaḥgāt) 382-384
căndĪ, nāṅ- (kinnarĪ : "Clou de Girofle?")
(dāv2 kālaṭhā) 432-434
căn ham, nāṅ- (princesse; "santal parfumé")
(nāṅ Tēṅ an1) 291
căn smut, nāṅ- (reine de *sē smut*; "santal marin")
(căn smut) 423-426
cau2 lŏp (Enfant créé par un ermite; ?)
(Pā pū1 daṅ) 335
cēm1 căn (Fille; "Claire Lune")
(kēv2 hnā2 mā2) 462
cināy (une *phĪ phet*; "*cināy* = le grillon?")
(dāv2 gătdaḥnām) 376
cintā, dāv2- (héros; "La pensée")
(dāv2 cintā - cāṃPā daṅ) 337-343
cintārā 34
ciTrāj (prince; cittarāja = nom d'un yakkha)
(nāṅ åraḥbim) 293 294

citTā (yakkha; "coeur")
(dāv2 sovăt) 284
citTi (yakkha; nom dérivé de *citTā?*)
(dāv2 sovăt) 285
cndgā (= *căndaḥgāt*)
(dāv2 căndaḥgāt - commentaires) 383
cōeeaṅ, khun-, byā- (héros; "roi")
(kiṅ1 cōeeaṅ hān) 436-441
coraḥkā 34
coraḥTo, jyṅ- (héros; du mot pâli corrompu *duraḥTo*, durato = de loin)
(jyṅ nay2 coraḥTo) 387-390
corăt, braḥ cau2 (nom de roi; dérivé de *coraḥTo*)
(jyṅ nay2 coraḥTo) 390
cunlā, nāṅ- (reine; pâli cullā "petite, mineure")
(dāv2 hlau gāṃ) 444 445
cunlaḥnī 24
cyṅ gāṃ (Fils de *hlau gāṃ*; "cité d'or?")
(dāv2 hlau gāṃ) 444-446
daḥnŏnjăy (Père de *dāv2 tāv rōeeaṅ*; S. dhanaṃjaya :"le gagnant de de l'enjeu")
(dāv2 tāv rōeeaṅ) 361
daṅ tāṃ (Fils de *hlau gāṃ*: "Or Noir")
(dāv2 hlau gāṃ) 444 445
dăsmālī, nāṅ- (princesse; "Dix Fleurs?")
(kēv2 hnā2 mā2) 461 462
dăTTaḥrăTthā (Roi d'*indaḥPaḥthaḥ naḥgan*; Dattaraṭṭha?)
(braḥ lăk - braḥ lām) 447 448
devdhī săṅkā, nāṅ- (= devaḥdī sŏṅkā) (dāv2 căndaḥgāt - commentaires) 383
devaḥdī sŏṅkā (princesse, ?)
(dāv2 căndaḥgāt) 383
dinnaḥkan (Fils du roi de *rŏmcăk*; "Soleil")
(kēv2 hnā2 mā2) 462
dipbaḥlī, nāṅ- (?)
(dāv2 cintā - cāṃPā daṅ) 340-343; *(kēv2 hnā2 mā2)* 461
dŏskăn (yakkha; "dix cous" = "dix têtes") 204 239
(dāv2 surivŏṅ) 297-302
dukkhaḥTaḥ (khătTiyaḥrāt), byā dăm- ("le Pauvre")
(kāṃ1bā2 kāp lāṅ) 413

dwaraḥbī (nom d'un jeune buffle parricide, Dundubhi)
(braḥ lăk - braḥ lām) 450
ēk, byā- (roi; "Premier"?)
(byā găngāk) 370 372
ēṅ gan, dāv2- (?)
(kiṅ1 cōeeaṅ hān) 435-437 439
ēṅ kā, dāv2- (byā-) (?)
(kiṅ1 cōeeaṅ hān) 437 439
gaḥjaḥ kănyā, nāṅ- (princesse; la "fille-éléphant")
(dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå) 392 395
gāṃ Baṅ, nāṅ- (princesse nāgī; "Vague d'or")
(dāv2 kālaḥthā) 431 432 434
gāṃ kaṅ, nāṅ- ("Amoncellement d'or")
(dāv2 gătdaḥnām) 377; *(kāṃ1bā2 nā jēṅ)* 406 408
gāṃ pā (?)
(kiṅ1 cōeeaṅ hān) 438-440
gāṃ phīv, nāṅ- (princesse; "Peau d'or")
(dāv2 căndaḥgāt) 383
gāṃ Pŏn (prince; "alliage (?) d'or")
(dāv2 hlau gāṃ) 444 445
gāṃ san, dāv2- (héros; "paroles d'enseignement")
(dāv2 gāṃ san) 357-359
gāṃ say2, nāṅ- (princesse; "or en frange")
(dāv2 gătdaḥnām) 377
gāṃ sēn, nāṅ- (fille d'Indra; "or + cent mille?")
(jyṅ nay2 coraḥTo) 388
gāṃ Yāt, nāṅ- (princesse; "coulée d'or")
(dāv2 pē) 312; *(kāṃ1bā2 Tĕn tan1)* 321-323; *(jyṅ nay2 coraḥTo)* 389 390; *(kāṃ1bā2 nā jēṅ)* 408; *(kiṅ1 cōeeaṅ hān)* 436 438
gāṃ yvṅ, nāṅ- (princesse; "or en flocons")
(vănnaḥbām) 315
găndaḥrī, nāṅ- (princesse nāgī; gandhavari? = (l'eau) parfumée?)
(dāv2 sovăt) 286
găngāk, byā- (héros; le "prince-crapaud") 133
(byā găngāk) 370-372
gătdaḥcăk (yakkha; ?)
(dāv2 kālaḥket) 271
gătdaḥcăn (fils de *gătdaḥnām*; ?)

(dāv2 gătdaḥnām) 379-381

gătdaḥnām, dāv2- (?)

(dāv2 gătdaḥnām) 375-381

gătdaḥnek (fils de *gătdaḥnām*; ?)

(dāv2 gătdaḥnām) 377 379 380

gocan (roi des crocodiles; de gocara)

(dāv2 kai daṅ) 454

gorbdhirāj (yakkha)

(dāv2 surivŏṅ - commentaires*)* 302

gvāṅ, dāv2- (?)

(kiṅ1 cōeeaṅ hān) 435-440

hăthcăk (yakkha; hattha + cakka) 132

(nāṅ Tēṅ an1) 290-291

hemrăṅsī, nāṅ- (hema + raṅsī = reflet d'or)

(dāv2 căndaḥgāt - commentaires*)* 384

hirănrăt (Fille; hiraññña + ratana = or, argent + joyau)

(kēv2 hnā2 mā2) 462

hlā2, nāṅ- (princesse; "benjamine")

(săṅkh silP jăy) 262; *(jyṅ nay2 coraḥTo)* 390

hlan, nāṅ- (princesse; "arrière-petite-fille")

(jyṅ nay2 coraḥTo) 390

hlau gāṃ, dāv2- (héros; "or poli")

(dāv2 hlau gāṃ) 442-445

hullaḥmān (Hanumān)

(braḥ lăk - braḥ lām) 450 451

hūp păṅ (fils d'un roi annamite; ?)

(kiṅ1 cōeeaṅ hān) 438-440

Ī1, nāṅ-

(Pā pū1 daṅ) 331 334

ihnau 34

indaḥjī (vice-roi; Indra-le-Victorieux)

(braḥ lăk - braḥ lām) 451

in Pēṅ, nāṅ- (Créée par Indra)

(kiṅ1 cōeeaṅ hān) 436 437

isūn, byā- voir Īśvara (G)

(dāv2 kālaḥket) 273 274 276

isvn, byā- voir Īśvara (G)

(dāv2 kālaḥthā) 430 431 433 434

jaisvn (Fils du roi *bŏmmaḥgāt*; "Īśvara-le-Victorieux")
(dāv2 kālaḥthā) 433 434
jaiyaḥrāt (Fils de *lin daṅ*; le "Roi Victorieux")
(dāv2 lin daṅ) 308
Jāli 67
jālvăn *(= sāraḥvăn)*
(dāv2 kai daṅ - commentaires*)* 458
jeTTaḥkummān ("l'aînée")
(braḥ lăk - braḥ lām) 451
Jūjaka 67
jyṅ hmyṅ2 144 145
kaḥpā, dāv2-, oiseau- ("l'engoulevent")
(dāv2 nŏk kaḥpā phōeeak) 367-369
kai daṅ, dāv2- (héros; "harpon d'or")
(dāv2 kai daṅ) 455-458
kai kēv2 (fils du héros; "harpon de gemme")
(dāv2 kai daṅ) 457
kai1 kēv2, nāṅ- (héroïne; "poule blanche")
(dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2) 418
kaisan, nāṅ- ("Fleur")
(dāv2 surivŏṅ) 298 299; *(dāv2 Tau1 gāṃ)* 373
kai tā (harpon + ?)
(dāv2 kai daṅ) 457
kai vet (harpon + ?)
(dāv2 kai daṅ) 457
kai vŏṅ (harpon + ?)
(dāv2 kai daṅ) 457 458
kālaḥdan, nāṅ- (Mère de *surivŏṅ*; ?)
(dāv2 kālaḥket) 265 266
kālaḥdăm (roi; *kālaḥ* le Vertueux)
(dāv2 kālaḥthā) 430 433 434
kālaḥhŏk (seṭṭhi, ?)
(dāv2 tāv rōeeaṅ) 362 364
kālaḥket, dāv2- ("La Chevelure Noire")
(dāv2 kālaḥket) 267-278
kālaḥsā (yakkha; ?) 136
(dāv2 lin daṅ) 303 304 306-309
kālaḥthā, dāv2- (héros; ?)
(dāv2 kālaḥthā) 427-429

kāliyaḥ sătthāmāt (Fils; "Bois de santal + Sabre d'Argent")
(dāv2 kālaḥket) 277
kāṃ1bā2 (héros; "orphelin")
(dāv2 kāṃ1bā2 phī nay2) 400
kāṃ1 kā tāṃ, dāv2- (héros;"noir (comme un) corbeau noir")
(dāv2 kāṃ1 kā tāṃ) 350-352
Kaṇhā 67
kănhā, dāv2- (prince; "Ours")
(jyṅ nay2 coraḥTo) 388
kăntān (yakkha; "dangereux") 203
(dāv2 kālaḥket) 272; *(dāv2 lin daṅ)* 303; *(dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2)* 419 421
kăṇṭhăk, mā2- (Kaṇṭhaka = le cheval de Sidhattha) 139
(dāv2 sovăt - commentaires) 287
kāp lāṅ, l'orphelin- 205
kåraḥkăn (jeune frère de *nāṅ Tēṅ an1*; "les testicules en forme de grêlons?")
(nāṅ Tēṅ an1) 290
kārī, nāṅ- (yakkhinī; de kālī?)
(dāv2 kālaḥket) 276
kesī, nāṅ- (Dame; de Kesi ou Kesini)
(dāv2 hlau gāṃ) 445
ketsătthā (devaputta; ?)
(dāv2 kālaḥket) 266
kēv2 hnā2 mā2 (héroïne; "joyau + faciès de cheval") 183
(kēv2 hnā2 mā2) 459-463
khemmā, nāṅ- (fille d'un éléphant blanc; khemā)
(dāv2 kāṃ1bā2 phī nay2) 401-404
khono (yakkha; "Grimaçant")
(dāv2 kālaḥket) 274 276
khun kai cau2 (père du héros; "le prince-harpon")
(dāv2 kai daṅ) 454 455
khvăn dau2 Bā2 ("Esprit vital à l'égal du ciel")
(braḥ lăk - braḥ lām) 450
kiṅ1, dāv2- (?)
(kiṅ1 cōeeaṅ hān) 436
kŏk, dāv2- (roi des singes; ?)
(dāv2 surivŏṅ) 299
kondăn (marchand; Koṇḍañña)
(dāv2 tāv rōeeaṅ) 362

kosŏn (maḥhārāt), byā- (héros; Kosala)
(byā kosŏn maḥhārāt) 353 355 356
kŏTTaḥrāt, nāṅ- (koṭṭa + rāja)
(braḥ lăk - braḥ lām) 450
kumbā (frère de *nāṅ Tēṅ an1*; la "cruche"; le "saurien") 158 160
(nāṅ Tēṅ an1) 290 291
kumbănd (yakkha; "Les testicules en forme de jarre") 204 205
(săṅkh silP jăy) 261 263
kumbŏn (yakkha ou saurien) 88 204
(dāv2 kālaḥket) 266 275 276 278; *(nāṅ Tēṅ an1)* 288
kummaḥlī (Fille de l'Empereur de Chine; kumārī?)
(dāv2 pē) 311
kunjaḥlo (roi; kuñjara = l'éléphant)
(dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2) 416-418 420 421
kuslāt (rājā) (roi, Kusa + rāja)
(dāv2 tāv rōeeaṅ) 361
kusrāj, braḥyā- (roi; Kusa + rāja)
(săṅkh silP jăy) 261-264
kussrāj (kusrāj)
(dāv2 surivŏṅ - commentaires) 302
kvā, byā-, dāv2- (roi annamite; ?)
(kiṅ1 cōeeaṅ hān) 437-439
lāṅ, khun- (Ennemi du héros)
(khun lū - nāṅ wa2) 326-329
līlā, nāṅ deb- (Déesse) 197
(nāṅ Tēṅ an1) 289-291
lin daṅ, dāv2- (héros : "rigole d'or", corruption de "langue d'or?")
(dāv2 lin daṅ) 303-308
lū, khun- (héros; ?)
(khun lū - nāṅ wa2) 325-330
lullu (?)
(braḥ lăk - braḥ lām) 447
Maddī 67
maḥcăkdirāt (nom de roi du héros; corruption de Mahācakkādhirāja?)
(dāv2 kāṃ1bā2 phī nay2) 404
maḥlīkā (Mallikā?)
(braḥ lăk - braḥ lām) 447
maḥnīdaṅ (princesse; "joyau + or")
(dāv2 kālaḥthā) 430-434

maḥnikāp, mā2- (nom du cheval aîlé; maṇi + ?) 139
(dāv2 kālaḥket) 265 269 272 273; *(dāv2 sovăt)* 280 284 287
maḥnorā, nāṅ- 130
mālā, nāṅ- (héroïne; "Fleur")
(dāv2 lin daṅ) 304-306 308
mālĭcăn, nāṅ- (héroïne; "Fleur de santal")
(dāv2 kālaḥket) 267-278
māt, nāṅ- (héroïne; "Or")
(dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå) 392-397 399
mătdaḥlĭ, nāṅ- (princesse; Maddarī "oiseau?")
(kāṃ1bā2 kāp lāṅ) 413
meghvtĭ, nāṅ- (Meghavati?)
(dāv2 surivŏṅ - commentaires) 302
mēn (roi des *thēn*; ?)
(dāv2 kāṃ1bā2 phĭ nay2) 401
mēnhlau, nāṅ- (?)
(jyṅ nay2 coraḥTo) 388
mēnTādak, braḥyā phĭ- (?) 237 242
(dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå) 397
mithilāt (roi des yakkha = *kumbŏn*; de Mithilā, capitale du Videha?)
(dāv2 kālaḥket - commentaires) 278
mlāyvrrṇ (= vilaivăn)
(dāv2 kai daṅ - commentaires) 458
mudgāt (prince; ?)
(dāv2 kālaḥthā) 430-434
mukhābăt (nāga; mukha + ?)
(dāv2 gătdaḥnām) 381
mūngot (Oncle du héros; ?)
(dāv2 tāv rōeeaṅ) 361 364
nā jēṅ, kāṃ1bā2-, l'orphelin- (surnom du héros : "l'orphelin à la rizière sèche")
(kāṃ1bā2 nā jēṅ) 405 409
năndā (reine; "Bienheureuse")
(kēv2 hnā2 mā2) 460
nāṅ mē1 yāy (phĭ : "La Grand-Mère")
(kiṅ1 cōeeaṅ hān) 438
ṅein kăpPirāt, byā- (roi des kinnara; Kappirāja?)
(dāv2 kālaḥket) 277
nŏncit (fils du héros; "heureux")

(dāv2 tāv rōeeaṅ) 365

ōeeay2, nāṅ- (héroïne; "l'aînée")

(Pā pū1 daṅ) 331-336

Paḥbătsan (Fille; P. pabhassara = resplendissant)

(kēv2 hnā2 mā2) 462

Paḥdummā, nāṅ- ("Lotus") 24 26 132 183

(dāv2 sovăt) 280-287; *(nāṅ Tēṅ an1)* 290 291; *(kāṃ1bā2 Tĕn tan1)* 322 323; *(dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå)* 391 392

păpbā, nāṅ- (divinité; Pabbā?)

(dāv2 lin daṅ) 306

păpbāvaḥtĪ, nāṅ- (Papbāvati?)

(pwa Raṅ - pwa Ryv) 347

Pātēk - Pāsmå, kāṃbā2-, l'orphelin (surnom du héros, "le poisson en saumure")

(dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå) 392 399

pē, dāv2- (nom du héros; "le Prince Chevreau")

(dāv2 pē) 310-312

phĪ nay2 (Le "petit génie") 234 237

(dāv2 kāṃ1bā2 phĪ nay2) 400-404

phĪ mōeeaṅ (Le génie tutélaire)

(nāṅ Tēṅ an1) 291 292; *(pwa Raṅ - pwa Ryv)* 346; *(kiṅ1 cōeeaṅ hān)* 435

Pin1 daṅ (Le bijou de chignon en or)

(kēv2 hnā2 mā2) 459-463

Pin1 kēv2 (Le bijou de chignon en joyau)

(kēv2 hnā2 mā2) 462 463

Pin1 sin jăy (Le bijou de chignon *sin jăy*)

(kēv2 hnā2 mā2) 462

putsaḥpā 34

puttmār (yakkha; putta + māra : "Fils de Māra")

(dāv2 lin daṅ - commentaires*)* 309

puspā (devaputta; "Fleur")

(dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå) 391 392

pwa băn jăn2, dāv2- ("Le lotus à mille rangées de pétales")

(dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå) 391

pwa daṅ, nāṅ- ("Le lotus d'or")

(dāv2 lin daṅ) 306 308; *(kāṃ1bā2 kāp lāṅ)* 410 411 414

pwa Gāṃ, nāṅ- (= *pwa daṅ*) 26

(dāv2 sovăt - commentaires*)* 287

pwa khai, nāṅ- ("Le lotus épanoui")

(dāv2 nŏk kaḥpā phōeeak) 367-369; *(dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå)* 391

pwa Raṅ ("Le lotus resplendissant)

(pwa Raṅ - pwa Ryv) 344 346-348

pwa Rŏm ("Le lotus joyeux")

(pwa Raṅ - pwa Ryv) 344-346

pwa Ryv ("Le lotus long et fin")

(pwa Raṅ - pwa Ryv) 344 346 347

rābbaḥnāsvn (= Rāvana)

(braḥ lăk - braḥ lām) 448-451

Ruṅ2, dāv2- ("Le prince-épervier")

(kiṅ1 cōeeaṅ hān) 437 439-441

săbbaḥsiddh ("Tous les droits", "pleins pouvoirs")

(nidān nŏk cak - commentaires*)* 386

sāgan, nāṅ- (femme du héros; Sāgara : l'océan)

(dāv2 tāv rōeeaṅ) 362-365

saḥdevī (reine; sadevi : "avec les déesses")

(vănnaḥbām) 313 318

sālaḥkăn (yakkha; Sālaka?)

(dāv2 kālaḥket) 271

săṅgīp (= Sugrīva)

(braḥ lăk - braḥ lām) 449 450

săṅkā (le merle) 84

(kāṃ1bā2 Tĕn tan1) 321-323

săṅkhāraḥmāt (nāga; saṅkhāra = *māt*(=or))

(dāv2 gătdaḥnām) 381

săṅkh daṅ ("La conque (escargot) d'or")

(săṅkh silP jăy) 263

sāraḥvăn (yakkha; prince; Sālavaṇa)

(nāṅ Tēṅ an1) 291; *(dāv2 kai daṅ)* 454-456 458

sāvăttī, byā (roi; Sāvatthi (pays))

(dāv2 kālaḥthā) 428-430

say2, nāṅ- ("Frange")

(kēv2 hnā2 mā2) 461

sāy Bā2 (yakkhinī; "l'Eclair")

(dāv2 cintā - cāṃPā daṅ) 338 342

sēn jaiy, dāv2- ("victorieux")

(dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå) 391

sīdaḥnŏnjăy 142-144

sīgot (roi, ?)

(dāv2 hlau gāṃ) 442

sīhaḥ kănyā ("La fille-lionne")

(dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå) 392 395

sīho ("Lion")

(săṅkh silP jăy) 263

silP jăy ("La Victoire des Arts")

(săṅkh silP jăy) 263 264

simbaḥlī, nāṅ- (fille du roi *kosŏn*; "le kapokier")

(byā kosŏn maḥhārāt) 353-356

sinnaḥrā (?)

(kēv2 hnā2 mā2) 462

sinnaḥrin (?)

(kēv2 hnā2 mā2) 462

sīsaḥmut (héroïne, "Splendeur de l'Océan")

(dāv2 kālaḥthā) 427-429

sīsaḥ rogā (princesse; "migraine") 183

(pwa Raṅ - pwa Ryv) 347 348

sīsuvăn

(dāv2 cintā - cāṃPā daṅ) 340-342

sītā, nāṅ- (Sitā)

(vănnaḥbām) 315; *(dāv2 gătdaḥnām)* 337-379 381; *(dāv2 kāṃ1bā2 kai1 kēv2)* 420 421 *(braḥ lăk - braḥ lām)* 449-452

sītācănd, nāṅ- (Sitā + candra? candana?)

(săṅkh silP jăy) 261 264

solŏt, nāṅ- (déesse; "Les 16 étages du ciel de Brahma")

(dāv2 tāv rōeeaṅ) 363 364

sotā, dāv2- (Sotā)

(jyṅ nay2 coraḥTo) 388

sovăt, dāv2- (Suvatta?)

(dāv2 sovăt) 280-287

subaḥlăk, nāṅ- (yakkhinī; "excellente apparence")

(dāv2 sovăt) 284-286

subāsit (prince; "paroles excellentes")

(nidān nŏk cak - commentaires) 386

sujātā, nāṅ- ("la haute naissance")

(braḥ lăk - braḥ lām) 449

sumā, nāṅ-

(dāv2 nŏk kaḥpā phōeeak) 366 367

sumŏndā, nāṅ- (reine)

(dāv2 sovăt) 279 280

sumundā, nāṅ- (reine) 204

(săṅkh silP jăy) 261 263 264

supăn (roi des garuḍa; Supaṇṇa)

(dāv2 kālaḥket) 266 276

suraḥbăk (roi; Sura ?)

(jyṅ nay2 coraḥTo) 388

surilā (roi; ?)

(jyṅ nay2 coraḥTo) 387

surivŏṅ (roi; "Lignée du soleil") *(dāv2 surivŏṅ)* 295 297-302

(dāv2 kālaḥket) 265 266 268 269 276 278

suriyā ("Soleil") 197

(dāv2 căndaḥgāt - commentaires*)* 383

suriyaḥgāt ("Eclipse de soleil")

(dāv2 căndaḥgāt) 382 383

suriyaḥvŏṅ (roi de Takkasilā; "Dynastie du Soleil")

(dāv2 kāṃbā2 Pātēk - Pāsmå) 397 398

suriyŏṅ ("Soleil")

(nāṅ Tēṅ an1) 290-292

sutdigaḥTaḥrāt (Suddhikatarāja)

(kāṃ1bā2 Tĕn tan1) 324

sutjaḥtā, nāṅ- ("Sommet de la Tiare?")

(kāṃ1bā2 Tĕn tan1) 319 320 322-324

suvănnaḥ bimbā, nāṅ- ("Or+figure")

(dāv2 tāv rōeeaṅ) 361; *(kāṃ1bā2 kāp lāṅ)* 412

suvănnaḥ gīlī ("Montagne d'Or")

(dāv2 lin daṅ) 306

Taḥbau daṅ, nāṅ- ("Navire d'Or")

(dāv2 kai daṅ) 455 456

Taḥbau kēv2, nāṅ- ("Navire de Gemme")

(dāv2 kai daṅ) 456

TaḥlătTaḥrāt (roi; ?)

(pwa Raṅ - pwa Ryv) 347 348

Tăppåraḥmesvn (?)

(braḥ lăk - braḥ lām) 447

Tau1 gāṃ, dāv2- ("La tortue d'or") 233

(dāv2 Tau1 gāṃ) 373

tāv rōeeaṅ, dāv2- ("L'étoile resplendissante")

(dāv2 tāv rōeean) 361-365

Tēṅ an1, nāṅ- 88 160 197

(nāṅ Tēṅ an1) 288-292

Tĕn tan1 (le martin-chasseur)

(kāṃ1bā2 Tĕn tan1) 321-323

thēn lāt Pau2 (?)

(kāṃ1bā2 nā jēṅ) 408 409

ū1 kēv2, nāṅ- ("Berceau d'Or")

(kiṅ1 cōeeaṅ hān) 436 437

usā, nāṅ- (Uṣa) 25 31

vaḥrunnaḥrāj (roi des nāga, Varuṇarāja)

(sănḱh silṔ jăy) 261 264

vaiyaḥkā (de ayyakā = la grand-mère)

(nāṅ Tēṅ an1) 289 290

vănnaḥbām (La caste brahmane)

(vănnaḥbām) 313 314 316-318

vilaivăn, nāṅ- ("Peau splendide")

(dāv2 kai daṅ) 456-458

vimālā, nāṅ- (Vimala? = "immaculée")

(dāv2 kai daṅ) 456-458

virulhaḥ (Virūḷha = le Roi du Sud)

(braḥ lăk - braḥ lām) 447

visutdisotā (reine; Visuddhisotā)

(braḥ lăk - braḥ lām) 448

vṇṇbrāhm (= vănnaḥbām;

(vănnaḥbām - commentaires) 318

vrkiT ou *vrciT* ("belles actions" ou "excellente pensée")

(nidān nŏk cak - commentaires) 386

wa2, nāṅ- ("Une plante ornementale")

(khun lū - nāṅ wa2) 325-330

wa2 gāṃ, nāṅ- ("La plante ornementale d'or")

(kiṅ1 cōeeaṅ hān) 436 437

yā ṅām1 (*phĪ mōeeaṅ*; grand-mère "fourche")

(kiṅ1 cōeeaṅ hān) 435

yī1 nay2 (*thēn*; ?)

(*kiṅ1 cōeeaṅ hān*) 435 436

yssvtī (= *saḥdevī*)

(*vănnaḥbām* - commentaires) 318



INDEX DES AUTEURS

Abhay, N. 141 198 264 354 385

Académie Royale Lao 9 12 14 17 31 56 248 252-254 359 384

Anuman Rajadhon 130 132 137

Archaimbault, G. 329 330 372 446

Ariyanuwat (Vénérable) Phra 278 360 385

Balee Buddharaksa 24

Batteur, C. 232

Bibliothèque Nationale Lao 8-11 14 24 34 143 146 248 253 254 256 259 279 293 303 313 318 325 329 331 337 344 350 353 366 370 373 375 387 400 405 410 415 423 427 435 442 454 459 463

Bitard, P. 292

Boisselier, J. 127 130

Boonchuay Srisawat 30

Charubutr Ruangsuwan 48 349 360

Charuwan Dhammawat 142 279 287 329 349 372 399

Chatryubha Sawastibong 453

Chavannes, E. 374

Chitr Bhumisak 30 71

Coedès, G. 28 31 222

Coedès, G. et Archaimbault, C. 242

Comité Littéraire (Lao) 9 11 12 14 17 31 34 37 73 111 143 144 152 252-254 265 288 295 302 308 319 357 382

Condominas, G. 141 243

Denis, E. 356

Deydier, H. 31 32 448

E.F.E.O. 40 147 214 309 329

Ferlus, M. 436 441

Fickle, D. 374

Filliozat, J. 220

Finot, L. 1-3 6 10 18 31 42 89 117 126 130 143 190 211 214 225 231 254 255 278 308 313 356 374

Foucher, A. 91

Institut Bouddhique (de Vientiane) 28 248 253

J. Kasem Sibunruang 336 337 386

Khaisri Sri-Aroon 295

Khambang Channiyavong 196

K. King Keo 329

Lafont, P.-B. 1 2 7 143 213 231 232 251 329 330 447 453

Lao Library Association 361

Le Boulanger, P. 2 22

Lejosne, J.-C. 23

Lévy, P. 2 303 315 374

Lichtenstein, J. 6 152 158

Lorgeou, E. 31 382 386

Maha Chanpeng 11

Maha Khamphoun Philavong 14 34 143 253 381 391
Maha Kikeo Udom 14
Maha Nuson 14
Maha Sila Viravong 14-16 21 26 30 31 34 90 196 232 252 261 440
Malalasekera 133
Mani Bayomyong 22
Masson, J. 126 226
Maule, R.B. 28
Nginn, P.S. 264 383
Niyada Sarikabhuti 29 386
Noi Phiuphan et Kamol Somrat 422
Notton, C. 30 224 440 458
Pavie, A. 265
Peltier, A.-R. 30 251 341
Phimmasone, P. 1
Phinith, S. 2 211
Phoumi Vongvichit 48 58 60 62 65 68 70-72
Phraya Prajakit Koracakr 440
Pichard, P. 295
Plenge 386
Pou, S. et Jenner, P. 360
Prachit Soulisak 259
Prakong Nimmanhemind 29 374
Prichayan 196 222
Przyluski 383
Raghavan, V. 452
Ramachandra Rao, S.K. 222
Reinhorn, M. 3 40 42 54 67 69 113
Renou, L. 221 222
Rhys, Davids & Stede 221
Rosenberg, K. 441
Sahai, S. 31 32 453
Sathien Koset 130
Schweisguth, P. 34 211 386
Sone Simatrang 382
S.R.I. 24
Subhadradis Diskul, M.C. 295
Suphon Somjitsripanya 352
Tawney, C.H. 31
Terral-Martini, G. 365
Thao Pangkham 129 264
Thawat Punnodok 22 26 292 295 349 372
Thierry, S. 1
Toureille-Lichtenstein, J. 46
Urquhart 330 386
Van Wuysthoff 17 23
Vidal, J. 175
Zago, M. 143 194 198 232

Imprimerie de la Manutention à Mayenne — 15 avril 1988 — N°150-88

PUBLICATIONS
DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

LXIII. **Lexique Français-Jaral-Viêtnamien (parler de la province de Pleiku),** par Pierre-Bernard LAFONT, avec le concours de NGUYÊN Van TRONG pour le viêtnamien.

LXIV. **Les Institutions publiques du Viêt-nam au XVIIIe siècle,** par DANG PHU'O'NG-NGHI. Paris, 1969.

LXV. **Un manuscrit inédit de Pierre Poivre : les Mémoires d'un voyageur.** Texte reconstitué et annoté par Louis MALLERET. Paris, 1968.

LXVI. **Étude d'épigraphie indonésienne.** Répertoire onomastique de l'épigraphie javanaise jusqu'à Pu Sindok Srī Isanawikrama Dharmmotungadewa, par Louis-Charles DAMAIS (Paris, 1970).

LXVII. **Recherches sur les routes de l'Inde au temps des Mogols.** Étude critique des sources, par Jean DELOCHE. Paris, 1968.

LXVIII. **Bornage rituel des temples bouddhiques du Cambodge,** par Madeleine GITEAU. Paris, 1969.

LXIX. **Histoires courtes d'Indonésie.** Soixante-huit « Tjerpén » (1933-1965), traduits et présentés par Denys LOMBARD, avec la collaboration de Mesdames Winarsih ARIFIN et Minnie WIBISONO. Paris, 1968.

LXX. **La théorie du Tathāgatagarbha et du Gotra.** Études sur la sotériologie et la gnoséologie du bouddhisme, par David Seyfort RUEGG. Paris, 1969.

LXXI. **La divinisation de Lao Tseu dans le Taoïsme des Han,** par Anna SEIDEL. Paris, 1969.

LXXII. **Hiraga Gennai et son temps,** par Hubert MAES (Paris, 1970).

LXXIII. **Le Haripath de Dnyandev,** par Charlotte VAUDEVILLE. Paris, 1969.

LXXIV. **Le « Spraek ende woord boek » de Frédérick de Houtmann.** Première méthode de malais parlé (fin du XVIe siècle), par Denys LOMBARD (Paris, 1970).

LXXV. **Les institutions politiques et l'organisation du Cambodge ancien,** par S. SAHAI Paris, 1970.

LXXVI. **La Philosophie de Maṇḍana Misra vue à partir de la Brahmasiddhi,** par Madeleine BIARDEAU. Paris, 1969.

LXXVII. **Recherches sur la biographie du Buddha.** Les derniers mois. Tome I, par André BAREAU. Paris, 1970. Tome II. Paris, 1971.

LXXVIII. **Le Compendium de la super-doctrine (Philosophie) Abhidharmasamuccaya d'Asanga),** par Walpola RAHULA. Paris, 1971.

LXXIX. **Voyage en Inde du Comte de Modave,** par Jean DELOCHE. Paris, 1971.

LXXX. **Éloges de personnages éminents de Touen-Houang sous les T'ang et les cinq Dynasties,** par CHEN TSU LUNG. Paris, 1970.

LXXXI. **Les Portugais sur les côtes du Vietnam et du Campa.** P. Y. MANGUIN. Paris, 1972.

LXXXII. **Études sur le Conte et le roman chinois,** par A. LEVY. Paris, 1971.

LXXXIII. **Astronomie indienne,** par R. BILLARD. Paris, 1971.

LXXXIV. **Un exemple d'acculturation chinoise dans la province du Guizhou au XVIIIe siècle,** par Cl. LOMBARD-SALMON. Paris, 1973.

LXXXV. **Dialogues lyriques des Cau Maa,** par J. BOULBET. Paris, 1972

LXXXVI. **Atlas linguistique des parlers dardes et kafirs,** par G. FUSSMAN. 2 volumes. Paris, 1972.

LXXXVII. **Relation d'un voyage à la Capitale,** par NGUYEN TRAN HUAN. Paris, 1972.

LXXXVIII. **Traité du Tathāgatagarbha de Bu ston,** par David Seyfort RUEGG. Paris, 1973.

LXXXIX. **Les Trois Mondes. Cosmogonie siamoise,** par G. CŒDÈS et Ch. ARCHAIMBAULT. Paris, 1973.

XC. **L'ātman-brahman dans le bouddhisme ancien,** par K. BHATTACHARYA. Paris, 1973. Ouvrage publié avec le concours du C.N.R.S.

XCI. **L'épigraphie de l'empire de Vijayanagar, des origines à 1377,** par Vasundhara FILLIOZAT. Paris, 1973.

XCII. **Pierre POIVRE,** par Louis MALLERET. Paris, 1973.

XCIII. **Les ponts anciens de l'Inde,** par Jean DELOCHE. Paris, 1973.

XCIV. **La Civilisation du Royaume de Dian à l'époque Han,** par M. PIRAZZOLI t'SERSTEVENS. Paris, 1974. Ouvrage publié avec le concours du C.N.R.S.

XCV. **Mochtar Lubis, une vision de l'Indonésie contemporaine,** par H. CHAMBERT-LOIR. Paris, 1974.

XCVI. **Un manuscrit français du XVIIIe siècle : Recherche de la vérité sur l'état civil, politique et religieux des Hindous,** par Jacques MAISSIN publié avec une introduction et des notes par Rita H. REGNIER Paris, 1975.

XCVII. **Bibliographie d'une documentation indonésienne contemporaine,** par V. SUKANDA-TESSIER, Paris, 1974.

XCVIII. **« Lovea » village des environs d'Angkor,** par G. MARTEL. Paris, 1975.

XCIX. **Les Inscriptions funéraires de T'souei Mien, de sa femme et de T'souei Yeou-Fou,** par Robert des ROTOURS, Paris, 1975.

C. **L'Iconographie du Cambodge post-angkorien,** par M. GITEAU. Paris, 1975.

CI. **Le triomphe de Sri en pays soundanais,** par V. SUKANDA-TESSIER. Paris. 1977.

CII. **Concordance du Tao-Tsang,** par K. M. SCHIPPER. Paris, 1975.

CIII. **Le Fen-teng. Rituel taoïste,** par K. M. SCHIPPER. Paris, 1975.

CIV. **Concordance du Houang-T'ing King,** par K. M. SCHIPPER. Paris, 1975.

CV. **Paysans de la Forêt,** par J. BOULBET. Paris, 1975.

CVI. **Les Jiaguwen. Essai bibliographique et synthèse des études,** par Christian DEYDIER. Paris, 1976.

CVII. **Le Figuier à cinq branches - Recherche sur le bouddhisme Kmer,** par François BIZOT. Paris, 1976.

CVIII. **Le Dasavatthuppakarana,** édité et traduit par Jacqueline VER EECKE. Paris, 1976

CIX. **Le Purana Mayamata. Manuel astrologique singhalais de construction.** Texte, traduction et commentaire par Jinadasa LIYANARATNE. Paris, 1976.

CX. **Ramakerti (XVIe - XVIIe siècles),** traduit et commenté par Saveros POU. Paris, 1977.

CXI. **Etude sur Ramakerti,** par Saveros POU. Paris, 1977.

CXII. **Documents pour servir à l'histoire de l'Islam à Java,** par H. N. RASJIDI. Paris, 1977.

CXIII. **WANGDAO ou la Voie Royale.** Recherche sur l'esprit des institutions de la Chine archaïque. Tome I. Structures cultuelles et structures familiales, par Léon VANDERMEERSCH. Paris, 1977. Tome II, Paris, 1980.

CXIV. **Catalogue des manuscrits Cam des bibliothèques françaises,** par P.-B. LAFONT, Po DHARMA et Nara VIJA. Paris, 1977.

CXV. **Introduction à la connaissance des hivn ba¹ de Thaïlande,** par A.-R. PELTIER. Paris, 1977.

CXVI. **La vie et l'œuvre de HUISI (515-577),** par Paul MAGNIN. Paris, 1979. Publié avec le concours du C.N.R.S.

CXVII. **RAMAKERTI (XVIe - XVIIe siècles).** Texte Khmer publié par Saveros POU. Paris, 1979.

CXVIII. **Les Cetiya de sable au Laos et en Thaïlande.** * Les textes par Louis GABAUDE. Paris, 1979.

CXIX. **Contribution à l'étude d'un cycle de légendes lao,** par Charles ARCHAIMBAULT. Paris, 1980.

CXX. **Les mémoires de Wendel sur les Jāṭ, les Pathān et les Sikh,** texte établi et annoté par Jean DELOCHE. Paris, 1979.

CXXI. **Hikayat Dewa Mandu.** Epopée malaise. — I Texte et présentation par Henri CHAMBERT-LOIR. Paris, 1980.

CXXII. **La circulation en Inde avant la révolution des transports,** par Jean DELOCHE. — T. I - La voie de terre. — T. II - La voie d'eau. Paris, 1981.

CXXIII. **Le Sihalavattuppakarana.** Texte pāli et traduction par Jacqueline VER EECKE. Paris, 1980.

CXXIV. **Wu-Shang Pi-Yao - Somme taoïste du VIe siècle,** par John LAGERWEY. Paris, 1981.

CXXV. **Contribution à l'étude du stupa bouddhique indien : les stupa mineurs de Bodh-Gaya et de Ratnagiri,** par Mireille BENISTI. Paris, 1981.

CXXVI. **Le roman source d'inspiration de la peinture Khmère à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle,** par Michel JACQ-HERGOUALC'H. Paris, 1982.

CXXVII. **Inscriptions tombales des Dynasties T'ANG et SONG** (d'après le fonds d'inscriptions de l'École Française d'Extrême-Orient éditées par Jao TSUNG - I). 1982.

CXXVIII. **Etudes de mythologie hindoue,** par Madeleine BIARDEAU. T. I. Cosmogonies purāniques. Paris, 1981.

CXXIX. **Les premières peintures de paysage en Chine : aspects religieux,** par Hubert DELAHAYE. Paris, 1981.

CXXX. **Le « don de soi-même »,** par François BIZOT. Paris, 1981.

CXXXI. **Index du YUN-JI QI-QIAN,** par K. M. SCHIPPER. Paris, 1981.

CXXXII. **RĀMAKERTI II (deuxième version du Rāmāyana khmer).** Texte original, traduction et annotations, par Saveros POU. Paris, 1982.

CXXXIII. **Complément au catalogue des manuscrits Cam des bibliothèques françaises,** par Po DHARMA. Paris, 1981.

CXXXIV. **Les Nguyễn, Macau et le Portugal (1773-1802),** par Pierre-Yves MANGUIN. Paris, 1984.

CXXXV. **Contributions aux études de Touen Houang.** Vol. III, sous la direction de Michel SOYMIÉ. Paris, 1984.

CXXXVI. **Évolution des paysages végétaux en Thaïlande du Nord-Est,** par Jean BOULBET. Paris, 1982.

CXXXVII. **La révélation du Shangqing dans l'histoire du taoïsme,** par Isabelle ROBINET. Vol. I, texte - Vol. II, catalogue analytique des œuvres du Shangqing originel. Paris, 1984. Publié avec le concours du C.N.R.S.

CXXXVIII. **Contribution à l'histoire de la voiture en Inde,** par Jean DELOCHE. Paris, 1984.

CXXXIX. **La Birmanie ou la quête de l'unité,** par Pierre FISTIÉ. Paris, 1985. Publié avec le concours du C.N.R.S.

CXL. **Les aventures de Jean-Baptiste CHEVALIER dans l'Inde orientale (1752-1765).** Textes établis et annotés par Jean DELOCHE. Paris, 1984.

CXLI. **Contribution à l'histoire du Royaume de Louang Prabang,** par PHINITH SAVENG. Paris 1987.

CXLII. **Les Pandé de Bali,** par Jean François GUERMONPREZ. Paris, 1987. Publié avec le concours du C.N.R.S.

CXLIII. **Forêts et Pays,** par Jean BOULBET. Paris, 1984.

CXLIV. **La valeur allusive,** par François JULLIEN. Paris, 1985.

CXLVI. **L'Inde philosophique entre Bossuet et Voltaire** – Vol. I. – Mœurs et coutumes des Indiens (1777) un inédit du Père CŒURDOUX, texte établi et annoté par Sylvia MURR–Vol. II. – L'Indologie du Père CŒURDOUX, par Sylvia MURR, 1987.

CXLVII. **Sacrifier et donner à voir en pays Malabar,** par G. TARABOUT. Paris, 1986.

CXLVIII. **Au point du jour — Les Prabhātiyāṃ de Narasiṃha Mahetā**, par F. MALLISON. Paris, 1986.

CXLIX. **Le Pāṇḍuraṅga (CAMPĀ) - 1802-1835**, par PO DHARMA. Paris 1987.

CL. **Une herméneutique bouddhique contemporaine de Thaïlande: *Buddhadasa Bhikkhu*,** par Louis GABAUDE. Paris 1988.

CLI. **Grottes-matrices et lieux saints de la déesse en Asie orientale,** par R.A. STEIN. Paris 1988.